Prof. [illegible]
[illegible]
[illegible]
a: 1909

REVUE CELTIQUE

TOME II

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique02pari

P
La Celt
R

REVUE CELTIQUE

PUBLIÉE

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX SAVANTS

DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

ET

DIRIGÉE PAR

H. GAIDOZ

Professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des Sciences Politiques* de Paris,
Membre de la *Cambrian Archæological Association* et de la *Royal Archæological Association of Ireland*, etc.

Tome II

Prof. Dr. Th. BAADER
WÜRZBURG
a. 1909

LIBRAIRIE A. FRANCK (F. VIEWEG PROPRIÉTAIRE)
67, rue de Richelieu, PARIS

TRÜBNER AND C°
57 and 59, Ludgate Hill, LONDON

1873-1875

581458
6.4.54

AU LECTEUR.

En achevant ce second volume nous devons remercier les savants qui ont enrichi notre Revue de leurs travaux, nos anciens et nos nouveaux collaborateurs. Grâce à eux la *Revue Celtique* a pris un rang incontesté parmi les recueils d'érudition les plus estimés. En Allemagne, un linguiste éminent, M. Ernest Windisch, a consacré une élogieuse et longue étude au premier volume de notre Revue (voir p. 423) et M. Frédéric de Hellwalld l'a recommandée dans les termes les plus favorables aux lecteurs de l'*Ausland*. En Angleterre, l'*Academy* et l'*Athenæum* l'ont plusieurs fois mentionnée et tout récemment encore un critique de la *Saturday Review* (15 mai 1875) la signalait avec la *Romania* et la *Revue Critique* comme des recueils qui mériteraient d'être plus connus dans les Iles Britanniques. Nous remercions ces écrivains de leurs témoignages bienveillants et, en voyant à quel cercle étroit notre revue est encore confinée, nous nous autorisons de ces témoignages pour dire à nos lecteurs : si vous vous intéressez à notre commune entreprise, gagnez-lui des amis!

H. G.

Paris, le 15 juin 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

Au lecteur. p. v
Liste des collaborateurs. xi
Liste des souscripteurs. xii
De quelques noms celtiques de rivières qui se lient au culte des eaux, par M. Ad. Pictet. 1
Nehalennia, par M. H. Kern. 10
Un autel de Nehalennia, trouvé près de Dombourg (Zélande), par M. Albert Réville. 18
L'ex-voto de la Dea Bibracte (deuxième article), par M. Bulliot. 21
Attodiad i lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans. 30, 346
La poésie populaire en Bretagne par feu M. Guillaume Lejean. 44
Noms propres bretons commençant par *Ab* ou *Ap*, par M. R. F. Le Men. 71, cf. 507
Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (suite), par M. L. F. Sauvé. 78, 218, 361
The Battle of Cnucha; a medieval Irish text, with a translation, by W. M. Hennessy, Esq. 86
Noms germaniques dans des inscriptions latines du Rhin inférieur, par M. Kern. 153
Present limits of the Celtic language in Scotland (with a map), by James A. H. Murray, Esq. 178
Etymological Scraps, by John Rhys, Esq. 188
Mythological Notes, by Whitley Stokes, Esq. 197, cf. 507
Recherches sur l'histoire de l'article dans le breton armoricain, par M. H. d'Arbois de Jubainville. 204
Ch breton armoricain. par M. L. Havet. 217
Contes populaires de la Bretagne armoricaine; I. la Femme du Soleil, par M. F.-M. Luzel. 289
The Loss of Indo-European P in the Celtic Languages, by John Rhys, Esq. 311
L'accent gallois, par M. H. d'Arbois de Jubainville. 341
Du prétendu nom d'Ile Sacrée anciennement donné à l'Irlande, par M. H. Gaidoz. 351
A middle-Irish Homily on S. Martin of Tours, edited and translated by Whitley Stokes, Esq. 381
Une énigme d'onomastique fluviale, par M. Ad. Pictet. 437
Les Gloses Irlandaises du manuscrit de Berne, par M. C. Nigra. 446
Observations sur le glossaire d'O' Davoren, par M. H. Ebel. 453

MÉLANGES.

1) Les légendes des monnaies gauloises, note complémentaire, par MM. Eug. Hucher et An. de Barthélemy. 94

2) Durnacos, par MM. Eug. Hucher et H. d'Arbois de Jubainville. 104
3) Un *f* gaulois valant *dh*, par M. H. d'A. de J. 111
4) Le couteau de bronze de Besançon, par M. H. d'A. de J. 112
5) The Klosterneuburg Incantation, by Wh. Stokes, Esq. 112
6) Etymological Scraps, by John Rhys, Esq. 115
7) Supplementary remarks on the Luxembourg Folio, by the same. 119
8) Sur le médaillon de M. Soldi représentant la Gaule, par M. E. Hucher. 121
9) Supplément à la liste des mots relevés sur les monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy. 245
10) Chansonnette bretonne, recueillie et traduite par M. F.-M. Luzel. 245
11) Le Mystère des Trois Rois à Vannes, par M. H. d'Arbois de Jubainville. 248
12) Les Sociétés savantes de Bretagne. 250
13) Les accusatifs gaulois en *-as*, par M. H. Ebel. 403
14) Les noms propres francs et les noms propres bretons du Cartulaire de Redon, par M. H. d'Arbois de Jubainville. 404
15) A conjectural emendation of Pliny, by W. S. 407
16) Pilgrimage of an Hungarian nobleman to St Patrick's purgatory by H. Gaidoz, Esq.
17) Traditions et superstitions de la Basse Bretagne au XVIIe siècle. 482
18) Les Celtes et les éléphants, par M. H. Gaidoz. 486
19) The ancient Irish Goddess of War, corrections and additions by Whitley Stokes, Esq. 489
20) Étymologie du nom de Chaource (Aube), par M. H. d'Arbois de Jubainville. 492
21) Yves Camus; chanson populaire bretonne, recueillie et traduite par M. F.-M. Luzel. 495

BIBLIOGRAPHIE.

Arbois de Jubainville (H. d'). Encore un mot sur le Barzaz-Breiz. 131
Bacmeister : Keltische Briefe (H. G.). 273
Anatole de Barthélemy : Étude sur les monnaies gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge. 498
J. de Baye : Congrès international d'anthropologie et d'archéologie. 503
Belloguet (R. de) : Ethnogénie gauloise; les Cimmériens. 122
Bertrand (Alexandre) : Celtes, Gaulois et Francs (H. G.). 251
Bonnafoux : Légendes et croyances superstitieuses; — Fontaines celtiques. 501
Brachet : Dict. étymologique de la langue française (H. d'A. de J.). 126
Campbell : Leabhar na Feinne (H. G.). 129
Carswell : Book of Common Order (H. G.). 264
De Caix de Saint-Aymour : Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise. 502
Curtius (und Windisch) : Grundzüge der Griechischen Etymologie. 273
Daremberg et Saglio : Dict. des antiquités grecques et romaines. 259, 419

Desjardins : Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai (H. G.). 256
Diez : Grammaire des langues romanes (H. d'A. de J.). 275
Esser: Ueber einige gallische Ortsnamen auf *-acum* in der Rheinprovinz (H. G.). 499
Fick : Die ehemalige Spracheinheit der Indo-Germanen (H. d'A. de J.). 274
Fontenay (Herold de): Inscriptions céramiques Gallo-Romaines (H. G.). 412
Hucher : L'Art gaulois (A. de B.). 255
Joyce : The origin and history of Irish names of Places, 2d ser. (H. G.). 500
Kerviler (René) : Géographie de la presqu'île armoricaine (A. de B.). 413
Lemière : Examen critique des expéditions gauloises en Italie (A. de B.). 254
— Etudes sur les Celtes et les Gaulois (A. de B.). 415
Littré : Dictionnaire de la langue française (H. d'A. de J.) 126
Longnon : Les cités Gallo-Romaines de la Bretagne (A. de B.). 258
Luzel : Gwerziou Breiz Izel, t. II (H. d'A. de J.) 268
Maine : Lectures on the early history of Institutions (H. G.). 499
Mélanges de numismatique. 503
Mowat : Etude sur l'Inscription Itinéraire de Saint-Christophe (A. de B.). 257
O' Curry : Manners and Customs of the ancient Irish (H. G.). 260
Pichler : Die Keltischen Namen der rœmischen Inschriftsteine Kærntens 124
Robert (Ch.) : Epigraphie Gallo-Romaine de la Moselle (H. d'A. de J.). 123
Supplément aux Dictionnaires Bretons (Ch. de Gaulle). 265
Transactions of the Gaelic Society of Inverness, t. II (H. G.). 415
Visione di Tugdalo, ed. Corrazzini (H. G.). 124
Windisch : Verlust und Auftreten des *p* in den Celtischen Sprachen,
I. (J. R.) 321
II (W. S.). 408
— Cf. Curtius. 000
Ouvrages divers. 416

REVUE DES PÉRIODIQUES.

Archæologia Cambrensis. 134, 279, 418
Archives des Missions scientifiques et littéraires. 286
Beirniad. 136, 281
Beitræge zur vergleichenden Sprachforschung. 140, 420
Bibliothèque de l'Ecole des chartes. 139
Bulletin monumental. 140
Carnarvon and Denbigh Herald. 280
Dysgedydd. 136, 281
Journal of the royal and Archæological Association of Ireland. 281
Mémoires de la Société des Antiquaires de France. 137, 283
Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. 139, 282
Revue Archéologique. 138, 284, 426
Revue de France. 287
Revue politique et littéraire. 140
Revue des questions historiques. 287

Revue des Sociétés savantes des Départements. 285, 427
Romania. 138, 283
Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik. 425
Traethodydd. 136, 281
Transactions of the [London] Philological Society. 282
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. 141, 423

CHRONIQUE.

Un concours celtique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — La collection de monnaies gauloises de M. de Saulcy. — La linguistique au Congrès de Saint-Brieuc en 1872. — La Société archéologique du Finistère. — Une Société archéologiqne galloise. — Discours de M. Blackie. — La Société gaëlique d'Inverness. — Cours de gaëlique de M. l'abbé Bourke. — Un concours de l'Académie de Dublin. — Une rectification. — Une réclamation de M. le docteur Halléguen. 144
Inscription de Mondillan; — Cours d'ancien Irlandais à Heidelberg; — La musique Irlandaise en Allemagne; — Université d'Aberystwyth; — Les Gaels du Canada. 428
L'Association bretonne ressuscitée. — M. Whitley Stokes sur la publication du ms. de Leinster. — Vœux stériles. — Projet de chaire celtique à l'Université d'Edimbourg. — Le nouvel évêque de Saint-David. — Une bibliographie de la Gaule. — L'Algonquin, dialecte Irlandais! Origine fantastique des Irlandais d'Amérique. 428
La Commission de la Topographie des Gaules. — Un manuscrit irlandais à Saint-Pétersbourg. — M. Silvan Evans et l'*Archæologia Cambrensis*. — La Société des anciens textes français. 504

NÉCROLOGIE.

MM. Bacmeister, 151 — Bannister, 287 — Blois (Aymar de), 435 — Galles (Louis), 434 — Innes (Cosmo), 435 — Jones (Owen), 287 — Kennedy, 151 Kerdanet (Miorcec de), 435 — Lottner, 152 — Napoléon III, 152 — Norris, 151 — Proux (Prosper), 152 — Pughe (John), 434 — Rees, 152 — Ring (de), 151 — Robertson (E. W.), 434 — Stephens (Thomas), 435 — Thierry (Amédée), 151 — Way (Albert), 287.
Corrigenda et Addenda. p. 507
Nouveaux Errata du tome Ier. 508

EXPLICATION DE LA CARTE.

La partie teintée de la carte qui accompagne ce volume (p. 184) représente la partie de l'Ecosse où la langue maternelle est en 1873 le gaëlique. Il faut y joindre l'île de Saint-Kilda, dans l'Atlantique, à l'ouest des îles Hébrides, qui ne figure pas dans le cadre restreint de cette carte, mais qui est entièrement de langue gaëlique. — L'île de Bute n'a reçu qu'une demi-teinte parce que les personnes parlant gaëlique y sont peu nombreuses, et surtout parce qu'elles n'y sont pas nées, mais y sont venues d'autres parties de l'Ecosse. — Pour plus de détails, voir l'article de M. Murray, auquel cette carte sert de commentaire.

LISTE DES COLLABORATEURS

AU PRÉSENT VOLUME ET AU PRÉCÉDENT.

MM.

H. d'Arbois de Jubainville, correspondant de l'Institut, à Troyes (Aube).

Anatole de Barthélemy, membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

J. G. Bulliot, président de la Société Éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

J. F. Campbell, Esq., (of Islay), London.

H. Ebel, professeur à l'Université de Berlin.

The Rev. D. Silvan Evans, B. D. Llanymawddwy, Merionethshire, North Wales.

Henri Gaidoz, professeur à l'Ecole des Sciences Politiques, à Paris.

Charles de Gaulle, à Paris.

Louis Havet, répétiteur à l'Ecole des Hautes Etudes, à Paris.

W. M. Hennessy, Esq., Member of the Royal Irish Academy, Dublin.

Eugène Hucher, au Mans (Sarthe).

H. Kern, professeur à l'Université de Leyde, à Leyde.

Reinhold Kœhler, conservateur de la Bibliothèque Grand-Ducale, à Weimar.

Louis Leger, docteur ès-lettres, à Paris.

† Guillaume Lejean.

R. F. Le Men, archiviste du Finistère, à Quimper (Finistère).

P. Levot, bibliothécaire de la Marine, à Brest (Finistère).

F. Liebrecht, professeur à l'Athénée, à Liége (Belgique).

† Dr C. Lottner, à Dublin.

F. M. Luzel, à Plouaret (Côtes-du-Nord).

Max Müller, associé étranger de l'Institut de France, professor of Comparative Philology at Oxford.

James A. H. Murray, LL. D. Member of the [London] Philological Society, London.

C. Nigra, ministre d'Italie, à Paris.

Gaston Paris, professeur au Collége de France, à Paris.

G. Perrot, membre de l'Institut, à Paris.

The Rev. John Peter, Bala, North Wales.

Adolphe Pictet, à Genève (Suisse).

Ernest Renan, membre de l'Institut, à Paris.

Albert Réville.

John Rhys, Esq., Rhyl, North Wales.

L. Sauvé, à Brest (Finistère).

Whitley Stokes, Esq., Secretary to the Government of India in the Legislative Department, Simla (India).

Charles Thurot, membre de l'Institut, à Paris.

F. W. Unger, professeur à l'Université de Gœttingue.

W. Wattenbach, professeur à l'Université de Berlin.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AU PRÉSENT VOLUME.

ÉDITION SUR PAPIER DE HOLLANDE.

MM.

W. Ewing, Esq., Glasgow, Scotland.
Nigra, ministre d'Italie à Paris.
The Rev. C. W. Saxton, D. D., Shrewsbury.

ÉDITION ORDINAIRE.

MM.

Mme veuve Aillaud, Guillard et Cie, libraires, à Paris.
Dr C. E. Appleton, London.
D'Arbois de Jubainville, archiviste à Troyes (Aube).
Audran, notaire à Quimperlé (Finistère).
J. Baer et Cie, libraires, à Paris.
Bardonnet, à la Crèche (Deux-Sèvres).
Rev. E. Barnwell, M. A., Melksham, Wiltshire.
A. de Barthélemy, à Paris.
E. Benoist, à Paris.
Bibliothèque du Dépôt de la guerre, à Paris.
Bibliothèque de l'Institut de France.
Bibliothèque de l'Université de France.
Bibliothèque de la ville de Morlaix (Finistère).
Bibliothèque de la ville de Moulins (Allier).
Bibliothèque de la ville de Rennes (Ille-et-Vilaine).
Bibliothèque de la ville de Francfort-sur-le-Mein (Allemagne).
W. Blackwood et Sons, Edinburgh.
A. de Blois, au château de Poulguinan, près Quimper.
Bonneau du Martray, ingénieur, à Nevers (Nièvre).
Borget, à Paris.

Borrani, libraire, à Paris (2 ex.).
Bossange et Cie, libraires, à Paris (7 ex.).
Boucherie, professeur au Lycée, à Montpellier.
A. Brachet, à Cannes.
H. Bradshaw, Esq., King's College, Cambridge.
Bréal, professeur au Collége de France, à Paris.
Ed. Breese, Esq., Portmadoc.
Rev. H. L. Browne, Corwen, Merioneth.
J.-G. Bulliot, Président de la Société Eduenne, à Autun.
L. Bureau, à Nantes.
J. F. Campbell, Esq., London.
P. du Cassel, au château de la Grivellière, près de Lassay (Mayenne).
A. Chassaing, juge au tribunal civil, secrétaire de la Société académique du Puy.
Chevalier, libraire, à Saint-Etienne (Loire).
Le comte Arthur de Circourt, à Fontainebleau.
C. Claverie, négociant, à Tarbes.
F.-A. Coelho, à Porto (Portugal).
G. Comont, curé, à Saint-Pierre-le-Viger (Seine-Inférieure).
Le Comptoir de Londres, chez MM. Hachette et Cie, libraires, à Paris.
Contet, libraire, à Paris.
H. Courel-Groult, à Lisieux (Calvados).
Mgr David, évêque de Saint-Brieuc.
E. T. Davies, Esq., Llanuwchllyn, Corwen.
Rev. J. Davies, London.
Defrance, à Paris,
G. Stirling Home Drummond, Esq., à Ardoch (Écosse).
Dybwad, libraire, à Christiania (Norvége).
Le Dr H. Ebel, à Berlin.
Ernault, professeur à l'École Saint-Charles, à Saint-Brieuc.
D. Silvan Evans, Llanymawddwy, Merioneth.
S. Ferguson, Esq., Dublin.
Flagelle, expert agronome, à Landernau.
Free Public Library, Liverpool.
Free Public Library, Manchester.
Galette, libraire, à Paris (5 ex.).
Gariel, conservateur de la Bibliothèque, à Grenoble.
Charles de Gaulle, à Paris.
Rev. G. B. Geldart, London.
La librairie H. Georg, à Genève (Suisse) (4 ex.).
La librairie Gerold et Cie, à Vienne (Autriche) (3 ex.).
H. Glaizot, à Paris.
Dr Edwin Guest, Oxford.
Guyard père, à Barmouth (Angleterre).
Le Dr Halléguen, à Châteaulin (Finistère).

Hauvette-Besnault, à Paris.
W. Hennessy, Esq., Dublin.
Le vicomte Hersart de la Villemarqué, membre libre de l'Institut, au château de Keransker, près Quimperlé (Finistère).
Hof und Staatsbibliotek, München.
E. Hucher, à la Renardière, près le Mans.
Husson, à Paris.
T. James, Esq., F. S. A., Huddersfield.
Miss M. Jones, Machynlleth.
Jourdain, à Paris.
Jung-Treuttel, libraire, à Paris (2 ex.).
Carle de Kerret, au château de Boutiguery.
K. Universitætsbibliothek, Tübingen.
De La Saussaye, à Paris.
Lecoz, ingénieur civil, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
André Lefèvre, à Paris.
L. Leger, à Paris.
Le Men, archiviste du département, à Quimper (Finistère).
A. de Longpérier, membre de l'Institut, à Paris.
Lorenz, libraire, à Paris.
Luzel, à Morlaix.
R. Mac Adam, Esq., Belfast.
Rev. Dr Th. Mac Lauchlan, Edinburgh.
Macmillan et Co, Cambridge.
R. W. Mason, Esq., Llanerch-y-Medd Anglesey.
Henri Martin, membre de l'Institut, à Paris.
Max et Cohen, libraires, à Bonn (Allemagne).
Gabriel Monod, à Paris.
L.-A. de Montluc, à Paris.
Le Rev. Dr Moriarty, Bishop of Kerry, Killarney (Irlande).
R. Mowat, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
Dr J. Muir, Ph. D., L. L. D., Edinburgh.
Prof. Max Müller, Oxford.
L. Naville, à Paris.
Nigra, ministre d'Italie à Paris.
Noiriel, libraire, à Strasbourg.
D. Nutt, libraire, à Londres (4 ex.).
Odobesco, Conseiller d'Etat, à Bukarest (Roumanie).
G. Paris, professeur au Collége de France, à Paris.
Pedone-Lauriel, libraire, à Paris.
Penlou, libraire.
Pernolet, ingénieur, à Paris.
Rev. J. Peter, Bala, Merioneth.
A. Peyrot, professeur au Lycée, au Mans.

A. Pictet, à Genève (Suisse).
C.-E.-A. Plicot, médecin, à Fère-Champenoise.
C. Ploix, à Paris.
T. Powell, Esq., Taunton.
C. Reinwald et Cie, libraires, à Paris (4 ex.).
Le général J. Meredith Read, Consul général des Etats-Unis d'Amér., à Paris.
Mme veuve Renouard, libraire, à Paris.
Renan, membre de l'Institut, à Paris.
Ronarc'h, à Redon (Ille-et-Vilaine).
Rev. H. Ross, F. S. A., Rothesay.
Samson et Wallin, libraires, à Stockholm.
Sauvé, contrôleur des douanes, à Brest.
Sayvé, à Versailles.
Schweighaüser, à Paris.
Whitley Stokes, Esq., Calcutta.
Szarvady, à Paris.
Rev. R. Temple, Oswestry.
Le comte de Tertu, à Tertu (Orne).
Thonnelier, à Paris.
E. Thomas, à Marseille.
Right Rev. Dr Thirlwall, Caermarthen.
Le baron de Tourtoulon, à Valergues (Hérault).
Treuttel et Wurtz, libraires, à Strasbourg (2 ex.).
Le colonel Troude, à Brest.
Trübner et Cie, libraires, à Londres.
K.-J. Trübner, libraire, à Strasbourg.
G. Turrini, professeur à l'Université, à Bologne (Italie).
Van der Kindere, à Uccle (Belgique).
Wiley et Son, New-York.
Williams et Norgate, libraires, à Londres (4 ex.).
E. Windisch, professeur à l'Université, à Heidelberg.

DE QUELQUES

NOMS CELTIQUES DE RIVIÈRES

QUI SE LIENT AU CULTE DES EAUX.

On sait que chez tous les peuples de la grande famille aryenne, on retrouve des traces d'un ancien culte des eaux, qui remonte sans doute à cette religion de la nature déjà développée par les Aryas primitifs. Dans le Rigvêda, comme dans l'Avesta, les eaux (*âpas*) sont invoquées comme des divinités bienfaisantes. Dans l'Inde ancienne, les sources et les rivières étaient souvent entourées d'un respect religieux, et personnifiées comme des êtres surnaturels [1]. Hérodote nous apprend que les Perses tenaient les fleuves en haute vénération [2]. On connaît assez la place qu'occupaient, chez les Grecs et les Romains, les divinités fluviatiles, ainsi que le rôle que jouaient chez les Germains les Nixes et les Ondines. Les Celtes ne faisaient pas exception sous ce rapport. Les détails, à cet égard, nous manquent, il est vrai, pour les temps anciens; mais les inscriptions votives gallo-romaines adressées à la *Dea Sequana*, aux *Deae Icauni*, à la *Dea Bormonia*, au *Deus Borvo*, etc., témoignent déjà suffisamment d'un culte des eaux. Il en est resté d'ailleurs des traces manifestes dans les superstitions populaires relatives aux sources, soit en France, soit dans les Iles Britanniques [3].

A côté de ces indications très-sûres, on peut en trouver encore d'un autre genre dans quelques groupes de noms de rivières et de sources répandus au loin chez les Celtes continentaux et insulaires. Ces noms se distinguent de ceux des inscriptions votives, en ce qu'ils expriment

1. Voir, dans le Ramâyana, le bel épisode de la descente du ciel de la déesse *Gangâ*.
2. Hérod. I, 138. σέβονται ποταμοὺς μάλιστα.
3. Pour la France, voyez entre autres le mémoire de M. Bulliot lu à la Sorbonne en 1867 : *Culte des eaux sur les plateaux éduens*, et son article sur la déesse *Bibracte* (*Rev. Celt.*, I, 306). Pour l'Irlande et l'Ecosse, consultez l'excellent ouvrage de M. Joyce, *Irish names of places*, 3e éd. Dublin, 1871, page 434 et suiv.

directement le caractère sacré des cours d'eau, tandis que les autres ne sont que des appellatifs ordinaires, donnés sans doute aux rivières avant leur déification. C'est de ceux du premier ordre seulement que s'occupe le présent article.

I

Dêva, Dîva, Dīvona.

1) Δηούας = *Dêva* (Ptol. 2, 6, 8), chez les Vardules celtibères; aujourd'hui la Deba, qui se jette dans l'Océan près de Saint-Sébastien.

Δηούας ποταμός (Ptol. 2, 3, 2, 5) aujourd'hui la Dee, en Écosse.

Dee (*Ostium*). Lib. Armagh. 2, b, 2, d'après une communication de Stokes. *Inbher Deaa* (4 Mag. 337); *Inbher Deaae* (Ann. Ult. 211); *Inbher Dea* (Chron. Scot. 140). — La Dee actuelle en Irlande (Louth, Leinster).

Dwy (Cambr. Regist. 1795, p. 297). — La Dee, en Galles, appelée aussi *Dwyryw* (Arch. of Wales, I, 111), avec ses deux sources *Dwyfawr* et *Dwyfach*, grande et petite *Dwy* (Cambr. Reg. 342). — Cf. *Duifrut*, flumen D. (Lib. Land. 116); *Douer-dwy* (Girald. Cambr. 252). *Dyvyr-dwy* (Arch. of W. I, 126), i. e. aqua D.

Ajouter, en France :

Dêve, ou *Duis*, ruisseau affluent du Loir, suivant Moithey (Dict. hydrog. Paris, 1767).

Toutes ces formes se ramènent régulièrement à l'ancienne Δηούας, *Dêva*, de Ptolémée. L'irlandais *Dea* = *Dia*, ainsi que le gallois *Dui*, *Dwy*, équivalent à **Dê* (Zeuss², 17, 18, 96), c'est-à-dire à *Dêva*, avec perte du suffixe et du *v* de la racine. Ils se rattachent évidemment au nom de Dieu; en irl. *dia*, gén. *déi*, *dé* (Zeuss², 20); en vieux gallois *duiu*, = *dêu* et *dêvo* (Cf. Glück, K. Nam. 5), d'où *duiutit*, divinitas (Beitr. IV, 389), *duyuaul*, divinus = *dêval* (Zeuss², 99). Cf. anc. corn. *duy*, armor. *doé*, *doué* = *dê*.

Comme nom de rivière, *Dêva* a donc dû signifier déesse ou divine, de même que, comme nom de femme, le gaulois *Dêva* (Steiner, 33, et de Wal, 184; inscript.), et au masculin *dêvos*, dans le composé *Dêvognata* (Glück, K. N. 5) ou *Dêvognatia* (Steiner, 2385), probablement *deorum filia*; cf. le grec, Διογνήτης, Διογένης, etc. *Dêva* était aussi un nom de ville britannique (Itin. Ant., 499), le Chester actuel, comme également en Gaule, *Dea Vocontiorum*, Die, forme sans doute latinisée, et contractée de *Dêva*[1]. Cela nous conduit, par le latin *deus*, le lithuanien

1. Cf. *Deobriga*, en Espagne (It. Ant., p. 454), à côté de *Devovicia*, britannique. (Anon. Rav. 432, 1).

dewas, etc., au sanscrit *dêva*, comme substantif dieu, comme adjectif divin et céleste, de *div*, lucere, ou de *div*, ciel [1].

2) De la même racine dérivent, sans changement de la voyelle par *gouna*, en sanscrit et dans les langues congénères, beaucoup de termes relatifs aux notions de divinité, de ciel, de jour, etc. Ainsi le sanscrit *div*, *diva*, *divas*, ciel, jour, lat. *dies* (**dives*), etc. Par contre l'*î* long dans *dîvus* de *deivus*, paraît avoir remplacé le *gouna ê*, primitivement *ai*.

En gaulois aussi, on trouve *dîvo-*, *dîvi-* plus fréquemment que *dêvo-* (Cf. Glück, K. N. 4). Ici se place également l'ancien gallois *diu*, Dieu, de *dîvo* [2], à côté de *duiu* de *dêvo*. La même variation des voyelles se remarque aussi dans le nom de rivière *Diva* (*Dîva*), synonyme de *Dêva*, et qui a dû être assez répandu dans la Gaule, à en juger par celui de *Dive*, encore vivant en France pour plusieurs cours d'eau. J'en ai réuni les exemples suivants, sans doute encore incomplets, et imparfaitement identifiés.

Diva (Boll. Oct. 10, 816. Vales. 172), lesquelles ?

Diva (XIe s.), affluent du Clain (Vienne, archiv.).

Diva (Xe s.). — La Dive, affluent du Thouet (Vienne, id.).

Dive (de Verrières), affluent de la Vienne ; au Xe siècle *Divana* (Vienne, id.).

Dive, affluent de l'Orne (Sarthe). Moithey. Dict. hydr.

Dive ou *Dives*, qui se jette dans la Manche (Orne et Calvados).

Dives, affluent de l'Oise (Oise). Atl. de Joanne.

Ici probablement :

Dwi (la) de *Divi* ? affluent de la Seine, qui jaillit d'un énorme rocher (Côte-d'Or, archiv.).

Et, par contraction [3],

Die, affluent du Drac (Coulon. Riv. de Fr. 1644).

Cf. *Dia*, fl. Moraviae (Boll. Jun. I, 811).

Il faut ajouter, comme dérivés secondaires modernes :

Divette, petite rivière qui se jette dans la Manche à Cherbourg. (Moithey. Dict. hydr.).

Divatte, petit affluent de la Loire (Loire-Inférieure, archiv.).

3) Un autre dérivé de *div* mérite un article spécial à raison de son importance pour la vraie signification gauloise de *Dêva* et *Dîva*. C'est :

1. Je rappelle ici que, suivant le dictionnaire de Pétersbourg, *dêva* ne signifie jamais lumineux, mais céleste, et se présente comme un adjectif irrégulièrement formé de *div*, ciel.

2. Cf. les noms de rivières *Diuguarch* (Lib. Land. 382). *Dyugurach* ou *Duigurach* (133), et *Diuguinid* (199), composés dont le vrai sens me reste obscur.

3. Comme dans les noms de lieux *Diodurum* et *Divodurum* (It. Ant. 384, 363), et *Diolindum* (Tab. Theod. segm. 1), aqua divina ? Cf. irl. *lind*, *linn*, eau, étang.

Dîvŏna (Auson. Clar. urb. 14, v. 32). — Cette ville des Cadurces, aujourd'hui Cahors, tirait son nom d'une source remarquable que célèbre le poëte, en nous apprenant que ce nom, en langue celtique, signifiait : *fons addite divis* (au vocatif). Ce n'est là, toutefois, qu'une paraphrase du sens réel, adoptée pour la facture du vers. Il ne faut y chercher ni *fons*, ni *addite*, mais un simple adjectif analogue au latin *divina*. Cf. Διώνη, surnom de Ἥρη, et *Diana* = *Diviana*, suivant Varron, c'est-à-dire la divine ou la céleste. Le sanscrit *dêvana*, n., avec le même suffixe, diffère par son sens abstrait de lucidité, clarté.

Ce nom de *Divona* a été appliqué en plusieurs lieux à des sources remarquables par leur abondance et les qualités de leurs eaux, puis transmis, comme chez les Cadurces, à la cité avoisinante, ou à la rivière qui en sortait. C'est ainsi que nous trouvons :

Δηούανα (Ptol. 2, 3, 19) = *Dêvana*, ville britannique non identifiée. Cf. *Devoni* (Anon. Rav. 436, 4).

Δηούνα (id. 2, 11, 29) = *Dêvona*, dans la Germanie, aujourd'hui Schweinfurt sur la Tauber, l'ancienne *Dubra* gauloise. J'ignore s'il y existe une source remarquable ; mais cela est indubitable pour plusieurs localités en France. Ainsi :

Divona (13e s.) maintenant Divonne (Ain), où jaillit la belle source de la petite rivière du même nom qui se jette dans la Versoix.

Dianna (7e s.) pour *Divanna*, aujourd'hui Divonne-fontaine (Yonne. Dict. top.).

Dyonne (15e s.), autre fontaine (ib. id.).

En fait de rivières désignées de la même manière, on peut citer encore :

Duina ou *Doena* (11e s.). — La Deheune, affluent de la Saône (Côte-d'Or, arch.). — Cf. gall. *duwin*, divin [1].

Déonne, affluent de la Cance (Ardèche), à Annonay.

Devon, petite rivière de la Mayenne (Bécherel, dict.).

Et, en Angleterre :

Devon, rivière du Nottinghamshire.

Dans le reste de l'Europe, où régnait également un culte des eaux, je ne connais que le Θειοῦς, affluent de l'Alphée, qui peut se relier, par θεός, au sanscrit *dêva* [2]. Il faut aller jusque dans l'Inde ancienne pour découvrir des corrélatifs certains de notre groupe de noms celtiques. Là,

1. Quel est le sens des deux *Dvina* en Russie ? L'identité des noms n'est peut-être qu'apparente.

2. Mais cf. les objections de Curtius. (Gr. Etym.², 220), qui persiste à séparer θεός de *deus* et *dêva*.

en effet, on trouve une rivière *Dêvìkâ* (Mahâbh. 3, 5044, etc. Dict. de Petersb.), diminutif de *dêvî*, déesse. Plusieurs fleuves sacrés ont pour surnom *dêvanadî*, synonyme exact du gallois *Duifrut*. Le Gange est qualifié de *dyunadî*, *dyudhunî*, *dyusarit*, fleuve du ciel. De plus, toute source naturelle, dont l'origine semblait mystérieuse, est appelée *dêvakhâta*, creusée par les dieux, ou *dêvakuṇḍa*, bassin divin ou céleste.

II

Nemausus, *Nemesa*.

1) *Nemausus*, ancien nom de la fontaine de Nîmes, ruisseau qui prend sa source dans cette ville, et qui se jette près de là dans le Vistre. (Gard. D. top.).

Cette source, remarquable par son abondance et par la pureté de ses eaux[1], paraît avoir été, dès les temps les plus anciens, l'objet d'un culte religieux. On a trouvé, en effet, à Nîmes, jusqu'à cinq inscriptions votives adressées au *deus Nemausus*, comme on peut le voir dans De Wal (Monum. epigr., p. 150 à 152). Comme la source en question a sûrement existé avant la ville de Nîmes, il est très-probable que c'est de son nom qu'est provenu celui de *Nemausum*, colonie latine, suivant Pline (3, 5, 7). La fondation même de la ville a pu être déterminée par l'existence antérieure de la source, objet déjà d'un respect religieux.

Cette conjecture est appuyée par l'étymologie très-sûre de *Nemausus*, comme désignant une source sacrée. Ce nom trouve, en effet, son explication dans l'ancien irlandais *nem*, ciel, gén. *nime*, mod. *neamh* (Z.[2], 10, etc.), anc. gallois *nem* (Stokes, W. gloss. on Juvencus, 24), moyen et mod. *nef*, corn. *nef*, *nev*, armor *énv*, par inversion[2]. De là l'irl. *nemde*, céleste, et *nemed*, *nemeth*, sacellum (Z.[2], 12, 764; Cormac Stok. 121); gall. moyen *neuat*, *neuad*, aula (Leg, 1, 8), etc. Il suffit de rappeler ici le *nemetis*, *nemetum*, νεμητον, des auteurs, des inscriptions, et des noms de lieux composés, avec le sens de *fanum* pour être sûr que *Nemausus* dérive aussi d'un nom gaulois du ciel corrélatif de *nem*, et cela avec le sens de céleste, divin, sacré. Pour le suffixe *aus*, cf. Z.[2], 786.

On a reproché jusqu'à présent, mais je crois à tort, l'irlandais et gallois *nem* du sanscrit *nabhas*, nuage, atmosphère, ciel, gr. νέφος, slav. *nebo*, etc. Le changement de *bh* en *m*, en effet, qui se remarque parfois

1. *Vitrea non luce Nemausus purior* (Auson.).
2. Il faut renoncer à l'anc. gallois *nom*, templum, donné par Zeuss [2], 1055, depuis que Stokes et Bradshaw (Old W. glosses on Mart. Capella, p. 3) ont observé que, dans la glose citée, *nom* n'est probablement que la forme ancienne de la préposition *nou*, nec.

dans l'irlandais moderne, où le *bh* et l'*mh* aspirés se prononcent également comme *v*, ne saurait guère être admis pour l'ancienne langue, ni surtout pour le gaulois. Je crois donc qu'il faut rattacher *nem* à la rac. scr. *nam*, courber, incliner, d'où *nata*, *namata*, *namra*, courbé, etc., et cela par allusion à la voûte du ciel. Le *Namasat* d'une médaille gauloise (Rev. Celt., I, 296), ainsi que le *namausatis* et le *namausicabo* des inscriptions gauloises de Vaison et de Nîmes, indiquent que *Nemausus* était déjà une forme affaiblie de *Namausus*. Un autre dérivé de la racine *nam* paraît se trouver dans le gaulois *nanton*, n. vallée, c'est-à-dire inclinaison, pente, à l'abl. et au nom. pl. *nanto*, avec *n* pour *m* devant le *t*. (Cf. Stokes, sur le glossaire d'Endlicher). J'ajoute que le *trinanto*, tres valles, de ce glossaire, se retrouve exactement dans le *nant Trineint* du Liber Landav., p. 187.

2) *Nemesa* (Auson. Mosel., v. 354), affluent de la Moselle, actuellement la Nims.

Provenu, comme le précédent, et par un suffixe analogue, d'un corrélatif gaulois de *nem*, ciel, p. ex. *nemon*, un neutre, ce nom de rivière doit avoir le même sens de céleste. Pour le suffixe *es*, cf. Z.², 786. Il ne faudrait pas comparer le sanscrit *namasa*, adoration, qui, bien que dérivé de la même racine, et par le même suffixe, est d'une signification tout autre. Il vient, en effet, de *nam*, dans l'acception de s'incliner par respect, puis d'adorer, de vénérer, tandis que *nem* se rattache au sens direct de courber, et que c'est à l'idée du ciel que se lient secondairement les termes celtiques qui ont pris un caractère religieux.

3) Νίμις, -μιος. (App. Iber. 74); — rivière d'Espagne d'ailleurs inconnue, et que je ne cite ici que pour mémoire, comme pouvant être celtibère. Pour la forme affaiblie en *nim*, cf. le génitif irlandais *nime*.

4) L'Irlande nous offre encore deux noms qui appartiennent au même groupe, et qui viennent confirmer les interprétations proposées. Ce sont :

Nemh, source célèbre à Tara, d'après une communication de M. Joyce, qui l'explique par céleste ou par claire, lucide. *Neimh*, en effet, et *niamh*, signifient aussi clarté, splendeur et honneur, dignité, *neimheach*, brillant. Cf. *ném*, onyx (Z.², 18), et *neamhain*, gemme, perle (O'R), acceptions dérivées de *nem*, ciel, comme de la source de toute lumière. Par la même liaison d'idées, *nemed*, *neimheadh*, désignait aussi une personne élevée en dignité, un chef, un noble, un poète, etc. (O'Don. Suppl. à O'R.), et c'est là, sans doute, le sens des noms d'hommes gallois et armoricains *Nemet*, *Nimet*, en composition *Catnimet*, *Gurnivet*, *Vidnimet*, etc. (Z.², 85, 87). Cf. *Nemetes*, pop. — Le sanscrit *namata*, chef, seigneur, d'après Wilson (dict.), y correspondrait parfaitement ; mais ce

sens est contesté par le dict. de Pétersbourg qui n'admet que celui de courbé.

Nemh, ancien nom de l'*Abhainn mor*, le Blackwater actuel, au génit. *Nimhe*, dans une citation de la Vita S. Columb. 4 Mag., p. 203, note : *Ad crepidinem fluminis Nimhe*, près de Lismore.

III

Matrona, Matra.

1) *Mātrŏna* (Cés. 1, 1; Auson. Mosel. v. 461. Cf. Z² 13; Greg. Tur H. F. 5, 4, etc.). Plus tard *Materna* (Boll. Jan. 2, 48), *Maderna* (Anon. Rav. 237, 18). — La Marne, affluent de la Seine.

2) *Matrona* (10e et 11e s. Cart. de Saint-Victor), aujourd'hui la Meyronne, affluent du Gapeau (Var, archiv.).

3) *Matra* (8e s. Fœrst. 1002), — La Moder, affluent du Rhin. Au 13e s. *Mathera*, et *Modra* (Bas-Rhin, arch.). — Cf. *Madder*, rivière du Wiltshire.

Ces noms se rattachent sûrement à celui de la mère, en gaulois *mâtar*, tel qu'on peut l'inférer du datif pluriel *matrebo*, de l'inscription de Nîmes [1] (Cf. mon *Nouvel Essai sur les insc. gaul.*, p. 54). *Mātrŏna* diffère par la quantité du latin *mātrōna*, et correspond sans doute à *materna*, qui l'a remplacé au moyen-âge. C'est peut-être par une assimilation semblable que l'on trouve en Irlande une rivière *Materna* (Colgan. Ann. S. Hib. vita S. Tressani, 2, 272), laquelle, si elle est le *Modhorn* ou *Modharn* de la Chron. Scot. 9, 369; aujourd'hui *Mourn*, en Ulster, ne peut se ramener à l'irlandais *mathair*, mère, son étymologie restant d'ailleurs incertaine.

Par contre, les altérations constatées des deux *Matrona* en Marne et Meyronne, conduisent à en présumer de semblables dans plusieurs autres noms de rivières. Ainsi :

Marona, la Maronne, affluent de la Dordogne (Cantal), qui aurait cependant altéré son nom de très-bonne heure, puisqu'il figure déjà dans la charte dite de Clovis, en 507.

Maronna (Vales. 482), affluent de la Seine (Seine-Inférieure).

1. Dans son très-intéressant opuscule, *Alemannische Wanderungen*, 1867, p. 99, M. Bacmeister rapproche *Matrona* de la *mataris* ou *matara* gauloise, espèce de javelot, ainsi que du gallois *medru*, lancer. (Cf. Z.² 83, 779). *Matrona* signifierait ainsi : *die Pfeilschnelle*, rapide comme un trait lancé, et serait synonyme de *Schussen* et *Schotzach*, rivières du Wurtemberg. Au point de vue phonétique, il n'y aurait rien à objecter ; mais un pareil nom n'aurait guère pu, ce semble, s'appliquer à la Marne, qui ne se distingue point par une rapidité exceptionnelle.

Marne (11e s.), aujourd'hui Mare, à Leyde (Fœrst. 994).

Maronne, fontaine de la commune d'Ognes. (Aisne, archiv.).

Maintenant, quel sens faut-il attacher à ces appellatifs de mère ou de maternelle attribués à des rivières? Cela n'équivaut-il qu'à les désigner comme enfantant des eaux, ou comme cours principal d'un bassin hydrographique, de même que, en irlandais, *mathair uisge*, eau-mère, signifie une source, et que *Eau-mère* est le nom d'un affluent de l'Allier (Puy-de-Dôme)? Cf. aussi le *Rio Madre* en Amérique [1]. Je crois, quant à moi, à une signification moins matérielle, en rapport peut-être avec le culte des *Matres* ou *Matronae* des inscriptions gallo-romaines, et qui pourrait bien se relier à l'ancien culte des eaux chez les Aryas primitifs.

Dans le glossaire vêdique du Naighaṇṭu (1, 13), en effet, les fleuves sont appelés *mâtaras*, les mères; et le Rigvêda donne plusieurs fois aux eaux (*âpas*) l'épithète de *mâtṛĭtamâs*, superlatif de *mâtar*, les mères par excellence. Dans l'Avesta aussi, les eaux portent le nom de *matarô*, mères, et de *matarô ǵitayô*, mères vivantes (Justi. Handb. d. Z.). Si l'on se rappelle la vénération religieuse des Aryas de l'Inde et de l'Iran pour les eaux, on reconnaîtra que le nom de *Mères* qui leur est donné, ainsi qu'aux fleuves, exprimait symboliquement leur nature bienfaisante, en tant que sources de fécondité et de vie [2].

C'est là aussi ce qui peut expliquer pourquoi, dans l'Inde, à très-peu d'exceptions près, les noms de rivières sont des féminins. Chez les peuples congénères, la proportion des sexes varie suivant les modifications dans le culte des eaux. Chez les Grecs et les Romains, le genre masculin prédomine dans les noms et les personnifications, sauf pour les sources et les petits cours d'eau consacrés aux nymphes. Chez les Germains et les Slaves, les rivières sont généralement du genre féminin. Tous les noms, réels ou mythiques, mentionnés dans le Grimmismal de l'Edda, le sont exclusivement. Chez les Celtes, les noms masculins sont rares et limités en général aux grands fleuves, comme *Rhenus*, *Rhodanus*, *Danubius*, *Padus*, etc. Par ceux de *Dêva*, *Dîvona*, *Mâtra*, *Mâtrona*, qui leur sont propres [3], ils se rapprochent, plus que les autres peuples européens, des vieilles traditions emportées de leur commun berceau.

ADOLPHE PICTET.

1. (C'est ainsi que la plus centrale et la plus grande des îles du Lac Majeur, en Italie, s'appelle *Isola Madre*, et qu'une des chaînes les plus importantes des montagnes du Mexique porte le nom de « Chaîne-Mère », *Sierra Madre*; cf. Egli, *Nomina Geographica* s. v. *Madre*. — H. G.).

2. Un pays de l'Inde ancienne s'appelait *Nadîmâtrkâ*, ce qui signifie : qui a une rivière pour mère (nourricière), ou qui est nommée par des rivières. (D. de Pétersb. V. cit.).

3. Je ne connais ailleurs, comme analogue de *Matrona*, que le *Matrinus* du Picenum (Mela, 2, 4), qui toutefois est masculin.

[En feuilletant récemment le *Livre des proverbes français* de M. Leroux de Lincy, nous avons trouvé (t. I, p. 344) un proverbe emprunté à Pluquet, *Contes pop. et prov.* p. 116, qui sert de glose confirmative à ce que M. Pictet a dit dans son précédent article (*Rev. Celt.* I, 303) de « la Drôme, affluent du Rhône, rivière rapide ». Le voici :

La rivière de Drôme
A tous les ans cheval ou homme.

Le même *Livre des proverbes français* donne des variantes du proverbe sur la Durance cité par M. Pictet dans son travail. — H. G.]

NEHALENNIA.

Ce travail de M. H. Kern, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Leyde, dont nous donnons ici la traduction, a d'abord paru dans le *Taal-en-Letterbode* de Haarlem, en 1871 (t. II, p. 89-100). Bien que ce soit dans la mythologie germanique que M. Kern fasse entrer la divinité mystérieuse de Nehalennia, nous avons cru devoir reproduire ici son travail, parce que Nehalennia a été plusieurs fois réclamée comme celtique, non pas par des arguments positifs, mais faute de mieux. L'hypothèse très-plausible de M. Kern se rattache à tout un ordre de travaux commencés par cet érudit, dans lesquels il interprète par la philologie germanique des noms encore inexpliqués qui se rencontrent en si grand nombre dans les inscriptions en langue latine trouvées dans le bassin du Rhin moyen et du Rhin inférieur, mais plus particulièrement du Rhin inférieur. Outre sa dissertation sur Nehalennia, il a aussi publié un article sur quelques-uns des noms propres conservés par des inscriptions latines de Zeelande (*Taal-en-Letterbode*, t. II, p. 100-109) et un travail plus étendu, intitulé : *Noms germaniques dans des inscriptions latines du Rhin inférieur*, dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences des Pays-Bas (pour 1872), et qui est consacré à un certain nombre d'épithètes données dans ces inscriptions aux énigmatiques Déesses-Mères[1]. On voit l'intérêt des recherches de M. Kern et l'importance des résultats auxquels il est conduit.

Toutes les inscriptions latines de la vallée du Rhin étaient jusqu'ici regardées comme gallo-romaines (malgré les difficultés que présentent à la philologie celtique les noms qu'ils contiennent), par cette unique opinion que les Gaulois ont été seuls à s'assimiler la civilisation latine, tandis que les Germains restaient cantonnés dans leurs forêts, barbares et incivilisables, jusqu'à ce que le flot de leur invasion dût recouvrir le monde romain. Si les explications de M. Kern sont admises dans la science, il faudra, à côté des inscriptions gallo-romaines, créer une classe d'inscriptions germano-romaines, et admettre que les tribus germaines de la rive gauche du Rhin les plus rapprochées du monde Gallo-Romain s'étaient jusqu'à un certain point assimilé, comme leurs voisins Gaulois, les mœurs, les pratiques des Romains, et leur langue même, du moins comme langue polie et de bon ton. C'est là une découverte de haute importance pour l'ethnographie primitive des pays du Rhin inférieur.

H. G.

1. Nous donnerons dans notre prochain numéro une traduction ou une analyse de ce travail.

La déesse dont le nom est placé en tête de ces lignes est décrite avec bien plus de détails dans l'excellent *Handbuch der deutschen Mythologie* du célèbre germaniste et élégant traducteur Karl Simrock que dans la *Deutsche Mythologie* de Grimm.

Quoique peu affirmatif, cet écrivain admet (*Handbuch*, 3e éd., p. 354) que Nehalennia pourrait bien être un nom celtique comme cela avait déjà été avancé par H. Schreiber, d'accord en ceci avec Grimm, en opposition avec Wolf qui prétend que la déesse et son nom seraient d'origine germanique.

Ce nom celtique tirerait son origine de *Nere* « filer, » manière elliptique de parler, pour faire comprendre que le verbe *Nere* qui se rencontre également en latin, ne manque pas non plus au celtique, qui tient de si près au latin, ni plus particulièrement au gaulois. Cependant comme et le latin et le celtique et le germanique appartiennent tous à la même souche, qui est l'Indo-européen ou Aryen, une communauté d'origine ne serait pas une preuve concluante. Mais il ne s'agit pas ici de généralités, mais bien d'un fait spécial. Si l'existence d'une racine *Ne* (dont on ignore encore si c'est la racine de Nehalennia) dans l'une ou l'autre langue indo-européenne suffit comme preuve, pourquoi ne regarde-t-on pas le nom de la déesse comme latin ? Sans doute, parce que cette langue est généralement trop bien connue pour qu'il vienne à l'esprit de quelqu'un d'expliquer le nom de Nehalennia par le latin. Le gaulois, langue celtique supplantée à son tour par le latin, est bien moins connu ; et, dans ce cas, il est juste de ne pas se montrer trop exigeant en fait de preuves d'origine celtique ; mais on ne peut pas pousser cette indulgence au point d'admettre une explication qui, dès l'abord, serait en contradiction flagrante avec les faits. En effet, ni dans le caractère de la déesse même, ni dans ses attributs, on ne peut découvrir quoi que ce soit qui donne une idée de « filer. »

Si nous lisons plus loin dans le *Handbuch* nous voyons que M. Simrock n'est pas trop d'accord lui-même avec l'explication de Grimm ; car, page 357, il s'exprime comme suit : « Quant au nom de Nehalennia » on paraît avoir oublié jusqu'ici que l'étymologie du suffixe *ennia*, ayant » beaucoup de rapport avec les mots de *Idun*, *Hlodyn*, *Hludana*, *Hludena* » ou (*sic*) *Arduenna*, *Cebenna*, *Baduhenna*, ne saurait concilier le *l* qui » plaide aussi bien contre le raisonnement de Schreiber, au sujet de » *Nere* « filer » que contre le rapport avec *Nouvelle Lune* comme je le » pensais autrefois. »

Si quelqu'un lisait ce qui précède, sans connaître les faits, il pourrait s'imaginer, ce me semble, ou bien que M. Simrock tient les mots norvégiens *Idun* et *Hlodyn* pour du pur celtique, aussi bien qu'*Arduenna* et *Cebenna* ajoutés après, ou bien qu'il confond, comme le faisait A. Holtzmann, le celtique et le germanique. Pourtant quiconque connaît un peu les écrits de Simrock comprendra facilement que tel n'est pas le cas.

Cette interprétation toute celtique, qui n'interprète rien du tout, pas même cet *l* contrariant, n'est autre chose qu'une tentative pour arriver à trouver une solution tirée de l'inconnu et allant à l'inconnu; et absolument de même aloi que l'interprétation fantastique qui voudrait tirer Amsterdam, Jérusalem, Nil, du pur celtique. Elle ne mériterait même pas une réfutation sérieuse et ne compte ici que comme un échantillon bizarre de raisonnement entièrement indépendant de toute idée de philologie. — Le plus curieux de tout cela, c'est qu'il n'existe pas trace ni ombre de Nehalennia parmi les Celtes.

Bien que notre effort d'analyser le nom de la déesse zéelandaise n'ait pas la prétention d'être une démonstration irréfutable, nous essayerons pourtant de faire ressortir combien il faut de circonspection pour ne pas arriver à s'égarer dans une solution tout erronée du problème. En premier lieu, nous avons à nous rendre compte de la nature de chaque partie du mot, et de rechercher en présence de quels sons nous nous trouvons, et ce que ceux-ci représentent, ayant trop peu de données à notre disposition pour pouvoir en négliger aucune.

Jusqu'ici le nom de Nehalennia ne s'est encore rencontré que sur quelques monuments zéelandais, et, en dehors de la Zéelande, sur deux pierres dans le voisinage de Deutz, près Cologne. Dans l'ouvrage de J. ab. Utrecht Dresselhuis, intitulé *De godsdienstleer der aloude Zeelanders*, nous trouvons un résumé détaillé, je crois même complet, de tous les débris où se trouve le nom de la déesse. On peut suivre les changements d'orthographe du mot en question sur les différents monuments. La forme la plus usitée est : *Nehalenniae*, avec le datif latin; une seule fois : *Nehalenie* (Dresselhuis, p. 82), *Nehaleniae* (p. 77, 82, 88) .... *alenni* (p. 79), *neihali* ou *neehali* (p. 80), *Nehalaenniae* (p. 86), *Nehalaen* (p. 88); et sur une des pierres trouvées près Deutz : *nehalee* ou *nehaee* (p. 158).

Étant bien établi que nous avons devant nous le nom ou le titre d'une déesse, nous sommes involontairement conduits à penser que la terminaison *ennia*, etc. pourrait bien répondre à la terminaison néerlandaise : *in*, dans *Koningin* et autres. Il y a un suffixe qui dans l'ancienne langue aryenne ou indo-européenne était *ania* et, par affaiblissement, *nia*. Il servait à dénommer les personnes féminines d'après le masculin et équi-

valait au néerlandais *inne*, *in*. En sanscrit, où *ia* devient quelquefois *î*, quelquefois *ya*, *ania* se retrouve sous la forme d'*anî* et *nia* sous celle de *nî*. Ex. : *Bhavânî*, la femme de Bhava (Çiva) ; *Indrâṇî*, la femme d'Indra ; *patnî* « dame » en allemand *Herrin*. Le grec a le même suffixe dans θεαινα (pour θεανια) «déesse » πότνια « dame » (en allemand *Herrin*). Particulièrement nombreux sont les exemples dans les langues slaves et germaniques; dans ces dernières l'on doit considérer *nia* comme le principe de cette terminaison, soit qu'on le prenne comme formé directement de l'ancien aryen *nia*, soit comme affaiblissement d'*ania*; la forme secondaire est : *niân*. A côté de ce *nia* cependant, il se présente aussi, comme forme primitive : *inia*, qui serait donc soit une forme secondaire d'*ania*, soit une modification de ce dernier par la prononciation. Cette dernière hypothèse est de beaucoup plus probable ; surtout quand nous considérons l'origine des formes néerlandaises : *in* et *en*, dans « en Maandag » qui répondent à l'anglais *in* et *on*, tirées d'*ani*; en grec : ἐνι et ἐν; et que dans notre langue (le néerlandais), en haut-allemand, en anglais la terminaison *ig*, y est venue de *ag* (*èg*) et *ug* (*og*). Ce point est plus amplement traité dans mes *Glossen in der Lex Salica*, p. 39; et ici, pas n'est besoin d'entrer dans d'autres détails; cela ne changerait en rien la signification de la terminaison en question. Dans la langue des Francs Saliens (vieux néerlandais) on trouve *nia* régulièrement ajouté au radical; ainsi de *litu* (serf), *litunia* (serve); de *liudi* (gens, individu), *liudinia* (femme); du primitif *ambahta* (ambahtia) d'où : *ambita* (journalier) *ambahtania*, *ambitania* et encore *ambahtonia*, dans lequel l'*a* final du radical est devenu *o*; de *hōrag*, *hōrog* (serviteur) est dérivé *hōrogania* (servante). En ancien norois *âs* « dieu » devient au féminin *âsynja*; *vargr* devient *vargynja*. L'anglo-saxon a la forme *en* pour *enn*, ainsi : *gyden* « déesse » décliné : *gydenne*, vient de *god*; et la forme plus brève *n*, dans : *vyln*, *viln* (servante, ou plutôt Galloise) de *veal*, *vealh* (Gallois, Breton). Cette modification de son démontre que *enn* tire son origine de *inn*, et par conséquent s'éloigne du suffixe franc et norois, tandis qu'il se rapproche du vieux haut-allemand. Car dans cette dernière langue, nous rencontrons *inna*, *in*. Ainsi *vriuntinna* « amie », *vriudilinna* « bonne amie, maîtresse » *gutinna* « déesse » etc.

Cependant dans le vieux haut-allemand *nia* n'était pas tout à fait hors d'usage ; car Ottfrid emploie encore *wirtun* (du radical *wirtunia*) ; voir Grimm (D. Gr. II, 319). Dans ce mot *wirtun* l'*u* final du thème *wirtu*, en gothique *vairdus* est resté sans changement.

Jetant un coup d'œil maintenant sur les différentes manières d'écrire le mot en question, nous trouvons comme équivalent en signification :

ennia, *enia*, *aennia*; ainsi qu'un *i*, qu'on ne s'explique guère trop à présent; probablement il y avait à l'origine : *innia*, *inia*, *inni*, *inn ;* mais, ce qui est resté définitivement, est le principal. — Ces anomalies prouvent le mieux que nous avons ici à faire à la terminaison féminine dont nous avons traité ci-dessus. Supposé que *nehal* soit un thème en *a*, cela donnerait avec le suffixe *nia*, *Nehalania*. Par l'influence de l'*i* dans la dernière syllabe, *ania* se change en *aenia*, *aennia*; probablement aussi l'*e* dans *enia*, *ennia* est une modification de son de *a*; bien qu'un *e* puisse être sorti directement d'un *a* ; c'est-à-dire cette sorte de *e*, qui répond à l'*i* gothique et à notre *e* doux, dans le mot néerlandais : *eten* « manger ». Quoi qu'il en soit, la forme secondaire, commençant par *i*, se rencontre également ; de sorte que nous avons assez de données pour conclure que les formes du vieux norois et du francique, aussi bien que les formes du haut-allemand et du néerlandais s'employaient indistinctement. Quant à l'*n* redoublé dans *ennia*, ceci est très-commun ; même dans la plupart des anciens dialectes germaniques, quand l'accent aigu ou grave tombe sur une voyelle brève, par ex. le vieux saxon : *cunne* « sexe », gothique *kuni* ; anglo-saxon : *binnan*; gothique : *inna*, *kunnan*.

Cette différence caractéristique d'orthographe nous permet non-seulement de voir dans *ennia* un suffixe, mais nous interdit même d'y chercher autre chose.

Car, supposons que le mot entier soit un composé, ce qu'on pourrait admettre, alors *ae* ou *e* serait la racine du deuxième membre de ce composé. Mais, dans ce cas *ae* ne saurait permuter avec *i*. Il est indifférent que les auteurs des inscriptions aient été habitués au latin ou à l'un des dialectes germaniques : ni dans l'un ni dans l'autre cas ils n'auraient pris *ae* pour *i*. Cette confusion d'*ae* et d'*i* est au contraire très-explicable par l'adjonction en question de *in*, *inne*. Après avoir retrouvé la raison d'être de la terminaison, nous pouvons passer à l'analyse du restant, *nehal*.

Comme le suffixe *inne* s'ajoute à la fin des thèmes indiquant un être masculin ou ordinairement actif, il est probable que *nehal* est un mot masculin, dérivé lui-même d'un thème verbal. Alors on reconnaît le suffixe *al* qui entre dans la formation de tant de substantifs et adjectifs. Ainsi de ces premiers, on a dans le gothique *slahals* (quelqu'un qui frappe toujours) de *slahan* (frapper) ; le grec a πλήκτης. Surtout dans le vieux haut-allemand il y a beaucoup de ces substantifs, qui ont le genre masculin formé d'après leur action ordinaire ; ainsi on voit dans Grimm (*Deutsche Grammatik*, II, p. 98) *huotal* « gardien » de *huotan* « garder », *wahtal* « veilleur » de *wahtan*, *goumal* « surveillant » de

gouman. Dans le moyen haut-allemand *al* est devenu *el*; par exemple *goumel*, *triegel* « trompeur, » etc. Le nombre des adjectifs en *al* pour le vieux haut-allemand, *ol* pour l'anglo-saxon, en moyen haut-allemand et en néerlandais *el* est bien plus considérable; pour n'en citer que quelques-uns : en vieux haut-allemand *ezzal* « glouton » ; *petal* « mendiant » en anglo-saxon *sagol* « bavard » *thoncol* « circonspect » ; en moyen néerlandais *vergetel*, etc. Pour les substantifs comme pour les adjectifs, *al* désigne une habitude, ainsi *huotal*, par exemple, est quelqu'un, chez qui l'action de garder est devenue une habitude, une profession; *slahals*, quelqu'un qui a l'habitude, la manie de frapper et pas du tout quelqu'un qui agit ainsi par occasion ou par hasard.

Il nous reste maintenant à rechercher le thème verbal dont dérive *nehal*. Ici encore, une différence d'orthographe nous met à même de dire de quelle sorte d'*e* il s'agit ici. Ainsi, à côté de *nehal* nous trouvons *neihal* ou *neehal*. La diphthongue employée par le lapicide importe peu ; car aussi bien *ee* que *ei* répondent à notre *ee*; en gothique *ai*; en anglo-saxon *a* (aa); en vieux norois *ei*, vieux haut-allemand *ei*, vieux saxon *e* (c.-à-d. *ē*). L'*e* unique que nous voyons sur la plus grande partie des monuments n'a rien d'étonnant, surtout quand nous nous rappelons que le nom de la déesse a été latinisé. Il est à remarquer combien dans la plupart des langues germaniques anciennes ou modernes, l'usage de la voyelle redoublée, pour désigner un son ouvert ou prolongé, a lutté contre le penchant des copistes à employer le moins de lettres possible. Tandis que les manuscrits de l'Heliand et d'autres ouvrages vieux-saxon s'en tenaient toujours à un seul *e*, *a*, *o*, l'orthographe la plus ancienne en anglo-saxon prescrivait *aa*, *ee*, *oo*. Les plus anciens documents des Francs Saliens du VIe siècle environ, avaient *ee*, et aussi *ij*; les manuscrits modernes ont seulement un *e* ; des documents francs du VIIIe siècle ont *aa*, *oo*. De même dans le vieux haut-allemand, et dans la langue des Runes scandinaves, le redoublement de la voyelle n'est pas inconnu ; dans le gothique il n'en pourrait pas être question, excepté pour l'*u* long, et peut-être le législateur ou le réformateur de l'orthographe gothique aurait-il pu prendre *ii* (y) pour *ei*. L'allemand moderne n'est pas encore d'accord sur l'emploi de la voyelle redoublée; il y a aussi bien : *staat*, *schnee*, que *lehren*, *lehn*. Il n'y a qu'en néerlandais que celle-ci a pleinement triomphé. Si donc *neehal*, et non *neihal*, est de la main du lapicide, nous trouvons là, autant que nous sachions, le premier exemple d'un fait qui se retrouve dans presque tous les dialectes germaniques.

Si nous voulons nous rendre compte du sens de *neeh* ou *neih*, nous ne sommes pas aussi favorisé par le hasard que pour les éléments de déri-

vation. Cela est tout naturel; car les terminaisons qui sont applicables à plus d'un thème ont généralement la vie plus dure qu'un thème unique. Le premier qu'on puisse comparer à *neeh*, *neih*, et qui, quant au son, y réponde, est le très-rare *neihen*, en vieux haut-allemand, dont Graff (*Sprachschatz*, II, 1015) cite : *neihhunga* « libatio » *neihhenter* « libans ». Le sens à donner à ces mots latins n'est pas très-clair; probablement on veut dire « libation » et « faisant des libations » ; ou plus généralement « sacrifice » et « sacrifiant ». L'on peut accepter cela pour vrai, attendu que la troisième personne singulier présent de l'indicatif *neihhit*, aussi cité par Graff, à la dite page, est rendu en latin par « immolat ». *Neihen* est alors « faire des sacrifices », et, en remarquant que le néerlandais *offeren* est emprunté au latin et proprement veut dire en général : « présenter, offrir », etc., il est très-vraisembable que *neihen* contient le sens identique. Il n'existe pas, que je sache, un analogue dans les autres dialectes allemands, à l'exception d'un mot anglo-saxon et qui même ne se retrouve que dans un seul endroit, et cela dans le livre de Daniel (Edition Grein, v. 445). Mais comme la valeur de la leçon est contestée, il vaut mieux n'en faire pas usage.

En ne nous tenant qu'au mot vieux haut-allemand *neih*, nous pouvons, sans crainte, attribuer à ce verbe le sens général de « donner, accorder, gratifier », répondant au latin « offerre » et au sanscrit *bhaj*. *Neehal*, *neihal* serait, par conséquent « donateur, dispensateur », *neehalennia* « donatrice, dispensatrice ». De tels mots, impliquant le sens de « dispensateur, bienfaiteur », furent maintes fois employés pour exprimer l'idée de « Seigneur, maître ». En sanscrit, par exemple, *bhaga* « dispensateur », dérivé de *bhaj*, que je viens de mentionner, est aussi pris dans le sens de « Seigneur » ; notamment, il désigne le dieu-soleil, créateur bienfaisant. Dans les langues iraniennes, ainsi que dans les langues slaves, *baga*, *bogu* sont devenus l'expression générale pour indiquer « un dieu, Dieu ». Aussi bien *Neehalennia* aura désigné tant « donatrice, bienfaitrice » que « dame, maîtresse ». Dans cette dernière hypothèse, elle a dû être la déesse principale de la localité ; et, dans la première acceptation elle a été la dispensatrice de richesse, de bonheur et de santé. Elle est représentée sous la figure d'une femme, entourée d'abondance et la prodiguant à pleines mains; le petit chien, à ses pieds, n'est pas le chien des Enfers, mais simplement un emblème pour exprimer que la déesse est, comme nous dirions aujourd'hui, « la dame de bon secours » *De Vrouw*. (Nous n'avons plus ce mot au sens de « domina » sauf dans *Mevrouw* « madame »; il n'y a qu'à son chien favori qu'elle, la maîtresse de la maison, dit, en lui présentant un mor-

ceau de pain : « Allons, viens chez la dame! ») Plus clair et plus remarquable encore est un autre attribut de la déesse, je veux dire une proue de navire. En effet, cela nous rappelle un des noms qui appartiennent à la déesse scandinave Freya, celui de Mardœll (sirène de la mer). Si nous observons que Freya, tout comme Neehalenia, répond à notre «dame, maîtresse», ensuite qu'on cite Freya comme la dispensatrice, la mère nourricière (en allemand *Mundschenkin*) des dieux (Simrock, Myth. p. 327), nous arrivons à la conclusion que Neehalenia et Freya ne sont que deux termes synonymes pour la même et seule déesse.

Il existe encore deux faits qui viennent à l'appui de notre opinion que *neehan*, *neihan* doit avoir eu la signification de *schenken* « verser, pourvoir », aussi bien en néerlandais qu'en allemand; et que généralement on a attaché à Neehalenia, tantôt le même sens qu'à Freya, tantôt celui de *Mundschenkin*. Les faits en question sont : Premièrement, à côté de la figure de notre déesse, on rencontre quelquefois celle d'Hercule ; c'est-à-dire, celle d'une divinité indigène qui offre les plus grands traits de ressemblance avec l'Hercule gréco-romain. Deuxièmement, une pierre découverte, par suite de fouilles, en Gueldre, qui a maintenant disparu, portait, selon Keysler (voir l'ouvrage de Dresselhuis, page 170) l'inscription suivante : HERCULI MACUSANO ET HAEVAE ULPIO ET ULPIA AMMAVA PRO NATIS. — Sans laisser un trop libre cours à notre imagination, nous pouvons hardiment supposer qu'un couple terrestre offre ici des actions de grâces à un couple céleste; en d'autres termes : comme Ulpia de Hamouwe (Hameland, comté de Zutfen) est l'époux de Ulpio, Haeve ou Haeva est l'épouse d'Hercule; c'est-à-dire : Hébé, dont Haeve doit être la prononciation germanisée. Comment expliquer maintenant qu'une déesse aussi secondaire que Hébé eût joui d'une telle considération dans le pays, sinon par le fait que la Hébé néerlandaise, la «Mundschenkin», était, dès l'origine, adorée ici ? N'est-il pas manifeste que Haeve, l'épouse d'Hercule, était tout simplement le nom, tiré du latin, de la déesse teutonique, l'image de laquelle est communément accompagnée de celle d'Hercule, et dont le nom vulgaire en néerlandais et dans la langue du Rhin inférieur était *Neehalenia*?

La forme grammaticale du mot ne se laisse déterminer que par rapprochement. Le premier cas était vraisemblablement à l'époque contemporaine de ces monuments : *neehaleni*, *enni*, *inne*; le quatrième cas : *neehalenia*, *ennia*, *innea*; le datif devait nécessairement faire : *neehaleniae*, *ennie*, *innie*; semblable, ou à peu près, au latin. Les formes gothiques seraient : nominatif, *naihalani* ; génitif, *naihalanjos* ; datif, *naihalanjai* ; accusatif, *naihalanja*.

Arrivons à la conclusion de notre travail : Neehalenia, qui signifie aussi bien « pourvoyeuse, échansonne, *Mundschenkin* » que « dispensatrice, donatrice, maîtresse, dame de bon secours », est un des noms multiples, ou plus particulièrement le nom spécialement consacré dans le pays de la déesse, qui, dans la mythologie du Nord, porte le nom de Freya, et qui figure encore comme mère nourricière des dieux et comme déesse des mers. — En néerlandais moderne Neehalenia répond au terme de *Onze lieve Vrouwe* « Notre-Dame-de-Grâce. »

H. Kern.

UN AUTEL DE NEHALENNIA

TROUVÉ PRÈS DE DOMBURG (ZÉLANDE).

Description et éclaircissements d'après le Docteur Leemans.

Le docteur Leemans, égyptologue éminent de Leyde et membre de l'Académie royale des Pays-Bas, ne borne pas ses savantes recherches aux antiquités de la contrée des Pharaons. Celles de son pays natal ont aussi une grande part à ses investigations; et il y a lieu de faire connaître aux lecteurs de la *Revue Celtique* un travail qu'il a publié dans les *Rapports et communications* (*Verslagen en Mededeelingen*) de l'Académie des Sciences des Pays-Bas, section de littérature, Série II, 2me partie, 1re livraison; Amsterdam, 1871.

En 1870, la mer laissa à découvert sur le rivage de Domburg (île de Walcheren, en Zélande), un autel consacré à Nehalennia. Domburg, autrefois localité d'une certaine importance, est aujourd'hui une petite place de bains, située à l'est de cette île zélandaise, dont Middelbourg est le chef-lieu, Flessingue le port principal, et qui nous est surtout connue par l'expédition anglaise de 1809, cette entreprise avortée qui n'en causa pas moins de sérieux soucis au vainqueur de Wagram. Ce cadeau ou plutôt cette restitution de l'Océan fut d'autant mieux venue que beaucoup de débris du passé, délaissés aussi par la mer inconstante, n'ont reparu à la lumière que dans un état des plus frustes, et que celle-ci du moins n'était pas muette comme tant d'autres pierres ressuscitées de la même manière.

C'est le 4 février que cet autel fut trouvé sous les dunes. La Société zélandaise, puis le docteur Kiehl, professeur à l'École supérieure de Middelbourg, s'en occupèrent, sans parvenir toutefois à déchiffrer tous les mots gravés sur la pierre sauvée des eaux. M. Leemans reprit en mains cette interprétation, et nous allons reproduire ses explications.

Il sera bon toutefois de rappeler quelques-unes des découvertes faites antérieurement près de Domburg.

A la fin de 1646 et après un violent coup de vent d'est et nord-est, les dunes de Domburg et de West-Kapelle furent très-endommagées, et le 5 janvier de l'année suivante, on découvrit une masse de pierres antiques jusqu'alors enfouies sous les sables. Dans le nombre se trouvaient 22 autels et quelques autres objets, tels que lampes antiques et monnaies. Plus tard on recueillit encore sous les dunes de Domburg des monnaies et des objets mobiliers des époques romaine, mérovingienne, carlovingienne, anglo-saxonne et normande. Deux ouvrages hollandais, l'un du docteur Janssen, *Images et pierres monumentales romaines*, Middelbourg, 1845 ; l'autre de M. Utrecht Dusselhuis, *la Religion des anciens Zélandais,* Middelbourg, 1845, tous deux pourvus de cartes et de gravures explicatives, ont réuni, au point de vue des connaissances acquises de leur temps, tout ce qu'il y avait d'intéressant à recueillir sur ce champ spécial d'antiquités locales. Par exemple, on y distingue 26 autels consacrés à Nehalennia, 10 autres autels consacrés à d'autres divinités. Du reste cette collection s'est trouvée dispersée dans divers Musées ou maisons particulières; quelques objets même se sont perdus. Quelques pierres se sont trouvées encastrées dans des constructions modernes ; par exemple on en voyait une au siècle dernier dans un jardin près de Middelbourg, une pierre votive dédiée à Nehalennia par Januarinius Ambacthius. Un grand nombre étaient déposées dans le chœur de l'église réformée de Domburg. On en fit présent, en 1809, au roi Louis Bonaparte, qui accepta, mais n'eut pas le temps d'en prendre possession. Ce fut un malheur, en ce sens que la collection eût été transportée à Leide ou à Amsterdam, tandis qu'elle eut beaucoup à souffrir de l'incendie allumé en 1848 par le feu du ciel qui frappa l'église et la tour de Domburg. Quand on put déblayer les décombres, on les trouva entassées l'une sur l'autre, éclatées, mutilées, méconnaissables. C'est bien lentement et seulement depuis 1866 qu'on s'est enfin occupé d'en tirer ce qui pouvait encore avoir quelque intérêt, et que le Musée de Middelbourg offrit à ces vénérables restes un abri que M. Leemans ne croit pas supérieur à toute critique, mais qui vaut mieux pourtant que le *Jupiter serenus* ou *pluviosus* auquel ils semblaient condamnés à perpétuité.

Voici maintenant la description de l'autel récemment retrouvé.

Il mesure 30 centimètres de hauteur, 15 de largeur ; il a la forme rectangulaire habituelle, avec un simple rebord au-dessous de la surface supérieure sur laquelle des fruits semblent sculptés, et il a pour base un socle ou plinthe ressortant assez fortement.

La face d'arrière est nue ; sur les deux côtés on distingue un laurier

comme on en voit sur d'autres autels trouvés aux mêmes lieux. Sur la face antérieure, on distingue huit lignes d'écriture gravée, dont la dernière est sur le socle et que nous reproduisons :

NEHALENNI
AE·INGENV
INIVS·IANV
ARIVS·EX·
PRECEPTO
ARAM·POSVIT
PRO·SALVTE
FILI·SVI

Nehalenni | *ae Ingenu* | *inius Janu* | *arius ex* | *precepto* | *aram posuit* | *pro salute* | *fili sui* | .

A Nehalennia Ingenuinius Januarius, d'après (son) ordre, a érigé cet autel pour le salut de son fils.

Reprenons chaque ligne successivement.

Ligne I. Sur 13 inscriptions se lit le même mot Nehalennia, sur 5 autres Nehalenia. Sur ce nom, voir le travail de M. Kern.

Lignes II et III. La forme du nom propre *Ingenuinius* est singulière, mais n'est pas anormale. Sur d'autres inscriptions également gravées en l'honneur de Nehalennia, on trouve les noms *Secundinius*, *Hitarinius* ou *Hilarinius*, *Januarinius*, *Exomnianius*, *Saturninius*, *Ascattinius*, etc. Le nom de *Januarius* paraît avoir été assez fréquent dans la contrée. Du moins on le retrouve dans des inscriptions de Nimègue, de Cologne et de Mayence.

Lignes IV et V. *Ex precepto*, d'après l'ordre sans doute de la déesse ou du prêtre parlant en son nom, peut-être aussi d'après un ordre reçu en songe.

Ligne VII. Cet autel a été dressé pour le salut d'un fils, soit par reconnaissance pour sa conservation à la suite d'une maladie, d'un voyage, d'une entreprise dangereuse, soit pour obtenir la protection de la déesse. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable, puisque autrement on s'attendrait plutôt à un *ex voto suscepto*, *votum solvit*, etc. L'expression *pro salute*, au contraire, se retrouve dans d'autres inscriptions où l'on demande à la divinité le salut dans l'avenir, plutôt qu'on ne l'en remercie pour le passé. Nehalennia doit donc avoir été dans la région une « dame de bon secours, » une déesse protectrice et favorable.

La forme des lettres de ce 27e autel retrouvé en l'honneur de Nehalennia fait supposer au docteur Leemans que cette inscription date de la première moitié du second siècle de notre ère.

A. Réville.

Rotterdam, janvier 1872.

L'EX-VOTO

DE LA *DEA BIBRACTE*.

(Deuxième article.)

Avant de discuter les caractères archéologiques de l'ex-voto de la *dea Bibracte*, rendons compte de la disposition des lieux où il fut trouvé. C'est dans la partie nord-est du petit-séminaire, dite le *Quinconce*, sur l'emplacement d'une glacière, abandonnée depuis [1], et à égale distance de deux points de répère que nous tenons à fixer, le jet d'eau actuel du jardin et la ruine connue à tort ou à raison sous le nom de Temple d'Apollon, place des Marbres. La voie antique, à grands blocs [2], qui traversait la ville du Nord au Sud, passait entre la ruine et le gisement où fut recueillie l'inscription. Celle-ci étrangère dès lors au prétendu temple, mentionné plus haut, se rattache vraisemblablement à l'enclos d'un autre édifice, situé à l'emplacement du jet d'eau. Le centre était un carré de 80 pieds de côté, dont les murs, épais de quinze [3], avec revêtement en petit appareil régulier, et le pavé en marbre incrusté indiquaient une des plus riches restaurations faites à Augustodunum par Constance-Chlore ou Constantin. Des constructions plus légères, mais également soignées, avoisinaient le monument central, et dans l'une d'elles on remarquait une mosaïque à plusieurs compartiments disposés autour d'un médaillon représentant deux colombes penchées au bord d'un vase, pour s'y désaltérer [4]. La *cella* de cet édifice offrait le plus grand rapport avec celle du temple dit de Janus, près de l'Arroux, si toutefois leur destination religieuse est certaine, mais dans cette hypothèse même elle pouvait suppléer une de ces tours d'observation qui, dans le plan des villes

1. Elle a été couverte d'une maçonnerie cachée sous le sol.
2. Détruite en 1867 par la Mairie, en face du puits où fut trouvé l'ex-voto.
3. Courtépée. *Description du duché de Bourgogne*, t. II, p. 527. Dijon, 1847.
4. Cette mosaïque a été transportée au musée du petit séminaire.

romaines, s'élevaient sur la ligne de faîte [1] pour surveiller en temps de guerre les alentours.

Ce temple, bien que l'ex-voto de la DEA BIBRACTE ait été trouvé dans son voisinage, n'appartenait point à la DEA. La mince figurine qui la représentait, et dont il sera parlé, avait un caractère trop mesquin pour être la divinité de ce vaste monument. Elle n'était qu'un de ces nombreux ex-voto dédiés à toute espèce de Lares par les Gallo-Romains.

Si ce temple eût été dédié à la DEA BIBRACTE, Eumène qui a ressuscité le nom de Bibracte n'eût pas manqué de le citer dans son énumération des sanctuaires d'Augustodunum.

L'étude attentive des divers passages du panégyriste, jointe à l'observation des faits archéologiques, nous engagerait à placer en ce lieu le temple d'Apollon, dont il vante la splendeur et que, par une métaphore singulière, il compare à l'un *des yeux de la cité* [2]. Or si le Capitole occupait l'enclos des Cordeliers, comme on l'admet généralement, et si les écoles Méniennes occupaient l'emplacement du vaste monument enfoui sous l'hôtel Desplaces, le temple d'Apollon tombait naturellement au sommet du mamelon occupé par le petit séminaire, point d'observation qui justifiait jusqu'à un certain point l'expression d'*œil de la cité*. La présence des ex-voto de la DEA BIBRACTE en ce lieu est pour nous une sorte de preuve.

Apollon père du Dieu de la médecine suppléait souvent Esculape et portait lui-même le titre de Dieu médecin; il présidait à un grand nombre d'établissements thermaux et c'était dans les temples que lui avaient élevés presque toutes les villes gallo-romaines qu'on honorait les génies des sources celtiques [3]. Il présidait ainsi aux eaux d'*Aquis Granni*, associé à la DEA SIRONA; au temple de la DEA SEQVANA, sa statue occupait le lieu le plus apparent [4]; génie protecteur de Vésone, la DEA VESVNNA était à ses côtés [5]; génie d'Avenche, la DEA AVENTIA figurait avec lui dans les mêmes inscriptions [6]; génie d'Augustodunum, puisque Eumène le nomme APOLLO NOSTER [7], la DEA BIBRACTE des eaux Eduennes devait s'abriter auprès de lui. Les Grecs d'Augusto-

1. Viollet-le-Duc. *Dictionnaire d'architecture*. Fortification romaine.
2. « Les écoles sont placées dans le lieu le plus apparent, pour ainsi dire entre les deux yeux de la cité, entre le temple d'Apollon et le Capitole (pro restaurandis scholis IX).
3. Habent opinionem Apollinem morbos depellere. Bell. Gall. VI. 12.
4. H. Baudot. Fouilles au temple des sources de la Seine. *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. II, p. 95 et suiv.
5. Wlgrin de Taillefer, *Antiquités de Vesone*.
6. Mommsen, *inscrip. helvet.* loc. cit.
7. Panégyrique de Constantin Auguste (XXI).

dunum, compatriotes d'Eumène, lui adressaient, comme médecin, des vœux dans leur langue nationale : « à Apollon, médecin, illuminateur des mortels, etc.[1] » Ces exemples autorisent à rattacher les ex-voto de BIBRACTE au temple d'Apollon.

L'inscription de la DEA a été décrite dans les termes suivants par un contemporain de sa découverte : « Elle est gravée sur un cuivre argenté, long et large à peu près d'un pied en ovale. M. de Montjeu à qui elle appartient l'a eue d'un de ses amis qui la vit tirer d'un puits dans Autun. Elle était sans doute attachée à une base, comme on le voit par la figure, et elle a été dédiée par un PACATVS, client de P. CAPRIVS, qui avait fait un vœu à la déesse LARE, tutélaire de son patron[2]. » (Il cite l'inscription telle qu'elle a été donnée précédemment, nous négligeons son interprétation.)

« Ce bronze acquis à la mort de M. de Montjeu par Moreau de Mautour, membre de l'Académie des inscriptions, passa depuis à la bibliothèque du roi où il est aujourd'hui. »

Deux autres dédicaces à la DEA BIBRACTE trouvées, dit-on, en même temps, n'ont pas laissé de traces. Leur disparition devrait surprendre si on ne connaissait l'incurie héréditaire des administrations locales pour le salut de nos antiquités; aussi est-on sans éléments pour apprécier d'une manière exacte ces deux importants monuments. Un opuscule manuscrit de la Bibliothèque nationale intitulé : Lettres sur *l'ancienneté de la ville d'Autun et l'origine de celle de Dijon*[3], s'exprime ainsi à leur sujet : « On voit à Autun la moitié des jambes et les deux pieds de la DEA BIBRACTE qui portent sur un socle de deux pouces d'épaisseur, et dans le piédestal qui soutenait cette figure on lit en très-beaux caractères :

DEAE BIBRACTI

« Ces restes furent trouvés dans les démolitions que fit faire, il y a quelques années, messire Gabriel de Roquette, évêque d'Autun, pour aplanir le sol du jardin du séminaire qu'il a fait bâtir, *où ce marbre est resté, mais si mal conservé qu'il est tombé en poudre quand on l'a remué.* Nous en avons ici (à Dijon) un de près d'un pied carré avec l'inscription :

DEAE
BIBRACTI
SIGNATVM

1. Ex-voto du musée d'Autun.
2. Baudelot de Derval. *De l'utilité des voyages.* Les dieux Lares, t. I, p. 314, Rouen, 1727.
3. Fonds Bouhier. L'écrit est de F. Baudot, maire de Dijon, et fut imprimé en cette ville, Ressayre, 1714, in-12. Un extrait parut dans les Mémoires de Trévoux. 1712.

» Comme la pierre est rompue à l'endroit où commence le dernier mot, je crois qu'il y a ASSIGNATVM. Ce marbre qui était à Autun fut apporté ici à M. Jacques de Chevannes, de qui il est passé à M. Thomas, conseiller au parlement. » L'auteur cite ensuite le bronze de CAPRILIVS possédé par Moreau de Mautour [1].

Telles sont les traces du culte de la DEA BIBRACTE à Augustodunum. Les trois monuments qui le constatent étaient des ex-voto de même provenance et appartenant au même édifice.

L'authenticité de l'inscription principale fut vivement attaquée dès le début. Il n'existait, disait-on, aucune trace de lettres au moment de la découverte; leur apparition posthume excitait la défiance. « J'en trouve les caractères mal faits, mal travaillés, écrivait le P. Lempereur; celui même qui les a faits a affecté d'embellir les lettres comme font aujourd'hui les Allemands, car les T et les A sont formés ainsi qu'il n'y en a aucun exemple dans l'antiquité [2]. » « Elle paraissait avoir été gravée à l'eau-forte, disait-on encore; les lettres étaient ombrées, et accusaient des formes usitées du temps de Louis XIV [3]. » La couleur du métal ne présente à l'observateur aucun de ces caractères qui, pour l'œil exercé, sont presque une garantie; aussi en l'absence de titres convaincants, la valeur du monument est-elle aujourd'hui suspectée comme autrefois par les archéologues les plus compétents, bien que le contexte ne révèle aucune de ces impérities qui trahissent presque toujours les faussaires. Nous n'hésitons pas, pour notre compte, à accepter cet important témoignage. Son authenticité résulte à nos yeux de celle des autres ex-voto qui l'accompagnaient, et qui ont subi également le contrôle des contemporains. Vraie ou fausse, la thèse reste la même, il n'est qu'un incident de la discussion.

Le disque de 0,20 de diamètre, qui sert de champ à la légende, est bombé et entouré de filets formant une zone d'un centimètre de large, flanquée de deux fleurons trilobés et percés par un clou d'attache. L'absence de recherche artistique ne surprendrait pas s'il s'agissait d'un de ces ex-voto rudimentaires tracés à la pointe sur une feuille de métal, qu'on rencontrait dans tous les sanctuaires; mais l'impéritie de l'artisan doit être hors de cause en présence d'une œuvre de luxe, plaquée d'argent; l'infériorité du style tient dès lors aux vices de l'époque qui l'a produite. Aussi en la rapprochant des ex-voto du temple de la Seine

1. Il y a lieu de s'étonner que Moreau de Mautour, qui a publié une dissertation sur la DEA BIBRACTE, n'ait pas connu le marbre transporté à Dijon où il écrivait.
2. Mémoires de Trévoux. 1714, janvier, p. 1795.
3. Discours d'Eumène. Edition de la Société Eduenne. 1854, p. 337.

dont la date n'est pas douteuse, il est difficile de récuser des signes qui indiquent la dernière période du paganisme dans le pays Eduen.

Le style général des lettres empâtées et irrégulières contraste avec les caractères des beaux temps de l'épigraphie antique; l'*apex* de chacune d'elles se termine par un trait transversal d'un aspect presque roman, dont un autre specimen existe sur une stèle chrétienne, récemment découverte à Autun, et qui ne peut être antérieure à la fin du IVe siècle; la traverse du T est inclinée d'une façon barbare, et la forme du G terminé en volute dénote une transition des bas temps. Si l'on passe à l'examen de l'ornementation, les fleurons contournés des attaches rappellent ceux du siècle des Constantins, ainsi que la forme ronde de la plaque qui tendait alors à remplacer le cadre rectangulaire accosté de queues d'aronde.

En jugeant le deux autres ex-voto mentionnés par Baudot sur la description qu'il en a laissée, on arrive aux mêmes conclusions. La formule BIBRACTI ASSIGNATVM est anormale, inusitée dans les bonnes traditions.

Quant au débris qui représentait soi-disant la partie inférieure des jambes de la DEA avec son nom, il donne lieu à deux observations. Si l'image a jamais été entière, elle doit être classée parmi les nombreuses représentations de divinités gallo-romaines que possède le musée d'Autun et la restitution en est facile en la rapprochant des *Mères* debout ou assises de la collection. La figurine de la DEA SEQVANA avec laquelle elle a de si frappantes analogies était aussi assise, vêtue d'une tunique à plis serrés, et ne semble avoir différé de la DEA éduenne que par le nom. Telle est aussi la représentation uniforme des DEA recueillies tant à Autun qu'aux environs, et qui, presque toutes, appartiennent par leurs formes barbares aux IIIe et IVe siècles, à cette époque de décadence dont l'empreinte est marquée partout dans le monde romain. Mais des raisons tout aussi solides portent à supposer que cette sculpture n'était qu'un simulacre tronqué, offert à la DEA en mémoire d'une guérison de jambes, de même genre qu'un ex-voto en marbre, trouvé récemment à Autun et représentant deux pieds accolés qui, certainement, n'ont jamais appartenu à une statue. Les simulacres figurant les diverses parties du corps avec ou sans nom de divinités sont innombrables. Dans le temple de la Seine, deux jambes votives portant sur un socle avec la légende DEAE SEQVANAE rappellent identiquement les deux jambes et l'inscription de la DEA BIBRACTE.

Si les caractères archéologiques de son ex-voto laissaient subsister des doutes sur son âge, il sera démontré plus loin qu'il est postérieur à

la restauration d'Autun par Constance Chlore et Constantin. D'autre part tout porte à croire que Caprilius n'était pas Eduen, puisque la ville ayant été détruite en 270, les empereurs l'avaient repeuplée avec des étrangers, d'après Eumène, « *incolas novos* » au IIIe siècle. Le nom de sa famille figure chez les Voconces sur une inscription de Vaison, vendue au musée d'Avignon [1]. Le second sexvir, mentionné dans les inscriptions d'Autun, était étranger comme Caprilius, et originaire de Trèves. Quoique son épitaphe soit d'un style supérieur à celui de l'ex-voto de Caprilius, elle ne peut être attribuée à la bonne époque de l'art gallo-romain. Les colonnes de cipolin qui soutenaient la coupole peinte placée sur son tombeau sont à peine rondes; l'expression IN AEDVIS pour désigner Augustodunum paraît récente, puisque l'usage de substituer le nom des peuples à celui des cités date de la décadence [2]. Rien dans ces monuments ne rappelle la première période de l'Augustalité à Autun, et plus nous avancerons dans cette étude plus il deviendra clair que l'ex-voto de Caprilius est des bas temps. Cette conclusion résultera d'une simple confrontation des objets qui l'accompagnaient et des circonstances de leur découverte avec les faits observés au temple de la DEA SEQVANA dont la nature et la date ne sont pas discutables.

Le trésor de la DEA BIBRACTE se composait des ex-voto cités précédemment et d'un chaudron en bronze plein de médailles dont la dernière était du règne de Valentinien, *avec quelques autres monuments d'antiquité* [3].

Le tout fut trouvé caché dans un puits recouvert d'une dalle.

Voyons les monuments de la DEA SEQVANA : « Dans une des petites chapelles qui forment le pourtour du temple de SEQVANA et presque à la surface du sol était un vase en terre d'une assez grossière fabrication, haut de $0^{m},54$ sur une largeur de $0^{m},50$, lequel était recouvert d'une feuille de plomb du poids de 10 kilog. dont les bords rabattus des quatre côtés tenaient ce vase assez hermétiquement fermé; on lisait autour du cou :

DEAE SEQVANAE RVFVS
DONAVIT.

Ce vase contenait 120 ex-voto découpés sur des feuilles de bronze et d'argent, et un autre vase plus petit qui renfermait lui-même 830

1. D. M.
CAPRIL
HERMES.

2. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, dissertation de M. Bourquelot.
3. Courtepée, *Descript. du duché de Bourgogne*, III, p. 482, 1778.

médailles romaines dont la dernière de MAG. maximus[1]. » Si l'auteur qui nous a transmis les détails de la trouvaille d'Autun eût été plus explicite, nul doute que *les autres monuments d'antiquité* trouvés dans le vase de la DEA BIBRACTE ne fussent aussi des ex-voto, yeux, seins, jambes, etc., figurés sur de petites feuilles de métal, comme aux sources de la Seine; mal compris ou trop détériorés, ils furent négligés. SEQVANA comme BIBRACTE avait plusieurs inscriptions parmi lesquelles des plaques de marbre, dont on recueillit les débris avec les crochets qui les fixaient aux murs :

AVG. SAC
DEAE SEQ(anæ)
PRO SAL(ute)
VNA
NEP(otis) SVI
EX VOTO
V. S. L M

DEAE SEQVANAE
CLEIOLVS
L M

AVG. SAC DO A
PRO SECVAN
V S L M

Toutes ces inscriptions ne sont-elles pas de même nature que celles de Bibracte, adressées à des génies de même famille, pour des guérisons? Il faut de plus remarquer que les eaux de SEQVANA, pas plus que celles de BIBRACTE, ne possédaient aucune vertu curative, ce qui n'avait nui en rien à leur popularité ni au nombre des ex-voto qui se rapportent à toutes les maladies d'adultes et d'enfants[2].

On se trouve donc là bien évidemment en présence d'une de ces superstitions de l'ancienne Gaule, qui, à l'époque romaine, avaient emprunté au paganisme latin ses formes, ses symboles, ses images dont l'usage alors était général. « Les Gaulois, dit Grégoire de Tours, représentaient en bois ou en bronze les membres dont ils souffraient et

1. Baudot, *Rapport sur les fouilles faites aux sources de la Seine*, t. II, p. 120; Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Dijon, 1847.

2. Parmi les ex-voto figuraient un grand nombre d'enfants au maillot. Le musée de Beaune possède une curieuse sculpture de même genre, représentant, comme ceux de la Seine, l'enfant lié dans ses langes et accompagné d'un chien. Cette sculpture, trouvée près de la fontaine qui arrose la ville de Nuits, indique le culte de sa DEA.

dont ils sollicitaient la guérison, ils les plaçaient dans un temple[1]. » C'est au même moment et dans la ville romaine d'Auguste que la fée gauloise fut représentée à la manière des génies romains.

Des simulacres analogues étaient-ils usités avant la conquête chez les Gaulois? Nous l'ignorons, mais ce dont nous sommes certain, depuis quatre années que durent les fouilles de Bibracte, c'est de n'y avoir jamais trouvé de figurine religieuse.

Une dernière réflexion achèvera de circonscrire la date de nos ex-voto.

La ville d'Augustodunum fut détruite en 269-270 par les bandes de Tétricus et reconstruite vingt ans après par Constance Chlore; la dernière médaille du trésor de la DEA BIBRACTE est de 375, à un siècle d'intervalle; il est impossible par suite de chercher hors du IVe siècle l'origine de nos inscriptions. Si elles eussent été antérieures au IIIe siècle, le sac d'Autun les eût anéanties; si elles eussent été enfouies avant cette destruction, la cachette n'eût pas renfermé des médailles de 375[2]. L'étude des faits historiques précisera de plus en plus la date que nous assignons, et celle des événements qui engagèrent à soustraire les ex-voto à la destruction. La concordance des faits qui se passèrent à Autun comme à Segestre, au temple de la Seine, est trop saisissante pour mettre en doute leur simultanéité.

On vient de voir que les dernières médailles qui accompagnaient l'ex-voto de la DEA BIBRACTE étaient de Valentinien.

Le règne de Valentinien Ier (362 à 375) fut une époque de tolérance pour le paganisme : prince orthodoxe, mais marié à une femme arienne qui n'était pas sans influence sur son esprit, il proclama la liberté des cultes, recommanda le respect des lieux sacrés, reconstitua les sacerdoces païens, accorda à leurs ministres les priviléges des grands pontifes en les dispensant des charges de la curie et de la torture en matière criminelle. Le christianisme n'en continuait pas moins ses progrès, et malgré la résurrection apparente des cultes païens, les grands évêques Gallo-Romains de cette époque, les Hilaire, les Martin, étaient plus forts par leur prestige et leurs vertus que les édits des empereurs. L'avénement de Gratien, en 375, enleva au paganisme ses derniers protecteurs. Ce fut alors que saint Martin, revenant de Trèves, se rendit à Autun. L'évêque d'Augustodunum, Simplicius, se signalait comme lui par la parole, les miracles, la lutte contre le paganisme. On racontait comment il avait arrêté, en levant les bras au ciel, une

1. Vit. pat. c. 6.
2. Valentinien Ier mort en 375.

procession païenne qui promenait sur un char la statue de la *Bonne Déesse* par les rues; l'évêque de Tours apporta à Simplicius le secours de sa renommée et de son zèle.

Les souvenirs de sa mission dans le pays Eduen sont partout écrits dans les légendes populaires; Sulpice Sévère n'en a rapporté que les plus importants. A l'approche du grand apôtre, au bruit des sanctuaires renversés sur son passage, les ministres du paganisme étaient fondés à mettre à l'abri les objets sacrés; de même que les prêtres de Ségestre, qui avaient enfoui dans le sol d'une chapelle de leur temple le vase en terre cuite qui contenait les ex-voto et l'argent des offrandes, ceux de la Dea Bibracte cachèrent aussi le vase de bronze auquel ils confièrent les ex-voto et la monnaie sacrée dans un puits qu'ils recouvrirent d'une dalle pour dissimuler la cachette.

C'est donc à partir de la croisade de saint Martin contre les monuments païens qu'on doit chercher la date de cet enfouissement. Or, en admettant que la dernière médaille du trésor d'Autun fût de Valentinien Ier, la destruction du temple serait postérieure à 375, date de sa mort.

La dernière médaille du trésor de la Seine était de Magnus Maximus (383 à 388); l'intervalle de la mort de Valentinien Ier à l'avénement de Maxime n'était donc que de huit ans. Mais si, au lieu de Valentinien Ier, la médaille d'Autun était de Valentinien II [1], successeur de Gratien et contemporain de son compétiteur Magnus-Maximus, il en résulterait que la ruine des deux édifices païens se rattacherait aux mêmes événements.

En effet, Valentinien II survécut quatre ans seulement à Maxime et durant cet espace de temps aucun fait important que l'histoire ait mentionné n'expliquerait la destruction. De 392 à 394 le franc Arbogaste et l'empereur Eugène qu'il fit proclamer rétablirent le culte des idoles dans la Gaule, mais la victoire de Théodose sur les païens et l'installation d'Honorius comme empereur d'Occident furent suivies de près par la suppression définitive des temples.

C'est donc vers 395 qu'on devrait, ce cas admis, placer la limite extrême de la ruine des deux monuments [2].

1. Courtépée n'a désigné ni l'un ni l'autre.

2. Les puits furent fréquemment les lieux de cachette ou d'enfouissement. En 1780 on trouva dans un ancien puits, « derrière la tête du cours de la fontaine » de Nîmes, un autel votif aux dieux *proximus*.

PROXVMVS
GRATVS
CELERIS F.
V. S. L. M.

Dans les tranchées du chemin d'Autun, on retira d'un puits un autel ayant sur trois de ses faces une divinité.

La source de la DEA de la Seine vit s'élever bientôt un monastère bâti par le descendant d'un de ses anciens prêtres; les sources de la DEA BIBRACTE, devenues propriété de l'Église avec les terrains de l'oppidum qui avaient servi de théâtre aux fêtes païennes du printemps, furent données au VIIe siècle par l'évêque Ansbert à l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun qui y éleva un oratoire héritier de leur popularité. Bien qu'il soit aujourd'hui détruit, les villageois des environs s'y rendent toujours le premier mercredi de mai, date de l'ancienne foire qui, de temps immémorial, se tient à cette date au sommet du Beuvray et, après avoir bu à la fontaine, ils viennent s'agenouiller autour de la croix qui a remplacé la chapelle.

J. G. Bulliot.

P. S. — Depuis la rédaction de ce travail, une fouille faite au sommet de l'oppidum de Bibracte a révélé les fondements d'un temple antique sur lequel s'éleva la chapelle de Saint-Martin qui, d'après la légende locale, passait pour avoir renversé un sanctuaire des idoles en ce lieu. Ce temple avait été ruiné et les restes des placages en marbre étaient à demi calcinés. Par une singulière coïncidence la dernière médaille trouvée dans les ruines était de Valentinien, la même que celle qui terminait la série des pièces accompagnant les ex-voto de la *Dea* BIBRACTE. Aucun débris de ces ex-voto, si nombreux dans tous les sanctuaires détruits à la même époque, n'était resté dans les ruines. Cette absence caractéristique et la coïncidence des dates n'autoriserait-elle pas à croire que les ex-voto de la *dea* éduenne enlevés de l'édifice où ils devaient naturellement se trouver furent emportés et cachés à Augustodunum dans un moment de crise où la situation isolée de l'oratoire du mont Beuvray pouvait faciliter leur destruction?

ATTODIAD I LYFRYDDIAETH Y CYMRY[1]

(Supplement to the *Cambrian Bibliography*).

N° 61 having inadvertently been repeated in the previous portion of this list, n° 70 is here omitted in order to rectify the error from this number forward.

71. Dehonglydd y Ser. Neu Almamac Newydd

Am y Flwyddyn o oedran { y Byd 5709. / Crist 1760.

Yr hon sydd Flwyddyn Naid... O Gasgcliad John Prys Philomath. Ar Ddeufedarhugiain yn Argraphedig, ar wythfed yn ol y Cyfri Newydd neu'r New Stile.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Tho. Durston ac ar werth ganddo, etc. 8vo.

See n° 62. For the following notices of Prys' annuals, as well as for several other entries in this part of the list, I am indebted to the *Traethodydd* for 1872-73. These contributions are understood to be from the pen of the Rev. John Peter.

72. Dehonglydd y Ser, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... 1749... O gascliad John Prys Philomath...

Mwythig, Tho. Durston, 8vo.

It contains a « Carol Nadolig » by the Rev. Ellis Wynne, author of *Bardd Cwsg*, with some other poetical effusions.

73. Dehonglydd y Ser, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... 1751... O Gascliad John Prys Philomath...

Mwythig, Tho. Durston, 8vo.

74. Dehonglydd y Ser, neu Almanac Newydd am y Flwyddyn... 1752... O Gasgliad John Prys Philomath... Y Pedweryddarddeg yn Argraphedig.

Argraphwyd yn y Mwythig gan T. Durston, etc. 8vo.

1. See vol. I, p. 376-394.

75. Dehonglydd y Ser... am y Flwyddyn... 1753... O Gasgliad John Prys Philomath... Y Pymthegfed yn Argraphedig.

Mwythig, T. Durston, 8vo.

76. Dehonglydd y Ser... am 1754... O Gasgliad John Prys, Philomath...

Mwythig. T. Durston, 8vo.

77. Dehonglydd y Ser... am y Flwyddyn... 1755... O Gasgliad John Prys Philomath...

Mwythig, T. Durston, 8vo.

78. Dehonglydd y Ser... am 1758... O Gasgliad John Prys Philomath...

Mwythig, T. Durston, 8vo.

79. Gweledigaetheu y Bardd Cwsc. Y Rhann Cyntaf.

Argraphedig yn y Mwythig, ac ar werth yno gan Richard Lathrop, Gwerthwr Llyfrau.

An edition of *Bardd Cwsg* hitherto unknown to Welsh bibliographers. It has no date, and the exact year can be only matter of conjecture. Richard Lathrop printed at Shrewsbury from about the year 1740 to about 1745, the work ascribed to his press in *Ll. y C.* (p. 263) under 1687 being antedated by upwards of fifty years. This date (1740–1745) shows that the present is the second of the recorded editions, and that the issue of 1755, hitherto considered the second, should be regarded as the third. Like all the early editions, it is not divided into paragraphs. See a fuller account of it in the *Traethodydd* for January, 1873, p. 47; and compare the preface to the Carmarthen edition of 1865.

80. The Mysterie of Iniquitie, or a Remarkable Relation of a Carmarthenshire Cause, being the Transactions and Differences between William Williams, Gentleman Prisoner in the Fleet, and Morgan Owens and Owen Price, the Earl of Carbery and other confederates to get an Estate by the Destruction of the Innocent.

Printed in February, 1655, 4to, pp. 17.

81. Ychydig o Ddyrifau i Annog hen ac Ieuaingc, i gofio Angeu, ai Oruchafiaeth ar bob Congcwerwr, iw cánu ar fesur a elwir breuddwyd Daf. Rhys.

No imprint. The name of Thomas Dafydd is subscribed to each of these homely lyrics.

82. Rhybudd Benywaidd. Yn rhoddi Cyflawn a chywir Hanes un Mary Brockhurst... A Gyfieithwyd ac a Gynganeddwyd gan Richard Parry, Athraw Yscol yn Llanbedr Dyffryn Conwy.

Argraphwyd yn y Mwythig, gan John Rhydderch. Tros William Rowland o Lanrwst.

No date, but supposed to have appeared about 1717.

83. Llyfr Meddyginiaeth a Physygwriaeth i'r Anafus ar Clwyfus. Yn Cynnwys Gynghorion tra buddiol a llesol, i Ddyn ac Anifail: O Gasgliad hen Physygwr celfyddgar. At yr hwn y chwanegwyd y Gelfyddyd o Goginiaeth (neu *Cookery*) i Arlwyo neu Drwsio amryw fath ar Fwydydd, sef Cig, Pysgod, Adar, etc.

Argraphwyd yn y Mwythig ac ar werth yno gan Thomas Durston. 8vo.

84. ΟΥΡΑΝΟΣΚΟΠΙΑ: neu Ddrych y Ffurfafen; sef Almanac ac Ephemeris am y Flwyddyn 1784; yr hwn yw Bissextile neu Flwyddyn Naid. Y Trydydd Argraphiad Gan Ifan Thomas, Fardd-du, Aelod o Anrhydeddus Gymdeithas y Cymmrodorion, yn Llundain.

Argraphwyd ac ar werth yn y Mwythig, gan T. Wood, a chan y rhan fwyaf o Werthwyr Llyfrau a Siopwyr yng Nghymru. (Pris wyth Geiniog).

85. Cyfaill Rhagorol.

Dublin: Printed for the year MDCCXCIX. (Gwerth tair Ceiniog.) 12mo.

One of John Robert Lewis' annuals, the first of which appeared about the year 1760, and the last in 1804. See n° 47, and *Ll. y C.* 1760, 13. Lewis always called his almanacs « Cyfaill » (friend), with some distinguishing epithet varying every year, the present one being « Rhagorol » (excellent). The portion of the page between the title and imprint is always filled up with some half-a-dozen verses, the last of which, as well as the imprint itself, being generally in English. The metre chosen for this purpose is the one known as « Triban Morganwg. » The author, living at Holyhead in Anglesey, had most of his books printed at Dublin, on the opposite coast, but generally without a printer's name. The heavy tax imposed on all almanacs printed at that time in England and Wales, from which Ireland was free, may be an additional reason why these year-books bear the imprint of the Irish capital.

86. A Brief Narrative of the French Invasion, near Fishguard Bay: including a Perfect Description of that Part of the Coast of Pembrokeshire, on which was effected the Landing of the French Forces on the 22d of February, 1797, and of their Surrender to the Welch Provincial Troops, headed by Lord Cawdor. By J. Baker, Author of the Picturesque Guide through Wales and the Marches.

Printed for the Author, by T. Tymbs, at the Cross, Worcester, 1797. 4to.

It contains good views of Goodwick Sands, Carn Gwastad, Ebewalin, and Fishguard, with a plan of Fishguard Bay.

87. Dynevor Castle, with other Poems, etc. By J. T. Hughes, Esq.

« I left no calling for this idle trade —
No Duty broke — no Parent disobey'd —
While yet a Child —ere yet a Fool to Fame,
I lisp'd in numbers — for the numbers came. »

Carmarthen, Printed by John Ross. M,DCC,XCVI. 4to.

It consists of 39 pages of verse, with 8 of « Dedicatory Address, » a list of subscribers, and errata. Some of the pieces are imitations of Petrarch, Metastasio, and Shenstone.

88. Conway Castle, a Poem. 4to, pp. 20.

No author's name, date, or imprint. It appeared probably about 1780, the style of printing being almost precisely the same as that of No. 89, which was published in 1773. Besides « Conway Castle », the pamphlet contains — « To the Memory of the late Earl of Chatham » (who died in 1778), and « Why the Moon is like a Fashionable Wife. » The author states that he « hath made trial of a form of versification, that might imitate, in some respects, the elegiac measure of the Greeks and Romans. » The following are the opening stanzas, which may serve as a specimen of the metre:

« Conway, deserted pile, in whose exhausted halls
The discontented winds fresh wrath engender,
Whose figure knightly times to Fancy oft recalls,
Take the sole boon a passenger can render,

« Who to thy tow'rs august in giddy wonder clings,
Thy mien unhumbled by mishap rehearses,
Thine aged arches grey and sea-worn ramparts sings,
A moss-clad battlements, in plaintive verses. »

89. The Tears of Cambria. A Poem. Inscribed to the Honourable Society of Antient Britons.

London: Printed for G. Kearsly, No 46, Fleet-Street, 1773 (Price one Shilling and six Pence). 4to, pp. 18.

The author's name is nowhere given. At the end it is stated that « of the Publisher of this Poem may be had (price one shilling) An Ode addressed to the Savoir Vivre Club. »

90. The Leek. A Poem on St. David's Day: most humbly inscribed to the Honourable Society of Antient Britons (established in honour of his Royal Highness' Birthday and the Principality of Wales), by N. Griffith, Esq.

London, 1717, fol.; second edition, 1718.

91. St. Taffey's Day: or the Cambro-British Gamboles. In three merry cantos. By C. L. a true Briton.

London, 1724, folio.

92. The Taffydeis. An heroic Poem, in honour of St. David and the Leek. By Hywgi ap Englyn Margonwc, son in the ninth score degree, of Camber ap Brute the Trojan.

London, 1746, 8vo.

93. The Western Wonder: or O Brazeel, an inchanted Island, discovered; with a relation of two shipwrecks in a dreadful sea-storm in that discovery. To which is added, a Description of a place called Montecapernia, relating to the nature of the people, their qualities, humours, fashions, religions, etc.

London, 1674, 4to.

94. O Brazeel, or the inchanted Island: being a particular relation of the late discovery and wonderful disinchantment of an Island on the North of Ireland: with an account of the riches and commodities thereof Communicated by a letter from Londonderry to a friend in London.

London, 1675, 4to.

N° 94 is generally ascribed to Sir Richard Head.

The preceding five (n°s 90-94) are burlesques.

95. Cambria Triumphans; or a Panegyric upon Wales. A Pindaric Poem. By Ezechiel Polsted, gent.

London, 1703, 4to.

96. Lamentable News out of Monmouthshire, occasioned by the Overflowing of Waters in the said County.

London, 1607, 4to.

With a frontispiece. A copy is in the British Museum.

97. Wonderfull Newes from Wales: or, a true Narrative of an old Woman (Jane Morgan) living near Lanselin in Denbighshire, whose memory serves her truly and perfectly to relate what she hath seen and done 130 years ago, having now the full number of her teeth; though most of them were lost when she was threescore years and ten. She is also remembered by some of 90 years old to be taller than she is 17 or 18 inches: with several other circumstances of her life, which shew her to be the wonder of her age.

London, 1677, 4to, pp. 8.

Reprinted in the sixth volume of the *Harleian Miscellany*, p. 66.

98. Reasons humbly submitted to the Consideration of the House of Commons with respect to the commodious situation of Milford Haven, for fitting out Fleets and Expeditions from thence in the time of war, with a copy of Captain Philip Skelton's Letter in support of the said Reasons.

A single folio sheet. The letter is dated 1751.

99. A brief Account of the Life of Howell Harris, esq; extracted from papers written by Himself. To which is added A concise collection of his Letters from the year 1738, to 1772.

Trevecka: Printed in the year MDCCXCI. 8vo, pp. 224.

Howell Harris, one of the principal founders of Calvinistic Methodism in Wales, was, according to his own account, born at Trevecca, near Talgarth, Breconshire, on the 23rd of January, 1714 (Old Style), and died at the same place on the 21st of July, 1773. These dates are in some degree at variance with those usually given: cp. Williams, *Eminent Welshmen*, s. v.

100. Pregeth ynghylch y Drwg o farnu yn galed am eraill, ac eu dirmygu. Gan Josiah Rees. Gwedi ei hargraffu ar ddeisyfiad y Gweinidogion a'i clywsant yn y Gymanfa flynyddol yn Nghaerfyrddin, Mehefin 5. 1800.

Llundain: Argraffwyd gan V. Griffiths, Paternoster Row, ac ar werth yno gan T. N. Longman ac O. Rees; yn Nghaerfyrddin gan J. Ross ac J. Daniel; ac yn Nghastell Nedd gan Esther a Hannah Rees. CIↃ.DCCC. 16mo, pp. 24.

101. An Elegy on the Death of George Whitefield. By the Rev. W. Williams (of Pant y Celyn). 1771.

102. The Tenth Worthy: or, several Anagrams in Latine, Welsh, and English, upon the Name of that most highly renowned Worthy of Worthies, Oliver, late Lord Protector. By Thomas Davyes.

London, 1658, folio.

103. Civil Liberty guarded against Abuse: a Sermon preached September the 1st, 1794, in St. Mary's Chapel, Brecon; before the Honourable George Hardinge, and Abel Moysey, Esquires, his Majesty's Justices upon the Brecon Circuit; by E. Edwards, Archdeacon of Brecon.

Brecon: Printed and sold by W. and G. North. Sold also by the Booksellers in South Wales, Gloucester, Hereford, etc. and by G. and T. Wilkie, Paternoster-Row, London. 1794.

104. The Regulating of Lawsuits, Evidences and Pleadings. An Assize-Sermon preach't at Carmarthen March the 16th. 1656. By William Thomas, Vicar of Langhorn...

London, Printed at the request of some eminent Auditors: Sold by Gabriel Bedell and T. Collins at the Middle-Temple-gate in Fleet-street. 1657.

Dr. William Thomas, who was born in 1613, was consecrated bishop of St. David's in 1677, and died bishop of Worcester June 25, 1689. He was the last Welshman appointed to the see of St. David's to this very day; and the vile system of forcing Englishmen and Scotchmen upon the Welsh church soon spread into the other dioceses of the Principality.

105. Wales's Lamentation; or an Elegy on the worthy and very much lamented Mr. Henry Williams, Minister of the Gospel in North Wales.

An anonymous broadside, without date or imprint. The subject, Henry Williams, who lived at Ysgafell, near Newtown, in Montgomeryshire, was one of the coadjutors of Vavasor Powell, the great plunderer of church property in the time of the Commonwealth. He died in 1684, and was buried in his own garden. The elegy was probably printed in the same year. See *Collections historical and archæological relating to Montgomeryshire*, IV, 179.

106. ʿΗΓΕΜΌΝ ΕʼΙΣ ΤʼΑΣ ΓΛΌΩΣΣΑΣ, id est, Ductor in Linguas, the Guide into the Tongues. Cum illarum Harmonia, et Etymologijs, Originationibus, Rationibus, et Derivationibus in omnibus his Vndecim Linguis, viz:

1. Anglica.	6. Italica.	7. Hispanica.
2. Cambro-Britanica.		8. Lusitanica seu Portugallica.
3. Belgica.		9. Latina.
4. Germanica.		10. Græca.
5. Gallica.		11. Hebrea, etc.

Quæ etiam ita ordine, et sono consentientes, collocatæ sunt, ut facillimè et nullo labore, vnusquisq; non solùm, Quatuor, Quinque, vel plures illarum, quàm optimè memoria tenere, verum etiam (per earum etymologias) sub nomine, naturam, proprietatem, conditionem, effectum, materiam, formam, vel finem rerum, rectè nosse queat; discrepans ab alijs dictionarijs vnquam antehâc editis. Item Explicatio vocabulorum forensium Iuris Anglicani, et descriptio magistratuum, et titulorum dignitatum, hac nota ☞ per totum opus insignita. Opus omnibus humanioris literaturæ amatoribus valdè necessarium et delectabile, imprimis nostratibus qui nullo negotio ex Anglicana, cœteras linguas cum earum etymologijs, ordine alphabetico invenire possunt, deniq; extraneis, si ex his congestis, alphabetum vnius vel plurium aliarum linguarum, sibi cum numeris arithmeticis concinnare voluerunt. Opera, studio, industria, labore et sumptibus Iohannis Minshæi in lucem editum et impressum. Anno 1617.

The Guide into the Tongues, with their agreement and consent one with another, as also their etymologies, that is, the Reasons and Deriuations of all or the most part of wordes, in these eleuen languages, viz:

1. English.	6. Italian.	7. Spanish.
2. British or Welsh.		8. Portuguez.
3. Low Dutch.		9. Latine.
4. High Dutch.		10. Greeke.
5. French.		11. Hebrew, etc.

Which are so laid together (for the helpe of memory) that any one with ease and facilitie, may not only remember 4. 5. or more of these

Languages so laid together, but also by their etymologies vnder the Name know the nature, propertie, condition, effect, matter, forme, fashion or end of things therevnder contayned, differing from all other Dictionaries euer heretofore set forth. Also the exposition of the Termes of the Lawes of this Land, drawne from their originall the Saxon and Norman tongues, with the description of the Magistracies, Offices, and Officers, and Titles of Dignities, noted with this hand ☞ throughout the whole Booke. A worke for all Louers of any kinde of Learning, most pleasant and profitable, especially for those of our owne Nation, when by order of the English Alphabet, they may finde out 10. other Tongues, with their Etymologies, most helpfull to Memory to speake or write, then to Strangers, if they will draw out of these one or more Languages, and place them in order of Alphabet and Table, and referre them by figures into this Booke, as the shall best like of. By the Industrie, Studie, Labour, and at the Charges of Iohn Minsheu. Published and Printed Anno 1617. Cum Gratia et Privilegio Regiæ Maiestatis, et vendibiles extant Londini, apud Ioannem Brovvne Bibliopolam in vico vocato little Brittaine. And are to be sold at Iohn Brownes Shop a Booke-Seller in little Brittaine in London.

The size is folio. A second edition was printed July 22, 1625, and published in 1626. It contains many corrections, alterations, and additions; but the Welsh and Portuguese languages are omitted. This work is curious, as containing the first printed list of subscribers that was ever prefixed to any book published in England. The number of these subscribers, among whom are several names of note, was 174. Minsheu was a teacher of languages, and had no other means of support than what he gained by that employment; yet he employed several scholars and foreigners to verify his work, by which, we are told, « he ran into many and great debts ». It is in this Dictionary that the comical story of the origin of the word Cockney appears. See *Trans. Phil. Soc.* for 1865, p. 230.

107. Etymologicon Linguæ Anglicanæ, seu Explicatio vocum Anglicarum Etymologica ex propriis fontibus, scil. ex Linguis duodecim :

Anglo-Saxonica seu Anglica prisca, notata AS.	Belgica, notata Belg.
Runica, Gothica, Cimbrica seu Danica antiqua, notata Run. Dan.	Teutonica recentiori, notata Teut.
Franco-Theotisca, seu Teutonica vetere, notata Fr. Th.	Cambro-Britanica, notata C. Br.
Danica recentiori, notata Dan. rec.	Franco-Gallica, notata Fr.
	Italica, notata It.
	Hispanica, notata Hisp.
	Latina, notata Lat.
	Græca, notata Gr.

Omissis interim iis omnibus quæ, unica litera addita vel mutata Romanam profitentur originem, utpote quæ pueris nota sunt, et librum in

incommodam molem attolerent; omissis etiam ob eandem causam Derivativis fere omnibus, ut quæ expositis radicibus, neminem propitio Mercurio natum latere possunt. Accedit Etymologicon Botanicum, seu explicatio nominum omnium vegetabilium, præsertim solo nostro assuetorum, aut quæ, licèt peregrina sint, vulgò nota sunt; omissis interim quæ manifestè vel à Latino vel à Græco fonte promanant. Accedit et tertio vocum Forensium tum antiquarum et jam obsoletarum, tum recentium, et quæ adhuc in usu sunt, etymologica expositio, rejectis etiam hic quæ aperte Latinos natales agnoscunt. Quarto adjectæ sunt originationes omnium vocum antiquarum Anglicarum, quæ usq; Wilhelmo Victore invaluerunt, et jam ante parentum ætatem in usu esse disierunt, vitatis ubique quæ non obscurè Romanam redolent prosapiam. Tandem ultimo Etymologicon Onomasticon, seu explicatio etymologica nominum fluviorum, regionum, oppidorum, pagorum, collium, montium, sinuum, et promontoriorum, et præcipuè Virorum et Fæminarum, quæ vel apud Anglo-Saxones olim fuerunt, vel etiamnum apud nos in usu sunt: adjectis etiam nominibus celebrium Locorum, Virorum, et Mulierum, quæ in Historiis Anglicè conscriptis occurrunt, præsertim si Germanicæ originis sint, omissis interim quæ à Latino, Græco, aut Hebraico fonte, saltem manifestè, fluunt, utpote passim à multis authoribus jamdiu satìs accuratè expositis. Omnia alphabetico ordine in quinque distinctas classes digesta. Candidus Lector pleniorem et luculentiorem instituti mei rationem in præfatione libri hujus expectabit. Authore Stephano Skinner, M. D.

Londini, Typis T. Roycroft, et prostant venales apud H. Brome sub signo Bombardæ ad occidentale Sancti Pauli latus, R. Clavel, B. Tooke sub signo Navis cœmeterio Divi Pauli, et T. Sawbridge sub signo trium Iridum in Parva Britannia. MDCLXXI. Folio.

The quantity of Welsh in this laborious work is not very considerable. The author was born in 1623, and practised at Lincoln as a physician with great success, where he died in 1667, in the 44th year of his age. He left his work unfinished, but it was published from his manuscripts with additions by Thomas Henshaw. — See *Trans. Phil. Soc.* for 1865, p. 237.

108. Esponiad ar y Testament Newydd. Gan y Parch. George Lewis. Rhifyn I. Pris Swllt.

Caerlleon, W. C. Jones, 1800, 8vo.

The seventh and concluding volume had not been completed when the author died in 1822. A notice of Dr. George Lewis will be found in *Ll. y C.* 1796, 12.

109. Authentic Narrative of the singular and surprising conduct of Sir Watkin Lewes, respecting the Detention and Concealment of an old

Latin Deed, delivered to him about ten years ago, for the purpose of making out and establishing the Title of a poor person in Pembrokeshire to a large Estate. 1786, 8vo.

To this case, which appears to have attracted much public attention at the time, Gwallter Mechain (*Gwaith*, i. 412) alludes in the following couplet:

« Mae'n y *Ffleet* mewn anhoff lys
Lawer Syr Watcyn Lewys. »

110. Light broke forth in Wales, expelling Darkness; or the Englishman's Love of the Ancient Britons. By Benjamin Keach.

London, 1696, 12mo.

111. A Relation of Ghosts and Apparitions, which commonly appear in the Principality of Wales: designed to confute and to prevent the Infidelity of denyng the Being and Apparition of Spirits, which tends to Irreligion and Infidelity. By the Rev. Edmund Jones.

Bristol, 1767.

This little volume of superstition was reprinted in 1780, 8vo, and again at Newport (Monmouthshire) in 1813, 8vo. An article on the popular superstitions of Wales, with a notice of this work, will be found in the *Retrospective Review*, xi. 66. For a notice of the author, see *Ll. y C.* 1743,9.

112. The Welchmens Ivbilee to the Honovr of St. David. By T. Morgan.

London (1641), 4to.

113. The Excursion down the Wye from Ross to Monmouth. By Charles Heath.

Monmouth, 1799, 8vo.

A second edition appeared at the same place in 1808, 8vo.

114. Descriptive Accounts of Petersfield and Chepstow, including Caerwent and the Passages: also the Road to Bristol and Glocester. By Charles Heath.

Monmouth, 1793, 8vo.

115. Fodinæ Regales: or the History, Laws and Places, of the chief Mines and Mineral Works in England and Wales, and the English Pale in Ireland. By Sir John Pettus, Knt.

London, 1670, folio.

Another edition, in 8vo, was issued in 1701.

116. North Wales defended, or an Answer to an immodest and scurrilous Libel, lately published, and entitled A Trip to North Wales, being (as the author pretended) a description of that countrey and people.

London, 1701, 4to.

The libel here alluded to was the production of an anonymous, and, we may suppose, briefless barrister. It was reissued together with several other documents of similar character in 1741 or 1742, 12mo, by John Torbuck.

117. A Month's Tour in North Wales, Dublin, and its Environs.

London, 1781, 8vo.

118. Letters from Snowden, descriptive of a Tour thro' the Northern Counties of Wales. London, 1777, 12mo.

A virulent attack upon Wales and Welshmen, attributed to Joseph Cradock. It has been characterised as being « false as superficial. » This appears to be the second edition. See *Ll. y C.* 1770, 25.

119. The Welsh Ambassadour, or the Happy Newes his Worship hath brought to London, with her thirteen Articles of Acreements.

London, 1643, 4to.

One of the many political books and pamphlets published by the contending parties during the civil war, supposed national peculiarities being turned to political and religious account.

120. The honest Welch Cobler, for her do scorne to call herselfe the simple Welch Cobler: Although her thinks that her have not so much Wit as her Prother Cobler of America. By Shinkin ap Shone, etc.

London, 1647, 4to, pp. 8.

Another production of the same class as N° 119.

121. Christs Coming opened in a Sermon before the Honourable House of Commons in Margarets Westminster: May 17. 1648. Being the day appointed for Thanksgiving for the great Victory in Wales. By William Bridge, Preacher of the Word of God at Yarmouth.

London, Printed for Peter Cole at the Signe of the Printing-Presse in Cornhill at the Royall Exchange. 1648, 4to, pp. 23.

The « Great Victory » was that of St. Fagan's, near Cardiff, in 1648.

122. Major general Langhorn's Letter to the Speaker of the taking of Carmarthen Town and Castle, and reducing that County to the Parliament.

London, 1645, 4to.

123. Proceedings, Precedents, and Arguments on Claims and Controversies concerning Baronies by Writ and other Honours. Published from the ms. collections of R. Glover, Sir W. Dugdale, etc. by Arthur Collins.

London, 1734, folio.

Contains many pedigrees connected with the Principality.

124. Dwy o Gerddi a Dau Englyn Newiddion. Y Gyntaf, sydd yn Demuned ar bob Dyn [sydd yn] Gwllysio bod yn gadwedig pan fo [y] Nef yn Crynu ar holl ddaiar yn llosci... am gyflownu gytundeb a mab

Duw... fedydd ag yn i Cymmun ne pa fodd y... n dyn ddwud i fod ef yn Cadwedig i'w [chanu] ar don Elwir Loth to Depart y fordd...

Yn Ail. Dechre Dau Bennill tros wr Ieuangc i'w gariad sef Margaret Jones o'r Pentre Llanllyfni i'w canu ar y don a Elwir...

Argraphwyd yn y Mwythig tros T. R. E. H.

The author's name is thus subscribed: « John Cadwaladr o Blwy llan cilyllyn Tegid foel ai cant.» A few pages of trash; see *Traethodydd*, Jan. 1872, 104.

125. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Dechreu... neu gân dduwiol i annog pob gradd o Ddynion i feddwl am farwoleth i'w chanu ar Druban. II. Cyffes yr oferddyn yn dangos natur halogedig y Pechod atcas hwnnw sef medd-dod gyda chyngor i ymadel ag ef cyn bod yn rhy hwyr i'w chanu ar y mesur Monday Morning.

Argraphwyd yng Ngwrecsam gan R. Marsh. 1774.

The author was Richard Parry, a schoolmaster. See n° 82.

126. Almanac am y Flwyddyn 1776. Cyhoeddedig gan J. Eddowes yn y Mwythig, a R. Marsh yn Wrecsam.

Contains some poetical effusions, with an account of an Eisteddfod held at Selatyn, near Oswestry, in 1748.

127. Difrifol fyfyrdod am Farwolaeth, sef y Pummed Llythr ystyriol am Wellhad Buchedd y Ddaearol Bererindod. Cyn dyfod cennad Pechod i'n Cyrchu i'r Byd anweledig o olwg cnawdol, etc. Hyn a fyfyriwyd gan Ellis Roberts, o Landdoged, y prydydd a Chowper.

Yr ail Argraphiad yng Wrecsam dros Edward Roberts. 1793.

128. Ymddiddanion rhwng Cristion a Dryg-ddyn yn gosod allan fod effeithiol Air yr Arglwydd yn gweithio troeadigaeth yn y Pechadur mwya oedd yn ola, a thrwy Ragluniaeth nefol yn dyfod ymlaena... yr hyn a eill fod fod yn gysur tragwyddol i'r sawl sydd yn meddwl am fyd o Dragwyddoldeb. Gan Ellis Roberts.

Trefriw Argraphwyd, 1778, 12mo.

A sort of religious « interlude. » The same rhymster is said to have published another in 1777. *Traethodydd* for 1872, p. 106.

129. The Praise of St. David's Day, Shewing the Reason why the Welchmen honour the Leeke on that day.

An early black letter broadside preserved in the British Museum, of which a few copies were reprinted in 1851, 8vo.

130. Ordinances of the Lords and Commons, with the Commissioners' Orders for the Monthly Assessment of the County of Pembroke, Ordinance for the payment of soldiers out of the Bishop's Lands, etc., 1647, small quarto.

« It gives the names of the principal Roundheads in Pembrokeshire at the time. »

131. Relation of the last Fight upon the Advance to Pembroke, Colonel Fleming and many others of the Parliament forces killed, with Votes in Parliament for Setling of the Kingdome.

1648, 4to.

This « Relation » is dated from Carmarthen, 24th April, 1648.

132. Addresses from the Justices of Peace, Gentlemen, Clergy, and Freeholders of the County of Pembroke on the Growth of Vice and Immorality. 1710 (Two leaves).

133. An Act for Altering, Improving, and Repairing the Road from Golden Grove Park, in the Parish of Llandilofawr, to Llanddarog, and several other Roads in the county of Carmarthen.

A folio of 35 pages, privately printed, in 1792.

134. The fair Jilt, or the Welch Gallant; being the Life and Adventures of Mr. James Parry, late organist of Ross, in his extraordinary Amour with the celebrated Miss P— of Monmouthshire. 1771, 8vo.

135. Llyfr Gweddi, or Missal for the use of the Laity, in Welsh. Rouen, 1642, 24 mo.

The title and date are here given as found in a London bookseller's catalogue, in which it is stated that the copy therein offered for sale wanted the title and first two leaves. A similar title, given on much the same authority, will be found in *Ll. y C.* 1642, 12. It is quite possible that *Allwydd Paradwys* (Luyck, 1670) may be the work referred to. See *Ll. y C.* 1670, 1.

136. An Account of Devil's Bridge, Hafod, Strata Florida Abbey, etc. Hereford, 1798, 12mo.

137. Guide to the Town and Castle of Cardiff. 1796, 12mo.

138. Y Bibl Cyssegr-lan; sef, yr Hen Destament a'r Newydd. Rhydychen: Printiedig yn Argraphdy Clarendon, gan W. Dawson, T. Bensley, a J. Cooke, Printwyr i'r Brif-Ysgol. MDCCXCIX. 8vo.

This edition consisted of ten thousand copies of the Welsh Bible, Common Prayer, and metrical Psalms, besides two thousand extra copies of the New Testament. The author of *Ll. y C.* under this year, n° 33, appears to describe the folio edition of 1801.

139. Arweinydd i'r Anwybodus (i ddysgu darllain Cymraeg). Pris 6 c.

140. Catecism Athrawiaethol ac Ymarferol. Pris 2 c.

This and the preceding (n° 139), the productions of Dr. Geo. Lewis, appeared in 1799 or 1800. There were several editions, but the dates are seldom given.

D. Silvan Evans.

(*To be continued.*)

LA POÉSIE POPULAIRE

EN BRETAGNE

D'APRÈS LES PLUS RÉCENTS TRAVAUX.

Ce travail a été trouvé dans les papiers de feu Guillaume Lejean, dont la mort a été aussi regrettable pour les lettres bretonnes que pour la science géographique (cf. *Revue Celtique*, I, 284). Bien que la question de l'origine des poèmes du *Barzaz-Breiz* ait été assez souvent traitée dans les recueils d'érudition pour être jugée dans l'opinion du public savant, nous avons cru utile de publier ce travail posthume de Guillaume Lejean non-seulement par respectueuse piété pour sa mémoire, mais aussi parce qu'il résume d'une façon heureuse l'histoire de la renaissance littéraire bretonne dans ce siècle. On ne pourra récuser ni la compétence, ni l'impartialité de l'auteur : il était Breton bretonnant et il aimait son pays. — H. G.

De tous les recueils de chants populaires qui depuis moins de cinquante ans ont signalé à l'attention des lettrés une source toute neuve de poésie jeune, vigoureuse et féconde, il n'y en a probablement pas un seul qui se soit produit avec plus d'opportunité et de bonheur que celui des chants bretons de M. de la Villemarqué. Quand ce livre parut, il y a trente ans, le public français, encore dans toute la ferveur du romantisme, était admirablement disposé, par les chants serbes et grecs de Marcellus et de Vouk Stefanovitch, en faveur de l'instinct lyrique des races barbares : il ne songeait pas à faire une exception au détriment de la race bretonne, après le succès tout récent des *Derniers Bretons* d'Émile Souvestre, qui affirmaient énergiquement les aptitudes poétiques de cette race, et des vers de Brizeux qui les prouvaient si victorieusement. Le *Barzaz Breiz* arrivait donc à son heure et se plaça du premier coup bien au-dessus de ses rivaux allemands, espagnols, slaves et hellènes. Egal des meilleurs au point de vue de l'inspiration, il était

supérieur à tous par la haute antiquité attribuée à ses principaux chants, et que nul alors n'eut l'idée de discuter. Les textes, mis en regard des traductions françaises, semblaient écarter tout soupçon de fraude patriotique. Rien ne manquait à ce succès, ni l'adoption d'Augustin Thierry, ni le suffrage du souverain archéologue de Prusse, ni l'enthousiasme de George Sand, ni les chaudes sympathies éveillées au-delà de la Manche parmi les Gallois, ces frères aînés du petit peuple breton.

Après un sommeil de plus de trente années, la critique a fini par venir réclamer ses droits. Des doutes plus ou moins discrets, nés depuis longtemps parmi les compatriotes de l'ingénieux auteur et surtout parmi les collectionneurs formés à son exemple, se sont fait jour dans diverses publications spéciales, signées des hommes les plus compétents dans ces difficiles études. Le but était de provoquer chez les travailleurs dévoués à la renaissance des études celtiques le désir de poser, en termes mieux définis qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la question des origines de la poésie nationale chez les derniers des Celtes. Cette question est d'un intérêt plus général qu'il ne le paraît au premier abord. Le *Barzaz Breiz* tranche trop nettement sur la foule des recueils rivaux pour que l'authenticité de ces chants, si elle est prouvée, ne crée pas en faveur du génie breton une exception éclatante à toutes les règles qui gouvernent la poésie populaire. C'est une conclusion dont peut s'accommoder le patriotisme celtique, mais la vérité historique et littéraire a des exigences plus sérieuses.

I

Les premières collections de chants bretons n'ont pas précédé de plus de quarante ans celle de M. de la Villemarqué. On les doit à Cambry, administrateur thermidorien et touriste spirituel, qui a donné sous le titre de *Voyage dans le Finistère* un tableau intéressant et vrai d'un département de l'ouest en 1795. Cambry a glissé çà et là dans ses esquisses quelques traductions de chants recueillis de la bouche des paysans : mais on comprend sans peine ce que pouvaient penser de la muse rustique les beaux esprits de l'an III, quand on se rappelle l'accueil brutal que fit Frédéric-le-Grand aux beaux chants populaires de la Suisse recueillis par Muller. Cambry crut racheter l'audace de ses traductions en les mêlant de quelques pastiches qu'il donne pour œuvres bretonnes, mais dont le lecteur reconnaît tout de suite la provenance à la préciosité gauche et sentimentale qui y domine. Notre touriste paraît même avoir fait pis. Il cite comme un exemple du mépris brutal des

privilégiés d'avant 89 pour le tiers-état, une chanson composée, dit-il, par un *cloarec* de Léon sur le luxe des filles de la bourgeoisie : « Demoiselles, filles de la bassesse, qui verra sur vos fronts ces bavolets, devra vous cracher à la figure... » Or, je tiens d'une source digne de foi que le brouillon de cette chanson aurait été retrouvé dans les papiers de Cambry et qu'elle serait très-probablement de sa façon. On voit que les contrefaçons de poésies bretonnes ne datent pas d'hier.

Cambry était bien loin de chercher un intérêt historique dans les chants qu'il avait traduits. Cette idée, d'ailleurs bonne et féconde par ses résultats ultérieurs, fut celle d'un écrivain aujourd'hui oublié, mais qui de 1826 à 1846 a été le dictateur de l'archéologie bretonne, le chevalier de Fréminville. Dans les *Antiquités des Côtes-du-Nord et du Finistère*, où il racontait quelques épisodes des guerres de Bretagne aux xve et xvie siècles, il donne en appendice les textes et les traductions de chants historiques relatifs à ces récits, le *Siége de Guingamp*, l'*Héritière de Keroulas*, *Fontenelle-le-Ligueur*. Vint ensuite Émile Souvestre qui dans les *Derniers Bretons* traça un tableau attrayant, un peu superficiel, de la poésie bretonne dans toutes ses branches. Souvestre, bien autrement artiste que Fréminville et Cambry, n'était cependant pas l'homme qui pouvait fournir un pendant celtique au *Romancero* espagnol ou au *Cycle Romaïque* de Passow. D'abord il ne parlait pas le breton : il devait se contenter de ce que collectionnaient des amis de province, fort dédaigneux des *guerz* chantés par les Homères de village : puis sa tournure d'esprit le portait plutôt vers les œuvres écrites en breton par des bourgeois lettrés, spirituels, faiseurs d'épigrammes politiques ou sociales comme Le Laë et l'auteur anonyme du *Buguel Fur*. Le livre de Souvestre prépara néanmoins le public à croire à de hautes facultés poétiques chez des paysans qui jusque-là n'éveillaient en France que le souvenir des sarcasmes déplacés de Mme de Sévigné ou des nocturnes assassinats de la chouannerie. Sans vouloir rechercher si le succès des *Derniers Bretons* fut pour quelque chose dans l'idée qui inspira le *Barzaz Breiz*, je le répète, ce dernier livre arriva bien à son heure.

Le sentiment qui l'accueillit dans le monde lettré fut comme un sentiment unanime d'étonnement, de sympathie et d'admiration. Même aujourd'hui que les engouements du romantisme ont disparu, on ne peut lire dans le texte original ces chants étranges sans y reconnaître une source vive, puissante et intarissable de pure et large poésie. Par un de ces bonheurs qui n'arrivent pas trois fois dans un siècle, M. de la Villemarqué avait retrouvé un monde, comme Burnouf et Champollion. Le camp des savants garda certaines défiances qui ne dépassèrent pas toute-

fois les limites d'un cercle restreint, et nul ne songea à rappeler aux lecteurs de M. de la Villemarqué le nom importun de Macpherson. La comparaison entre les deux livres ne paraissait guère, en effet, laisser place à la suspicion. Macpherson est certainement un grand artiste, et la poésie anglaise au XVIIIe siècle n'a rien à opposer à certaines pièces détachées d'Ossian, à l'admirable *Nuit d'orage* par exemple : mais si on en lit vingt pages de suite, on est obligé de reconnaître que l'harmonieux auteur n'a qu'une seule note, et que cette note est un peu passée de mode. On sent trop souvent qu'il est le contemporain de Volney et qu'il semble paraphraser certaines pages des *Ruines*. Or, dans quelque préoccupation qu'on lise le *Barzaz*, on n'y trouve pas de trace dominante des goûts littéraires particuliers à telle ou telle période de l'art contemporain. L'ensemble de ces strophes n'a pas vieilli depuis trente ans, et quand M. de la Villemarqué assigne à tels ou tels de ces chants les dates de 580, de 818 ou de 1327, l'esprit captivé ne songe pas à s'inscrire en faux contre la vraisemblance littéraire. Les doutes, s'il s'en produit, doivent donc chercher un autre terrain.

On se demandera quel fut l'accueil fait au *Barzaz Breiz* par les érudits et les travailleurs sérieux du pays natal de l'auteur. C'est là en effet un *criterium* assez précis. On sait ce que les philologues les plus accrédités de la France romane pensent de la langue poétique et de la valeur littéraire de Jasmin, d'autant plus célèbre à Paris qu'il n'y a pas dix personnes peut-être dans cette ville qui l'aient lu. Ce cap redoutable fut doublé par M. de la Villemarqué avec un rare bonheur. Le patriotisme armoricain s'associa passionnément à un succès qui mettait les chants nationaux des Bretons sur la même ligne que les *Sagas* de l'Islande et les *Piesmas* de l'Illyrie. Les promoteurs nombreux, mais mal organisés, du mouvement en faveur de la langue et de la littérature celtiques reconnurent avec docilité et même avec empressement M. de la Villemarqué pour leur chef d'école. Cette déférence spontanée, il la dut peut-être moins à la renommée européenne qu'à une circonstance particulière, faite pourtant pour éveiller de justes défiances : Je veux parler du système grammatical qui a présidé à la composition du *Barzaz*. Quelques explications rétrospectives sont ici nécessaires.

II

La langue bretonne, telle qu'un peuple de 1,300,000 âmes la parle aujourd'hui depuis l'embouchure de la Villaine jusqu'à l'île d'Ouessant, est un idiome d'une construction archaïque très-prononcée, aussi proche

parent du gallois que le piémontais l'est de l'italien littéraire, souple, nerveux, et qui peut paraître un peu dur à qui n'a jamais entendu une phrase d'allemand ou d'arabe. Probablement très-pur à l'époque où il se détacha du tronc gallois ou cambrien, il a eu la mauvaise fortune de s'altérer au contact d'une langue puissante qui le cerna de tous côtés et qu'adoptèrent, dès les croisades, les souverains, l'aristocratie et les lettrés de Bretagne. Dédaignée durant l'autonomie de la province, persécutée par les Parlements, sournoisement minée par le fonctionnarisme français qui la regarde comme un obstacle « à la diffusion des lumières, » — surtout de la lumière qui vient des sous-préfectures, — la vieille langue des derniers Celtes du continent a conservé l'intégrité de sa syntaxe, mais a dû admettre dans son vocabulaire l'énorme proportion de deux cinquièmes de mots français. Cette décadence a permis à bien des gens de pronostiquer la mort prochaine de l'idiome importun, sous la quadruple action de l'administration, de l'école primaire, du recrutement et des chemins de fer. Ce verdict est passablement prématuré. La langue recule, évidemment, mais avec une lenteur qui en ajourne à des siècles l'extinction totale. L'action de l'administration est assez faible. On a essayé sous le dernier règne[1] de « civiliser » les paysans au moyen d'un journal bien pensant, qui leur donnait six colonnes de bulletins officiels sur la reprise de Lyon insurgé et pour feuilleton les romans maritimes d'Eugène Sue : je doute cependant que cette malheureuse feuille, qui a duré quelques mois, ait eu cinq abonnés payants. L'école est plus puissante : le jeune Breton y apprend le français qui lui servira plus tard quand il ira aux foires ou aux marchés, mais il se garde bien de le parler chez lui. Quant aux jeunes soldats libérés, que sept années de service ont pourvus d'un français qui rappelle un peu le patois des créoles, les uns reprennent la charrue et sont au bout de huit jours refondus dans le milieu ambiant : les autres (et le nombre n'en est que trop grand), revenus du régiment avec des habitudes et des vices qui ne s'accommodent pas de la vie rurale, se font cochers ou valets de chambre, et l'agglomération croissante des villes les engloutit. Reste le railway, le « dragon rouge, » maudit par Brizeux en vers plus brillants que vrais. Son action jusqu'ici ne paraît pas bien menaçante. Les bandes d'ouvriers nomades que les travaux de construction des deux grandes lignes de l'Ouest ont amenées sur le sol breton, sont parties comme elles étaient venues, poursuivies du sobriquet peu sympathique de *cheminots*. Dans toutes les stations, les facteurs mêmes, sous leur « plaque tournante, » ne parlent

1. [Il est question ici du règne de Louis-Philippe; M. Lejean écrivait sous le second Empire.]

entre eux que breton. La langue de l'avenir n'a encore conquis que les buvettes bâties autour des gares.

Franchement, je ne vois pas qu'il y ait à s'en affliger, et que la civilisation soit fort intéressée à l'extinction de cette vieille langue si robuste et si dure à mourir. Une langue n'est pas seulement une curiosité de plus dans le musée varié de la Babel humaine, intéressante pour quelques savants et quelques lettrés : c'est toujours l'expression d'un ordre social ou moral qui, bon ou mauvais, ne se modifie pas sensiblement tant que subsiste l'idiome par lequel il se traduit. Tous les philologues savent qu'il y a des langues nobles et des langues vulgaires. Les idiomes celtiques peuvent avoir subi à travers les siècles des altérations regrettables, mais ils restent toujours un peu solennels, graves, rebutants à cette vulgarité qui envahit les langues modernes comme la société qui les parle. Cela est si vrai que j'ai parfois observé un fait curieux chez des paysans à qui le breton et le français étaient comme à moi également familiers : ils se servaient du premier pour traduire leurs idées sérieuses, du second pour émettre des trivialités ou des grivoiseries. Ce n'étaient pas des grammairiens ou des puristes : cependant ils sentaient d'instinct qu'un mot très-libre s'exprime plus aisément dans la langue de Béranger que dans celle de Merlin. Or, si la Bretagne actuelle n'est pas précisément une Arcadie, elle n'a rien de commun avec le milieu social qui a posé pour les hideux *Paysans* de Balzac, si toutefois ce milieu existe quelque part. La vieille langue est l'enveloppe conservatrice des vieilles mœurs comme elle est le véhicule des vieilles idées, et si elle disparaissait, ce ne serait pas pour faire place au français de Voltaire ou de Courier, mais bien au profit des patois rebutants parlés dans la Bretagne *francisante* et dans les provinces qui y touchent.

Les lettrés qui poussent depuis cinquante ans à une renaissance celto-bretonne ont moins obéi aux considérations morales exprimées plus haut qu'à des préoccupations d'art fort légitimes en elles-mêmes, bien qu'abusives dans l'application. Tout philologue délicat préférera toujours une langue pure, n'eût-elle que deux mille mots, à certains idiomes modernes qui ont ramassé de toutes mains les 60,000 mots de leur dictionnaire. Le vieil anglais de la *Chronique saxonne* n'est pas riche, mais il est grammaticalement supérieur à la langue dans laquelle « se ruiner » s'exprime par *fall in difficulties* et « une grossesse » par *an interesting situation* [1]. Pour peu qu'on ait quelque teinture de philologie comparée, il est impossible de ne pas être rebuté par ces mélanges hybrides dont la

1. Voir l'amusant pamphlet d'un puriste anglais, *A plea for the Queen's English*. 1868.

moitié des langues de l'Europe est sortie. A ce point de vue de la théorie, nous sommes tous d'accord; cependant ces mélanges sont l'œuvre d'une lente alluvion séculaire qu'il est impossible d'annuler à moins de disposer de circonstances ou de moyens exceptionnels. Sans doute les novateurs peuvent s'autoriser de ce qui a été fait dans ce genre depuis trente ans en Grèce et en Roumanie, de ce qui se tente aujourd'hui en Bulgarie; mais sur cette terre d'Orient, la question a une importance bien autrement grave et urgente. La langue y est le palladium et le signe le plus visible de nationalités puissantes, vigoureuses, frémissantes au milieu de la barbarie qui les entoure et dont elles ne viennent que d'émerger. Les éléments turcs et slaves dans le grec et le roumain étaient le souvenir vivant de la domination des bachi-bozouqs et des cosaques : l'élimination des uns a paru la conséquence nécessaire de l'expulsion des autres. Les lettrés pouvaient dicter des lois grammaticales à un peuple qui leur obéissait avec confiance parce qu'il les avait vus sur un autre terrain. Une presse active, ardente, nombreuse (cent vingt-sept journaux dans la Grèce seule!) propageait leurs idées, et les gouvernements nationaux les appuyaient de leur sanction irrésistible. Peut-on comparer à une pareille situation et à de pareils moyens les essais, d'ailleurs dignes de sympathie, tentés en Bretagne par douze ou quinze amateurs philologues que le peuple ne comprend pas et qui ne parlent même pas entre eux la langue « épurée » qu'ils écrivent?

Le promoteur docilement obéi de ce mouvement de réforme a été Legonidec, un Breton établi à Paris, né dans la banlieue d'une grande ville maritime où se parle un jargon informe, et plus naturellement disposé par cette circonstance à réagir contre la triviale grossièreté de ce jargon. Legonidec savait à fond sa langue, c'était un ardent et patient collectionneur, mais il n'avait ni érudition ni critique et vivait en tout dans les rêves. Ainsi, il racontait volontiers qu'il avait été condamné à mort vers 1794 par le tribunal révolutionnaire de Brest, et que sur l'échafaud il avait été délivré à main armée par une troupe d'hommes masqués qu'il n'avait jamais revus depuis. Ce roman improbable en lui-même et dont la fausseté a été démontrée d'une manière irrécusable[1], Legonidec en était venu, par une hallucination bizarre, à y croire fermement. On peut juger par ce fait de ce que pouvait apporter de sens critique, dans une science aussi délicate, un esprit si étrangement organisé : mais le défaut de critique ne lui aliénait guère la confiance de l'école philologique bretonne, qui a toujours eu l'habitude regrettable

1. *Biographie bretonne*, t. II, v° Legonidec.

de « travailler sur elle-même, » c'est-à-dire de se retrancher sur son terrain et de ne pas chercher à se mettre au courant des progrès que l'Allemagne et la Suisse ont fait faire à la philologie celtique. « Vous autres fils des Celtes, vous ne savez rien de vos origines, et il faut que ce soit nous qui vous l'apprenions, » me disait il y a dix ans le docteur Hermann S... Il avait raison.

La réforme de Legonidec consistait simplement à éliminer du vocabulaire tous les mots d'origine latine ou française qui s'y étaient infiltrés à la longue. C'était une tentative fort scabreuse : les mots qu'il s'agissait d'écarter avaient si bien supplanté leurs synonymes celtiques que de ceux-ci il ne restait nulle trace, et les plus anciens monuments de la langue bretonne sont écrits dans ce jargon disgracieux dont on aspirait à se débarrasser. Legonidec et ses disciples ne restèrent puristes qu'à la condition de donner aux mots des significations arbitraires qui n'étaient acceptées que d'un groupe d'initiés. Je me contenterai de deux exemples. Pour rendre les mots *langage* et *imprimerie,* le paysan breton dit *langaich* et *imprimeri,* vrais termes de patois que les rénovateurs ont remplacés par *iez* et *gwaskerez.* Malheureusement le dernier mot signifie proprement un pressoir à cidre, et l'autre ne se dit que des divers cris des animaux, principalement des oiseaux : au pluriel (*iezjou*) il s'entend particulièrement des chats. Je demande pardon de ces exemples un peu puérils, qui montrent la portée de cette réforme trop prônée. Les mutations faites dans l'orthographe eurent le même caractère : Legonidec emprunta de toutes mains aux alphabets étrangers les lettres les moins connues des écrivains et des typographes bretons, le *k,* le *w,* le *ñ* castillan. Au nom d'une tradition de fantaisie, ces archéologues ingénus bouleversèrent de leur propre autorité l'orthographe traditionnelle de la langue.

La réforme Legonidec ne rencontra que sympathies et adhésions unanimes et cela se comprend. Elle ne descendit pas jusqu'au peuple, qui continua de lire ses vieux livres d'avant 89, réédités de temps à autre à Quimper, à Vannes et à Morlaix : elle resta enfermée dans un groupe d'amateurs et de lettrés gagnés d'avance à un système radical dont s'accommodait ce patriotisme ami des grandes phrases, de tout temps reproché aux fils des Celtes. Le plus illustre adepte fut Brizeux, qui, dans une apostrophe enthousiaste, appela les prêtres de son pays à réparer le mal qu'ils avaient fait à la langue nationale :

..... vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un breton incorrect et qu'un langage amer.....

Il fit plus, il voulut payer d'exemple, et composa dans l'idiome « puri-

fié » un petit recueil, *Telen Arvor* (la harpe d'Armorique), fâcheux essai dont il vaut mieux ne pas parler par respect pour l'auteur de *Marie*. Des recrues de cette valeur étaient rares : l'école était jeune, ardente, honnête et sincère, mais elle manquait d'unité, de direction : elle n'avait pas de tête, car le laborieux et modeste Legonidec n'avait pas du tout le tempérament d'un chef d'école. Le succès éclatant, irrésistible du *Barzaz Breiz* lui en donna un. Ces chants, recueillis au fond des campagnes, étaient écrits dans le breton puriste de Legonidec : quelle meilleure réponse aux critiques défiants qui doutaient qu'une langue aussi bien conservée se parlât encore au fond de quelques landes de Cornouailles ! A l'exemple du maître, quelques travailleurs se mirent en quête de chants populaires sur divers points du territoire. Tous furent déçus, car ils ne recueillirent en fait de *guerz* historiques que des pièces aussi peu intéressantes que celles déjà données par M. de Fréminville. Ce maigre résultat n'ébranla pas un instant leur confiance dans l'authenticité du *Barzas,* ils se dirent qu'évidemment le jeune barde de Quimperlé avait trouvé la veine et l'avait épuisée à lui seul, et ils renoncèrent presque tous à lutter sur ce terrain avec un trouveur aussi heureux. Legonidec mourut : M. de la Villemarqué, reconnu par l'école comme son successeur naturel, mit la dernière main au volumineux dictionnaire de son prédécesseur et en donna une édition accrue d'un très-grand nombre de citations du *Barzaz Breiz*. C'était un coup de maître : si ces « exemples » étaient acceptés sans protestations, le *Barzaz* passait dans la bibliographie bretonne à l'état de classique, et le plus autorisé de tous, puisque tels de ces chants étaient présentés comme contemporains de Jules César et de Merlin. Le lexique et le recueil des chants populaires allaient s'appuyer et se prouver l'un l'autre.

III

Cependant, en 1854, la *Revue des Deux-Mondes* publiait sur les littératures celtiques un travail important d'un linguiste déjà célèbre alors, et parfaitement compétent pour juger la valeur littéraire et historique du *Barzaz*[1]. Prodigue d'éloges mérités sur le premier point, M. Renan se montrait, sur le second, peu disposé à accepter les commentaires « ingénieux » à l'aide desquels M. de la Villemarqué essayait d'établir la haute antiquité de la plupart de ces chants. Malgré la forme adoucie de la critique, ce nouveau travail du savant Breton n'obtint pas de la jeune école philologique de Bretagne l'approbation sympathique qu'il avait

1. *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1854. — Cet article a été réimprimé dans les *Essais de morale et de littérature* de M. Renan.

reçue partout ailleurs. Du moment que le *Barzaz Breiz* était la seule œuvre sérieuse que l'école pût alléguer pour justifier sa réforme et ses prétentions, l'authenticité de ce livre était une nécessité pour les disciples de Legonidec, et ils comprenaient bien que l'article de M. Renan était la première manifestation d'une défiance vaguement éveillée dans le monde savant, et que la courtoisie seule empêchait de se produire d'une manière plus accentuée; mais quatorze ans plus tard, M. Le Men, archiviste du Finistère, rendit aux amateurs d'études celtiques le service de rééditer avec une courte préface le *Catholicon* de Lagadeuc[1], lexique breton rédigé vers 1464, document linguistique très-précieux en ce sens qu'il prouvait l'antiquité relative de l'idiome hybride parlé aujourd'hui en Bretagne. S'il est démontré que depuis Charles VII jusqu'à ce jour cet idiome n'a subi aucun changement notable, que devient l'hypothèse d'une langue bien plus épurée qui aurait persisté tout au moins jusqu'au dernier siècle, puisque c'est celle des chants du *Barzaz* consacrés aux guerres de 1488, à celles de la Ligue, à la conspiration de Pontcallec en 1720? M. Le Men, qui avait constaté l'extrême inexactitude des citations empruntées au *Catholicon* par M. de la Villemarqué, traduisit les doutes qui commençaient à se faire jour par une note très-franche et très-vive, où il accusa formellement le « barde moderne » d'avoir composé de son propre fonds les chants les plus curieux de son recueil, notamment les *Séries*, la *Danse de l'Épée*, la *Ville d'Is, Nominoé*, et d'avoir, au moyen d'une refonte habile, tiré de quelques chansons très-vulgaires les pièces intitulées le *Retour d'Angleterre*, *Héloïse et Abailard*, le *Vassal de Duguesclin*. L'enquête ainsi ouverte fut poursuivie dans divers recueils scientifiques (la *Revue Archéologique*, la *Revue Critique*, l'*Athenæum*) par des philologues fort sérieux, comme M. d'Arbois de Jubainville et M. Luzel, qui ont commencé à publier les pièces du procès, c'est-à-dire les textes qui auraient servi à composer l'œuvre plus littéraire et plus soignée du *Barzaz-Breiz*. Les linguistes bretons, qui ont le tort de regarder l'honneur de la poésie celtique comme solidaire de ce livre si discuté, ont refusé de suivre la critique française et anglaise sur un terrain où leur intervention eût pu être si utile. On peut regretter cette détermination, mais elle ne doit pas nous empêcher de débattre à fond une question qui, tout nom propre mis à part, a un intérêt capital pour l'histoire littéraire d'une grande race qui nous touche directement.

IV

Un caractère commun à toutes les poésies populaires, c'est l'incorrec-

1. Un vol. in-8°. Paris, Franck.

tion, au point de vue du goût littéraire dont les règles ont été posées et acceptées par les lettrés de tout temps et de tout pays. Il est inutile d'insister ici sur la différence qui existe entre l'inspiration, spontanée de sa nature, et le sens du goût, résultat essentiel d'une culture persévérante. Les deux facultés sont parfaitement indépendantes l'une de l'autre : la correction se rencontre tous les jours chez des écrivains d'une nullité écœurante, tandis que des hommes de génie ont des vulgarités qui déconcertent et rebutent l'admiration la plus robuste. Ces fautes, que les lettrés commettent par esprit de système, sont naïves et involontaires chez les auteurs anonymes et illettrés de la poésie populaire, et l'on se fatiguerait inutilement à les compter. Ainsi dans la fameuse ballade poitevine de *Jean Renaud,* le héros revient de la guerre « tenant ses tripes dans sa main et ses intestins dans son chapeau. » Dans un chant gaëlique qui n'est pas de Macpherson, saint Patrice discutant avec Ossian l'appelle brutalement « vieil âne. » Je n'ose dire ici ce que fait lord Cochrane d'une lettre du sultan, dans un chant grec de la collection Marcellus. La poésie bretonne en particulier fourmille de ces naïvetés : je parle ici de *guerz* authentiques recueillis par des collectionneurs qui ont fidèlement reproduit les textes sans les remanier. Des bergers, dans le *Marquis du Guerrand,* donnent à ce seigneur le signalement d'une jeune fille qu'il poursuit : « elle porte des dentelles à trois écus l'aune : Dieu qu'elle est folle ! » C'est du paysan tout pur. Dans une autre ballade, une jeune fille est accostée par un noble débauché qui, pour la faire causer, lui demande combien lui a coûté son jupon : « Faites excuse, monsieur le marquis, c'est mon père qui l'a payé : votre bourse était fermée ce jour-là. » Il la soufflète, elle riposte par deux coups de pied, les amis et les valets du marquis se jettent sur elle, elle joue du couteau avec succès et s'en va en disant : « C'est pourtant avec un petit couteau d'un sou que j'ai saigné ces dix-huit butors ! » Dans le *Siége de Guingamp,* un coup de canon tue dix-huit cents Français et en blesse autant ou davantage. L'armée d'Abdérame, dans *Sainte Geneviève,* « couvre tout le pays depuis Sodome jusqu'à Tours. » Dans un *guerz,* fort dramatique d'ailleurs, un navire en perdition arrive à la côte devant Babylone, et le curé de cette ville, « un saint homme bien charitable, » vient confesser les mourants. Il serait facile de multiplier ces exemples. Or, on peut feuilleter les deux volumes du *Barzaz* sans rencontrer une seule de ces gaucheries qui pullulent dans les chants authentiques, dans la collection Luzel par exemple, et les remaniements reprochés à M. de la Villemarqué seraient par ce fait seul assez prouvés. L'auteur a bien déclaré dans sa préface que lorsqu'il s'est trouvé en face de plusieurs versions du même chant, il les a corri-

gées et complétées les unes par les autres, afin d'arriver avec le plus de vraisemblance possible au texte primitif. C'est là une chimie linguistique fort scabreuse, qu'un artiste habile comme M. de la Villemarqué peut tenter avec succès, mais qu'il est d'usage, en philologie rigoureuse, de laisser faire au public en se bornant à lui en fournir les éléments tels qu'ils se produisent. Il y a plus, et M. de la Villemarqué est trop modeste en se donnant comme un simple collectionneur de textes ; il y a en effet beaucoup de variantes de presque tous les chants bretons connus, mais la langue commune à tous, c'est l'idiome francisé que parlent les paysans, tandis que les chants du *Barzaz Breiz* sont généralement écrits dans ce breton tout conventionnel de l'école Legonidec dont j'ai esquissé plus haut la théorie. Tout d'abord il semble que M. de la Villemarqué soit parti de cette idée que les chanteurs actuels des *guerz* bretons ont, par ignorance et incurie, niaisement altéré des chants composés par des hommes incultes, mais doués d'une haute inspiration poétique et incapables d'avoir employé le jargon vulgaire qui nous a transmis leurs œuvres : dans ce cas, il se serait cru suffisamment autorisé à rechercher quelle *a dû* être la forme primitive de ces petits poèmes, et à les restituer dans cette forme. Comme au point de vue purement littéraire l'œuvre sortie de ce creuset a été parfaitement réussie, le monde d'artistes et de *dilettanti* pour lequel écrivait l'auteur des *Barzaz* l'a applaudie des deux mains : il est vrai qu'il n'avait pas à s'occuper d'une question d'authenticité ou de vérité historique. Ce qui l'intéressait, c'était le mérite intrinsèque de l'œuvre : peu lui importait qu'elle fût due à un contemporain ou à des rapsodes inconnus et anonymes de tels ou tels siècles. La critique purement littéraire est tout à fait libre de penser là-dessus comme le public dont je parle : mais on comprend que le linguiste ou l'historien se place à un autre point de vue.

Au moment de discuter nettement l'authenticité du *Barzas Breiz,* je commence par déclarer que ma critique n'admet aucun doute injurieux pour la bonne foi de l'auteur, et que la discussion ne porte que sur une méthode que je trouve arbitraire et dangereuse, mais qu'il a parfaitement le droit de croire légitime. Il est évident que M. de la Villemarqué a, en histoire comme en poésie populaire, des idées préconçues auxquelles il obéit sans trop s'en douter. La première, toute grammaticale, est celle dont il a été question plus haut. La grammaire l'a mené tout naturellement à un autre système à propos de la composition poétique de ces chants, et ce système, il l'expose nettement dans sa préface. Selon lui, la première forme d'un chant populaire est toujours la plus parfaite, la plus complète et la plus riche : le temps et la transmission orale, bien loin

d'enrichir l'œuvre, ne font que la mutiler, l'affaiblir, la défigurer. L'auteur primitif avait seul l'inspiration, les transmetteurs n'ont été que des instruments passifs : tout ce qu'il y a de poétique et de beau vient du premier, les seconds n'y ont ajouté que des erreurs, des grossièretés ou des platitudes.

Il ne faut pas s'étonner si un écrivain, poète lui-même et doué d'une vive imagination, est parti de ce système pour se mettre à la place des vieux bardes qu'il regarde comme les victimes de l'ignorance populaire, et pour nous rendre les textes originaux tels que, selon lui, ils « ont dû » être d'abord composés. Supposons-le en face d'un de ces textes informes qu'il a recueillis, *Jeannette-la-Sorcière* par exemple. C'est une de ces mille histoires de sorcellerie qui hantaient tous les cerveaux il y a deux siècles et demi. La chanson a plus de valeur littéraire, toutefois elle ne manque pas d'un certain réalisme sauvage, et l'héroïne est bien plus vraie que les magiciennes pour rire d'Apulée et de Lucien. C'est peut-être l'histoire d'une maritorne de village, rimée par un mendiant nomade qui aura vu la chose en action : mais une hypothèse aussi vulgaire ne se présente même pas à l'esprit du collectionneur. La sorcière sait lire, elle est lettrée, donc c'est Héloïse, elle est la maîtresse d'un *clerc*, d'un homme d'église qui la mène au sabbat : ce ne peut être que l'Héloïse d'Abélard. Héloïse n'était pas bretonne, et Abélard même l'était fort peu, mais c'est une mince objection. Voilà l'auteur penché sur sa thèse, tournant et retournant en tous sens les couplets qu'il s'agit de restituer tels qu'ils « ont dû » exister d'abord, corrigeant, ajoutant, émondant et au bout de ce travail, se disant avec satisfaction : « Décidément, j'ai rétabli ce chant tel qu'il a été composé du temps du duc Hoël. » On l'étonnerait fort en lui disant que le véritable auteur, c'est lui, et que cette œuvre est sienne et rien autre. Il nous semble voir un peintre de talent qui se met à retoucher l'œuvre d'un de ses élèves, y travaillant deux heures de suite, puis se levant, se croisant les bras devant le tableau fini et disant avec la plus grande conviction : « Jeune homme, vous avez décidément du mérite ! »

Si la bonne foi de l'auteur est hors de cause, il n'en est pas moins vrai qu'il a mis en circulation des poésies qui sont censées d'autrui et qui sont de lui, qui sont données comme contemporaines de Clovis et de Charlemagne et qui datent de 1830 et environ. Une conséquence fâcheuse et inévitable, c'est que des hommes de goût, qui aiment la belle poésie et qui ont le droit de ne pas savoir le breton, acceptent les *Barzaz Breiz* pour de l'histoire et en usent sans défiance. Je viens de citer *Jeannette-la-Sorcière,* transformée en *Héloïse et Abélard :* M. Ch. de

Rémusat l'a prise et placée parmi les pièces justificatives de son *Histoire d'Abélard.* Augustin Thierry, dont l'imagination était encore plus facile à entraîner, ne s'est pas fait faute de puiser à cette source dangereuse: il a emprunté jusqu'à trois pièces aux *Barzaz,* entre autres une des plus suspectes, le *Tribut de Nominoé.* Un détail piquant, c'est que cette pièce lui a paru « remplie de détails de mœurs d'époque très-ancienne[1]. »

Voilà le plus grand danger de cette méthode: c'est d'introduire dans l'histoire, devenue si justement exigeante aujourd'hui en fait de vérité, des éléments suspects qui ne peuvent qu'y apporter une confusion déplorable. Des critiques indulgents voudraient ne voir dans ces œuvres que des fantaisies poétiques sans responsabilité devant l'histoire, des traductions en beaux vers de légendes nationales qui n'ont pas la prétention de s'imposer aux érudits: mais M. de la Villemarqué ne nous permet pas de l'entendre ainsi. Pour lui, le poète populaire est forcément le contemporain des faits qu'il chante: il peut ajouter, embellir, toujours le fonds existe: de la théorie absolue qu'il développe à ce sujet dans sa préface il résulte nécessairement que si le fait raconté dans un de ses chants est reconnu faux, le chant lui-même devient apocryphe. Que dire alors de l'un de ses plus beaux morceaux, la *Submersion de la ville d'Is?* C'est une légende extrêmement répandue en Bretagne, une imitation telle quelle de l'épisode biblique de Sodome, mais où le feu du ciel est remplacé par les flots de la mer: on la retrouve près de Nantes et dans d'autres pays d'Europe. Non-seulement les historiens ne l'ont jamais prise au sérieux, mais elle a contribué à faire révoquer en doute par quelques critiques trop absolus l'existence du roi breton Grallon ou Glarzen qui en est un des héros. M. de la Villemarqué, au contraire, n'hésite pas sur le fait de la catastophe ni à plus forte raison sur l'existence de la ville d'Is, prouvée à ses yeux par un texte d'un géographe barbare qu'il n'a évidemment jamais lu[2], l'*Anonyme de Ravenne.* L'auteur insiste sur la question de contemporanéité, parce que certains contradicteurs ont paru penser que ses chants d'avant l'an 1500 auront été composés vers cette époque, mais sur des traditions plus anciennes. Il n'a pas de peine à démontrer l'inanité de cette hypothèse, toutefois ses arguments favoris ne sont pas heureux: il énumère les principaux traits d'archaïsme épars dans les morceaux contestés, et prétend que ces traits sont de véritables dates de composition primitive. Cependant ce sont précisément là les *restitutions* que l'on reproche à l'éditeur du *Barzaz Breiz:* nul ne lui refuse le savoir

1. *Dix ans d'études historiques.*
2. Voir le singulier quiproquo sur le mot *patria,* qui revient plusieurs centaines de fois dans l'Anonyme (*Congrès de St-Brieuc*, 1868, disc. d'ouverture par M. de la Villemarqué).

archéologique, ni la faculté de puiser avec goût dans les Bollandistes ou le *Cartulaire de Landevennec,* seulement il tombe ici dans la même pétition de principe qu'il a déjà commise en citant à chaque instant le *Barzaz* comme une autorité classique dans son édition du *Dictionnaire* de Legonidec. Le titre même de ce livre est une erreur de plus : *barzaz* (chant bardique) est un néologisme absolument arbitraire, qui n'est ni breton, ni gallois, et qui a été fait avec la racine *barz,* laquelle a existé, puisqu'on la trouve dans D. Pelletier, mais qui a disparu tout à fait du breton actuel. La Basse-Bretagne a eu des bardes, il n'y a pas à le contester, bien que d'ailleurs M. de la Villemarqué ait recours a de singuliers arguments pour prouver la persistance de l'esprit bardique dans les Gaules, comme quand il transforme en barde une manière de sacristain (*æduituus*) à qui Ausone fait observer railleusement qu'il n'a pas ramassé fortune au service du Dieu Belenus. Le *Barzaz Breiz* est l'exemple unique d'un recueil de chants populaires dont le titre soit inintelligible au peuple chez lequel ces chants ont été recueillis : il est vrai que ce titre a au moins l'avantage de résumer par un mot la méthode qui a présidé à la composition du livre.

Les dernières éditions du *Barzaz* s'ouvrent par un chant bizarre, obscur, qui semble un formulaire d'initiation. Il est intitulé *les Séries* (ar Rannou). Un « enfant blanc du Druide » (sic), néophyte aspirant aux mystères druidiques, s'adresse à un initié, qui lui chante successivement douze strophes contenant une série de nombres d'un à douze : ces strophes, qui n'ont ni sens apparent, ni liaison entre elles, forment un cours mnémonique complet de druidisme. Les voici textuellement :

Tout beau, bel enfant du Druide, tout beau, réponds-moi, tout beau, que veux-tu que je te chante?

— Chante-moi la série du nombre un jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

— Pas de série pour le nombre un : la nécessité unique: le Trépas, père de la Douleur : rien avant, rien de plus.

Deux bœufs attelés à une coque : ils tirent, ils vont expirer : voyez la merveille!

Il y a trois parties dans le monde, trois commencements et trois fins, pour l'homme comme pour le chêne. Trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes et de petits enfants qui rient.

Quatre pierres à aiguiser, pierres à aiguiser de Merlin, qui aiguisent les épées des braves.

Cinq zones terrestres : cinq âges dans la durée du temps : cinq rochers sur notre tour.

Six petits enfants de cire, vivifiés par l'énergie de la lune : si tu ignores, je le sais.

Sept soleils et sept lunes : sept planètes y compris la Poule. Sept éléments avec la farine de l'air.

Huit vents qui soufflent : huit feux avec le grand feu, allumés au mois de mai sur la montagne de la guerre.

Neuf petites mains blanches sur la table de l'air, près de la tour de Lezarmeur, et neuf mères qui gémissent beaucoup.

Neuf korrigans qui dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune. La laie et ses neuf marcassins, à la porte de leur bauge, grognant et fouissant, fouissant et grognant : petit! petit! petit! accourez au pommier : le vieux sanglier va vous faire la leçon.

Dix vaisseaux ennemis qu'on a vus venant de Nantes : malheur à vous! malheur à vous! hommes de Vannes.

Onze prêtres armés, venant de Vannes, avec leurs épées brisées, et leurs robes ensanglantées, et des béquilles de coudrier : de trois cents plus que onze.

Douze mois et douze signes : l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard. — Les douze signes sont en guerre. La belle vache, la vache noire qui porte une étoile blanche au front, sort de la forêt des dépouilles : — Dans sa poitrine est le dard de la flèche : son sang coule à flots : elle beugle tête levée ; la trompe sonne : feu et tonnerre : pluie et vent : tonnerre et feu : rien, plus rien, ni aucune série!

Ces versets étranges n'ont de sens que si on se reporte aux formules druidiques extraites des *Triades de Bretagne* et que tout le monde peut lire aux annexes du premier volume de l'*Histoire de France* de M. Michelet. Si ce chant est authentique, il vaut à lui seul la collection entière, car il daterait de la conquête romaine (série 11) et prouverait ainsi l'unité du druidisme dans l'île bretonne et dans les Gaules, unité qu'aucun autre document ne vient confirmer. Cependant, on se heurte ici à deux invraisemblances : la première, celle d'un rituel païen qui serait venu oralement jusqu'à nous, sans altération, à travers treize siècles au moins de christianisme : la seconde, celle d'un chant composé cinq siècles avant l'arrivée des Bretons sur le continent, par conséquent en langue gauloise et transmis par les Armoricains aux Bretons qui l'auraient traduit dans leur langue. Ce sont là des invraisemblances telles, qu'elles ressemblent beaucoup à des impossibilités. Il ne faut pas oublier que même après Zeuss, Diefenbach, MM. Pictet et de Belloguet, nous ne sommes pas du tout fixés sur ce qu'était au juste la langue des Gaules. Il est prouvé que c'était, comme le breton *cymraeg* de l'île, une branche du grand arbre celtique : mais le français et le valaque sont tous deux

des langues de souche latine et ne se ressemblent pas plus pour cela. De tout ceci, faut-il conclure que *les Séries* sont purement et simplement l'œuvre de M. de la Villemarqué ? En aucune façon : il s'est borné à remanier un texte bien connu dans toute la Bretagne, mais où le druidisme n'est pour rien.

Les Bretons sont un peuple grave et sincèrement religieux, et c'est peut-être parce qu'ils sont sûrs de leur foi qu'ils ne voient aucun inconvénient à prendre avec les objets de leur culte des libertés fort vives. Il n'y a guère de prière usuelle ou de cérémonie catholique qui ne soit l'objet d'une parodie plus ou moins attique, empruntant le plus souvent la forme de ces récitatifs burlesques ironiquement appelés *oraisons*. Tous nos paysans connaissent le *Prône de Cornouaille, Notre-Dame de Coadry,* le *Pater du Veau,* les *Vêpres des Grenouilles* (Gousperou ar Ranet). La messe impose au paysan breton, mais les vêpres l'ennuient franchement, et pour s'en moquer il s'est mis à parodier une *prose* latine qui se chantait il y a encore trente ans dans quelques cathédrales : *Dic mihi quid sit unus? Unus est Deus qui regnat in cœlis. Dic mihi quid sint duo? Duo sunt Testamenta*... On voit que c'est un catéchisme mnémonique qui rappelle l'anecdote bien connue du *Catéchisme du grenadier la Ramée.* Les Bretons ont pris cette *prose* et en ont fait, sur un rhythme neuf et bizarre, une série de coqs à l'âne tous plus extravagants les uns que les autres, et dont on a compté plus de cinquante variantes. En voici une prise au hasard : elle donnera une idée du reste.

1. Demi-soleil à Marie : passe le soleil à Marie.

2. Deux propriétaires qui parient : passe au large, tu feras bien.

3. Trois bagues d'argent pour jouer. Passant, dis-moi, où sont les trois fils du logis?

4. Quatre vaches d'un noir de mûre, traversant des terres, des terres...

5. Cinq canards chantant l'*Exaudi.*

6. Six frères, six sœurs.

7. Sept soleils, sept lunes.

8. Huit petits batteurs sur l'aire : battant des pois, battant des pampres : ils battent sur l'aire en se tenant par la main.

9. Neuf prêtres armés revenant de Nantes, avec leurs épées brisées, leurs chemises sanglantes : le plus rude gars qui lève la tête tremble en les voyant.

10. Dix chariots tout neufs, qui ne cessent de gémir, en grand danger de périr.

11. Grognant et regrognant, onze truies toutes semblables allant à l'accouplement.

12. Douze épées amies démolissent le bout du pignon menu comme son.

On peut se demander comment on a pu tirer de cette folie en douze couplets le chant réellement beau des *Séries*. Rien de plus simple : on a conservé la charpente, le rhythme, quelques vers du texte : sur le reste, on a plaqué des vers nouveaux dont l'ensemble forme un résumé complet de la mythologie celtique des *Triades* renforcées d'un extrait du vieux chroniqueur Lebaud. Certains changements de mots sont plus apparents dans la traduction que dans le texte : ainsi *dorneric* (petit batteur) est devenu *dornic* (petite main) : de *ranet* (grenouilles) pluriel de *rân*, on a fait *rannou* de *rann* (série, ou plus exactement part, portion). Le rajustement a été si heureusement exécuté, que les disciples de l'auteur ont pu publier les variantes les plus bizarres des *Vêpres des Grenouilles* en se persuadant qu'ils apportaient de nouvelles confirmations à l'authenticité des *Séries* et de la tradition druidique.

Un chant beaucoup plus connu, grâce au patronage éclatant d'Augustin Thierry qui le donna comme pièce justificative de son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, est ce chant dramatique du *Retour d'Angleterre* dont le texte réel a été publié avec variantes par M. d'Arbois de Jubainville. La comparaison des deux versions sera fort instructive, car elle fera toucher du doigt la méthode de *restitution* dont j'ai signalé plus haut le danger au point de vue de la vérité historique. Voici d'abord la pièce originale : elle est l'histoire fort simple d'un jeune paysan qui s'est laissé raccoler par suite d'un coup de tête et que le mal du pays ressaisit en Lorraine.

« J'ai un fils, Silvestrick, et je n'ai que lui : et il a eu la hardiesse de venir » m'affliger, il a eu la hardiesse d'aller au-devant de sa tête : il est soldat dans » l'armée devant son capitaine : — J'ai eu la bonté d'aller le demander, devant » beaucoup de gens honorables, à son capitaine. Le capitaine, quand il me vit, » resta étonné. — Par vous, vieillard, (dit-il), je suis étonné : vous pensez » enlever au roi ses soldats! Il a touché son paiement, il faut qu'il s'embarque. » Dites-moi, capitaine, combien il a coûté, et si j'ai assez d'argent, il sera rem- » boursé. — Vous auriez cinq cents écus, vous ne l'auriez pas; car il n'y a » pas, dans la compagnie, de soldat qui me plaise comme lui. — Quand j'étais » à Roz-Julou dans mon lit bien endormi, j'entendais les filles du Roudour » chanter la chanson de mon fils. Et moi de me tourner du côté du mur, et de » commencer à pleurer. Seigneur Dieu! Silvestrik, où es-tu maintenant? Peut-être » es-tu mort, à cinq cents lieues de moi, tes petits os jetés à manger aux poissons! » S'ils étaient près de moi maintenant, je les embrasserais! J'ai un petit oiseau » ici près de ma porte, au milieu entre deux pierres dans un trou du mur; je me » trompe s'il n'est pas à couvert. Si mon oiseau vient à se lever, pour faire une » bonne année, je ferai que mon oiseau aille voir mon fils.—Oh! oui, écrivez votre » lettre, petit vieillard, quand vous voudrez; je suis prêt à la porter tout de suite

» à votre requête. — Quand la lettre fut écrite et mise dans le bec de l'oiseau, » vers Metz en Lorraine avec lui elle partit. — Arrêtez-vous, Silvestrik, lisez » cette lettre-ci, qui vous est envoyée par votre père qui est de ce côté-ci. — » Descendez, petit oiseau... que je vous écrive une réponse à mon père à la » maison, que je vous écrive une lettre pour lui dire que dans quinze jours d'ici » je me trouverai avec lui. — Bonjour, petit oiseau, maintenant que vous êtes » revenu, Silvestrik est-il bien portant, si vous l'avez vu? — Oui, Silvestrik » se porte bien, je lui ai parlé, dans quinze jours il se trouvera ici. » Pendant » que le père affligé se lamentait, son fils Silvestrik écoutait par le trou de la » porte. — Taisez-vous, taisez-vous, dit-il, père de bonne volonté, ne versez » plus de larmes; voici votre fils revenant de l'armée; pardonnez-moi, mon » père. Prenez ma pipe et mes deux pistolets; je vous les donne pour votre » pénitence. Afin que vous ne puissiez dire que vous avez nourri un fils pour » vous affliger. Pardonnez-moi, mon père. »

Il semble difficile de faire au premier abord quelque chose de bien intéressant de cette historiette d'embauchage, qui paraît du dernier siècle et ne peut en tout cas remonter à cent ans de plus. Il y a cependant quelques strophes poétiques dans la pièce, à partir du vers : « Quand j'étais à Roz-Julou... » Voici maintenant ce qu'elle est devenue dans le *Barzas Breiz :*

« Entre la paroisse de Pouldrégat et la paroisse de Plouaré, il y a de jeunes » gentilshommes qui lèvent une armée pour aller à la guerre sous les ordres du » fils de la Duchesse, qui a rassemblé beaucoup de gens de tous les coins de la » Bretagne. — Pour aller à la guerre par delà la mer au pays des Saxons, j'ai » mon fils Silvestrik qu'ils attendent. J'ai mon fils Silvestrik, mon unique » enfant, qui part avec l'armée, à la suite des chevaliers. — Une nuit que » j'étais couchée et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter » la chanson de mon fils; et moi de me lever aussitôt sur mon séant : Seigneur » Dieu! Silvestrik, où es-tu maintenant? — Peut-être es-tu à plus de trois » cents lieues d'ici, ou jeté dans la grande mer en pâture aux poissons. Si tu » eusses voulu rester près de ta mère et de ton père, tu serais fiancé mainte- » nant, bien fiancé. — Tu serais à présent fiancé et marié à la plus belle fille » du pays, à Mannaik, de Pouldregat, à Manna, ta douce belle, et tu serais avec » nous et au milieu de tes petits enfants, faisant grand bruit dans la maison. — » J'ai près de ma porte une petite colombe blanche qui couve dans le creux du » rocher de la colline; j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le » nœud de rubans de mes noces, et mon fils reviendra. — Lève-toi, ma petite » colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu, volerais-tu loin, bien loin, » par delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie? — Vole- » rais-tu jusqu'à l'armée et me rapporterais-tu des nouvelles de mon pauvre » enfant? — Voici la petite colombe blanche de ma mère qui chantait dans le » bois; je la vois qui arrive aux mâts, je la vois qui rase les flots. — Bonjour

» à vous, Silvestrik, bonheur à vous et écoutez : j'ai ici une lettre pour vous.— » Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement ; dans trois ans et un jour » je serai près de mon père et de ma mère. — Deux ans s'écoulèrent, trois ans » s'écoulèrent. — Adieu, Silvestrik, je ne te verrai plus ! Si je trouvais tes pau- » vres petits os jetés par la mer au rivage, oh ! je les recueillerais, je les baise- » rais ! — Elle n'avait pas fini de parler qu'un vaisseau de Bretagne vint se » perdre à la côte, qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, et » faisant eau de toutes parts, se brisa contre les rochers. — Il était plein de » morts : nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il avait vu la » terre : et Silvestrik était là : mais ni père, ni mère, hélas ! ni amie n'avait *aimé* » ses yeux. »

On saisit tout de suite la différence des deux pièces et l'étendue du remaniement opéré par l'auteur de la seconde. Sa préoccupation était de donner à son chant l'intérêt historique qu'il n'avait pas et l'émotion qui n'y était guères. Si nous sommes touchés de la douleur ingénue du vieux père, le public élégant et à sentimentalité un peu banale que l'auteur a surtout en vue sera plus sensible aux larmes d'une mère, et choqué de ce mot plus vrai que touchant : « Je serais riche aujourd'hui... » Quant au dénoûment, le vaisseau désemparé, couvert de morts, l'image un peu précieuse de ces yeux qu'une fiancée n'a pas *aimés,* sont bien plus dramatiques que le retour jovial du soldat libéré et la pipe offerte au père comme un gage de repentir. Qu'a-t-il fallu pour opérer cette transformation et remonter de six ou sept siècles dans l'histoire ? Remanier une quarantaine de vers. Le cycle héroïque de *Lez-Breiz,* où M. de la Villemarqué veut nous faire voir l'histoire idéalisée de Morvan, martyr de la liberté bretonne au temps de Louis-le-Débonnaire, a été une œuvre plus laborieuse et plus hardie, en raison de son étendue et de l'importance des refontes. Au premier aspect, ce long cycle offre plus d'une invraisemblance ; d'abord la haute antiquité qu'on lui attribue et qui est très-supérieure à celle des chants historiques les plus anciens des autres collections connues. A peu d'exceptions près, en effet, la muse populaire ne remonte pas au-delà du quinzième siècle, et la plupart des recueils sont même restés en deçà. On sait ce que sont devenus, sous l'œil impitoyablement clairvoyant de la critique contemporaine, tant de pastiches où des écrivains peu circonspects ont puisé leur couleur locale, le chant basque d'Altabizcar, le *Jugement de Libussa* si cher aux ultrà-slaves de Bohême. Pour en revenir à *Lez-Breiz,* le choix même du héros était une seconde cause légitime de défiance. Si Lez-Breiz est le patriote Morvan, le vaillant adversaire du fils de Charlemagne, le poème armoricain aurait donc pour héros un brillant représentant de la liberté bretonne contre le

conquérant étranger, et un martyr de cette liberté : deux invraisemblances, nonobstant toutes les théories sentimentales qu'on a pu faire sur la justice distributive de la muse rustique. Rien de plus capricieux, sous ce rapport, que l'inspiration populaire. L'histoire ne manque pas d'hommes illustres et courageux qui ont soutenu, pour la liberté des petits peuples menacés par les colosses de la force brutale, les luttes les plus inégales, les plus héroïques, les plus désespérées : quelques-uns ont triomphé, mais combien ont péri à l'œuvre, depuis Epaminondas jusques à tant de glorieux morts contemporains! Feuilletons les collections de chants nationaux : à la place des grands noms consacrés par l'histoire, nous y trouverons comme héros favoris de la pensée populaire de très-équivoques personnages, presque toujours obscurs, parfois légendaires, des chevaliers d'aventure, voire des bandits doués des qualités que le peuple comprend le mieux, c'est-à-dire facétieux, galants, bienfaisants envers les pauvres gens, rudes envers les collecteurs d'impôts et la maréchaussée. Prenons quelques exemples : quel est le demi-dieu des Slaves du sud, Serbes et Bulgares? Ils n'ont que le choix parmi les tzars, les *younates* et les *voievodes* qui les ont si souvent menés à la victoire contre les Grecs byzantins ou les Turcs : au lieu d'une individualité de cette brillante pléiade, ils font prendre pour héros d'adoption Marko Kralievitch, qui malheureusement n'eut rien de légendaire, car c'était un gentillâtre serbe-macédonien du XVe siècle, qui se battit sous le drapeau turc ou sous le drapeau chrétien, selon les exigences de ses intérêts féodaux ou de sa vanité, et qui se fit tuer sottement et sans gloire dans une querelle misérable. Passons aux Roumains : quel a été leur unique grand homme avant le XVIIe siècle? Évidemment c'est le prince paladin Étienne de Moldavie. Or je ne connais sur lui qu'un seul chant roumain, *Kodréan* (qui par parenthèse est inédit) et il joue un rôle ridicule : le vrai héros du chant est le bandit Kodréan qui lutte de ruses avec le prince et finit par lui voler son premier-né et le mettre à la broche : coup d'éclat qui engage Étienne à le prendre au sérieux et à traiter avec lui.

La muse celtique, dira M. de la Villemarqué, obéit à de plus nobles inspirations. Je voudrais le croire, mais j'en demande la preuve et je ne la trouve pas. Le fonds de nos *guerz* authentiques est peu varié : ce sont en général des drames de village occasionnés par les passions sauvages de quelques hobereaux obscurs, parfois aussi les brillants coups d'épée de vrais chevaliers des anciens temps. A cette classe appartient un chant très-répandu en Bretagne et concernant un sieur des Aubrays (*Lezobrè* en breton), que l'Armorial nous montre n'avoir pu être antérieur au milieu du XVe siècle, et qui était probablement un certain Jean des

Aubrays, mort en 1651. De *Lezobrè* on a tiré *Lezbreiz* en faisant quelque peu violence à la langue, et plus tard, quand on a retrouvé les textes originaux, M. de la Villemarqué a de nouveau affirmé l'origine carolingienne de sa version de *Lezbreiz,* en ajoutant que le peuple ayant perdu, le souvenir du héros primitif, avait fini par appliquer l'ancien chant au Des Aubrays du temps de Louis XIV. Bien mieux, il pense que *Lezbreiz,* devenu universellement populaire en Bretagne, aura passé chez les Gallois et sera devenu le prototype du conte de Peredur dans le cycle de la Table-Ronde. La critique est absolument déroutée par de semblables assertions, qui sont répétées pour toutes les pièces antérieures à l'époque de la Ligue.

Le connétable Duguesclin a joué un rôle trop brillant dans notre histoire pour ne pas avoir une place dans le *Barzaz*. En 1363, il était à Guingamp, et sur les instances des bourgeois du lieu que molestaient des Anglais, maîtres des châteaux de Trogoff et de Pestivien, il attaqua et rasa ces deux nids de routiers. De là deux pièces du livre, le *Vassal de Duguesclin* et la *Sœur de lait,* dont les versions réelles, publiées récemment dans la collection Luzel, n'ont rien de l'éclat emprunté qu'elles revêtent dans le *Barzaz*. Le noble sire Jean de Pontorson, vassal du connétable, y devient un petit marchand de Rouen, Jeannot-le-Bon-Garçon, volé dans une auberge de Rohan en allant à une foire et le routier anglais Rogerson de M. de la Villemarqué est un certain sire de Rosmelchon qui se lève matin pour aller guetter les jeunes paysannes sur les routes. Je connais un chant inédit, le *Suisse*, qui a passé par les mêmes modifications. Il s'agit de paysans cupides qui vendent leur sœur a un gros Suisse (probablement un chef de lansquenets de l'armée royale au temps de la Ligue). Ce Suisse est transformé dans le *Barzaz* en un baron de Jauioz, noble gascon du XIVe siècle, que M. de la Villemarqué suppose arbitrairement avoir voyagé en Bretagne. La version véritable a deux traits que l'on s'est bien gardé de conserver dans l'autre. « Le grand Suisse est au coin du feu, gros comme trois hommes ordinaires : comment dormir avec un pareil monstre ! » La captive voit passer des hirondelles et les charge d'un message pour sa famille, « excepté pour mon frère Louis, ce brigand qui m'a vendue au Suisse ! » Dans le *Barzaz,* elle pardonne à son frère Louis, une vraie fin de romance. L'autre version, la vraie, est plus naturelle, elle est plus bretonne surtout. Ce système de rajustement est dangereux, car si on l'admet une fois, il sera difficile d'établir la limite où il doit s'arrêter. Je remarque par exemple, que plusieurs chants du *Barzaz* ont été *remontés* de plusieurs siècles au moyen d'un très-léger changement, consistant à remplacer des

noms modernes par des noms anciens équivalents. Dans le *Seigneur Nann,* par exemple, qui est reporté à l'époque druidique, Nann est armé « d'une forte lance en chêne : » dans le vrai chant, le *Comte et la Naine,* le comte a tout bonnement son fusil. On remarque que dans tous les chants du *Barzaz* qui précèdent le xve siècle, il n'est question que de lances, d'arcs et de flèches, qui ont remplacé assez arbitrairement les fusils et les pistolets des textes véritables. A propos du *Seigneur Nann,* je ferai observer la singulière préoccupation d'archaïsme qui a fait placer, parmi ses chants de l'époque druidico-bardique, l'épisode burlesque où figure Jean du Trévou. Le vrai Jean du Trévou a fini par être retrouvé par M. Le Men qui l'a connu : c'est un vétérinaire empirique du village de Trévou, qui vivait il y a douze ans et qui vit peut-être encore.

Nous arrivons à quelque chose de plus grave, à une série de chants qui ne sont plus remaniés, mais qui sont sortis tout entiers du cerveau de poètes contemporains ; les *Prophéties de Guinclan,* la *Ville d'Is,* le *Vin des Gaulois, Nominoé,* sont aisés à reconnaître pour des pastiches assez réussis, et ne sont probablement pas les seuls. Le succès du *Barzaz Breiz* a eu un résultat regrettable, celui de tenter des gens d'esprit qui maniaient facilement les vers bretons et qui n'ont vu qu'un passe-temps amusant et inoffensif dans des mystifications de ce genre. Une collection dont l'auteur est mort il y a peu d'années et dont l'école bretonne attendait merveilles, celle de M. de Penguern, est pleine de ces pastiches, et à voir le choix malheureux des quelques chants de cette collection qui ont été publiés çà et là, on serait tenté de croire qu'elle ne contenait guère autre chose. Les meilleurs de ces chants, la *Vieille Ahès,* les *Moines de l'île Verte,* sont aujourd'hui reconnus pour l'œuvre d'un jeune poète très-sympathique, mort récemment, et que des poésies françaises sur la Bretagne avaient classé parmi les talents vigoureux de second ordre. M. K. était un écrivain fort loyal, qui n'entendait commettre là qu'une espièglerie fort licite, et il n'est nullement prouvé qu'il songeât sérieusement à tromper le public sur la provenance de ses imitations. Cependant, quel que soit l'auteur des chants du *Barzaz* énumérés plus haut, il n'en est pas moins vrai que M. de la Villemarqué a reçu de ses correspondants bretons des pièces entièrement apocryphes, aussi apocryphes que les chants basques des *Cantabres* et de *Roncevaux,* et qu'il n'y a pas saisi au passage des détails qui auraient dû le mettre en défiance, de grossières fautes de langue[1], des erreurs chronologiques.

1. *Klouar Dahut,* douce Dahut. L'adjectif, en breton, ne se met jamais devant le substantif sauf dans les mots composés, d'ailleurs assez rares, comme *mad-oberou,* bonnes

En voici une assez grave. Le chanoine Moreau, historien de la Ligue en Basse-Bretagne, parle d'une insurrection rurale qui saccagea Quimper en 1430 ou 1489 : il ne sait trop laquelle des deux dates. Sur ce texte, un pasticheur compose les *Jeunes gens de Plouyé,* et choisit la date de 1430, afin de faire figurer dans son petit poème le vénérable évêque Rosmadec, qui ne mourut qu'en 1446. Le morceau paraît dans le *Barzaz* et des recherches trop tardives dans les archives de Quimper démontrent que c'est la date de 1489 qui est la vraie.

Encore une fois, je ne veux pas accuser M. de la Villemarqué de ces inventions : mais il a obéi à un besoin fâcheux de pittoresque à tout prix en accordant l'hospitalité de son livre à des œuvres suspectes, dont l'auraient dû garantir le sentiment de l'art et le savoir en matière de philologie bretonne qu'on ne peut lui contester. Le *Barzaz* a fait école, et les faux chants historiques se sont tellement mêlés aux vrais que l'on n'a souvent, pour distinguer les uns des autres, d'autre guide qu'un sens intime plus ou moins facile à éveiller, et discutable en tout cas. Je suis persuadé, par exemple, que le chant de la collection Penguern intitulé la *Révolte du papier timbré,* est un pastiche bien fait, mais je n'en puis donner de preuves aussi catégoriques que pour la *Ville d'Is* ou la *Vieille Ahès.* Celle-ci a une histoire assez amusante. Une vive polémique est engagée depuis environ dix ans en Bretagne, sur la question de savoir si le peuple breton actuel descend en très-grande majorité des émigrés bretons expulsés par les Saxons au cinquième siècle, ou si ces émigrés se seraient fondus dans une population gauloise armoricaine beaucoup plus nombreuse que les nouveaux venus. La fiscalité impériale avait transformé la Gaule en désert, disent les uns : il a fallu qu'une masse puissante d'immigrants vînt repeupler l'Armorique reconquise par les forêts et les bêtes sauvages. — Le régime impérial n'était pas aussi funeste que vous le dites, répondent les autres : il a donné à notre pays une prospérité relative, et les Bretons ne s'y sont établis que comme des fugitifs recourant humblement à l'hospitalité des indigènes. Au milieu de la discussion, soutenue des deux côtés (surtout du côté *breton*) avec un esprit d'érudition et de critique qui manque trop souvent aux philologues du même pays, le coryphée de l'école « nationale » M. de la Borderie, apporta un beau chant intitulé la *Vieille Ahès,* qui racontait dans un style apocalyptique la construction des voies romaines dans la Gaule, et montrait derrière le constructeur de routes, le collecteur du fisc venant faire

œuvres : *goal-gomzou*, mauvaises paroles : *goal-amzer,* tempêtes : *an droug-speret,* le mauvais esprit.

le vide dans la campagne, pendant que des aigles noirs et des aigles gris se battaient dans la plaine. M. de la Borderie admettait sans hésitation l'antiquité de ce chant, passé, selon lui, du gaulois dans le breton : il y lisait couramment l'histoire de la fiscalité romaine, des guerres civiles pour l'Empire, des invasions barbares : il voyait dans Ahès une figure allégorique et faisait à ce sujet un rapprochement émouvant avec la *Marianne* des carriers socialistes de Maine-et-Loire. Ce chant confirmait tellement sa thèse, qu'il n'avait qu'une crainte, c'était d'être soupçonné de l'avoir fabriqué pour les besoins de la cause. M. de la Borderie avait tort de s'inquiéter : nul ne le soupçonnera d'inventer des textes, et d'ailleurs le « coupable » est connu. Cette pièce sort de la collection Penguern, et l'auteur est M. K. désigné plus haut.

V

Ainsi, pour me résumer, le mouvement philologique breton a inspiré des œuvres qu'on peut ranger en deux catégories distinctes, celles qu'on a faites *en* cette langue et celles qu'on a faites *sur* elle, en d'autres termes, les travaux purement littéraires et les choses d'érudition. Cette dernière classe est nécessairement la plus faible des deux. Outre que le patriotisme ardent et souvent chimérique des Celtes s'accommode mal de la froide rigueur que l'érudition contemporaine a empruntée aux sciences d'observation, nos celtistes provinciaux, éloignés des grands centres où ils pourraient se mettre au courant des progrès inouïs que la philologie celtique a faits depuis trente ans à l'étranger, aiment mieux se tirer d'affaire par le dédain. Vous rencontrerez des gens qui vous diront sérieusement que Zeuss et Pictet, ne parlant pas le breton, n'ont pas eu qualité pour en traiter. Les excentricités de la vieille école celtique, — *celtica negata, negatur orbis*, — se manifestent encore de temps à autre. A un récent congrès gallois (*eisteddfod*), un orateur bas-breton est venu déclarer qu'on parle breton en Perse, et que sans savoir un mot de persan, il causait couramment avec les marchandes de légumes de Téhéran. Ce n'est là qu'un cas isolé : mais il n'en est pas moins vrai que les études celtiques n'existent pas en Bretagne, et que MM. Gaidoz et d'Arbois de Jubainville, qui représentent dignement dans ces études la philologie française en face de l'Allemagne, sont tous deux étrangers au sol armoricain.

Si les œuvres érudites font un peu défaut, le contingent littéraire est abondant. Autour du drapeau de Legonidec relevé par M. de la Villemarqué s'est groupé un essaim de chauds patriotes, jeunes pour la plupart, qui ont pris pour mot d'ordre l'épuration de la langue et essayé

d'agir directement sur l'esprit rétif de leurs compatriotes. Ils ont échoué, et il n'entre pas dans le plan de cette étude d'en développer longuement les raisons. La principale cause est que, préoccupés avant tout de purisme, ils ont parlé au paysan une langue conventionnelle et pédantesque qui l'a rebuté. Tous font des vers, et presque tous ont un vrai talent : talent surtout descriptif, il est vrai, mais qui rachète par l'éclat des images et la souplesse de la forme les lacunes du fond. Cette école procède de Brizeux croisé de Turquety : mais elle n'a pas la chaleur communicative du poète de *Marie*. Le peuple ne l'écoute pas : les lettrés, qu'elle a surtout en vue (elle n'imprime à peu près rien qui n'ait une traduction française en regard), les lettrés ont d'autres sources d'émotion poétique à leur portée. Sans parler des plus hautes gloires, quand on a lu une satire de Laprade, un poème néo-grec de Leconte de l'Isle, ou d'André Lefèvre, un sonnet de Soulary, on trouve quelque monotonie à la perpétuelle paraphrase de « la terre de granit recouverte de chênes.» Ces douze ou quinze rénovateurs dévoués et convaincus n'ont en Bretagne (un seul excepté) d'autre public qu'eux-mêmes. Je le constate avec tristesse, leur patriotisme et leur talent méritent mieux : mais ils ont infiniment moins agi sur l'esprit des campagnes que tels poèmes dramatiques ou comiques qui leur inspirent une sainte indignation, les *Quatre fils Aymon, Michel-Morin, l'Enfant Sage*. Morlaix est la seule ville de l'Ouest au-dessus de dix mille âmes, où la classe ouvrière ait obstinément conservé le breton, malgré le chemin de fer et les usines. Parmi les causes de cette durée exceptionnelle de l'idiome national, je n'hésite pas à ranger un vieux petit théâtre breton perdu au fond d'un faubourg, où l'on jouait des pièces originales et des traductions de mélodrames de boulevard, écrites dans un patois déplorable, le même, hélas ! que celui de *Sainte Nonn* ou de Dom Lagadeuc. Je me souviens d'y avoir conduit, il y a des années, un voyageur américain qui est aujourd'hui un illustre homme d'État, M. Charles Summer, qui s'y amusa beaucoup sans comprendre un mot.

La philologie et la littérature bretonnes sont toutes deux dans une fausse voie, et il n'est guère à espérer qu'elles en sortent d'ici à un certain temps. M. de la Villemarqué aura sa part de responsabilité dans cette déviation, par la très-réelle influence qu'il a exercée et par le caractère indécis de son livre qu'il s'obstine à nous donner comme historique, tandis que c'est avant tout une œuvre d'art. Le « barde de Nizon », comme il s'intitule lui-même, a l'imagination trop vive et trop nerveuse pour s'astreindre aux arides minuties de l'érudition : il n'a presque jamais touché à ce domaine sans exciter en Angleterre et en France des réclamations parfois acerbes ; mais dès qu'il en sort, il rede-

vient ce qu'il est réellement : un poète et un artiste délicat. Je ne connais pas (et je le regrette) la chanson d'ivrogne qu'il a entendue dans un cabaret de Coray et qui lui a servi à composer sa superbe *Danse de l'Epée;* mais ces strophes fières et folles sont si heureusement adaptées à l'air non moins sauvage qui les accompagne, que tout le monde y a été pris dès l'abord. Je sais bien que beaucoup de choses trop modernes, éparses dans cette collection, accusent leur temps et le goût régnant vers 1839 : telles sont ces descriptions romantiques où la muse populaire ne s'attarde jamais, ces petits paysages dont le livre est rempli, cette mer comparée à une cavale bleue qui hennit et bondit de joie, ou bien encore certaines préciosités sentimentales, concessions évidentes aux engouements d'une génération qui chantait les romances bretonnes de Mlle Loïsa Puget. Ces petites imperfections ont été loin de nuire au succès du « barde », succès dont la Bretagne a singulièrement profité comme renom.

Quels que soient les auteurs réels des chants compris dans le *Barzaz Breiz*, qu'ils aient vécu il y a des siècles ou qu'ils soient nos contemporains, la muse celtique a toujours le droit de les compter comme siens, et nous ne comprenons guère l'étrange patriotisme qui voit un crime de lèse-nationalité dans toute tentative impartiale faite pour apporter dans ces études des lumières nouvelles. Il y a là un malentendu qui, s'il se prolongeait, menacerait l'esprit breton de rester éternellement dans un faux art, une fausse critique, une fausse histoire. Voilà pourquoi il n'est que temps de laisser derrière soi les mirages séduisants et d'entrer dans les saines réalités avec des œuvres comme les *Chants de Basse-Bretagne* (Gwerziou Breiz-Izel) de M. Luzel, résultat de recherches patientes qui ont duré trente-deux ans [1]. La vraie muse populaire est là, avec les scories qui sont la marque particulière de l'inspiration rustique, et qui ont été si soigneusement écartées du *Barzaz*. Que M. Luzel ne se fasse pas d'illusions. Son livre ne sera pas adopté par le monde élégant : les pianistes en renom ne joueront pas ses mélodies dans les salons de *high-life*, et il peut être sûr d'avance qu'il n'aura pas les sept éditions de M. de la Villemarqué. En revanche, son livre, déjà recommandé par un philogogue d'un goût sûr [2], prendra place parmi les classiques de la poésie populaire chez les races héroïques de l'Europe, à côté des chants grecs de Passow et des *piesmas* serbes de Vouk Stephanovich. J'estime qu'il y a compensation.

Guillaume LEJEAN.

1. Il y a dans cette collection des chants recueillis en 1836, trois ans avant le *Barzaz-Breiz*.
2. M. Renan, *Débats* de 1868.

NOMS PROPRES BRETONS

COMMENÇANT PAR *Ab* OU *Ap*.

I.

La note de M. Renan relative à l'étymologie du nom d'Abélard, publiée dans le premier volume (p. 263 et suiv.) de la *Revue Celtique*, donnera peut-être quelque intérêt aux observations suivantes sur les noms propres bretons dans la composition desquels entre le mot *Ab* ou *Ap*, fils. En voici la nomenclature aussi complète que possible[1] :

Abalain, Abalan.	84
Abalea, Abalia, Abeillea, Abeille.	54
Abaler (*sic*) ?	1
Abariou (Ab-Cariou)[2] ?	2
Abarnot, Abernot.	26
Abharnou, Abarnou.	21

1. Les chiffres indiquent le nombre de personnes portant les noms devant lesquels ils sont placés, mortes dans toute l'étendue de l'ancien évêché de Léon, pendant la période décennale de 1802 à 1813.
2. Il faut probablement lire Abaziou.

Abautret.	29
Abaziou [1].	26
Abeghile (filius alterius).	17
Abeozen (filius Eudonis).	5
Abiven, Abyven (filius Yvonis).	151
Aperry, Apery, Appere, Abere, Abare (Ab-Herry, filius Henrici).	41
Abgrall, Accrall, Acrall, Avrall (filius Gradloni).	316
Abgueguen.	8
Abguillerm (filius Guillelmi).	8
Abhamon, Apphamon, Appamon, Apamon (filius Hamonis).	21
Abherve, Apperve, Aperve (filius Hervei).	22
Abili.	73
Abiliou [2].	1
Abjan, Abjean.	57
Abolier, Aboliver, Abolivier.	18
Abomnes, Abonnes (filius Omnesii).	2
Apriou, Appriou (Ab-Riou).	25
Apprioual, Arioual, Brioual, Avroual (Ab-Rioual, filius Rivalloni).	9
Total,	1017

On trouve encore les formes composées suivantes :
Aperebeozen (Ab-Herry-Ab-Eozen, filius Henrici filii Eudonis).
Abgrallabhamon. (Ab-Grall-Ab-Hamon, filius Gradloni filii Hamonis).

Pour me rendre compte d'une manière exacte de la distribution géographique de ces noms dans le Finistère, j'ai fait dans les tables décennales de ce département, un relevé par commune, de tous les individus morts de 1802 à 1813, dont le nom commençait par le mot *Ab*. Le résultat de ce dépouillement a été que ces sortes de noms sont particuliers à l'ancien évêché de Léon. On ne les trouve qu'exceptionnellement dans quelques villes des évêchés de Quimper et de Tréguier; et ceux qui les portent dans ces localités, appartiennent à des familles originaires du Léon.

Voici de quelle manière ces décès sont répartis, pendant cette période, dans chacun des trois archidiaconés de l'ancien diocèse de Léon :

1. Formé, je pense de Ab-Siou. *Siou* est un nom très-répandu dans le Léon. *Aziou* ne s'y rencontre pas.
2. *Iliou* est le pluriel d'*Ili*, nom d'homme commun dans l'évêché de Léon. Les noms de famille affectent souvent la forme du pluriel, dans toute la Bretagne bretonnante (*Eozenou, Euzenou, Evenou, Ivinou, Douarinou, Jezequellou*, etc.).

I. Archidiaconé de Léon (Partie Est du diocèse. — Borné au N. par la Manche, à l'E. par la rivière de Morlaix; au S. par la chaîne des montagnes d'Aré; à l'O. par la rivière la Flèche, en breton Seaz).

Bodilis	18
Carantec	1
Cleder	23
Comanna	5
Guiclan	38
Guimiliau	4
Lampaul-Guimiliau	34
Landiviziau	58
Lanhouarneau	15
La Roche	4
Loc-Eguiner	2
Locmelar	10
Mespaul	1
Morlaix	18
Pencran	1
Pleyber-Christ	6
Ploudiry	6
Plouenan	2
Plouescat	14
Plougoulm	6
Plougourvest	7
Plouneour-Menez	17
Plounevez-Lochrist	38
Plouvorn	12
Plouzévédé	12
Roscoff	2
Sibiril	3
Sizun	8
Saint-Martin-des-Champs	2
Saint-Pol-de-Léon	4
Saint-Sauveur	11
Saint-Thégonnec	22
Saint-Vougay	5
Taulé	4
Treflevenez	2
Tresilidé	1
Total,	416

II. Archidiaconé de Quemenet-Ili. — (Partie centrale du diocèse. — Compris entre la Manche au N.; la rivière la Flèche, à l'E. et les rivières Aber-Vrac'h et Aber-Benoit au S.-O.)

Goulven	8
Guiquelleau	7
Guissény	30
Kerlouan	66
Kernilis	9
Kernouez	5
Lanarvily	6
Landeda	5
Lannilis	24
Lesneven	38
Ploudaniel	30
Plouedern	7
Plouguerneau	46
Plouider	36
Plounéour-Trez	40
Plouneventer	25
Saint-Frégant	11
Saint-Méen	16
Saint-Servais	4
Treflez	6
Trégarantec	10
Trémaouezan	9
Total,	448

III. Archidiaconé d'Ack (Partie Ouest du diocèse. — Séparé du précédent archidiaconé par les rivières Aber-Benoit et Aber-Vrac'h; entouré de tous autres côtés par la mer).

Bourg-Blanc	16
Brélés	1
Gouesnou	2
Guipavas	3
Lambezellec	27
Landerneau	41
Le Drenec	9
Loc-Brevalaire	5
Locmaria-Plouzané	3
Plabennec	8
Plougonvelen	2
Plouguin	4
Ploumoguer	5
Plouvien	15
Saint-Marc	4
Saint-Pabu	1
Saint-Pierre-Quilbignon	2
Saint-Renan	1
Saint-Thonan	1
Treglonou	3
Total,	153

Il résulte de ce relevé, que le nombre des décès de personnes dont le nom commençait par *Ab* ou *Ap*, dans l'évêché de Léon, fut de 1017, pendant la période décennale de 1802 à 1813, et que la moyenne de ces décès, par commune, fut de 20 pour l'archidiaconé de Quemenet-Ili, de 11 pour celui de Léon, et de 7 pour celui d'Ack. Si dans ce dernier archidiaconé, on ne tient pas compte des décès de Landerneau, ville placée aux confins des trois archidiaconés du diocèse de Léon, ni de ceux de Lambezellec, commune qui s'étendait jusqu'aux portes de Brest, et sur le territoire de laquelle demeuraient un grand nombre d'ouvriers

employés aux travaux de l'arsenal de cette ville, et venus pour la plupart de tous les points de l'évêché, on obtient une moyenne de 4 décès seulement pour les communes de l'archidiaconé d'Ack.

Le mot *Ab* ou *Ap,* qui, comme on vient de le voir, était autrefois d'un usage général dans le pays de Léon, ne se retrouve ni dans le cornique, ni dans les dialectes bretons de Tréguier, de Cornouaille et de Vannes. Mais il existe dans le gallois. Avant l'adoption des noms de famille ou surnoms, ce mot était très-usité dans la Cambrie et il a continué à y être employé dans les généalogies.

De cette donnée philologique, on pourrait conclure que les Bretons qui colonisèrent la partie de la cité des Osismii représentée par l'ancien diocèse de Léon, étaient sortis du Pays de Galles. Cette conclusion serait conforme aux présomptions historiques.

Je suis très-porté à croire, en effet, que la partie nord de l'Armorique, de l'Océan à la rivière de Couesnon, formant le territoire de la cité des *Osismii*[1], fut d'abord occupée par les *Dumnonii* de l'île de Bretagne, qui y fondèrent le royaume de *Domnonée*. Les *Cornavii* des bords de la Saverne s'établirent ensuite au-dessous des *Dumnonii,* dans le territoire de la cité des *Corisopites* ou *Curiosolites* qui prit plus tard le nom de *Cornubia* (Cornouaille). Il est fort probable que ces derniers colonisèrent aussi la cité des *Veneti*[2]. Ce ne serait que plus tard qu'une colonie d'émigrants, partie de la Cambrie, serait venue s'implanter dans le pays déjà occupé par les *Dumnonii*, et y aurait fondé le comté et l'évêché de Léon. On se rendrait compte ainsi de la suprématie que les rois de la Domnonée exercèrent sur les comtes de Léon pendant une partie du VIe siècle, et

1. Voir *Études historiques sur le Finistère*, par R. F. Le Men. Quimper, Jacob, rue Kéréon, 37. — J. Salaun, rue Kéréon, 56.

2. Quelques personnes frappées de la grande différence qui existe aujourd'hui entre le breton de Vannes et les autres dialectes bretons, ont cherché à l'expliquer par une différence d'origine. Je crois qu'au moyen âge le breton de Vannes était le même que celui de Cornouailles. C'est ce qui paraît résulter de l'examen des noms de localités anciens de cet évêché, le seul moyen de comparaison dont nous puissions disposer à mon avis. La cause principale de l'altération du breton de Vannes a été le changement de l'accent tonique dans cet évêché. L'accent tonique breton, qui se place toujours sur la pénultième, n'existe plus dans le breton de Vannes. On l'y a remplacé depuis longtemps par l'accent tonique français. On se figure aisément les ravages qu'une pareille substitution doit produire dans la constitution des mots d'une langue. L'altération produite dans le breton du sud de la Bretagne par l'introduction de l'accent tonique français se fait déjà sentir à quelques lieues de Quimper. Sur la limite du Finistère et du Morbihan, vers Quimperlé, l'accent tonique n'est ni breton ni français, ou plutôt il y a pour chaque mot deux accents toniques de même valeur, l'un français et l'autre breton. L'effet de ce double accent qui s'emploie aussi bien en breton qu'en français dans cette zone de transition, est loin d'être harmonieux. Je doute qu'il existe en France un *parler* plus désagréable que celui de Quimperlé. Dans l'évêché de Tréguier l'accent breton s'est maintenu malgré le voisinage du pays *Gallo*. Aussi le breton est-il loin d'avoir éprouvé dans cet évêché les altérations que l'on remarque dans le breton de Vannes.

on s'expliquerait pourquoi l'auteur de la *Vie de Saint-Paul Aurélien* donne encore le nom de Domnonée au territoire du comté de Léon, à une époque où les comtes de ce nom s'étaient rendus indépendants.

Dans cette hypothèse, on serait en droit de conclure de la statistique donnée plus haut, que la partie de l'évêché de Léon qui fut le plus fortement occupée par les émigrants gallois, fut l'archidiaconé de Quemenet-Ili (*Commendatio-Ili*)[1]. C'est dans ce territoire qu'était située la capitale des Osismii, *Vorganium,* dont je viens de découvrir l'emplacement à l'embouchure et sur la rive droite de l'Aber-Vrac'h[2]. C'est aussi dans cet archidiaconé, notamment dans les communes de Guisseny, de Kerlouan et de Plouneour-Trez, qu'existe une race particulière d'hommes appelés *Paganis* (expression que l'on traduit par *païen*), qui ont conservé jusqu'à nos jours des mœurs bizarres et sauvages, tout à fait différentes de celles des populations voisines.

L'archidiaconé de Léon bien plus étendu que le précédent vient en seconde ligne sous le rapport de l'importance de la colonisation galloise.

Quant à l'archidiaconé d'Ack (abréviation d'*Achmensis* ou d'*Agnensis*), les traces de la colonisation galloise y sont bien moins sensibles que dans les deux subdivisions ecclésiastiques dont il vient d'être question. Il y a sur le littoral de cet archidiaconé des cantons entiers où l'on ne trouve aucun nom d'homme commençant par *Ab*. Il n'en existe pas non plus dans l'archipel d'Ouessant qui faisait partie de son territoire. Il n'y avait, dans le principe, dans l'évêché de Léon que deux *pagi,* le *pagus Leonensis,* et le *pagus Agnensis*. La forme *pagus Achmensis* se rencontre dans la *Vie de saint Paul Aurélien*. Je suis très-porté à y voir une altération de *pagus Oxmensis*. A l'appui de cette opinion je ferai observer que *Vorganium,* capitale des *Osismii,* dont le nom se changea plus tard en celui du peuple dont elle était la ville principale, était dans ce *pagus;*

1. Voir le mémoire que je viens de publier sur la ville de *Vorganium* dans mes *Études historiques sur le Finistère*.

2. A l'appui de l'hypothèse de la colonisation de l'évêché de Léon par des émigrants venus du Pays de Galles je reproduis ici une observation que j'ai déjà consignée ailleurs, (L'Aguilaneuf. — *Revue Archéologique*, nouv. série, t. X, p. 178). Le mot *aber* signifie confluent de deux rivières, ou embouchure d'un fleuve. Il y a dans le département du Finistère six rivières de ce nom : l'*Aber-Vrac'h*, en Landéda; l'*Aber-Benoit*, en Lannilis; l'*Aber-Ildut*, en Lannildut; l'*Aber-Lac'h*, aujourd'hui *Lauberlac'h*, en Plougastel-Daoulas, dans la rade de Brest; l'*Aber*, en Crozon, dans la baie de Douarnenez, et l'*Aber* dans le chenal de l'île de Batz, entre Roscoff et Santec. Ce mot, que l'on rencontre si fréquemment dans le pays de Galles, paraît être, en Bretagne, particulier à l'ancien évêché de Léon et aux parties de la Cornouaille qui ont été autrefois possédées par les comtes de Léon. On ne le trouve pas dans les autres évêchés bretons, où il est assez fréquemment remplacé par le mot *Avon*, que l'on ne rencontre pas dans l'évêché de Léon, et dont la forme ancienne est *Hamn* (*Cartulaire de Landévennec*, texte du xie siècle, cfr. *amnis*), d'où *Afn*, *Haffn*, *Avn*, *Aven*, *Avon*, *Aon* et *On*, dont les géographes modernes ont fait *Aulne*, nom actuel de la rivière de Châteaulin (Finistère).

car je ne doute pas que la subdivision féodale et ecclésiastique du *Quemenet-Ili,* n'ait été établie aux dépens de son territoire.

II.

Je ne connais pas actuellement dans le département du Finistère, de noms propres, dans la composition desquels entre le mot *Mab,* fils. S'il en existe, ils doivent être fort rares. En parcourant le contrôle général des conscrits de ce département pour les années 1806, 1807, et 1808, je n'ai trouvé que le nom *Mabetad*, qui présente cette particularité. Encore est-il bon de faire observer que le mot *Mab* n'y remplit pas exactement le rôle de l'*Ab* des noms léonnais. *Mabetad* signifie en effet *fils de son père*, et appartient à une catégorie de noms bretons qui sont toute une phrase, tels que : Ian *Berhehouc*, Jean *Court-son-cou* (qui a le cou court) ; Iouen *Doughedroat,* Yves *Porte-son-pied ;* Lan *Poezhevara*, Alain *Pèse-son-pain* ; Per *Sarhelagat ;* Pierre *Ferme-son-œil*, etc.

Dans un rentier de 1477 de biens appartenant au duc de Bretagne en la paroisse de Ploesane (Plouzané)[1], je trouve le nom *Mapedat,* qui diffère surtout de la forme précédente par la mutation de la lettre *t,* et le nom *Mapodore*. Dans ces deux noms le *p* remplace le *b* que l'on remarque constamment en Cornouaille, dans les anciens exemples du mot *Mab*. La commune de Plouzane[2] était autrefois comprise dans l'archidiaconé d'Ack, c'est-à-dire dans la partie de l'évêché de Léon où l'élément gallois, comme je l'ai fait observer plus haut, a laissé dans la population moins de traces que dans le reste du diocèse. On pourrait donc attribuer à l'élément *Domnonéen* les deux noms que je viens de mentionner et dans la composition desquels entre le mot *Map*.

Le mot *Mab,* dans les actes du moyen âge, est le plus souvent représenté par sa traduction latine *filius*, mais la forme bretonne se remarque quelquefois, au XIe et au XIIe siècle, notamment dans des titres de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère, ancien évêché de Cornouaille) : Daniele mab Riou ; Riuallun mab Kiled ; Riuallun mab Herueu ; Roderch mab Albatt ; Irispoë mab Numenoë (commencement du XIIe siècle) ; Eudon mab Iestin ; Riuallen mab Euen ; Guilhelmus mab an Dunan (1161)[3]. Je n'ai pas rencontré le mot *Ab* dans les actes de cette époque.

1. Archives du Finistère.
2. Canton de Saint-Renan, arr. de Brest (Finistère).
3. Voir *Histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, par dom Placide le Duc, publiée avec une continuation jusqu'en 1790, des notes et des pièces justificatives par R. F. Le Men. — Quimperlé, Th. Clairet.

Je crois utile de faire remarquer que je ne connais pas d'exemple du mot *Ab* employé devant un surnom, tandis que l'on voit par le nom Guilhelmus mab an Dunan, cité plus haut, que le mot *Mab* s'employait dans cette circonstance; car *an Dunan* est évidemment un surnom.

L'usage d'ajouter à son nom celui de son père, de son grand-père et même de son bisaïeul, s'est conservé plus longtemps dans l'évêché de Léon que dans le reste de la Bretagne. On trouve dans plusieurs actes du XIVe siècle passés par la Cour de Penzé, près Morlaix, des généalogies de ce genre, dont voici un exemple : « Scaichent toutz que par nostre court de Pensaez, Hervé, le fiuz Henry, le fiuz Alin, le fiuz au Charpentier vendist à Alin de Quoetthiraezeuc, etc. »

Le nom *Alard* est rare dans le Finistère, et appartient à l'ancien évêché de Léon, ainsi que sa forme bien plus commune *Elard*. On écrit ordinairement ces noms avec un *d* à la fin. Cependant leurs diminutifs *Alary* et *Elary* que l'on trouve assez fréquemment, semble indiquer que leur orthographe régulière est *Alar* et *Elar*.

Alar est le nom d'un saint breton très-populaire en Léon et dans certaines parties de la Cornouaille, qui est peut-être le même que saint Alor, patron de plusieurs paroisses de ce dernier évêché, et qui figure le troisième dans le catalogue des évêques de Quimper. Mais comme sa légende n'est pas connue on lui a substitué celle de saint Eloi, et on en a fait un forgeron ou un maréchal-ferrant. De sorte que saint Eloi est invoqué dans ce pays sous le nom de *sant Alar*. Un assez grand nombre de chapelles sont dédiées au même saint sous ce double vocable. Dans la Cornouaille Armoricaine saint Eloi représente non-seulement saint Alar, mais aussi saint Teiliau, évêque de Landaff.

En m'occupant des recherches qui font l'objet de cette note, j'ai rencontré assez souvent les noms *Evillard*, *Ivillard* et *Acguillard*, dans des communes rurales du Finistère.

R. F. Le Men.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.

TREDE STROLLAD.

I.

203 *Neb 'zo laouen gand bara seac'h*
A gav da beuri e peb leac'h.

204 *Ann dour a red*
Ne ra droug da zen ebed.

205 *Ann tamm hag al lomm*
A zalc'h ann den en he blomm.

206 *Al lomm heb ann tamm*
A ra d'ann den kaout lamm.

207 *Ann tamm heb al lomm*
A zo war galon ann den evel plomm.

208 *Ar pod dour pa deu en ti*
Prest he c'houitel da bep-hini.

209 *Pep-hini d'he dro*
Evel ann toaz e go.

210 *Gwelloc'h eur pred bepred*
Eget eur bouezellad ed.

211 *Gwelloc'h eun tamm bemdez*
Evid re da Veurlarjez.

212 *Ne c'houzanver ket ann dienez ken a ve eat ar feunteun da hesk.*

213 *Biskoaz den gant naoun bras*
Tamm bara fall ne gavas.

214 *Sac'h goullo ne-d-eo ket evit chom en he za.*
Pa vez leun ar zac'h ne-d-a ket ken ebarz.

215 *Dioc'h he dant ve gorroed ar vuoc'h.*

216 *Roit d'ar zaout bouet freaz*
Hag e zavo dienn war al leaz.

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE BRETAGNE.

TROISIÈME SÉRIE.

I.

203 Qui de pain sec se contente
Trouve à se nourrir en tout lieu.

204 Eau qui court
Ne fait de mal à personne.

205 Morceau et goutte
Tiennent l'homme d'aplomb.

206 Goutte sans morceau
Fait faire à l'homme plus d'un saut.

207 Morceau sans goutte
Sur le cœur de l'homme pèse comme du plomb.

208 Cruche qui rentre à la maison
A chacun prête son goulot.

209 Chacun à son tour
Comme la pâte à lever.

210 Mieux vaut un repas, pour toujours assuré,
Qu'une boisselée de blé.

211 Mieux vaut un peu chaque jour
Que trop au carnaval.

212 On ne souffre pas de la disette tant que la fontaine n'est pas allée à sec.

213 Jamais homme ayant grand' faim
Ne trouva morceau de pain mauvais.

214 Sac vide ne saurait rester debout. (La faim et les privations débilitent l'homme.)
Quand le sac est plein, plus rien n'y entre.

215 Selon la dent on trait la vache. (C.-à-d. : d'après ce qu'elle mange, la vache donne du lait.)

216 Nourrissez bien vos vaches
Et la crème s'élèvera sur le lait.

II.

217 *Pred fall ha pred mad*
A zalc'h eun tiegez en he stad.

218 *Beza 'zo tri seurt beva : beva, bevaïk ha bevettez.*

219 *Souben ar c'hik hag irvinen*
A ra d'ar vatez teir chiken.

220 *Souben ann tri zraïk :*
Dour, c'hoalen ha baraïk.

221 *Kement 'zo fall*
A gar ar zall.

222 *Tammou bihan hag aliez*
A garg ar c'hof ha pa ve diez.

223 *Avalou douar da gwalc'h*
Hag ar c'hik just awalc'h.

224 *Ar pez a ra d'ann dridi beza treud,*
Kalz emaint war neubeud.

225 *Kerc'heiz a lez pesk bihan*
A zebr melfeden d'he c'hoan.

226 *Fars forn*
A vez debret gant ann dorn.

227 *Ann hini 'zebr stripou*
A zebr kaoc'h a-wesiou.

228 *Mad eo leaz dous, mad eo leaz trenk,*
Ha mad da bep-hini gouzout chom en he renk.

229 *Tri seurt tud a laka amann war ho bara : ar veleien, abalamour ma-z-int sakr; ann duchentil, abalamour ma-z-int nobl; hag ar païsantet, abalamour ma-z-int sod.*

230 *Gwadegen evit gwadegen pa vo lazet ar moc'h.*

231 *Ann hini a zebr avalou poaz*
Birviken askorn ne gac'haz.

232 *Eur sprec'hen a zebr aliez kement hag eur marc'h mad.*

233 *Braz al labour, — bihan ann dibri.*

234 *Marc'harit Milimaout,*

II.

217 Mauvais repas et bon repas
Tiennent un ménage en bon état.

218 Il y a trois manières de vivre : vivre, vivoter et misérer.

219 Soupe de viande et de navets
Fait triple menton à la servante.

220 Soupe de trois pauvres choses :
Eau, sel et méchant pain.

221 Tout ce qui est mauvais
Demande à être salé.

222 Morceaux petits et répétés
Remplissent le ventre, fût-il difficile.

223 Des pommes de terre tant que tu voudras,
De la viande — juste le nécessaire.

224 Ce qui fait que les étourneaux sont maigres
C'est qu'ils sont beaucoup sur peu.

225 Héron qui laisse petit poisson
Mange à souper des limaçons.

226 Far[1] cuit au four
Avec la main se mange.

227 Qui tripes mange
M.... parfois avale.

228 Bon est le lait doux, bon est le lait aigre,
Et bon est à chacun de savoir rester à son rang.

229 Trois classes d'hommes mettent du beurre sur leur pain : les prêtres, parce qu'ils sont sacrés; les gentilshommes, parce qu'ils sont nobles; et les paysans, parce qu'ils sont sots[2].

230 Boudin pour boudin quand on tuera le cochon. (C.-à-d. : cadeau pour cadeau, — service pour service, quand l'occasion se présentera. Quelquefois aussi : dent pour dent, — œil pour œil.)

231 Qui mange pommes cuites
Jamais os ne ch...

232 Une haridelle mange souvent autant qu'un bon cheval.

233 Grand le travail, — petit le manger.

234 Marguerite Milimaout,

1. Espèce de flan qui se fait avec du lait, de la farine de froment, du sucre et des œufs.
2. Ce dicton railleur tend à établir l'égalité des hommes devant la faim.

Deut dre ama gand ho saout :
Kig ha fars a zo er pod,
Deut dre ama hag ho po lod.

235 *Perigou melen, kraouennigou gell,*
N'euz ar vatez gand ar mevel;
Krampoez amanenet, bannigou lez,
N'euz ar mevel gand ar vatez.

III.

236 *Laka kig er pod,*
Ann tan, sur, hen devezo lod.

237 *Pa-z-a ar billik war ann tan*
Ez a ann daou en unan.

238 *Pep loudouren*
A gav mad he c'heusteuren.

239 *Ianned eo matez Ianned,*
Ianned hag he mestrez a ribod kevred[1].

240 *Bevin, houad, ha kik maout*
'Zo mad d'ann neb hell ho c'haout.

241 *Bramma a ra eur bourc'his, pa he gof a zo goullo, hag eur breizad a vreugeud, pa he hini a zo leun.*

242 *Paourentez a dosta en kuz*
Euz kegin lipous ha re druz.

243 *Da c'henou a zo braz*
'Vel genou fourn ar raz.

244 *Nep 'zo lipous e vuzellou*
A lez noaz he jaritellou.

245 *Fanch koz a zebr iskiz*
Ken na dap gand he viz.

246 *Ne zebrann na chivr, na pleizenn,*
Red e monet da glask va nouenn.

IV.

247 *Micher ar remm*
Dibri boed ha klemm.

248 *Evid ar remm, ann drouk-penn hag ar glizienn,*

1. Le piquant de ce dicton repose sur le mot *ribod*, qui ne signifie pas seulement baratter, mais aussi faire ribote. Dire que Jeannette et sa maîtresse barattent de compagnie, c'est donner à entendre qu'elles s'enivrent ensemble.

Venez par ici avec vos vaches :
Viande et far [1] il y a dans le pot,
Venez par ici et vous en aurez morceau.

235 Petites poires jaunes, petites noix brunes,
Donne à la servante le valet;
Crêpes beurrées, petites gouttes de lait,
Donne au valet la servante.

III.

236 Mets viande au pot,
Le feu, sûrement, en aura sa part.

237 Quand le poêlon est sur le feu
Deux se réduisent à un.

238 Chaque souillon
Trouve son mauvais ragoût bon.

239 Jeannette est la servante de Jeannette,
Jeannette et sa maîtresse barattent de compagnie.

240 Chair de bœuf, canard et viande de mouton,
Bonnes choses pour qui peut les avoir.

241 Un bourgeois pète quand son ventre est vide, et un Breton rote quand le sien est plein.

242 La pauvreté s'approche à la sourdine
De délicate et trop grasse cuisine.

243 Ta bouche est grande
Comme la bouche d'un four à chaux.

244 Quiconque a les lèvres friandes
Laisse ses jarrets nus.

245 Le vieux François mange salement
Jusqu'à ce qu'il prenne avec les doigts.

246 Je ne puis manger ni chevrette, ni plie,
Il faut aller me chercher l'extrême-onction.

IV.

247 Métier de goutteux —
Bien manger et se plaindre.

248 A rhumatisme, migraine et crampe,

1. Le far dont il est ici question n'est autre chose qu'une pâte de farine de blé noir ou de froment que l'on fait cuire dans le bouillon, en la renfermant dans un sac de toile très-épaisse.

Ne gavot biken al louzaouenn.

249 *Bron goret hag askorn torret,*
Gwasoc'h 'vit ar werbl na euz ket.

250 *Ar c'hlenved a zeu war varc'h, hag a ia kuit war droad.*

251 *Da zistaga ar c'hlenved*
Eul louzou divezad n'hen deuz galloud ebed.

252 *Ann hik, iec'hed da vihannik,*
Ha da gozik, marvik.

V.

253 *Ann hini a ziwall sec'hed*
A ziwall iec'hed.

254 *Nemet sec'het pe naon a pe,*
Na zebr tamm na ne ev banne.

255 *Ev da win pur ha souben tomm,*
Ha pep hini diouc'h da ezomm.

256 *Muioc'h a dud a laz ar gwin*
Evit na bare ar medisin.

257 *Nep 'zo re vignoun d'ar gwin mad*
'Zo enebour da vab he dad.

258 *Aotrou Personn, deut afo,*
Ar foerellik eo a zo.
Aotrou Personn, deut d'ar red,
Ar foerellik na ehan ket.

259 *Ann nep hen euz evet a evo.*

260 *Ann neb a gar re ar gwin*
A ev dour a-benn ar fin.

261 *Digant mignoun eo well kaout dour*
Evit gwin digant traïtour.

262 *Bezit atao kuzet oc'h eun den mezo,*
Rak ar pez a oar ann holl her gwezo.

263 *Eur zac'h dizere eo.*

264 AR C'HILLOK. — *Erru ann oac'h d'ar ger.*
AR C'HAZ. — *Hag hen meo, meo, meo.*
AR C'HI. — *Atô, 'tô, 'tô, 'tô, vez* [1].

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. SALVET.

1. Ce dicton, qui est tout un petit tableau de genre, a de plus le mérite d'offrir un exemple des curieux effets d'harmonie imitative que les Bretons se plaisent à tirer de leur langue.

Vous ne trouverez jamais de remède.

249 Mamelle apostumée, os cassé,
Rien n'est pire que le bubon.

250 La maladie vient à cheval et s'en retourne à pied.

251 Pour triompher de maladie,
Tardif remède est sans vertu.

252 Le hoquet, — santé pour l'enfant,
Et, pour le vieillard, — fin prochaine.

V.

253 Qui est maître de sa soif
Est maître de sa santé.

254 A moins que tu n'aies soif ou faim,
Ne mange morceau ni ne bois goutte.

255 Prends ton vin pur et ta soupe chaude,
L'un et l'autre selon ton besoin.

256 Plus de gens fait mourir le vin
Que n'en guérit le médecin.

257 Quiconque aime trop le bon vin
Est ennemi du fils de son père.

258 Monsieur le Curé, venez vite,
C'est la foire qu'il a ;
Monsieur le Curé, dépêchez-vous,
La foire ne s'arrête pas.

259 Qui a bu boira.

260 Qui aime trop le vin
Par boire de l'eau finit.

261 Mieux vaut l'eau d'un ami
Que le vin d'un traître.

262 Ne confiez jamais vos secrets à l'homme ivre,
Car ce qu'il sait tout le monde le saura.

263 C'est un sac non fermé. (C.-à-d. : Il ne peut garder ce qu'on y met, ce qu'on lui confie.)

264 Le coq. — Le chef de la famille arrive à la maison.
Le chat. — Et il est ivre, ivre, ivre.
Le chien. — Toujours, toujours, toujours, toujours il l'est.

Recueilli et traduit par L. F. Sauvé.

THE BATTLE OF CNUCHA.

[The principal value of the following story from *Lebor na huidre*, an Irish Ms. written circa A. D. 1100, is that it presents probably the oldest written form of one important fragment of the legendary history so widely extended among the Celtic family in the British Islands, in which Find mac Cumhaill (or Fingal) occupies the part of principal hero, and Oisin, or Ossian, the part of narrator. The style of the narrative, so terse and simple, is in favourable contrast with the prosy, redundant, oftentimes absurdly bombastic compositions of a later period, and justifies the opinion of scholars that it was written some centuries earlier than the date of the Ms. from which the present text has been copied. The language, also, is singularly pure; on which account care has been taken to print in different type the portions of words represented by abbreviations in the original.

The admirers of Mac Pherson's ambitious attempt to localize the Ossianic legend within the narrow limits of North Britain, now happily through the growth of a more independent and unselfish spirit of criticism fast becoming fewer in number, will see with surprise that all the characters in this most ancient fragment of the literature of which he would rob all other branches of the Celtic race, are purely Irish. The places mentioned are likewise Irish. But though the Irish may justly

FOTHA CATHA CNUCHA INSO (*Lebor na huidre* p. 41 b).

Diambôi Cathair mór mac Fedelmthi fir urglais maic Cormaic geltai gáith irrigi Temrach, ocus Cond cétchathach hi Cenandos hi ferand rigdomna. Boi drúi amra la Cathair .i. Nuadu mac Achi maic Dathi maic Brocain maic

claim to have nursed Find, or at least to have stood to him in the traditional relationship of God-parents, they cheerfully allow all their tribal connections (and foremost among them the Scotch people) to share the glory of his manhood.

There are other versions of the birth and origin of Find Mac Cumhaill, some of which are noticed in Campbell's *Leabhar na Feinne,* vol. I. pp. 33, 34, etc.; but all are of much later date. The most important of these is the tract published by the late Dr O'Donovan, from a fifteenth century Ms., in the *Transactions of the Ossianic Society*, vol. IV. (Dublin, 1859), on the « Boyish Exploits of F. m. C. » Dr O'Donovan, like most other Irish antiquaries, regarded Find Mac Cumhaill as a genuine historical personage, who resided mostly at *Almhu* in the County of Kildare, but possessed another residence at a place called Magh-Elle (now Moyelly) in the adjoining King's County. That a person named Find Mac Cumhaill did live at the time indicated (3rd cent.) I do not deny. But it is as certain that his history has degenerated into a pure myth, as that there is now no trace of a *dun* or fortress on the hill of *Almu*, or Allen.

In autumn last I had the pleasure of visiting the hill of Allen with Mr. J. F. Campbell, the indefatigable and enlightened collector of Ossianic legends, and although we were shewn the thicket out of which Find's hounds, Bran and Sceolán, are still fabled to start nightly, to the alarm of late wayfarers, we could find no trace of such a *dun* as is referred to in the following tract. The hill is almost a bare rock, on which materials to erect a *dun* or even a *rath* are now scarcely obtainable. But beautifully situated in the midst of a lovely country, over which it commands a wide prospect, it was well adapted for a place of assembly, or for the chase.

The allusion to Tadg's command that Find's mother should be burned is curious. The existence of the practice of burning women for incontinency among the Celts of Britain and Ireland is borne out by other references in ancient tracts. But the discussion of the question here would extend this note beyond reasonable limits. — W. M. HENNESSY.]

THE CAUSE OF THE BATTLE OF CNUCHA[1] HERE :

When Cathair Mór [2], son of Fedelmith Fir-urglais, son of Cormac Gelta-gaith, was in the kingship of Temhair [3], and Conn Ced-chathach [4] in Cenandos, in (the) rigdomna's land, Cathair had a celebrated druid, to wit, Nuadu son of Achi, son of Dathi, son of Brocan, son of Fintan, of

Fintain do thuaith Dathi a bregaib. Bói in drui oc iarraid feraind illaignib for Cathair, ar rofitir combad illaignib no beth a chomarbus.

Dober Cathair a thoga tiri dó. Issed ferand rothog in drui .i. almu.

Robi ro bo banceli do Núadhait .i. Almu ingen Becain.

Ro chumtaiged dún oc an druid andsin in Almain, ocus ro comled alamu dia sund corbo aen gel uli, ocus combad desin nobeth Almu fuirri, dianebrad.

Oen gel in dun dremni drend
mar nogabad ael Erend;
dond alamain tuc dia thig
is de ata almu ar almain.

Ro bói ben Núadat .i. Almu oc iarraid a anma do bith forsin cnuc, ocus tucad disi ind ascid sin .i. a ainm do bith forsin chnuc, ar is inti ro ad[n]acht iartain, dianebrad :

Almu rop alaind in ben
ben Nuadat móir maic Aished;
ro cuinnig ba fír in dál
a ainm for in cnuc comlán.

Bói mac sainemail oc Nuadait .i. Tadg mac Nuadat. Ráiriu ingen Duind duma a banchélisidé. Drúi amra dana Tadg. Tanic bás do Núadait, ocus ro ácaib a dún amal robói oc a mac; ocus isse Tadg bá drúi do chatháir dar ési a athar.

Bert Ráiriu ingin do Thadg (p. 42 *a*). *i. Murni muncaim a ainm. Ro as gnóe móir in ningin isin combitís meic ríg ocus ro flatha na erend oc a tochra. Bói dana cummal mac trenmóir ríg fennid herend fri láim cuind. Boi sidé dana cumma cháich oc iarraid na ingine. Do breth nuadó era fa(i)r, ar rofitir combad tremit nobiad scarad dó fri almain. Inund mathair do chumall ocus d'athair cuind .i. do fedelmid rechtaidi.*

Tic trá cumhall ocus berid ar écin Murni for aithed leis ar ní thucad dó chena hí. Tic Tadg co Cond ocus innisid dó a sarugud ó chumall, ocus gabais fri grisad cuind ocus oca imdercad. Fáidid cond techta co Cumall, ocus asbert fris ériu dácháil no a ingen do thabairt do thadg. Asbert Cumall natibred, acht is cach ní dobérad ocus nibád sí in ben. Fáidis Cond a amsaig ocus urgrend mac lugdach cuirr rí luagni, ocus dáiri derc mac echach, ocus áed a mac (is frisside atberthe goll iartain) dosaigid cummaill. Tinolaid cumall a socraiti chucu, ocus do berar cath cnucha etorro, ocus marbtair cummall and, ocus cuirter ár a muntiri.

Do fuit cumall la goll mac morna. Gonais luchet goll ina rosc cormill a suil, conid de rodlil goll de, conid de asbert.

Tuath-Dathi in Brega[5]. The druid was soliciting land in Laigen[6] from Cathair; for he knew that it was in Laigen his successorship would be.

Cathair gave him his choice of land. The land the druid chose was Almu[7].

She that was wife to Nuadhu was Almu, daughter of Becan.

A *dún* was built by the druid then in Almu, and *alamu*[8] was rubbed to its wall, until it was all white; and perhaps it was from that (the name) 'Almu' was applied to it; of which was said :

All-white is the *dún* of battle renown
As if it had received the lime of Ireland;
From the *alamu* which he gave to his house
Hence it is that 'Almu' is applied to Almu.

Nuadu's wife, Almu, was entreating that her name might be given to the hill; and that request was granted to her, to wit, that her name should be upon the hill; for it was in it she was buried afterwards; of which was said :

Almu — beautiful was the woman! —
Wife of Nuadhu the great, son of Achi.
She entreated — the division was just —
That her name (should be) on the perfect hill.

Nuadu had a distinguished son, to wit, Tadhg son of Nuadhu. Rairiu, daughter of Dond-duma, was his wife. A celebrated druid, also, (was) Tadg.

Death came to Nuadu[9]; and he left his *dún*, as it was, to his son; and it is Tadg that was druid to Cathair in the place of his father.

Rairiu bore a daughter to Tadhg, i e. Murni Muncaim[10] her name.

This maiden grew up in great beauty, so that the sons of the kings and mighty lords of Ireland were wont to be courting her.

Cumall, son of Trenmor, king-warrior of Ireland, was then in the service of Cond[11]. He also, like ever every other person, was demanding the maiden. Nuadu gave him a refusal, for he knew that it was on account of him (Cumall) he would have to leave Almu[12].

The same woman[13] was mother to Cumhall and to Cond's father, to wit, Fedelmid Rechtaide.

Cumall comes, however, and takes Murni by force, in elopement with him, since she had not been given to him. Tadg comes to Cond, and relates to him his profanation by Cumall, and he began to incite Cond, and to reproach him.

Cond dispatches messengers to Cumall, and ordered him to leave Ireland, or to restore his daughter to Tadhg. Cumall said he would not

Aéd ba ainm do mac dáiri,
diár gáet luchet con*ání;*
ó rogáet in laigni trom,
airi con*rate fris goll.*

Márbais goll luchet. IS desin dana ro bói fich bunaid etir maccu morna ocus find. Dá ainm robátar for dairi .1. morna ocus dairi.

Luid murni iarsin co cond, ar rodi'lt a athair di, ocus nir leic cuci hí, ar ro bo torrach hí, ocus asbert fria muntir a breoad; ocus arai nir lam ammudugud (p. 42 *b.*) *fri cond. Ro boi ind ingen oca iarfaigid do chund cinnas do genad. Asbert cond, eirg forse co fiacail mac conchind co temraig mairci, ocus dentar thasait and, ar dérfiur do chumall ben fiacla .1. bodball bendron. Luid condla* (*odla, MS.*) *gilla cuind lei dia idnacul, co ranic tech fiacla co temraig mairci. Ro ferad fáelti frisin ningin andsin, ocus ro bomaith arrochtain and. Ro hasaited ind ingen iartain, ocus bert mac, ocus dobreta demni d'anmum dó.*

Ailter in mac iartain leo corbo tualaing fogla do denum for cach naen rop escarait dó. Fuacraid dana cath no comrac oenfir for tadg, no lán éraic a athar do thabairt dó. Asbert tadg co tibred breith do ind. Rucad in bret, ocus issi in breth rucad do .1. almu amal robói do lecun do ar dilsi, ocus tadg dia fácbail. Doronad amlaid; rofacaib tadg almain do find, oeus tanic co táaith dathi co a ferand duthaig fesin, ocus ro aitreb i cnuc réin fris i raiter tulach taidg indiu; ar is uadsom raiter tulach taidg fria, osin co sudi. con*id desin asbert inso :*

Cuinchis find for tadg na tor,
i cumall mór domarbod,
cath can chardi do can dáil,
no comrac oenfir d'fagbail.
Tadg uair nír tualaing catha
in agid na ard flatha,
ro fac leis ba loor do,
mar roboi uli almo.

Do coid find in almain iartain, ocus ro aittreb inti, ocus issí ro bo dun arus bunaid dó céin ro bo béo.

Do roni find ocus goll síd iartain, ocus do ratad eric a athar o claind morna do find; ocus batar co sidamail no co tarla etorro i temair lúacra imman muic slanga ocus im banb sinna mac Mailenaig domarbad. dianebrad:

give her; but everything he would give, and not the woman. Cond sent his soldiers, and Urgrend son of Lugaid Corr king of Luagni [14], and Daire Derc son of Eochaid, and his son Aed (who was afterwards called Goll [15]) to attack Cumall. Cumall assembles his army against them; and the battle of Cnucha is fought between them, and Cumall is slain there, and a slaughter of his people is effected.

Cumall fell by Goll son of Morna. Luchet wounded Goll in his eye, so that he destroyed his eye. And hence it is that (the name) « Goll » attached to him; whereof was said :

Aed was the name of Daire's son,
Until Luchet of fame wounded him;
Since the heavy lance wounded him,
Therefore, he has been called Goll.

Goll killed Luchet. It is for that reason, moreover, that a hereditary feud existed between the sons of Morna and Find.

Dairi had two names, to wit, Morna and Dairi.

Murni went, after that, to Cond; for her father rejected her, and did not let her (come) to him, because she was pregnant; and he said to his people to burn her [16]. And nevertheless, he dared not (compass) her destruction against Cond.

The girl was asking of Cond how she should act. Cond said: « Go, » said he, « to Fiacal son of Concend, to Temhair-Mairci, and let thy delivery be effected there » : (for a sister to Cumall was Fiacal's wife, Bodball Bendron).

Condla, Cond's servant, went with her, to escort her, until she came to Fiacal's house, to Temhair-Mairci. Welcome was given to the girl then; and her arrival there was good. The girl was delivered afterwards, and bare a son; and Demni was given as a name to him.

The boy is nursed by them, after that, until he was capable of committing plunder on every one who was an enemy to him. He then proclaims battle or single combat against Tadg, or else the full *eric* of his father to be given to him. Tadg said that he would give him judgement therein. The judgement was given; and this is the judgement that was given to him, to wit, that Almu, as it was, should be ceded to him for ever, and Tadg to leave it. It was done so. Tadg abandoned Almu to Find, and came to Tuath-Dathi, to his own hereditary land; and he abode in Cnoc-Réin, which is called Tulach-Taidg [17] today; for it is from him it has been called Tulach-Taidg from that time to this. So that hence was said this :

Arsin, doronsatar síd,
Find ocus goll commeit gnim;
co torchair banb sinna dé
mon muic hi temair luacrae....

1. *Cnucha.* The place now called Castleknock (in Irish *Caislen-Cnucha*), on the river Liffey, near Dublin, where there is a remarkable tumulus. Some good copies of the old Irish tale called « the battle of Cnucha », a tale well worthy of publication, are in the collection of the Royal Irish Academy.

2. *Cathair Mor.* Cathair the Great. As the name Cathair is now generally anglicised « Charles, » Cathair Mor might be rendered « Charlemagne. » The Four Masters give his obit under A. D. 122, which would be much too early for the chronology of the Fingalian era. O'Flaherty, who refers the death of Cathair Mor to A. D. 177 (*Ogygia*, pp. 310-12) is nearer to the mark.

3. *Temhair.* Now Tara, co Meath.

4. *Conn Ced-chathach.* Hundred-battled Conn. Obiit A. D. 197 (O'Flaherty).

5. *Brega.* A district anciently comprising the greater part of the present county of Meath, aud portions of Westmeáth and Dublin counties.

6. *Laigen.* Lagenia, or Leinster, which province did not anciently include any of the counties north of Dublin county. The expression *illaignib* means « in Lageniensibus »; for Irish writers in speaking of the provinces, regarded the *people*, not the districts inhabited by them.

7. *Almu.* Now the hill of Allen, near Newbridge in the county of Kildare.

8. *Alamu.* Some kind of colouring stuff.

9. *Death came to Nuadu.* An unusual way, in Irish, of saying that Nuadu died. The ordinary form would be *fuair Nuadu bas*; lit. « N. found death. »

10. *Murni Muncaim*; lit. Murni « of the fair neck ». The dimin. of *Murni* (*murnin*, pron. *moorneen*) is a term of endearment still applied to girls by the Irish-speaking people.

11. *In the service of Cond.* The original is *fri laim cuind;* lit. « ad manus Quinti. »

12. *To leave Almu.* The original of the clause « he would have to leave Almu » (*no biad scarad do fri Almain*), literally translated, would read « there would be separation for him with Almu. »

13. *Woman.* She is described, in the Irish genealogical tracts, as « Baine, daughter of Scal Balb, king of the Fomori, i. e. of Finland. » See the Account of the celebrated women of Ireland, » in the Book of Lecan, fol. 184 sq.

14. *Luagni*, or *Luagni Temrach.* A sept seated near Tara, in the present county Meath.

15. *Goll*, i. e. blind. Vid. O'Donovan's *suppl. to O'Reilly*, in voce.

16. *To burn her.* Many instances occur in Irish tales of the existence of the practice of burning women for adultery. In the story of Corc Mac Lugdach (Book of Leinster, fol. 206, a, 2), we read. *Ba bés itossaig nach ingen dognid bais dar cenn a urnaidm do breothad.* «It was the custom at first to burn any woman who committed lust in violation of her compact. »

17. *Tulach-Taidg.* « Tadg's hill. » The situation of this place, which must be in Meath, has not yet been satisfactorily determined.

18. *Temhair-Luachra.* « Temhair of Luachair ». Luachair, or Luachair-Dedad, was the ancient name of the hilly district stretching between the counties of Limerick and Kerry. the latter of which is still called Ciarraighe-Luachra by the Irish-speaking people of Munster. The word « Temhair, » the etymology of which is yet uncertain, enters into the composition of many topographical names in Ireland.

19. *Slanga-pig.* The Slanga-pigs, like the *mucca Drebrend*, or « pigs of Drebriu, » and the *mucca Manannain*, or « pigs of Manannan » (the Irish Neptune), were magical swine, which reappeared as often as they were killed and eaten. Irish romance is full of them; and in an account preserved in the *Book of Fermoy*, fol. 215, b. 2, it is stated that the last Slanga-pig distributed to the men of Ireland, satisfied 25 battalions!

Find demands from Tadg of the towers,
For killing Cumall the great,
Battle, without respite, without delay,
Or that he should obtain single combat.
Because Tadg was not able to sustain battle
Against the high prince,
He abandoned to him, it was for him enough,
Almu altogether, as it stood.

Find went afterwards to Almu, and abode in it. And it is it that was his principal residence whilst he lived.

Find and Goll concluded peace after that; and the *eric* of his father was given by the Clann-Morna to Find. And they lived peacefully, until (a quarrel) occurred between the min Temhair-Luachra[18], regarding the Slanga-pig[19], when Banb-Sinna son of Maelenaig was slain; of which was said :

Afterwards they made peace —
Find and Goll of mighty deeds —
Until Banb-Sinna was slain
Regarding the pig, in Temhair-Luachra.

MÉLANGES.

LES LÉGENDES DES MONNAIES GAULOISES.

NOTE COMPLÉMENTAIRE[1].

Dans cette note complémentaire, nous ressemblons un peu à un modeste correcteur d'épreuves d'imprimerie qui viendrait après un prote. Tout le monde sait que quelle que soit l'habileté du dernier correcteur, si l'on revoit son épreuve, il y aura encore des corrections possibles. Il était difficile de faire mieux que M. Anatole de Barthélemy, et cependant nous trouvons encore à glaner après lui.

C'est aussi, il faut le dire, un peu la faute de ce numéraire improvisé au milieu des éventualités inséparables d'une lutte de dix années, frappé dans des oppida restreints, dans des camps, partout où la troupe des monétaires rencontrait une sécurité relative.

Il ne faut donc pas s'étonner des hésitations et des tâtonnements des numismatistes modernes : seulement on doit le reconnaître, la science procède à pas lents, il est vrai, mais sûrement; et nous sommes bien près du moment où la lecture des monnaies gauloises sera fixée d'une manière absolue. De remarquables conquêtes ont été faites depuis trente ans et ce sera l'honneur de la génération actuelle d'avoir déblayé ce champ hérissé de difficultés de toutes sortes.

A. Initial d'ethnique sur les monnaies des Andes, des Agésinates, des Ambilatri ou des Anagnutes. *Rev. num.* 1859.

ABVCATO. Ou plutôt ABVGATO avec un *anousvara* à la 1re syllabe. *Art Gaulois*, 1re *partie* pl. 79 n° 1er.

ABVDOS. On trouve aussi ABVDS *Art Gaul.* 1er p. pl. 80 n° 2.

ACVTIOS. méd. carn. représentée n° 2 pl. 52 de l'*Art Gaul.*

ADIETVANVS REX — SOTIOTA. La vraie légende est :

REX ADIETVANVS FF — SOTIOTA. Voir *Art Gaul.*, 1re part., pl.

1. Voyez *Revue Celtique*, I, p. 292 et suiv.

90 n° 2 et le n° 47 lui-même du *Dict. d'arch. celt.* les deux lettres F.F. commentées page 24, 2e col de l'*Art Gaul.*

ALABDOAIIOS — NIDE. Légende très-incertaine; le D a toujours été pris pour un rho, l'A pour un delta, le reste n'est pas incertain. Nous avons cru de plus à la présence d'un K renversé devant AL. Mais de nouveaux exemplaires rendent ce K très-douteux. Ailleurs c'est une étoile qui semble placée avant AL. *Art Gaul.* n° 1er, pl. 76.

AMBILLI-EBVRO — . AMBILO-EBVR. On trouve sur cette série de monnaies : AMBIL-EBVRO, AMBILL-EBVRO, AMBILLI-EBVRO l'A et l'M conjoints. *Supplément à l'essai de monog. d'une série de médailles gauloises imitées des deniers consulaires au type des Dioscures*, par M. le marquis de Lagoy. Br. in-4°, Aix 1856. — Nulle part AMBILO-EBVR. Il existe au cabinet des Antiques à Paris un exemplaire sur lequel on lit AMBIL devant la tête, avec un annelet dans le champ. C'est cet annelet qu'on a souvent persisté, à tort, à joindre à la légende. Voir *Catal. Duchalais,* pl. 3 n° 1er. L'annelet y est un peu trop rapproché de la légende; il est plus central dans l'original; voir n° 121 de l'*Art G.* 2e part. p. 79. La suppression de cette légende est d'autant plus importante que c'était un acheminement à la légende AMBIORIX rêvée par les anciens numismatistes. EBVR n'existe pas, il y a EBVRO sur cette pièce, l'V et l'R conjoints. Voir le travail de M. A. de Longperier sur le nom AMBILLIVS *Rev. Num.*, 1860; l'opinion de M. de Saulcy sur l'ethnique des Ambiliates ou Ambiluarêtes, *Rev. Num.* 1869, et l'*Art Gaulois*, p. 24 1re col. et feuille 11 de la 2e partie.

ANNAROVECI répété des deux côtés. Lecture certaine; on trouve la figure de cette rare médaille dans la *Revue* de *Num. belge* 1862, pl. IV, n° 1er.

ANNICOIOS. Deux exemplaires que nous avons possédés et qui sont maintenant dans la collection de Saulcy et l'exemplaire du musée Saint-Germain portent ANNICCOIOS par deux C. *Art. Gaul.* p. 35 1re col.

AR conjoints, monog. des Arvernes, *Art Gaul.*, pl. 101 nos 8 et 9.

ARKAN. ARCANTODAN-ROVECA. ARCANTODA-MAVFENN. Les sources citées ne sont pas toujours applicables : ARCANTODAN sans autre légende, ni au droit ni au revers, est représenté avec soin, pl. 48 n° 1er de l'*Art Gaul.*, comme aussi par M. Lambert pl. XVI, fig. 16, mais plus sommairement. La légende ARKANT est mentionnée *Rev. num.* 1860 p. 352. ARCANTODAN-ROVECA est figurée *Bull. de la Soc. d'agr. sc. et arts de la Sarthe*, 1857, *Lettre à M. le marquis de Lagoy*, n° 6 de la pl. à l'appui; toutefois le nom ARCANTODAN du droit manque sur notre exemplaire, par défaut d'espace; mais il existe sur

deux autres exemplaires cités mais non reproduits, voir *Rev. Num.*, 1860, p. 352. La médaille ARCANTODA-MAVFENN est figurée sous nos 1er, 1er *bis* et 4 de la pl. VI de la *Rev. num.* 1862. Le revers des deux pièces nos 1er et 1er *bis* est SIMISSOS PVBLICOS LIXOVIO; le droit du n° 4 est CISIAMBOS, le revers de cette dernière étant ARCANTODAN-MAVF. C'est la juxtaposition de ces deux noms sur un même côté de la pièce qui a sans doute fait penser à M. de Saulcy qu'ARCANTODAN était un titre, une qualité.

AREMAGIOS est figuré pour la première fois avec la lettre G au lieu du C précédemment admis, dans l'*Art Gaul.*, pl. 82, n° 1er.

ARVS porte au droit SECVSIAVS et non SECVSIA. Voir *Art Gaul.*, fig. 7, n° 2; cette restitution est importante, le sens de ces deux lettres V S a été expliqué par M. de Longpérier, *Rev. de Philologie* 1847, t. II, p. 195. Voir *Rev. num.* 1858, p. 333. — Cette opinion a été adoptée par M. de Saulcy, *Rev. num.* 1862, p. 24.

ATAV. Voir *Art Gaul.*, fig. 19, pl. 1re, voir aussi n° 2 de la même planche; interprété par d'autres numis. DIAV.

AVSCROCOS. La légende AVSCROCOS n'est pas figurée dans Lelewel VII 32; mais dans la *Rev. num.*, 1853, pl. 1re, fig 2, et dans l'*Art Gaul.*, n° 2, pl. 44. AVSCROCVS est seulement donné dans la *Rev. num.*, année 1869, page 2.

ATPILLI F ou ATPILII F. l'F du système vertical. Au revers ORETIR. Voir *Art Gaul.* pl. 46 n° 2.

ATPI légende microscopique gravée sur la joue d'Apollon, sur une obole marseillaise. *De la Saussaye. Gaul. narb.* n° 32 de la pl. 1re.

AVDAIACOS. Mauvaise lecture, signalée par M. le marquis de Lagoy dans son *Supplément à l'essai de monog.* déjà cité.

AVLERCOS; les premières lettres conjointes. *Art Gaul.*, 2e partie, p. 54 et 55. Lambert, 1re partie, pl. VIII, n° 25; toutefois cette dernière représentation est très-sommaire. Voir ERCOD.

AVLIRCO du côté du cheval, EBVROVICOIV du côté du sanglier. Les lettres IV sont, croit-on, numérales; un semis porte EBVROVICOII. *Rev. num.*, 1847, p. 85.

AVGII. sur un denier d'argent au revers de DVRNACOS, *Rev. de la num. Belge*, année 1865, n° 5, pl. XIII. Toutefois la lecture n'est pas certaine; il peut bien y avoir AVSCI pour AVSCRO.

AVRATO-ILENTOS. Lambert, 2e partie, n° 15 de la pl. XVI; mais l'A n'est pas certain, il pourrait y avoir un D. ILENTOS douteux.

BAO. *Rev. num.*, 1859, pl. n° 11 de la pl. 2.

BELINOS. Lecture certaine. Pièce figurée pour la première fois par

M. le marquis de Lagoy, fig. 30 de la planche à l'appui de sa brochure intitulée : *Notice sur l'attrib de qq. méd. de la Gaule, inéd. ou inc.*, in-4°, Aix, 1837.

BIIINOS, lisez BPIINOS, d'après M. de Longpérier, M. Lambert et notre sentiment, *Art Gaul.* page 25, 1re col.

BOVIBIION. Cette pièce du musée de Rouen, représentée incomplètement par M. Lambert 1re part., XI, 16, a été reproduite avec plus de soin dans la 2e partie de l'*Art Gaul.* n° 73 p. 54. Il n'est pas possible dès lors de ne pas y lire BOVIBITOV *ix* ou *ios*, le T retourné.

BRIC-COMAN. BR.-COMAN. BRICO.-COMA. Ces pièces ont été publiées avec soin par M. le marquis de Lagoy, dans ses brochures sur les pièces au cavalier. On lit sur les plus complètes BRIG.-COMAN (*Art G.* 2e p. n° 125 p. 80) et sur un exemplaire de M. de Saulcy BRICO.

BVGIOC. Nous avons lu BVCIOC sur cette pièce, reproduite dans l'*Art Gaulois*, 2e partie, mais on sait que le G et le C permutent dans les légende des monnaies gauloises.

CABALLO représenté nos 2 de la pl. 38 et 4 de la pl. 101 de *l'Art Gaul.*

CAL-MOR ou CAL-ROVV ou ROM. CAL est, croit-on, pour CALITIX qu'on trouve dans la même série, mais MOR est très-incertain, à raison du renversement de certaines lettres. On trouve ce même mot énigmatique MOR ou ROM ou ROVV au revers de VOLVNT.

CAMBOTRE avec un signe d'abréviation, croit-on, sur le T. exempl. de ma collection, figuré *Art Gaul.*, pl. 64, n° 2.

CAMVLO. *Rev. num.*, 1863, page 301. Lecture difficile interprétée CAETVLO par M. Lenormant.

CA-IVR, analogue à CAMBOTRE et à CAM; collections diverses. Inédit. *Art G.* p. 75 2e p.

CAND ou DNAC, sur les pièces au cavalier analogues à DVRNACOS. Voir *Monog. de Lagoy*, in-4°, Aix, 1847, fig. 23 de la pl. à l'appui; cette médaille existe deux fois au cabinet de la Bibl. Nat. et le mot CAND est répété des deux côtés de la pièce, mais une fois régulièrement et une fois en boustrophédon.

CAS. On trouve le plus souvent GAS par un G à queue. Voir *Art Gaul.*, n° 5 de la pl. 87.

CATAV. Lisez peut-être CVTVR car les A ne sont ni barrés ni pointés et l'R est très-indiqué. Voir le bois gravé, agrandi, page 63, 1re colonne de l'*Art Gaul.* et la fig donnée n° 2 de la pl. 5 du même ouv.

CINCIVNV. Mauvaise lecture vulgarisée par Lelewel; dans la pl. V, n° 17, on ne lit cependant que ΛλIAGIIIƆ, l'L en forme de lambda. Nous

avons signalé la lecture de Lelewel comme défectueuse, précisément dans l'article de la *Rev. num.*, année 1848, p. 344 et prouvé que cette lecture devait être ramenée à celle normale CALIAGIIIS, pour CALIAGEIS ou CALIAGIES, l'L étant toujours renversé sur presque tous les exemplaires et en forme de lambda.

COIOS est au revers de ORCIITIRIX sur notre exemplaire publié n° 2 de la pl. 72.

COMA pour COMAN se trouve encore au revers de COON et de VIID. Voir les broch. précitées de M. de Lagoy.

COMMIOS GARMANOS se lit COMIOS-CARMANO sans S et avec un seul M sur deux exempl. de la Bibl. Nationale. Voir p. 31 de *l'Art Gaul* et *Rev. num.* 1863, p. 312.

CONA, mauvaise lecture. Un dessin sommaire reproduit page 404 de la *Rev. num.* année 1844, a seul pu accréditer la lecture CONA. A la vue de l'exemplaire qui est au cabinet de la Bibl. nat. on lit CONTA ou CONTVA, T conjoint avec l'N, l'A renversé ou conjoint avec un V. Du reste il peut y avoir dans cette inscription monogrammatique d'autres lettres conjointes, par exemple un V conjoint avec l'N et le T de manière à produire CONVITA... c'est-à-dire le nom Convictolitani ; mais M. de Saulcy ne pense pas qu'il s'agisse du Convictolitanis des Commentaires, la monnaie est trop ancienne.

CONAT. *Rev. num.*, pl. XIII n° 18.

CVBIO doit évidemment être complété de l'S final puisqu'on avait d'ancienne date la fin du nom VBIOS. *Rev. num.*, 1866, page 242. Au revers .SC... traces de légende.

ΔΕΙΟΥΓΙΑΓΟC est douteux aussi complet. Voir *Rev. num.*, 1854, p. 84 où cette monnaie paraît pour la 1re fois. Le nom entier y est ΔΕΙΟΥΓΙΙΑΓΟC ; voir encore *Rev. num.*, 1859, pl. XIII n° 2, et *Art G.* 2e partie n° 98, où le nom semble être identique ; mais le n° 3 de la même planche et l'un des nos 98 précités donnent certainement ΔΕΟΥΓΙΑΓΟC. Voir aussi *Rev. num.*, 1859, pl. 2 où un exemplaire incomplet donne ΔΕΙΟΥΓΙ. A côté de cette série de monnaies en lettres grecques qui n'offre le nom qu'au revers, il existe une autre série très-différente qui présente au droit le nom abrégé du même Divitiacus en lettres grecques, *Rev. num.*, 1859, pl. 2, n° 9, où on lit ΔΕΙΟΥΓG, *Art Gaul.*, pl. 66, n° 1er qui donne ΔΕΙΟΥΓΙΙ ; au revers on lit en lettres mélangées : ΔΕΙVGAG ou seulement ΔΕΙVIG ; *Rev. num.*, 1863, pl. XVI n° 8 et *Art Gaul.*, pl 12 n° 2, où le nom du revers plus complet est ΔΕΙVIGAG. Un autre exemplaire, publié dans le *Dict. arch. de la G.*, semble donner pour ce revers : ΔΕΙVGIAG.

DRVCCA sans TVRONA, *Art Gaulois*, n° 1er de la pl. 52.

DRVCCA au revers de TVRONA. *Recherches sur les monnaies au type Chartrain*, par M. Cartier, pl. 17, n° 9 où cette médaille est représentée.

DVRNACVS-ESIANNI n'existe pas. M. de Saulcy a figuré le premier cette médaille qui porte DONNVS-ESIANNIF, l'F final est peut-être douteux.

ECCAIOS. Indépendamment de la légende citée il en existe une autre identique sur une médaille au type du cavalier brandissant un glaive, trouvée dans Seine-et-Oise.

EΛKESOOVIX — TASGIITIOS. On trouve aussi EΛKESOOVCIZ sur un exemplaire de ma collection. Voir *Art Gaul.* n° 1er de la pl. II.

ELIOCAΘI — SVTICOS. La légende est plus complète sur un exemplaire de la collection de Saulcy. Voir le n° 45 du *Dict. arch. de la G.* On y lit certainement VELIOCAΘI, l'E étant conjoint avec le V initial. Ce complément est très-important puisqu'il achève l'ethnique des Véliocasses.

ERCOD — ERCOD, mauvaise lecture; il y a ....ERCOS, fin du mot AVLERCOS. Voir *Art Gaul.*, 2e partie, p. 54 et 55, nos 74 et 75.

GALIAGIIIƆ par un G plutôt que CALIAGIIIƆ. Cependant on trouve l'un et l'autre. Voir *Art Gaul.*, pl. 10, n° 2 et pl. 33 n° 1er et le mémoire de M. E. H. *Rev. num.* 1855, pl. X, où six de ces médailles sont représentées.

GARMANO et non GARMANOS; on trouve aussi CARMANO. Voir *Rev. num.*, 1863, où le fait est affirmé et les sources sont indiquées.

IBRVIX pour IIBVROVIX. Voir *Rev. num.*, 1863 où la forme monogrammatique de la légende est rendue visible.

IΓKX et IΓR. Lettre à M. le marquis de Lagoy. *Bull. de la Soc. d'agr. sc. et arts de la Sarthe*, nos 8 et 9 de la pl. méd. De la même série que le KARIΘA.

INDVTILLIΓ. Voir les formes diverses de cette légende dont la fin est souvent monogrammatique, dans la *Rev. num.*, 1867, 3e *lettre à M. de Saulcy*.

K — K sur des médailles des Cénomans, pl. 24, n° 2 de l'*Art Gaul.*

KΛΛ. En tenant compte du monog. et des lettres placées sous le cheval ou entre ses jambes, on trouve presque toujours KΛΛEΔV ou KΛΛEΔOV; cependant KΛΛ existe sur certaines médailles où les monog. et lettres sont remplacés par une rouelle. Voir la pl. 58 de l'*Art Gaul.*

KAPIΘA. La vraie lecture de cette pièce de notre collection est KARIΘA l'R romain n'est pas douteux. *Lettre à M. le marquis de Lagoy*, *Bull. de la Soc. d'agr. sc. et arts de la Sarthe*, 1857, n° 7 de la pl. à l'appui.

KARNITOS ou KAPONTOS ne sont pas précisément de mauvaises lectures, puisqu'on ne trouverait rien à proposer de meilleur, ce sont des lectures très-approchées, l'état de l'exemplaire ne permet pas d'aller plus loin.

LIXIOVATIS. La vraie lecture est LIXOVIATIS, voir *Rev. num.* 1862, p. 156 et 177, pl. VI.

LVCIOS. L'exemplaire cité de Lelewel est bien insuffisant. Voir *Art Gaul.* pl. 22 n° 2 qui donne une bonne figure avec la légende complète LVCIOS-LVCIO...

LVCOTIOS, les meilleurs exemplaires ne donnent que LVCOTIO. Voir précisément Lelewel, IV, 21.

LVXTIIPIOS. Il y a réellement LVXTIIRIOS par un R, sur l'exemplaire fort beau et très-complet du musée de Rouen, et sur l'exemplaire de la coll. de Saulcy; le 1er est donné dans l'*Art Gaul.* n° 96 2e part., le second est reproduit avec l'R dans le *Dict. arch. de la G.*, n° 71.

MAV. médaille d'un type tout différent de celle sur laquelle on lit MAVC-NINNO. *Lettre à M. de Saulcy*, *Rev. num.*, 1859, n° 13 de la pl. 2.

MAVC....AIIOC — NINNO. *Lettre à M. le marquis de Lagoy. Bull. de la Soc. d'agr. sc. et arts de la Sarthe*, 1857. Quant à Duchalais et à Lelewel, ils n'ont ni connu ni mentionné cette pièce avec la fin du mot AIIOC.

...OBNOS. *Rev. num.* 1865, p. 150.

OINO ou ONIO, cab. de la Bibl. nat. Duchalais, n° 459.

...OMONDON. Ce nom n'est pas complet et il peut y avoir aussi bien ...DMONSON; voir, pour la forme des caractères, l'*Art Gaul.*, p. 101, n° 2.

ORETIR — ATPILLI. F *Art Gaul.* pl. 46, n° 2.

OSNAII. Voir *Art Gaul.*, pl. 40, n° 2 où la légende est dessinée avec soin.

ROOV n'existe pas au revers de CN. VOLVNT, c'est ROVV ou ROM ou MOR.

S — A sur des statères pictons ou santons, *Art Gaul.*, pl. 41, n° 1er.

SACTO bronze aquitain. Voir *Études num.* par Benj. Fillon, pl. 1re, n° 5.

SANTONOS. On trouve non-seulement ce mot, mais SANTONO-ARIVOS sans S et encore SACTNOS, les trois lettres C, T, N conjointes. Cette dernière légende est reproduite seulement dans l'*Art Gaul.* n° 1er de la pl. 30 et dans la *Rev. num.*, 1853, pl. 1re, n° 7, Lelewel et Duchalais ne l'ont pas connue.

SEGISA : Il paraît bien y avoir à la fin un V et non un A, car il n'y a pas de trait intérieur, seulement l'V est peut-être retourné. Voir l'*Art Gaul.*, pl. 28 n° 2, où le G, lettre longtemps douteuse, est très caractérisé.

SEMISSOS PVBLICV LEXOVIO. L'exempl. de l'anc. coll. de la Saussaye maintenant au musée de Lyon porte SEMISSOS LEXOVIO PVBLICA, le trait intérieur de l'A est très-visible ; *Art Gaul.* pl. 56, n° 1er. M. de Saulcy a relevé *Rev. num.*, 1837, page 12, 1857, p. 403, et 1862, p. 156 et 177 l'inscription suivante sur divers exemplaires : SIMISSOS PVBLICOS LIXOVIO.

SENVS n'existe pas. Il n'y a que SENV sur notre exemplaire publié dans la *Rev. num.*, 1863, pl. XVI, n° 4, et resté, croyons-nous, unique.

SOBIVS, lecture due à M. Anatole de Barthélemy. Nous avions cru lire SOLIMA, par erreur sans doute.

STRATOS, lecture probablement mauvaise, le haut du T étant emporté, il pourrait y avoir SIRATOS. Voyez *Art Gaul.* n° 76 2e partie. On a la déesse SIRONA.

SVTICOS. On trouve SVTICCOS par deux C. *Art Gaul.*, pl. 94, n° 1.

TOCIANT, lisez TOGIANT, le G n'est pas douteux. SOLIMA ou SOBIVS au revers, la pièce est mal conservée. *Art Gaul.*, 2e partie, p. 56 n° 78.

VADNIILOS et VANDIILOS se lisent sur des monnaies identiques; on lit encore dans des exemplaires dégénérés VANDIIΛIOS et VANDIIΛLOS, les lettres ΛI et ΛL conjointes et altérées, mais nulle part il n'y a VADAHIILOS. Voir le mémoire de M. H. *Rev. num.*, 1855, pl. X qui donne sept de ces médailles.

VIIPOTALO. Presque toutes ces médailles donnent seulement VIIPOTAL, un exemp. VIPOTAL. L'exempl. du cabinet, à l'épée, offre seul VIIPOTALO. Voir le mém. de M. H. *Rev. num.*, 1860, pl. VI, donnant six variétés, et l'*Art G.* 2e part. n° 65 p. 46.

VLLVCCI. On trouve sur les plus anciens exemplaires VLLICCIS ou VLVICCIS. *Rev. num.*, pl. XI, n° 12, année 1859.

VIIRICO. *Lettre à M. le marquis de Lagoy, Bull. de la Soc. d'agr. sc. et arts de la Sarthe,* 1857, n° 16 de la pl.

VIRO. Coll. Bonsergent. *Fillon. Etud. num.* pl. 1re, n° 3.

VIROT. L'exempl. *Lambert*, 2e partie, pl. XVI, n° 5 porte comme le nôtre figuré *Art Gaul.*, pl. 67, n° 2, VIP. T.

E. HUCHER.

Je remercie mon ami et confrère, M. Hucher, du soin qu'il a mis à

reviser la *Liste des mots relevés sur les monnaies gauloises* que j'ai proposée aux lecteurs de la *Revue Celtique*. En matière aussi délicate, le contrôle est indispensable, surtout quant il est dû à des personnes expérimentées; lorsqu'il s'agit de déchiffrer des légendes souvent difficiles à apprécier, il faut bien se garder de se croire infaillible.

Dans son long *Supplément*, M. Hucher donne beaucoup plus de renseignements bibliographiques que je n'en avais fourni : il renvoie souvent à son bel ouvrage intitulé l'*Art Gaulois*. Les numismatistes connaissent tous ce livre dont le mérite est incontestable pour vulgariser les types monétaires grossis de manière à les faire comprendre par les personnes qui n'ont pas l'habitude d'étudier les pièces elles-mêmes : ce système de grossissement, excellent pour les types, a moins d'authenticité, à mon avis, en ce qui touche les légendes monétaires, parce que pour celles-ci, l'œil du dessinateur, prévenu à l'insu de celui-ci, peut donner à telle ou telle lettre une forme plus arrêtée qu'elle ne l'est sur l'original. Je me hâte de dire que M. Hucher y a mis le plus de conscience possible.

Voici les observations que je crois, à mon tour, devoir faire à mon savant confrère :

Je maintiens la légende ABVCATO.

La légende lue BAO par M. Hucher peut être BAG.

Je préfère BIIINOS pour BELINOS à BPIINOS pour BRENOS que je crois très-douteuse.

La légende BRIG-COMAN est BRIC-COMAN.

CABALLOS est la véritable forme.

Quelquefois on lit CAMBOTTRE.

La véritable lecture de CA-IVR doit être CAMB ou KAMB en lettres liées.

CAS, je ne crois pas que l'on puisse admettre GAS.

J'ai fait une erreur en accolant ESIANNI à DVRNACVS au lieu de DONNVS, mais je doute de l'F final que M. Hucher joint à ESIANNI.

Je maintiens les formes... ERCOD, ainsi que CALIAGIIIS au lieu de GALIAGIIIS; LIXOVIATIS.

On a quelquefois la forme LVCCIOS.

Au mot... OMONDON, je ferai observer qu'on peut à la rigueur lire... COMONDON.

ORETIR n'existe pas; il y a ORCETIR par un C et un E liés.

Lorsque j'aurai recueilli de nouvelles légendes monétaires gauloises, et j'en ai déjà pu relever quelques unes, je m'empresserai de donner un supplément à ma première liste. C'est ainsi qu'avec l'aide de M. Hucher et les bons conseils de M. de Saulcy, j'arriverai à un résultat définitif.

A. DE B.

P.-S. M. de B. ne m'en voudra pas de dire un dernier mot sur les quelques légendes dont il maintient la lecture, on verra que nous sommes bien près de nous entendre.

ABVCATO. Je n'ai pas forcé le galbe de la lettre G; il est tel, sur l'exemplaire reproduit, que je l'ai vu sur la médaille (n° 12 de la pl. 79 de l'*Art G.*); comme le C et le G permutent sans cesse sur les médailles gauloises ainsi que je l'ai démontré maintes fois, la question est peu importante; il se dégage toujours de de cette légende, en supposant un *anousvara*, un nom très-voisin de celui du roi des Bituriges.

Il y a bien BAO sur la médaille de M. Bretagne et j'ai proposé dans le temps, comme le fait notre ami, de lire BAG et même d'attribuer par suite la monnaie à Bagacum; mais l'attribution reste bien hypothétique quand il faut modifier l'une des *matres litteræ* d'une légende aussi courte. Voir mon article de 1859. *Rev. num.*

BIIINOS, en supposant la lecture BPENOS mauvaise, ce qui n'est pas certain, ne peut jamais donner, ce semble, que BEINOS ou BIENOS et non BELINOS, nom qu'on trouve très-bien formé sur une médaille d'une tout autre provenance que les BIIINOS, et dans laquelle l'L n'est jamais douteux.

J'admets bien que l'exemplaire de M. Lambert qui a induit M. de Longpérier à lire BPENOS est unique jusqu'ici et même que l'R sous la forme d'un rho grec est assez mal frappé; mais toujours est-il que cette pièce sur d'autres exemplaires meilleurs, n'offre jamais l'L, mais trois jambages verticaux dont deux doivent équivaloir à la lettre E.

La légende BRIG-COMAN existe au moins sur un exemplaire de l'ancienne collection de Lagoy, très-beau et d'un style très-élevé. J'ai reproduit cette pièce sous n° 126 de la deuxième partie de l'*Art G.* qui n'était pas publié lors de la rédaction de ma note complémentaire.

Mais, je le répète, le C et le G permutent, sans cesse, sur nos médailles; il est inutile d'élever aucun débat sur ce point.

Les médailles CA-IVR bien connues depuis leur publication faite récemment, sous les n°s 109 à 114 de la 2e partie de l'*Art G.* ont reçu dans cet ouvrage un commencement d'interprétation: nous n'y reviendrons pas.

L'F d'ESIANNI est aussi douteux pour moi que pour mon ami Anat. de B. Il faut plutôt chercher dans ce mot un ethnique comme l'a démontré en dernier lieu M. de Saulcy.

ERCOD est évidemment une mauvaise lecture; je l'ai prouvé par la juxtaposition, sous n°s 74 et 75 de la 2e partie de l'*Art G.* des deux médailles AVLERCOS et ...ERCOS identiques de style et d'aspect.

CALIAGIIIↃ et GALIAGIIIↃ soulèvent encore la même question aujourd'hui élucidée, que CAS ou GAS, ABVGATO ou ABVCATO, BRIC ou BRIG, CARMANO ou GARMANO. Inutile de s'appesantir plus longtemps sur un fait si bien établi.

LIXOVIATIS; je n'ai rétabli ce nom que parce que mon ami Anat. de B. lui avait, par une erreur involontaire, substitué le nom impossible LIXIOVATIS.

Le nom LVCCIOS par deux C existe en effet; je vais publier la belle médaille du musée Saint-Germain qui offre ce nom, déjà connu d'ancienne date et cité par M. A. de B., mais sans l'S final.

COMONDON est bien douteux, le C fait absolument défaut et le premier O peut être un D; de plus le D de la dernière syllabe est aussi très-incertain; il est impossible de rien conclure en ce moment; c'est fâcheux, car la médaille offre un grand intérêt archéologique.

ORETIR existait sur l'exemplaire de ma collection; mais rien n'empêche de supposer la conjonction de l'E et du Ɛ, en supposant ce dernier carré; comme par exemple dans la légende CAMBOTRE, à l'égard de laquelle j'ai à me reprocher une hardiesse du même genre (page 74 de la 2ᵉ part. de l'*Art G.*).

E. H.

DURNACOS.

M. d'Arbois de Jubainville rend d'incontestables services à la linguistique en éclairant les origines du langage; sa critique est toujours modérée et impartiale tant qu'il reste dans le domaine de la philologie, qu'il connaît bien. Lorsqu'il fait irruption dans les questions étrangères à ses études, on ne doit pas s'étonner que ses appréciations aient moins de précision et d'équité.

Ayant à rendre compte de mon ouvrage sur l'*Art Gaulois*, M. d'A. de J. me prête des doctrines que je n'ai jamais professées. « Voici un exemple, dit-il, de la témérité avec laquelle certains numismatistes confondent des racines complètement différentes, » et sous cettre rubrique peu flatteuse, il place M. de Saulcy, un maître, et moi, *povero!* qui le suis de bien loin.

M. d'A. de J. se trompe complètement en mêlant au débat la question philologique du mot « Durance »; M. de Saulcy a pu placer les peuplades qui ont frappé les médailles au nom Durnacos dans les régions arrosées par la Durance, mais il n'a jamais cherché à identifier le nom de cette rivière avec le mot *Durnacos*. Moi-même, en relatant l'attribution géographique de ce savant, je n'ai fait que lui donner une adhésion polie, puisque mon opinion sur le mot Durnacos, émise d'ancienne date, s'appuie sur la racine Durn et non sur le mot Dur ou Durum, dérivé de Dubron.

M. d'A. de J. aurait dû remonter à la source de l'opinion ancienne qui, déjà, décomposait Durnacos en deux parties *Dur* et *acos;* il aurait vu qu'elle émanait de Duchalais qui a cru devoir traiter cette question dans son *Catalogue des médailles gauloises du Cabinet national.*

Envisageant *Durnacos* comme un nom de ville, Tournay, Duchalais

s'exprime ainsi (page 209) : « Quoique la langue gauloise ne soit pas » connue, nous pouvons cependant, à l'aide d'une foule de rapproche- » ments, parvenir à expliquer quelques-uns des mots qui nous en ont été » conservés. *Dur* et *acum* sont de ce nombre et *il est évident pour tout le* » *monde* que Durum signifie cours d'eau, et acum habitation. *Durnacum* » veut donc dire habitation située sur le bord d'une rivière... l'n étant » mis là seulement comme liaison... »

La publication de ce catalogue remonte à l'année 1846.

En 1848 nous avons personnellement émis très-timidement, comme il convenait à notre insuffisance, une tout autre opinion.

« *Durnacos* avions-nous dit : (*Rev. num.*, page 354) nous paraît être » autre chose qu'un nom de chef, et il est composé de deux radicaux » *Durn* et *acos*. *Durn* devait se prononcer Tourn d'abord parce que le » peu que nous savons de la langue celtique nous autorise à penser que » les lettres faibles devenaient fortes au langage et ensuite parce que la » syllabe Tourn, Torn, se rencontre à chaque instant au moyen-âge, » soit comme entrant dans les noms de lieux, soit comme ayant trait » aux questions de territoire ; or, nous sommes en mesure d'établir que » dans le Maine, au moins[1], un territoire et ses habitants, communs à » deux paroisses, se nommaient une Tourne. » C'est ce qui résulte d'une charte de Martin Berruyer, évêque du Mans, de 1450, relatant des usages consacrés par d'autres chartes de Guy d'Étampes (1133), de Guillaume de Passavant (1166), de Robert de Clinchamp (1309).

« Le mot acos, acum, qui entre si fréquemment dans la composition » des noms de lieux, s'est changé presque partout en *aye*, *ay* ou *aie*. » Ainsi Durnacos est littéralement traduit par Tournaye, Tournaie ou » Tournée; or le mot Tournée existe dans la charte de Martin Berruyer, » comme l'équivalent de communauté. » Aujourd'hui M. d'Arb. de Jub. ne voit dans le suffixe acos que l'indice de l'adjectif. Dans notre système, Durnacos voudrait donc dire qui est de la confédération ou de l'alliance.

Cette opinion, nous l'avons répétée en 1866 dans notre article intitulé : *Révision des légendes des monnaies de la Gaule*, page 19 de l'*Annuaire de la Soc. fr. de num.*, tout en relatant celle de M. de Saulcy, professée dans la *Revue numismatique* avec une réserve qui aurait dû lui concilier les bonnes grâces de M. d'A. de J.

« Il me semble aujourd'hui, dit M. de Saulcy, qu'il n'y a plus guères

1. Roquefort a indiqué au mot *Tourne* un sens général analogue : Mise du tout en commun. *Gloss. de la langue romane.*

» de possibilité de voir dans les noms *Durnacos* et *Durnacus* autre chose » que la désignation sous laquelle étaient connues, parmi les Gaulois, les » peuplades placées sous l'autorité d' Auscrocos et de Donnus. Qui sait » si cette appellation n'a pas quelque signification analogue à celle de » *montagnards ou de riverains des torrents. Il appartient aux celtisants de le* » *décider, ou mieux de le reconnaître.* »

Il semblerait que M. de Saulcy cherche lui-même à justifier l'épithète *modeste* dont M. d'A. de J. gratifie les articles de la *Revue numismatique* signés par MM. de la Saussaye, de Saulcy, de Longpérier et tant d'autres savants qui sont l'honneur des lettres françaises, M. d'A. de J. est sans doute de cette école qui qualifie la numismatique de science de troisième ou quatrième ordre.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'y a pas de *témérité* dans les hypothèses si réservées de M. de Saulcy.

Lorsque ce dernier parle de la Durance, il ne mentionne jamais cette rivière que comme l'*habitat* ou la région qui paraît avoir été occupée par les peuplades d'où sont sorties les médailles au nom *Durnacos*.

Ce qui le confirme surabondamment c'est ce que dit ce savant dans son article de la *Rev. num.* de 1864, page 172 : « J'avais deviné juste » en attribuant ces monnaies aux peuplades des Alpes et des bords de » la Durance, car la prétendue monnaie des Auscii porte au droit, devant » la figure, la légende *Durn.* »

Enfin, dans son dernier article, paru depuis l'*Art Gaulois* qui a si malencontreusement excité les susceptibilités de M. d'A. de J., M. de Saulcy s'exprime ainsi : « *Durnacos-auscro* ou *-auscrocos* et *Durnacus-* » *Donnus* ne sont en aucune façon frappés par deux chefs alliés; Durna- » cus est un ethnique et les noms propres offerts par ces monnaies sont » Auscrocus et Donnus. » *Rev. num.*, 1869.

Nulle part, du reste, M. de Saulcy ne s'occupe d'interprétations philologiques et je me repens très-fort d'avoir rappelé à son sujet l'opinion de Duchalais, faisant dériver Durnacos de *Dur* et de *acos*. M. de Saulcy ne peut en aucune façon être responsable de cette interprétation, encore bien moins de celle qui identifie les mots Durnacos et Durance; nul de nous n'a jamais énoncé cette hérésie.

De plus on voit clairement que M. d'A. de J. en supposant que Durnacos est un nom d'homme se met en opposition avec tous les numismatistes; pour lui qui ne l'est point, c'est au moins peu *modeste* si ce n'est pas *téméraire*.

Cette question n'est pas aussi simple que le croit M. d'A. de J. « Si Durnacos, dit-il, est un nom d'homme » ! Or nous voudrions bien savoir

quel est le numismatiste qui a cru et publié que Durnacos est un nom d'homme. Ce qui précède prouve que jamais on n'a été de cet avis; les uns y ont vu un nom de ville, les autres un ethnique; les plus humbles et les plus timides un nom générique.

Nous devons ajouter que la racine *Durn* « main » déjà trouvée par M. Breullier, nous ayant été indiquée par M. d'A. de J., nous lui avons répondu qu'il ne serait peut-être pas impossible de justifier par la même racine *Durn* « *main* » le mot *Tournée* avec le sens de communauté ou alliance, indiqué par nous il y a 25 ans. En effet les langues grecque et latine, qui ont puisé leurs éléments à la même source que le gaulois, ont retenu pour les mots χεὶρ et *manus* le double sens de *main* et de *troupe* ou *réunion d'hommes alliés dans un but commun.* Tite-Live s'est servi dans ce sens du mot *manus* lorsqu'il a parlé de l'expédition d'Elitovèse : « Alia subindè manus Cenomanorum, Elitovio duce. » Les Grecs avaient dit : « μεγάλη χεὶρ πλήθεος. » Hérodote, Pollux, Plutarque et Thucydide offrent aussi de nombreux exemples de ce sens figuré. *Durnacos* pourrait donc fort bien se prêter à la même interprétation, surtout si l'on se rappelle que les Gaulois s'envoyaient des mains de bronze en signe d'alliance, qu'on trouve des preuves encore de ce symbolisme dans les médailles des Pictons et que, dans tous les temps, les mains jointes ont symbolisé, sur les monuments, la même idée d'alliance et de fidélité.

Si donc, comme le pensent tous les numismatistes, Durnacos n'est pas un nom d'homme, et il serait trop long d'expliquer ici tous les motifs qui s'y opposent, on pourrait peut-être y voir un nom générique synonyme de confédérés, ou un ethnique offrant l'idée d'alliance ou de communauté d'efforts. Dans tous les cas, nous dirons comme l'a dit avant nous M. de Saulcy, c'est aux celtisants qu'il appartient de décider ces questions d'interprétation, *en se basant toutefois sur les données de la science numismatique.*

E. Hucher.

Je suis très-sensible aux paroles aimables par lesquelles débute M. Hucher. Il m'adresse des éloges que je ne mérite point. Ma seule ambition est de contribuer à répandre en France les découvertes que nous devons à la *Grammatica Celtica* de Zeuss, mais que ce livre a entourées de formes peu en harmonie avec les habitudes de beaucoup de savants français. Seulement je ne puis atteindre ce but sans contredire un certain nombre d'idées reçues qui sont mal fondées et d'idées nouvelles qui me paraissent tout aussi hasardées.

Si ma critique semble à quelqu'un prendre le caractère d'attaque personnelle, j'admettrai volontiers que, contrairement à mon intention, ma rédaction aura eu quelque vice de forme, et je le regretterai, mais quant au fond des questions il y a des concessions que je ne puis faire. J'écris ce que je pense, sauf à reconnaître à chacun le droit de croire et de dire que je me trompe.

J'ai trouvé dans le livre, si remarquable d'ailleurs, de M. Hucher, t. I, p. 23, col. 1, le passage suivant : « Il (M. de Saulcy) a pensé *avec* » *toute raison* que les mots DVRNACOS, DVRNACVS, DVRNAC, qui » reviennent si souvent sur ces médailles et dans lesquelles la syllabe » DVR évoque naturellement l'idée d'*eau*, étaient un seul et même col- » lectif signifiant riverains des torrents. » J'ai déclaré que cette doctrine, rationnelle en apparence avant la publication de la *Grammatica celtica*, était insoutenable aujourd'hui. *Dour* « eau » en breton armoricain est une forme moderne du gaulois *dubron* que je supposerais dérivé de la racine DHU « agiter » ou de ses formes secondaires DHAV « courir, couler », DHAV « laver », étudiées par M. Pott (*Etymologische Forschungen*, 2e édition, t. IV, p. 1067 et suivantes, nos 283, 284, 285). On peut comparer le sanscrit *dhuni* « fleuve » l'ossétique *don* « eau » (cf. Diefenbach, *Gothisches Woerterbuch*, t. II, p. 628). Le thème gaulois *duros* avec lequel on a longtemps confondu *dour* « eau » paraît dérivé de la racine DHAR. Sur ce point, mon opinion est identique à celle de M. Pictet (*Revue Archéologique*, Nouvelle série, t. XV, p. 286, 287).

Maintenant M. Hucher, — je le constate avec satisfaction, — abandonne la doctrine que j'ai combattue. Mais dans la note à laquelle je réponds il émet une autre hypothèse non moins inacceptable à mon sens. Suivant lui *Turnacum*, nom de la ville de Tournay, serait le même mot que *Durnacos*.

Turnacum est un nom de lieu, dérivé, au moyen du suffixe *-âco-*, du nom propre d'homme *Turnus*, qui était gaulois (*Gr. C.*², p. 806) en même temps que latin (*Enéide*,, livre VII), et qui pourrait se rattacher à la racine TVAR, *festinare* (Pott, V, p. 315, no 445) comme le latin *turma* (Corssen, *Krit. Beitraege*, p. 438; Curtius, *Griech. Etym.*², p. 205). *Durnacos* est un autre mot : il ne peut avoir la même racine, puisqu'il commence par un *d* et non par un *t* : sous prétexte des permutations de la consonne initiale qui dans dans les langues néo-celtiques se font d'après certaines règles et suivant que le mot précédent l'exige, on ne peut, sans violation des lois de la phonétique, confondre, ni dans ces langues ni en gaulois, les sourdes initiales avec les sonores. Je persiste à croire que *durnacos*, dérivé de *durna-*, *durno-*, se rattache probable-

ment à la même racine que le thème *duro-*, c'est-à-dire à DHAR qui paraît avoir donné à la langue latine les dérivés *fortis*, *firmus*, *frenum*.

Suivant M. Hucher le thème *durna- durno-* aurait servi aux Gaulois pour désigner la « main » employée comme signe de paix et de confédération.

Ce système présente suivant moi la difficulté que voici : le mot qui signifie proprement « main » dans les dialectes néo-celtiques est *lám* en vieil irlandais, aujourd'hui *lámh ; lau=lam* en vieux cambrien, aujourd'hui *law ; lau* et *lof=lam* en vieux cornique (*Gr. C.*², p. 114, 1066); en armoricain moderne *la=laff=lam*, aujourd'hui inusité (*Dictionnaire* de Grégoire de Rostrenen au mot « main »). M. Ebel rapproche ce mot du grec παλάμη et du latin *palma* (*Gr. C.*², p. 771), hypothèse inadmissible puisque la chute du *p* initial dans les langues celtiques laisse subsister la voyelle suivante (*Gr. C*²., p. 67). M. Pictet, après lui Bopp (*Glossarium sanskritum*, v° *labh*) et M. Whitley Stokes (*Ir. gloss.*, p. 98, n° 812) paraissent donc avoir eu raison de rattacher l'irlandais *lám* à la racine LABH, de la rapprocher du grec λαμβάνω, comme *nem* » ciel » du sanscrit *nabhas* et du grec νέφος (*Gr. C*²., p. 41). Comparez le français « samedi » de *sabbati dies* avec un *m* qui tient lieu d'un *b* primitif. Le sens propre de *lám* serait « instrument servant à prendre »; χεῖρ de la racine HR=GHAR a la même signification étymologique (Curtius, *Gr. Et*²., p. 181; Pott, *Etym. Forsch.*², t. V, p. 206, n° 410).

Au sens propre, le thème *durna- durno-*, employé substantivement, sert, dans les dialectes néo-celtiques, à désigner le poing, l'arme des boxeurs, qu'on appelle en grec πυγμή, en latin *pugnus*, en vieil allemand *fûst* (*Gr. Et.*², p. 258). Les autres sens sont dérivés de celui-là.

Je commence par les dictionnaires irlandais. Mac-Curtin rend l'anglais *fisty* par *dornach*, *hand* par *lámh*. O'Reilly traduit l'irlandais *dorn* par *fist, haft, handle, blow, cuff; dornach* par *a boxer, a buffer, pugilistic; dornad* par *fisty cuffs*, et *dornaim* par *I box*. C'est *lámh* qui suivant lui signifie *hand* et *lamhach* veut dire *having hands*. O'Brien qui ne donne pas de dérivés indique pour *dorn* le même sens qu'O'Reilly. Les dictionnaires gaeliques sont d'accord avec les dictionnaires irlandais. Suivant celui de la *Highland Society*, *dorn* employé comme nom signifie *pugnus*, *colaphus, alapa, manubrium, sectio, pars exigua cujusvis rei*, comme verbe à l'impératif, le même mot veut dire *feri, ice, pugno percute; dornach* est traduit par *majores solito pugnos habens, pugil*; et c'est *lámh* qui est rendu par *manus*. Mac-Leod est en parfaite harmonie avec la *Highland Society*. En gallois nous trouvons entre *dwrn* et *law* la même distinction. Suivant Spurrel *dwrn* veut dire *a fist*; *dyrned, box, cuff, blow; dyrnodiwr, a pugi-*

list; dyrnodio, to thump. Le même lexicographe rend *law* par *hand.* Aussi dans la Bible galloise *dwrn* correspond au latin *pugnus* de la vulgate, Exode, XXI, 18; Isaie, LVIII, 4; et, dans les mêmes passages, la version irlandaise se sert du mot *dorn* : tandis que le *manus* de la vulgate a le gallois *law* et l'irlandais *lámh* pour équivalent dans la Genèse, III, 22; IV, II; V 29; VIII, 9; IX, 2, etc. Le cornique et l'armoricain font seuls exception à la règle générale. Comme le dit M. Robert Williams dans son *Lexicon Cornu-Britannicum* au mot *durn : In Cornish and Armoric it generally means a hand, while in Welsh, Irish, Gaelic, and Manx it is applied to a fist.* Ce qui montre que le sens de « main » est, pour ce mot, dérivé et moderne, bien qu'on le trouve déjà dans le *Catholicon* de Lagadeuc, c'est-à-dire au XVe siècle, c'est que le verbe dérivé armoricain *dornaff* aujourd'hui *dorna, dourna* et *dournein* signifie « battre » et non « tendre la main ».

Il me paraît difficile d'admettre que les Gaulois aient considéré la boxe et le poing menaçant du pugiliste comme un symbole impliquant l'idée de confédération, d'alliance, de communauté d'efforts. Au lieu du mot *dorn, dwrn,* c'est-à-dire du thème *durna* ou d'un de ses dérivés, ce serait du mot *lámh, law* — sous une forme plus archaïque évidemment — mais enfin ce serait de ce mot ou d'un de ses dérivés qu'ils se seraient servis, comme leurs petits-neveux l'ont fait dans la traduction de l'Exode, XXIII, 1, où le *junges manum tuam* de la vulgate est rendu en irlandais par *cuir do lámh,* et en gallois par *dod dy law.*

Ce passage du livre sacré me remet en pensée la situation où me place la polémique dans laquelle je me trouve engagé. Les numismatistes si éminents par leur science et toujours si bienveillants pour moi, qui sont cités dans la réplique de M. Hucher, restent en dehors du débat ; et il est parfaitement inutile que je répète ici ce que tout le monde sait du mérite de leurs travaux. Quant au livre de mon honorable contradicteur, je dirai encore une fois que j'en fais le plus grand cas, que j'y trouve à critiquer seulement quelques détails accessoires. Je n'ai jamais eu l'intention d'engager une lutte avec ce savant ni de lui adresser le cri de guerre qui se lit au dictionnaire de la *Highland Society,* t. I, p. 305 : *dorn!* c'est-à-dire *thump, strike with the fist.* En suivant des voies différentes, nous cherchons à atteindre le même but. Ayons donc le même mot d'ordre, et que ce soit le texte biblique cité quelques lignes plus haut : *cuir do lamh! — dod dy law!*

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

UN *F* GAULOIS VALANT *DH*.

L'origine de l'*f* gaulois est fort douteuse et probablement diverse. En général les aspirées primitives qui deviennent *f* en latin sont remplacées dans les langues celtiques par les moyennes du même organe que ces aspirées (*Gr. C.*², p. 36).

On trouve réunis à la page 76 de la *Gr. C.*² un certain nombre d'exemples de l'*f* gaulois. Deux me semblent devoir être rayés : *Fornolus* (an. 632) est un dérivé du latin *furnus* « four », en bas-latin *fornus; fornolus* = *furnulus*. *Felgerias* = *filicerias* est un dérivé bas-latin de *filix* « fougère ».

Il n'y a pas la même critique à adresser aux *matronæ aufaniæ*, *aufanæ* ou *aufanes* de Nimègue, de Lyon et de Cologne (Orelli-Henzen, 2079, 2106, 5930). L'adjectif *aufania*, *aufana*, *aufanis* paraît bien gaulois. Or il semble naturel de le considérer comme dérivé de la même racine que les noms osques *Oufens*, *Aufina*, c'est-à-dire de la même racine que le latin *uber* « fertile » « fécond », *uber* « mamelle ». Cette racine est UDH « être fécond » (Corssen, *Aussprache* ², t. I, p. 151, 353). Les *matronæ aufanes*, *aufanæ*, *aufaniæ* seraient les « matrones fécondes, » ou « pourvues de mamelles », ce qui n'est qu'une autre manière d'exprimer la même idée.

Dans le cas où l'on admettrait la vraisemblance de cette hypothèse, il serait naturel de rattacher aussi à la racine UDH le nom d'homme gaulois *Aufustius* d'une inscription de Genève (Orelli, 273) et les noms de famille italiens *Aufellius*, *Aufillius* (Fabretti, *Glossarium*, col. 215-216) : ces noms signifieraient probablement « riche, heureux, prospère ».

Le nom d'homme gaulois Ρουφῖνος, le nom de lieu gaulois Ρουφιάνα pourraient donc sans inconvénient être rapprochés du latin *Rufus*, bien que l'équivalent du mot latin, dans les langues néo-celtiques, ait, suivant la règle ordinaire, substitué la moyenne à la dentale aspirée primitive : tel est le vieux cambrien *rud* (*Gr. C.*², p. 139), en armoricain moderne *ruz* = *rud*[1] « rouge ». Le gaulois Ρουφος serait une forme secondaire tombée en désuétude dans les langues néo-celtiques.

H. D'A. DE J.

1. L'armoricain *rud* se trouve dans le surnom *Drem-rud*, « face rouge, » de Daniel, cinquième comte de Cornouaille, *Cartulaire de Landevenec*, f° 164, v°, Bibliothèque de Quimper.

LE COUTEAU DE BRONZE DE BESANÇON.

Dans le t. IV des *Beiträge* de Kuhn, p. 162 et suivantes, M. Becker a voulu compléter son intéressante étude sur le *D* barré des Gaulois (*Ibidem*, t. III, p. 207 et suivantes). Le nom propre gaulois, inscrit sur un couteau de bronze du musée de Besançon, doit suivant lui être lu VADVRIX avec un *d* barré = *ss*, en sorte que ce nom serait identique à *vasso-rix*. Pour arriver à cette identification M. Becker est obligé d'admettre qu'à la fin des composés gaulois *u* = *o*, doctrine au moins fort téméraire (*Gr. C.*², p. 853).

Ce qui achève de renverser le système de M. Becker, c'est que ce système s'appuie sur une lecture défectueuse de l'inscription de Besançon. M. Castan a donné un fac-simile de ce document dans sa remarquable étude sur le *champ de Mars de Vesontio*, que la *Revue archéologique* a publiée en 1870 (t. XXI, p. 95, pl. IV). On y lit, non pas *VADVRIX*, mais *SVADVRX* = *suadu-rix* ou *svadu-rix*. Le premier terme est peut-être un composé de *su* = εὐ, et d'un thème *adu* (comparez *Aduatici*); peut-être aussi n'a-t-il que deux syllabes et doit-il être lu *svadu;* comparez le grec ἡδύς = *svâdu-s* qui existe en sanscrit, et qui est devenu en latin *suavis* = *svâdu-i-s* [1].

Dans tous les cas, le nom inscrit sur le couteau de bronze de Besançon n'a de commun avec *Vasso-rix* que le second terme, *rix*. Le premier terme du nom gaulois gravé sur ce couteau est tout différent du premier terme de *vasso-rix*.

H. D'A. DE J.

THE KLOSTERNEUBURG INCANTATION.

By the kind intervention of Professor Dr Sachau I have recently obtained six photographs of the Irish metrical incantation found by Haupt in the ' codex regularum ' preserved at Klosterneuburg near Vienna. These photographs enable one to correct seven errors in Haupt's transcript as printed by Zeuss and Ebel (G. C.² 954). The poem contains six couplets and one triplet, in all fifteen lines, which in the ms. are, as Zeuss says, arranged in eight lines.

1. Cet adjectif existait probablement en gaulois. L'adjectif gallois *chweg*, en armoricain *c'houek*, « doux, » serait une forme contractée d'un primitif **svadu-i-co-s* (*Gr. C.*², p. 124, 145, 848), dont le thème serait un développement du thème latin *svadu-i-*, plus tard *suavi* avec syncope du *d* comme dans les dialectes néo-celtiques.

1. *Cris finnáin dumimdegail imum imacuáirt.*
Naramtairthea innsét timcellas intuaíth.
3. *Ramthi lám indulé[m]an [dimdegail] mubrond.*
Lurech dé dumimdegail otamind gombond.
5. *Cris finneain muchris argalar arches*
Arupt[h]aib ban ṁb[a]eth araech adamles.
7. *Cris eoin muchris ralég súidi ṅglan.*
Claid fega fer sóid uptha ban.
9. *Cris nathrach muchris nathair imátá*
Náramgonat fir naramillet mná.
Durennaib romóra fomóir imátá.
12. *Fobrut muri dam fo[r]sarabi inrí*
Fotrochlanib [dam] fochochlan mubi.
14. *Mucholmoc ramcharastar arfégad arfis.*
Isairai ramcharastar uair istend mochris.

Line 1 and 2 are correctly given in Z² 954. *Finnáin* (leg. *fináin*) gen. sg. of Finán, the name of two saints, one (*Finán laindrech lobar*) mentioned in the *Félire* March 16, the other (*Finán camm cind etig*) mentioned in the same poem at April 7. *Innsét* for *in sét* a nom. sg.

Line 3. For *Ramthi lám* (which is quite clear in the codex) Haupt gives *Raucthi láin* which is not Irish. *Ramthi* is for *ro-m-thí*, where *tí* is a 3d sg. s-conjunctive meaning 'veniat'. See *mina thíi, co ti, ti-at*, Beitr. VII. 47. The *induléan* of the ms. is obviously a mistake for *indúleman*, the gen. sg. (with the article) of *dúlem* 'creator'. Compare *tarfás dó lám induileman* ('apparuit ei manus Creatoris') Leb. Brecc, p. 37 [b]. The latter half of the line requires three syllables, which I have conjecturally supplied in brackets. Compare *lám dé domm indegail* 'manus dei ad me protegendum' Patrick's hymn.

Line 5. For *finneáin*, gen. sg. of Finneán, Finnián (of Cluain Iraird, a wellknown saint of the sixth century), Haupt wrongly gives *fimieain*.

Line 6. *Uptaib* a scribe's mistake for *upthaib*, dat. pl. of the Middle-Irish form of *epaid*, nom. or acc. pl. *aipthi* (gl. veneficia) Z² 60. The Middle-Irish acc. pl. *uptha* occurs in line 8. Hence the adj. *aupthach* n. pl. f. *mná aupthacha*. Vis. Adamn. 224.

For *ban ṁbaeth* 'mulierum stultarum' the ms. has (as Haupt gives it) *banṁbeth*. for *araech* the ms. has *afraech*. *aech* I take to be Cormac's *oech* (= **poech*) 'hostis' = A. S. *fâh*, Engl. *foe*.

adamles a Middle Irish relative form, like *timcellas* (*do-imm-chella-s*) line 1, contracted from **adamelles* from the verb *adelli-* (*adeilliub* 'veniam' Z² 458), with the infixed pronoun of the first pers. sg.

Line8. For *claid fega* Haupt wrongly gives *daid ferga*, reading *d* for the *cl* of the ms. and overlooking the *punctum delens* which the scribe has placed over the *r* of *ferga*. *Claid* is for *clóid* a dissyllable, meaning ' superat ', 'dejicit', 'devincit' (*donaib cloithib* gl. uictis, Ml. 135 c), and *fega* is the Middle-Ir. acc. pl. of *féig* 'acutus' [*sciath fri faebra fégi* ' scutum contra acies acutas ' Brocc. h. 97, *corop féig rosc fornanme* ' ut sit acutus oculus animi vestri' Z ² 998; *feig* .i. *gér* O'Cl.] here used as a substantive, perhaps with the meaning of Horace's *acuta belli* ' perils of war '. For *ban* the ms. has *ṁban* with a dot over the *m*.

Line 10. For *fir* the ms. has *fair* with the punctum delens over *a*.

Line 11. *Romóra* for *rommóra* 3d sg. conj. active with infixed pronoun. The rest of the line is obscure to me.

Line 12. For *muri dam* Haupt gives *muridam*, but in the photograph the words are separated clearly enough. *Muri* is a middle-Irish form of *Maire* ' Maria ', ' Mariae '. So in the Vision of Adamnán : *illo estechta Muri. Dam* (for *dom*) Z. 921. In *forsarabi* we have the preposition *for*, the relative *sa(n)*, the prefix *ra-* fur *ro-*, and the verb subst. *be* 'est', here meaning ' fuit ' because of the prefix.

Line 13. A syllable is wanting. I have inserted *dam* conjecturally. *trochlanib* dat. pl. of some word obscure to me. *Mubii* gen. sg. hua Liathan of Lesmór Mochuta. Mobi's girdle is also mentioned in the Liber Hymnorum, f° 13 b (see *Goidelica* ², p. 104), and in the Lebar Brecc, p. 32 a.

Line 14. *Mu* (meus) *Colmoc* = Colmán, a saint mentioned in the Félire at July 25.

Line 15. The ms. has wrongly *ramcharasthar*.

The translation given by Ebel, G. C. 954, should accordingly be modified as follows :

1. Cingulum Finani ad me protegendum circum me circa
   Ne me *laedat* (?) *via* quae cingit *regionem*.
3. *Mihi veniat manus Creatoris ad protegendum* ventrem meum !
   Lorica dei ad me protegendum a vertice meo ad plantam meam !
5. Cingulum *Finniani* cingulum meum contra morbum et curam,
   Contra *veneficia* mulierum *stultarum*, contra *hostem* (?) *qui me adit*.
7. Cingulum Iohannis cingulum meum, qui legit sapientiam puram,
   Superat acuta (tela) virorum, vertit *veneficia* mulierum.
9. Cingulum serpentis cingulum meum, serpens circum est,
   Ne me vulnerent viri, ne me perdant mulieres.
   Ad stellas me magnificet.. . . . . .
12. Sub pallio *Mariae* ego (sum), *super quod fuit* Rex (scil. Christus) :

Sub . . . . ego (sum), sub cucullulo Mubii.

14. Mucholmoc me amavit propter intellectum, propter scientiam :
Propterea me amavit, quia est firmum cingulum meum.

W. S.

Calcutta, Jan. 18. 1873.

ETYMOLOGICAL SCRAPS.

Just as *w*, written *u* in Old and Mid. Welsh but sounded like English *w*, becomes *gw* (*gu*) in such words as O. W. *petguar*, lat. *quatuor*, so *j*, by which I mean the sound of *y* in the English word *yes* (not distinguished by the ordinary orthography from *i*), becomes in somes instances *dj*: with this compare *dj* for *j* in Greek (Curtius' Gr. des gr. Etym.[2] p. 569). In modern Welsh the *d* regularly becomes *dd*, while the *j* very frequently disappears altogether. This taken for granted, light may be thrown on the formation of the following words :

1. *Cilydd*, 'a companion or fellow' is to be equated with O. Ir. *céle* 'socius, maritus' of the *ja* declension (Gr. celt.[2] 229).

2. *Dydd*, 'day' probably represents *dij-* resembling in its formation the latin *dies*.

3. *Haidd*, 'barley', suggests the series **sasja*, **hahja*, **haja*, **hadja*, **hed*, *heidd*, *haidd*: compare skr. *sasya*, Zend *hahya*, 'corn'.

4. The particle *id* attached to demonstratives as in « ir gur hunnu*id* » (vir ille) in the Capella Glosses, and in « cant hunno*id* » (apud illum) and « hinno*id* amser » (id temporis, hac vice) in the (Oxford) Dunstan Codex, is possibly to be compared with skr. *ayam*, masc. *iyam*, fem., 'this'. Have we not traces of the same element, whatever it may be, in the perplexing prepositionals *ynddo*, *ynddi*, *ynddynt* and others of the same class?

5. *Ardd-* in *ardd-u*, 'to plough' and *ardd-wr*, 'a ploughman', seems to represent *arj-* and strongly reminds one of lith. *arj-u*, O. Bulg. *orj-a*^{n}, 'I plough'; Goth *arj-an* 'to plough'. It is needless to say that Welsh has also the simpler form of the same root in *ar*, 'ploughed land', *aradr*, 'a plough' and *aredig*, 'to plough'.

6. *Iwerddon*, 'Ireland', undoubtedly represents **Iverjon* or perhaps **Everjon*, as Welsh *i* not unfrequently supplants an older *ê*, while, on the other hand, Mid. Welsh *Ewyrdonic*, 'Irish', may be a reversion from **Iwyrdonic*. Now *Iverjon* or *Everjon* would be an oblique case, probably the accusative, corresponding to a nominative *Iverjo* or *Everjo* identical

with Mr. Stokes' *Iverio* or *Everio*, one of which he considers to have been the oldest form of the name of *Eriu* or, as it is now more commonly and less correctly called, *Erin:* this he bases on Ptolemy's Ἰουερνίς, Ἰουερνία, Ἰουερνιοι, the « *Evernili* patriâ » of the « Vita Columbæ » and the *Hiberione* and *Hyberionacum* of the Book of Armagh: see Stokes' « Old Irish Glossaries, » p. lxiii.

7. The Welsh verb substantive has tenses with the base *bydd-*, of which we may take as examples *bydd-af*, 'I shall be or am wont to be', *bydd-wn,* 'I used to be', and *bydd-ed,* 'let (him etc.) be', where *bydd-* may be supposed to stand for **bij-* from an earlier **buj-* of the same origin as the Æolic φυί-ω, the Umbrian future *fui-est* and perhaps, the latin *fi-o* for *fui-o* on which see Corssen's Aussprache[2] I, 143, and Kuhn's Zeit. xxi, 125-6. The *dh* of such modern Irish forms as *bidhim, bidhir*, etc., does not militate against the view here advanced as the reader will find, on turning to the Gram. Celtica, pp. 491-499, that it is not represented in Old Irish; and, as these words are pronounced '*bíyim*', '*bíyir*' etc., we should probably not be far wrong were we to suppose such an Old Irish form as *biit* to have been pronounced '*biyit*'; the sounds of *dh* and *gh* having then not been reduced, in the course of phonetic decay, to their present value of English *y*, for the representation of which the diagraphs compete in Mod. Irish.

8. *Cledd*, 'the left (hand'), whence also *go-gledd,* 'the north', is identical with O. Irish *cle*, which Zeuss can hardly be correct in regarding as having lost a final *v* (Gr. Celt.[2] 57) : rather should it be referred to the *ja* declension; but compare gothic *hleiduma*, 'left, the left (hand').

9. *Rhydd*, 'free', Ihave no hesitation in regarding as standing for **ridd* = **rij:* if to this we restore an original *p* initial, which it has probabily lost, we arrive at a form *prij*, which harmonizes to a nicety with *frij-ans, frij-ai* and other forms of the Gothic adjective, which in the nominative is contracted into *freis*, Ger. *frei,* Eng. *free.*

10. *Trydydd*, 'tertius', *trydedd*, 'tertia', seem to stand respectively for **tritijas* (**tritidja*, *tritid*) and **tritijâ* (**tritidjâ, *tritida, trited*), with which compare skr. *tṛtija-*, goth. *thridja*, 'third'.

11. Similarly *pedwerydd,* 'quartus', *pedwaredd*, 'quarta', claim comparison with skr. *túrja-*, *turija-*, 'fourth', representing as it is supposed a more regular form *caturija-*. These coincidences with Sanskrit will not surprise, when it is remembered that the strange appearance of the Sanskrit feminine ordinals *tisras* and *catasras* is nowhere more faithfully reproduced than in the Welsh *tair* and *pedair.* Here Mr. Stokes calls my attention to Leo Meyer's explanation of Gothic forms such as *tvaddje*

daddja etc. in Kuhn's Zeit. vii, 196, which a reader who is more fortunate than myself, may consult.

12. We have already pointed out some Welsh words matching the Irish *ja* declension masculine (and neuter); now we proceed to identify a class of Welsh feminines with the feminine *jā* declension of the Irish :

I. Words ending with *llon-edd* 'fulness' such as *cyfreith-lonedd*, *dig-llonedd*, *gwyth-lonedd*, *pryd-lonedd*, *rhad-lonedd*, *serch-lonedd*, O. Irish *láne*, 'plenitudo' (Gr. celt. 247); *caredd*, 'sin, crime', O. W. *cared* (gl. nequitiæ), O. Ir. *caire* (gl. accusationis); *chwerwedd*, 'bitterness', O. Ir. *serbi*, 'acerbitate' (Gr. Celt. 248); *gwirionedd*, 'truth' O. Ir. *firinne*; *gwyledd*, 'bashfulness', O. Ir. *féle* (Gr. celt. 18); *hy-nerthedd* would be the Welsh corresponding to O. Ir. *so-nartai* 'firmitatem', but I do not know that the word is used; *lleferydd*, 'utterance' is a modification probably of, *llefaredd* and is used in the feminine in the Book of Common Prayer, though Pughe gives it as masculine as indeed he does with most of the other words here discussed, the confusion with respect to the gender of these and other abstract nouns being very great in mod. Welsh; *llyfredd*, 'cowardice' O. Ir. *lobri*, 'infirmitates' (Gr. celt. 249); *moeledd*, 'baldness', O. Ir. *máile; truedd*, wretchedness', O. Ir. *tróige; trugaredd*, 'mercy' O. Ir. *trócaire*. Nearly all these nouns have been formed from adjectives still in use and remind one of similar formations in Lithuanian such as *ìlg-ja-*, 'length', from *ìlga-*, 'long', *augszt-ja-*, 'height', from *augszta-*, 'high', as well as of such O. Bulgarian forms as *vesel-ije*, 'joy', from *veselŭ* 'joyous', and *pisan-ije*, 'writing', from *pisanŭ*, 'written' : Schleicher's Compendium², 398.

II. The termination *edd* is also used in forming nouns from nouns, thus *teyrnedd*, 'sovereignty', from *teyrn*, 'a sovereign'; *heledd*, 'filth', from **hal*, whence *halog*, 'polluted'; *bonedd*, 'stock, noble extraction', from *bon*, 'stem, trunk'; *tuedd*, 'tendency', lit. 'a siding', from *tu*, 'side'; *tymheredd*, 'temperature', from *tymher*, 'temper'.

III. In other instances it imparts the nouns to which it is affixed no appreciable difference of meaning beyond a nuance of abstractness or collectivity, as will be seen in the following : *carnedd*, *carn*, 'a heap'; *cynddaredd*, **cynddar* (breton *connar*), 'hydrophobia rage'; *dialedd*, *dial*, 'vengeance'; *digonedd*, *digon*, 'enough'; *gormodedd*, *gormod*, 'too much'; *edafedd*, 'yarn'; *edau*, 'thread'; *tangnefedd*, *tangnef*, 'peacefulness'.

IV. The next step was to make it do duty instead of a plural ending. A list of such quasi-plurals would take up too much room here, but we may remark that *teyrnedd*, for instance, which occurs in Mid. Welsh as a fem. sing. (Myv. Arch. 692, 694), is in later Welsh usually treated

as the plural of *teyrn* and that *tiredd* is always regarded as the plural of *tir* 'land', while its Cornish representative *tireth* seems to have remained singular throughout. This reminds one strongly of O. Bulgarian using, for instance, the feminine *bratija,* 'brotherhood', as the plural of *bratŭ*, 'brother'.

13. I. Similarly *-ydd,* corresponding to the termination of the masc. (and neut.) of the Irish *ja* declension, is used in Mod. Welsh to form quasi-plurals such as *heolydd,* 'streets', and *nentydd*, 'brooks'.

II. Here also belong in all probability district-names such as *Meirionydd,* 'Merionethshire', *Eifionydd*, 'the district of *Eifion*', to which add Giraldus' *Elennyth* and *Mailennyth:* such names are feminine in Mod. Welsh, but made such probably by the influence of words like *gwlad,* 'country', *swydd,* 'county', *ardal* and *cymmydogaeth*, 'neighbourhood', which all happen to be feminine. Compare *Italia, Patavium,* etc.

A few words must be here said on the plural endings of nouns in Mod. Welsh, of most of which we may briefly say, that they are not plurals, but abstract nouns singular doing duty as the plurals of the simpler forms from which they are derived, as will be seen at once: —

1. *Edd* needs no further notice.

2. *Ydd* in plurals is the same as in *llawenydd,* 'gladness', from *llawen*, 'glad', and *ymennydd* (= *inpen-*), 'what is in the head or skull, i. e. the brain' O.Ir. *inchin* , Corn. *impinion*, Gr. ἐγχέφαλος — the requisite proof is contained in such words as *llif*, 'flood', and *gwlaw,* 'rain', making the plurals *llifogydd* and *gwlawogydd* from the adjectives *llifog* and *gwlawog* respectively.

3. *I* in plurals such as *meini*, 'stones', *seiri*, 'carpenters', is identical with the same in *diogi,* 'laziness', from *diog,* 'lazy', and *tlodi*, 'poverty', from *tlawd,* 'poor'.

4. *Od* in *buchod,* 'cows', and *monachod*' 'monks', is the same as in *pennod*, 'a heading, chapter', from *pen,* 'head', and *cernod,* 'a striking on the cheek' : compare *-ātus* of latin forms such as *arbitrātus* and *magistrātus*.

5. *Yd* in *ewythryd,* 'uncles', for which Pughe gives *ewythredd,* which I have never heard, and *cefndryd*, 'cousins', is the affix which meets us in such words as *mebyd*, 'boyhood', from *mab,* 'boy, son' and *iechyd,* 'health', from *iach,* 'healthy'.

6. *Ed* in *merched,* 'girls' is no other than the *ed* of such words as *syched*, 'thirst', from *sych*, 'dry'.

7. Mid. Welsh shows other similar instances which we cannot here discuss; so we pass by *on* and *jon* as in *dynion*, 'men', as being proba-

bly adjectival in their origin, and hasten to add, that, although the laws of Welsh phonology do not countenance our looking for a plural termination representing the final syllable of the corresponding Indo-European plural, we have the following terminations left as the relics of imparisyllabic declensions and rightly associated with the plural in Welsh: — I. Neuter plurals in *-ina* or *-ana* are found a few times in O. Welsh, e. g. *enuein,* 'names' from *enu*, 'name', O. Ir. *anmann,* latin *nomina; cemmein*, 'steps' from *cam,* 'a step(in walking'); *ruimmein*, 'bonds', from *ruim* wrongly treated, I think, as *ruim mein.* II, O. Welsh *ou*, later *eu*, now *au*, as in *pethau,* 'things', probably represents *-avas* of Indo-European stems in *u* : compare Skr. *sūnus*, 'a son', nom. pl. *sūnavas*, Old Bulg. *synove*. III. *Oedd,* for *oidd* = *aid*, possibly represents Sanskrit *-ayas* in such words as *avayas,* the nom. pl. of *avis,* 'a sheep': this, however, would require us to suppose *-ayas* to have become, *aijas*, *-aidja*, *-aid,* etc.

JOHN RHYS.

June 18. 1873. Rhyl (North Wales).

SUPPLEMENTARY REMARKS ON THE LUXEMBOURG FOLIO.

With respect to my remarks on the Lux. Folio in the last number of the Revue, I beg to place before the reader the following corrections mostly due to the kindness of Mr. Whitley Stokes : —

P. 352. Mr. Stokes hardly approves of my identifying *-om* in *douo-hinuom* with *-wm* in *degwm*, etc. Probably Professor Evans has struck the nail on the head in regarding it, *Arch. Camb.* 1872, p. 309, as the ending of the infinitive of the *å-* conjugation.

As to *drogn* and *drog* for *drong* I am now inclined to think we have here a loanword from A. Sax. *throng* just as A. Sax. *threaf* gives in Welsh *drefa*.

P. 353. Mr. Stokes compares with *cri-* the Irish *criathar* = Lat. *crîbrum* from **crîfrum*, **crîthrum*.

He objects to *ro* prefixed to a participle and suggests that *rocredihat* is a 3rd sg. pret. passive rendering *uigricatus* (*est*).

P. 354. *Rhigyl* will not, I fear, do to explain *riglion* on account of its still retaining its *g* : some other way of elucidating this word must be found.

P. 355. *Ewyn* = Ir. *uan*, ' foam ' (Stokes).

The comparison with *cwsg* is to be struck out, as Mr. Stokes points

out that the Irish *cotlud* = **con-tolud,* the simplex of which he finds in the Book of Leinster (161. b. 1) as a 3rd pl. *tuilsiter* glossed *dachotlatar.*

P. 361. With *bodin*, *buiden* Ebel compares German *aufgebot* (Stokes).

P. 362. *Nemawr* is to be struck out as it is *nèmawr,* Cornish *nammur, namur.*

P. 363. *Ar-ocrion* reminds Mr. Stokes of Ir. *ăcher,* but he adds that the quantities differ.

He suggests also that *buan* = Skr. *javana* from **gvavana :* it reminds me rather of German *ge-bogen.*

P. 368. Line 2 *for* derived *read* borrowed.

P. 371. Mr. Stokes suggests that the *i* in *ascorinol* is the irrational vowel.

P. 373. Mr. Stokes reads *imcobloent* considering the character above the *o* to be an *i* intended as a correction, which it may well be as such corrections do occur in the ms.: *imcobloent* he supports by reference to *immisline* in the Capella Glosses.

I fear my attempt to explain *cobrouol* was rather ingenious than convincing; so I venture another conjecture : *Verbialia* may be regarded as equivalent to *verbalia :* compare *mundiano*, p. 351, line 6. Further *cobrouol* is a derivative from *cobrou* which we may suppose = *verbum* and to be now *cyfreu.* But Davies thinks *cyfreu* = *argyfreu*, ' dowry.' Pughe gives the word as meaning only « ornaments, jewels; » but in the following quotation which he gives the word means « a song, strain. » —

« Cog lafar a gân gàn ddydd
Cyfrau eichiawg yn nolydd. » —

The plural *cyfreuau* occurs in the Iolo Mss. p. 262, in the following triplet where its meaning can hardly be very different : —

« Goruc Gwron gyfreuau
A threfn lefn ar lef odlau
A chyfawd gorddawd goreuau. »

This will be found translated in the same volume in the following inimitable style : — « The Achievement of Gwron was the devising of ornament, and polished order, for poetic compositions ; and the exalting of excelling energy. » Here *cyfreuau* may mean rhymes or alliterations : should it be *co-brou, cy-freu,* one could hardly be wrong in referring it to the same origin as Skr. *bravîmi*, ' I speak.'

P. 375. I should have said that *pi* is a word which occurs for magpie.

Possibly *merllyn* should be struck out as equivalent to *marw-llyn.*

J. Rhys.

Feb. 5. 1873.

SUR LE MÉDAILLON DE M. SOLDI, ÉLÈVE DE ROME, REPRÉSENTANT LA GAULE.

M. Soldi a envoyé de Rome, en 1872, un médaillon de plâtre représentant la Gaule ; c'est une espèce de cartouche circulaire posée sur une base, dans le linteau de laquelle l'artiste a inséré le mot *Gallia*, peut-être aurait-il bien fait de mettre *Galliæ* et de représenter un être triple comme sur les médailles du Rêmes.

Quoi qu'il en soit, l'image est fière et émouvante ; une ceinture de serpents se tordant devant la face ajoute à l'intérêt. Mais ce qui nous touche surtout, c'est la coiffure symbolique que l'artiste a cru devoir lui donner : il a coiffé sa figure de l'effigie d'un coq en colère. Rien n'y manque, l'animal crie le bec ouvert, une énorme crête charge sa tête expressive ; ses ailes sont élevées, et sa queue forme le panache du casque. Il semble vouloir combattre les serpents qui l'enserrent.

Or, cette représentation paraît inspirée, en supposant M. Soldi au courant de la science numismatique, par la médaille du musée de Rouen que nous avons figurée, il y a deux ans, dans notre prospectus de l'*Art Gaulois*, 2e partie, et que nous venons d'éditer avec glose, page 42, 2e col., de cet ouvrage ; M. Soldi lui aurait pris la figure sur la panse et le serpent. Mais nous avons fait ressortir suffisamment, croyons-nous, le point de départ éminemment satirique de cette représentation, pour que nous ne puissions garder le silence aujourd'hui sur la représentation de M. Soldi. Il nous a paru que cette représentation du coq emblématique, la plus ancienne assurément qui existe, était le fait d'un ennemi de la Gaule plutôt que l'expression spontanée et sérieuse du sentiment national. *Gallus cantat*, disaient les Romains, et c'étaient eux sans doute, ou des Gaulois vendus à Rome, qui prenaient l'initiative de ces représentations hybrides, traitées avec un caractère amoindri, et offrant au revers la déesse Rome triomphante ; ajoutons que le moyen-âge a continué, comme nous l'avons démontré, à traiter le coq assez sévèrement.

Il serait donc à désirer que les artistes de l'école de Rome, avant d'adopter des emblèmes, étudiassent à fond la matière et ne s'exposassent pas à propager des types qui n'ont pas la sanction de la science, quelqu'anciens qu'ils puissent être. Le sanglier aurait bien plus de droit que le coq à représenter la Gaule, car c'est lui qu'on mettait en guise d'enseigne, au haut des étendards, pendant les guerres de l'indépendance.

E. Hucher.

BIBLIOGRAPHIE.

Ethnogénie Gauloise; les Cimmériens, par ROGET, baron DE BELLOGUET; ouvrage posthume publié par les soins de MM. Alfred Maury et Henri Gaidoz. Paris, Maisonneuve, 1873, XII-119 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Voici comment, dans un *Avis au lecteur*, M. Gaidoz s'exprime sur cette œuvre posthume de M. de Belloguet, suite et complément des trois volumes déjà parus de son *Ethnogénie* (cf. *Rev. Celt.*, I, p. 457 et 494) : « Ces fragments relatifs aux Cimmériens sont les seuls qu'on ait trouvés dans les papiers de M. de B. sinon achevés, du moins rédigés. Ils auraient certainement gagné à être imprimés sous les yeux mêmes de leur auteur, qui ne les avait pas soumis à une dernière et définitive révision. Pourtant les personnes auxquelles par ses dernières volontés M. de B. remettait le sort des travaux qu'il laissait en manuscrit, ont pensé que ces essais inachevés non-seulement méritaient de voir le jour, mais étaient encore une importante contribution à l'étude de ces difficiles problèmes. La question cimmérienne, célèbre par ses obscurités, est loin d'avoir été résolue, et les recherches sagaces de M. de B. jettent sur elle un jour nouveau. La question de la nationalité des Cimbres, à peu près réglée dans l'opinion de la science allemande, ne l'est pas encore chez nous où l'on persiste à leur attribuer une origine celtique en s'appuyant de l'autorité de MM. Amédée Thierry et Henri Martin. La discussion ingénieuse et solide où M. de B. rattache les Cimbres aux Germains garde donc toute sa valeur. — La seule critique que nous nous permettrons d'adresser à cette œuvre posthume de M. de B., est qu'il ne s'est pas préoccupé, dans ses rapprochements étymologiques, de reconstruire la forme ancienne des mots néo-celtiques qu'il cite, et que souvent cette forme proteste contre ses rapprochements. Mais ce sont là des taches légères dans une œuvre d'ordre essentiellement historique [1]. »

1. En même temps, publié par les soins pieux de la veuve dévouée de M. de Belloguet, paraissait un volume contenant les œuvres littéraires de la jeunesse de M. de B., *Mélanges*

Épigraphie gallo-romaine de la Moselle, Étude par P. Charles Robert, membre de l'Institut. Ire partie, Monuments élevés aux Dieux, Paris, Didier, 1873, in-4°, VIII-96 pages et cinq planches. — Prix : 15 fr.

Ce que ce mémoire contient de plus intéressant au point de vue des études celtiques, c'est ce qui concerne le dieu Mercure (Hermès) et la déesse *Rosmerta*. Mercure était, d'après César, la divinité suprême des Gaulois. Dans une des inscriptions publiées par M. Robert, le nom de ce dieu est suivi de l'épithète *Visucius*, en qui, d'après une hypothèse un peu hardie de M. K. Christ, on devrait reconnaître le nom du dieu topique de Besançon, mais qui pourrait être simplement dérivé au moyen du suffixe *cio-* d'un thème gaulois *visu-* identique au latin *visu*=*vid-tu*. Ce thème se trouve en vieil irlandais dans le substantif *fius* = *vissu-* = *vistu-* = *vidtu-* « science » (Gr. C. ², 787). *Visu-cius* pourrait donc signifier « le voyant » « le savant » et ainsi être un synonyme d'*Ogmius* (Gr. C.², p. 1-2) nom du dieu de l'éloquence chez les Gaulois, comme Hermès en Grèce. *Rosmerta*, nom d'une déesse associée à Mercure par plusieurs monuments, paraît être un participe passé composé avec la particule augmentative *ro* (Gr. C. ², p. 46, 860, 864, 895, cf. p. 67); la racine est SMAR qui se trouve sous la forme SMER dans le nom d'un peuple de Bretagne Σμέρται (Ptolémée), dans le nom propre *Smertulitanus* d'un habitant de Nantes, conservé par une inscription latine (Orelli, 188) et qui paraît composé de deux termes *Smertu-litanos*, le second signifiant large. La racine indo-européenne SMAR signifie « penser, » et, suivant la date de l'objet, suivant qu'il fait éprouver de l'attrait ou de la répulsion, « se souvenir » « aimer » « être soucieux », etc. En sanscrit *smṛta-* veut dire « aimé », on connaît le sens du grec μέριμνα, du latin *memoria* ; le cornique-armoricain *mar* veut dire « doute, hésitation », l'irlandais *smuairean* « chagrin, abattement ». Les bas-reliefs qui représentent Mercure et *Rosmerta* semblent figurer une mythe solaire. Le dieu appelé Mercure (nom latin employé au lieu d'un nom gaulois que nous ignorons), serait comme l'Hermès grec une personnification du soleil (ou plus rigoureusement de l'aurore qui précède et annonce le soleil). *Ros-*

de littérature, prose et vers, par Roget, baron de Belloguet, 1814-1835. Paris, imp. Claye (tiré à 100 ex. pour être offert aux amis de M. de B.). Ce sont : une étude du génie poétique, une tragédie intitulée *Arminius*, et des poésies diverses. On y trouve un esprit lettré, généreux, et qu'un goût très-vif pour la poésie des grandes scènes d'histoire devait amener à la science historique. La tragédie d'*Arminius* où M. de B., malgré la chronologie, faisait figurer Civilis, et, malgré l'histoire, transformait ce dernier en fils de Vercingétorix, montre que l'antiquité gauloise avait de bonne heure saisi son imagination et attaché son esprit.

merta serait la terre fécondée par ses rayons. Ce nom de *Rosmerta* voudrait dire « la bien aimée », soit dans le sens d'épouse du dieu, soit dans le sens de mère des hommes ; cette déesse a en effet dans certains monuments un autre nom : *maia,* synonyme de *mater.* Le mémoire de M. Robert me semble présenter un intérêt de premier ordre pour les savants qui étudient la mythologie gauloise.—Il est accompagné de planches admirablement exécutées.

H. D'A. DE J.

Die Keltischen Namen der rœmischen Inschrifsteine Kærntens. von Dr Friedrich PICHLER, 68 p. in-8°, Klagenfurt (Separatabdruck aus dem « Archiv des historischen Vereines » XII).

Les inscriptions latines trouvées en Carinthie contiennent à côté de noms romains un grand nombre de noms étrangers au latin, et tantôt identiques, tantôt analogues par leurs termes de composition aux noms de la Gaule, qui témoignent ainsi, jusqu'au temps de la romanisation, de l'ancienne nationalité des habitants du pays. Un savant de la Carinthie, M. Fr. Pichler, qui s'était déjà occupé de l'épigraphie de sa province natale dans des travaux que nous regrettons de n'avoir pas sous les yeux, a réuni ces noms et il les publie en forme de glossaire. Après chaque nom, placé à sa place alphabétique, l'auteur indique la provenance de l'inscription, et des ouvrages d'épigraphie qui en traitent. Le commentaire est purement archéologique et bibliographique : M. P. n'a pas cherché à expliquer ces noms et il n'a qu'effleuré le domaine linguistique. N'étant pas linguiste, ne connaissant même pas de nom, semble-t-il, la *Grammatica Celtica* de Zeuss, il a eu la fâcheuse idée de vouloir donner ces noms sous la vraie forme celtique, et ne pensant pas que l'ancien celtique pût avoir une flexion comme le latin, il a cru arriver à son but en supprimant seulement les désinences latines et en écrivant par exemple *Redsomar*, *Counert*, *Ategnat*, *Atebodu*, *Vercombog*, etc. C'est là un procédé que la critique ne peut approuver, mais comme le commentaire donne pour chaque nom la forme sous laquelle ce nom figure dans les inscriptions, ce faux système de restitution n'enlève pas au travail de M. Pichler son mérite, celui de présenter dans un catalogue facile à consulter les noms celtiques ou censés tels qui se rencontrent dans les inscriptions latines de la Carinthie.

H. G.

Visione di Tugdalo, volgarizzata nel secolo XIV, ed ora per la prima volta posta in luce da Francesco CORAZZINI. Bologna, Romagnoli, 1872,

xc-133 p. in-16, plus 6 pages pour la table et les errata ; tiré à 202 exemplaires numérotés. — Prix : 7 lire.

Tandis que reste inédite la version irlandaise de la *Vision de Tondal* qui se trouve dans le ms. H. 3, 18 du Collége de la Trinité à Dublin, on publie sur le continent les versions en langue latine ou en langues vulgaires. En 1869, M. Schade publiait à Halle la version latine (*Visio Tnugdali* [sic], ed. Oscar Schade, Halis Saxonum) ; en 1870, M. Giuliari en publiait une version italienne d'après un texte assez corrompu d'un manuscrit de Vérone (*Il libro di Theodolo, o vero la visione di Tantolo da un cod. del XIV sec.....* per Mr. Giuliari, Bologna, Romagnoli); et ces deux publications donnaient lieu à un travail critique du savant M. Mussafia de Vienne (*Sulla Visione di Tundalo*, appunti di Ad. Mussafia, dans les comptes-rendus de l'Académie de Vienne, vol. LXVII, p. 157 et suiv. : a été tiré à part en brochure), travail dans lequel l'auteur passe en revue les versions de ce récit qui existent en diverses langues, latine, allemande, hollandaise, anglaise, suédoise, irlandaise, espagnole, provençale, française, italienne. Il n'y manquait que la mention d'une version serbe qui a été publiée récemment et l'indication de la version irlandaise. M. Corazzini publie aujourd'hui à Bologne (dans la collection de curiosités littéraires de l'ancienne littérature italienne que publie M. Romagnoli), une version italienne qui date des premières années du XIVe siècle, et qui est, nous dit-il, remarquable par la pureté de la langue.

Ce volume, qui est imprimé avec le soin et le luxe qui caractérisent les publications de M. Romagnoli, contient, avec le texte et les variantes des autres éditions italiennes, un commentaire philologique (qui n'intéresse que les italianisants), et une longue introduction où M. C. résume les recherches de M. Mussafia sur les versions en langue latine et en langues vulgaires, et compare les diverses versions italiennes.

Il faut, aux renseignements qu'il donne, ajouter la mention d'une version serbo-croate de la légende de Tondal que nous signale notre savant ami, M. Louis Leger. Elle vient d'être publiée par M. G. Danicic, dans un volume d'anciens textes (*Starine*), édité par l'Académie des Slaves méridionaux d'Agram. M. Danicic l'a découverte dans le ms. n° 324 de la bibliothèque de l'Académie d'Agram, ms. qui date du XVIe siècle. Le fragment relatif à Tondal présente deux lacunes, au commencement et à la fin. Il occupe les pages 109-118 du volume intitulé *Starine*, sous le titre de *Vidinja Tondalova* « vision de Tondal. » M. Leger a collationné le texte serbo-croate avec le texte latin de M. Schade et le texte italien de M. Corazzini, et nous apprend que le texte slave est considérablement abrégé.

Il reste à publier la version irlandaise et à savoir si le texte original est l'irlandais ou le latin. L'enquête est ouverte : les savants de Dublin tiendront sans doute à honneur de la terminer.

H. G.

LITTRÉ : **Dictionnaire de la Langue française.** Paris, Hachette, 2 vol. grand in-4°, 1863-1872, LIX-2080; 2628 pages. — Prix : 100 fr.

BRACHET : **Dictionnaire étymologique de la langue française,** Paris, Hetzel. 1 vol. in-12, CVII et 560 pages. — Prix : 8 fr.

La publication de ces deux Dictionnaires en même temps que celle de tant de travaux si remarquables dus à MM. G. Paris et P. Meyer paraît ouvrir une ère nouvelle et marquer le commencement d'une période vraiment scientifique dans les études philologiques en France. Le livre de M. Littré et celui de M. Brachet se distinguent chacun par un mérite différent. Le grand ouvrage de M. Littré donne pour chaque mot un recueil de textes rassemblés par l'auteur et qui nous fait connaître la succession historique des différentes formes revêtues par ce mot et les diverses significations qu'il a prises depuis l'origine de la langue française. Ce qui fait le prix du volume de M. Brachet et en même temps son originalité, c'est que pour tous les mots venus du latin, il indique en vertu de quelles lois phoniques la forme française s'est substituée à la forme usitée dans la langue mère.

Le côté faible de ces deux ouvrages nous semble se montrer dans les étymologies germaniques et celtiques, dues la plupart à M. Diez. Les mots français d'origine germanique sont, pour le plus grand nombre, empruntés à la langue franque, et non à d'autres dialectes germaniques, tels que le haut allemand, l'anglo-saxon ; les caractères phoniques spéciaux à la langue franque se reconnaissent la plupart du temps dans les mots français d'origine germanique. Ainsi, le français *bouter* ne peut venir du moyen haut allemand *bozen*[1] qui a subi la seconde substitution de la dentale ; il vient d'un mot franc **bautan* et par contraction **botan* qui avait échappé à cette substitution, comme le vieux scandinave *bauta* et l'anglo-saxon *beátan* dont l'*eá* = *au*. Quant à la voyelle, on peut comparer le thème franc *Audo-*, *Odo-*, d'où le français Oudin = *Audinus*, Ouen = *Audoenus*. «Brandon» est dérivé, non pas de l'ancien haut allemand *brant* « tison »[2], mais du franc *brand*, dont l'existence est

1. Diez, *Wœrterbuch* [2], t. Ier, p. 79 ; cf. Brachet, p. 100 ; Littré, t. I, p. 401.
2. Diez, *Wœrterbuch* [2], t. Ier, p. 8 ; cf. Brachet, p. 101 ; M. Littré, p. 407, propose l'allemand moderne *brand*, origine étrange pour un mot français qui existait déjà au XIIIe siècle.

prouvée par le nom propre mérovingien *Childe-brandus*. « Guetter » n'est pas tiré du verbe vieux haut allemand *vahtan* [1], mais du substantif franc *vacta* que nous ont conservé plusieurs textes carlovingiens. « Hameau » n'est pas dérivé du gothique *haims*, ni de l'allemand *heim* [2] : — les lois du vocalisme s'y opposent, — ni de l'anglo-saxon *ham* : — les Anglo-Saxons n'ont pas colonisé la France. — C'est un diminutif du franc *hâm*. Grimm a établi que dans la langue franque *â* comme *ê* vaut *ai* gothique, *ei* allemand (*Geschichte der deutschen Sprache*, 3e édition, p. 376) : ainsi dans la langue franque *hâm* était l'équivalent régulier du gothique *haims* et de l'allemand *heim* ; et ce mot franc n'est pas hypothétique : il nous est conservé dans le composé *ham-êdius* [3] « conjurateur » littéralement jureur du village. »

Passons aux mots d'origine celtique. « Bièvre » ne peut venir du latin *fiber* « castor. » Les lois du consonantisme et du vocalisme s'y opposent également. Quant au substantif *beber* d'où l'on suppose dérivé l'adjectif *bebrinus*, il ne peut être latin, puisqu'il nous donne l'exemple inouï en latin d'un *b* initial tenant lieu d'*f* (Schleicher, *Compendium* [2], p. 249-250). L'unique passage du scholiaste de Juvénal cité par Diez, *Grammatik* [2], t. I, p. 9, ne suffit pas pour établir que l'adjectif *bebrinus* appartienne réellement à la langue latine. La forme latine de cet adjectif nous est donnée par le nom de rivière *Fibrênus* (Cic., *de leg.*, II, 1, 3 ; Silius, VIII, 400) et par un passage de Pline l'Ancien, qui écrit *fibrinus* (XXXII, 9). *Bebrinus*, *beber* sont des mots gaulois (*Gr. C.* [2], p. 37 ; cf. Corssen, *Beitr.*, p. 228, *Aussprache* [2], t. I, p. 145, 161). Le sanscrit *babhrus* pour *bhabrus* nous fait connaître la voyelle primitive de la première syllabe qui, en gaulois, avait fléchi en *e* dans *beber* et dans son dérivé *Bebronna*, en *i* dans les dérivés *Bibrax* et *Bibracte*. La conséquence de tout ceci est que le français « bièvre » ne vient pas du latin comme le suppose M. Brachet. Le tirer du breton *befer* comme le fait M. Littré est encore inexact. *Befer* est, comme « bièvre », une forme moderne du gaulois *beber*.

Suivant MM. Littré et Brachet, le français archaïque « boule », nom d'arbre, d'où « bouleau » viendrait du latin *bétula* [4]. Mais l'*é* de la pre-

1. Diez, *Wœrterbuch* [2], t. Ier, p. 233, cf. Brachet, p. 273 ; Littré, t. Ier, p. 1955.
2. Diez, *Wœrterbuch* [2], t. II, p. 327, Brachet, p. 276. M. Littré cite en outre un mot haut-allemand *cham*, qui est imaginaire, et qui, s'il existait, aurait pour correspondant français un mot commençant par *ch*.
3. Diplôme de 679-680. Tardif, *Monuments historiques*, p. 18, col. 2. Je dois reconnaître que Grimm, *Grammatik* [2], t. II, p. 752, donne de la première partie de ce mot une explication différente, mais cela ne change rien au principe phonique qui fait la base de ma critique.
4. Littré, t. Ier, p. 389 ; Brachet, p. 98 ; cf. Diez, *Wœrterbuch* [2], p. 63, qui admet la possibilité de l'étymologie celtique.

mière syllabe du mot latin ne peut, comme ces savants le supposent, donner *ou* en français. « Boule » vient de *betúlla*, forme gauloise que nous fournit l'*Histoire naturelle* de Pline traduite avec tant de compétence par M. Littré. Voici le passage de Pline : *Gaudet frigidis sorbus et magis etiam betulla. Gallica hæc arbor mirabili candore atque tenuitate* (XVI, 30). M. Littré a rendu ce passage comme il suit : « Le bouleau est un arbre » de la Gaule très-blanc et très-élancé. » (T. I, p. 579). M. Roget de Belloguet a inséré ce nom dans son *glossaire gaulois*, 1re édition, p. 148; 2e édition, p. 197; mais il n'en a pas conservé l'orthographe celtique; or cette orthographe que caractérise un suffixe très-fréquent dans la langue de nos ayeux, *-lla, -llo* au lieu du latin *-la*, *-lo* (*Gr. C.*², p. 767), est indispensable pour expliquer le mot français « boule » pour **bedoulle* = *betúlla*, comme « maille » pour *medaille* (de *metallea*). *Betúlla* est dérivé d'un thème *betu* qui explique aussi les diverses formes bretonnes : en gallois *bedu*, *bedwen*, en cornique *bedeven*, en armoricain *bezo*, *bezven*. Le vieil irlandais *bethe* se dit même probablement pour *betu-ia* (cf. *Gr. C.*², p. 1077).

Sur « changer, » dérivé du bas-latin *cambiare* [1], il pourrait être à propos de dire que, suivant le glossaire gaulois, publié par Endlicher, *cambiare* est un verbe gaulois, et que cette assertion du glossateur inconnu paraît justifiée par le verbe breton armoricain *kemma* = *cambiam*.

MM. Littré et Brachet s'accordent avec M. Diez pour considérer le français « balai » comme identique à l'armoricain *balan*. Mais il serait bon d'avertir que *balan* est une forme moderne employée pour *banazl*, en moyen gallois *banadil*, qui permet de supposer un primitif **banadilla*. On devrait s'assurer si le mot français n'est pas antérieur à l'introduction de la forme *balan* dans le breton armoricain [2].

Nous concluons que si, grâce aux travaux de MM. Littré et Brachet et de toute une école, dont ils sont, le premier surtout, d'éminents représentants, d'immenses progrès ont été faits dans la connaissance étymologique des mots français d'origine latine, les mots français d'origine germanique et celtique n'ont pas encore été jusqu'ici étudiés avec autant d'exactitude et de précision, et qu'un certain travail est encore indispensable pour élever cette partie très-secondaire et peu importante, mais enfin cette partie du vocabulaire français, au niveau scientifique atteint de nos jours, par la première et la plus considérable catégorie des mots dont MM. Littré et Brachet ont écrit l'histoire.

Ajoutons que l'étude des mots d'origine latine en breton peut quel-

1. Littré, t. Ier, p. 551 ; Brachet, p. 124 ; cf. Diez, *Wœrterbuch* ², t. Ier, p. 102.
2. Littré, t. Ier, p. 283 ; Brachet, p. 8, cf. Diez, *Wœrterbuch* ², t. II, p. 208.

quefois donner la solution de certaines difficultés que présente l'histoire des mots d'origine latine en français. Ainsi le breton armoricain *juzev*, « juif, » établit l'existence en latin vulgaire d'un substantif *judévus*, ou mieux *judévos* = *judaeus*. C'est aussi du bas-latin *judévos* que vient le français « juif, » grâce à la syncope du *d*, et au changement d'*é* en *i* et de *v* en *f*, tous phénomènes conformes aux lois ordinaires de la langue; et ces lois s'opposent au changement du *d* en *f* et à la métathèse de l'*ae* de *judaeus*, c'est-à-dire aux deux explications à l'aide desquelles M. Brachet parvient à tirer le français « juif » du latin classique.

H. D'A. DE J.

Leabhar na Feinne. VOL. I. GAELIC TEXTS. Heroic Gaelic Ballads collected in Scotland chiefly from 1512 to 1871, copied from old manuscripts preserved at Edinburgh and elsewhere, and from rare books; and orally collected since 1859; with lists of collections, and of their contents; and with a short account of the documents quoted. Arranged by J. F. CAMPBELL, xxxvj-224 p., in-4°, sur deux colonnes. London, Trübner, 1872. — Prix : 20 sh.

Toutes les personnes qui se sont occupées de l'Écosse celtique, ou de la littérature populaire, connaissent les *Popular Tales of the West Highlands* de M. Campbell, un des livres les plus consciencieux et les plus utiles dont la littérature celtique ait été l'objet. L'auteur ne s'est pas contenté d'avoir élevé ce *cairn* aux héros populaires des Hautes-Terres d'Écosse; il a continué ses investigations, recueillant ballades, contes, traditions, et s'attachant surtout à réunir tous les fragments encore existants de la légende ossianique. Dans la tâche laborieuse qu'il s'est assignée, M. Campbell mérite tous les éloges et tous les remerciements de la critique pour son zèle, pour sa sincérité et pour son manque de préjugés. Il arrive trop souvent en effet que l'amour-propre national se mêle aux questions littéraires et ne veuille pas renoncer à de vieilles et chères illusions; c'est l'histoire de l'*Ossian* de Mac-Pherson en Écosse, du *Barzaz Breiz* de M. de la Villemarqué en Bretagne. Non-seulement M. Campbell aborde ces questions avec l'impartialité d'un juge, mais quand ses nouvelles recherches modifient une opinion anciennement émise par lui, il n'hésite pas à en faire l'aveu (voir p. xxxiv, a). On peut suivre avec confiance un semblable guide.

Ce volume est un recueil de matériaux pour l'histoire de la poésie ossianique en Écosse et subsidiairement pour l'étude de l'authenticité de l'Ossian de M. Pherson. Il comprend toutes les sources écossaises connues, imprimés, manuscrits, ballades recueillies oralement par M. C. et autres collecteurs, et ne laisse en dehors que les poèmes ossianiques de

M. Pherson et du Dr Smith, parce que leur authenticité est contestable. Il est du reste facile de se procurer ces deux recueils.

Voici la liste des collections dont M. C. a cité ou mis à contribution les textes dans son *Leabhar na Feinne* « Livre des Finnians » :

Earliest date.	Collector's name.	Place and District.	Printed or Manuscrit.
1512	Mac Gregor	Dean of Lismore, Argyll.	P.
1603	Mac Phail	Dunstaffnage, Argyll.	Ms.
1690	Mac Lean?	Ardchonaill, Argyll.	Ms.
1739	Pope	Minister of Rea, Caithness.	Ms.
1755	Mac Nicol	Minister of Lismore, Argyll.	Ms.
1755	Jerome Stone	Teacher, Dunkeld, Eastern Highlands.	P.
1750.	Fletcher.	Farmer in Auchalladar, Glenorchay. Dunstaffnage to Scone.	Ms.
1762	Mac Diarmaid?	Rannoch.	Ms.
1774	Kennedy	Schoolmaster, Kilbrandon, Argyll,	Ms.
1780	Hill	English writer, Dunkeld to Morven, etc.	P.
1784	Mac Arthur	Minister of Mull, Argyll.	P.
1784	Young	Bishop of Clonfert. Scotch Highlands.	P.
1786	Gillies	Printer. Perth.	P.
1789	Miss Brooke.	Ireland.	P.
1801	Irvine	Minister of little Dunkeld, Perth.	Ms.
1802	Mac Donald of Staffa	Scribe; Mac Pherson, teacher, Mull, Argyll.	Ms.
1803	Rev. A. Campbell	Port Ree, Skye.	Ms.
1804	A. and D. Stewart	Scotch Highlands.	P.
1805	Highland Society	d°.	P.
1805	J. Mac Donald	Minister, Northern Highlands.	Ms.
1813	Turner	Soldier, Pauper. Scotch Highlands.	P.
1814	Grant	Advocate d°.	P.
1816	H. and J. Mac Callum	Travellers d°.	P.
1841	Mackenzie of Glasgow	d°.	P.
1857	Rev. Dr Mac Lauchlan	Minister d°.	Ms.
1860	J. F. Campbell	Barrister d°.	P.
1862	d°.	d°.	Ms.
1872	d°.	d°.	Ms.

Cette énumération comprend toutes les collections faites en Écosse de ballades et de chants populaires gaeliques. M. C. fait l'histoire de chacune et en apprécie la valeur dans une étude critique de ces textes qui ouvre le volume. Dans ces collections M. C. a puisé toutes les pièces qui se rapportent aux traditions ossianiques et il les publie par ordre de matières. Après un argument (écrit en anglais) du récit ou du sujet traité, et une critique sommaire des différentes versions, M. C. donne

ces versions mêmes imprimées ou manuscrites par ordre chronologique (il les donne dans le texte gaelique, sans traduction). Les ballades sont rangées sous les chefs suivants : I. Histoire de Cuchullin. — II. Histoire de Deirdre. — III. Histoire de Fraoch. — IV. Histoire de Fionn et des Feinne (ou Finnians), et Guerre avec les Normands. — V. Parodies. — VI. Ballades héroïques d'époque postérieure.— VII. Ballades mythiques. — VIII. Poèmes dans le genre de Mac Pherson. — IX. Ballades de la collection d'Alexandre Pope.

Ce volume est donc un répertoire complet de toutes les sources *poétiques* écossaises (car il ne contient que des textes en vers) relatives au cycle Finnian dont la légende ossianique n'est elle-même qu'un épisode. L'auteur ne nous dit pas ce que contiendront les volumes suivants, textes en prose, traductions, ou études sur le cycle lui-même. Mais venant d'un collectionneur aussi zélé et aussi sincère que M. C., ils ne peuvent manquer d'être instructifs, et comme on dit en anglais *suggestive* au même degré que celui-ci.

H. G.

Encore un mot sur le Barzaz Breiz. Lettre à M. J. Salaün, par M. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Dumoulin, 1873; 8 p. in-8°. — Prix : 1 fr.

Un journal de Brest, l'*Océan*, a publié au commencement de cette année (1873) une série d'articles intitulés *la Question du Barzaz Breiz* [1], articles qui contiennent pour toute discussion des affirmations dénuées de preuves et surtout des attaques personnelles contre M. Luzel. L'auteur de ces articles, M. Salaün, au lieu de traiter cette question pour ce qu'elle est, pour une question littéraire, l'a transformée en question politique et sociale, faisant du *Barzaz Breiz* le palladium de la Bretagne légitimiste et catholique; attaquer l'un serait attaquer l'autre. *O Breiz, Breiz, paour kez Breiz!* (O Bretagne! Bretagne! pauvre chère Bretagne!) s'écriait M. Salaün, semblable à un Jérémie breton, et il disait : « Notre époque paraît vraiment frappée de vertige; poussé par une sorte d'instinct fatal, le génie ou plutôt le démon de la destruction semble s'être incarné en nous; c'est avec frénésie, avec rage que nous nous acharnons à saper les fondements de l'édifice social; c'est une véritable aber-

1. N°s des 21 octob., 13 et 14 novemb. 1872, 25 et 26 mars et 10 avril 1873. — L'*Océan* ayant refusé d'insérer une réponse de M. Luzel, celui-ci a répliqué dans le *Finistère* (journal de Quimper), du 20 novembre 1872, et dans l'*Électeur du Finistère* (journal de Brest), des 7 et 9 avril 1873.

ration, car la plupart des insensés qui se livrent ainsi à ces actes de démolition périront nécessairement sous les décombres. »

C'est sur ce ton et avec ce style que M. Salaün a pris la défense de l'authenticité du *Barzaz Breiz* dans les colonnes du journal que nous venons de nommer, s'abstenant de discuter les anachronismes historiques et linguistiques de ces poésies, ce qui pourtant est la vraie « question du Barzaz Breiz ». Au surplus son but semble avoir moins été de discuter cette question que d'essayer de déconsidérer M. Luzel, — c'est la façon dont en Bretagne certaines personnes comprennent les droits de la critique à l'égard d'un contradicteur, — et de nier aux écrivains étrangers à la Bretagne le droit d'avoir une opinion sur l'authenticité du *Barzaz Breiz*. Bien plus, non-seulement M. Salaün leur refusait toute compétence, mais il les transformait en révolutionnaires, ennemis de Dieu et de la société. Cette tactique n'est pas nouvelle; il y a deux siècles l'abbé Cottin l'employait pour nuire à Boileau dont la critique l'ennuyait.

Qui méprise Cottin n'estime point son roi,
Et n'a, *selon Cottin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Cottin ici, c'est M. Salaün, avocat du *Barzaz Breiz*. Quiconque nie l'authenticité des poèmes de ce recueil est un affreux révolutionnaire. « M. Luzel sera-t-il éclairé en voyant les représentants du radicalisme se servir de sa critique pour essayer de démolir une œuvre admirable, à laquelle ils n'entendent d'ailleurs pas le premier mot ? » Voilà comment certains Bretons pratiquent l'art de la critique, et l'appliquent à leur propre littérature, *O Breiz! Breiz! paour kez Breiz!* (O Bretagne! Bretagne! pauvre chère Bretagne!).

Bien que ces articles n'appelassent pas une réponse (on ne répond qu'à des arguments et à des faits, et il n'y a ni l'un ni l'autre dans les articles de M. Salaün), pourtant « un représentant du radicalisme », M. d'Arbois de Jubainville, a jugé à propos d'intervenir pour montrer au public de Bretagne que la discussion ouverte sur l'authenticité du *Barzaz Breiz* n'est pas, comme ose le dire M. S., une « odieuse intrigue » menée par M. Luzel pour « traquer un gentilhomme ». Il l'a fait dans une brochure adressée à M. Salaün. « Une question purement littéraire, comme celle dont il s'agit, doit être étudiée froidement et en elle-même. Or vous ne parlez que de considérations politiques et de personnalités. Votre discussion enveloppe le point en litige d'une sorte de nuée orageuse qui le couvre des ténèbres les plus profondes, quand je m'attendais à le voir éclairé par le flambeau de cette science toute spéciale que devrait montrer un Breton parlant de la langue et de la littérature de sa

province. » Cela dit, M. d'A. de J. va au fait, s'abstenant de personnalités et donnant ainsi une première leçon, leçon de convenances, à M. Salaün. L'autre leçon est une leçon de grammaire. « Je ne puis répéter ici, dit M. d'A. de J., ce que j'ai écrit dans différentes Revues sur la valeur historique du *Barzaz Breiz*. Je vais seulement vous donner un exemple du procédé par lequel j'ai formé mon opinion. » Et M. d'A. de J., prenant pour exemple le *Gwerz* intitulé « le tribut de Nomenoë », montre par les anachronismes du langage et de la métrique, que cette pièce est une œuvre contemporaine et un pastiche. Il termine en engageant M. Salaün à répondre à des arguments grammaticaux par des arguments grammaticaux et à réfuter « toutes les objections accumulées contre la thèse qui fait du *Barzaz Breiz* un monument historique », et il ajoute : « Mais si vous ne trouvez à répondre que des personnalités, ou si vous prétendez nous entraîner sur le terrain de la politique, je serai en droit d'en conclure que, la cause plaidée par vous ne fournissant aucune raison topique, vous vous serez trouvé dans l'alternative ou de garder le silence ou de porter la discussion sur un sujet étranger au litige. C'est ce dernier parti que souvent un avocat préfère, mais il ne peut d'une manière plus éclatante reconnaître sa cause mauvaise et abandonner le client qu'il prétend défendre. »

Dans les articles de M. Salaün était citée, *en faveur de M. de la Villemarqué*, une lettre de M. l'abbé Henry, le doyen des écrivains bretons, le maître et l'ami de M. de la Villemarqué, qui donne à ce dernier un certificat inattendu. Le vénérable abbé Henry déclare qu'à l'époque de la publication du *Barzaz Breiz*, M. de la Villemarqué n'avait qu'une connaissance imparfaite du breton ; voici ses paroles : « A cette époque, M. de la Villemarqué ne savait pas assez de breton pour composer un couplet de quatre vers sans faire six fautes. » Cette déclaration est grave, et en la rendant publique dans un article écrit à la plus grande gloire du *Barzaz Breiz*, M. Salaün ne s'est pas rappelé certaine fable de La Fontaine où il est question d'un pavé malencontreusement lancé à un ami. En outre, il aurait dû penser qu'il mettait M. l'abbé Henry quelque peu en contradiction avec M. de la Villemarqué lui-même qui, dans l'argument de la *Fête des Pâtres*, disait : « Que de fois ne l'avons-nous pas chanté nous-même dans notre enfance [le vieux chant des pâtres], alors que nous ne parlions d'autre langue que le breton ! » Ces paroles se trouvent dans la première édition du *Barzaz Breiz*, t. II, p. 247. L'argument où elles figurent a disparu de la dernière édition.

H. G.

PÉRIODIQUES.

ARCHÆOLOGIA CAMBRENSIS.

The *Archæologia Cambrensis* or *the Journal of the Cambrian Archæological Association* is a quarterly published by Mr. Parker (377, Strand, London) and now edited by the Rev. Daniel Silvan Evans, a man who has long been before the public as a Welsh scholar of the highest standing : this we regard as a guarantee that in future we may look to the Association's publication for rational philology and sound criticism as far as Welsh questions are concerned : we are very glad to find that Mr. Evans has been able to secure the services of such men as Stokes and professor Evander Evans. The philological articles contained in the Arch. Cam. will in future be noticed in this review as they appear : suffice it at present to begin with the number for January 1872 : the article on « the Lomarec Inscriptions » p. 10-21 based on a notice of the same by La Villemarqué in the memoirs of the « Academie des Inscriptions » is interesting. The legend here discussed is to the following effect : « Ir ha ema J. C. in ri, » which, it is argued fairly in spite of occasional slips in philology, means, « Illius cujus est Jesus Christus in Regem. » The April number opens with a long and instructive article on « some South Wales Cromlechs. » p. 81-143.

The July number (1872) contains a capital article by Stephens on the bardic alphabet called 'Coelbren y beirdd', p. 181-210. The following are the conclusions which Mr. S. comes to : I. « That *Coelbren y beirdd* has no pretentions to a high antiquity, and is neither found on sculptured stones nor in old mss. II. That it was invented in the beginning of the 15th century, when paper and parchment were forbidden to the Cymry, and that the inventor was in all probability the bard Gwilym Tew. III. That it was not an original alphabet, except in respect of derivatives, but an imitation of the Roman letters. IV. That it was in common use in the 15th century, as in shewn by the poems of the bards, and that by the end of the 16th it had all but ceased to be known. » J. C. Meyer's treatment of « the Welsh poems in the *Codex Juvencus*, » p. 212-222, we leave to others to characterize, as we entirely disagree with him. Brash reads the Bridell ogham as follows : *Neqasagrom Maqi Mucoi Neci,* and of course makes it out to be Gaedhelic. (p. 249-257).

The October number contains the first of a series of « Studies in Cymric Philology by prof. Evander Evans, p. 297-314 : » this is a most interesting article on which we will venture a few observations : — Prof. E. is unfortunate

in his method of distinguishing vowel length in Welsh, for his « gwēled » would lead a stranger to think that the *e* in *gweled* is as long as the *e* in *gwēl*, which it is not. The simplest plan perhaps would be to distinguish the maximum length thus *tán* or *tān* 'fire', and to leave the intermediate length ummarked, as in *tanau* 'fires', while the sharpened or forced vowel may, if necessary, be marked thus *tànnau*, the plural of *tant*, 'a musical string'. To the infinitives *molim*, *erchim*, *diprim*, we may add a Mid. Welsh instance in *-if*, namely *odif*, which occurs in the following passages in the Mabinogi of *Cilhwch ac Olwen*. Mab. iv. p. 219 : — ymaael aoruc yspadaden penkawr yn un or tri llechwaew gwenwynnic aoed geir ylaw. ae dodi ar eu hol. ae aruoll aoruc bedwyr ae *odif* ynteu. agwan yspadaden pennkawr trwy aual y garr yngythrymet.» Here we have *odif* and its compound *dodi* : p. 220 it occurs several times : — « Kymryt aoruc ynteu yr eil llechwaew aoed ach y law. ae *odif* ar eu hol. ae aruoll aoruc menw mabgwaed. ae odif ynteu ae wan yn alauon y dwy uron : » the other passages are nearly identical. *Odif* (now *odi*) means here 'to cast or throw' and is equivalent to '*bwrw*' : in later Welsh it seems to stand for '*bwrw eira*' = 'to snow'. While discussing such names as *Cunatam* and *Cuneglasus* and wishing to show that *cun* in them meant a « chief or captain » the professor forgets to mention that Gildas expressly says that *buneglasus* (later *Cynlas*) means in Latin *lanio fulvus*. The statement that « there are several other words [besides *maccwy*] in which the Welsh has both the *c* form and the *p* form » requires to be proved more explicitly, for *talcen* on account of its disturbing similarity to the Breton *talgenn* is, to say the least of it, a shaky instance. In the same number Dr. Ferguson, p. 355, discusses the Bridell ogham and would, unless we are mistaken, read *Nettasagrom Maqi Mucoi Greci*.

Jan. 1873, Mr. Brash returns to the Bridell ogham (p. 103) and objects to Dr. Ferguson's reading *Netta*, because, as he says, be has not before met with this prefix, whereas *Nec* or *Nech* is familiar to him — a manner of talking which looks suspicious, for what is wanted is the probable reading of the stone : when he and Dr Ferguson have agreed on that, they may venture to leave the result to be dealt with by philologists : interpretation and reading should be mixed up as little as possible in such cases. Mr Rhys « On some of our British Inscriptions » p. 74-77, suggests that the Irish can lay no reasonable claim to the oghams found in Wales and Cornwall and maintains that the inscription *Trenaccatlo* = *Tren ac Catlo*, « Tren and Catlo. » He accepts the reading *Maqiqici* on the Fardel stone but substitutes *Svaqquci* for the usual reading *Sfaqquci*, which seems to be the result of Irish Antiquarians antedating their *f* which is known to stand for are original *v*. Identifying *svaq* with Welsh *chwech* 'six', be hints that *Svaqquci Maqiqici* = *Svaq-Quici Maqui Quici*, « Sex Quici filii Quici. » But by far the most important contribution to this number is the batch of 'Old-Welsh glosses on Martianus Capella' lately discovered by Mr. Bradshaw and edited here with most valuable notes by Mr. Stokes, p. 1-21. We have but few observations to add : — As to *anu*, now *enw*, 'name', it hardly can be an instance of the vocalization of *m*, the word's history being probably the follow-

ing : **anman* (for original *naman*), **anma*, **anm*, **anŭm*, **anuv*, **anu* with which compare the double forms *cwrw* and *cwryf*,'beer, and *ulw* and *ulyf*, 'hot ashes': similarly *enuein*, for which later Welsh substitutes *enw-au*, 'names' implies the series **anmana*, **enmena*, **enmen*, **enŭmen*, **enuven*, **enuen*, *enuein*: *Cimmaetic* can hardly be for *cim-mav-etic* : rather ought it to be perhaps *cim-mag-etic* from the same root *mag* as *cyfoeth*, 'wealth', the latin *conquestos*, which it is meant to explain having been confounded with *conquisitos* through the influence of the med. lat. *conquestus*, « pro quibuslibet bonis quavis ratione acquisitis; etiam quæ a patre et matre hæreditario iure quis possidet. » (Ducange). Possibly also *medd-u* 'to possess' = *meged-u*. It is to be hoped that *tum*, 'a bend, a turn', which Ebel has suggested to Mr. Stokes to explain *dattotimb*, is a *bona fide* Welsh word : Pughe has it, but without a quotation to support it. Perhaps *dattotimb* means *dattotim* a noun of the same forms as the infinitives *molim* etc. to be analysed *dat-dotim* or *datt-otim*; for the quotations just given from the Mabinogion show that both *dodi* and *odif* sometimes meant 'to throw' : here *dattotimb* would mean the act of 'throwing up or vomiting' referred to in the latin « cum coactissima gestione vomueris; » if *dattotimb* is to be referred strictly to *gestione* one might expect that to have been *egestione*. To these forms we may add *diod*, which occurs frequently in the Mabinogion in the sense of 'throwing or casting aside' and of 'stripping off' arms or clothes.

Luird (gl. horti) for **lubgirth* : sing. **lubgarth* whence the modern *lluarth* seems to indicate that *u* in this instance had not attained its modern sound approaching German ü. Of course Pughe when he renders « *Bid las lluarth*, » « Let a camp be green » had no notion that *lluarth* is simply 'a garden' and not 'a camp'.

Beirniad. An article on '*Y Gymraeg a'r Lladin*' by Rev. J. B. Jones B. A., Bridgend, appeared in the number for July 1872 of this periodical pp. 75-80. It contains some ingenious conjectures, but cannot be considered satisfactory, as the learned author is evidently unacquainted with Zeuss.

Traethodydd. A second article on '*Hen Lyfrau y Cymry*' has appeared in the number for January 1873, pp. 33-51, of this periodical. It contains notices of a few books and editions unknown before, and interesting particulars concerning others. In the number for April of the same year, John Peter has an article on '*William Salesbury fel Llysieuwr*' being a description of a Botanical work in Ms. by the eminent translator of the New Testament into Welsh. It contains several new words, and a few new botanical terms not found in Hugh Davies' work.

Dysgedydd. This is a monthly, the organ of the independents, and now in its 52d year. There appeared in the number for January 1873, pp. 11-15 an article by John Peter entitled '*Dodo*' (aunty) being a short illustration of the principle, that language is an instrument of Ethnology. Another article, by the

same author, appeared in the February number, pp. 51-54, on the theory of questions and answers in the Welsh language.

Mémoires de la Société des Antiquaires de France, t. XXXIII.—P. I. *Les monuments celtiques et scandinaves des environs d'Inverness* par M. J. Marion. Ce sont : les cercles de pierre de Clava et de Leys dans lesquels l'auteur reconnaît des sépultures celtiques (p. 6); les forts vitrifiés de *Craig-Phadrick* et de *Ord-hill-of-Kessoch*, specimens d'un genre de construction dont il existe en Écosse plus de cent monuments et qui paraît d'origine scandinave, VIIe-Xe siècle (p. 9); les pierres sculptées de Sweno et Dunkeld, sorte de stèles funéraires attribuées aux Pictes (p. 45). De nombreuses planches sont jointes au texte de cette dernière partie : M.M. s'est beaucoup aidé du livre de M. Stuart intitulé : *Sculptured stones of Scotland*. — P. 71. *L'Émaillerie gauloise au mont Beuvray*, par M. Bulliot : étude sur un atelier d'émailleur, découverte dans l'antique ville gauloise de *Bibracte*. — P. 106. *Description de quelques refuges* par M. Keller. Ces refuges situés en Suisse sont au nombre de vingt-sept. La date d'une grande partie d'entre eux ne peut être établie que par comparaison avec les autres et par conséquent d'une manière un peu hypothétique. Mais des fouilles ont démontré que quelques-uns sont l'œuvre de la population qui demeurait dans les habitations lacustres (p. 122, 131).

Les sujets suivants, traités dans le *Bulletin* de 1872, rentrent dans le cercle des études celtiques : P. 54. Découverte d'une statue de déesse mère en bois, dans un puits funéraire du temps d'Aurélien (communication de M. Quicherat). — P. 55. Fouilles archéologiques faites en Suisse en 1871 (M. Nicard). — P. 69. Envoi au musée de Saint-Germain d'objets recueillis au mont Beuvray. Une planche reproduit les *graffiti*, trouvés jusqu'ici dans cette localité (M. Bertrand). P. 73. Inscription chrétienne donnant le nom de *Lentinum* aujourd'hui Lempsy (Puy-de-Dôme) (M. Chassaing). — P. 75. Rapprochement entre le nom de *Mars Randosatis* et celui de Randan (Puy-de-Dôme), cf. *Beitr*, t. III, p. 420 (M. Chassaing). — P. 76. Plaque d'argent trouvée à Roques d'Authero (Rhône), portant une inscription gravée à la pointe et supposée celtique (M. Quicherat). —P. 83. Nom de *Sirona* dans deux inscriptions du musée de Bordeaux (M. Sansas). — P. 89. Fouilles dans l'arrondissement de Lille, poterie au nom de *Catu-sualis* (M. Rigaux). — P. 100. Monuments dédiés aux proxumes chez les Volces Arécomiques (M. Aurès). — P. 102. Observations sur une inscription de Bordeaux où se trouve le nom de *Sirona* (M. Creully). — P. 117. Sépulture gallo-romaine trouvée en Vendée par M. Fillon (M. Quicherat). Un médaillon porte la légende A. V. M. CN. ALINGV. M. Fillon rapproche ALINGV du nom de lieu *Alingône*, aujourd'hui Langon. Si cette hypothèse est exacte, il y aurait là un exemple gaulois de *u* = *ô* dans le suffixe *ôn*, et on pourrait rapprocher cet exemple du *Frontu* = *Fronto* de l'inscription du vieux Poitiers, *Beitr.*, t. III, p. 166; cf. *Gr. C.*^{2}, p. 772. — P. 127. Statère d'or gaulois anépigraphe inédit, trouvé aux environs de Craon (Mayenne), texte et dessin (M. Chabouillet). — P. 139. Observations nouvelles sur une inscription de Bordeaux où se trouve le

nom de *Sirona* (M. d'Arbois de Jubainville). — P. 152. Noms de potiers du musée de Bordeaux (M. Sansas). — P. 157. Critique de la lecture de l'inscription du musée de Bordeaux déjà mentionnée (M. Sansas).

REVUE ARCHÉOLOGIQUE : Septembre 1872. P. 160-162. *Alpes Penninæ, Graiæ, Cottiæ*, par M. H. d'Arbois de Jubainville; combat des étymologies contestables de ces noms présentées dans la *Revue Savoisienne* — P. 171-176 : *Une sépulture étrusque en Belgique*, par M. H. Schuermans. — P. 177-189 : *Fouilles de Bibracte,* par M. Bulliot (suite). Dans cet article, purement archéologique, sont relevées quelques marques de potier. — Novembre. P. 327 : Analyse d'une communication faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Léon Renier sur une inscription nouvelle au Dieu Borvo : (nous étendons les ligatures)

AVG·SACR·DEO
BORVONI ET CANDI [ET, ND liées]
DO ÆRARI SVB CV
RA LEONIS ET MAR [ET, AR liées]
CIANI EXVOTO R
AERARI DONA

Cette inscription, gravée sur une plaque de bronze, a été trouvée en creusant les fondations d'une maison à Entrains, l'ancien *Intaranum*, dans la Nièvre. Il n'y a que quatre mots à compléter : AVG pour *Augusto*, SACR pour *sacrum*, DONA pour *donaverunt* et enfin R à la fin de la cinquième ligne pour *relato*.

Janvier 1873. Pp. 46-47. *Note sur une inscription de Voltino*, par M. H. d'Arb. de Jubainville, Inscription signalée comme celtique par M. Becker (Beitræge III, 171) et expliquée comme telle par M. Siegfried et Wh. Stokes (ibid. VI, 17). M. d'A. de J. objecte que *Dugiava* se rencontre comme nom de femme dans une inscription latine de Limone (*Corp. Inscr. lat.* de l'Académie de Berlin, t. V, p. 512, nº 4887). — Mars; p. 197 — 202. *Le Dieu gaulois Belenus, la déesse gauloise Belisama;* par M. d'Arbois de Jubainville. Dérivant après Siegfried le nom Belenus de la racine *Gval* « ardere, » M. d'A. de J. en étudie les dérivés dans les noms d'homme et de lieu. — Avril, p. 217-227, *Mémoire sur un tombeau gallo-romain découvert à Saintes en novembre* 1871, par M. Th. Grasilier. — P. 267; *Note sur la découverte de Vorganium, capitale des Osismii IIIe Lyonnaise*) par M. R. F. Le Men. Dans la dernière ligne, jusqu'ici indéchiffrée, de l'inscription de la colonne milliaire romaine connue sous le nom de pierre de Kerskao, M. Le Men a lu le nom de Vorganium. Il annonce un travail plus étendu sur la situation de Vorganium et sur la géographie des Osismii.

ROMANIA, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris. — T. I, nº 1, p. 1. *Romani, Romania,* par M. G. Paris. Ce remarquable travail contient, p. 16 et 17, quelques observations fort exactes sur l'histoire des langues celtiques depuis la conquête romaine. — Nº 4, p. 457. *De l'origine et du développement des romans de la Table*

ronde, le *Saint-Graal* par M. P. Paris[1]. L'auteur établit que l'origine de la légende du Saint-Graal et de Joseph d'Arimathie est monastique, ne remonte probablement qu'au XIIe siècle, et est complètement étrangère aux traditions bretonnes desquelles dérivent les autres romans de la Table ronde. Il avait soutenu une doctrine opposée dans l'introduction placée en tête du tome Ier de ses Romans de la Table ronde où, parlant du poème de Joseph d'Arimathie, il dit : « Ce roman en vers est fondé sur une tradition que j'appellerais volontiers » l'évangile des Bretons et remonterait peut-être au troisième ou au quatrième siècle » de notre ère (p. 93). » Cette opinion était fort séduisante et en l'abandonnant parce qu'elle contredit la chronique de Senones, parce que la légende de Joseph d'Arimathie n'était connue ni de Geofroi de Monmouth, ni de Wace, le savant académicien donne un exemple que devrait suivre plus d'un érudit enchaîné par l'habitude, la paresse ou l'amour-propre à des idées préconçues.

T. II, n° 5, p. 80. *Quisque* et *Cata* dans les langues romanes par M. P. Meyer. — Le savant romaniste signale la présence de la préposition *cata* sous différentes formes dans le français archaïque, en espagnol, en provençal, en italien; quand il veut remonter plus haut, il trouve deux exemples dans la vulgate et à une date plus ancienne le κατά grec. Mais sans aller en Grèce, sans sortir des pays auxquels appartiennent les langues que nous venons de nommer, il aurait pu citer une langue parlée dans chacun de ces pays par une masse considérable de population antérieurement à la vulgate, avant comme pendant la domination romaine. Cette langue est le gaulois. Des noms composés gaulois nous ont conservé cette préposition sous sa forme la plus ancienne : *Cata-mantaloedis*, *Cata-launi, Cata-sextus* (*Gr. C.*², p. 866); et, sous sa forme moderne *gat*, elle est encore facilement reconnaissable dans le breton-armoricain.

Bibliothèque de l'École des chartes, t. XXXIII, p. 289. Notice sur la contrée de Bourgogne, appelée *pagus Scodigorum* par M. Finot. Ce nom de pays tirerait son origine d'un nom de lieu dont le sens était à l'origine beaucoup plus restreint : *vallis Scodinga*, Ve siècle. *Scodinga* pourrait être celtique. On a réuni d'autres exemples de la désinence *inga- ingo-* dans des noms de lieu gaulois (*Gr. C.*², p. 795).

Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. II, p. 66-69, *J. Grimm et Marcellus de Bordeaux*, par M. H. d'Arbois de Jubainville. M. d'A. de J. combat l'interprétation par l'irlandais proposée par M. Pictet pour les formules magiques de Marcellus de Bordeaux. D'accord avec Zeuss et M. Ebel, il se refuse à y voir un texte celtique et propose l'explication de quelques-unes par le latin et par le grec. Mais il admet, comme M. Ebel, que l'origine gauloise d'une partie au moins des noms de plantes donnée comme gaulois par Marcellus ne peut être contestée.

1. Ce travail a aussi été publié dans le *Bulletin du bibliophile*, nov.-décemb. 1872, p. 458-491.

Bulletin monumental ou collections de Mémoires sur les monuments historiques de France (Paris, Derache, Didron) 4e série, tome Ier, 1873, p. 11-37:— *Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence*, par M. R. Mowat (tiré à part en brochure, Paris, Franck), traite en passant de l'adoption de noms romains par les Gaulois, après la conquête, et particulièrement de la fréquence du nom de Julius chez ces derniers.

Revue politique et littéraire, 2e année, p. 833, 1er mars 1873.— *Les poésies populaires de la Basse-Bretagne* par M. L. Havet. — C'est le travail le plus complet qui ait été jusqu'ici publié sur le *Barzaz-Breiz*. M. Havet après un coup d'œil d'ensemble sur la poésie populaire bretonne en général, arrive aux chansons, constate qu'elles sont empruntées au même fonds commun que la plupart des chansons populaires francaises, grecques, allemandes, slaves publiées jusqu'ici ; puis il écrit l'histoire de la publication de M. de La Villemarqué; il résume les nombreux mémoires dans lesquels la valeur historique et scientifique du *Barzaz-Breiz* a été discutée tant en France qu'en Allemagne, notamment par M. Le Men, Liebrecht et surtout par M. Luzel qui, en 1872, a fait paraître à la librairie Franck une brochure intitulée : *De l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz* (in-8°, 47 pages). Il est inutile de dire que la conclusion de l'auteur est conforme à celle que donne dans ce numéro de la *Revue celtique* (p. 44) le savant et regrettable Lejean. Mais l'article de M. Havet ne fait pas double emploi avec celui de M. Lejean, et il est sur certains points beaucoup plus complet : la partie bibliographique notamment y est fort développée. Nous apprenons donc avec plaisir que le travail du jeune philologue vient d'être réimprimé à Lorient, chez Corfmat. *Les poésies populaires de la Basse-Bretagne* forment une brochure in-12 de 42 pages qui a sa place marquée dans la bibliothèque des celtistes à côté de celle de M. Luzel, sur *l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz*.

Beitraege zur vergleichenden sprachforschung. T. VII.

1er cahier, p. 1. *Le verbe irlandais*, fin, par M. Whitley Stokes. L'auteur critique et cherche à compléter la partie de la *Gr. C.*². qui traite le même sujet. Il relève beaucoup de formes négligées par M. Ebel. Nous citerons comme exemples : 1° l'optatif (p. 1); 2° le futur composé avec la racine ta (p. 28) ; 3° le prétérit composé avec la racine bhu (p. 31), l'imparfait composé avec la racine av (?) (p. 54). On y trouve aussi beaucoup d'observations étymologiques intéressantes, telle est la réfutation de la doctrine qui admet dans un certain nombre de mots celtiques la substitution de la ténue à la moyenne (*Gr. C.*², p. 18) tel est le rejet de l'identification proposée entre le sanscrit *prati* et l'irlandais *frith* *Gr. C.*², p. 67). — P. 69. L'*accusatif pluriel dans les langues bretonnes* par le même. Cet accusatif pluriel est identique au pluriel en *i* : on sait que dans les langues bretonnes l'*u* long primitif est devenu *i;* le pluriel en *i* est un accusatif pluriel en *ûs* qui a perdu son *s* final. Ces deux articles font le plus grand honneur à la science et à la perspicacité de l'habile celtiste auquel nous les devons.

2e cahier, p. 228, *Gloses kymriques d'Oxford* par John Rhys. Ce mémoire a été

communiqué avant son impression à M. Ebel qui l'a utilisé dans son édition de la *Gr. C.*[1] Il contient quelques observations ingénieuses que M. Ebel n'a pas reproduites : ainsi dans le second terme du composé *strutu[r]guar* « selle d'homme » (*vocabula in pensum discipuli*, f° 42 a, *Gr. C.*², p. 1061), *guar* est, suivant M. Rhys (p. 238), le génitif de *gur*, homme. Ce serait le seul exemple connu du génitif singulier en breton. Mais nous ne comprenons pas pourquoi la voyelle radicale de *gur* ordinairement supprimée (*Gr. C.*², p. 130) se serait conservée au génitif plutôt qu'aux autres cas, ni comment, en admettant l'hypothèse de M. Rhys, cette voyelle n'aurait pas subi la même assimilation qu'au nominatif pluriel *gwyr* dont la désinence primitive est la même que celle du génitif singulier. Suivant nous donc *guar* = *gur*, et M. Ebel a eu raison de ne pas adopter l'hypothèse de M. Rhys.

3ᵉ cahier, p. 358, *Gloses phrygiennes* par M. Fick. Du phrygien βάμβαλον (τὸ αἰδοῖον) l'auteur aurait pu rapprocher, non-seulement le gothique *vamba*, en vieux haut allemand *wamba* (*venter*, *uterus*, *vulva*), originairement *vambâ*, et son dérivé moyen-haut allemand *wempel*=*vampil* (*schamtheil*), mais aussi le vieux gallois *gumbclauc* = *vambilâco* (*uterus*) conservé par un fabliau vieux scandinave que nous a signalé M. G. Paris. Le mot gallois serait dérivé au moyen du suffixe *auc* = *âco* d'un thème *vambil[a]* qui paraît identique au vieux haut allemand *wempel*. Quant au thème *wamba*, d'où *wempel* est dérivé, on doit probablement le reconnaître dans *gwamm*, terme de mépris pour dire « femme » en breton armoricain. On peut proposer l'équation *gwamm* = *vambâ*.

Zeitscrift fur vergleichende sprachforschung, t. XXI, livraisons 1-5.

P. 3. Le vieux slave *nuta* « troupeau » est l'objet par M. Fick d'une intéressante notice où figure le franc *nimid* et où nous sommes étonnés de ne pas trouver le gaulois *nemêton*.

P. 7-8. M. Fick donne en quelques mots une très-curieuse étude sur les formes féminines des noms de nombre trois et quatre dans les langues celtiques. Le sanscrit et le zend sont avec le celtique les seules langues indo-européennes qui aient conservé ces formes féminines : 3 = skt. *tisras* = zend *tisaro* = vieil irl. *te[s]ora*, *teoir* = gallois, armoricain *teir*; 4 = skt. *k'atasras* = vieil irl. *cethe[s]ora*, *cetheoir* = gallois *petcir* = armoricain *peder*. Le savant auteur n'en conclut pas que le celtique fût plus proche parent du rameau asiatique que les autres langues indo-européennes, il tire seulement la conséquence que les formes féminines des noms de nombre trois et quatre appartiennent à la langue indo-européenne primitive.

P. 9-10. Il établit les deux équations : védique *katitha* = grec πόστος = latin *quotus*, skt. *tatitha* = lat. *tôtus*; la première équation nous donne l'étymologie du breton armoricain *pet*, *ped* « combien » qui ne peut venir de *pa-pez* quoi qu'en

1. Il est par conséquent moins intéressant que le remarquable travail du même auteur sur le *Folium Luxemburgense*, publié dans le tome Iᵉʳ de la *Revue celtique*, p. 346, et qui annule complètement l'édition du même texte donnée par M. Ebel, *Gr. C.*² p. 1063.

dise Zeuss, *Gr. C.*², p. 399, puisque la consonne finale est différente et que le composé *pebez* existe et n'a pas le même sens que *pet*. De la seconde équation, il résulte qu'il n'y a définitivement aucun rapport entre le latin *totus* et le thème gaulois *touto*, en breton *tut*.

P. 13. M. Fick justifie par la comparaison avec le prussien *ush-ta-* « sixième » avec le lithuanien *usz-es* « couches, » littéralement « six semaines, » la forme primitive proposée par M. Ebel pour le breton armoricain *c'houec'h*, gallois *chwech* « six » cette forme primitive est *sveks*. C'est évidemment la forme fondamentale dans le rameau européen : bien qu'en grec comme en latin et dans les langues germaniques toute trace du *v* ait disparu.

P. 105-108. M. Savelsberg, dans ses *études ombriennes* fait sur l'étymologie de l'ombrien *panu* des observations applicables au breton *pan*, « quand : » ni l'un ni l'autre ne seraient identiques au latin *quando*, ce serait du grec κήνος « celui-ci » qu'il faudrait les rapprocher. Les redoublements de l'*n* et de l'*s* qu'il signale en ombrien se trouvent aussi en gaulois (*Gr. C.*², p. 774, 786).

P. 252-254. M. Windisch, rendant compte du mémoire de M. Hermann Brunnhofer sur les mots γάλα et *lac*, établit que le latin *lac*, *lactis*, et l'irlandais *mlacht*, plus tard *lacht*, le vieux cornique *lait*, » l'armoricain *lez*, comme le gothique *miluks* dérivent de la racine MARG « frotter. »

P. 366-370. M. Fick a réuni quelques étymologies celtiques. — Le vieil irlandais *lár*, en breton armoricain *leur*, gallois *laur*, *lawr* « sol, aire » paraît avoir perdu un *p* initial et doit être rapproché du vieil allem. *flóra*, anglais *floor*, et du lithuanien *ploti*. La racine est PLA, et veut dire « frapper. » — Les adjectifs *ithemar* « vorace » et [*p*]*lanmar* « plein », relevés dans un texte irlandais du IX· siècle, sont identiques au sanscrit *admara* « vorace, » et au thème grec πλημμυρο = πλήνμαρο d'où πλήμμυρα, « haute marée. » — Le vieil irlandais [i]*aig* « glace, » en gallois *ia*[g] d'où le breton armoricain *ien* = *iagin*, est identique à l'anglais *ice*, au vieux scandinave *iaki*, au lithuanien *iza-s*. — Le vieil irlandais *cnàm* « os » « jambe » est, sauf le genre, identique au grec κνήμη = *kan-má* et à l'anglo-saxon *hamm* « jarret. » — Le vieil irlandais *ciad*, en gallois *coit*, en breton armoricain moderne *coat* « bois, » supposent un primitif *céta* identique au second terme du latin *bu-cetum* : le correspondant allemand est *heide* «pâturage.»—La racine slavo-germanique *valg*, « laver, » se retrouve dans le vieil irlandais *folcaim*, dans le gallois *golchi* et dans l'armoricain *gwalc'hi*.

P. 385-434. M. Windisch nous présente une fort savante critique du *Dictionnaire comparatif des langues indo-germaniques* de M. Fick, auquel il reproche avec raison d'avoir à peu près laissé de côté les langues celtiques. Il signale en irlandais la présence des racines *nag*, *nig* « laver, » *snigh* « neiger; » il s'appuie sur l'irlandais *traig* « pied » pour repousser l'hypothèse de M. Fick qui rapporte le grec τρέχω à la racine *trak* au lieu de la racine *tragh*; il s'aide de l'ancien irlandais pour rechercher la forme primitive des racines *ank*, *nak;* dans ses observations sur l'emploi de l'infixe *na*, il étudie l'origine de l'irlandais *inga* « ongle » en gallois *ewin*, en breton armoricain *ivin*; de l'irlandais *imbliu* « nombril; » de l'irlandais *ainm* « nom, » en gallois *enw*, en armoricain *hano*. Dix pages de son

travail (424-434) sont exclusivement consacrées à des étymologies celtiques : racine *kas*, « briller, voir, » d'où l'irlandais *cais*, « œil ; » racine *var* « voir » d'où le gallois *gwelet* qui se trouve aussi en armoricain ; racine *rak*, *ark*, « rayonner » d'où l'armoricain cornique *lagat*, gallois *llygat* « œil, » et la racine secondaire néo-celtique *losc* « brûler ; » racine *svar* « briller » d'où l'irlandais *solus* et *follus* « clair ; » racine *sku* « regarder » d'où le cornique armoricain *skouarn* « oreille ; » racine *ruk*, *luk*, « briller » d'où l'irlandais *lòcharn*, latin *lucerna* : racine *lu* « gagner » d'où le cornique *louuern*, armoricain *louarn*, « renard » ; racine *gad* « parler » d'où l'irlandais *guidid*, il prie ; » racine *gar* « se réunir » d'où l'irlandais *ad-gaur*, *convenio*. Du gothique *sakja* « chercher, » on peut rapprocher l'irlandais *saigim* « je vais à ; » du sanscrit *samá* « année, » du zend *ham* « été, » l'irlandais *sam*, « *soleil*, » le vieux gallois « *ham* » « été, » en moyen armoricain *haff*, aujourd'hui *han*, etc. Je ne puis trop faire l'éloge de ce mémoire que je désirerais seulement voir quelquefois complété par l'indication des formes armoricaines. Ainsi, M. Windisch, signalant en irlandais la présence de dérivés nombreux de la racine *skar*, « couper, détruire » ne parle pas de l'armoricain *diskar*, *diskara*. Quand il cherche, dans les dialectes bretons, des dérivés de la racine SVAR « brûler » à rapprocher de l'irlandais *súil* « œil » = *svali*, il ne trouve que le gallois-cornique *heul* « soleil » ; en breton-armoricain *heol* = *savl*. Cependant il nous paraît difficile de ne pas mettre à côté de *súil* et de *heol* le breton-armoricain *sell* « regard », en cornique *sell*, *syll* = *savli*, et les dérivés *sellad* « œillade », *sellout* « regarder ».

CHRONIQUE.

Un concours celtique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — La collection de monnaies gauloises de M. de Saulcy. — La linguistique au Congrès de Saint-Brieuc en 1872. — La Société archéologique du Finistère. — La Société archéologique galloise. — Discours de M. Blackie. — La Société gaelique d'Inverness. — Cours de gaelique de M. l'abbé Bourke. — Un concours de l'Académie de Dublin. — Une rectification. — Une réclamation de M. le docteur Halléguen.

Cette année, les études celtiques figurent facultativement dans un concours établi près l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, celui du prix Brunet. En voici le texte :

PRIX BRUNET.

« M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un » prix triennal de *trois mille francs* pour *un ouvrage de bibliographie savante que* » *l'Académie des Inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus* » *digne de cette récompense.*

» L'Académie, se proposant d'appliquer successivement ce prix aux diverses » branches de l'érudition, avait décidé qu'il serait décerné, pour la première » fois, en 1871, puis en 1872, au meilleur ouvrage de bibliographie savante » relatif à la littérature ou à l'archéologie de l'antiquité classique ; elle le proroge » aujourd'hui jusqu'en 1874, en l'appliquant à *l'antiquité grecque, italique ou cel-* » *tique* (archéologie, histoire et littérature).

» Tous les ouvrages manuscrits ou imprimés depuis 1871 inclusivement, » seront admis au concours et devront être déposés avant le 1er janvier 1874. »

Il ne semble pas que l'Académie, en laissant ainsi le choix aux concurrents, se soit rendu suffisamment compte des difficultés que comporte une bibliographie de l'antiquité celtique. L'antiquité grecque et italique a été étudiée avec tant de zèle et depuis si longtemps déjà (on pourrait presque dire depuis la Renaissance), que les points de repère sont fixés, les travaux préparatoires abondent et les matériaux s'offrent pour ainsi dire d'eux-mêmes comme les pierres d'Amphion. Il en est tout autrement pour l'antiquité celtique. Et encore, dans quel sens faut-il comprendre ce mot? Doit-on se borner aux antiquités de la Gaule et des Iles Britanniques sans dépasser la fin de l'époque romaine? C'est déjà un immense travail, mais au moins le terrain est-il déjà délimité, et de toutes les branches des études celtiques, l'archéologie est-elle la plus développée, celle qui à l'heure actuelle est en pleine possession d'elle-même. Mais s'il faut y joindre l'histoire et la littérature des pays celtiques, la tâche dépasse les forces d'un homme, et les

bibliothèques publiques n'en fournissent pas les éléments. La bibliothèque nationale de Paris et celle du musée britannique de Londres sont toutes deux très-pauvres en ouvrages celtiques.

Nous ne pensons donc pas que l'Académie reçoive pour ce concours un essai de bibliographie celtique : mais elle rendrait grand service à nos études, si elle proposait comme sujet d'un prochain concours une partie nettement délimitée de la bibliographie celtique. Elle pourrait proposer une bibliographie soit de l'archéologie Gallo-romaine et Britannique, soit de la philologie celtique, entendant par là l'ensemble des œuvres grammaticales, lexicographiques, littéraires et mythologiques des littératures néo-celtiques, soit d'une des littératures néo-celtiques prise à part. Il existe une bibliographie de la littérature galloise (cf. *Rev. Celt.* I, 281); il en existe une de toutes les publications relatives à l'île de Man; il en existe une, incomplète il est vrai, de la littérature gaelique d'Ecosse. Mais il n'en existe encore ni de la littérature irlandaise, ni de la littérature bretonne armoricaine. La compilation de semblables manuels bibliographiques serait œuvre éminemment utile et mériterait les encouragements de l'illustre compagnie. Il faut pourtant remarquer qu'une bibliographie bretonne (nous entendons par là une bibliographie des œuvres publiées en breton) serait fort difficile par la rareté dans nos bibliothèques publiques des ouvrages un peu anciens; ceux-ci ne se rencontrent plus que dans les ventes ou dans les bibliothèques des collectionneurs. Mais en laissant aux concurrents la liberté de choisir entre diverses monographies de ce genre, l'Académie des inscriptions et belles-lettres susciterait sans doute quelque travail utile à ces études celtiques, qui figurent si rarement dans le programme de ses concours.

* *
*

Nous empruntons au *Polybiblion* (N° de février 1873, p. 114), la notice suivante sur l'achat par l'État de la collection de monnaies gauloises de M. de Saulcy, la plus riche et la plus complète qui ait encore été formée : elle a été achetée 200,000 francs :

« L'Assemblée Nationale vient de voter l'acquisition de la collection de Saulcy, qui comprend plus de 7,000 pièces, dont 950 en or, et 324 en argent, et qui va être déposée au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque Nationale.

» Il est de toute justice de rappeler que sur les instances d'un savant numismatiste, M. An. de Barthélemy, un groupe composé des hommes les plus éminents dans les matières d'archéologie et d'histoire gauloise, adressa en mai 1872 aux Sociétés savantes des départements, une circulaire pour adjurer celles-ci d'émettre des vœux motivés, tendant à faire acquérir par l'État cette magnifique collection qu'on craignait de voir s'immobiliser en Angleterre. Soixante-six sociétés, représentant quarante-quatre départements, répondirent à cet appel avec un louable et patriotique empressement; et, muni de leurs vœux, M. An. de Barthélemy put se présenter devant le Ministre de l'Instruction publique, en compagnie de deux membres de l'Assemblée, MM. Vinay et Henri Martin, et le convaincre de l'importance attachée à l'objet de leur démarche. Enfin, d'après

l'avis unanime d'une commission nommée pour examiner la collection de Saulcy revenue à Paris, et un rapport fait à l'Assemblée Nationale par M. Beulé, la Commission du Budget n'hésita pas à proposer un vote favorable que les représentants s'empressèrent de donner. »

* *
*

On vient de publier le *Compte-rendu des travaux de la session du congrès scientifique de France*, tenu à Saint-Brieuc du 1er au 10 juillet 1872, sous les auspices de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord (Saint-Brieuc, impr. Fr. Guyon). Nous ne nous étonnons pas que des « savants » du pays aient voulu démontrer que toutes les langues viennent du Breton armoricain, et que celui-ci est « la langue primitive, la langue-mère universelle ; » — la saine philologie n'est pas encore assez répandue pour avoir extirpé tout germe de Celtomanie ; — mais nous avons le droit de nous étonner qu'un Congrès, s'intitulant *scientifique*, n'ait pas prononcé l'ordre du jour pur et simple sur de pareilles rêveries, et ait au contraire inséré dans son compte-rendu (p. 124-129) une analyse de ces « recherches linguistiques ! »

Une société savante de Bretagne qui avait cessé d'exister depuis un certain nombre d'années, la *Société archéologique du Finistère*, vient de renaître grâce à l'initiative de quelques-uns de ses anciens membres et principalement de MM. de Blois et Le Men. Sa séance de reconstitution a eu lieu le 15 avril 1873, à Quimper. D'après l'art. 1er de son règlement, elle a pour objet :

« 1° De rechercher, d'étudier et de décrire les monuments anciens et plus spécialement ceux du Finistère, et de veiller à leur conservation ;

» 2° D'étudier l'histoire, les idiomes et les institutions du pays ;

» 3° De travailler à l'accroissement du musée départemental d'archéologie. »

Elle a commencé à publier dans un bulletin mensuel ses procès-verbaux, et les lectures faites dans ses séances y sont analysées et quelquefois reproduites.

* *
*

Une nouvelle Société savante est sur le point de se fonder en Galles, sous le nom de « Société Archéologique Galloise » (*Cymdeithas Hynafiaethol Gymreig*). Parmi ses promoteurs se trouvent deux noms connus de nos lecteurs, MM. Silvan Evans et John Peter. Cette Société n'a pas l'ambition de faire concurrence à la savante et puissante « Association Archéologique Cambrienne, » dont les publications, rédigées en anglais, sont bien connues du monde savant. La nouvelle association se propose un but plus populaire et plus national. Elle fera ses publications en langue galloise, et par là, en même temps qu'elle instruira le peuple gallois sur son histoire et sur ses antiquités, elle l'intéressera à ces recherches et suscitera des collaborateurs de bonne volonté qui signaleront les antiquités de leur endroit, recueilleront les traditions, légendes, chants populaires, proverbes, etc. Les promoteurs de cette nouvelle Société ne peuvent manquer de trouver dans le patriotique public de Galles assez de souscripteurs pour réaliser

leur projet, d'autant plus que la cotisation annuelle est peu élevée (six shillings). Le secrétaire provisoire est M. John R. Elias, à Pentraeth, Anglesey. La première session de la nouvelle Société se tiendra à Mold, le premier lundi d'août 1873.

* *
*

A la reprise des cours de l'Université d'Edimbourg en novembre (1872), M. Blackie, professeur de grec, a rouvert le sien par une leçon sur « la valeur intellectuelle des différentes langues au point de vue de la culture intellectuelle, » dans laquelle il a parlé en fort bons termes de la faveur que le gaelique devrait rencontrer en Écosse, et de la valeur littéraire de cette langue en elle-même. La dépopulation rapide des Hautes-Terres, le dédain pour la langue indigène que professent aujourd'hui les classes aisées sont, plus que la facilité des communications, la cause de cette décadence. M. Blackie a exprimé en outre le désir qu'une chaire de philologie celtique soit fondée dans une des Universités Écossaises. Cette leçon a été analysée dans le *Scotsman* du 7 novembre 1872. — M. Blackie a repris la défense du gaelique avec beaucoup d'esprit et de force dans un discours prononcé à une soirée donnée au profit de la souscription ouverte pour fonder une chaire de philologie celtique à l'Université d'Edimbourg. Ce discours a été publié dans le *Scotsman* du 16 avril 1873.

* *
*

La « Société gaelique d'Inverness (*Comunn Gailig Inbhir-Nis*) a été fondée en 1871. L'article 2 de ses statuts expose l'objet de ses fondateurs : « La Société a pour but de perfectionner ses membres dans l'usage de la langue gaelique ; de cultiver le langage, la poésie et la musique des Hautes-Terres d'Écosse ; de sauver de l'oubli la poésie celtique, les traditions, légendes, livres et manuscrits ; d'établir à Inverness une bibliothèque de livres et de manuscrits, en quelque langue que ce soit, qui traitent du génie, de la littérature, de l'histoire, des antiquités et des intérêts matériels des Hautes-Terres et de leurs habitants ; de défendre leurs droits et la réputation des Gaels ; et, d'une manière générale, de servir leurs intérêts dans le pays ou à l'étranger. » Le langage employé dans les réunions est le gaelique une séance sur deux. Tous les ans, en juillet, la Société a une réunion générale où elle décerne des prix, dans des concours de littérature et de poésie gaelique et de musique nationale *Piob* (en anglais *Pipe*, espèce de flageolet), etc. Pour montrer qu'elle concilie le culte des traditions nationales avec la littérature, elle a élu un Barde, un *Piobaire* et un bibliothécaire. Elle vient en outre de publier, comme premier volume de ses *transactions*, les principales lectures faites dans les séances de sa première année[1].

1. Transactions of the Gaelic Society of Inverness. Vol. I. — Year 1871-72. Inverness, Printed for the Society by William Mackay, 14 High Street. 1872. XV-127 p. in-8°. En voici le sommaire :

Introduction. — Preliminary Meeting. — Incorporation of Society. — Inaugural Lecture by the Rev. A. D. Mackenzie. — Lament for Lord Clyde, by Angus Macdonald

Il porte pour épigraphe la vieille devise : *Clann nan Gaidheil ri guaillean a'cheile.* « Les enfants des Gaels épaule contre épaule. » Nous avons été un peu surpris de voir combien les œuvres des Celtistes du continent sont peu connues dans l'extrême Nord de la Grande-Bretagne : l'ouvrage fondamental de Zeuss n'est mentionné que par M. William Ross. Mais il serait injuste de critiquer trop sévèrement les travaux de cette jeune Société qui déploie tant de zèle et qui promet de rendre des services à la littérature celtique. Nous espérons que dans leurs prochains volumes ils feront une part plus grande à la publication de textes, légendes, poésies et mélodies populaires, proverbes, documents historiques, etc.

La seconde réunion annuelle a eu lieu dans les premiers jours de juillet 1873 à Inverness, avec grand succès. De la sorte, il y aura désormais en Écosse une espèce de pendant aux *Eisteddfodau* du pays de Galles.

* *
*

Un écrivain patriote de l'Irlande, qui a pris à tâche de répandre la connaissance du gaelique et de l'empêcher de disparaître, M. l'abbé Ulick Bourke, directeur du petit séminaire de Tuam, a entrepris la publication dans un journal de cette ville de leçons hebdomadaires de gaelique (*The Tuam News and Western Advertiser*, N^os^ du vendredi). Ces leçons s'adressent à la fois aux Irlandais qui comprennent leur langue de naissance comme un patois parlé autour d'eux, veulent savoir le lire et l'écrire, et à ceux (s'il s'en rencontre) qui, l'ignorant entièrement, prouvent leur patriotisme jusqu'à l'apprendre comme on apprend une langue étrangère. M. Bourke avait déjà tenté cette œuvre dans ses *Easy Lessons in Irish*, Dublin, Mullany; puis, dans un journal intitulé *The Keltic Journal and Educator*, dont sept numéros seulement parurent; (il s'imprimait à Manchester). Dans ce journal, M. Bourke renonçait désormais et sagement, selon nous, à l'ancien alphabet irlandais qui effraie l'illettré, et il adoptait les caractères romains. M. Bourke risque davantage d'atteindre son but par le journal de Tuam que par le *Keltic Journal and Educator*. Ce dernier ne s'adressait qu'aux lecteurs gagnés d'avance; dans le journal de Tuam, les leçons de M. Bourke vont trouver un public étendu, et s'imposent pour ainsi dire à lui. Nous félicitons sincèrement M. Bourke de son zèle; mais, à parler franchement, nous doutons que son œuvre soit couronnée de succès. Sans doute un peuple animé d'un patriotisme ardent peut, pour affirmer sa nationalité opprimée, réapprendre son idiome tombé au rang de patois et l'élever de nouveau au rang de langue écrite et cultivée; les Tchèques de Bohème ont fourni un brillant exemple à cet égard

(poésie gaelique par le barde de la Société.) — Local Topography, by Alexander Mackenzie. — The clan system, by John Murdoch. — The Legends of Glen-Urquhart, by William Mackay (en gaelique). — The Forty-Five, by Charles Mackay (en gaelique). — Survey of the Celtic Languages, by the Rev. William Ross. — The Highland Clearances, by John Macdonald. — Notes on the History of the Gael, by Lachlan Macbean. — The first annual assembly (comptes rendus, discours et poésies parmi lesquelles une traduction en vers gaeliques du *God save the queen*, par le Barde de la Société). — Nationality by Professor Blackie. — List of members of the Society. — Donations towards the Library.

au commencement du siècle. Rien n'annonce qu'il doive en être ainsi en Irlande, et le mouvement séparatiste du *Home Rule* n'est accompagné d'aucune revendication de la véritable nationalité de l'Irlande, je veux dire de sa langue. Cette considération ne diminue en rien le mérite des efforts de M. l'abbé Ulick Bourke....

Si Pergama dextra
Defendi possint... hac defensa fuissent !

* *
*

Nous avons appris par les journaux irlandais que l'Académie royale d'Irlande offre, sur les fonds qui lui ont été légués au siècle dernier par M. Cunningham, deux prix de 50 livres chacun (1250 fr.) « pour les meilleurs rapports ou essais sur l'état actuel de la langue et de la littérature irlandaise, écrite ou non écrite, dans les provinces de Munster et de Connaught. » Les mémoires devront être envoyés avant le 1er mars 1874. Nous regrettons de n'en pouvoir dire davantage, n'ayant pas reçu le programme détaillé de ce concours, qui a, paraît-il, été publié à Dublin.

Dans notre dernière chronique, nous annoncions (p. 500) que M. Ebel venait d'être chargé d'un cours de philologie celtique à l'Université de Berlin. Nous empruntions cette nouvelle à un recueil allemand qui annonce tout spécialement les nominations dans l'Enseignement supérieur en Allemagne au *Literarisches Central Blatt*. Or elle est erronée dans ce qui en faisait le principal intérêt. M. Ebel a bien été appelé à l'Université de Berlin, mais pour occuper une chaire de grammaire comparée. C'est sa réputation bien établie de celtiste qui, au premier bruit de sa nomination à Berlin, a fait croire qu'on avait créé pour lui une chaire celtique. Il n'en était rien. Mais M. Ebel enseignant la grammaire comparée à l'Université berlinoise ne manquera pas de prendre quelque jour pour objet principal de ses leçons nos études qui lui sont si familières depuis longtemps.

Dans le même numéro nous donnions (p. 499) une bibliographie de la question du *Barzaz Breiz*, et sans nous attacher à l'ordre chronologique, nous mentionnions en dernier lieu la communication de M. Halléguen au Congrès de Saint-Brieuc, telle qu'elle nous est connue par le compte-rendu de ce congrès. A parler franchement, nous donnions cette indication par scrupule d'exactitude, car notre intention était d'indiquer non les *opinions* émises sur l'authenticité du *Barzaz Breiz*, mais les *travaux* dans lesquels cette question a été *discutée*, soit par la comparaison d'une pièce du *Barzaz Breiz* avec la pièce populaire correspondante, soit par des arguments historiques et philologiques. Or, si M. Halléguen a *posé* la question au congrès de Saint-Brieuc, il ne l'a pas *discutée* — autant que nous pouvons juger par le compte-rendu.

Mais M. Halléguen n'a pas été satisfait, et il a trouvé mauvais que nous ne l'ayons pas cité *en tête* de cette note bibliographique. Après nous avoir personnellement exprimé cette plainte, il l'a formulée dans un article intitulé « *M. de*

la Villemarqué. — *Le Barzaz Breiz* » et publié dans la *Revue politique et littéraire* du 19 juillet 1873. Cet article était extrait d'un prochain ouvrage de M. Halléguen et la rédaction disait en le publiant qu'il « complétait utilement l'étude de critique littéraire de M. L. Havet que la *Revue politique* avait publiée le 1er mars dernier. » Nous avons vainement cherché en quoi l'article obscur et diffus de M. Halléguen « complète utilement » l'étude si détaillée et surtout si intelligible de M. Louis Havet (voir plus haut p. 140). Tout ce que nous avons compris dans cet article, c'est que M. Halléguen y revendique la priorité dans la question du *Barzaz Breiz* et qu'il le fait en visant spécialement la note bibliographique de notre dernière chronique.

Nous donnons volontiers acte à M. Halléguen de sa réclamation, d'avoir le premier posé la question de l'authenticité des chants populaires de la Bretagne; mais — outre qu'en ces matières la priorité est moins à celui qui *pose* une question qu'à celui qui la *discute* et la *résout*, et que la même pensée vient simultanément à plusieurs personnes, — nous sommes forcés de constater que dans les termes mêmes où M. Halléguen pose la question, c'est-à-dire dans l'ordre des dates, la priorité ne lui appartient pas. Qu'on remarque ces dates : c'est le 18 octobre 1867 que M. Halléguen prenait la parole au congrès de Saint-Brieuc, et la nouvelle édition du *Catholicon* — dans la préface de laquelle M. Le Men porte un jugement si net et si précis sur l'ensemble du *Barzaz Breiz* et nommément sur les pièces les plus importantes — cette édition *avait déjà paru*. Le *Catholicon* a été mis en vente à Saint-Brieuc même dans l'après-midi du 14, et il était en vente à Lorient et à Quimperlé avant cette date. M. Halléguen parlera-t-il encore de « l'interversion, non intentionnelle, sans doute, des dates, et par suite du rôle des écrivains dans cette campagne de restauration historique et littéraire de la Bretagne armoricaine? » (*Revue politique*, 19 juillet 1873). Bien plus, si l'on voulait résoudre absolument cette question de priorité et chercher, pour employer les expressions de M. Halléguen « qui a le premier posé la question de l'authenticité des chants populaires » publiés par M. de la Villemarqué, il faudrait remonter treize ans plus haut, remonter à l'étude sur la *Poésie des races celtiques* publiée par M. Renan dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1854, et où l'éminent critique émettait en termes discrets, mais précis, des doutes sérieux sur l'authenticité des pièces historiques du *Barzaz Breiz*.

M. Halléguen n'a donc aucun droit de revendiquer la priorité dans la question de l'authenticité du *Barzaz Breiz*, et, s'il la revendique, c'est moins à Paris qu'il devrait le faire (car à Paris au moins on le nomme et on donne la référence de ses travaux) qu'en Bretagne même où l'on traite souvent cette question sans avoir l'air de se douter que M. Halléguen y ait touché. Il peut s'en convaincre, par exemple, par les articles de M. Salaün, cité plus haut, p. 131, articles dans lesquels le rédacteur de l'*Océan* a défendu l'authenticité du *Barzaz Breiz* contre M. Luzel seul, sans seulement prononcer le nom de M. le docteur Halléguen.

H. GAIDOZ.

NÉCROLOGIE.

M. Edwin Norris, né le 24 octobre 1795, mort le 10 décembre 1872 à Londres, est surtout connu dans la science philologique par ses grands travaux assyriologiques et par ses publications sur les langues de l'Afrique et de la Polynésie ; mais son esprit, curieux autant que puissant, s'était un instant tourné vers les études celtiques, et cette diversion à ses études ordinaires nous a valu son bel ouvrage *The ancient Cornish Drama* (2 vol. in-8°, Oxford, 1859).

M. Maximilien de Ring, né en 1799, mort au commencement de 1873, a été plus d'une fois amené par ses études sur les antiquités de l'Alsace à toucher des questions d'histoire et d'archéologie celtique, principalement dans les ouvrages suivants : *Etablissements celtiques dans le sud-ouest de l'Allemagne,* Fribourg, 1842; *Etablissements romains du Rhin et du Danube*, Paris, 1852-53; *Notices et Mémoires sur les tombes celtiques de l'Alsace, de la Souabe, de l'Allemagne...* 1840-64.

Le Dr Adolphe Bacmeister, mort en février 1873 à Stuttgart à l'âge de 46 ans. Esprit aussi brillant qu'érudit, il restait lettré tout en traitant des questions philologiques : dans le tome I (seul publié) de ses *Alemnanische Wanderungen* (Stuttgart, 1867), il s'est occupé des traces laissées par les Celtes dans la nomenclature géographique de l'Allemagne du Sud. On nous dit qu'il a en outre publié dans l'*Oesterreichische Wochenschrift* (nos 9, 10 et 11 de 1872) une série d'articles intitulés *Keltische Studien*, mais écrits en vue du grand public.

M. Amédée Thierry, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, frère de l'illustre Augustin Thierry et lui-même historien éminent, né le 2 août 1797, mort le 26 mars 1873, auteur d'une *Histoire des Gaulois*, et d'une *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.* Son *Histoire des Gaulois* publiée en 1828 (elle a eu depuis plusieurs éditions), reste encore aujourd'hui une œuvre remarquable ; mais elle est précédée d'une longue introduction sur l'ethnographie gauloise, aujourd'hui en complet désaccord avec la science. La théorie de MM. Am. Thierry sur la dualité de la race gauloise a été renversée par l'*Ethnogénie gauloise* de M. de Belloguet, et ne se rencontre plus aujourd'hui que dans des ouvrages de troisième main, écrits sur la Gaule par des personnes sans compétence.

M. Patrick Kennedy, né le 10 mars 1801, mort à Dublin le 28 mars 1873. Libraire dans cette ville, M. Kennedy s'était fait sa propre éducation et était ce que les Anglais appellent un « self-made man ». Après avoir longtemps vendu des livres, il se mit à en faire, et il en fit non sans valeur. Il était un rédacteur assidu du *Dublin University Magazine*, et il avait dans ces dernières années écrit des ouvrages intéressants, quoique faits de seconde main, sur les traditions et les légendes irlandaises (cf. *Rev. Celt.* I, p. 276). Il avait publié tout récemment un nouveau recueil de ce genre sous le titre de *The Bardic Stories of Ireland* (Dublin, Mac Glashan et Gill.).

Le Dr Carl Lottner, né à Berlin le 20 juin 1834, mort à Dublin le 5 avril 1873, avait été appelé en 1860 à Dublin comme professeur de sanscrit et bibliothécaire-adjoint à l'Université de cette ville (Trinity College) ; il y remplaçait un de ses compatriotes, celtiste éminent mort jeune, Rodolphe Siegfried. Il occupa ces fonctions jusque dans ses dernières années et ne quitta plus Dublin, où il est mort le 5 avril 1873. M. Lottner, dont les connaissances étaient aussi variées que sûres, ne s'était enfermé dans aucune spécialité ; il était plusieurs fois entré dans le domaine des études celtiques avec des articles, publiés dans la *Zeitschrift* et dans les *Beitræge* de Berlin, sur la place du celtique dans la famille indo-européenne. C'est par lui qu'a été mis au jour le travail posthume de Siegfried relatif à l'inscription de la lame d'argent trouvée à Poitiers.

M. Prosper Proux, né à Poullaouen (Finistère) en 1811, mort à Morlaix le 11 mai 1873, était un des plus distingués et des plus originaux parmi les poètes bretons contemporains. Il avait publié deux volumes de poésies, le premier en 1838 sans nom d'auteur : *Canaouennou grét gant eur C'hernewod*, recueil de pièces badines et légèrement grivoises devenu aujourd'hui d'une extrême rareté. L'autre volume a paru en 1866 sous le titre *Bombard Kerne, Jabadao ha Kaniri*, avec traduction française en regard et précédé d'une notice de M. Luzel (Guingamp, Legoffic). Prosper Proux était le Béranger de la Bretagne bretonnante. Son ami M. Luzel a consacré à sa mémoire une belle élégie (*Klemgan war varo P. Proux, Barz Kerne*) dans l'*Echo de Morlaix* du 1er juin 1873.

M. William Rees, mort à Tonn, près Llandovery, le 13 juillet 1873 dans la 65e année de son âge. Ancien libraire, M. W. Rees avait publié d'importants ouvrages relatifs à la principauté de Galles et à son histoire, et notamment les *Mabinogion*. Il était le neveu du feu W. J. Rees qui a édité le *Liber Landavensis* et les *Lives of the Cambro-British Saints* pour la « Welsh Mss. Society » et frère cadet du professeur Rees, auteur d'un livre sur les *Welsh Saints*.

La mort de l'ex-empereur Napoléon III doit aussi être mentionnée ici, non tant pour avoir commencé une *Histoire de Jules César* que pour avoir institué la commission de la topographie des Gaules et fondé le Musée de Saint-Germain-en-Laye, deux institutions utiles entre toutes pour l'étude de l'antiquité gauloise et dont nous entretiendrons bientôt nos lecteurs.

H. G.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

NOMS GERMANIQUES

DANS DES INSCRIPTIONS LATINES DU RHIN INFÉRIEUR[1].

Dans le *Corpus Inscriptionum Rhenanarum*, publié par le Dr Brambach, se trouve une inscription (n° 149) consacrée aux « déesses-mères de Trèves, » MATRIBUS TREVERIS. Il y a encore beaucoup d'autres inscriptions, tant aux bords du Rhin qu'ailleurs, dans lesquelles on voit le mot *matres* ou *matronae* accompagné d'un attribut, d'un adjectif dérivé d'un nom de lieu. Personne n'en doute quand l'attribut est un nom de peuple ou de lieu qu'on retrouve chez les écrivains romains ou grecs, comme dans l'exemple cité. Mais dans le cas contraire, il est bien difficile de voir au premier abord si l'attribut est dérivé d'un nom de lieu, ou non. Souvent on ne sait à quelle langue attribuer certain mot latinisé, mais évidemment d'origine non latine. Car, tandis qu'il arrivait quelquefois qu'un étranger rendait hommage aux divinités de sa résidence temporaire, il n'arrivait pas moins souvent que l'un ou l'autre, se ressouvenant, loin de son pays, de ses dieux tutélaires, leur consacrait un monument en pays étranger. Les noms des fondateurs étant souvent romains, ou en tout cas n'étant pas indubitablement germains, ne fournissent point les données dont nous avons besoin. Ce n'est que par un heureux concours de circonstances que nous pourrons découvrir la signification de quelque mot non latin, quoique latinisé. Commençons par des inscriptions dans lesquelles le mot attributif ressemble à un nom de lieu connu.

L'inscr. 621, découverte non loin de Juliers, contient les mots MATRONIS HAMAVEHIS. Comparez nos 529 et 530, trouvées toutes deux à Wakelendorp : MATRONIS VACALLINEHIS (et VACALINEHIS). Il n'y a guère de doute que celles-ci contiennent la forme ancienne de Wakelen (haut-allemand Wacheln). Il est connu que beaucoup de noms de village doivent leur origine à un nom d'arbre. La dernière partie d'un semblable

1. Cf. plus haut la note de la p. 10.

nom composé est *dorp* « village, » *heim* « demeure, » etc., tandis que la première est un adjectif de matière, ou, plus rarement, le nom de l'arbre au génitif. Ainsi l'ancien allemand nous fournit les exemples de *Elsindorf* « village d'aunes, » *Eichindorf, Erlindorf, Dornakindorf, Piriboumesdorf,* etc. L'adjectif *wakelen* « de genévrier » et le substantif *wakelder* « genévrier » sont encore en usage dans le comté de Zutphen. La forme haut-allemande de *wakelder* est *wacholder. Vacalin,* ou suivant l'orthographe moins ancienne *wakalin* ou *wakalîn,* deviendrait régulièrement *wakelen* en bas-francique moderne ou néerlandais, et *wacheln* en allemand moderne. Il est certain que le village s'appelle *Wakelen-dorp,* et, quoique nous ne puissions démontrer que *wakelen* ait été une expression elliptique pour le mot composé, il sera permis de conclure que *Matronae Vacalinehae* ne peut que signifier : « Les dames de bon secours de Wakelendorp, » ou « des habitants de W. »

Le mot *vacalineh-* sera donc une dérivation secondaire de *vacalin;* reste à savoir de quelle manière le mot est dérivé.

Si nous comparons la terminaison avec celle de HAMAVEHIS, de M. ANDRUSTEHIABUS (406), de M. MAHLINEHIS (407), de M. TEXTUMEHIS (634; comp. 579), etc., nous remarquerons à diverses reprises un *h* dans la terminaison. La question se présente de savoir quelle valeur il faut attribuer à cette lettre dans ces cas : Etait-ce un moyen de faire ressortir que l'*e* ne fait pas avec l'*i* suivant une diphthongue; c'est-à-dire que *ehi* devait se prononcer en deux syllabes, *eï ?* Ou était-ce un moyen d'exprimer le son du *j* allemand (le *y* anglais dans *you*) ? Un tel *h* se trouve en haut-allemand dans *blühen, kühe,* etc., et était usité déjà en vieux haut-allemand, il y a plus de mille ans, ex. dans *sahan, sahen* « semer » au lieu de *sajan, sajen.* Quelques autres inscriptions semblent prouver qu'on écrivait dans le même mot tantôt *h,* tantôt *i.* Comparez p. ex. n° 616 avec 617; dans l'une il y a ETRAIENIS, dans l'autre ETTRAHENIS; encore GESAIENIS (Brambach lit CESAIENIS) et GESAHENIS. L'orthographe de VETERANEIS (575) varie avec VETERANEHIS (571, 572, 576, 585, 586) et VETERANEHABUS (573, 574). Ces exemples nous donnent-ils le droit de regarder l'*h* comme un moyen d'exprimer le son du *j* germanique ou comme une lettre qui n'était pas prononcée ? Point du tout, à cause de ce que nous allons dire.

Dans les langues germaniques, l'*h* entre deux voyelles alterne avec *g,* ou disparaît, excepté dans la période la plus ancienne. Ainsi en néerland. nous voyons *geslagen* « battu, » à côté de *slaan* (pour *slahen*); *zagen* « vîmes, virent, » à côté de *zie,* pour *zihe* « vois, » etc.; en allemand *ziehen* « tirer » mais *gezogen,* etc. D'un autre côté le *j* est souvent rem-

placé par *g*. Par exemple le document de Frekkenhorst, en vieux-saxon, donne tantôt *kôii* ou *kôji* « vaches, » tantôt *kôgii*. Cette particularité phonétique a été une des causes que la terminaison *ige* en anglo-saxon, en néerl., etc., alterne avec *ije;* par ex. dans les verbes anglos. *nerigan, nerian*, goth. *nasjan* « sauver; » *fandigan, fandian* « rechercher, quêter; » néerl. *kruisigen, kruisen* « crucifier, » *vereenigen, vereenen* « réunir, » etc. Quant aux substantifs, il suffira d'observer que le néerl. *dievegge* « voleuse » dont la forme ancienne est *thiuvagia, thiuvegja* n'est rien autre chose que le féminin de *dief* (voleur), et formé avec le suffixe désignant l'agent féminin du thème *thiuva*. De la même manière *maker* « faiseur » fait en moyen-néerl. *makerigge* « faiseuse. » Par contre on dit *klappei* « bavardeuse » et non plus *klappege;* de plus *merrie* « jument » dont la forme ancienne doit avoir été *marihia*.

Or, il y a un suffixe indo-europ. *ka,* fém. *kâ* [1] et *kia,* qui devient en germ. *ha,* fém. *hâ* et *hia*, sauf les développements ultérieurs. Comme ce suffixe paraît souvent être pléonastique, et comme une terminaison *gia* en german. peut s'être développée aussi bien du suffixe fém. indo-europ. *ia* que du suffixe fém. indo-europ. *kia,* il est impossible de décider, quant à présent, si l'*h* que nous rencontrons dans *vacallinehis, hamavehis,* etc. est sorti de la transformation du *j* ou du *k*. Dans la dernière supposition, la forme masculine serait *hamaveh, vacalineh*, etc., et le suffixe *eh* = sansk. *aka* ou *ika*, lat. *icus,* grec ικος, etc. De *Wakalin* se forme ainsi *Wakalineh;* de *Mahlin,* aujourd'hui Mechelen, en français Malines, quant à la forme [2], *Mahlineh* (Malinois); fém. *Mahlinehia* of *Mahlinehī* (Malinoise); de *Hamavia* (Chamavie), *Hamaveh* (latin Chamavicus) [3].

1. Dans les langues germaniques il n'est pas possible de distinguer toujours nettement entre le suffixe fém. *ia*, skr. *î*, etc., et le suffixe apparent *â*. En réalité il n'y a primitivement dans les langues indo-europ. qu'une seule terminaison désignant le féminin, c'est *ia*. Ainsi le thème *bharant*, φεροντ, etc. devient, avec le suffixe fém. *bharantia*; ce qui se change en *bharantî* en skr., en φερουσα en grec. De même le thème *vidus* avec *ia,* devient *vidus-ia*, plus tard en skr., *vidushî,* en grec εἰδυῖα. Si *ia* vient après une voyelle, l'*i* passe en *y*, déjà dans une période relativement ancienne de l'ârien. Comme en skr. *tasmâi asti* devient *tasmây asti*, même *tasmâ asti*, ainsi l'*y* développé d'*i* s'est perdu entre deux voyelles dans les mots, non-seulement en grec, ce qui est reconnu, mais aussi en sanskrit. P. ex. de *lî* le causatif était nécessairement *la-ia-payati*. Ceci devenait *laya-payati, la-apayati*, enfin dans le skr. comme nous le connaissons, *lâpayati*. De même *bhî* forme *bhâpayati;* les intermédiaires sont *bha-ap., bhayap., bhaiap.* De là le phénomène qu'en skr. nous trouvons *â* jouant le rôle de Guna d'un *î;* p. ex. dans *grhnâti*, mais *grhnîte*; *nâ* : *ni* = *o*(*tanoti*): *u*(*tanute*). La raison est bien simple; *î* = *ia;* le guna d'*ia* = *aia*; mais *aia* devient *aya, a-a, â;* par conséquent *nâ* est guna de *nî*. Chez les substantifs et adjectifs le suffixe *ia* a perdu son *i* quand l'*i* fut précédé d'une voyelle; p. ex. *akva-ia* est devenu *akvaya, akvaa, akvâ*; en skr. *açvâ,* en grec ἱππή; etc. Pour former le vocatif on retranche l'*a*; ainsi *nadia*(*nadî*), vocat. *nadi*; *akvaia*, voc. *akvai,* skr. *açve*. Dans le dernier cas l'*i* s'est sauvé, mais il est perdu en *açvâ*, comme en *lâpayati*, comme en *tasmâ asti*, etc

2. Il y a beaucoup de lieux du nom de Mahlin (Mechelen), en Hollande, en Belgique, et, si je ne me trompe, dans la Prusse rhénane.

3. La Hamava (Chamavia des anciens), le Hamaland du moyen âge est le comté de

Le dernier mot n'est pas le seul qui nous offre l'exemple d'un *h* initial; un autre est Hludana, Hludena (voy. Brambach, index). Quand Grégoire de Tours, vivant quelques siècles après le temps des inscriptions, exprime l'*h* initial des mots francs par *ch*, ce n'est pas, ce me semble, parce que les Francs de son temps prononçaient l'*h* initial, identique chez tous les peuples germains, comme le *ch* allemand, comme le voulait Grimm, mais parce que les Gallo-Romains de ce temps-là n'avaient pas le son de l'*h* germ. Ce que les Français nomment un *h* aspiré est même trop faible pour exprimer le son de l'*h* germ. Le *ch* chez Grégoire et dans bien des documents des rois francs n'est, à mon avis, autre chose que phonétiquement l'*h* germ. ; il est du moins certain que Grégoire écrit aussi *Chuni*, quoique ce peuple fût nommé partout *Huns*, Skr. *Hûṇa*, Magyar *Hun* ; même Οὖννοι, sans aspiration.

Revenons aux suffixes *ah, eh, ih,* = indo-eur. *aka*, *ika*. L'*h* de ces suffixes étant généralement remplacé par *g*, leur forme dans les langues germ. est *ag, eg, ig,* bien que *ah* n'ait pas entièrement disparu; par ex. goth. *ainahs* = lat. *unicus,* mais v. h.-all. *einac;* le goth. *bairgahei* est, comme le grec ὀρεινή, dont il est la traduction, proprement un adj. féminin, du thème *bairgaha*. A côté d'*ainahs,* il y a déjà en goth. *manags,* néerl. *menig* « maint, » etc. Si nous prenons *eh* dans *Hamevehis,* etc., pour = *ig*, le suffixe aura une signification possessive; p. ex. en anglos. *yst* signifie « tempête; » l'adjectif *ystig* « de tempête; » les mots « spiritus procellae » dans le psaume 106, 24 sont rendus en anglos. par *ystige gâstas*. Nous sommes confirmés dans l'opinion qu'*eh* n'est rien autre qu'une forme jumelle d'*ig*, par les inscriptions sur une pierre déterrée près de Zundert, en Brabant-Septentrional. Elle a DEAE SANDRAUDIGAE, c'est-à-dire : « à la déesse de Sandraud; » le village se nommait au moyen-âge Sunderd (voy. van den Bergh, *Middelnederl. Geographie,* 222). Comme *Sandraudig* désigne « de Sandraud, » *Hamaveh* = *Hamavig* sera « de Hamaua. »

Un autre suffixe que l'on rencontre fréquemment dans la langue ancienne, c'est *ia*, grec ιος, latin *ius,* védique *ia*, skr. classique *ya,* etc. Nous le reconnaissons dans M. AFLIABUS (338); M. ALAGABIABUS (296); M. GABIABUS (557-560). Les inscriptions dédiées aux *matronae gabiae* ont été découvertes en plusieurs endroits ; on en connaît quatre, auxquelles il faut encore ajouter une autre aux JUNONES GABIAE. Le mot *gabia* est, à mon avis, une dérivation au moyen d'*ia,* du mot v. h.-all. *gâba* ou *găba,*

Zutphen de notre temps. L'inscription à l'honneur des Matronae Hamavehae a été trouvée dans la Prusse rhénane, mais il n'est point nécessaire que les M. Ham. fussent indigènes de la contrée où le monument a été érigé.

néerl. *gave*. Un dérivé en goth. est *gabigs* « riche, » v.-norois *göfugr* « munificus, généreux; » et goth. *gabei* « richesse, munificence. » On pourra donc traduire *matronae gabiae* par « les dames distributrices de dons, » ou « dames de munificence. » Dans un sens plus restreint, le mot donner signifie donner en mariage, p. ex. en v.-norois *gifta*. Partant les *Matronae gabiae* pouvaient être envisagées comme les protectrices des mariages. Si l'explication, donnée ailleurs, de Nehalennia par « donatrice » est juste, on s'explique aisément pourquoi le synonyme *gabia* se retrouve assez souvent comme un attribut des Matronae, dont l'homogénéité avec Nehalennia est reconnue [1]. *Junones gabiae* pourrait signifier tant que *Junones munificae*, et en même temps *Junones pronubae*.

L'explication que nous avons donnée trouve un appui dans l'inscription 296, où on lit : MATRONIS ALAGABIABUS « aux dames de grande munificence. » Le mot *ala* « tout » est comparable au grec παν; ainsi *alagabia* est parfaitement analogue à πανδώτειρα, πάνδωρος, ou πανέλβιος.

Le même *ala* « tout, tout-à-fait, très » comme première partie d'un mot composé se reconnaît dans le mot *alatervis*. La pierre qui contient ce mot a été découverte en Écosse; on y lit (d'après de Wal, *Moederg.*, n° CXXII) :

MATRIB. ALA
TERVIS ET
MATRIB. CAM
PESTRIB. COH I
TVNGR.

Quoique la pierre ait été découverte en Écosse, nous voyons pourtant que les fondateurs étaient des Belges germains, des Tongres de l'armée romaine. Cette inscription nous dédommage tant soit peu de la perte d'un monumeut rhénan, où il y aurait eu le mot *alatervis* d'après une conjecture adoptée par Brambach (n° 623), mais dont le fac-simile, soit exact, soit défectueux, ne nous donne pas le droit de lire ainsi. Dans *alatervis* nous trouvons *teru*= moyen-néerl. *tere* (arbre), qui se rapporte au goth. *triu* de la même manière que le grec γόνυ, lat. *genu*, au goth. *kniu*. Un rapport analogue existe entre le skr. *dru* et *dâru; jânu* et *jñu; sânu* et *snu*; entre le skr. *snâva*, *snâyu* et néerl. *zenuw* « nerf, » anglos. *sinu*, v. h.-all. *senawa*, etc.[2] Puisque les idées d'arbre, bois, forêt se

1. M. de Wal, dans son ouvrage sur les Déesses-Mères, p. xcv a indiqué la ressemblance entre *Matronae-Gabiae* et la Frû Gaue.

2. De *teru* est dérivé le néerl. *teer* « goudron » anglos. *teorve*, *tyrve* « résine, goudron, et par faute de mieux désignant aussi bitume. » Ce mot signifie donc primitivement « provenant de l'arbre, » substant. « produit de l'arbre. » *Teru* doit avoir désigné

touchent, nous pouvons expliquer *matres alaterv(i)ae* par « déesses-mères de toute sorte de forêts, » ou en latin pur, *matres silvanae*, *silvestres*. Comp. chez de Wal, *Moederg.*, n° LXXXVIII : SULEVIS ET CAMPESTRIBUS SACRUM.

On rencontre *ala* une troisième fois dans une inscription de Xanten (197), consacrée à Alateivia. Dans ce mot je vois le féminin d'un adjectif employé substantivement, correspondant à l'anglos. *œltœve, ealteav* « bien-portant, sain, sauf. » L'inscription est dédiée par un médecin. Pour cette raison nous pouvons accepter comme assez probable l'explication d'*Alateivia* par « santé, Hygieia. »

Non moins évidemment germanique est un autre mot qui se trouve sur quatre inscriptions découvertes en différents endroits, à savoir *gavadia* (n°s 206, 608, 609, 610). Ce mot rappelle d'abord le goth. *vadi*, thème *vadja* « gage, » néerl. *wedde* « gage, » v.-norois *ved* (lat. pignus, sponsio); goth. *gavadjan* « engager » (lat. spondere); angl. *wedlock*, *wedding* « mariage, » proprement « engagement, » ainsi qu'en français l'épouse est, comme chacun sait, le latin *sponsa* [1]. Puisque *gavadia* est clairement une dérivation de *vadi*, nous ne nous égarerons pas beaucoup, si nous paraphrasons *matronae gavadiae* par *matronae sponsales*.

Un autre mot germain, c'est *Saxanus, Saxsanus*. Une vingtaine de

une espèce particulière de pins, comme en sanskrit, où *dâru* est un nom aussi du *pîtudâru*, πίτυς, ou *devadâru*. Island. *tjara*, suéd. *tjær*, comparé à l'angl. *tyrve*, prouve que la forme plus ancienne était *tir(a)via*. Les Allemands ont leur mot *theer* du platt-deutsch ou du néerlandais.

1. Le german. *vadi*, etc. est de la même famille qu'en latin *vadimonium*, *vadari*, etc.; en sanskrit *vadhû*, qui réunit en soi les significations du lat. *sponsa* et du franç. *épouse*. De plus il y a en skr. *vadhitra* « qui facit sponsalia, le dieu Amour; » et *vadhatra* « sponsor, celui qui aide. » Ce dernier, homonyme de *vadhatra* « telum, arme pour frapper » n'a pas été omis dans le dict. de Pétersbourg, qui de tous les dictionnaires du skr. est le plus complet. Mais M. Roth ne donne pas la signification de ce *vadhatra*, et ne cite qu'un seul passage du Grhya de Pâraskara. C'est pourquoi il sera nécessaire de citer un autre passage assez clair pour préciser le sens du mot. Dans le Çatapatha-Brâhmaṇa 12, 9, 3, 8 nous lisons : *tasmâd yo vadhatro bhavati sa bibhyatam praṇayati*; ce qui signifie en latin : « propterea qui sponsor (adjutor) est, is timentem producit (bene conducit). » Le passage cité par M. Roth, est 2, 7 du Grhya de Pâraskara, œuvre inédite. Mes deux manuscrits donnent *drdhavrato vadhatrah syât* (sarvatra âtmânam gopâyet) *sarveshâm mitram iva*. Les mots en parenthèse sont écrits *in margine* dans le plus ancien de mes manuscrits et semblent manquer aussi dans les manuscrits de M. Roth, à juger d'après sa citation. Le reste veut dire, en latin : « Firmi voti sponsor sit, quasi omnium sodalis (amicus), » et en français : « qu'il soit une sauvegarde (un protecteur, aide) à la parole duquel on peut se fier, l'ami de tous, pour ainsi dire.» Le sens primitif de *vadh* paraît être celui de frapper, donner un coup, » qui est resté la signification ordinaire en sanskr.; bien connu est *avadhît, vadha*; etc. *Vadhya* sign. « coupable » et digne d'être frappé, » soit par une amende ou une autre peine, p. ex. la peine capitale (comp. le latin *culpa*, et franç. *coup*). Puisqu'une alliance, une vente sont encore maintenant scellées par un coup de main, il n'est pas invraisemblable que le sens de s'engager, s'allier se soit développé de celui de frapper, donner un coup. Comp. aussi l'expression lat. *icere foedus*. Mais quel que soit le sens primitif, dans les langues german. *vadh* a retenu la signification de lier, allier, en goth. *vidan, vath, vedum, vidans*, etc.

monuments sont consacrés à Hercule Saxanus (voy. Brambach, index); trois à Saxanus, avec omission du mot Hercule (657, 658, 685). Les fondateurs étaient tous des soldats. Un des noms du dieu de la guerre chez les Germains était *Saxnōt*, anglos. *Saxneát*. Un autre nom était *Heru* (glaive), dont la forme sanskr. est *çaru* (arme aiguë, et en particulier le *vajra* du dieu du ciel et de la tonnerre, Indra). Ainsi nous lisons dans le Rigvéda 2, 12, 10 :

Yáh çáçvato máhy éno dádhânân
ámanyamânâñ chárvâ jaghâna.

« Lui qui frappa avec son arme aiguë une foule de ceux qui avaient fait beaucoup de mal, les irrespectueux. »

Un troisième nom, *Tius*, *Tyr*, est identique quant à la forme à l'indo-europ. *diu*, skr. *dyu*, Ζεύς, etc., comme chacun sait. Mais il ne me semble pas nécessaire d'identifier le dieu *Tyr* directement avec Jupiter, le ciel, parce que *dyu* signifie aussi « rayon brûlant, foudre, » de même que la forme redoublée *didyu*. Quant à *saxanus*, *sahsan*, il n'est pas certain que le sens primitif ait été celui de « tranchant, » mais c'est pourtant assez probable parce que *sahs* signifiait « couteau. »

Quoi qu'il en soit de l'étymologie du mot *sahsan*, nous le trouvons comme nom d'homme deux fois dans une charte du comté de Zutphen, de l'année 828, une fois un certain habitant dudit comté y est nommé Saxani; l'autre fois un autre individu y est appelé Saxini [1]. Une autre preuve décisive que Saxanus était un des noms du Mars germanique, c'est le fait que le même mot existe encore dans le dialecte du Haut-Palatinat, une province qui n'est pas très-éloignée de la contrée des inscriptions dédiées à Hercule Saxanus. Nous trouvons dans le *Bayerisches Woerterbuch* de J.-A. Schmeller, I, 10 (4e éd.), les mots suivants, qui, traduits en français, disent :

« *Ui*, interjection favorite dans le Haut-Palatinat, pour exprimer une affirmation, ou de l'étonnement; *ui Dunner* (tonnerre)! *ui Straul* (foudre)! *ui Weder* (tempête)! *ui Sáksn* (Saxan)! »

Nous avons dit auparavant que Saxan = *Tyr*, c'est-à-dire le skr. *dyu* = *didyu*, et partant la personnification de la foudre, du *vajra* du dieu Indra. Le *Kutsa* du Veda est aussi le compagnon d'Indra en langue mythologique; c'est-à-dire en prose : le *vajra*. Voy. Yâska, Nirukta, 3, 11.

Moins clair que Saxans est un autre mot, attribut des Matronae, que nous font connaître quatre inscriptions de Gelduba, aujourd'hui Gelb, et de ses environs; savoir nos 249, 250, 251 et 252. Le mot est tantôt

1. Voy. Sloet, *Oorkondenboek van Gelre en Zutfen*, no 29.

écrit *octocanabus,* tantôt *octocannabus* et *octocannis.* D'après une orthographe plus exacte *ōcana* (*ookana*) peut être le fém. du partic. ou adject. *ocan,* v.-saxon *ōcan,* anglos. *eácen* « accru, abondant, opulent, puissant. » Une allusion à la signification de ce mot se trouve, je crois, dans les sculptures du n° 250, une corne d'abondance et un gobelet. *Oct,* c'est-à-dire *ocht,* me semble être une autre prononciation d'*aht* (thème *ahti*) « possession », anglos. *eaht, aeht,* etc. Pour expliquer ceci nous sommes contraints de remonter plus haut, d'autant plus que les éditeurs de textes ne semblent pas avoir nettement distingué deux mots intimement liés.

La comparaison des langues ariennes nous apprend qu'il y a deux racines [1] corrélatives qui sont, dans leur forme sanskrite, *aç* et *iç* ou *îç.* Toutes deux signifient « obtenir, atteindre. » D'*aç,* arien *ak,* dérivent, par ex. *ashṭi* « possession ; » *amça* « part, portion ; » le verbe *açnoti,* etc. D'*iç* ou *îç* le parf. moyen est *îçe,* proprement, j'ai obtenu, je m'en suis emparé, *potitus sum,* employé comme un présent, semblable à *veda,* etc., dans le sens de « je possède, j'ai le pouvoir sur, *possum.* » L'actif d'*îçe* n'est pas en usage en sanskr., pour la même raison qu'en grec κέκτημαι n'est usité qu'au moyen. Quoique l'actif soit hors d'usage, on peut le reformer ; la 1re et la 3e pers. sing. serait *iyeça;* la 3e plur. *îçuh,* etc. Une forme sanskr. *iyeça* ramené à l'arien plus ancien devient *i-aika.* Puisqu'en german. la réduplication est le plus souvent omise, et que la distinction entre les formes fortes et faibles n'est pas toujours observée, *i-aika* est devenu en goth. *áih, áihum* ou *áigum,* etc.[2] De là le mot *aigin* « propriété ; » néerl. et all. *eigen,* propre ; v. h.-all. *eiht,* parfois avec *h* prosthétique, « *heiht.* »

Une particularité de l'orthographe gothique fait qu'on ne peut décider si le goth. *aihts* (thème *aihti*) était prononcé avec le son d'*ái* ou d'*aí* ; en d'autres termes, si *aihts* s'accorde avec le v. h.-all. *eiht* ou avec le bactrien *ishti* « possession, biens » [3]. Outre *eiht* le v. h.-all. possède encore le thème *ehti* que les éditeurs écrivent *êht.* Une forme *êht* pèche, à mon avis, contre les lois phonétiques. Car ou bien il y a eu dans le mot

1. En employant ce terme en usage, je ne prétends pas que nous soyons allés assez loin dans l'analyse des langues ariennes pour connaître les vraies racines.

2. M. le prof. Heyne, dans l'excellente 5e édit. de l'Ulfila de Stamm, écrit *aihum, aigan,* ce qui en effet serait plus régulier, mais est inadmissible à cause du verbe v.-h.-all. *eigun, eigan* ; anglos. *âh, âgon,* etc., où il ne peut pas être question d'un *i.* En général, la distinction entre les formes fortes et faibles n'est pas rigoureusement maintenue dans la plupart des langues ariennes ; p. ex. en grec on a aussi bien ἐοίκασι que εἴξασι(FεFιξασι), γεγόνασι et γεγάασι (pour γεγα-σασι) ; etc. Même en skr. on dit *vavakshe, vavakshuh* au lieu de *uvakshe, uvakshuh ; vavamuh* et *vemuh* (provenant de *va(v)imuh,* celui-ci de *vavemuh*), et beaucoup d'autres pour ne citer pas d'exemples comme *sasmare,* où la forme forte a été préférée pour faciliter la prononciation.

3. Les manusc. du Zend.-Avesta ont plusieurs fois *îshti,* mais ils sont écrits trop négligemment pour mériter notre foi quand il s'agit de la quantité prosodique des voyelles.

une abréviation de voyelle devant la consonne double, ou bien cette abréviation n'a pas eu lieu. L'abrévation de voyelle devant une consonne double est de règle en néerl. ; p. ex. dans *elf* pour *eelf*, *hitte* pour *heette*, *zocht*, *kocht*, *gerucht*, *licht* (lumière), etc. ; en anglais, *left* (de *leave*), *theft* (de *thief*), *eleven*, *he read* (mauvaise orthographe pour *redd*), *dreamt*, *slept*, etc. ; en n. h.-allemand il y a du moins plusieurs exemples ; *licht* « lumière, » *hitze*, *elf*, etc. Bref, l'abréviation est de règle en anglais, néerl., anglo-saxon, v.-norois ; assez commune en allemand, mais très-rare en v. h.-allemand. Pourtant le cas est possible en v. h.-allemand. Encore, l'abréviation a eu ou elle n'a pas eu lieu. Dans la première hypothèse, l'*e* long d'*êht* devrait devenir bref. Dans l'autre cas on ne peut s'expliquer comment *eiht* se changerait en *êht* dans le même dialecte et au même siècle. Il résulte que l'*e* du v. h.-all. *eht* est bref et qu'il n'a rien à démêler avec l'*ei* du mot synonyme *eiht*. Ensuite, l'*e* dans *eht* n'est point un *ë* (= *ī*), car la terminaison ayant un *i*, un tel *ë* radical deviendrait nécessairement *i*, comme p. ex. en h.-all. *wicht*, *nimmt*, *sieht*, etc. Reste donc un autre *e*, l'*umlaut* d'un *a*. Par conséquent v. h.-all. *eht* se ramène à un thème plus ancien *ahti*, et quoique synonyme d'*eiht*, n'y est pas identique. Ajoutons qu'*eht* est souvent écrit *aeht*, ce qui maintenant s'explique de soi-même.

En anglos. on trouve quelquefois *eaht*, quelquefois *aeht*. Puisque l'*ea* devant *h* ne peut répondre en aucune façon à un goth. *ái*, v. h.-allem. *ei*, et que *ea*, aussi bien que *ae* peut représenter en anglos. l'*a* du gothique, il suit que l'anglos. *eaht* = *aeht* s'est développé d'*ahti*.

La forme v.-néerl. (bas-franc.) du mot a dû être *acht(i)* « se trouvant dans », néerl. *deelachtig* « ayant part », *woonachtig* « ayant domicile », etc. Il est bien remarquable sous plusieurs rapports que dans le dialecte allemand des Suisses on dit *theilochtig*, *wahrochtig*, au lieu de *theilhaft*, *wahrhaftig* des Allemands, et conformément au néerl. *deelachtig*, *waarachtig* (voy. Grimm, D. G. II, 303). Cet *acht*, et dial. *ocht*, se retrouve en sanskr. sous la forme d'*ashṭi* « possession, » et puisque la racine *aç* signifie la même chose, ou à peu près que *iç*, *îç*, il est bien naturel que le bactr. *ishti*, *îshti*, v. h.-all. *eiht*, ne se distinguent pas, quant au sens, du sanskr. *ashṭi*, german. *ahti*, v. h.-all. *eht*, *aeht* [1].

1. Le même *ahti* dans le sens de « famille, genre, *genus* » est bien connu par le v.-nor. *âtt*, *aett*, suédois *ætt*, etc. En néerl. le mot est devenu un quasi-suffixe; p. ex. en *reusachtig* « gigantesque ; » *geelachtig* « jaunâtre, » etc. Dans la forme d'*echt* « mariage » il a survécu en néerl. comme mot; comp. pour la parenté des idées de possession, famille et mariage, le sanskr. *parigraha*. Un dérivé d'*ahti* « genus » est le néerl. et all. *echt* « genuinus ; » d'une façon analogue le skr. *jâtya* « genuinus » est dérivé de *jâti* « genus ; » le lat. *genuinus* de *genus* ; le grec γνήσιος d'une forme ancienne *gnâti*, skr. *jñâti*.

Il est bien connu que devant *ht* le changement d'*a* et d'*o* est très-usuel en germ.; aussi nous ne voulons que rappeler quelques exemples : v. h.-all. *mohta*, n. h.-all. et néerl. *mocht(e)* = goth. *mahta*; moy.-néerl. *ambacht* et *ambocht;* anglos. *brohte*, dial. néerl. *brocht* = goth. *brahta;* suisse *ochtig* = néerl. *achtig*. Cela suffira pour justifier la supposition qu'*oct* dans *octocan* n'est qu'une autre prononciation d'*acht*. Il ne reste qu'à prouver que la combinaison des idées exprimées par *acht* et *ōcan* n'était pas rare. La preuve nous la tirerons de la littérature anglo-saxonne. Dans Aelfric, *de Veteri Testamento*, 10, 43 (éd. du Dr Grein), nous lisons :

« *Job vaes gehâten sum heáh godes-thegen on thâm lande Chus, svîdhe geleáfull ver, velig on aehtum.* »

Cela veut dire : « Hiob était le nom d'un certain éminent serviteur de Dieu dans le pays de Chus, homme très-pieux, riche en biens. »

La même idée est exprimée plus d'une fois par un mot composé, semblable à *octōcan*. Ainsi dans le poème de Juliana, vs. 18 :

Sum vaes aehtvelig aedheles cynnes,
Rîce gerêfa, rondburgum veold.

En français : « Il y avait une personne de noble famille, riche en possessions, un préfet puissant qui gouvernait des châteaux de frontière. »

Dans le même poème, v. 101, nous rencontrons un mot composé *aehtspêdig*, synonyme d'*aehtvelig :*

Vidhsaecest thû tô svîdhe sylfre raêdes
Thînum brydguman, se is betra thonne thû,
Aedhelra for eordhan, aehtspêdigra
Feohgestreóna : he is tô freonde gôd.

Ce que l'on peut rendre ainsi : « Tu résistes trop fort opiniâtrement à ton amant, qui est au-dessus de toi, étant de plus haute noblesse en propriété foncière, plus opulent en biens acquis, de sorte qu'il vaut bien d'être ton ami. »

Je n'ai jamais lu en anglos. un mot *eahteácen*, mais la différence entre *eácen* et *spêdig* ou *velig* étant imperceptible, il n'est pas trop hasardé de supposer que le mot ait existé ; en tout cas chacun l'aurait compris. *Octōcan* = supposé *eahteácen* serait « opulent en biens, » à peu près la même chose que *gabia*.

Il n'y a rien d'étrange que dans le composé *octocan* le premier membre ait perdu la terminaison *i* du thème *octi*. Le même phénomène se rencontre dans toutes les langues germaniques, au moins encore en gothique. Quelques inscriptions rhénanes contiennent des mots attributifs, évidem-

ment composés, dont le premier membre est *au*. Or, il y a quelques mots dans les langues germaniques dont la forme ancienne doit être *avia*, *ava* et *avi*, existant encore en allemand sous les formes d'*aue*, *au*, en néerl. *ouw* et *ooi* (compar. Grimm, *D. W.* I, 601), etc. Un thème *avi* resterait en goth. inaltéré comme premier membre d'un composé, du moins régulièrement. Il n'en est pas ainsi dans les autres langues germaniques. Un thème fém. en *a* perd, de même, son *a*, sauf en goth. ; p. ex. en v. h.-all. on dit *erda*, terre, mais *erdlîch*; anglos. *eordhe*, mais *eordhcyning*, *eordhlîc*, etc. ; néerl. *aarde*, mais *aardrijk*; v.-saxon *ertha*, mais *erthrîki*. Un thème *avia* perdrait dans les anciens dialectes germ. son *a* au nominatif, même en goth. dans la plupart des cas ; de même comme premier membre du composé *avia* deviendrait généralement *avi*. Cependant la dernière règle admet quelques exceptions. P. ex. le thème *thivia* « jeune fille, servante, » devient en v.-saxon *thivi* (comme en goth. au nomin.), *thiu*, même *thi*, et dans un dialecte considérablement plus ancien, le francique de la Loi Salique, nous trouvons plus d'une fois *thiu*, p. ex. en *theu-rōfana* « raptus puellae. » Ainsi il nous est permis de supposer sans aucune hésitation que déjà au temps des inscriptions rhénanes les thèmes *avi* et *ava* pouvaient perdre la terminaison, quand ils formaient le premier membre d'un composé, et de présumer la même chose d'un thème *avia*, analogue à *thivia*.

Les significations d'*aue*, *au* sont assez bien résumées par Grimm (*D. W.* I, 601), quand il les paraphrase par « terre entourée d'eau, terre humide, pré, île. » Ses efforts pour rattacher *aue* au goth. *ahva*, v.-sax. *aha*, néerl. *a*, ne sont pas heureux. Et par le sens et par la forme la conjecture du philologue illustre est inadmissible. — Par le sens, parce que dans aucune langue arienne *aqua*, *ahva*, *ap*, ne signifie « terre, » de quelque sorte ; par la forme, parce que d'*ahva* ne saurait devenir *augia*, forme collatérale d'*avia*, *auia*. Les mots germ. sont évidemment les congénères du sanskr. *avani*, qui signifie aussi bien « fleuve » que « terre, » et par là forme un parallèle du franç. *rivière* et de l'allemand *revier*, emprunté, il n'est pas nécessaire de le dire, au vieux français [1].

1. Le v.-nor. *ey*, île, suéd. *oe*, etc. se réduit au thème *avia*, comme *mey*, jeune fille, à *mavia* (nomin. *mavi*). Au premier siècle de notre ère les Scandinaves disaient encore *avi(a)*, témoin *Scandinavia*. Le néerl. *ooi*, « pré près d'un fleuve, » dérive probablement du même thème, bien qu'un autre mot *ooi* « a bien certainement pour thème *avi*, sanskr. et goth. *avi*, lat. *ovi-s*, etc. Une forme avec l'épenthèse d'un *g*, provenant de la transformation de la semi-voyelle, est *augia*, île ; forme aussi répandue au sud, en Bavière, qu'au Nord le long des côtes, p. ex. Wangeroog, Rottumeroog, Schiermonnikoog, Calantsoog, etc. La forme anglos. d'*augia* est *êg*, *îg* (*îgland*), d'où l'anglais *island*. Que l'*ê*, *î* du mot anglos. est long, c'est prouvé par l'orthographe *ieg* = *îg*. Le néerl. *ei* dans *eiland*, île, est une transformation d'*avia* ou *avi* ; la preuve nous est fournie par l'homonyme *ei*, « œuf, » provenu d'un mot arien *aviam*, et dialect.

Des trois composés qui ont *au* pour premier membre, nous remarquerons d'abord *aufania*. Aux MATRONIS AUFANIABUS sont dédiées trois inscriptions, n°s 73, 295 et 526, dont la première a été découverte près de Nimègue, la seconde non loin de Cologne, la troisième près d'Euskirchen. Une autre forme se trouve n° 405 : MATRONIS AUFANIBUS, tandis que n° 546, déterré à Zulpich, donne AUFANIS. De la comparaison d'*aufaniabus* avec *aufanibus* et *aufanis* il résulte avec probabilité que le nomin. sing. était *aufani*, comme en goth. *thivi, mavi*.

A première vue *fania*, nominat. *fani*, rappelle le v.-norois Fenja, la fille de géant qui avec sa compagne Menja est tenue en servitude chez le roi Frôdhi, le maître du siècle d'or. Dans le Grottasöngr (str. 1, dans l'Edda de Lüning, p. 495), nous lisons :

Nû eru komnar til konungshûsa
Framvîsar tvaer, Fenja ok Menja.
Thaer 'ro at Frôdha, Fridhleifs sonar,
Mâttkar meyar at mani hafdhar.

En français : « Maintenant elles sont arrivées dans la maison royale, deux femmes prévoyant l'avenir, Fenja et Menja. Elles, les jeunes filles puissantes, sont tenues en servitude chez Frôdhi, fils de Fridhleif. »

Dans la strophe 13, Fenja et Menja se montrent dans le caractère de Valkyries :

En vit sîdhan â svîthiodu,
Framvîsar tvaer, î folk stigum,
Beiddum biörnu (?) en brutum skiöldum.

Cela signifie à peu près : « Et plus tard nous deux, prévoyantes de l'avenir, descendîmes dans la mêlée, attendîmes avec désir les héros [1] et cassâmes des boucliers. »

âviam, d'où le grec (ωFιον) ὠόν, lat. *ovum*. Le thème de l'anglos. *ealand*, île, ne se laisse pas aisément déterminer. Généralement on a identifié l'*ea* de ce mot au goth. *anva*. C'est chose possible, mais point du tout élucidée, parce que nous ne connaissons pas la prononciation. En tout cas le mot *ealand* a disparu de l'ang., ou bien il faut admettre que ce soit une forme dialectale d'*îgland*, et alors *ea* ne serait pas le goth. *ahva*, mais *avia(ava)*, qui peut régulièrement devenir *ea* en anglos.

1. Les mots *beiddum biornu* sont ordinairement rendus par : « nous chassâmes des ours. » Le contexte montre que Fenja et Menja n'étaient pas à la chasse des ours, mais dans la mêlée de guerriers. Le texte paraît altéré ; peut-être il portait *biarna* = anglos. *beornas*, accus. plur. d'un mot que la rédaction islandaise aura éloigné parce qu'il était devenu obsolète. Angl. *beorn*, v.-néerl. *bern* (dans des noms propres comme *Hildibern*) vient de la même racine qu'en sanskr. *bhara* « bataille, » *praharati*, porter un coup, *praharana* « arme, » *prahâra*, « coup, etc.; lat. *ferire;* v.-nor. *beria*, etc. La forme sanskr. de *beorn* est *bharana*, qui cependant ne se trouve pas avec le sens de combattant; *ana* forme ici un nom d'agent, comme dans *bharana*, « nourrissant, entretenant ; » *vardhana*, *nandana*, *nâçana*, etc. Le sanskr. a conservé, dans le même sens, *bharata*, « combattant, guerrier, baron, seigneur. » C'est ce *bharata* qui a son équivalent germ. dans le goth. *balths*, anglos. *beald*, *bald*, etc. « brave, fort, franc. » Le roi Alaric était de la famille des Balthes, c'est-à-dire des Bharatas. Un synonyme de *beorn* et *balths* est v.-néerl. *frank*, v.-sax. *frôkni*, anglos. *frêcne*, etc.

Le lecteur est prié de comparer Simrock, *D. Mythologie,* p. 317 (3e éd.), où le sens du mythe est expliqué, puis Grimm, *D. Myth.* (2e éd.), p. 495. Grimm identifie à bon droit Fenja et Menja avec Fanigold et Manigold.

Fenja (thème *fenjân*, pour *faniân*), étant une dérivation secondaire, est usité comme le nom propre d'une fille de géant et dans le sens de « femina », comme *fenna*. Un mot germ. *fani, feni* (thème *fania* ou *faniâ*) a eu une signification plus large, celle de Valkyrie, fée, nymphe. En moy. h.-all. nous retrouvons *fani* sous la forme de *feine, fein* « nymphe. » C'est une chose très-ordinaire, spécialement dans les dialectes franciques, qu'un *ei* prenne la place d'*e* devant les liquides. Ainsi en néerlandais (bas francique) on dit *einde* et *ende* (goth. *andi*); *deinzen* (pour *thansjan*); *heir* et *heer* (armée); *meir* et *meer* (lac); *veil* (pour *vali*, vénal; v.-nor. *falr*); *veilig* (sauf, protégé, anglos. *faele* ou *faêle*), etc. En h.-all. on peut comparer *feil* (vénal), *feilschen;* pour les dialectes h.-all. je renvoie le lecteur à l'œuvre admirable de M. H. Weinhold, *Alemannische Grammatik*, p. 55. Il est facile de comprendre que *feine* ait été confondu avec un mot emprunté au français, savoir *fée* (de *fata*). Mais cette confusion très-naturelle ne nous donne pas le droit de dériver *feine* de son synonyme *fée*, comme Grimm l'a fait dans son Dictionn. s. v.; compar. sa *Mythol.* 245 (1re éd.). Il aurait fallu expliquer comment un *n* pouvait se glisser dans *feine;* Grimm ne l'a pas fait. En effet, l'*n* étant inexplicable si *feine* venait de *fée*, l'identification des deux mots est tout à fait hors de question.

Le même *fani* a survécu encore longtemps dans le terme *Fenesberg,* « montagne de la nymphe, de la dame, » que quelque pédant a métamorphosé en Venusberg « montagne de Vénus, » si bien connu de l'histoire du Tannhæuser. Les nains nommés Fenesleute s'y rapporteront aussi; voy. Simrock, *D. Mythol.* 412 (3e édit.). Bien plus, le palais de la déesse Frigg s'appelle Fensalir (nouvelle Edda, ch. 35). D'après Simrock, *Mythol.* 96, cela signifierait « salle de mer, » mais *fen* ne veut dire « mer » que par une métaphore assez ignoble; il signifie une mare. Il est bien plus probable que Fensalir n'est rien d'autre que « *salir* de Frigg, » c'est-à-dire « palais de la dame. » Car Frigg, v.-sax. *frî,* anglos. *freo,* etc. est le sanskr. *priyā* « bien-aimée, femme.» C'est un synonyme de *menia,* moy.-néerlandais *minne,* « chérie, bien-aimée » (d'où le franç. *mignon*); v.-h.-all. *meriminna,* néerl. *meermin, marmin,* « dame du lac, sirène. » Tous les mots pour aimable, chéri expriment aussi l'idée de femme, p. ex. sanskr. *priyā, vanitā, kāntā,* quand ils sont pris substantivement; v. sax. *frî,* etc. Pour prouver que

les idées de « femme » et de « dame » passent l'une à l'autre, on n'a pas besoin d'un long commentaire. Ainsi le norois Freya « domina, dame, » v.-h.-all. *frawa,* anglos. *freá,* néerl. *vrouwe,* etc. alterne avec *frî, frigg* « femme, » et le vendredi se nomme en islandais aussi bien *Freyudagr* (jour de la dame), que *Friādagr,* tandis que les autres langues german. n'ont que le seul *Frîdag,* etc.

En résumé, *fani,* v.-nor. *fen* dans *Fensalir;* moy.-h.-all. *fein(e)*; dial. des inscriptions: *fani,* devait avoir la signification de dame, femme, nymphe. Les Aufanias sont les dames soit de la région, soit du fleuve; dans le premier cas elles seraient les *merfeine, wasserfeine* du moy.-h.-all.; dans l'autre des *feine* de l'*au.* Nous ne ferons pas l'analyse étymologique du mot; qu'il suffise d'observer que *pania,* autre forme *paniā,* a dû avoir le sens de dame déjà avant la séparation des tribus ariennes. Car dans le grec nous retrouvons *pania* sous la forme de (δέσ)ποινα, pour ποινα; en tchèque *paní,* dame; en ancien german. rhénan *(au)fani;* en v.-norois *fen* dans *fensalir.* La forme jumelle *paniā* se maintient en russe *pania* [1]; une troisième forme c'est le lithuanien *poné* (de *pāniā*), où la voyelle radicale est longue comme au masculin *ponas,* seigneur; aussi en tchèque *pán,* seigneur. Une quatrième, apparemment plus récente et probablement un diminutif, c'est le v.-nor. Fenja.

Outre *aufani,* le mot *fani* se montre dans Matronis Aumenaien, d'un monument découvert près de Cologne (n° 343). Les noms de Fenja et Menja, Fanigold et Manigold, les *feine* et les *minne,* se trouvent assez souvent en compagnie, mais cela ne prouve pas qu'il existe un rapport intime entre *Aufani* et *Aumenaien.* Les difficultés qui s'opposent à l'explication de *menaien* sont telles que je ne me sens pas la force de les vaincre. En attendant des lumières d'ailleurs, il n'est pas tout à fait inutile, peut-être, de marquer les difficultés. En v.-h.-all. *menni, meni* (*merimenni*) a une forme secondaire *minn(i)un* (voy. Graff. *Sprachschatz,* 2, 774), ce qui indique un thème *miniôn,* plus ancien *miniān, meniān.* Mais *menaien* ne saurait en aucune façon répondre à *meniān;* il est assez distinctivement une dérivation secondaire avec le suffixe *en* (= *în, in*) de *menaí* ou *menahi;* plus tard je prouverai que le suffixe *en* n'est rien autre que le goth. *în, in.* Devant un tel suffixe un mot *menahi* deviendrait nécessairement *menah;* le produit serait *menahen,* point du tout *menahien,* encore moins *menaien.* En effet, à juger d'après le fac-simile de Brambach, l'*i* n'est guère certain. Un mot *menahi* peut désigner peu-

1. Dans la langue v.-slave (v.-bulgare) c'est la règle que des mots tels que *boguini,* déesse, ont *i* (arien *ia,* sanskr. *î*) au nomin., mais que dans les autres cas ils sont déclinés suivant un thème *iâ.*

plade, commune; compar. v. nor. *almennr*, « vulgaire, populaire, » *almenningar*, « compascua. » Les idées et les formes de deux mots qui par l'étymologie diffèrent complètement, savoir *managi* « foule, peuple » et (*ga*)*main*, « commun » (étymol. = lat. *commûnis* pro *commoenis*) se croisent tellement qu'il est impossible de décider si le v.-h.-all. *allmeind* « compascuum, » quoique identique quant à la signification au norois *almenning*, est le même mot ou un autre. Car *meind* peut s'être développé de *mennidi* (voy. ce que nous avons dit de l'*ei* = *e* devant les liquides), mais rien ne s'oppose, de l'autre côté, à le dériver de *mein*, commun, parce qu'il signifie « terre commune. » Le suisse *allmend*, au contraire, est évidemment le même mot, étymologiquement, que le norois *almenningar*. Nous ne pouvons savoir si l'*e* de *menah* (supposé pour *menai* de Brambach) est long ou bref, mais il se trouve que c'est chose indifférente ici, parce que dans les deux cas le mot pourrait signifier « commune, peuplade; » *aumenahi* « peuplade riveraine; » l'adjectif *aumenahen* « appartenant à la peuplade riveraine. » Il va sans dire que nous ne donnons une telle explication que comme conjecture, autant qu'il ne sera pas décidé s'il faut lire *h* au lieu d'*i*.

Une troisième fois nous rencontrons *au* dans n° 297, trouvé près de Cologne et portant : MATRONIS RUMANEHIS ITEM AULAITINEHIS. La leçon rejetée par Brambach est, sinon la vraie, du moins possible, tandis que *auiaitinehis*, comme lui veut lire, n'est rien. *Rumaneh* est dérivé avec *eh* = *ih*, *ig*, de *Ruman*, Romain; signifie donc « des Romains. » Pour exprimer le franç. « un Romain » on dit en néerl. « *een Romein*; pour exprimer l'adjectif, on dit *Romeinsch*. La différence entre le néerl. *romeinsch* et le *rumaneh* de l'inscription est celle-ci, que le suffixe *eh* a été remplacé par *isch*. Pour l'*u* compar. le goth. *Rumoneis*, *Ruma*, mais anglos. *Romane;* v.-sax. *Rumaburg* et *Rumuburg*, ville de Rome (Héliand), à côté de *Romano liudi* dans le même poème, et *Roma* dans le fragment d'Essen. La même différence d'orthographe existait déjà au temps des inscriptions, car n° 601 porte *Rumanehabus*, mais n° 565 *Romanehis*.

Le mot *item* nous porte à penser qu'en *aulaitineh* se cache l'idée d'indigène ou quelque chose de semblable. Si, par hypothèse, *aulait* a désigné « district riverain, » alors *aulaitin* en serait un dérivé, le suffixe étant *ên* = *în*, *en*, et il signifierait « appartenant au district riverain; » substantivement « habitant du d. r.; *aulaitineh* « appartenant aux habitants du d. r. » Si au contraire *laitin* était un substantif, signifiant « district, » *auleitineh* serait « appartenant au district riverain. » Donner la preuve que *laitin* a réellement existé dans le sens de district, province est hors de mon pouvoir. Cependant, je voudrais remarquer

que *laitin* est formellement le danois *leden*. En islandais il y a une forme du même radical, *leit*. Les mots danois et island. ne signifient plus que « investigation, enquête. » Mais isl. *leita*, dan. *lede* est parfaitement synonyme de *soekja*, *soege*. Or, de *soekja* est dérivé *sôkn*, et ce mot signifie aussi bien « enquête, » que « district, paroisse. » Le suffixe de *laitin* dan. *leden* et de *sôkn*, et la signification de *leita* et *soekja* étant identiques, il n'y a pas le moindre empêchement à dire aussi bien *laitin* que *sôkin* pour désigner « district. » Il faut avouer que tout cela ne suffit pas pour préciser le sens de *laitin*; espérons plus de données de l'avenir.

Celui qui voudra admettre l'identité formelle de *laitin* et du dan. *leden*, devra aussi conclure que l'*ái* goth. a été représenté par *ai* dans l'ancien dialecte de Cologne. Jusqu'ici je n'ai pas rencontré dans les inscriptions rhénanes un autre exemple sûr de cet *ai*; d'autres monuments d'un district plus occidental présentent un *e*, qui paraît être l'équivalent du goth. *ai*, v.-sax. *ē*, néerl. *ee*. Je ne dis pas qu'une telle différence dialectale ait quelque chose d'étonnant; au contraire, nous savons que les auteurs grecs et romains écrivent Boiohemum (Boihemum), Boiohaemum et Βοΐαιμον (chez Strabon VII, 1).

Un *e* comme équivalent de l'*ē* v.-saxon apparaît, à mon avis, dans le mot *vetaraneh, veteraneh*. N° 570 porte MATRONIS VETARANEHABUS; n° 571, 576, 584 et 586 M. VETERANEHIS; n° 373 M. VETEREHABUS, n° 575 M. VETERANEIS. Tous les monuments sont des districts de Duren et d'Aix-la-Chapelle.

La différence d'orthographe dans la seconde syllabe indique que déjà alors un *a* bref et un *e* sourd variaient dans des syllabes qui n'avaient ni l'accent principal ou aigu, ni l'accent secondaire particulier aux langues germaniques. Le fait nous était déjà connu par l'exemple de Hludena alternant avec Hludana. *Vētan* (ou *vētôn*, *vētân*) est à comparer avec le v.-nor. *veita* « présenter, fournir, donner, » skr. *nivedayati*[1]; v.-nor. *veitsla* « banquet » et « don gratuit, bénéfice; » *veitull*, dérivé de *veita* avec le suffixe fréquentatif *ul*, signifie « donnant libéralement, hospitalier. » Le suffixe *al* (*il*, *ul*) ne diffère pas d'*ar*, *ir*, *ur*. Le verbe fréquentatif répondant à l'adj. *veitull* serait régulièrement *vētalon* ou *vētaron* dans le dialecte des monuments rhénans. *Vētarôn* signifie donc « être

1. Synonyme du v.-nor. *veita* est le goth. *biudan*, etc. Les deux racines *vid* et *budh* (*bhudh*) ont été synonymes depuis un temps immémorial. Ainsi le sanskr. *nivedayati* signifie aussi bien offrir, donner, qu'informer, annoncer; de même l'anglos. *beodan*, etc. A *vedayati* correspond *vedi*, *vedi*, table, banc; une hauteur de sable érigée pour y présenter les dons du sacrifice aux dieux. Le synonyme de ce *vedi* est en goth. *biuds*, anglos. *beod*, v.-nor. *biuda*, etc., table.

hospitalier, régaler. » Compar. les verbes fréquentatifs en néerl.: *fladderen* « voleter » *leuteren* « babiller » *flikkeren*, « pétiller » *glibberen*, *blakeren*, *blikkeren*; etc.; en v.-h.-all. *flagarôn*, *vlogarôn*, « voleter » *scaparôn*; *uoberôn* « exercer » *DGr.* II, 137, où *opfarôn* doit être biffé, parce qu'il ne contient pas un suffixe *ar*; il est dérivé d'*opfar*, transformation du lat. *offerre*.

Le nom d'action de *vetaron* est *vetarania*, *vetarani*, *vetarana* « hospitalité, libéralité; » compar. v.-nor. *veitingasamr*, « libéral, » *veiting* « régal. » *Vetaraneh*, avec le suffixe *eh* (*ih*) peut se traduire par « d'hospitalité. » Une confirmation de cette interprétation est fournie par les sculptures; celles du n° 571 représentent une corne d'abondance et des fleurs; celles du n° 572 également une corne d'abondance, une corbeille et un objet qui ressemble à un coutre; celles du n° 575 une femme tenant à la main une coupe à verser (simpulum), et un garçon qui retient un pourceau gras; celles de n° 585 une corne d'abondance et des fleurs. La coupe à boire semble un symbole de verser à boire et de donner, deux idées exprimées en néerl. et en all. par un seul mot, *schenken*, et rappelle le nom de Nehalennia « échanson » et « donatrice, » tous deux exprimés en néerl. par *schenkster*.

L'idée d'échanson se retrouve dans le nom d'une déesse à laquelle est dédié un monument zéelandais, savoir la Dea Burorina (Brambach, n° 46). Burorin n'est probablement qu'une autre dénomination de Nehalennia. *Burori* correspond à l'anglos. *byrele*, « échanson » quand on tient compte de la variation ordinaire des sons *r* et *l*. Le mot ayant le thème en *ia* ou *i*, il suit que la forme féminine doit être *burorin(ia)*, tandis que *nēhal*, thème *nēhala*, a pour fémin. la forme *nehalaennia* ou *nehalenia*. Le mot néerl. *borrel* (goutte, Allem. schnapps) appartient à la même famille que *byrele*, *byrelian* des anglo-saxons, *byrla*, *byrlari* des scandinaves. Quant à *ar*, alternant avec *al*, comp. v.-sax. *dunkar*, néerl. *donker*, anglos. *duncor* « obscur, » avec v.-h.-all. *tunchal*, n.-h.-all. *dunkel*; anglos. *svancor* avec v.-h.-all. *swanchal*; v.-nor. *göngull*, *gangleri* avec v.-h.-all. *gangar*, *gangarari*; v.-h.-all. *martolôn*, néerl. *martelen* avec n.-h.-all. *martern*; n.-h.-all. *wandern* et *wandeln* avec néerl. *wandelen*, angl. *wander*; et beaucoup d'autres exemples (voy. aussi Grimm, *D. Gr.*, II, 119).

Il ' '+ en être à peu près de même pour *vesuniahen* que pour *vetaraneh*. *Matronae Vesuniahenae* appartiennent n°s 580, 582, 583, 584 et 542 ; la dernière inscription est de Zulpich, les autres d'entre Zulpich et Duren. Quand nous nous souvenons du goth. *andavizn*, ὀψώνιον; *vizon in azetjam* « faire bonne chère en festins, » σπαταλᾶν;

gavizneigs im « je me conjouis, » συνήδομαι; v.-h.-all. *gastwissi* « régal d'hôtes, hospitalité, » nous verrons dans *vesuniaha* un subst. formé avec le suffixe *aha, aga* et signifiant l'action de se régaler ou de régaler, festin. Le suffixe *aha, aga* est assez fréquent en v.-frison et ne manque pas au bas-francique de la loi salique; p. ex. en v.-frison *tichtega*, « incrimination » (néerl. *betichting*); *aftega,* etc.; dans la loi salique *texaga*, *teskega* (pour *taskiaga*), *tesceia* « vol. » Plus tard la forme *aga, aha* a dû céder la place à la forme plus forte *unga*, *inga*.

Comme *vesuniaha* est « festin, régal, » l'adj. *vesuniahên* peut se rendre « de festins. » Les *Matronae vesuniahenae* sont les protectrices de la bonne chère. » Ici comme dans le cas précédent les images nous viennent en aide pour confirmer l'interprétation. Car sur la pierre de n° 580 est reproduit un vase sur une table; sur celle de n° 583 un jambon, une corne d'abondance, des fruits dans une corbeille et un paon ou coq, n° 542 montre à gauche et à droite une corne d'abondance. Après tout, *vesuniahên* et *alagabia* expriment des idées du même ordre; la dernière est plus générale, la première plus spéciale.

J'ai plus d'une fois avancé l'opinion que le suffixe *ên* ou *en* est l'équivalent, ou plutôt une autre orthographe du goth. *ein* ou *in*. Il est hors de propos de rechercher ici jusqu'à quel degré l'*e* et l'*o* du latin ont été prononcés comme *i* et *u*, soit dans la langue vulgaire, soit dans la prononciation urbaine. Je me borne à rappeler que dans les langues romanes plus d'un *e* et *o* (long et bref) de l'orthographe classique a pris le son d'*i* et *u*, et que le fleuve *Rhenus* sonnait déjà comme *Rin* dans la bouche de divers peuples german., il y a plus de 1000 ans. Au VIe siècle de notre ère, Grégoire de Tours écrit régulièrement *e* et *o* pour exprimer le son de l'*î* et de l'*û* german. P. ex. il écrit *Chlodove(h)us*. Eh bien, il est certain que la voyelle primitive de *veh* est un *î, i*. Il est certain aussi que les Français prononcent Louis, avec un *i*, et que l'all. Ludwig n'a jamais eu un *e* au lieu de l'*i*. Il est donc clair que l'*e* n'est rien d'autre qu'une orthographe imparfaite pour désigner le son d'un *î* ou *i*. Dans les diminutifs franciques le suffixe *lin* est constamment écrit *lenus* par Grégoire. Le français *Louis* ne peut pas servir à prouver que l'*o* de Grégoire veut dire un *û*, il faut l'avouer, mais dans ce cas l'*û* est certain parce que le mot connu *hlûd* a un *û* primitif et des développements d'*û* dans les langues modernes german., mais aucune de ces langues n'a jamais eu un *o* = *û*[1]. Les sons d'*e* et d'*i* sont si aisément confondus qu'il n'y a

1. La forme francique de Chlodove(h)us a dû être Hlûdo*vî(h)s*, et dans la prononciation vulgaire Hlûvi(h)s, car le *d(dh, th)* s'élide très-facilement entre deux voyelles, plus ou moins dans la plupart des langues german. (p. ex. dans anglos. *feover*, all. *vier*, etc.),

rien d'étonnant que l'*i* germ. ait été exprimé par *e*; l'exemple de *Bacenis silva*, le *Bôkin(wald)* de plus tard, date d'un temps encore plus reculé que les monuments rhénans.

Même si l'on préférait supposer que l'*e* d'*en* est un *e* sourd et que déjà aux temps des inscriptions on prononçait *en* comme en anglos., néerl., anglais, la valeur du suffixe ne changerait pas. En tout cas ce serait du même thème que le goth. *ein*.

Un mot bien connu et qui a survécu dans tous les idiomes german. est *marc(a)* « marche, territoire. » Il se retrouve dans une inscription de Remagen (n° 646), portant : J. O. M. ET GENIO LOCI, MARTI, HERCULI, MERCURIO, AMBIOMARCIS. *Ambiomarkia* signifie si je ne me trompe : appartenant à la marche environnante, de l'alentour provincial. *Ambio*, ou du moins *ambi*, est resté en anglos. comme *embe*, autour. Une autre forme d'*embe* est l'anglos. *ymb*, v.-h.-all. *umbi*. Le v.-norois qui présente en général un singulier mélange de formes très-antiques et d'autres qui ont subi des changements violents, a *um*, forme aussi avancée que le n.-h.-all. *um*. L'*o* dans *ambio* s'explique comme un élément indiquant l'adverbe. Ainsi en goth. *ût* (généralement = ἐξ, quelquefois ἔξω) et *ûta* (toujours ἔξω); *in* (= ἐν, εἰς) et *inna* (=ἔσω); v.-h.-all. *ab* et *aba*, *abo*. — Le subst. composé dont l'adj. *ambiomarkia* est une dérivation est certainement d'ancienne date; le v.-nor. a *ummerki*, le v.-h.-all. *umbimarchon*.

Une forme collatérale d'*ambio* est *abia*, que nous apprend le n° 635. Cette inscription du district d'Aix-la-Chapelle contient les mots MATRONIS ABIAMARC. Pour prouver que les formes *ambio* et *abia* sont des jumelles, nous n'appellerons pas au sanskr. qui ne connaît que *abhi*, *abhî*; ni au grec qui ne possède que ἀμφί. Il suffit que dans le v.-norois *of* et *um*, dont la forme ancienne reconstruite est *abhi* et *ambhi*, ont la même valeur, tellement que nous lisons parfois tous les deux dans la même règle ; p. ex. dans le poème de Helgi Hundingsbani, I, 21 :

Sendi âru allvaldr thadhan
Of *lopt ok* um *lög*, *leidhar at bidhja*.

Ce qui veut dire : « Le monarque envoya pour cette raison des messagers par tout l'air et par toute la mer, pour demander secours. »

Pour la différence de la voyelle terminale dans *abia* et *ambio*, nous renvoyons le lecteur à l'exemple donné plus haut de *aba* et *abo* en v. h.-

mais principalement en bas-francique. L'orthographe Clovis n'a jamais exprimé le son, car un *cl* ne saurait produire *l* en français. La forme française étant Louis, il en suit que les Francs n'ont jamais prononcé autrement que Hluvi(h)s (et Hludovihs). Le *ch* de l'orthographe gallo-romaine sert, comme nous avons vu plus haut, à exprimer le son de l'*h* germ.

all. et à la variation continuelle d'*a* et *o* terminaux en v.-sax., bas-francique, etc. Il n'est pas nécessaire d'établir que *ambio* et *abia* n'ont pas appartenu au même dialecte. Car en latin nous retrouvons *amb* et *ob*, provenu d'*ambi* et *obi*, témoin *obi-ter*, comparé à *prae-ter*; de la même manière le mot lat. *ut* a perdu son *i*, quoiqu'*uti* ne soit pas moins usité; le lat. *aut* est primitivement *auti*, comme en osque. On sait qu'en latin le suffixe *ti* de la 3e pers. sing. et celui de mots fémin. ont perdu leur *i*.

Il y a deux inscriptions, nos 634 et 579, l'une originaire de Floisdorf, l'autre de Soller, dans lesquelles on reconnaît une forme intéressante du superlatif. C'est le mot *textumeh*. Le goth. a gardé le superlatif en *thuma* (selon les circonstances : *duma*, prononc. *dhuma*, et *tuma*) = arien *tama*, pour quelques mots qui indiquent une direction. P. ex. *aftuma* « dernier, ἔσχατος, » *iftuma* « subséquent, proximus, » *hleiduma* « gauche, sinister. » Le latin fait de *tumus*, *timus* un usage plus fréquent; *extumus*, *intimus*, *ultimus*, *optimus*. Dans le même sens que *tama* les langues ariennes connaissent *ma*; p. ex. skr. *madhyama*, analogue à l'anglais *middlemost*, néerl. *middelste*, tous deux avec un suffixe de superlatif très-distinct. Le goth. a *innuma* « intérieur, » *auhuma* « supérieur. » Par ces exemples l'on voit que le superlatif et le comparatif peuvent s'exprimer par le même suffixe.

Les nombres ordinaux, qui ont la nature de mots indiquant la place d'un objet, prennent aussi, comme on sait, divers suffixes du superlatif. Ainsi *ma* dans le goth. *fruma*, lat. *primus*; sanskr. *daçama*, lat. *decumus*, *decimus*, mais le grec avec un autre suffixe du superlatif πρῶτος, δέκατος; sanskr. *saptama*, lat. *septimus*, grec ἕβδομος, etc. Le grec et le latin qui pour « septième » font usage de *ma*, ont une autre forme de superlatif, *va*, pour le nombre suivant; ὄγδοϝος, *octavus*; le néerl. a encore une autre forme, savoir l'arien *ista*, dans *achtste* « huitième; » encore une autre, l'arien *ta*, est usité en anglos. *eahtodha*, angl. *eighth*, etc. A proprement parler *va* n'est pas un autre suffixe que *ma*; c'est une forme jumelle. En sanskrit *çyâma* et *çyâva* ne sont que deux variations d'un seul mot; de même les suffixes *mant* et *vant* désignent exactement la même chose, et dans quelques cas les deux formes coexistent dans la langue, comme *kakudmant* et *kakudvant*. Ce qui en latin se dit *primus*, en goth. *fruma*, est exprimé en sanskr. par *pûrva*, de *pĕrĕva*.

Les mots pour droite et gauche montrent généralement un suffixe de comparatif. Mais en gothique, nous l'avons déjà vu, quelquefois une forme de superlatif est prise dans le sens du comparatif. Comme *va* = *ma*, le goth. *taihsva* est un superlatif, avec le sens d'un comparatif, en

lat. *dexter*; de même *hleiduma*, mais en latin *sinister*. A côté du goth. *taihsva* (pour *taihsava*), v.-néerl. *tesewa*, v. h.-all. *zesawa*, droite, une autre forme *taihsuma* serait parfaitement régulière. En effet, le moy. h.-all. la possède, *zeseme*.

Le positif du superlatif *taihsva*, c. à d. *taihs*, ne se trouve plus en goth., du moins dans les textes qui nous sont restés. De l'arien *daksa*, sanskr. *daksha*, qui en goth. serait *taihs*, est formé en latin le superlatif *dextumus*, *dextimus*, pour *dexitumus*. C'est ce *dextimus* latin qui a son congénère german. dans le *textum* de nos inscriptions.

Le comparatif proprement dit, en lat. *dexter*, grec δεξίτερος, n'a pas manqué au germanique. Il s'est maintenu en néerl. dans le nom du comté de *Teisterbant*. *Teis* s'est développé de *tessi*, *tehsi*, à la manière de *einde*, *deinzen*, etc., dont nous avons parlé plus haut. Dans le nom cité, *teister*, lat. *dexter*, doit signifier « méridional ; » *Teisterbant* est le district au sud du Rhin, du Vahal, ou, si l'on veut, au sud de la Batavie. Les mots signifiant « à droite, » expriment aussi la direction méridionale ; ainsi le sanskr. *dakshiṇa*, de *daksha*, fort, a le sens du *dexter* des Latins, du *taihsva* des Goths, et de « sud ; » v. h.-all. *sund*, néerl. *zuid*, etc. est proprement « fort, » puis « à droite, » et enfin « sud. »

Le positif *tehsa* ou TEHSIA, δέξιος a aussi existé autrefois, avec le sens de méridional. Un dérivé de ce positif est néerl. *Tessel*, *Texel* (pour *Tehsel*), nom d'île. Compar. pour le suffixe l'écossais *easel*, oriental ; et le nom d'île Oesel dans la mer Baltique. L'île de Tessel aura été ainsi nommée parce qu'elle était la seule située au sud du Vlie, ou parce qu'elle était la plus méridionale de la série d'îles le long des côtes de la Frise, tandis que *Nordernei* « île septentrionale » était la plus septentrionale des îles appartenant à la Frise proprement dite.

Un autre nom géographique nous fournit l'exemple du positif *tehsa* alternant avec le superlatif *tehsva* sans que la signification change pour cela. Je veux dire Texandria, Toxandria ou Tassandria et Texuandri. La variation de *tex* et *tox* (*tehs* et *tohs*) est un exemple de plus du fait que l'*e* et *o* alternent, spécialement devant *h*, *g*, *f*, *k* ; p. ex. en moy.-néerl. *woch* et *wech* « chemin, » *ochte*, *ofte*, v.-sax. *eftho* ; vieux-néerl. *Lokkia* = *Lekkia*, nom de rivière, etc. Chez Pline se trouve la forme *Texuandri* (*tehsvandri*). De *tohsa* et *tehsva* « méridional, » ou peut-être d'un superlatif *tohsam* (= moy. h.-all. *zeseme*) et d'un superlatif pléonastique *tehsvam*, se dérivent régulièrement un adverbe *Tohsandra* « au pays du sud ; » *tohsandri* ou *tohsanderi* « un habitant du pays du sud, un méridional ; » un fém. *tohsandriâ* « pays des méridionaux. » Ainsi en latin d'*ex* se dérivent *extra*, *exterus*, *exterior*, *externus*. L'emploi du suffixe

locatif *tra*, *trâ* est bien connu ; p. ex. sanskr. *Kurupancâlatrâ* « au pays des Kurupancâlas; » *manushyatrâ* « parmi les hommes; » *devatrâ*, « parmi les dieux; » compar. Pânini 5, 4, 56. La forme goth. de *tra* (*těra*) ou *tarâ* est *thar*; de *trâ* elle est *thra*, avec les changements nécessités par la nature de la lettre finale du thème précédent; par ex. *hindar* « derrière; mais *aftra*, « de retour, » etc. Avec le même *thar*, *thěra* est formé le nom Flandre. Il dérive du thème Flâma, Flâm, qui avec le suffixe devient Flândra; de *flândra* « au pays des Flâms, » se forme *flânderi* « habitant du pays des F.; » puis un fém. *flândria* « pays flamand. » La forme *vlaanderen* peut être proprement le datif du pluriel de *vlaanderi*, de sorte que *in Vlaanderen* aurait signifié « parmi les habitants de F., » mais il n'est guère impossible qu'il y ait eu déjà primitivement un singulier *flândern* (compar. lat. *externus*) ou quelque autre dérivé. D'une façon analogue à Flandre de *Flâm*, on a formé de *Borocht*, *Boruct*, *Bruct*, etc., nom de contrée ou de peuple, *Boructra* (c'est-à-dire *Boructtra*) « au pays de Borocht; » *boructari*, *bructer* « Bructérien; » mais en anglos. on disait *Boruht-vare*, mot composé, signifiant « habitant de Boruct. » Pour revenir aux Texandriens, ils ont vraisemblablement reçu leur nom d'hommes du midi des Bataves et des autres tribus au nord du Vahal et du Rhin, qui par ce nom désignaient tous ou presque tous leurs congénères germains établis dans la Belgique. Maintenant il s'explique de soi-même comment Pline, Hist. Nat. 4, 17 (éd. Detlefsen), a pu dire « Texuandri *pluribus nominibus*; » car *toxander* n'était pas un nom générique, mais l'appellation commune des tribus germaniques au sud du Rhin. Ajoutons un fait curieux. Dans une charte de l'an 815 [1] nous lisons :

Anno vero eiusdem regis Ludovici tradidit Alfger in pago Texandria sive Testarbanto, in villa Empele ecclesiam et mansum unum et prata, etc.

On le voit, l'identité de *testar*, *teister* et *tehsa*, *tohsa*, *tehsva* n'est plus une hypothèse.

Le *textum* de nos deux inscriptions, je n'en doute guère, a signifié « méridional ; » *textumeh* « propre aux méridionaux. » Mais quels sont ces méridionaux ? Voilà une question que je ne saurais résoudre.

Pour conclure, j'appellerai l'attention du lecteur sur un reste intéressant de déclinaison qu'un hasard étrange a sauvé. Trois pierres votives (nos 607, 610, 611) sont consacrées aux MATRONIS VATVIABUS ; une quatrième (no 626) porte : MATRONIS VATVIABUS NERSIHENIS. Le der-

1. Codex Laureshamensis, 1, p. 163; chez Sloet, *Oorkondenboek*, I, p. 30.

nier monument a été découvert non loin des bords de la Niers, petite rivière nommée Nersa, Nerse au moyen-âge. Dans une charte de l'an 803 nous trouvons un village du nom de Nerschina (ce qui serait, en forme plus ancienne : Nersihina). Je ne saurais dire si Nerschina est le même village que Neersen de notre temps, et pour cette raison je ne chercherai pas à décider si Nersihen est une forme congénère de Nerschina, ou s'il y a eu peut-être un *Nersih* ou *Nersing*, différent de Nerschina. En tout cas, *nersihenae* doit signifier : appartenant à certain lieu dont le nom dérive de la Niers. Comme les autres monuments ont été trouvés ailleurs, loin de la Niers, il s'en suit que *vatvia* ne désigne point un adjectif de lieu. J'espère prouver maintenant que *vatvia* est dérivé de *vatva*, forme dialectale du goth. *vahtvo*. *Vahtvo* étant « garde, φυλακή, » il suit que *vatvia* signifie gardien, φυλακικός. *Matronae vatviae* sont les Dames gardiennes ; *m. v. Nersihenae*, les Dames gardiennes de N.

A part les quatre inscriptions citées, il y en a une autre (n° 612), trouvée à Gusten, qui contient : MATRONIS VATVIMS. Il n'est pas nécessaire de dire que ce *vatvims* n'est pas un datif latin. Quiconque songe à la grammaire des langues german. anciennes y reconnaîtra aussitôt la forme de datif qu'il faudrait attendre. Depuis longtemps on est d'accord que le datif plur. en german. se terminait, avant la période gothique, en *ms*. A l'exception du v.-norois qui a sauvé les datifs *thrimr* et *tveimr*, les autres dialectes ont rejeté le *s* final de la terminaison *ms*. Le datif plur. *vatvims* est jusqu'ici un exemple unique. Il est bien dommage que nous ne sachions pas si l'*i* devant *ms* dans ce mot était prononcé long ou bref. Dans le premier cas, *îms* serait au lieu d'*iams* ; dans l'autre cas, *ims* est à comparer avec le goth. *im* au datif plur. de mots tels que *naiteins*, *laiseins*, *hazeins*, etc., dont le nom. plur. sonne *naiteinos*, *laiseinos*, *hazeinos* ; le gén. plur. *naiteino*, *laiseino*, *hazeino*. On explique ce phénomène ordinairement ainsi : que dans quelques cas on a affaire à un thème en *i*, dans d'autres à un thème en *â*. Je doute fort que l'explication soit rigoureusement exacte, parce que les mots goth. cités sont évidemment, quant à l'élément dérivatif, identiques aux mots v.-frisons et anglo-saxons en *ene*, franciques de la Loi salique *inia*, *ijna*, *ina*, *ena* (nomin. probablement *ini*, *in*, *en*), v.-h.-all. *iani*, v.-nor. *ian*, *un*. Il serait difficile de prouver que ces mots ont jamais eu un thème en *â*. Il vaut mieux, ce me semble, supposer qu'un échange a eu lieu entre le suffixe fém. *ia*, sanskr. *î*, grec ια (p. ex. dans *vidushî*, *nadî*, *bharantî*, εἰδυῖα, φέρουσα) et le suffixe *i*. Rien de plus fréquent que ces doubles thèmes en sanskrit ; p. ex. *araṇyânis* et *araṇyânî* ; *oshadhis* et *oshadhî*, etc.

sont parfaitement identiques quant à la signification. L'usage d'un *s* est pour plusieurs mots en *î* arbitraire; p. ex. *tantrî* et *tantrîs*; *kalyâṇî* et *kalyâṇîs* (véd.); *kumârî* et *kumârîs* (véd.). En gothique il y a des adjectifs comme *andanems, brûks*, etc., qui sont indubitablement des partic. fut. du passif, formés avec le suffixe *ia*, sanskr. *ya* (véd. encore *ia*), latin *ius* (dans *eximius*), et pourtant déclinés comme des thèmes en *i*. Par conséquent, des thèmes en *ia* et *i* se confondent aussi au féminin, et il y a des raisons suffisantes pour établir que l'*ia* ou *î* (*ei*) du fém., qui n'est pas toujours remplacé par *iâ*, peut en germanique produire *ims* au dat. plur., du moins dialectalement. Puis il est assez clair que dans le goth. *naiteinos, naiteino* un *i* (*j*) est élidé devant l'*o*, comme dans les comparatifs, comme *frodoza*, au lieu de *frodioza*, et au gén. plur. *gaste, anste*, etc. au lieu de *gastje, anstje*. Quoi qu'il en soit, la chose principale, la terminaison du datif plur. *ms* est certaine, et c'est un témoignage inattendu, quoique superflu, pour l'exactitude de la théorie.

Nous avons supposé que *vatvo, vatva* est le même que le goth. *vahtvo*, « garde. » La supposition sera justifiée si nous pouvons prouver que dans la province des pierres votives l'*h* devant *t* pouvait disparaître. Il n'est pas nécessaire de faire un appel au v.-norois, où l'*h* s'élide devant *t* suivant la règle, ni à l'anglais, où l'*h* (*gh*) disparaît également en pareil cas, dans la prononciation, ou devient un *f*, p. ex. *might* et *draught* (pron. *draft*); ni même au néerl., qui ne fournit que quelques exemples, comme *niet*, all. *nicht*; *iets*; moy.-néerl. *clûte* = *cluchte*, etc. Nous pouvons prouver que dans le dialecte rhénan de Cologne et de la contrée voisine, au moyen-âge, l'élision de l'*h* devant *t* est la règle. P. ex. *brahte* (*brachte*) y sonne *brate*; *geslehte* devient *geslete*, etc.; voy. l'*Osterspiel*, dans la *Zeitschrift* de Haupt II, 302, passim.

Le hasard nous a mis en état de donner une autre preuve. Un monument découvert on ne sait plus exactement où, mais dans le pays du Rhin inférieur, n° 1993 chez Brambach, commence ainsi : *In h. d. d. Dis, Deab. q. omnib., Matribus vapthiabus, et Genio loci sacrum.* Si nous pouvons montrer que *vapthia* est une forme dialectale légitime de *vatvia*, l'identité des *Matronae vatviae* et des *Matres vapthiae* laissera peu de doute, et l'explication sera confirmée justement par la petite différence des formes. L'orthographe *vapthia* pour exprimer *vaphtia* (*vaftia*) est bizarre, mais en quelque sorte régulière. Car sur un monument zéelandais (chez Brambach, n° 36), nous retrouvons la même orthographe dans le nom d'Ambacthius, c'est-à-dire Ambachtius. C'est quelque chose de semblable quand en v.-h.-all. une orthographe *scepti* « dard, » exprime le son de *scephti* (comp. Müllenhoff et Scherer, *Denkm.* 296). Les sons de *f* et d'*h* alter-

nant devant un *t*; en néerl. *ft* est souvent devenu *cht*, p. ex. *kracht*, *zacht*, *stichten*, *lucht*, etc., où l'allemand a *kraft*, *sanft*, *stiften*, *luft*; par contre, l'allemand a *sichten* « cribler, » mais le néerl. *ziften*, la forme originale, parce que le mot est dérivé du néerl. *zeef*, all. *siebe*. La transition de *ht* (*cht*, *ght*) en *ft*, si fréquente en anglais, n'est pas sans exemple en bas-francique; ainsi au lieu de *druhtîn* « seigneur, » *gesihte*, « vision, » les psaumes bas-fr. ont *druftîn*, *gesifte*. Par là la supposition que *vaftia* est une prononciation dialectale de *vahtia* est justifiée. *Vahtia* est formé de *vahta* de la même manière que *vahtvia* de *vahtvo*. Tandis que le goth. et un des dialectes rhénans préfèrent *vahtvo*, *vatvâ*, d'autres se servent du synonyme *vahta*; ainsi v.-sax. et v.-h.-all. *wahta*, néerl. et all. *wacht* « garde. » Pour résumer, les *Matres vaphtiae* « les Mères gardiennes, » ne sont qu'une variation des *Matronae vatviae* « les Dames gardiennes. »

H. Kern.

PRESENT LIMITS

OF THE CELTIC LANGUAGE

IN SCOTLAND.

Nous devons à l'obligeance de M. James A. H. Murray, membre de la Société philologique de Londres, la permission de reproduire ici ce qu'il a écrit sur la délimitation des langues celtique et anglaise en Ecosse, dans son érudite monographie des dialectes anglo-écossais : *The Dialect of the Southern Counties of Scotland; its pronunciation, grammar and historical relations,* vij-251 p. in-8, Londres, Asher, 1873.

Bien que ces pages ne soient pas inconnues à plusieurs de nos lecteurs, et notamment à nos lecteurs écossais, il nous a semblé utile de les mettre à portée du public celtique tout entier, et nous désirons que le travail de M. Murray sur l'Ecosse suscite des travaux analogues dans les autres pays celtiques. Aujourd'hui en effet que les langues celtiques reculent si promptement devant les progrès grandissants de l'Anglais dans les Iles Britanniques, du Français sur le continent, il importe de marquer l'étendue précise de leur domaine. Nous serions heureux de publier dans cette revue des recherches analogues sur la géographie des langues irlandaise, galloise et bretonne, et nous attirons sur ce point l'attention de nos lecteurs que leurs voyages ou leurs relations mettent en état d'observer l'état linguistique des pays-frontière, ne fût-ce que pour quelques villages. Ces notes, auxquelles nous offrons volontiers l'hospitalité de la Revue, se compléteraient l'une et l'autre et permettraient de faire pour les autres pays celtiques ce que M. Murray a fait avec tant de zèle et de succès pour l'Ecosse.

Nous n'ignorons pas que ces recherches sont délicates et qu'elles demandent souvent une sorte d'enquête. Là où l'usage de deux langues se rencontre et se confond, il faut observer ou savoir de personnes dignes de foi :

1° De quelle langue les habitants se servent le plus volontiers entre eux, en l'absence d'étrangers ;

2° Quelle langue on parle de préférence aux enfants ;

3° Par l'intermédiaire de quelle langue on enseigne la langue de l'État dans les écoles ;

4° Dans quelle langue on prêche à l'église ;

Et, si les deux langues sont employées à des offices différents ;

5° A quelles heures se célèbrent les divers offices, par quelles classes de la société ils sont principalement suivis, et dans quelle proportion ;

Enfin si la langue de l'État (anglais ou français, suivant le pays) a remplacé la langue celtique, il faut s'informer, et autant que possible auprès des ecclésiastiques eux-mêmes ;

6° Depuis quelle époque la langue celtique a disparu du service religieux.

Tels sont les principaux points qui doivent attirer l'attention dans une enquête de ce genre et d'après lesquels on peut établir avec quelque certitude une frontière linguistique.

M. Murray s'était entouré de ces précautions et de beaucoup d'autres encore, et les noms de ses correspondants sont une garantie que l'enquête a été menée avec toute la rigueur possible. Aussi n'est-ce pas pour diminuer le mérite de son travail, mais pour rendre hommage à un savant modeste (dont l'œuvre est restée inconnue à M. Murray et au public britannique), que nous mentionnerons un travail antérieur sur le même sujet. Il y a plus de vingt ans, un savant allemand qui s'est occupé avec beaucoup de zèle de géographie linguistique, M. Nabert, avait parcouru la plus grande partie de l'Écosse pour dresser cette délimitation des langues que M. Murray nous donne à son tour. M. Nabert n'a pas, à notre connaissance, publié le résultat des observations qu'il a faites allant de village en village, mais c'est sur ses indications qu'a été dressée la ligne de partage entre les langues anglaise et scoto-gaelique dans la carte linguistique des Iles Britanniques du grand atlas de M. Berghaus[1], et il faut dire à l'honneur de M. Nabert que la ligne de démarcation qu'il donnait coïncide dans son ensemble (et sauf quelques points) avec celle de M. Murray.

La partie principale de l'ouvrage de M. Murray est formée par une grammaire comparative des dialectes anglo-écossais de l'Écosse du Sud et de l'Est, sujet étranger à nos études ; mais cette grammaire est pré-

1. H. Berghaus : *Physicalischer Atlas, VIII Abth. : Ethnographie,* carte n° 12, cf. texte p. 17, col. 1. — Nous citons d'après la deuxième édition, Gotha, 1852.

cédée d'une longue introduction historique d'un intérêt beaucoup plus général. Nous devons y signaler notamment les pages consacrées à l'établissement des Anglais dans le Nord de la Grande-Bretagne, au progrès fait par leur langue aux dépens du celtique, aux vicissitudes par lesquelles le nom de Scot et d'Écossais, originairement réservé aux Gaels des Hautes-Terres, est arrivé à désigner le peuple et la langue d'origine germanique du Nord de la Tweed, et enfin celles où M. Murray montre avec une grande vraisemblance une influence phonétique et psychologique exercée par le celtique sur les dialectes anglais parlés en Écosse. Cet essai intéresse au même titre le philologue que l'historien et nous y renvoyons le lecteur qui s'intéresse de plus près à l'histoire et à la langue de l'Ecosse celtique.

Les personnes qui possèdent le volume de M. Murray trouveront des modifications et des additions dans le texte que nous reproduisons : nous les devons à l'auteur lui-même, qui a bien voulu corriger les épreuves de cet extrait. C'est également sous ses yeux et par ses soins qu'a été dressée la carte linguistique de l'Ecosse celtique qui accompagne le numéro de la Revue.

H. G.

The extent to which the Gaelic is still spoken in Scotland has been already referred to. Having found, while engaged in the preparation of this work, that there exists no accurate account of the limits within which the old tongue is now confined, at the suggestion of some of the members of the Philological Society, I issued in 1869-1870, a series of inquiries to clergymen and others residing along what, from personal examination, I knew to be the linguistic frontier, accompanied by sketch maps of their respective districts, upon which I asked them to lay down the approximate limits of the Gaelic. These inquiries were in every instance most courteously and fully answered, and I have here to acknowledge the great obligations under which I lie to the various gentlemen who so warmly responded to my requests [1]. When arrange-

1. These are the Rev. Wm. Ross, of Chapelhill Manse, Rothesay, a native of Caithness, to whom I am mainly indebted for notes upon Caithness and the other counties N. of the Murray Firth, and also on the islands and coasts of the Clyde; the Rev. Colin Mackenzie, of Ardclach, and Rev. John White, Moyness, for the counties of Nairn and Elgin; the Rev. Walter Gregor, of Pittsligo (Editor of the « Banffshire Dialect »), and James Skinner, Esq., Factor to the Duke of Richmond for Elgin and Banff; the Rev. Robt. Neil, of Glengairn (through Rev. Dr. Taylor, of Crathie), for Aberdeenshire; the Rev. Neil Mc Bride, of Glenisla, for N. W. of Forfar, and adjacent parts of Aberdeen and Perthshires; the Rev. Samuel Cameron, of Logierait, Rev. Dr Mc Donald, of Comrie, Rev. Hugh Mc Diarmid, of Callander, for the adjoining parts of Perthshire; the Rev.

ments were being made for the census of 1871, the Philological Society memorialized the Home Office with a view to have the linguistic statistics of Great Britain collected in the returns, as is so admirably done in Russia, Austria, and other Continental countries. Had this been acceeded to, very much more minute information than is here communicated would have been within our reach. But as no attention was paid to the suggestion, these notes will in some measure do for the Gaelic what would have been possible also for Irish, Welsh, and the Norman French of the Channel Isles. The general result is seen in the Map, where, however, it is to be observed that the *outside limits* of the Gaelic are shown, that is, every district is included in which Gaelic is still *spoken by any natives*, regardless of the fact, that English may there be spoken by the majority of the people. To a distance of ten miles probably, all round the frontier, Gaelic may be considered to be the language of a decreasing minority, especially in the towns; in almost every part of the Highlands, English is now more or less understood and spoken, though in the extreme west, and especially in the Islands, many persons may be found who know nothing but the native tongue. « From Barra Head to the Butt of Lewis, there is very little English; individuals may be found who speak it, but not a community. » These facts, which could not easily be shown on the map, are detailed in the following notes, whence also it can be seen how steadily the Celtic has been retreating backwards step by step within living memory. The traditional Highland boundary line, as it existed to 1745, is also known to us, and affords the same evidence as to the retreat of the Gaelic frontier.

The linguistic boundary is formed by a wide curve, extending from the head of the Murray Firth by the N.E. corner of Perthshire to the Firth of Clyde; of the three natural divisions of Scotland, the Gaelic area does not now touch the Southern, cuts off the larger part of the Central, and the whole of the Northern, with exception of the N.E. point of Caithness, and the Orkney and Shetland Isles, which have long been Teutonic[1]. On the other hand it includes a portion of the N.E. of Ire-

W. Mackintosh, of Buchanan, for the W. part of Stirlingshire; the Rev. Duncan Campbell, of Luss, for the district between Loch Lomond and Loch Long; and the Rev. Neil Mackenzie, of Kilchrenan, formerly missionary in St. Kilda, for that island, and other western parts. To the Revs. W. Ross, Neil Mc Bride, and Walter Gregor (Member of the Philological Society), I am specially indebted for much general assistance in addition to the information as to their own districts.

1. The Orkneys were certainly occupied by Celts at the date of their conquest by the Scandinavians in the 9th century; as to the Shetlands, more remote from the Scottish mainland, the question is doubtful. At least the Celtic language utterly disappeared from the isles, in which dialects of the Norse lingered till within the memory of very old peo-

land, the dialect of which is identical with that of the opposite coast of Kintyre (or Cantire). More particularly, the line may be drawn from a point on the Murray Firth, about three miles W. of the town of Nairn, southwards towards Loch Clans, and S.E. to Geddes, thence S. and E. by the S.W. boundary of the parish of Auldearn, and so on to Coulmony on the Findhorn, whence S.E. to the Knock of Murray. Thence across the Spey, midway between Cromdale and Ballindulloch, to Lyne on the Avon, and along the southern watershed of Glen Livet to Aberdeenshire; across Strath Don, nearly in the line of the road from Inverness to Balmoral, to a point on the Dee, about four miles above Ballater. South of the Dee, the Gaelic has retreated about seven miles farther west, so that the line leaves that river about four miles above Balmoral, and runs south over the Grampians, to the boundary between Perth and Forfar (no part of the latter county being Gaelic), which it follows as far as Mount Blair, thence across Glen Shee and Strath Airdle, the lower part of which is now English, and S.W. across the moors to the Tay between Dunkeld and Dowally. From Dunkeld by Birnam Hill, and the southern watershed of Strath Bran to Glen Almond, thence south by the head of Glen Turritt to Comrie. From Comrie, along the braes of Doune to the Teith, three or four miles below Callander, and so on by the north side of Lake of Monteith to Gartmore, where the boundary leaves Perthshire. In Stirlingshire, from Gartmore to Rowardennan on Loch Lomond, and across that lake by Glen Douglas to Loch Long. In the Clyde, the line may be carried directly down by the east of Bute, Arran, and Cantire. But this includes extensive districts in which it is hard to say how far the Gaelic is to be considered native, inasmuch as it would certainly have been already extinct there but for fresh accessions of Celts from more inland districts. One correspondent, a native of Arran, says the line should proceed « from Arroquhar to Dunoon, and from Dunoon to Kames Castle (leaving out the Toward district as no longer Gaelic); from Kames, across the narrow part of Bute (Gaelic being no longer native in the south half of Bute) to Arran, so as to include that island,

ple lately alive, though for several centuries this *Norns* had been waning before the English introduced by fishermen and other settlers from the Scottish mainland. The present dialect of these islands is not really descended from the *Norns;* it is merely an English dialect which has displaced the other, adopting (in Shetland especially) a few of its words and forms. In Caithness, it is now certain that the Norse was completely driven out by the Celtic, as it was in Sutherland. in Lewis and other of the Hebrides, and the Isle of Man. The present Teutonic dialect of Caithness is not descended from the Scandinavian or connected with it; it is the Scotch of Banff and Aberdeen on the opposite side of the Murray Firth, which has been introduced by fishermen who have settled on the coast of Caithness during the last three centuries; before this language, the Gaelic, after having conquered the Scandinavian, and recovered the whole of Caithness, is now again retreating.

and thence to the Mull of Kintyre;... even in some districts within the line, such as Dunoon and south end of Kintyre, Gaelic is almost extinct. » Another, who is minister of the Free Gaelic Church in Rothesay, says, « In Bute, and the district on the shores of Cowall, from Inverchaolin, by Toward, Dunoon, Sandbank, Kilmuu, and Strone, English prevails, but a few natives and a considerable immigrant population still speak Gaelic. Of the native farmers in the Isle of Bute, probably *ten* can speak Gaelic. A small portion of the Gaelic-speaking people in the town of Rothesay are also natives, but the large body consists of immigrants. Gaelic is still preached in the Established Church at North Bute, also occasionally at Port Bannatyne, while there is regular Gaelic service in the Established and Free Gaelic churches in Rothesay. The Gaelic population in North Bute is almost entirely immigrant. About 1843-5, the estate of Skipness was sold, and the new proprietor cleared away a large part of the inhabitants, who came over and settled in Bute. In the district from Inverchaolain to Strone, along the shore, a few natives still speak the language; there is a considerable Gaelic population in Kilmun, and a few in Sandbank; in Dunoon there are said to be upwards of 200 Gaelic-speakers, but chiefly immigrant. It is curious to observe the nature of the change going on along the border line : the Gaelic people are gradually going to the principal towns in their neighbourhood, while Lowlanders who have been successful in business in the towns, or farmers from the south, go to occupy farms or residences within the Gaelic area. This change has taken place extensively in the district from Otter Ferry on Loch Fyne round to Loch Long... I do not think Gaelic is extinct anywhere in Kintyre. Even in the farming district of Southend, a few natives still speak it; and in Campbellton, I think a majority of the people use the ancient tongue, so that the line may safely pass south of the peninsula. »

In Caithness, at the other extremity of the line, the boundary is drawn « from the mouth of the water of Forss, west of Thurso, by the village of Hallkirk, and to the N.E. of Harpsdale, along the road to Achkeepster, and thence by a gentle curve to Bruan Head. » The majority of the people in the village of Lybster, and in Mid Clyth and East Clyth, speak English. In Caithness, Gaelic is regularly preached in Dunbeath, Latheron, Lybster, Halsary, Westerdale, Hallkirk, Reay, and occasionally in Bruan. In Ross-shire the district from Tain to Tarbat Ness, and along the coast to Invergordon, is chiefly Gaelic. The Gaelic School Society occupies two stations in this peninsula, one at Hilton and Balintore, and another at Inver. The district from Cromarty

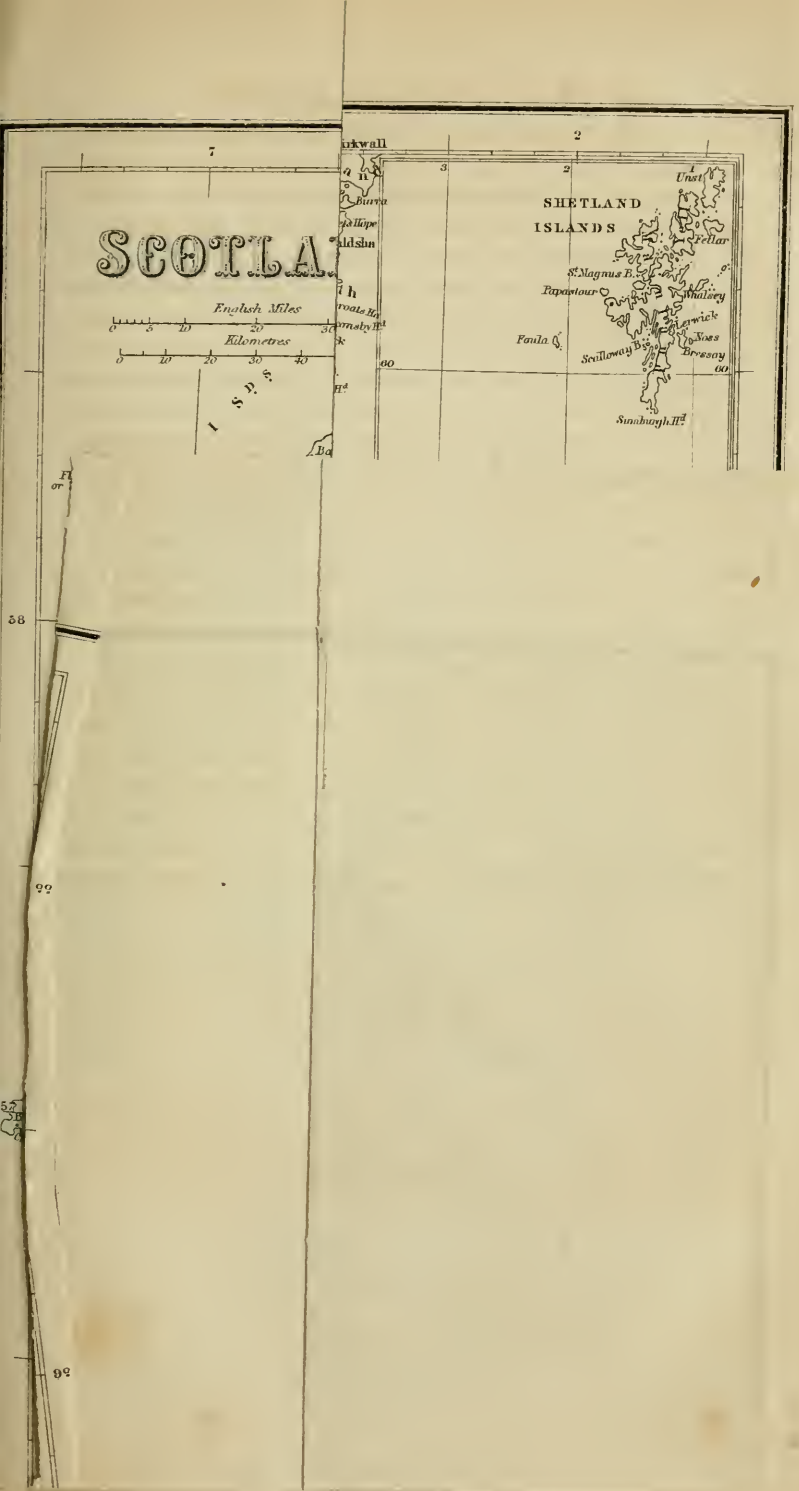
southward along the shore to near Avoch, is chiefly English, local tradition stating that it has been so since the time of James VI, when a number of people from the south settled here (see Hugh Miller's « Schools and Schoolmasters »)[1]. But there is a large Gaelic congregation at Resolis, and smaller ones at Fortrose and Avoch.

In the County of Nairn, Auldearn has been an English parish for many generations. In the town of Nairn, Gaelic preaching was given up in the parish church in 1854, upon petition of the parishioners; it is still partly used in the Free Church for the sake of old people, but these are chiefly immigrants from the parishes of Ardersier, Petty, etc., who have settled in the town. In the parish of Ardclach, a few natives speak Gaelic, and for the sake of old people it is preached in the Free Church, but has been discontinued for ten or twelve years in the parish church[2]. In the other parishes of this county, Gaelic is still preached for the sake of the old people, but the Celtic is « gradually disappearing, most of the young people being quite ignorant of it. » The traditional Highland boundary passes through the town of Nairn, and its mixed population was already a matter of note in the reign of James VI, if we may credit a story told of that monarch after his accession to the English throne. His courtiers are said to have boasted in his presence of the size of London in comparison with any town in Scotland, but the King declared that there was in the North of Scotland a town so large, that the people at one extremity of it spoke a different language from those at the other!

In the lower division of Elginshire, Gaelic is extinct, but is still preached in the parishes of Cromdale, Abernethy, and Duthil, in the upper part of the county; in Banffshire it is used in divine service only at Kirkmichael and Tomantoul. « No Gaelic has been spoken in any part of Inveravon for very many years, nor in Glen Livet for upwards of forty years at least; even in Tomantoul, I am told by natives that the children now cannot speak one word of it, and that in thirty years or less it will be quite lost. »

1. Inverness has also a large English population, which local tradition attributes to a garrison left by Cromwell. Extraordinary ideas are current as to the purity of the Inverness English, the most that can be said for which is, that it is Book-English and not Lowland Scotch. But « it is not correct to consider Inverness as an English town, isolated and surrounded by the Gaelic; the latter has still a firm hold of a large part of the town; in at least four churches Gaelic is the language used, and that for people born and brought up in the town. »

2. Over all the Highlands nearly, it will be found that the Gaelic lingers in the Free Churches, long after it disappears from the Established Churches. The Celtic population took an intense interest in the Non-intrusion struggle and when that culminated in the disruption of the national Church in 1843, the Highlanders almost to a man joined the Free Church. There was consequently no longer any need for Gaelic to be preached in the Established Churches.


SCOTLA
English Miles
Kilometres
SHETLAND
ISLANDS
Unst
Yell
St Magnus B.
Papa Stour
Whalsay
Fair Isle
Lerwick
Ness
Bressay
Scalloway B.
Sumburgh Hd
Burra
Hope
Aldsha
Roeness
Ormsby Hd
Hd
Ba
Fl
or
58
22
55
22

SCOTLAND.
English Miles
ORKNEY ISLANDS
SHETLAND ISLANDS
CAITHNESS
SUTHERLAND
ORKNEY & SHETLAND IS
(the half the Scale)
ROSS
INVERNESS
MORAY
BANFF
ABERDEEN
FORFAR
PERTH
ARGYLE
STIRLING
FIFE
Firth of Forth
EDINBURGH
HADDINGTON
BERWICK
DUMBARTON
LANARK
ROXBURGH
KIRKCUDBRIGHT
DUMFRIES
WIGTON
Colonsay
Islay
Jura
Mull
Skye
Lewis
Harris
Uist
Coll
Tiree
Arran
Bute
Cumbrae
Isle of Man
Lochs Ness
Lochs Lomond
Lochs Tay
Lochs Leven
Lochs Katrine
Lochs Maree
Lochs Ryan
Lochs Fyne
Lochs Shiel
Lochs Eil
Lochs Ewe
Lochs Broom
Lochs Erribol
Lochs Inchard
Lochs Eriboll
Lochs Ailsh
Lochs Carron
Lochs Hourn
Lochs Nevis
Lochs Leven
Lochs Ness
Lochs Tay
Lochs Lomond
Lochs Maree
Lochs Ryan
Lochs Fyne
Lochs Shiel
Lochs Eil
Lochs Ewe
Lochs Broom
Lochs Erribol
Lochs Inchard
Lochs Eriboll
Lochs Ailsh
Lochs Carron
Lochs Hourn
Lochs Nevis
ATLANTIC OCEAN
NORTH SEA
IRELAND
Belfast
Carlisle
Berwick
Newcastle
Scale of Statute & approximate Thermometer Ft.

In Aberdeenshire, Gaelic is not now used in the public worship of any church. Down to the Disruption in 1843, it was partly used in the parish churches of Braemar, Crathie, and Glengairn, and in the parish church at Ballater at the Communion only ; but in all these it has been disused since 1845, and in the Free Churches since 1850. In the Roman Catholic Chapels it has been obsolete for a much longer period. It is still used in ordinary conversation by a considerable proportion of the population of Glengairn, Crathie, and Braemar; it is the first language learnt in a very few families, but every child above ten years of age may be said to understand English. It is nearly, but not altogether extinct in Strathdon ; but has not been used in Glenbucket for a long time past. Towie and Glentanner, although their topical names are all Gaelic, have been considered as below the Highland line for several centuries. None of the natives there know anything of Gaelic, which is fast disappearing even in Braemar.

Although a portion of Forfarshire was included within the Highland boundary, and the local names are Celtic, Gaelic is not spoken in any part of the county ; nor has it been used in public worship in any parish since the Reformation at least (except in Dundee, where there is a Gaelic church for immigrants, as in Edinburgh, Glasgow, and London).

In Perthshire, Gaelic is commonly spoken in the upper part of Glen Shee and Strath Ardle; but « in the Free Church of Kirkmichael, Strath Ardle, there has been no Gaelic preached for several years, and it is going and almost gone in the Established Church [1]. » It has for some time been used in divine service, in summer only, in the parish of Logierait, and « is or ought to be used in whole or part in every parish in the Presbytery of Weem. » It has been quite disused at Dowally, but is partly used at Little Dunkeld. « In the parishes of Comrie and Callander, Gaelic is much spoken, and frequently preached in ; Aberfoyle has a Gaelic-speaking minister, and he till recently officiated half the Sabbath in Gaelic ; but now only occasionally. These parishes lie along the frontier line ; inward, and completely or nearly quite Celtic are Balquhidder, Killin, Kenmore, Weem, etc. »

In Stirlingshire, Buchanan parish, which extends along the whole east

1. *An Address to Highlanders respecting their native Gaelic, showing its superiority over the artificial English,* etc., by Archibald Farquharson. Edinburgh, Maclachlan and Stewart, 1868. Referring to Strath Ardle, the writer says, « Although my native country, I am quite ashamed of them. » Who wrote the inscription « Mile failte » (a thousand welcomes) on the top of the arch at Kirkmichael, on the occasion of a certain gentleman up the country taking home his English bride ? I passed under it, and expressed my astonishment to see it, *as the children spoke nothing but English in the street.*

side of Loch Lomond, and across to Loch Katrine, is the only part in which Gaelic is spoken, though there is now « probably not a person in the parish who cannot understand and speak English. No Gaelic is spoken below the pass of Balmaquha. Between that and Rowardennan, Gaelic is used in some families, and is in pretty common use above Rowardennan. But it has long ceased to be taught in school, and has not been used in church for half a century, with the exception of an annual sermon at Inversnaid, discontinued in 1868. » West of Loch Lomond, Gaelic is extinct among the natives of Luss, but there is a constant influx of slate quarriers, servants, etc., who speak Gaelic, from Argyllshire. English alone has been used in church for fifty years, the last Gaelic minister having been Dr. Stewart, one of the translators of the Gaelic Bible. Even he, in the latter part of his ministry, had a Gaelic service only once a month. In Arroquhar, Gaelic is still in general use, but receding. Divine service is regularly in Gaelic and English.

With regard to the identity of dialect between the Scottish Highlands and a part of Ulster (a point to which my attention was first called by H.I.H. Prince Lucien Bonaparte), I have been favoured with information from the Rev. Classon Porter, of Larne, and Robt. Mac Adam, Esq., of Belfast, an eminent Celtic scholar, and well acquainted with the dialectical divisions of the Irish. The district in question is « the Glens of Antrim, » opposite to Kintyre, with the adjacent Isle of Rachrin (anglicized *Rathlin*); the area has been much circumscribed within living memory, but still extends from Cushendall on Red Bay, northward to near Fair Head, and inland over the mountainous district, to a breadth of 8 or 10 miles. « The people are evidently the same as those of Argyll, as indicated by their names, and for centuries a constant intercourse has been kept up between them. Even yet the Glensmen of Antrim go regularly to the Highland fairs, and communicate without the slightest difficulty with the Highlanders. Having myself conversed with both Glensmen and Arranmen, I can testify to the absolute identity of their speech. » — *R. Mac Adam, Esq.* The Celtic of all the rest of Ulster, viz., in Donegal, and isolated patches in Derry, Tyrone, and south of Armagh, differs considerably from the Scottish Gaelic, and is truly an Irish dialect. But there is not the slightest reason to deduce the Glensmen from Scotland; they are a relic of the ancient continuity of the population of Ulster and Western Scotland.

The most advanced outpost of the Celtic in the Old World is the Isle of St. Kilda, lying far out in the Atlantic, to the west of the Hebrides. The language is entirely Gaelic, none of the natives knowing any English

but the little that they may be taught by their minister or missionary. All the topical names are Celtic, and the Northmen seem never to have reached the island. The Gaelic has the dialectic peculiarity, that *l* is pronounced instead of *r*, as in Harris, which strikes the hearer very strangely at first.

Such are the limits within which the Scottish Gaelic is now spoken; its recession within living memory aids us at least in depicting the successive steps by which it has receded during the six or eight centuries since it occupied all the territory north of Forth. At the War of Independence, I think it probable that it extended to Stirling, Perth, and the Ochil and Sidlaw Hills, and that north of the Tay the « Inglis » was limited to a very narrow strip along the coast. Galloway and Carrick in the S.W. were also Gaelic till the 16th century; and it is probable that we are to look to the Reformation, and to the use of the Lowland Scotch in public worship and the parish schools, for its disappearance there. The origin of this division of the Erse stock is involved in obscurity, but according to Mr. Skene (*The Four Ancient Books of Wales*, vol. I, p. 42) they were a residuum of the Irish Scots, who devastated Britannia in the closing years of the Roman rule, A. D. 360 *et seq.*, and succeeded in effecting settlements among the Britons, not only in this S.W. corner of Scotland, but also on the west coast of Wales, whence they were at length expelled by « Cunedda and his sons » 450-500. Their occupation of this part of Scotland has left abundant traces; in the west part of Dumfrieshire, in Kirkudbright, Wigton, and South of Ayrshire, not only the names of places, but the native personal names are of Scoto-Irish origin, contrasting strongly with the Teutonic nomenclature of Eastern Dumfries and Roxburghshire.

Celtic scholars distinguish three dialects in the Scottish Gaelic, a Northern, a Central, and a South-western. The Northern division, comprising Caithness, Sutherland, Ross, and North Hebrides, is distinguished by its « narrow, sharp, and arid » pronunciation, its consonantal character, and tendency to suppress guttural sounds, as in *mac*, *pasgadh*, *deagh*, which are pronounced (m*a*k, p*a*skgəv, tj*ee*.əv) for (m*a*khk, p*a*skgəgh, tj*ee*·egh). « The pronunciation gives reason to think that the inhabitants spoke some Northern language at one time. » Probably this is due to the great influence of the Norse in these parts. In the South-western division, comprising Argyle, Perth, and the Southern Isles, long *é* (*ee*) is used for long *ì* (ii) of the central division; the language is most vocal, « the swelling sound of the terminations *adh* and *agh* are scarcely audible after a broad vowel; the words are generally pronounced with amazing rapidity, falling from the mouth with a kind of jerk, and such heedlessness that it is not easy sometimes for a stranger to catch the nature of the sound [1]. » The northern variety is that which is easiest for a Sasunnach to acquire and understand, the South-western comes nearest to the Irish and the language of the old Celtic literature.

James A. H. Murray.

1. *Principles of Gaelic Grammar*, by John Forbes, F.E.I.S. Edinburgh, 1848. The introduction contains a short sketch of the characteristics of the three dialects.

ETYMOLOGICAL SCRAPS.

I

1. In a passage in the *Arch. Cambrensis* for 1873, p. 11, Mr. Stokes hints that Welsh *truch*, now written *trwch*, may be formally equated with lat. *trunc-us*. This would imply that the rule familiar to us in Irish of reducing *nc* and *nt* into *cc* and *tt* has here obtained in Welsh also, it being of course understood that Welsh further changes *cc*, *tt*, *pp* into *ch*, *th*, *ph* (*ff*) respectively. Have we any other instances ? I think we have, and venture to suggest the following words as being in point :

2. *Crych*, « crisped, curly, » said of hair which forms itself into curls or ringlets : this last word points the enquiry to *ring*, A.-Sax. *hring* which Fick finds referred to KRAGH, « umgeben, umguerten, » to which he justly prefers KRAK or KRAGK. Thus *crych* would probably represent an adjective of the form **cranc-ja* or **cranc-i*.

3. *Buchedd*, « life, biography, » is to be divided *buch-edd*, with the *-edd* commonly affixed to nouns or adjectives to form collective or abstract nouns ; but what are we to make of *buch* ? I am inclined to think that it stands for **bîvanc* (**bîvacc-*, **bîûcc-*, *bûch-*) from Fick's GÎVAKA, whence he derives Skr *jîvaka*. Lat. *vivax*, Lith. *gyvoka-s*, « living, lively. » Instances of *û* for *va* occur in *hûn*, « a sleep, » for SVAPNA and in *haul*, « sun, » from Fick's SAVAL. *Buchydd* also occurs.

4. *Achfen*, « the groin, » O. Welsh *achmonou*, « inguina » are compounded of **mon* which occurs in *munnguedou*, « exta, » in the Capella Glosses, and of **ach* from Fich's ANKA, whence skr. *aṅka*, « Bug, seite, schooss, » lat. *ancus* and *uncus*, rather than from the same origin as latin *inguen*. With *ach* in *achmonou*, the ordinary Welsh word *ach*, as in *hyd y nawfed ach*, « to the ninth generation, » must be identical or nearly related.

5. *Bach*, « little, small, » O. Irish *becc* and *bec*, Mod. Ir. *beag*, I regard as

having dropped an initial *s* or, as it probably would have been pronounced, *z*, thus giving us **zbacc* for an older **smacc* : this vould be of the same origin as Fick's SMAK, « klein, gering sein, » whence he derives σμικ-ρό-ς, μικ-ρό-ς, lat. *mac-ro-*, *mac-ie*, and, hesitatingly, *mîca;* O. H. Ger. *smâhi*, M. H. Ger. *smaehe*, « klein, gering, niedrig, schmaelich. » In discussing this group of words Joh. Schmidt in his *Vocalismus*, p. 108, shows that *mîca* stands for **minca* = O.-Bulg. *ma^{n}ka*, « farina, » and that *smâhi* owes its long vowel to the former presence of a nasal, so that here at any rate we should have to infer, not SMAK, but SMANK, which would also explain the Celtic forms in question. That the latter once commenced with an *s* is rendered probable by the fact, that in North Wales *bach* forms a remarkable exception to the initial mutation of feminine adjectives ; thus *geneth bach*, « a little girl, » *afon bach*, « a small river » not *fach* as might be expected according to the general rule. Now this would be all plain if we suppose the word to have had an initial *s* and to have retained it into the sixth or seventh century.

II

1. Professor Evander Evans has shown in the *Archæologia Cambrensis* for 1872, p. 303, that Welsh was not without the affix which takes the form *ing* in Teutonic languages as in A.-Sax. *Ætheling*, Ger. *Schœning:* he quotes such patronymics as *Coeling*, *Dogfeiling*, *Dinoding*, etc. To these may be added *Ercilinci* which occurs on an early inscribed stone in Cornwall supposed to read NONNITA ERCILI VIRICATI TRIS FILI ERCILINCI (*Arch. Cam.* for 1866, p. 420). Now Teutonic *-ing* and *-ung* are supposed to stand for an original termination *anka*.

2. If from this Welsh eliminated the nasal by assimilation it would arrive at *-ach* which is added to nouns (or adjectives) to give them a nuance of collectivity, abstraction, or (more commonly) of contempt, e. g. *cyfeillach*, « friendship, » from *cyfaill*, « a friend, » *grwgnach*, « a grudging, » *còrach*, « a dwarf » from *còr*, « a dwarf, » *plantach*, « children » (contemptible) from *plant*, « children. »

3. If the guttural changed *a* into *o* as not unfrequently happens in Welsh we should have *-occ*, modern *-wch*, a termination which we add to adjectives as in *caledwch*, « hardness, » from *caled*, « hard » and more rarely, to nouns, as in *peswch*, « a cough, » from *pas*, « cough, whooping-cough » : compare such words as English *railings*, and Germ. *achtung*.

4. Possibly a fourth form of the affix in question, namely *-ych*, may be

contained in *brydych*, a term of abuse, and in such words as *gwledychu* « to reign. »

III

According to the above we may expect to find *ng*, *nd*, *mb*, similarly treated, that is to say, reduced to *gg*, *dd*, *bb*, whence in Old Welsh we should have *c*, *t*, *p*. Such will be seen, I think, to be the case in the following instances :

1. *Ac*, *oc*, « with, and; » *acos* now *agos* « near, » O. Ir. *acus*, *ocus*, « and, » *occus*, near; » o. Ir. *comocus*, Mod. Welsh *cyfagos*, « near. » All these forms are to be traced to ANGH, from which come Gr. ἄγχω, Lat. *angustus*, Germ. *eng*, « narrow. »

2. *Tag-u* (O. Welsh **tacu*), « to choke, strangle, » is to be compared with O. Bulg. *ta*^{n}*govati*, « anxium esse, » *te*^{n}*gŭ*, « labor, » *te*^{n}*gota*, « onus; » or else to be considered, together with O. Ir. *tachtad*, « angens, » as a compound equivalent to **do-ac-u*, from ANGH already alluded to : in either case the word is an instance in point.

3. *Taroden* or *tarwden* as written, but *y drwden* as spoken in S. Wales, and *y drwdel* in N. Wales, means a skin disease to which cattle are subject. This would have been in O. Welsh **tarotenn* or **trotenn*, evidently of the same origin as Gothic *thruts-fill*, « leprosy, » Polish *tra*^{n}*d*, « aussatz, » Lith. *trande*, « holzwurm, fleischmade, kaesemilbe, » all apparently from a root TRAND ; see Schmidt's *Vocalismus*, p. 160. Mr. Stokes reminds me of the Irish *trosc*, « leper, » probably for **trod-co*.

4. O. Welsh *guetid*, Mod. W. *dy-wed-yd*, « to say, » *dywedodd* (in S. Wales *gwedodd*), « dixit; » in Mid. Welsh a strong perfect *dywawt* = **du-vât-a*, was used for *dywedodd* : compare *gwawt*, « encomium, eulogy, praise, » now exclusively « a mock-encomium, a satire, ridicule. » In these forms *guet*, *gwed* point to **vend* of the same origin as Skr. *vandate*, « to praise. »

5. *Medr*, « skill, » *medrus*, « skilful, » *medraf*, « I can, » may probably be regarded as cognate with O. Bulg. *ma*^{n}*drŭ*, « intelligent, » Lith. *mandrus*, Germ. *munter*, « lively, brisk, » Goth. *bi mundrein*, κατὰ σκοπὸν (Phil. iij. 14).

6. *Ystrad*, O. Welsh *istrat*, « the flat land bordering on a slow stream, » would certainly seem to be of the same origin as the English word *strand* : the latter is unfortunately too obscure to build much on it; however all attempts to derive *ystrad* from latin *strâtum* have failed both because of the *ā* of the Latin word and of the want of a community of meaning between them : the same applies to the Ir. *strath*.

7. *Ystod*, O. Welsh **istot*, « an interval of time or space; » but when applied to space it means only « a swath » in mowing, namely in S. Wales. This I would derive from the same origin as Germ. *stunde*, « an hour, » which Fick can hardly he warranted in deriving from *stingan* or in explaining as meaning a *point* of time.

8. O. Welsh *nouitiou* in the Oxford Glosses renders the latin *nundinæ* and the two words seem of the same origin as well as signification; for the former may safely be taken to stand for **noviddiou* from **noven-diou* and the latter for **noven-dinæ*, being composed of *novem*, « nine, » and plurals meaning « days »; the Welsh **diou* is the plural of **diu*, in Mid. W. *dyw*, « day, » plural *dieu*, which we here have in its older form *-diou* in *nouitiou*. The latin *-dinæ* admits of a similar explanation. In Mod. Welsh *nouitiou* has become *newid*, « change, exchange » also « bargain » as when we say *y mae newid arno*, « it is cheap, » lit. « there is a bargain on it. » All this would point to a fact of history, which I would leave to Pictet and Fick to discuss.

9. Mod. Welsh *mab*, 'a son, a boy', O. W. *map*, Ir. *mac*, *macc*, are all represented in Ogam in Wales and Ireland by *maqvi*, the genitive of a base **maqva* = **mac-va* formed by affixing the suffix *va* (see Schleicher's *Compendium*[2], p. 399) to the Celtic root MAC from which we have Mod. W. *mag-u*, 'to breed, to nurse, to rear', and *macwy*, 'a boy, a youth, a groom', = O. Ir. *mocu*, *maccu* : corresponding to these we have in Ogams, both Welsh and Irish, the genitive *mucoi* — the hesitation between *o* and *a* will have been already noticed in the case of *ac* and *oc*. MAC would, if projected on the common mother-tongue of the Japhetic nations of Europe, be MANGH, which Fick treats as a by-form of MAGH, and from which he derives, among many others, the following words : Latin *magnus*, *mactus;* Goth. *magu*, 'a boy', *magathis*, Ger. *magd*, Eng. *maid;* O. Bulg. ma^{n}žĭ, 'a man'. With respect to *map* and *maqvi* it may be observed here that most of our Ogams date anterior to the change in Welsh of *qv* into *p* (as well as of *s* into *h*), a fact which hopelessly dissolves the near relation supposed to have existed within the Celtic family between the Cymry and the ancient Gauls of France.

10. *Lleibjo*, « lingere, lambere, » said of heat effecting the disappearance of water, Breton *lippat*, « to lick, » *par abus* as Le Gonidec thought for *lipa :* these point apparently to a form **lambja-*, whence **labbj-* **lepj-*, etc. It is worth while mentioning that we have in use in Wales two kindred verbs : *llyf-u*, « to lick, » of the same origin perhaps as Latin *labia*, English *lip*, and *lli-o*, of the same origin and signifi-

cation as Irish *lighim*, English *lick*. The latter is confined to the spoken dialects of S. Wales.

11. *Cyffelyb*, « such, » is resoluble into *cyf-helyb*, which by its prefix reminds one of Lat. *con-similis*. The latter part of the word stands for O. W. **he-lip* = **sa-lip* to be compared with Goth. *sva-leik-s*, « so beschaffen, so, ein solcher.» Similarly the Breton *hévélép* would seem to stand for **sama-lip*, which reminds one of the Gothic *sama-leik-s* « gleich, übereinstimmend. » Now Schmidt has shown in his *Vocalismus*, p. 89, that Goth. *leiks* is identical with Lith. *lygus*, « like, » and Skr. *linga-m*, « kennzeichen, abzeichen, merkmal. » So here we have only to suppose the not uncommon change of original *g* into *b* in Welsh and our *-lip* is found to stand for **limb* = *ling* as in the Sanskrit word.

IV

In a few Welsh words *ng* has given way to *w* : without discussing the physiology of such a change I may mention the following instances :

1. *Pythewnos* for **pymtheng-nos*, « a fortnight, » Irish *coicthiges*, both of which literally mean *fifteen-night*. *Pythewnos*, pronounced *pythefnos* in N. Wales, occurs in the *Mabinogion* ii. 391, and is a word in constant use.

2. *Ewin*, « nail, » for **ingin* identical with O. Irish *ingen* (gl. unguis) : see Nigra's *Reliquie Celtiche* i. 36 and compare Latin *unguis*.

3. *Gollewin*, more commonly *gorllewin*, « the west, » belongs here, if we may trust the *Liber Landavensis*, which reads, p. 231, the form *gullengin* : in the next page we have *gulleuin*, so it would seem that the forms were optional.

4. *Ffrewyll*, « a scourge, » from lat. *flagellum*, whence we have also the more regularly formed *fflangell*, « a whip, scourge »: as to *ffrewyll*, the substitution of *r* for *l* in Welsh in loan-words where another *l* followed is not very unusual, and we even find in an old Latin version of the Welsh Laws quoted in Haddan and Stubbs' *Councils and Ecclesiastical Documents relating to Great Britain and Ireland*, i. 130, *fragillis*, for *flagellis*, to which we may add, as interesting in its vowel *i*, *flagillo*, for *flagello*, i. 135. It is from *fragill-* read as *frangill-* that our *ffrewyll* comes : compare the Hellenistic form φραγέλλιον and forms like *fragellâto* from an Italian dialect mentioned in the *Mem. de la Soc. de linguistique de Paris*, II, 112. The only other loan-word in which Welsh has made Latin *g* into *ng* is *lleng* from *legio*. Now it is to be noticed that *ffrewyll*, *fflangell*, *lleng* are mere book-words borrowed probably by authors or translators and the way for *ng* was opened by the

ambiguity of the orthography of old and mid. Welsh, which used *g* for *ng* as well as for *g*. With *lleng* contrast *lleon* = *legionum* in *Caerlleon* = *Cairlegion* = *Castra Legionum*, *Urbs Legionum*, as *Chester* used to be called. Here familiarity with the word prevented an accident of spelling from affecting the pronunciation.

5. *Rogedou* glosses *orgiis* in the Lux. Folio, and is to be treated as *rongedou*, there being other instances of this orthography in that Ms. This renders the identity of *roged-* with the modern *rhewydd*, « lascivia, » which had been suggested, beyond all reasonable doubt.

6. *Yslywen* or *slowen*, which are the prevalent forms for what is written *llyswën* or *llysywen*, a pronunciation seldom heard compared with *slowen :* these all mean « an eel, » and are probably only modifications of the same word. I would give the preference to *yslyw-en* over *llysw-ën*, as it seems more probable that the former should be changed into the latter form than vice versa, and that it is of a common origin with O. H. Ger. *slango*, Mod. H. Ger. *schlange*, « a snake. »

V

In not a few Welsh words *ag* becomes *au* or *eu :* when *i* follows the diphthong it remain *ew*, to avoid a vowel combination such as we have in French words like *lui*, *puis*.

1. *Brau*, « fragile, » *breu-an*, « a hand-mill, » from the same origin as English *break* and Lat. *frango*, *fragilis*.

2. *Breuant*, O. W. *brouant*, « the wind-pipe, » O. Irish *brágat*.

3. *Hau*, « to sow » (*heu-odd*, « sevit ») has its most exact equivalent in Lat. *seg-es*.

4. *Borau*, « morning, » stands for **borag* (for **morag*) with which may be compared Ir. *márach*, probably for **máragh:* compare Goth. *maurgins*; Ger. *morgen*. On the other hand *y fory*, « to-morrow, » possibly implies an oblique case **morig* for **morag-i*.

5. *Eu-og*, « guilty, » contains an *eu* which unmistakably points to Skr. *âgas*, Greek ἄγος, « guilt, sin; » whereas

6. *Eulon*, « stercus caprinum, » points for the explanation of its *eu* to AGA whence Skr. *aja*, Greek αἴξ, αἰγός, « a goat, » while *ewig*, « a hind, » is formally equivalent to Skr. *ajikâ*, « a young goat. » Other representatives of Indo-European AG might he pointed out in Welsh under this form.

VI

In a few words *ve* seems to have successively become *vo*, *wo*, *o* as will be seen from the following instances :

1. *Gosper*, « vespers, » from Med. Latin *vesperæ*, and *pylor*, « powder, gunpowder; » for this *pluor* sometimes occurs formed by regrouping the consonants; thus **plu-ver* for *pulver* = Lat. *pulvis*, *pulveris*.

2. *Goreu*, « best, » Irish *fearr*, as well as *goreu* (also *gorug*) « fecit, » from the same origin as Fέϱγον, english *work*. The prefix *gor*, earlier *gwor* is to be here added as will be seen by comparing it with the Gaulish *ver* as in *Vernemeton*, *Vercingetorix* : compare also the name *Vortigern*.

3. *Gwr*, « man, » probably stands for an earlier **gwor* = **gwer*, whereas the plural *gwyr*, « men, » has suffered no such contraction as it represents **gwir-i* : these agree respectively with O. Ir. *fer*, « vir, » *fir*, « viri. »

4. *Golch-i*, « to wash, » *golch*, « lixivium, » Breton *gwelc'h* or *gwalc'h*, « lavage, action de laver. » Probably the prefix *gwo*, now *go*, might be added.

5. *Dichon* = *dichwen* of which Davies says « corruptè pro *dichwain* : idem quod damwain et damchwain, » « accident: » *dichon* now means « may be » and is used as a kind of impersonal verb as in *Dichon y daw*, « perhaps or may be he will come. »

6. *Diosc*, « to strip, » « to undress, » from **gwesc* of the same origin as, and of a more regular formation than *gwisc* = Lat. *vestis*.

7. *Diod*, « drink, » O. W. **diot*, probably for **di-wet* as proved by the Cornish *dewes*, « drink; » whether this may further be supposed to stand for **di-wend* of the same origin as Lat. *unda*, Lith. *vandů*, English *water*, I leave undecided.

8. *Ongl*, « angle, corner, » *congl*, « corner, » *deongl*, « to interpre (a dream), » i.e. literally « explanare, » would also belong here if we derived these words from Fick's VANK rather than from the same origin as the latin *angulus*.

9. *Olwyn*, « a wheel, » evidently is an instance in point as it must stand for either **velv-în-a* or **vel-în-a* of the same origin as Lat. *volvo*. The *w* in *olwyn*, I may add, is a vowel, not a semi-vowel, in our pronunciation.

10. *Eos*, « nightingale, » I would treat as = **e-wos* = **e-wes* for **a-wend-s* or **a-wet-s* from VAD, VAND, whence Greek ἀήδων, ἀβήδων (Hesychius), which would thus show a remarkable coincidence with our Welsh word.

VII

The definite article in Mod. Welsh is *yr* (and *y*) in O. Welsh *ir*, and, as it occasions mutation of feminines, we may suppose it to have been at an earlier period *ir*, mas., and *ira*, fem. Now what is the origin

of the Welsh article? As generally used the word is rather colourless, but we can at least bring it into contrast with another demonstrative so as to show that as such it denotes the *further* rather than the *nearer*, *that* rather than *this*. Thus « to day » is *heddyw* = **he*, « this, » and *dyw*, « day, » while « to-morrow » is *y fory* = « the [next] morning; » similarly « yesterday » is in books *doe* (breton *déach* and *déch*), while in the spoken language it is oftener *y ddoe* = « the [other] day, » *doe* being the representative probably of an early form **dagja* of the same origin as English *day*. Similarly « this year » is *eleni* for **he-vleni*, Breton *hévléné*, involving the same demonstrative and the same form of *blynedd*, « year, » while « last year » is *y llynedd* (= *yr (f)lynedd*), « the [other] year. » This last reminds one of the Greek πέρυσι, Skr. *parut*, « last year. » — Dr. Windisch finds the Irish equivalent for these in *uraid* (see Curtius *Gr. d. Gr. Et.*4 no. 360) : the omission of *p* is regular, and this leads me to derive *yr* from the same origin as the Greek preposition παρὰ and to identify it with the Sanskrit adjective *para*, among the meanings of which I find in the Petersburgh Dictionary : (a) Weiterhin-, ferner gelegen-, stehend, entfernter, jenseitig. (b) Vergangen, früher. (c) Spæter, zukünftig, folgend, nachfolgend. (d) Der vorzüglichere, bessere, trefflichere, der vorzüglichste, beste, trefflichste, aüsserste, ærgste, summus. The account here suggested of our *ir* (*yr*) is confirmed by Ebel's comparison (in Kuhn's *Beitr.* i. 311) of O. Irish *ire*, « ulterior, » comparative *ireiu*, with Greek περαῖος : it is possible that *ir* = Ir. *ire*, but I am more inclined to think that O. W. *ir* is to O. Ir. *ire* as Skr. *para* is to Greek περαῖο-ς. As to *yr wyf*, « I am, » *yr oeddwn*, « I was, » it is possible that here *yr* = Greek παρὰ in πάρειμι and παρῆν.

VIII.

Since writing the foregoing jottings, in which the disappearance of *p* in the Celtic languages has been more than once assumed, it has occurred to me that it is rather singular that such a consonant should be totally elided in all positions in a word, and that it would be more reasonable to regard it rather as having been changed into another consonant which might eventually disappear. The latter, I vould wenture to suggest, was no other than *h*. Such a reduction of *p* to *h*, it is true, is not common. I do not recollect having heard of its being usual in any language but Japanese; but as far as the physiology of the case is concerned Japanese is perhaps as much to the point as a Japhetic language would be. However this may be, I beg to call attention to the fact that

Mr. Stokes thinks (*Irish Glosses* p. 69) that the *h* which so constantly occurs in Irish Mss. at the beginning of *Hérinn*, 'Ireland', *háue*, 'grandson', *huile*, 'all', etc. is not a mere freak of the scribe's. Now suppose this *h* to represent an original *p*, then *Hérinn* might, with the assistance of the Welsh *Iwerddon*, be restored to the form *Pîveriana*, which, though not very transparent, must be allowed to remind one of Πιερία traced by Fick to **pîvar*, fem. **pîvarja*, 'fat, swelling'. As to *háue* it would seem to be a diphthongized form (of the *ja* declension) superseded in modern Irish by the shorter *ó* or *ua*, 'descendant, grandson', which I would derive from the same root as Latin *puer*, strikingly reflected in the Welsh *wyr*, 'grandson'. Moreover Welsh *macwy* = O. Irish *mocu* and *maccu* represented in Ogam by the genitive *mucoi*, may be resolved into *mac-hwy* or *mag-hwy*, the former element being the same, from which we have O. Welsh *map*, Irish *mac*, 'son', both represented in Ogam by the genitive *maqvi* which has already been noticed. A propos of these forms the bilingual inscription of Cilleen Cormac deserves mention : Mr. Stokes reads the Latin IVVENE DRVVIDES (Beiträge, V, 363) = [*Lapis sepulcralis*] *juvenis Druidis*, and the Ogam digits which he accepts (Beiträge, VI, p. viij) may be read *Duvtanos avei Sahattos* — the tombstone) of Duvtan the descendant or grandson of Sahatt. Here it is true *avei* is written without *h*, but, *en revanche*, *Sahattos* is explained by Mr. Stokes as equivalent to **Sapattos*, **Sapantos* nearly related to *sapiens*, *sapientis* and used in this instance to render DRVVIDES. Lastly I would mention *huile*, Welsh *oll*, *holl*, 'all', as words for which satisfactory etymology is still a desideratum : it is possible — I would not venture to say probable — that they come from **palja*, a base formed by adding the suffix *ja* to the European root PAL, whence are derived, by means of another suffix, πολύς. Irish *il*, Goth. *filu*, Ger. *viel*.

John Rhys.

MYTHOLOGICAL NOTES[1].

VII. LABRAID LORC AND HIS EARS.

Ri robi forerind .i. *labraid lorc aainmside* 7 *isamlaid bai inlabraidsin* 7 *da no pill fair* .i. *dachluais capaill fair* 7 *cach* duni nobearrad inri nomarbtha fochetoir. Tanic tra cohaimsir abearrtha do fecht ann* 7 *rofuraileth ar mac bantrebthaigi bai nacomaidecht abearrad intansin. Adcuas donbantrebthaig anísin* 7 *tánic docum inrig* 7 *roataig he conaromarbtha amac.*

Ni mar*fider ar inri* 7 *na hindised se cebe ni atcither do.*

Ni indesa ol inbaintrebthach.

Robearrastar mac *nabaintreb*thai*gi inri iarsin* 7 *roimtigh iarsin diathig* 7 *rogab galar e iarsin* 7 *bahe med ingalair corfasat dicen*n *ann* 7 *robi fri re cian* .i. *tri lethbl*iadna 7 *nircumaing erge risinresin* 7 *nifrith do lus** noicfad he.*

Darala tra drái don tigh fecht ann 7 *am*al *adchonnairc andrai he nofoill-sighedh do ingalar aroibe* 7 *adbert andrai scel runda rofider anmac* 7 *dia-nindised inscelsin robudh slan he.*

*Cindus dogentar anísin armathair inm*aic.

Teiged arindrai cocomrac ceithri slighed 7 *impod dadesil* 7 *incetchrann tachearas do doleth des indised do inscel* 7 *bidslan.*

Dochuaid iarsin inmac 7 *dorindi amlaid* 7 *roscé anni robi inabroind* 7 *robi cach dath fair* 7 *ase* cétchrann *dorala do* .i. *sail.*

Tanic iarsin urcra dochruit craiftine 7 *dachuaid dabein damna cruiti.* 7 *asas dobean asinchrunn darhindsead anscel* 7 *rourlamaigh iarsin incruitiri achruit* 7 *rosend* 7 *ased roraid*

da no pill for labraid lorc.

1. See Revue Celtique, I, 256.
* Ms. *doncach.*
** Ms. *frisinlus.*

Corob dademnigud sin adbert infili Niceilt ces ceol [*de*] *cruit craiftini 7 rl.*
H. 2. 16 [called the Yellow Book of Lecan : a ms. in the library of Trinity College, Dublin] col. 690, 691.

There was a king over Ireland, Labraid Lorc was his name, and thus was that Labraid, with two horse's ears on him. And every one who shaved the king used to be slain forthwith. Now the time of shaving him once drew nigh, and the son of a widow in the neighbourhood was enjoined to shave him then. That was told to the widow, and she came to the king and besought him that her son might not be slain.

« He shall not be slain, » quoth the king, « if he does not say what will be seen by him. »

« He will not say it » quoth the widow.

Thereafter the widow's son shaved the king, and then he went to his house, and then a sickness seized him, and so great was the sickness that two heads grew upon him, and he was (thus) for a long while, to wit, three half-years, and he could not rise for all that time, and no herb was found for him that would heal him.

Now on a time a wizard happened to come to the (widow's) house and, as soon as the wizard beheld him, the sickness wherein he lay was revealed, and the wizard said that the son knew a secret story, and that if he told that story he would be well.

« How shall that be done ? » says the son's mother.

« Let him go, » says the wizard, « to the meeting of four roads, and het him turn sunwise, and the first tree that he meets on the right side, let him tell it the story and he will be well. »

Then the son went and did so, and he disburdened his heart [1], and every colour was on him; and this is the first tree which he happened on, to wit, a willow.

Then came ruin on the harp of [the famous harper] Craiftine, and he went to cut the makings of a harp, and he cut from the very tree to which the story had been told; and then the harper made ready his harp, and played, and this is what it said :

« *Two horse's ears on Labraid Lorc.* »

And to certify that, the poet said :

« The *ces* hid not music from Craiftene's harp. »

This is the Irish reflex of the Servian *Kaiser Trojan hat Ziegenohren* (*Volksmärchen der Serben,* Berlin 1854, s. 225) and of the widely diffused legend of the Phrygian Midas and his ass 's ears. See the 22d of the

1. Literally : « threw up what was in his belly. »

Mongol stories published by Jülg in 1865-68, and translated into English (*Sagas from the Far East,* London 1873, p. 206), where our wizard (*drdi* = O. Ir. *drui* 'magus') is represented by a lama. De Gubernatis *Zoological Mythology*, i. 386, suggests that the ass is the solar steed during the night.

Jülg compares the *Wunderharfe* in Kletke's *Mährchensaal*, a book I have not at hand. The modern version of the Irish tale is told (very humorously) in Mr Patrick Kennedy's *Legendary Fictions of the Irish Celts,* London, 1866, p. 248.

As to turning sunwise (dextrorsum, dakshinam kri), see Pictet, *Origines indo-européennes,* II, 499-500, *Three Ir. Glossaries*, xxxvi.

As to disclosures by musical instruments, see the Scottish ballad of *Binnorie.* Grimm, *Kinder u. Hausmährchen*, 1850, i. 172, III, 55, and the pathetic Lithuanian *daina*, n° 378 in Nesselmann's *Littauische Volkslieder* and Wolf. *Proben portugiesischer u. catalanischer Volksromanzen.* Wien, 1858, p. 39-40 (*la caña del riu de arenas*).

VIII. CRED'S PREGNANCY.

Boethine mac findaig. ó inis boethine iniarthur laigen. ocus créd ingen ronain rig laigen máthair boethine meic findaig. ocus isamlaid rogenair boethín .i. Findach foglaid dorala ambarr sciach osintibraid fortíí merli forsin cíll laa nand. cotánic cred dindmad alám dontiprait. otchonnairc finnach hi. sanntaigis inóg corothuitt toil achuirp uad farsinsgas mbiroir boi inafiadnaise. ithid iarum aningen ingass forsamboi inchoimpert. conid desin rogenair boethín. ut dixit [*poeta*].

Cred robomaith inben. ingen ronain rig laigen.
conachoemchill gnathaig glain. máthair boethin maic findaig.
Finnach fóglaid robui aggait. isinsciaich osintiprait.
diandechaid dinnmad alam. créd rindbalc ingen ronán.
Oroshill infoglaid feig for ingin ronáin roréid
snigis ní dothoil achuirp. forsinngas mbiroir mblathguirt.
Ithid aningen ingass. forsambí inchoimpert choimdess
conid desin sær ingleo. rogénair boethin bithbeo.

Lebar Brecc, p. 88.

Boethíne son of Findach, of Inis Boethíni, in the west of Leinster. And Créd daughter of Ronán king of Leinster (was the) mother of Boethíne son of Findach. And thus was Boethíne born, to wit. Findach a reaver, on a certain day, happened to be on top of a whitethorn over the well, designing to rob the church. And Cred came to the well to wash her

hands. When Findach beheld her, virginem concupivit, et voluntas corporis eius [scil. σπέρμα] cecidit ex eo on the sprig of watercress that was before her. Then the girl eats the sprig whereon was the σπέρμα, and thereof was born Boethín, as the poet said :

Créd, good was the woman, daughter of Ronán king of Leinster, [dach.
With her loveable, constant, pure church, mother of Boethín son of Fin-
Findach a reaver was thieving, in the whitethorn over the well,
When Créd the strongeyed, Ronán's daughter, came to wash her hands.
When the keen reaver looked on Ronan's gentle daughter
Aliquid seminis eius stillavit on the bitter-leaved sprig of watercress.
The girl eats the sprig whereon is the σπέρμα aptum
And thereof (noble the fight !) was born everliving Boethín[1].

IX. SOULS IN FORMS OF BIRDS.

That souls assume the forms of birds see Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2te Ausg. S. 788, and Thorpe, *Northern Mythology*, i. 289. So in the Middle-Irish *Dá bron flatha nime* (Two sorrows of Heaven's Kingdom') Lebor na huidre, p. 17, and the Vision of Adamnán, ib. p. 31*b*, the souls of the righteous come « in shapes of pure white birds » (*ir-rechtaib én nglégel*) to be taught by Eli under the Tree of Life. So the souls of Maelsuthain's three pupils come to him « in shapes of three white doves » (*i-rechtaib tri colum ngeal*) O'Curry, *Lectures* 530. The souls of the wicked appear as ravens : « et extemplo precones toti combusti vitam finiunt; anime in speciebus corvinis alveum advolant. » Vita S. Paterni, Rees, *Cambro-British Saints*. Llandovery, 1853, p. 92.

X. HUMAN SACRIFICE.

To the instances of human sacrifice to ensure the stability of buildings mentioned in *Three Irish Glossaries*, XLI, and the translation of *Cormac's Glossary*, p. 63, add the following from *Lebar Brecc*, p. 33*a*.

1. I do not pretend to explain this loathsome legend, but give it here as possessing singular similarity to the legend of the nymph Adrikâ and king Uparicharas told (from the Mahâbhârata, *Adi-parva*, 2371–2392) by De Gubernatis, *Zoological Mythology*, II, 331–332, and translated by Fauche, t. i., p. 254–256. In the Indian story Adrikâ has been transformed into a fish. A similar transformation is found in an early Middle Irish tale. The « Destruction of Echaid son of Mairid » (*Aided echach maic mairedo*) in the Lebor na huidre, p. 39, where Liban, Echaid's daughter, is changed into a salmon. The most curious Middle Irish fish-legendd is that of S. Finan's mother Becnait (*Lebar Brecc*, p. 85), who while bathing after sunset was impregnated by a salmon of red gold :

Eigne dergoir tarlustar lais tiar iar fuined gréni.
Rabroind becnaite baine, combahesium aceli.

Atbert colum cille *indsin rámuntir ismaith dún árfréma dodul fóthalm*ain *sund. 7 atbert friu. iscet díb nech écin uaib dodul foúir nahinnsise diacoisecrad. Atracht suas ódran erlattad. 7 is*ed *atbert. Dianamgabtha olse inserlom lem sin. A ódráin ol* colum cille *rotbia alógsin* .i. *nitiberth*ar *aitghe doneoch icomligese mina fortsa shirfeas artús.*

*Luid ia*rum *odra*n *docum nime. Fothaigis*[*s*]*ium ecl*ais *hlia ia*rum.

Said Columb-cille then to his family « it is good for us that our roots should go under earth here. » And he said to them « It is permitted to you that some one of you should go under the clay of this island to consecrate it. » Odrán arose readily and spake this : « If thou shouldst take me, » quoth he, « I am ready for that. »

« O Odrán, » quoth Columb-cille, « thereof shalt thou have the reward, namely, the prayer of no one shall be granted at my tomb unless he shall first ask of thee. »

Then Odrán went to heaven (and) then he, Columb-cille, founded the church of Hí [1].

XI. WAVES.

Isann dorola dosom adenam intan rothinscanastar ascnam coaraile inse mara herenn amaig forteched intedmasa combetis .IX. (*tonna*) *eturru 7 tír arnític teidm tarais innunn ut ferunt periti.* — Liber Hymnorum, *f° 5a, preface to Colmán's hymn.* Goidelica [2], 121.

Ar threthan .i. *arthréthond quia ferunt periti nautæ conidesi intress tonn bádes naues*, ib., f° 19*a*, Gloss on Sanctan's hymn. *Goidelica* [2], 148.

Then it happened to him to make it [the hymn] when he began to voyage forth to a certain island of the sea of Erin, fleeing from this pestilence, till there were nine waves between them and land, for pestilence does not come beyond, *ut ferunt periti.*

Against tempest i.e. against three-waves (*tré-thond*), because experienced sailors assert that it is the third wave that drowns ships.

Amergin decided that he and his friends should reïnter their ships and move to the distance of *nine waves* out from the shore, and that then, if they were able to land despite the Tuatha dé Danann, the sovereignty of Ireland should be surrendered to them. See O'Curry, *Manners and Customs*, II, 189.

1. See Reeves' *Life of St. Columba*, Dublin, 1857, p. 203 (where the above passage is printed, not quite correctly), 204, 415. Herbert *Irish Nennius*, Dublin, 1848, p. XXV. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2te aufl. 1095, 1096, 1097.

XII. LYCANTHROPY.

The earliest authority, so far as I know, for the existence of lycanthropy in Ireland is the following passage from Lebor na huidre, p. 36*b*.

*Indesergi coit*chenn tra *bias thall illo brâtha ni hinund* 7 *indesergi dianid ainm isindaugtartas* pra*estigia* * .i. *esergi fuathaigthi am*al *inpitondacht.* no *ni inund* 7 *indesergi dianid ainm reuolutio* .i. *tathchor nahanma icorpaib ecsamlaib iarndermirecht natathchorthe.* no *indes*érgi *dianid ainm meta*for*matio* .i. *tarmch*rutad *iarndes*mirecht *na*con*richt.* no *ni inu(n)d* 7 *indes*ergi *dianid ainm subductio* .i. *fothudchestu* .i. *am*al *bíte lucht indremeca.* no *indes*ergi *dianid ainm* su*scitatio* .i. *tod*úscud *marb triamírbail. iarndes*mirecht *lazdir.*

Now the universal resurrection that shall be there on Doomsday is not the same as the resurrection called in the authority *praestigia,* that is a phantasmal resurrection like pythonism. Nor is it the same as the resurrection called *revolutio* i.e. transmutation of the soul into various bodies after the example of the transmuted ones. Nor the resurrection called *metaformatio* i.e. transformation according to the example of the werwolves [lit. 'wolf-shapes']. Nor is it the same as the resurrection called *subductio* i.e. subduction, as are those who die prematurely. Nor the resurrection called *suscitatio* i.e. a revival of dead persons through a miracle after the example of Lazarus.

The next eldest authority is the extract from the lost Book of Glenndá-locha, cited in the Book of Ballimote 140*b* and printed in the *Irish Nennius,* 204 :

Sil in-faelchon in-Osraigibh ata. Aisdi ingnad acu. Delbait iat iconaib altaib ** 7 *tiagait iat i-conrechtaib* 7 *dia-marbthar iat* 7 *feoil inam-belaib isamlaid bid na-cuirp asa-tiagat.* 7 *aithnit dia-muinteraib nar-sogluaister na-cuirp air dian-gluaister nithicfadsum chucu semper.*

Thus translated by the late Dr Todd :

« The descendants of the wolf are in Ossory. They have a wonderful property. They transform themselves into wolves, and go forth in the form of wolves, and if they happen to be killed with flesh in their mouths, it is in the same condition that the bodies out of which they have come will be found; and they command their families not to remove their bodies, because if they were moved, they could never come into them *again.* »

* This might be read *praestrigia*, the first *i* being written over the *t*.
** Printed *altaid*.

The story told by Giraldus Cambrensis *Top. Hib. Dist.*, 2. c. 19, of the man and woman transformed into wolves every seven years is too well known to be cited here.

The Irish name for a female werwolf is *conoel. Conoel* .i. *ben tet a conrecht* (a woman that goes into wolfshape), H. 2. 16, col. 98. In H. 3. 18, p. 634, col. 3, there is a similar gloss : *Conel* .i. *ben téit i cúánricht* (a woman that goes into the form of a little hound). Does this indicate a belief in kynanthropy? as to which see Schott. *Wallachische Märchen*, s. 298.

ADDENDA.

Rev. Celtique, i. 259, line 24, *after* velle *insert*: the name *Êsus* would thus be cognate with Skr. *eshâ*, Zend *aêsha*, Gr. αἶσα « wish, » Sabine *aiso-s* « prayer, » and other words cited by Fick, *vergl. Wœrterbuch*, 26.

Ibid., line 31. *Add*: And see Muir, *Sanskrit Texts*, V, 403, as to the process by which Kâma (« Desire ») came to be regarded as a deity.

Ibid., after line 34, *insert*: Another Irish godname is Dess, which occurs in the *Tochmarc Emere* (Wooing of Emer) Lebor na huidre, p. 122*b*.

Tocbaid emer agnúis cáim crut[*h*]*aig inarda* 7 *dobreth aichni forcoincu*lainn *conid and aide asb*ert.

Dess (.i. *d*eus) *imríada* duib* (.i. *dia doredigud duib*) *orsi.*

Slán imreisc duibsi (.i. *ropslan sibsi ócachaisc*) *oleseom.*

« Emer upraised her fair and shapely face, and recognized Cúchulainn, so then she said.

« May Dess (« god ») make smooth [the way] for you ! » quoth she.

« Whole from hurt be *you !* » says *he.*

Irish phonetics will allow *dess* to be equated either with the Indian *Daksha* or with the Greek θεστός (lat. *festus*) in πολύθεστος.

Rev. Celtique, i. 281, 'Man octipartite.' See a translation of a Welsh version of this myth, *Meddygon Myddfai*, 1861, pref. XIV, where it is attributed to Taliesin !

Corrigendum. *Rev. Celtique*, i. p. 260, l. 34, *for* « after, » *read* « because of, » *diag* is=*dég*, Z ² 707.

WHITLEY STOKES.

* The fac-simile published by the Royal Irish Academy has im*r*iada*m*.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DE L'ARTICLE

DANS LE BRETON ARMORICAIN.

Il est aujourd'hui établi que le thème de l'article celtique est *sanda-*[1] composé, je penserais, de trois termes : *sa-n-da-*. Le second terme *-n-* serait probablement un débris de pronom *ana* qui existe à quelques cas en sanscrit[2] et qui a été conservé en lituanien[3]. Ce pronom signifie en sanscrit « celui-ci », en lituanien « celui-là. » Si de *sa-n-da-*, on retranche le second terme, il reste *sa-da-* identique au thème du pronom grec ἕδε dont le second terme s'est originairement décliné comme le second terme de l'article celtique. M. Bréal a donné des exemples de cette déclinaison du pronom grec dans son intéressante notice sur le thème pronominal *da*[4]. Quant au premier terme *sa*, il n'a, dans le sanscrit classique, en zend, en grec, en gothique, qu'un seul cas, le nominatif, et que deux genres, le masculin et le féminin ; « mais, » dit Bopp, « il a peut-être eu à l'origine une déclinaison complète, car nous » trouvons encore dans le dialecte des védas le locatif *sásmin* formé » comme *tásmin;* et, en latin, nous avons l'accusatif *sum* pour *eum*, *sam* » pour *eam*, *sos* pour *eos*[5] » Ajoutons *sas* pour *eas* et le locatif *si* employé comme conjonction, enfin plusieurs cas du pronom composé osque et ombrien dont le thème est *eiso*[6].

Dans l'article celtique le thème *sa* ne nous apparaît ordinairement que

1. Whitley Stokes, *Irish glosses*, p. 45 ; *Grammatica celtica*, 2e édit., p. 209.
2. Voir le paradigme du pronom *idam* dans Bopp, *Kritische Grammatik der sanskrita Sprache*, § 247.
3. Pott, *Etymologische Forschungen*, 2e édit., t. Ier, p. 299, et Curtius, *Griech. Etym.*, 2e édit., p. 275, n° 421. Cf. Fick, *Vergl. Wœrterbuch* ², p. 8.
4. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome Ier, p. 202.
5. *Grammaire comparée*, § 345, traduction de M. Bréal, t. II, p. 298.
6. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édit., t. I, p. 386, 777.

mutilé, il n'a conservé son *s* initial que dans l'ancien irlandais, et cela seulement après des prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif. Il a perdu cet *s* aux autres cas dans l'ancien irlandais, et à tous les cas dans les autres dialectes. Cet exemple d'aphérèse de l'*s* n'est pas unique dans les langues celtiques : on peut en rapprocher le vieil irlandais *amal*, en breton-armoricain *evel*, qui s'explique par un primitif *samal*, identique au latin *simul*. *Amal*, *evel* est une conjonction qui signifie « comme »[1].

Il me paraît probable que dès une époque antérieure à celle où le rameau irlandais s'est séparé du rameau galio-breton, le thème *sanda* aurait affaibli en *i* son premier *a*, et serait devenu *sinda-*. Si nous rencontrions un exemple de l'article gaulois au nominatif singulier masculin, ce serait, je suppose, *sindos*. En effet l'irlandais et le vieux cambrien s'accordent pour remplacer par *i* l'*a* de la première syllabe du thème *sanda*, thème réduit à la syllabe *sind* dans le premier de ces dialectes, à la syllabe *ir* dans le second. Et la voyelle *e* ou *a* de l'article cornique et armoricain semblent être une altération relativement moderne d'un *i* plus ancien.

Cette hypothèse est confirmée par une loi de la phonétique latine. On sait que les langues de l'Italie sont les parentes les plus proches que l'on connaisse aux langues celtiques. Or la langue latine a changé en *i* un nombre considérable d'*a* suivis d'*n*, comme l'*a* de la première syllabe du thème *sanda*. M. Corssen a réuni une liste d'exemples de ce phénomène[2]. Nous citerons les prépositions *in*, *inter*, la particule négative *in-*, l'adverbe *inde*, les suffixes nominaux *-in-*, *-ino-* dans *hominis*, *dominus*, etc. En gaulois, l'affaiblissement de l'*a* en *i* est moins fréquent qu'il ne l'est en latin. Le gaulois a gardé l'*a* de la particule négative *an-*, les dialectes néo-celtiques ont également conservé cet *a*[3], qui s'était maintenu en Italie dans l'osque et l'ombrien en face de l'*i* du latin *in-*[4]. Le suffixe nominal *-an-* est devenu *-in-* dans le latin classique après être passé dans la période archaïque par l'intermédiaire *-on-*, *hemones*, pour *homines*, *homonem* pour *hominem* dans Festus et Ennius : or, en gaulois, ce suffixe est resté *-on-*, *Senones*, *Redones*, *Turones*. Le gaulois cependant fournit des exemples d'affaiblissement en *i* de l'*a* suivi d'*n* : telle est la préposition *in* qui apparaît sous cette forme dans le composé gaulois *In-*

1. *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 51, 718, 734, cf. Corssen, *Aussprache*, 2e édit., p. 376.
2. *Aussprache*, *Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2e édit., t. II, p. 256 et suiv.
3. *Gr. C.*², p. 859, 860, 893 ; exemples, en gaulois : *An-calites* ; en irlandais *an-fiss* (inscitia), en cambrien *an-vab* (orbus), en moyen armoricain *an-couffat* (oblivisci).
4. Corssen, *Aussprache* ², t. II, p. 14, 19.

subres, et depuis en irlandais, en cambrien et en cornique [1]. Tel est le suffixe *-ino-* dans *Belinos* variante de *Belenos*. On peut comparer la préposition irlandaise *itar* identique au latin *inter* = *antar* [2]. Il est donc conforme aux vraisemblances d'admettre que le gaulois aura traité de même le thème *sanda-* et en aura fait *sindo-*, comme nous le supposons ; c'est-à-dire que l'affaiblissement en *i* du premier *a* de ce mot, phénomène qui se produit en irlandais et en gallois, remonte à une époque où le rameau irlandais n'était pas encore séparé de celui qui a donné naissance aux dialectes bretons.

L'article *an* ou *en* du cornique, l'article *an* de l'armoricain ne peut être opposé à cette théorie. La substitution moderne d'*an* ou d'*en* à *in* est un phènomène dont le français nous offre plusieurs exemples et qui par conséquent ne doit pas nous étonner dans les idiomes bretons contemporains du français. Nous pouvons citer « mener » de *minare*, « menace » de *minacia*, « menu » de *minutus* où le son d'*e* subsiste en français moderne, « en » d'*in*, « en » d'*inde*, où, écrivant *e*, nous prononçons *a*, « andouille » d'inductile, « sanglot » de *singultu*, « sanglier » de *singulare*, « dimanche » de *die dominica*, « langue » de *lingua*, « dans » de *deintus*, où nous écrivons *a* comme nous prononçons. M. P. Meyer a établi que *en* accentué n'a commencé à se prononcer *an* en français qu'au XIIe siècle [3]. Mais, pour les syllabes atones, cette prononciation remonte plus haut, puisqu'on trouve *antegretate* = *integritate* dans une charte mérovingienne du VIIe siècle [4]. Or, l'article néo-celtique est atone et ne forme qu'un mot avec le substantif qu'il précède : on ne peut expliquer autrement l'action qu'il exerce sur la prononciation de la consonne initiale de ce substantif.

Mais il ne peut me suffire ici d'établir l'existence d'une loi phonétique en français, il me faut prouver que cette loi phonétique appartient aussi à la grammaire néo-celtique, et que dans les langues néo-celtiques, *in* est devenu *en* et *an* comme en français.

Voici des exemples :

Le mot qui veut dire « cervelle, » en cornique et en gallois, est composé de la préposition *in* et d'un dérivé de *penn* « tête, » c'est en moyen gallois *emennyd* = *en-pennid* avec un *e* initial = *i*, c'est en gallois moderne *ymennyd* avec un *y* initial qui a le son de notre *e* muet. L'ancien cornique a conservé intact l'*i* initial de la préposition : *im-pinion* = *in-*

1. *Gr. C.*², p. 624, 671, 877, 905.
2. *Gr. C.*², p. 656.
3. *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. I.
4. Tardif, *Monuments historiques*, n° 26, l. 19.

penn-ion, mais dans le cornique moderne cet *i* s'est assourdi en *e* : *empynion*. L'équivalent, quant au sens, de notre substantif « sépulture » est en gallois un nom composé, dont le premier terme est la préposition *in*, dont le second terme est le substantif *cladd* « trou » : ce composé est *angladd* avec un *a* initial qui tient lieu d'un *i* plus ancien. Le vieil armoricain *inis* « île, » qui se trouve aussi en vieil irlandais[1] et que le vannetais a gardé, est devenu *enes*, *enez* dans le dialecte de Léon : on trouve déjà *enes* dans une charte du IXe siècle que le cartulaire de Redon nous a conservée. Citons aussi le vieux gallois *minid* « montagne, » prononcé encore *miné* dans le dialecte de Tréguier, avec un *i* qui se trouve déjà dans le latin *eminere* en regard de l'*o* de *mons* = *man-ti-s*. A l'archaïque *minid* a succédé *menit*[*h*] en cornique, *menez* dans le dialecte de Léon, avec substitution à l'*i* d'un *e* qui est devenu *a* dans le vannetais *mané*.

L'article cornique et armoricain aura donc eu, suivant nous, les formes successives que voici :

1° Epoque primitive : *sanda-s*.

2° Epoque qui a précédé immédiatement la division en deux rameaux, l'un irlandais, l'autre gallo-breton : *sinda-s*.

3° Epoque gauloise : *sindo-s*.

4° Transition de l'époque gauloise au moyen-âge : *inds, inn, in*.

5° Moyen-âge et temps modernes : *en, an*.

Il n'y a d'exemples bretons que pour les trois dernières formes *in, en, an*. Dans la mission en Bretagne que M. le Ministre de l'Instruction publique a bien voulu me confier en 1872, un des points dont je me suis principalement occupé, a été l'étude de ces trois formes.

In est la plus rare. Elle n'a pas, que je sache, été signalée jusqu'ici ; et c'est à M. de Blois, un des savants les plus distingués de la Bretagne bretonnante, que je dois les premières observations que j'ai entendues à ce sujet.

La forme *in* de l'article n'a été conservée que dans des composés, où elle a été pour ainsi dire momifiée.

Dès 1426, on rencontre dans les *Réformations* de la noblesse du diocèse de Quimper *Ker-im-merch* et *Ker-i-merch* « village de la fille, » par assimilation pour *Ker-in-merch*[2]. Ce nom se retrouve en 1667 dans l'*Armorial breton* de Guy le Borgne[3].

1. *Gr. C.*², p. 12, le vieil armoricain *inis* a été conservé dans le dérivé *Inisan*, nom propre d'homme qui signifie probablement « insulaire ». *Gr. C.*², p. 89.

2. M. de Blois m'a communiqué ces *Réformations* en manuscrit. Elles sont citées par M. de Courcy, *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 2e éd., t. II, p. 28.

3. P. 141.

En 1448, une *Réformation* de la noblesse du diocèse de Léon nous fournit le nom de *Ker-in-cuff* « village du débonnaire. » *Cuff*, aujourd'hui *cun*, en vieil irlandais *côim*, thème *cômi* [1] paraît identique au latin *comis*. *Ker-in-cuff* est encore aujourd'hui usité comme nom de famille [2]. Comme nom de lieu, il a perdu l'*n* de l'article, témoin : *Ker-i-cuff*, Côtes-du-Nord, *Ker-i-cunff* et *Ker-i-cune*, Morbihan. Cet *n* avait déjà disparu en 1526 dans *Ker-i-scoul* « village du milan » qui figure à cette date dans la *Réformation de la noblesse* du diocèse de Quimper.

On peut comparer quelques noms de lieux modernes :

Coat-i-louarn, « bois du renard, » Finistère;

Ker-i-march, « village du cheval, » Morbihan;

Toul-i-coet, « trou du bois, » Morbihan.

L'*n* est conservé dans *Ker-in-aven*, « village du ruisseau, » Morbihan.

Les lois actuelles de la langue exigeraient :

Ker-ar-verc'h, *Ker-ar-c'hun* ou *Ker-er-c'hun*, *Ker-ar-skoul*, *Koad-al-louarn*, *Ker-er-marc'h*, *Toul-er-c'hoet*, *Ker-en-aven*.

La voyelle de l'article est aujourd'hui *a* dans les trois dialectes de Tréguier, de Léon et de Quimper, *e* (prononcez *eu*) dans le dialecte de Vannes. Cette distinction est moderne, même récente. Les textes anciens nous montrent l'*e* usité concurremment à l'*a* dans les parties de la Bretagne où l'*a* seul s'emploie aujourd'hui, et l'*a* concuremment à l'*e* dans la région où de nos jours l'*e* est seul admis.

Si l'on s'en rapporte à la *Grammatica celtica* [3], *an* est la seule forme archaïque de l'article breton. Le savant auteur ne cite d'autre autorité que la « Vie de sainte Nonne » dont le seul manuscrit connu date du XVIe siècle. On peut remonter plus haut. Dès la seconde moitié du XIe siècle où fut écrite la partie la plus considérable du cartulaire de Landévennec, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Quimper, la forme *an* était usitée. Au f° 154 r° de ce cartulaire, on lit *an cloedou*, c'est-à-dire « les clôtures. » Dans la partie du cartulaire qui date du XIIIe siècle, la même orthographe est suivie : *terra an Vastardou*, « terre des bâtards ; » *terra an Kelihuc*, « terre du coq; » *an magaerou*, « les murs » (f° 145 v°); *an parc*, « le champ; » *Guidomarus an Sparll*, « Guiomar la Barre » (f° 154 r°). Landévennec appartenait au diocèse de Quimper. On trouve la même orthographe dans le cartulaire de la cathédrale de Quimper, ms. du XIIIe siècle, conservé à la Biblioth. nationale, lat. 9890, où on lit (f° 2 v°, col. 2) dans une charte de mars 1244,

1. *Gr. C.*², p. 234.
2. Courcy, *Nobiliaire*, t. II, p. 28; cf. Guy le Borgne, *Armorial*, p. 141.
3. *Gr. C.*², p. 219.

Pen-an-Run « bout du tertre. » Si je m'en rapporte aux citations du cartulaire de Quimperlé données par le savant archiviste M. Rosenzweig, dans son *Dict. topographique du Morbihan,* on observerait la même orthographe dans ce cartulaire, qui appartenait au même diocèse, qui daterait aussi, dit-on, du XIIIe siècle, mais qui malheureusement est sorti de France : *Caer-an-croes,* « village de la croix ; » *Caer-an-penn-[h]ir,* « village du long bout ; » *An-manac-di,* « la maison du moine » [1].

Passons au diocèse de Tréguier : Dans le procès de béatification de Saint-Yves, ms. de la seconde moitié du XIVe siècle, qui appartient à la Bibliothèque de Saint-Brieuc [2], figure une femme du village de Trédarzec dont le nom breton latinisé est écrit *An Quoanta* [3], « la belle » ou « Le-beau. » Le fonds de l'abbaye de Bégard nous a fourni un nom de lieu de la paroisse de Pedernec appelé en 1435 *Parc-an-roux,* « champ du roux, » et les noms de lieux suivants de la paroisse de Botlezan : *An-pradou-fall,* « les mauvais prés, » 1479 : *Parc-an-du,* « champ du noir, » 1483 ; *Parc-an-marec,* « champ du chevalier, » 1493 ; *Parc-run-an-groes,* « champ du coteau de la croix, » 1497 (Archives des Côtes-du-Nord).

Dans le diocèse de Saint-Brieuc une charte de Beauport, datée de 1478 nous fait connaître à Plouezec les lieux dits que voici : *Prat-an-goazy,* « pré des oies ; » *Parc-oar-an-roch,* « pré sur le roc »; *Loguel-an-cozze,* « loge du vieux » (Archives des Côtes-du-Nord).

Au diocèse de Léon, un acte de la cour de Lesneven, 1476, conservé aux archives du château de Kervasdoué, dont je dois la communication à l'obligeance de M. le comte de Kervasdoué, mentionne dans la paroisse de Plabennec un lieu dit *An-parc-nevez* « le champ neuf ; » un acte de la cour de Saint-Renan en 1496, conservé dans le même dépôt, nomme un lieu dit *Penn-an-knech-uhelaff,* « bout de la hauteur la plus élevée. »

Chose étrange, l'article *an* se trouve dès le XIIIe siècle dans le diocèse de Vannes, où l'article *en* est aujourd'hui usité. Ainsi dans une charte originale de l'abbaye de Lanvaux, paroisse de Grandchamp, arrondissement de Vannes, une localité de la paroisse de Remungol, arrondissement de Pontivy, est appelée, en 1264, *Ker-an-halegen,* « village du saule, » et il y figure un donateur appelé *an Gallic,* « le petit gaulois, » un autre appelé *an Toz* « le tondu. » Nous remarquons la même orthographe dans une charte de l'abbaye de la Joie, commune d'Hennebont.

1. *Dict. top. du Morbihan*, p. 299, 142, 213. On peut comparer *filius an Hedr*, « fils du hardi, » dans une charte de 1066-1079, publiée d'après le même cartulaire, par D. Morice, Preuves, t. I, p. 475.

2. Il m'a été communiqué à Tréguier avec la plus gracieuse obligeance par M. le supérieur du petit séminaire qui en prépare la publication.

3. Pour *an Koant.* Il ne faut pas prendre cette forme latinisée pour un superlatif.

Elle donne le nom d'un village appelé *Bot-Euzen-an-Du*, « propriété d'Eudon le noir, » paroisse de Bubri aussi diocèse de Vannes. C'est en 1282. Ces documents sont conservés en original aux archives du Morbihan où le savant conservateur M. Rosenzweig me les a obligeamment communiqués [1].

La même orthographe persiste dans plusieurs actes vannetais du XVIe siècle. Ainsi dans une déclaration datée de Pluvigner, 25 janvier 1562, qui se trouve dans le fonds de Lanvaux, on trouve les champs nommés : *Parc-an-govel*, « champ de la forge ; » *Pen-an-garzo*, « bout des haies ; » *Parc-an-ehen*, « champ des bœufs ; » *Parc-an-compaignon*, « champ du compagnon ; » *Parc-maes-an-men*, « champ de la campagne de la pierre ; *Parc-an-croes-hento*, « champ de la croix des chemins. » Une autre déclaration des mêmes propriétés, postérieure de dix ans et aussi datée de Pluvigner, écrit : *Pen-an-garheu* pour *Pen-an-garzo*, c'est-à-dire donne au dernier mot l'orthographe vannetaise moderne en conservant l'article *an*. Deux autres actes notariés de Pluvigner, l'un de 1535, l'autre de 1572 concernant tous deux la paroisse de Grandchamp, près de Vannes, y placent le village de *Ker-an-guen*, « le village du blanc. » J'ai consulté ces actes aux archives du Morbihan. Aujourd'hui encore, contrairement aux lois constantes du dialecte vannetais, plusieurs localités du diocèse de Vannes sont désignées par des noms composés où l'article subsiste sous la forme *an*. Ce sont : dans l'arrondissement de Vannes, *Ker-an-tal*, « village d'en face, » commune de Questemberg ; *Ker-an-du*, « village du Noir, » commune d'Elven ; dans l'arrondissement de Pontivy, trois hameaux du nom de *Ker-an-squel*, « village de l'échelle, » l'un commune de Guénin, canton de Baud, les deux autres au canton de *Loc-miné*, communes de Moréac et de Plumelin ; dans l'arrondissement de Lorient, *Ker-an-lay*, « village de la cour »[2], commune de Locmariaquer, canton d'Auray, *Ker-an-deur*, « village de l'eau, » commune d'Erdeven, canton de Belz. On remarquera que dans ce dernier composé le troisième terme *deur* « eau » est écrit conformément aux lois du dialecte de Vannes, bien que l'article ne respecte pas ces lois. Ces exemples sont empruntés au *Dictionnaire topographique du Morbihan*, de M. Rosenzweig, on pourrait même y en recueillir d'autres que j'ai

1. Je ne puis non plus oublier les bons conseils de M. Galles, directeur du musée archéologique de Vannes, qui a appelé mon attention sur les documents où je devais trouver les formes les plus caractérisées du vannetais. Grandchamp, dont il est souvent question dans cet article, a été la paroisse de Cillart, auteur du *Dictionnaire françois-breton de Vannes*, cf. Levot, *Biographie bretonne*, t. I, p. 352-353.

2. *Lay* pour *les ;* comparez *Henlée*, au XIVe siècle *Hen-leis, Dict. top. du Morbihan*, p. 96.

éliminés parce qu'ils concernent des localités où se parle un dialecte breton autre que le vannetais. Ainsi l'article a été prononcé *an* en vannetais comme dans les autres dialectes, et quelques noms de lieu du diocèse de Vannes conservent encore la trace de cette prononciation.

D'un autre côté, la forme *en* de l'article aujourd'hui seule usitée dans le dialecte vannetais, se trouve dans les textes anciens, non-seulement du diocèse de Vannes, mais des trois autres dialectes.

Commençons par le diocèse de Vannes. Une charte de l'année 1037, conservée par le cartulaire de Redon, mentionne un hameau appelé *Kaer-en-Mostoer*, « village du Monastère, » aujourd'hui « le Moustoir, » commune de Plouhinec, arrondissement de Lorient, canton de Port-Louis, ancien diocèse de Vannes. En 1259, dans une charte originale de l'abbaye de Lanvaux, il est question d'un lieu dit *Platea-en-gall* « place du Gaulois » ou « du Français » à Pluvigner. En 1279, une charte originale de l'abbaye de la Joie parle d'une propriété située *apud montem en Crom*, « au mont du Courbe, » paroisse de Saint-Caradec, près d'Hennebont. En 1388, un acte original de la vicomté de Rohan, qui fait partie du fonds de l'abbaye de Lanvaux, nous fournit le nom de *Ker-en-heull*, « village du soleil, » paroisse de Baud. Je ne citerai pas d'exemples plus récents. Je ne voudrais pas abuser de la patience du lecteur en reproduisant ici tous ceux que j'ai réunis pour ce diocèse.

Je passe aux dialectes dans lesquels la forme *an* est seule usitée.

Dans le diocèse de Saint-Brieuc, dont l'idiome se confond avec celui de Tréguier, l'abbaye de Beauport nous a laissé plusieurs centaines de chartes dont les principales ont été fort soigneusement publiées par MM. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy [1]. J'ai cependant cru devoir collationner leur édition avec les originaux. De petits détails fort importants aux yeux du linguiste peuvent échapper au paléographe le plus attentif. J'ai constaté qu'au XIIIe siècle, l'article est *en* dans les chartes de Beauport. Ainsi dans la paroisse de Plouezec, diocèse de Saint-Brieuc, se trouvait en 1239 un hameau appelé *Kar-en-goiz*, « village du ruisseau, » en 1271, un lieu dit *Run-en-corellou*, « colline des danses. » Dans la paroisse de Plourivo, même diocèse, nous voyons en 1260 un hameau appelé *Quar-en-baelec*, « village du prêtre. » Des pièces plus récentes, encore inédites et conservées comme les précédentes aux archives des Côtes-du-Nord, constatent le maintien du même usage dans les siècles suivants. Il y avait à Plouezec des lieux dits en 1431, *Ker-en-goez*, « village du ruisseau , » en 1478, *Goez-en-floch*, « ruisseau du page ; »

1. *Anciens évêchés de Bretagne*, t. IV, p. 45 et suiv.

en 1479, *Run-en-bleizi*, « tertre des loups ; » en 1515, *Parc-en-bleiz*, « champ du loup ; » en 1605, *Luortz-en-cloarec*, « courtil du clerc ; » en 1639, *Parchigou-en-pitanzer*, « petits champs du pitancier ; » en 1744, *Parc-dirac-en-portz*, « champ devant la cour ; » en 1746, *Liortz-en-lazer*, « courtil du meurtrier. »

La même pratique était en vigueur dans le diocèse de Tréguier. Les preuves abondent aux archives des Côtes-du-Nord. Dans le fonds de Beauport une charte de l'année 1264 mentionne une localité appelée *Quar-en-marec* ou *Kar-en-marec*, paroisse de Plouagat, diocèse de Tréguier. Les titres de l'abbaye de Bégard, même diocèse, placent dans la paroisse de Botlezan, située également dans ce diocèse, *Parc-en-bastard*, « champ du bâtard » en 1449 ; *Leuric-en-tal-enn-Yliss*, « petite aire en face de l'église » en 1485 ; *Pen-en-luorz*, « bout du courtil » en 1493. Un compte de l'évêché de Tréguier, 1469-1470, donne le nom d'un personnage appelé *Hamon-en-oan*, c'est-à-dire « Hamon l'agneau, » et des lieux dits *Luortz-en-kaer*, « courtil du village, » *Ker-en-provost*, « village du prévôt, » *Parc-enn-escob*, « champ de l'évêque. » Dans un compte de la seigneurie de Guincamp au même diocèse, 1432-1433, j'ai rencontré les noms de deux individus, appelés, l'un Geoffroy *Ker-en-manach*, « village du moine, » l'autre Olivier *En-floch*, « Le-page. » Il y est aussi fait mention de la dîme de *Pen-en-kanech*, « bout de la montée. »

L'*e* initial de l'article se trouve même dans le diocèse de Léon. Dans un acte de la cour de Lesneven, daté de 1643, et conservé au château de Kervasdoué près de Saint-Renan, j'ai lu *Liortz-er-punce*, « courtil du puits. » Un livre de recette de l'évêché de Léon, conservé aux archives du Finistère, et se référant à l'année 1613-1614, m'a fourni les noms de lieu *Parc-en-escop*, « champ de l'évêque, » *Lan-en-merchet*, « lande des filles. » Dans la *Dictionnaire de la langue bretonne* de Lepelletier, publié en 1752, on lit que dans le bas Léon, l'article se prononce ordinairement *er* au lieu de *ar* : exemple, *er marc'h*, « le cheval, » pour *ar marc'h*. Cet usage paraît s'être étendu même à la partie septentrionale du diocèse de Quimper, puisque dans un acte de la cour de Landévennec, en 1643, conservé aux archives du Finistère, j'ai lu *er-croas-nevez*, « la croix neuve ; » et dans les aveux de Landeleau qui se trouvent aux archives d'Ille-et-Vilaine, fonds des Carmes de Rennes, j'ai trouvé en 1663, *Parc-en-run-creis*, « champ de la colline centrale, » *Parc-en-run-tostanff*, « champ de la colline la plus proche, » *Parc-en-run-pellanff*, « champ de la colline la plus éloignée, » *Parc-toul-en-portz*, « champ de l'entrée de la cour ; » en 1724 *En-ty-glas*, « la maison verte, » *Parcou-en-leur-bras*, « champ de la grande aire, » *En-iun*, « le marais. »

Ces exemples cornouaillais me permettent de citer avec quelque confiance, d'après D. Morice (I, 669), une charte d'un évêque de Quimper, 1168-1185, vidimée par un autre évêque de Quimper, 1244, où il est question *Hervei filii En-Cufii*, d'Hervé, fils du débonnaire [1].

Ainsi on trouve dans tous les diocèses de Bretagne des exemples d'*en* comme d'*an*, article défini ; l'usage exclusif d'*en* en vannetais, d'*an* dans les autres dialectes est un fait récent.

Pour traiter d'une manière complète l'histoire de l'article breton, il me reste à examiner à quelle date l'*n* final de ce mot a commencé à se prononcer *r* devant la plupart des consonnes, *l* devant les noms qui commencent par *l*. On sait qu'aujourd'hui *n* ne persiste que devant les voyelles, les dentales explosives et *n*.

Les plus anciens exemples de la substitution d'*r* à *n* dans l'article appartiennent à ma connaissance au dialecte de Vannes et datent du XVIe siècle. Je les ai trouvés aux archives départementales du Morbihan dans les fonds de l'abbaye de Lanvaux, de la chartreuse d'Auray et du chapitre de Vannes. En 1549, dans la déclaration d'une tenue située dans la paroisse de Grandchamp, il est question du *Parc-er-forn*, « champ du four » (abbaye de Lanvaux). En 1554 il est parlé d'un lieu dit *Her-pond*, « le pont », et d'un lieu dit *Har-her-pond*, « sur le pont, » au village de Goueho, paroisse de Pluvigner (chartreuse d'Auray). Deux actes de 1572, concernant Grandchamp, nomment l'un le lieu dit *Lanouar-er-stancq*, « lande sur l'étang, » l'autre les lieux dits *Parc-er-moten*, « champ de la mote » et *Parc-er-len*, « champ de l'étang » (abbaye de Lanvaux). Un censier du chapitre de Vannes, écrit en 1554, contient le nom de la dame de *Couet-er-garff*, « bois du sévère. » Je ne connais pas d'exemples plus anciens de l'*r* final de l'article ; je ne dis pas qu'on n'en puisse point trouver, mais je n'en ai jamais rencontré, et j'ai recueilli d'innombrables exemples, tant manuscrits qu'imprimés, du maintien de l'*n* final de l'article, avant, pendant et après le XVIe siècle, dans tous les dialectes : rien n'est plus commun aujourd'hui encore que le maintien de cet *n* dans les noms propres composés.

Deux ouvrages d'une grande valeur et qu'il est regrettable de ne pas voir plus souvent cités par les celtistes fournissent chacun un fait en

1. Si l'on admet avec M. Ebel, *Gr. C.*², p. 609 (cf. 271), qu'en vieil irlandais la particule initiale *in* dans certains adverbes est l'article tantôt au datif tantôt à l'ablatif, on est conduit à reconnaître un article dans la syllabe initiale des adverbes bretons armoricains : *he-noz* « cette nuit, » en vieil irlandais, *in-nocht; ne-ylen-e* « cette année ; » *hi-zio, hi-rio*, « aujourd'hui », en vieil irlandais *in-diu; end-eeun* «tout droit.» La particule *end* serait l'ablatif de l'article. Dans *hi-rio, hi* serait employé pour *he* par assimilation avec l'*i* du second terme, comme le prouve le gallois *hediw*. On pourrait là signaler autant d'exemples de l'*e* dans l'article breton.

contradiction avec la doctrine que je viens d'exposer. Dans le tome IV, p. 109, des *Anciens évêchés de Bretagne*, se trouve reproduite une charte de l'année 1239, où est citée une localité appelée *Kar-er-goiz*, « village du ruisseau ; » mais en collationnant l'imprimé avec l'original, j'ai reconnu qu'il y avait là une des très-rares fautes d'impression contenues dans cet excellent ouvrage et qu'il fallait lire *Kar-en-goiz*, avec un *n* et non un *r*. Dans le *Dictionnaire topographique du Morbihan*, composé par M. Rosenzweig, on voit que *Ker-i-cuff*, commune de Pontivy, se serait appelé *Ker-er-cuff* en 1406. Le savant archiviste dont la complaisance égale l'érudition n'a pu me mettre sous les yeux l'original de cette pièce qui n'appartient pas aux archives départementales du Morbihan. Ce mot devait, selon moi, être dans l'original écrit par un *k* barré suivi des deux syllabes *er-cuff*. Dans les usages orthographiques du breton moderne, le *k* barré sert à exprimer la syllabe *ker*. Mais au moyen-âge, le *k* barré servait aussi à exprimer les syllabes *ka* et *ke*, par exemple dans le nom propre « Katherine » et dans le nom commun *kenec'h* aujourd'hui *creac'h*, « montée »: *k* barré suivi de la syllable *er* doit donc se lire *kaer*, ancienne orthographe de *ker*, « village. » Ainsi M. Rosenzweig aurait dû, dans mon opinion, écrire *Kaer-cuff* au lieu de *Ker-er-cuff*. On ne pourrait donc conclure de cet exemple rien de contraire à la théorie que nous venons d'exposer.

Je n'ai donc pas trouvé d'exemple de l'*r* final de l'article avant 1549, et les premiers exemples recueillis dans mes recherches appartiennent au dialecte de Vannes. C'est postérieurement que cet *r* final apparaît dans les autres dialectes dont je vais actuellement m'occuper tant d'après les imprimés que d'après les manuscrits.

On sait que dans les plus anciens imprimés bretons l'article est toujours terminé par *n*. Il n'est encore terminé que par *n* dans l'édition du *Grand mystère de Jésus*, donnée à Morlaix en 1622, et dont M. de la Villemarqué a fait un utile emploi dans son édition de ce mystère, une des meilleures publications dont les dialectes bretons aient été l'objet. La règle est la même dans deux autres ouvrages imprimés aussi à Morlaix, l'un l'année précédente : *An mirouer a confession*, 1621, l'autre la même année : *Doctrin an Christenien*, 1622. Cette orthographe est celle de l'inscription du charnier de La Martyre que m'a obligeamment signalée notre précieux collaborateur M. Luzel, qui est contemporaine puisqu'elle est datée de 1619, et qui commence ainsi : *An maro, an barn, an ifern ien* :

« La mort, le jugement, l'enfer glacé (*sic*) !...[1]

1. M. de Kerdanet, dans son édition d'Albert le Grand, *Vies des sàints de la Bretagne*

Le plus ancien imprimé où j'aie remarqué la forme *ar* est l'ouvrage intitulé *Dictionnaire et colloques françois et breton*, par G. Quiquer de Roscoff, édition de Morlaix, 1626; mais *ar* n'y apparaît que d'une manière tout à fait exceptionnelle. Dans la première édition de la *Vie des saints de Bretagne*, par Albert le Grand, 1637, j'ai relevé douze exemples de l'article *ar*, et je n'ai trouvé nulle part *an* pour *ar*. Et cependant entre l'année 1637 et l'année 1659, date de la Grammaire du père Maunoir, qui formule la règle moderne, on pourrait signaler dans les imprimés bien des exemples où cette règle n'est pas encore observée.

Le plus ancien document manuscrit, où j'aie trouvé la forme *ar* de l'article, avec *a* initial et non *e* comme dans les documents vannetais, est un registre des rentes de l'évêché de Léon pour l'année 1613-1614 où il est question de *Terrouer-ar-mesou*, « territoire des champs non clos. » Ce registre est conservé aux archives du Finistère. Mais les exemples de l'emploi d'*an* pour *ar*, au XVIIe et au XVIIIe siècle, sont tellement nombreux dans les noms de lieux que nous fournissent les actes, les comptes, ils se rencontrent si souvent dans les livres imprimés qu'il serait trop long de les énumérer ici.

En voici quelques-uns que j'emprunte aux déclarations contenues dans le fonds des Carmes de Rennes aux archives d'Ille-et-Vilaine. Ils concernent des propriétés situées à Landeleau, ancien diocèse de Quimper, aujourd'hui département du Finistère. En 1673, *Parcou-an-leur-bras*, « champs de la grande aire, » *Parq-an-feunteun*, « champ de la Fontaine, » *Parq-an-roz*, « champ du frîche; » en 1724, *Parc-toul-an-portz*, « champ de la porte, » *Parc-an-roz*, « champ du friche, » *Parc-an-feunteun*, « champ de la fontaine, » *Parc-an-run*, « champ de la montée, » *Goarem-an-coat*, « garenne du bois; » en 1725, *Liors-an-guern*, « champ de l'aune, » *Parc-an-run-bras*, « champ de la grande colline, » *Parc-an-scallier-bihan*, « champ du petit escalier, » *Parc-an-leur*, « champ de l'aire. » Encore en 1744, un acte de Beauport concernant Plouezec mentionne le *Parc-pen-an-liorz*, « le champ du bout du courtil » (archives des Côtes-du-Nord).

Mais il est inutile de recourir aux manuscrits et aux textes inédits quand les imprimés nous donnent en foule les noms propres composés où l'*n* final de l'article subsiste contrairement aux règles formulées par le père Maunoir en 1659. Tels sont dans l'armorial de Guy le Borgne, publié en 1667, *Ker-am-bars*, « village du barde, » *Ker-am-bellec*, « village du prêtre, » *Ker-an-couat*, « village du bois, » *Ker-an-flech*,

armoricaine, p. 505, note 3 de la colonne 1, a donné de cette inscription un texte et une traduction qui auraient besoin d'être révisés.

« village des pages, » *Ker-an-goff*, « village du forgeron. » Ces noms et d'autres analogues existent encore aujourd'hui. La dernière édition du *Dictionnaire des Postes* contient les noms des hameaux de *Ker-an-guen*, « village du blanc, » *Ker-an-run*, « village du tertre. » Le seul journal qui se publie en breton paraît à Quimper chez un fort intelligent imprimeur nommé De *Ker-an-gall*, « du village du Français. »

Enfin il y a un coin du département du Finistère où la forme *ar* de l'article n'a pas pénétré. A Fouesnant, on dit : *an guer*, « la maison, » *an merc'het*, « les filles, » *an zul*, « le dimanche, » *an lonned*, « le bétail, » *an person*, « le curé [1].»

Quant à la forme *al*, le plus ancien exemple que j'en aie trouvé est dans la vie des saints d'Albert le Grand, édition de 1637, p. 43 : *Croas-al-mil-guern*, « croix des mille mats » (p. 43). Dans cet exemple, la règle de la grammaire moderne est violée. Cette règle, formulée pour la première fois par le père Maunoir, en 1659, est que l'article prend la forme *al* devant les substantifs qui commencent par *l* : *al levr*, « le livre » [2]. Mais elle était peu respectée à cette époque puisque dans le *Dictionnaire* de Quiquer de Roscoff, édition de Saint-Brieuc, 1640, on lit : *ar levr man*, « ce livre-ci, » *ar langaigou man*, « ces languages-ci; » dans le *Confessional dastumet*, publié à Quimper en 1646, *an leffric man*, « ce petit livre-ci, » J'ai cité plus haut, d'après un acte de 1725, *Parc-an-leur*, « champ de l'aire. »

Ainsi la forme actuelle de l'article breton est due à une succession de phénomènes phonétiques dont les derniers sont tout récents. Il y a entre la forme actuelle et la forme primitive un rapport de filiation incontestable, mais aucune ressemblance de son. Ces transformations successives qui changent si complétement l'aspect des mots constituent la grande difficulté des études celtiques. Cette difficulté n'est cependant pas insurmontable, et nous espérons que peu à peu, mais à force de travail et de patience, on parviendra à franchir, en partie du moins, l'abîme qui sépare encore du gaulois, — de la langue mystérieuse de nos ayeux, — les dialectes néo-celtiques parlés en France et dans la Grande-Bretagne.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Quand Grégoire de Rostrenen a fait paraître sa *Grammaire françoise celtique*, c'est-à-dire en 1738, les formes *ar* et *al* de l'article étaient encore inusitées non-seulement à Fouesnant, mais dans le Bas-Léon. Voici comment il s'exprime : « An sert d'article près de Quimper et dans le Bas-Léon toujours devant les consonnes comme devant les voyelles » (p. 28). « En Bas-Léon on dirait non-seulement an amser, *le temps*, mais aussi an glao, *la pluie*, an leon, *le lion*... Auprès de Quimper : an amser, an glao, an leon (p. 29).

2. *Le sacré collège de Jésus*, p. 6.

CH BRETON ARMORICAIN.

Le *ch* breton armoricain vient souvent de *s* (Zeuss, Gr. C.[2], 171); ce serait même selon Le Gonidec (s. v. *ch*) une articulation d'origine toute moderne [1].

Mais *chaden* chaîne (= lat. *catena*), ayant *ch* pour *k* originaire, doit venir du latin par l'intermédiaire du français; et, ayant *d* pour *t* originaire, doit avoir été emprunté au français avant la chute en français des dentales médiales, c'est-à-dire au XIIe siècle au plus tard (G. Paris, *Saint Alexis*, p. 92). Donc il semble que l'armoricain ait dû posséder l'articulation *ch* dès le XIIe siècle.

M. Littré rapporte à l'armoricain *choum* rester (aussi *soum*, Le Gonidec) l'étymologie du français *chomer*, *chommer*; l'autre étymologie donnée par M. Diez (*Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* [3] v. *calma*) n'est guère conciliable avec les lois phonétiques. Or *chomer* existe en français dès le XIIIe siècle : s'il vient vraiment de *choum*, c'est là un second indice de l'antiquité du *ch* armoricain.

M. Littré a adopté l'étymologie du français *enchifrener* qui rattache ce mot à *chanfrein*. La difficulté phonétique est grande ; et il ne semble pas d'ailleurs qu'on puisse séparer *enchifrener* du breton armoricain *sifern chifern* rhume de cerveau. Or *enchifrener* comme *chomer* se trouve dès le XIIIe siècle [2] : troisième indice.

L'histoire de l'articulation *ch* en armoricain n'est donc pas bien claire. Je signale ces difficultés dans l'espoir de provoquer une solution de ce problème.

L. HAVET.

1. *Ch* arm. a le son de *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand.
2. Le radical du mot (sans le préfixe *en*) existe dans le guernesiais *chiffin* « roupie » (Métivier, dictionnaire franco-normand etc., p. 125).

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.

PEVARDED STROLLAD.

I.

265 *Gwell eo furnez*
Evit pinvidigez.

266 *Gwell eo brud vad da pep-hini*
Eget kaout madou leiz ann ti.

267 *Gwell eo chomm hep beza ganet*
Evit chomm hep beza disket.

268 *Gwell eo diski mabik bihan*
Eget dastum madou d'ezhan.

269 *Gwelloc'h skiant*
Evid arc'hant.

270 *N'e ket dioc'h ann arc'hant*
A bouezer ar skiant.

271 *Ann arc'hant n'euz ket a lost.*

272 *Madou 'zeu ha madou 'ia,*
Evel moged, evel pep tra.

273 *Ar rod a zo atao e tu pe du o trei.*

274 *Eno ema micher ar bed :*
Lakad ann traou d'ar red.
Darn o vont,
Darn o tont.

275 *Goude ar rastell e teu ar forc'h.*

276 *War lerc'h eun daspugner*
E teu eun dispigner.

277 *Ann danvez dastumet gant ar rastell*
A ielo buhan gant ann avel.

278 *He zoc'h a ielo da venaoued.*

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE BRETAGNE.

QUATRIÈME SÉRIE.

I.

265 Mieux vaut sagesse
Que richesse.

266 Mieux vaut à chacun bon renom
Que richesses plein la maison.

267 Il vaut mieux rester sans naître
Que rester sans rien connaître.

268 Mieux vaut instruire le petit enfant
Que lui amasser des richesses.

269 Mieux vaut savoir
Qu'argent.

270 Ce n'est d'après l'argent
Que l'on pèse le savoir.

271 L'argent n'a pas de queue [1].

272 Les biens viennent, les biens s'en vont
Comme la fumée, comme toute chose.

273 La roue tourne toujours d'un côté ou de l'autre.

274 Voici le train du monde :
Mettre les choses à courir.
Les unes partent,
Les autres arrivent.

275 Après le râteau vient la fourche.

276 Après l'amasseur
Le dissipateur.

277 Les biens qu'on ramasse au râteau
Avec le vent s'en iront tôt.

278 Son soc (de charrue) se changera en alène. (C'est-à-dire : ses biens diminuent rapidement.)

1. Pour le rattraper quand il s'en va.

II.

279 *Doue ouz ar stad na zell ket.*

280 *Beza paour ne-d-eo ket pec'hed,*
Gwell eo koulskoude tec'het.

281 *Ann hini hen euz a lip he c'heuz,*
Ann hini n'hen euz a zell a dreuz.

282 *Gwelloc'h moged evit reo,*
Gwelloc'h argand evit bleo.

283 *Gwell eo merer pinvidik*
Eget denjentil paourik.

284 *Eun alc'houez arc'hand a zigor*
Gwell' vit eun alc'houez houarn ann nor,
Gwell' vit arc'hand eun alc'houez aour.

285 *Pa ne euz ket muioc'h red e ober gand ar pez'zo.*

286 *Gwell eo eur gad paket evit teir o redek.*

287 *Eur skoet em dorn a dalv d'in-me*
Muioc'h eget daou o vale.

288 *Mean-ruill, mean-ki,*
Na zestumont ket a ginvi.

289 *Er iaouankiz espern' zo red,*
A-benn ma teuïo kozni d'ar red.

290 *Petra servich kaout eur vioc'h vad,*
Mar skuill al leaz gand eun tol troad?

291 *Mar teu d'ar vioc'h dileazan,*
Kenavo mignon, ha skan.

292 *Kals bugale heb largentez*
A laka espern ann danvez.

293 *Mar fell d'id dastum madou,*
Pa lammi unan laka daou.

294 *Tenna heb lakat*
Berr e pad.

295 *'Nn hini a viraz a gavaz*
Antronoz-veure pa zavaz.

III.

296 *Ar pinvidik*
'Zo gwiridik.

II.

279 Dieu ne regarde pas à la condition.

280 Pauvreté n'est péché,
Mieux vaut cependant l'éviter.

281 Qui a, se lèche les babines,
Qui n'a, regarde de travers.

282 Mieux vaut fumée que gelée,
Mieux vaut argent que cheveux.

283 Mieux vaut riche fermier
Que gentilhomme sans denier.

284 Clé d'argent ouvre
Mieux que clé de fer une porte,
Mieux que clé d'argent ouvre clé d'or.

285 Quand il n'y a pas davantage il faut faire avec ce qu'il y a.

286 Mieux vaut un lièvre pris que trois lièvres qui courent.

287 Un écu, que je tiens, pour moi vaut
Mieux que deux qui se promènent.

288 Pierre qui roule ou que chien pousse
Ne ramasse jamais de mousse.

289 Epargne, durant ta jeunesse,
Pour l'heure où la vieillesse au galop accourra.

290 Que sert-il d'avoir une bonne vache,
Si d'un coup de pied elle renverse le lait? (C.-à-d. : Que sert-il d'être riche, si l'on ne sait que gaspiller follement sa fortune?)

291 La vache vient-elle à perdre son lait,
Vite, voilà l'ami décampé.

292 Beaucoup d'enfants, point de largesse,
Et l'on épargne sa richesse.

293 Si tu veux amasser du bien,
Pour un d'ôté mets deux.

294 Tirer sans mettre
Dure peu.

295 Qui mit en réserve trouva
Le matin quand il se leva.

III.

296 Le riche
Est douillet.

297 *Nep hen euz arc'hant hag a ro*
A gav mignoned e peb bro.

298 *Nep a gemer ha na ro ket*
N'hen euz mignon ebet.

299 *Eur vad peur-c'hret,*
Prest ankounac'het.

300 *'Nn hini brest arc'hant, hep goarant,*
A goll ha mignon hag arc'hant.

301 *Kenderv-gompez pa bresti,*
Map da c'hast pa c'houlenni.

302 *N'e ket gad marvaillou*
E paeer ann dleou.

303 *Ann hini a ielo da gred,*
Mar na goll, na c'hounezo ket.

304 *Koll*
A ro skiant da foll.

305 *Gwella skiant 'nn hini prenet,*
Nemet re ger e ve koustet.

306 *Pa vez tro da goll*
Eo gwell hanter eget holl.

307 *Ann hini ne risk netra*
Na koll na gonid ne ra.

308 *E-kenver klinka*
Eo gwerza.

309 *Re ginnig marc'hadourez*
A zo eur merk n'e ket e werz.

310 *Na werz netra da eur mignonik*
Ha na brenn ket digant pinvidik.

311 *Prenit ker pell a gerrot,*
Gwerzit ker tost a c'hellot.

312 *Trompluz a zo kompodi 'nn a manenn*
Arok ma deuz ar vioc'h hi ferc'henn.

313 *Eun ti kaer ann nep a zavo*
A gavo buhan he ialc'h goullo.

314 *En ti nevez hag hen krenn,*
Siminalou war he zaou-benn.

315 *Trouz arc'hant ha c'houez vad*
Ne reont na ialc'h na kofad.

297 Qui a de l'argent et le sème
Trouve en tout pays des amis.

298 Qui prend et ne donne
N'a d'ami personne.

299 Un bienfait
Est vite oublié.

300 Qui prête argent, sans garantie,
Perd son ami et son argent.

301 Cousin germain quand tu prêteras,
Fils de p..... quand tu réclameras.

302 Ce n'est avec des contes
Que se règlent les comptes.

303 Qui de caution servira,
S'il ne perd, point ne gagnera.

304 Dommage
Rend le fou sage.

305 Le meilleur esprit, — l'esprit acheté,
Si trop cher, pourtant, il n'a point coûté.

306 Une perte est-elle imminente,
Mieux vaut la moitié que le tout.

307 Qui ne risque rien
Ne perd ni ne gagne.

308 De l'apprêt
Dépend la vente.

309 Trop offrir sa marchandise
Prouve qu'elle n'est de vente facile.

310 Ne vends rien à un ami,
Et n'achète pas d'un homme riche.

311 Achetez aussi rarement que vous voudrez,
Vendez aussi souvent que vous pourrez.

312 C'est se tromper que calculer le prix du beurre
Avant d'avoir acheté la vache.

313 Qui bâtira belle maison
Trouvera tôt sa bourse vide.

314 Dans maison neuve, courte soit-elle,
Cheminées sur les deux bouts.

315 Bruit d'argent et bonne odeur
N'emplissent ni la bourse ni le ventre.

316 *Red e da derc'hel tinel gaer*
Beza pinvidik-bras pe laer.

317 *Gwell ez e hep dle bara heiz*
Evit en prest bara gwiniz.

318 *Gwelloc'h eun ti bihan hag eo boucdok*
Evit eun ti bras hag eo avelok.

319 *Salud, aotrou, mar-d-oc'h,*
Setu eur marc'h mad, mar-d-eo d'e-hoc'h.

IV.

320 *Pinvidik ounn kouls ha nikun*
Pa 'z-ounn kontant euz va fortun.

321 *Ar madou bras, ann enoriou*
Euz a zent a ra diaoulou.

322 *Seul vu'a ve, seul vu' ve c'hoant*
Da zastum lewe hag arc'hant.

323 *Seul vui, seul c'hoaz.*

324 *Seul vui, seul wellan.*

325 *Euz a wenn ann tousog hen euz aoun na vankfe douar d'ezhan da zibri.*

326 *Reï eur bizenn*
Evid eur favenn.

327 *Atao a gaver eost ann amezek gwelloc'h evid hon-hini.*

328 *Paourik pa binvidika*
Gwaz evid ann diaoul ez ia.

329 *Dibaod den na binvidika*
Oc'h ober gaou euz he nesa.

330 *Eun ti karget a vinored*
N'hen euz mignon na kar er bed.

331 *Danvez minoret, plouz id-du,*
A ia bemdez war ziminu.

332 *Madou belek ha plouz id-du*
Ne-d-int mad 'met d'ober ludu.

333 *Ar pez a zeu gand ar mare lano,*

316 Pour mener grand train de maison,
Il faut richissime ou larron.

317 Mieux vaut sans dette un pain d'orge
Qu'en prêt un pain de froment.

318 Mieux vaut maisonnette bien approvisionnée
Que grande maison pleine de vent.

319 Salut, monsieur, si vous l'êtes,
Voilà un beau cheval, s'il est à vous.

IV.

320 Je suis aussi riche qu'aucun,
Si de ma fortune je suis content.

321 Les grands biens, les honneurs
Changent les saints en diables.

322 Plus on a, plus on a désir
D'amasser rentes et argent.

323 Tant plus, tant encore.

324 Tant plus, tant meilleur.

325 (Il est) de la race du crapaud [1] qui craint qu'à manger la terre ne lui manque.

326 Donner un pois
Pour avoir une fève.

327 Toujours on trouve la moisson du voisin meilleure que la sienne.

328 Pauvre qui s'enrichit
Devient pire que le diable.

329 Rarement homme s'enrichit
Sans faire tort à son prochain.

330 Maison remplie d'orphelins
N'a d'ami ni de parent au monde.

331 Biens de mineurs, paille de blé noir,
Vont chaque jour diminuant.

332 Biens de prêtre et paille de blé noir
Ne sont bons qu'à faire de la cendre.

333 Ce qu'apporte le flot

1. Ce proverbe s'applique aux avares. L'auteur d'un vieux sermonnaire manuscrit, que j'ai en ma possession, explique ainsi l'une des figures que l'on voit sur les étranges tableaux dont se servent les prédicateurs bretons, dans les retraites et les missions : « *An avarisdet a so represantet e furm an toussoc pini a lavareur ne gret dibry leiz e goff a zouar, rac aoun na vanque deza.* » (L'avarice est représentée sous la forme du crapaud qui, dit-on, n'ose manger plein son ventre de terre, de crainte qu'elle ne vienne à lui manquer.)

Gand ar mare a dreac'h er-meaz a ielo.

334 *Madou deuet pront*
Buhan e tizillont.

335 *Ar madou a zeu dre 'nn hent fall*
A zo diez-meurbed da ziwall.

336 *Heritaich eur belek arabad he gass d'ar penn huela deuz ann ti.*

337 *Ann arc'hant a zeu a-berz ann diaol*
A zistro, buhan, da houarna Pol.

338 *Ar pez a zeu diwar gousd ann diaoul a ia da houarna he varc'h, ha c'hoaz e chomm eun troad dishouarn d'ezhan.*

339 *Pol goz o klask eeuna he gar d'he vamm he zorred hen euz en daou damm.*

340 *Bleud ann diaoul a ia da vrenn.*

341 *Ker braz laer eo neb a zalc'h ar zac'h evel ann nep a lak' ebarz.*

342 *N'euz ket a chans warlerc'h al laer.*

343 *Al laer brassan*
A groug ar bihanan.

344 *Al laeron vihan a vez krouget*
Hag ar re vras na vezont ket.

345 *Hag a vec'h euz a wenn ar c'hi,*
Mar hoc'h euz madou, deut en ti;
Hag a vec'h euz a wenn ar Roue,
Mar-d-oc'h paour, it en hano Doue.

V.

346 *Abars mervel reï he zanvez*
A dosta 'nn den oc'h paourentez.

347 *Ann hini koz, pa redo,*
D'ann ankane ez aio.

348 *Trista daou zra 'zo er bed,*
Koll ar gweled hag ar c'herzed.

349 *Dalc'h ar c'hef en da zorn, pa 'man,*
Hag e teui da domma out-han.

S'en retourne avec le jusant.

334 Les biens qui viennent promptement
Se dissipent de même.

335 Les biens qui viennent par le mauvais chemin
Sont très-difficiles à garder.

336 Héritage de prêtre, ne le portez au plus haut de la maison [1].

337 L'argent qui vient du diable,
Vite, s'en va pour ferrer Pol [2].

338 Ce qui vient de la bourse du diable s'en retourne pour ferrer son cheval, encore un des pieds de celui-ci reste-t-il déferré.

339 Le vieux Pol en cherchant à redresser la jambe de sa mère l'a brisée en deux.

340 Farine du diable tourne en son.

341 Aussi grand voleur est celui qui tient le sac que celui qui met dedans.

342 N'a pas bonne fin qui suit le voleur.

343 Le grand voleur
Pend le petit.

344 Les petits voleurs sont pendus,
Les grands voleurs ne le sont pas.

345 Quand vous seriez de la race du chien,
Entrez chez moi, si vous avez du bien ;
Quand vous seriez de la race du Roi,
Êtes-vous pauvre, — au large, loin de moi [3].

V

346 Avant de mourir abandonner son bien
Rapproche l'homme de pauvreté.

347 Quand le vieillard courra,
C'est l'amble qu'il prendra. (C.-à-d. : on ne va pas vite en besogne, quand on est vieux.)

348 Les deux plus tristes choses du monde,
Perdre la vue et l'usage des jambes.

349 Tiens bon la bûche, quand elle est dans ta main,
Et tu viendras te chauffer à sa flamme.

1. Parce que les biens qui en proviennent ne peuvent prospérer, s'ils ne retournent aux pauvres, qui, d'après l'opinion générale, en sont dans l'origine les légitimes propriétaires. Il est donc sage à l'héritier d'un prêtre de ne pas les placer trop avant dans la maison, et même de les laisser près de la porte, puisqu'ils doivent sortir sans tarder.

2. Pol est un des noms du diable en Bretagne.

3. Traduction littérale du dernier vers : *Si vous êtes pauvre, allez au nom de Dieu.*

350 *Ann hini a zalc'h ann askorn*
A ielo 'r c'hi da heul he zorn.

351 *Pa gaser ar paour d'ann douar*
Kloc'h braz ar barrez 'zo bouzar.

352 *Easoc'h d'ar mab goulenn oc'h tad evit d'ann tad goulenn oc'h mab.*

353 *Nesoc'h eo ilin evit dorn.*

354 *Reï d'ar paour aluzen aliez*
Ne ziverreaz biskoaz ann danvez.

355 *Ar roerig,*
Ar c'haverig.

356 *Pa zeu ar paour da doull ho tor,*
Mar na roit d'ezhan, respontit gand enor.

357 *En danue e hes dispignet*
N'en-d-e mui d'it na ne vou ket;
En hani alhoueet d'en neah
A eel bout lairet kend arouah;
Er maru e rei d'ha pugale
Er peh e pou cherret neze :
El lod e rei d'er beurerion
Vou ha s-hani, te ha unon.

358 *Bezit mut pa roet;*
Pa roer d'ac'h, komzet.

PEMPVED STROLLAD.

I.

359 *Gwell eo karante e-tre daou*
'Vit na eo madou leiz ar c'hraou.

360 *Gwell eo karante leiz ann dorn*
'Vit na eo madou leiz eur forn.

361 *Ann aour melen a vez lodet*
Hag ar garante na vez ket.

362 *Madou a zeu, madou a ia,*
Karante morse na guita.

350 De celui qui tient l'os
Le chien suivra la main.

351 Quand on porte le pauvre en terre
La maîtresse cloche de la paroisse est sourde.

352 Il est plus facile au fils de demander au père qu'au père de demander au fils.

353 Plus voisin est coude que main. (C.-à-d. : sur les degrés de la parenté doit se mesurer la bienveillance.)

354 Faire souvent au mendiant l'aumône
N'a jamais appauvri personne.

355 Qui donne peu
Reçoit peu.

356 Quand vient le pauvre au seuil de votre porte,
Si vous ne lui donnez, parlez-lui doucement.

357 L'argent que tu as dépensé
N'est plus à toi ni plus ne sera ;
Celui qu'en haut tu as mis sous clé
Avant demain peut être volé ;
La mort à tes enfants livrera
Ce que tu auras ramassé,
Mais ce qu'aux pauvres tu donneras
Restera tien, en propre t'appartiendra [1].

358 Soyez muet, quand vous donnez ;
Quand on vous donne, parlez.

CINQUIÈME SÉRIE.

I.

359 Mieux vaut amour liant deux cœurs
Que richesse emplissant l'étable.

360 Mieux vaut plein la main d'amour
Que richesses plein un four.

361 L'or jaune, — on le divise,
L'amour, — on ne le partage pas.

362 Les biens viennent, les biens s'en vont,
L'amour ne nous quitte jamais.

1. On dit de même dans l'Avranchin, sur les marches de Bretagne :
Ren n'est plus à sé
Que c'qu'on a donné.

363 *Madou a ia war bouez ar ster.*
Hag ar garante chomm er ger.

364 *Gant karante 'zo plijadur*
Ha gant madou tamaladur.

365 *Ann delien 'gouez war ann douar,*
Ar c'hened ive a ziskar.

366 *Pa vec'h ken du hag ar mouar,*
Gwenn-kan oc'h d'ann hini ho kar.

367 *Red e anavezout*
Araok karout.

368 *Karout hep beza karet*
A zo poanius ha kalet.

369 *Karantez pell,*
Karantez gwell;
Karantez tost,
Karantez losk.

370 *Gwell eo 'n em garout nebeutoc'h*
Evit ma pado pelloc'h.

371 *Dousou e peb leac'h,*
Karantez e neb leac'h.

372 *Kemeret hep reï*
A laka karantez da dreï;
Reï hep kemeret
A laka karantez d'ar red.

II.

373 *'Nn hini 'vez e gras ar merc'hed*
N'hen euz na naoun na zec'hed.

374 *Biskoaz n'euz bet chanz-vad o karet ar merc'hed.*

375 *Evid ar mor bout traïtour, traïtouroc'h ar merc'hed.*

376 *Great he voutou*
Araok he lerou.

377 *Ar bleunig a dro 'wechigo,*
Karantez ar plac'h 'dro ato.

378 *Karantez ar merc'hed a zo e-giz ar pell,*
Pa sonjer nebeuta ez a gand ann avel.

363 Les biens s'écoulent comme l'eau de la rivière
Et l'amour reste à la maison.

364 Avec amour — plaisir,
Avec richesses — soucis.

365 La feuille tombe sur la terre,
La beauté déchoit aussi.

366 Fussiez-vous aussi noire que la mûre,
Vous êtes blanche pour qui vous aime.

367 Il faut connaître
Avant d'aimer.

368 Aimer sans être aimé
Est pénible et dur.

369 Amour éloigné,
Le meilleur amour;
Amour rapproché,
Amour relâché.

370 Mieux vaut s'aimer un peu moins
Pour que l'amour dure plus longtemps.

371 Des maîtresses en tout lieu,
De l'amour nulle part.

372 Recevoir sans donner
A l'amour fait tourner le dos ;
Donner sans recevoir
Met en fuite l'amour.

II.

373 Qui vit dans les bonnes grâces des femmes
N'a ni faim, ni soif.

374 Point de bonheur pour qui s'attache aux femmes.

375 Si traîtresse que soit la mer, plus traîtresses les femmes.

376 On lui a fait ses chaussures
Avant ses bas [1].

377 Fleurette tourne parfois,
Amour de fille tourne toujours.

378 L'amour des femmes est comme la balle,
Quand on y songe le moins il part avec le vent.

1. Se dit d'un homme éconduit.

379 *Biskoaz plac'h fur, fur na ve pell*
O henti goaz, na na ve well.

380 *Gand ar c'hoant pignat re huel*
Ar plac'hik a ziskenn izel.

381 *Betek ken n'ema ket ar mod*
Ez ia plac'h da glask ar pot.

382 *Ma Zalver ar bed,*
Nag a blac'h koant' zo eat da c'hrek!
Ma-z-afe kemend ho deuz c'hoant,
Ez afent holl kant ha kant.

383 *Ar big a grog en he skouarn.*

384 *Abarz e vezo fin ar bed*
Ar falla douar gwella ed,
Ar falla merc'h gwella dimeet,
Hag ar besterd arok oc'h ober tro 'r veret.

III.

385 *Easoc'h dimezi*
Evit sevel ti.

386 *Aliesoc'h den dimezet*
Evit den plaset ezet.

387 *Ne-z-euz ket a koz votez*
Na gav he farez,
'Met devez e vez

388 *Ann truillo,*
Ar merc'het brao,
A gav fred ato.

389 *Ann dud iaouank a gav gat-he*
A gouez ann aour deuz beg ar gwe,
Ha padal ann deliou a gouez
Da ober plaz d'ar re-nevez.

390 *Eur vodenn skao*
Pa vez gwisket e vez brao.

391 *Ann dimeziou great a-bell*
Na int nemet touriou ha kestel.

392 *Ann dimeziou a ziabell*
A c'halv eun tiik eur c'hastel.

379 Jamais fille sage, — sage longtemps ne reste
En hantant les garçons, ni meilleure ne devient.

380 En voulant monter trop haut
Fillette bas descend.

381 Jusqu'à ce jour ce n'est la mode
Que fille aille quérir garçon.

382 Mon Sauveur du monde,
Combien de jolies filles sont entrées en ménage !
Si celles qui le désirent le pouvaient,
Toutes, par centaines, se marieraient.

383 La pie lui pince l'oreille. (C.-à-d. : Elle meurt d'envie de se marier.)

384 Avant qu'arrive la fin du monde,
La plus mauvaise terre produira le meilleur blé,
La plus mauvaise fille sera la mieux mariée,
Et les bâtards seront en tête (de la procession), pour faire le tour du cimetière.

III.

385 Il est plus facile de se marier
Que d'élever maison.

386 Plus commun est homme marié
Qu'homme dans l'aisance placé.

387 Il n'est savate
Qui ne trouve sa pareille,
A moins qu'on ne l'ait brûlée.

388 Les guenilles,
Les belles filles,
Trouvent toujours à se placer.

389 Les jeunes gens s'imaginent
Qu'il tombe de l'or du haut des arbres,
Tandis qu'il n'en tombe que des feuilles
Pour faire place aux feuilles nouvelles.

390 Un bouquet de sureaux
Quand il est vêtu semble beau. (C.-à-d. : la toilette corrige la laideur.)

391 Les mariages faits au loin
Ne sont que tours et châteaux.

392 Se marie-t-on au loin,
Une cabane s'appelle un château.

393 *Dimezet eo Iann Billenn*
Da Ianned Truillenn.

394 *E Breiz ann naoun gand ar zec'het*
A vo c'hoaz aliez dimezet.

395 *Et int da frita museged gand paourentez.*

396 *Frita laouen ar baourentez*
War ar bilig ar garantez.

397 *Evid eur boanigen*
Kant madigen.

398 *N'e ket ar viloni*
A laka ann druzoni.

399 *N'e ket bleo melen ha koanteri*
Eo a laka ar pod da virvi.

400 *Karout gened na bad ket pell;*
Karout honestis a zo well.

401 *Bleo gwenn ha lunedo*
Na blijont ket d'ar merc'hejo.

402 *Divalo daou den a kafet*
Eo potr hep barv ha plac'h barvek.

403 *Araok sonj da zimezi,*
Red eo d'id kaout eun ti
Ha douar diout-hi.

405 *Pep ki*
A zo hardiz en he di.

IV.

404 *Dimez da vab pa giri*
Ha da verc'h pa c'helli;
Gwelloc'h eo dimezi merc'h
Eget kaout anken warlerc'h.

406 *Evid reiza ar bleizi*
Ez eo red ho dimezi.

407 *A ziwar moueng ar gazeg a ve paked ann eubeulez.*

408 *'Vit ma krizet eun aval mad*
Na eo ket kollet he c'houez vad.

393 Jean Chiffon a épousé
Jeanne Guenille.

394 En Bretagne la faim à la soif
Se mariera souvent encore.

395 Ils sont allés frire ensemble la gêne et la pauvreté.

396 Frire la vermine de la pauvreté
Sur le poêlon de l'amour.

397 Pour une petite peine
Cent douceurs.

398 Ce n'est laideur
Qui engraisse l'homme.

399 Blonds cheveux et gentillesse
Ne font bouillir la marmite.

400 Aimer beauté longtemps ne dure,
Mieux vaut aimer honnêteté.

401 Cheveux blancs et lunettes
Ne plaisent aux fillettes.

402 Les deux plus vilains hommes qu'il y ait,
Garçon sans barbe et fille barbue.

403 Avant de songer à te marier,
Il te faut avoir une maison
Et de la terre autour.

404 Tout chien
Est hardi dans sa maison.

IV.

405 Marie ton fils quand tu voudras
Et ta fille quand tu pourras :
Mieux vaut marier sa fille
Qu'avoir des regrets plus tard.

406 Pour ranger les loups
Il faut les marier.

407 C'est par dessus la crinière de la jument que l'on enlève la pouliche.
(C.-à-d. : Il faut savoir plaire à la mère si on veut avoir la fille.)

408 Pour être ridée une bonne pomme
Ne perd point sa bonne odeur [1].

1. Se dit des vieilles femmes.

409 *Ar bank en tan na laker ket*
Dre ma ve ann alc'houe kollet.

410 *Fall eo ar iar ma na eo evid ar c'hillok.*

411 *Eur c'hillok, kement ha va dorn,*
'Zo treac'h d'eur iar kement hag eun ti-forn.

412 *Lamfet ket 'r c'hok digant ar iar,*
Na Iann ar boc'hick digant par.

413 *Ann durzunel a ra truez*
Pa he deuz kolled he farez.

414 *Na euz dimi nemet unan. —*
'Nn hini zime da daou, da dri,
Ez ia d'ann ifern da leski;
'Nn hini zime da dri, da bevar,
Ez ia 'vit biken gand ar gounnar.

V.

415 *Eur benn-herez, pa ve fall,*
A dalv kant skoet war eun all.

416 *Eur penn-her hag eur benn-herez*
A ra aliez gwall diegez.

417 *E-tre ann dimi hag ar c'heuz*
N'euz nemet treuz ar c'hleuz,
Ha pa vo zellet mad
N'euz nemet treuz eur votez-koat.

418 *Ar re a zo dizher*
Ho deuz poan ha mizer.

419 *Ar re ho deveuz bugale*
Ho deveuz poan hep dale.

420 *Bugale vihan, — poan vihan;*
Bugale vras, — poan vras.

421 *Nep hen euz greg ha bugale*
A dle ive turlutud d'he.

422 *E-touez ann truillou hag ar pillou*
E saver ar vulgaligou.

423 *Dibaot lez-vamm a gar ive*
Bugale all keit hag he-re.

409 Le coffre au feu ne se jette
Parce que la clé en est perdue [1].

410 Mauvaise est la poule si pour le coq elle n'est.

411 Un coq, pas plus gros que mon poing,
Vient à bout d'une poule grosse comme un four.

412 Vous n'enlèverez pas le coq à la poule,
Ni Jean le rouge-gorge à sa compagne.

413 La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

414 Il n'y a de (bonnes) fiançailles qu'une fois.
Celui qui se fiance à deux, à trois,
Va brûler en enfer;
Celui qui se fiance à trois, à quatre,
Le diable l'emporte à tout jamais.

V.

415 Une fille unique, mauvaise fût-elle,
Vaut cent écus de plus qu'une autre fille.

416 Un fils unique et une fille unique
Font souvent mauvais ménage.

417 Entre mariage et regret
Il n'y a que l'épaisseur d'une haie,
Si l'on y regarde de près,
Il n'y a que l'épaisseur d'un sabot.

418 Ceux qui sont sans enfants
Ont peine et misère.

419 Ceux qui ont des enfants
Ont peine sans tarder.

420 Petits enfants, — petite peine;
Grands enfants, — grande peine.

421 Qui a femme et enfants
Leur doit aussi de *l'agrément*.

422 C'est parmi loques et guenilles
Que l'on élève les petits enfants.

423 Rarement belle-mère aime aussi
Les enfants d'une autre autant que les siens.

1. Se dit des veuves.

424 *Endann tri de a skuiz peb den*
Gant glao, gant greg ha gant estren.

425 *Iena daou dra' zo en ti,*
Daoulin ann ozac'h ha fri ar c'hi.

426 *C'houez ann tin hag al lavand*
A zo gant ar merc'het iaouank;
C'houez ar banal mogedet
A zo gant merc'het dimezet.

427 *C'hoant dimezi ha beva pell*
Hen euz peb Iann ha peb Katell;
Dimezet int, pell e vevont,
Holl war ho giz e karfent dont.

428 *Ar c'hreg a zo berr a lostenn* [1].

429 *Kaout boutou berr.*

430 *Kaout marc'h rouz.*

431 *Kaout marc'h Hamon.*

432 *Marc'h Hamon zo eat da Vrest*
Dishual ha digabestr,
War ar vein, war ann drein,
Hag ann hini goz war he gein.

433 *Kuzul greg hag heol a bred*
Gwez a vent mad, gwez na vent ket.

434 *Daonet a vo ma c'hiez...*
Lavaret n'e ket diez.

435 *Da c'hrek vad gwella gwisiegez*
Eo gouarn mad he ziegez.

436 *Da vont da zougen ar Werc'hez*
E ranker prena dantelez.

1. Cette locution proverbiale s'applique aux femmes jalouses, parce que, remuantes, toujours aux aguets, il semble naturel qu'elles soient *court-vêtues*, pour que rien n'embarrasse leur marche et qu'elles puissent suivre ou rechercher facilement les traces de celui qu'elles supposent infidèle.

Les trois locutions et le dicton suivants s'appliquent indifféremment à l'homme ou à la femme que tourmente la jalousie. *Avoir courtes chaussures* me paraît répondre, à une nuance près, à l'expression française *être dans ses petits souliers*, éveillant dans l'esprit l'idée de gêne, de contrainte, de situation critique. Si, ne prenant pas garde au sens figuré des mots, on ne veut s'attacher qu'à leur signification propre, on comprend de reste que, par suite des continuelles allées et venues des jaloux, les pieds doivent leur enfler, et que toutes chaussures finissent à la longue par leur sembler courtes et étroites. Mais quel est *le cheval roux, le cheval d'Hamon* dont il est ici question? Tout me porte

424 Au bout de trois jours chacun se fatigue
De la pluie, de sa femme et de l'étranger.

425 Les deux plus froides choses qui soient à la maison
Sont les genoux du maître et le museau du chien.

426 Senteur de thym et de lavande
Accompagne les jeunes filles ;
Senteur de genêt enfumé
Accompagne les femmes mariées.

427 Désir de se marier et de vivre longtemps
Tourmente tout Jean et toute Catherine ;
— Ils sont mariés, ils vivent longtemps,
Tous voudraient revenir sur leurs pas.

428 La femme au jupon court.

429 Avoir courtes chaussures.

430 Avoir le cheval roux.

431 Avoir le cheval d'Hamon.

432 Le cheval d'Hamon est allé à Brest
Sans entraves et sans licol,
Sur les pierres, sur les épines,
Portant la vieille sur son dos.

433 Conseil de femme et soleil matinal
Tantôt sont bons, tantôt ne le sont pas.

434 Ma chienne sera damnée...
A dire ce n'est malaisé.

435 Pour la femme de bien la science la meilleure
Est de bien gouverner sa maison.

436 Pour aller porter la Vierge,
Dentelles il faut acheter.

à croire qu'il faut voir en lui le fameux Bayard, le cheval de Renaud, fils d'*Aimon*, par allusion à la bouillante activité de cet animal qui, pendant la carrière agitée de son maître, ne connut jamais ni trève ni repos. Le nom du cheval *Bayard* lui vient de sa couleur rouge brun, par le bas-latin *baiardus*, qualificatif que les Bretons traduisent souvent par *rouz*. D'un autre côté, Bayard n'occupe pas seulement une place importante dans les récits des conteurs, mais, dans le *Buez ar pevar mab Emon*, l'œuvre poétique la plus répandue, sans contredit, dans les chaumières bretonnes, la force, la vigilance et, surtout, l'infatigable ardeur de l'incomparable animal, sont constatées presque à chaque page. Si la double assimilation que je propose était admise, monter le cheval *roux*, monter le cheval d'*Hamon*, ou mieux d'*Aimon*, reviendrait donc à dire qu'il n'est plus de repos, de tranquillité, de bonheur possibles, pour celui qui se laisse emporter par la jalousie.

437 *Bez fur, pa n'oud koant,*
Diskouez ez peuz skiant.

438 *Greg a labour en he zi*
Ne vez kals hano anezhi.

439 *Gwell eo eun dorz-vara war ann daol evit eur mezelour war ar prenestr.*

440 *Gwelloc'h pensell evit toull.*

441 *Gwell eo eur guden mad-nezet*
Evit na eo eun ti skubet.

442 *N'euz tiegez*
Hep buanegez.

443 *Pa vez kouez, dorniat, arat,*
Ema ar vreg en hi loariat;
Pa vez forniat, iod ha krampoez,
Penn ar vreg triflet a vez.

444 *Eur c'hoari gaer e vez e ti*
Mar euz kigel o komandi.

445 *Elec'h ma vez eur c'hillok ne gan ket ar iar.*

446 *Pa vez brasa ar brezel e vez tosta d'ar peoc'h.*

447 *N'euz baz spern na baz lann*
Evit harpa oc'h baz Iann.

448 *Pa ez pezo tanveet ar zouben, te he c'havo mad.*

449 *Dalc'h-mad, Iann!*
Te vo duk e Breiz.

VI.

450 *Tog pe boned 'zo gan-e-hoc'h,*
Tres eun dogan 'zo war-n-hoc'h.

451 *Iann-Iann! Iannik-Iann!*
Iann diou-wech Iann!

452 *Iann eo,*
Iann e vo.

453 *Ema va lod e peb-hini*
Kent am bezo bet va-hini.

454 *Ema va lod e kant*
Ken am bezo bet va c'hoant.

437 Sois sage, puisque tu n'es jolie,
Montre que tu as de l'esprit.

438 Femme qui travaille à la maison
Ne fait pas souvent parler d'elle.

439 Mieux vaut tourte de pain sur la table que miroir sur la fenêtre.

440 Mieux vaut morceau que trou.

441 Mieux vaut écheveau bien filé
Que maison balayée.

442 Point de ménage
Sans querelles.

443 A-t-elle buée, battage de blés, travaux de charrue,
La femme est dans ses mauvaises lunes;
A-t-elle pain à cuire, bouillie et crêpes à apprêter,
La femme a la tête sens dessus dessous.

444 A la maison sera brouille,
Si maîtresse est la quenouille.

445 Où est coq poule ne chante.

446 Plus on est au fort de la guerre, — plus on est proche de la paix.

447 N'est bâton d'épine ou de jan [1]
Qui résiste au bâton de Jean.

448 Quand tu auras goûté la soupe, bonne tu la trouveras.

449 Tiens bon, Jean !
Tu seras duc en Bretagne.

VI

450 Que vous portiez chapeau, bonnet,
Mine de c... vous gardez.

451 Jean-Jean ! Jeannot-Jean !
Jean deux fois Jean !

452 Jean il est,
Jean il sera.

453 J'ai ma part de chacune
En attendant que j'aie femme à moi [2].

454 J'ai ma part de cent
Jusqu'à ce que mienne soit ma belle.

1. Ulex europæus, L.
2. C'est la réponse des don Juan en sabots du Léon et de la Cornouaille aux sermonneurs qui leur parlent de prendre femme.

455 *Na eo ket brao*
Beza dogan,
Pa ve bazado
Goude koan.

456 *Dogan hag a oar*
A ia rag enep d'ar c'hloar;
Dogan ha na oar ket
N'hen euz baradoz ebet.

457 *Ac'hanta, Iann al Leue!*
Paket out bet adarre.

VII.

458 *Pa vez ann avel e gevret,*
A zav c'hoant c'hoari d'ar merc'het.
-- Fors d'ann avel beza pe roud,
Atao emaint e goud.

459 *Ar ralla tra a ia en hent*
A zo eur pe-moc'h hep roc'hal,
Eur c'hi hep trotal,
Diou vaouez hep kaozeal.

460 *E-leac'h ma-z-euz diou vaouez e vez marc'had, eleac'h ma-z-euz* ~~*tri*~~ tier *e vez foar.*

461 *Ann taol eo ar pounera,*
Penn maouez ar c'haleta.

462 *Er fourniou-red, er milinou,*
E vez klevet ar c'heloiou;
Er poullou hag er sanaillou
E vez klevet ar marvaillou.

463 *Ann hini avantur he vreg,*
E leac'h unan hen euz deg.

464 *Grac'h klemmuz,*
Grac'h paduz.

465 *Ann hini goz a lamm en dour*
Hag a bed Doue d'he zikour.

466 *Ar vreg, ann arc'hant hag ar gwin,*
Ho deuz ho mad hag ho binim.

467 *Karout ar merc'hed hag ar gwinn,*
A denn, peurvuia, da wal finn.

455 Ce n'est agréable
D'être c...,
Quand le bâton joue
Après souper.

456 C... qui sait l'être
Va malgré tout au ciel,
C... qui l'ignore
N'a point de paradis à attendre.

457 Hé bien donc, Jean le Veau !
Te voilà pincé de nouveau.

VII.

458 Quand le vent souffle du sud-est,
Désir de folâtrer s'élève au cœur des femmes.
— Souffle le vent où il voudra,
Elles sont toujours en goût.

459 Ce qu'il y a de plus rare sur la route,
C'est un cochon qui ne ronfle pas,
Un chien qui ne trotte pas,
Deux femmes qui ne causent pas.

460 Où il y a deux femmes, marché; où il y en a trois, foire.

461 Ce qu'il y a de plus lourd, — c'est un coup,
De plus dur, — une tête de femme.

462 Au four banal, au moulin,
On entend les nouvelles ;
Au lavoir et dans les greniers
On entend les commérages.

463 Qui *aventure* sa femme
Au lieu d'une en trouve dix.

464 Vieille qui geint,
Vieille qui longtemps dure.

465 La vieille saute dans l'eau
Et prie Dieu de la secourir.

466 La femme, l'argent et le vin,
Ont leurs vertus et leur venin.

467 Aimer les filles et le vin,
Presque toujours entraîne triste fin.

468 *Ar gragez, siouaz! hag ar gwinn*
'Lak' ann tiegez war ann tu gin.

469 *Greg a zo kustum da eva*
A bep hent holl ne dalv netra;
Ouc'h peb honestis e serr dor,
Hag ouch peb pec'hed e tigor.

470 *Eur goaz dre 'n em vezvi*
Hag eur c'hreg dre c'hoari
A skarz buhan madou ann ti.

471 *Greg a ev gwin,*
Merc'h a goms latin,
Heol a sav re vintin,
A oar Doue pe gwall fin.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. SALVET.

---

468 Les femmes hélas ! et le vin
Bouleversent un ménage.

469 Femme habituée à boire
Sous aucun rapport ne vaut rien;
A toute vertu elle ferme sa porte
Et l'ouvre grande à tout péché.

470 Un homme en s'enivrant,
Une femme en s'amusant
Ont tôt fait de ruiner la maison.

471 Femme qui boit du vin,
Fille qui parle latin,
Soleil qui se lève trop matin,
Dieu sait quelle sera leur triste fin.

Recueilli et traduit par L. F. SAUVÉ.

MÉLANGES.

SUPPLÉMENT

A LA LISTE DES MOTS RELEVÉS SUR LES MONNAIES GAULOISES.

Mon cher collaborateur,

Je m'empresse de vous signaler quelques noms que j'ai eu la bonne chance de relever sur des monnaies gauloises ; celles-ci m'ont été communiquées longtemps après le petit supplément que j'avais déjà donné à la suite de ma première liste.

ANDV..... denier d'argent portant au revers un cavalier, montant un cheval qui foule un homme sur ses pieds. La légende, malheureusement incomplète, ne permet de lire que les quatre premières lettres. *Cab. de Fr.* trouvé en Poitou.

CVPINACIOS-VLATOS. Denier d'argent. *Id. Id.*

LEMMISOEXSC. *Idem.* Trouvé en Poitou.

NERCOD.-NERCOD. Ce dernier trouvé au nombre de plusieurs exemplaires en Poitou, parfaitement lisible, permet de compléter et de rectifier la légende ...ERCOS, adoptée par M. Hucher : il faut renoncer définitivement à y voir la fin de l'ethnique AVLERCOS.

VLATOS. Voy. CVPINACIOS.

VRIPPANOS. Æ. trouvé en Saintonge. Ce petit bronze a quelqu'analogie avec les monnaies de LVCIOS qui sont peut-être des *Petrocorii*.

Bien à vous, A. DE B.

SONIG.

I.

Bars ann ti korn, en mene Bre,
Tra la la la, tra la la la.
Me 'meûs choazet 'r vestres neve.

CHANSONNETTE.

I.

Dans la maison du coin, sur la montagne de Bré,
Tra la la la, tra la la la !
J'ai choisi une nouvelle amie.

Met eman ter lew euz ma zi,
Tra la la la, Tra la la la.
Ha pa ve c'huec'h, monet a rinn.
— Demad d'hec'h, ma dous penheres,
Setu me deut d'ober al lez;
D'ober al lez ha d'ho koulenn
Digant ho mamm, ho kwir berc'henn;
Digant ho mamm hag ho lez-tad,
Digant kement a gar ho mad.
— Petra a rafac'h ganen-me ?
Me'zo ur plac'hig dibourve;
Me n'am eûs ti newe na koz,
Na gwele da gousket en noz.
— Evel ar gwenan a refomp,
N'ho defe tra pa gomansont.
A neubeudo 'kargont ho zi,
Ni raï' iwe, ma dous Mari.
Ewit un nozwes da dremen,
Ni a gousko war ar radenn :
Ha 'benn un diou pe un ter noz,
Ni gousko en ur gwele-kloz.

Mais elle est à trois lieues de ma maison,
Tra la la la, tra la la la!
Y en eût-il six, j'irai (la voir).
— Bonjour à vous, ma douce penherès,
Me voici venu pour vous faire ma cour ;
Pour vous faire ma cour et vous demander
A votre mère, votre vraie maîtresse.
A votre mère et à votre beau-père
Et à tous ceux qui vous veulent du bien.
— Que feriez-vous avec moi?
Je suis une pauvre fille sans fortune ;
Je n'ai de maison, ni vieille ni neuve,
Ni de lit, pour y coucher, la nuit.
— Nous ferons comme les abeilles,
Qui n'ont rien pour commencer.
Peu à peu elles emplissent leur maison ;
Nous ferons ainsi, ma douce Marie.
Pour passer notre (première) nuit,
Nous coucherons sur la fougère ;
Et au bout de deux ou trois nuits,
Nous coucherons dans un lit clos.

II.

Ann dud iaouank, pa dimezont,
Na ouzont ket petra' reont.
Hi na gomprenont ket er-vad
Eo rèd kât kawel d' luskellad ;
Eo rèd kât kawel ha pod-iot,
Ha bleud gwinis en ur chipod.
Ann dud iaouank, pa dimezont,
Ober ur jardinn a dleont,
Ha lakâd en-hi tri seurt plant,
Louzou melkoni ha tourmant;
Louzouenn ar basianted,
Ha mont alies d'hi gwelet.
Ann dud iaouank, pa dimezont,
Na ouzont ket petra 'reont.
Me gred er-vad e sonj gant-hê
'Kouez 'nn aour melenn a veg ar gwe,
Hag eo ann delio koz a ve,
Da ober plaz d'ar re neve...

Kanet gant Marc'harit Fulup, euz a Blunet (Aodou ann-hanter-noz), ar bemzek a viz Eost, 1870.

II.

Les jeunes gens, quand ils se marient,
Ne savent pas ce qu'ils font.
Ils ne comprennent pas bien
Qu'il faut avoir berceau pour bercer ;
Qu'il faut avoir berceau et pot à bouillie,
Et de la farine de froment dans un autre pot.
Les jeunes gens, quand ils se marient,
Doivent faire un jardin,
Et y mettre trois sortes de plantes,
De l'herbe de mélancolie et de tourment,
De l'herbe de patience,
Et aller souvent lui rendre visite.
Les jeunes gens, quand ils se marient,
Ne savent pas ce qu'ils font.
Je crois qu'ils s'imaginent
Que l'or jaune tombe du sommet des arbres;
Et ce sont les vieilles feuilles qui tombent,
Pour faire place aux nouvelles ! —

Chanté par Marguerite Philippe, de Pluzunet (Côtes-du-Nord), le 15 août 1870.

LE MYSTÈRE DES TROIS ROIS A VANNES.

Dans la préface de son édition du mystère de sainte Tryphine, M. Luzel a réuni quelques documents relatifs aux efforts faits dans le courant du siècle dernier par le clergé et la magistrature bretonne pour parvenir à la suppression des représentations théâtrales populaires dans les campagnes.

L'excessive crudité de certaines situations dramatiques aurait été une justification suffisante de ces rigueurs. On sait que dans le mystère breton de sainte Nonne publié par M. l'abbé Sionnet le fait le plus important et qui sert comme de pivot à tout le drame est un viol, et que ce viol a lieu sur la scène même. Il y a longtemps qu'on ne joue plus ce mystère de sainte Nonne; le texte publié par M. l'abbé Sionnet a depuis longtemps cessé d'être intelligible, et nous devons à l'obligeance de M. Luzel la communication d'une rédaction plus récente, probablement du siècle dernier, où les couleurs trop hardies ont été adoucies avec un certain succès. Mais on vend encore à Vannes le texte français d'un mystère des trois rois, où la sainte Vierge accouche sur le théâtre [1], et j'ai rencontré à Vannes des gens qui avaient vu jouer ce mystère.

Il en a existé une rédaction en breton vannetais; je ne l'ai pas entre les mains. Mais j'en ai sous les yeux une leçon expurgée, malheureusement incomplète. Elle avait 24 pages. Le premier feuillet et les quatre derniers manquent. Restent 14 pages qui terminent une brochure appartenant au grand séminaire de Vannes et intitulée : *Guærzænneu santel, é bèrhonæc Guénétt, de voutt cannett lyéss, é-spéciale ér Hatéchimeu. Diskein a rintt bihuein érhatt, hag ind a lamou hag er vro er Hannæneu dizonæste. — Courigétt, criskétt, ha notétt forh æss* (chansons pieuses en breton de Vannes, à chanter souvent spécialement dans les catéchismes. Elles enseignent à bien vivre et elles ôteront du pays les chansons déshonnêtes. — Corrigé, augmenté, et avec une notation musicale facile à lire). Vannes, Vincent Galles, 1734, in-8°, 134 pages [2].

Le fragment du mystère des trois rois qui termine ce volume est précédé d'une préface en breton dont voici quelques extraits :

Ce qui empêche les pauvres gens de profiter de la farce sainte des trois rois

1. *Pastorale sur la naissance de Jésus-Christ avec l'adoration des mages et la descente de l'archange saint Michel aux Limbes,* revue et corrigée, dédiée aux dévots à l'enfant Jésus par frère Claude Marie, hermite de la province de saint Antoine. Vannes, J.-M. Galles, sans date, in-12, 48 pages.

2. Je dois communication de ce volume à M. le supérieur du grand séminaire de Vannes que je prie d'agréer mes remercîments.

(s'il y a un petit bien quelconque à tirer du théâtre), c'est en premier lieu qu'au milieu de la troupe des acteurs il y a une fille, ou, pis encore, un homme déguisé qui représente la vierge Marie, et un garçon qui figure l'enfant Jésus : plus semblable l'un et l'autre à de la canaille qu'à des gens honnêtes.

En second lieu, ils dansent, hélas ! au moment où ils exposent à nos yeux le mystère adorable de l'incarnation. Quoi ! Les trois rois, saint Joseph, les anges, la Vierge, Jésus-Christ ! Mes cheveux se hérissent sur ma tête ! Ma plume même, saisie d'horreur, refuse d'écrire !

En troisième lieu on voit cette bande de gredins s'enivrer avec l'argent des bonnes gens, peut-être même se battre ; puis ils donnent une partie de balle à laquelle prennent part les hommes de deux ou trois paroisses ; enfin toute la jeunesse se met à danser.

Quels crimes après la vie sainte des trois rois en face de la chrétienté ! Quels péchés pour ceux qui peuvent et doivent empêcher ce mal et qui le supportent !

Tout au moins j'invite les curés, les confesseurs, les prêtres, les pères, les mères, les maîtres, à huer, à chasser par la parole et au besoin par des coups tous ceux qui joueraient de nouveau la vie des trois rois de cette façon blamâble ; et je demande aux acteurs, en paiement de ma peine ou plutôt pour l'amour de Jésus notre Sauveur, de faire tout ce que je marque ici pour eux. Le Seigneur Dieu sera honoré ; eux auront du mérite en ce monde et une récompense dans l'autre.

L'auteur conclut par la suppression des rôles de la Vierge et de l'enfant Jésus. Il remplace par une statue d'albâtre ou de bois l'actrice ou l'homme déguisé en femme qui représentait la Vierge. L'enfant Jésus ne doit paraître qu'après sa naissance couché dans son berceau ; comme la Vierge, c'est une statue. Avant de commencer on met ces deux statues derrière un rideau qu'on tire quand doit avoir lieu l'adoration des mages.

Il reste douze rôles : Hérode, un écuyer, les trois mages, Joseph, les anges Gabriel et Michel, un soldat, Lucifer et deux autres démons.

Le costume de chacun est décrit minutieusement. Voici par exemple le costume d'Hérode :

Une chemisette bordée d'or, des culottes, des bas, des souliers blancs, des gants jaunes, un beau sabre attaché à un ruban de soie bleue, une cravate de toile, une robe de chambre dont les manches sont fendues jusqu'au coude, un bonnet de velours bleu avec trois boutons d'or au sommet, une couronne de fer-blanc faisant bordure, ses cheveux cachés dessous, un bâton royal ou sceptre jaune dans la main droite.

Balthasar, le premier roi mage, porte :

Une chemisette, des culottes, des bas rouges, des souliers noirs, des gants

blancs sans épée, un ruban de soie noire autour du cou, une robe de chambre sans manches, une couronne fermée jaune, les cheveux frisés et poudrés, un sceptre blanc dans la main droite.

Mais il ne paraît pas que les acteurs bretons d'aujourd'hui s'imposent d'aussi grands frais de toilette. Quelqu'un qui me racontait avoir vu représenter la pièce non expurgée, dont le texte français se vend encore, me disait que le rôle de la Vierge était joué par un paysan qui avait simplement, et pour tout costume, mis sur ses habits une chemise de femme; il n'avait pas même quitté son chapeau noir à larges bords.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE BRETAGNE.

La *Revue des Sociétés Savantes* a donné récemment (5e série t. V, p. 165 et suiv.) la liste des Sociétés Savantes des départements correspondant avec le ministère de l'instruction publique en 1873. Nous croyons utile de lui emprunter et de reproduire ici les indications de celles de ces Sociétés qui appartiennent aux départements bretons.

Côtes-du-Nord. — Société archéologique du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc, fondée en 1842; a publié 5 volumes de Mémoires et de Bulletins, ainsi que des Documents historiques.

Société d'Émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc, fondée en 1861 et autorisée en 1866 ; a publié 9 volumes in-8 de Bulletins et Mémoires.

Société d'Emulation de Dinan, fondée en 1862 ; a publié un volume d'Annales in-12 (1862-1863).

Finistère. — Société académique de Brest fondée en 1858 et autorisée en 1859 ; publie chaque année un Bulletin.

Ille-et-Vilaine. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes, fondée en 1846 et réorganisée en 1863 ; a publié 7 volumes de Bulletins ou Mémoires.

Loire-Inférieure. — Société académique du département de la Loire-Inférieure, à Nantes, fondée en 1798 et autorisée en 1831 ; a publié 47 volumes d'Annales.

Société d'Archéologie de Nantes, fondée en 1845; a publié 11 volumes de Bulletins 1857-1871.

Morbihan. — Société polymathique du Morbihan, à Vannes, fondée en 1826 et autorisée en 1831 ; publie, depuis 1857, un Bulletin semestriel.

A ces Sociétés il faut ajouter la Société archéologique du Finistère récemment fondée (cf. p. 146) et qui publie un Bulletin mensuel depuis avril 1873.

BIBLIOGRAPHIE.

Celtes, Gaulois et Francs, Lettres au Dr Broca, par Alexandre BERTRAND, membre de la Société des Antiquaires de France. 45 pages in-8° avec 2 cartes. (Extrait de la *Revue d'Anthropologie.*)

Le nom de M. Alexandre Bertrand est bien connu des archéologues ; il suffit de rappeler son mémoire sur les monuments dits celtiques de la Gaule, couronné en 1862 par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Comme directeur de la *Revue Archéologique* et surtout comme conservateur du Musée Gaulois et Gallo-Romain de Saint-Germain, il a entre les mains tous les matériaux relatifs à l'archéologie de l'ancienne Gaule. Ses travaux méritent donc à un haut degré l'attention des hommes compétents. La brochure dont nous rendons compte est extraite de la *Revue d'Anthropologie* et semble résumer une communication faite par l'auteur à la Société d'Anthropologie : elle a pour but de déraciner de vieux préjugés : « une nouvelle campagne contre les *celtisants* m'a paru nécessaire » dit M. Bertrand.

Pourtant la première partie de la brochure de M. B., consacrée à des considérations de critique historique, ne nous semble pas apporter beaucoup de nouveau à la question celtique. M. B. développe cette opinion que les témoignages des anciens sur les Celtes doivent être datés et pesés, qu'il ne faut pas citer indistinctement les témoignages des écrivains des différents siècles. Ce sont là les règles les plus élémentaires de la critique historique. Sont-elles donc bien peu connues à la Société d'Anthropologie pour que M. B. ait cru nécessaire d'insister avec autant de force sur ce point ? Quoi qu'il en soit, il montre en fort bons termes, par des exemples empruntés aux témoignages de l'antiquité sur les Celtes, comment il faut faire le départ des renseignements certains et des renseignements vagues, comment il faut établir la date, la valeur et la por-

tée d'un texte. M. B. étudie ensuite un passage connu de Tite-Live (V, 34) où l'historien latin fait partir de Bourges l'expédition gauloise dans l'Italie du Nord et la colonisation de ce dernier pays par les Gaulois. Il n'a pas de peine à montrer les contradictions de ce récit. Mais nous sommes un peu étonné de l'entendre parler de « la thèse généralement acceptée aujourd'hui de la colonisation des Noriques et de la Vindélicie, de la Rhétie et de la Cisalpine, probablement de l'Helvétie, par des Gaulois du centre de la Celtique de César ». Quand une semblable thèse a contre elle l'opinion d'un homme qui comme Jacques Grimm fait autorité pour l'ethnographie ancienne de l'Europe, on ne peut pas dire qu'elle soit « généralement adoptée ». Il nous semble même qu'on a souvent regardé le récit de Tite-Live comme une fable. Il y a plus d'un siècle qu'un écrivain français, qui ne manquait pas de critique, en faisait ressortir les inconséquences (Du Buat : *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, t. I, p. 13-50, Paris, 1772), et dans notre siècle même M. F.V. Vincent a écrit une dissertation spéciale *De l'invraisemblance du récit de Tite-Live concernant le passage et l'établissement des Gaulois en Italie* [1].

M. B. ne nous semble même pas avoir insisté avec assez de force sur les contraditions du récit de Tite-Live. Tite-Live avait certainement connu des récits légendaires sur l'invasion des Gaulois en Italie, arrivés non pas de l'Ouest, mais de l'Est. Le point de départ des Gaulois était-il déjà changé dans la tradition populaire, ou le fut-il par Tite-Live, qui crut sagement corriger la légende ? on ne peut le savoir ; mais son récit contient des contradictions qui ne peuvent s'expliquer que par une transformation de ce genre. Notamment ce passage que M. B. passe sous silence : *ipsi per Taurinos saltusque Juliæ Alpis transcenderunt*. Les *Taurini* qui ont laissé leur nom à Turin sont à l'Ouest et les Alpes Juliennes à l'Est ! Le nom des Alpes Juliennes, laissé ici par l'inadvertance de Tite-Live, est un débris de l'ancienne et véridique légende tronquée par l'historien latin et les *Taurini* y ont vraisemblablement usurpé la place des Taurisci, peuples du Noricum. Peut-être même *Taurini* est-il une faute du copiste ou une erreur de lecture pour *Taurisci*.

Ce passage a une curieuse histoire dans les éditions de Tite-Live, et on peut voir par là combien il est nécessaire, dans les recherches d'érudition, de ne pas s'en tenir au texte courant et consacré, mais de se renseigner aux éditions critiques qui donnent les variantes. Le texte que nous avons cité est celui des manuscrits et des éditions des XVe et XVIe siècles (à cela près qu'on rencontre une fois *juriæ*). Mais la contra-

1. Dans son ouvrage *Recherches sur l'origine des Boïes*, Paris, 1843.

diction qu'il renferme empêchait d'y voir la bonne leçon : les Taurins et les Alpes Juliennes sont aux extrémités opposées du demi-cercle formé par les Alpes. *Verum Alpes Juliæ in Pannoniam, non in Galliam ducunt,* comme s'écrie un commentateur embarrassé. On corrigea donc le passage pour en faire disparaître les Alpes Juliennes. Au XVIe siècle, les éditeurs avaient l'honnêteté de mettre cette conjecture seulement en note et de respecter dans le texte la leçon unanime des manuscrits : mais plus tard la conjecture pénétra dans le texte et la véritable leçon ne figura plus que dans les variantes rarement lues. Chaque éditeur corrige à sa façon et l'on trouve tout, sauf la leçon véritable. Drakenborgh (Stuttgart 1821) donne : *ipsi per Taurinos saltusque invios Alpes transcenderunt;* Alschefski (Berlin, 1841) : *ipsi per Taurinos saltusque Graios Alpis transcenderunt;* Madvig (Copenhague, 1861) : *ipsi per Taurinos saltusque Duriæ* [?] *Alpes transcenderunt.* C'est sans doute par suite de cette conspiration des éditeurs modernes contre le texte primitif de Tite-Live que cet instructif passage a échappé à M. Bertrand, comme il avait déjà échappé à du Buat et à M. Vincent.

M. B. arrive ensuite à la question archéologique. Ses longues et consciencieuses recherches l'ont amené à des résultats importants. Il constate, par les objets et par les monuments que le sol nous a conservés, l'existence de trois groupes humains distincts dans notre pays, et il établit nettement la démarcation qui sépare la contrée où l'on trouve des dolmens de celle où l'on trouve des tumuli. « A l'ouest, les *dolmens* et tumulus à chambres mégalithiques contenant exclusivement des objets en pierre ou en bronze, mais le plus souvent en pierre, *jamais en fer* ; à l'est, les tumulus agglomérés à noyau de pierre, formant de véritables cimetières et ayant pour caractéristique la présence, déjà abondante, du fer (d'armes en fer surtout), à côté de nombreux bijoux et ustensiles en bronze, et l'absence presque complète d'armes et d'objets en pierre [1]. » Pour M. B. ces tumuli sont l'œuvre des Gaulois et l'introduction du fer marque leur arrivée dans le pays auquel ils devaient donner leur nom.

Si ces faits ne sont pas contestés par les archéologues, ils ont une grande importance pour l'ethnologie de l'ancienne Gaule. Mais de ce qu'on peut reconstituer, par les traces de leur passage, l'histoire des migrations humaines, il ne s'ensuit pas que l'on connaisse leur nom et leur race, et sur ce point l'histoire et la linguistique peuvent seules prononcer. M. B. semble vouloir distinguer les Celtes des Gaulois, termes

1. La division de ces deux zones est donnée par une ligne qui partant de Namur en Belgique, se dirige parallèlement aux côtes jusqu'à Soissons, pour s'incliner au sud sur Laon, puis sur Lyon où elle se confond avec le Rhône.

qu'on est aujourd'hui habitué à regarder comme à peu près synonymes : peut-être n'y a-t-il là qu'une querelle de mots. Nous devons attendre à cet égard le travail plus considérable dont celui-ci est comme le programme : mais si M. Alexandre Bertrand déclare la guerre aux *celtisants*, nous pouvons l'assurer que le terrain de la linguistique celtique est assez fortement retranché pour que ceux-ci ne craignent pas l'assaut des archéologues et des anthropologistes. H. G.

Examen critique des expéditions gauloises en Italie, sous le double point de vue de l'histoire et de la géographie, suivi de recherches sur l'origine de la famille gauloise et sur les peuples qui la formaient, par M. P.-L. Lemière. (Extr. des mém. du Congrès scientifique de France, 38e session.) Saint-Brieuc, Guyon Francisque, 1873. 68 p. in-8.

Dans ce travail, fruit de plusieurs années de recherches consciencieuses, M. Lemière, déjà connu par des études estimées sur la numismatique gauloise de l'Armorique, fait connaître son opinion sur les Gaulois, et leur arrivée en Occident. — M. Lemière part de ce principe que les Celtes et les Gaulois formaient deux races distinctes ; ceux-là furent suivant lui les habitants primitifs de l'Europe ; ceux-ci d'origine scythique arrivèrent en envahisseurs, et moins nombreux que les vaincus, se mêlèrent à eux plus ou moins selon les localités et les circonstances, et formèrent le groupe considérable des nations occidentales auxquelles les Grecs anciens donnaient le nom de celto-scythes.

Pour M. Lemière l'établissement des Gaulois dans le Nord de l'Italie est une grave erreur historique : pour lui il n'y a pas eu de Gaule cisalpine. Les Gaulois, établis au nord et non à l'occident des Alpes, ne parurent qu'à titre de mercenaires, sans avoir eu d'établissements en Italie : il cherche à démontrer l'impossibilité de retracer les limites de cette prétendue Gaule ; le secours militaire, *payé*, donné indifféremment par des guerriers, divisés entr'eux, à tous les peuples italiques se combattant les uns les autres ; le fait qu'il ne fut pas nécessaire de repeupler le vaste pays que l'on prétend leur avoir été enlevé.

Après avoir recherché les populations gauloises établies dans les Alpes septentrionales et à l'occident de la Germanie, l'auteur suit celles qui étaient établies à l'orient du Rhin : à son avis ce fleuve ne formait pas une limite entre deux races distinctes ; de ses rives jusqu'à celles de la Mer Noire l'Europe était habitée par des nations appartenant toutes à la même famille que les Gaulois de l'occident. L'origine de ces nations dans lesquelles sont compris les Daces et les Gètes, est la race désignée sous le nom de Scythique par les anciens auteurs classiques. En résumé,

les points sur lesquels insiste M. Lemière sont ceux-ci : 1° Les Gaulois de la Transalpine de César ne furent pas les fondateurs des colonies qu'on leur attribue en Germanie, en Thrace et en Asie : les tribus gauloises s'avançant d'orient en occident continuaient encore leur mouvement lors de la présence de César dans la Gaule. 2° Les premiers établissements des Gaulois en Occident et même dans l'Europe orientale remontent à une époque plus reculée qu'on ne le suppose généralement. 3° Avant l'arrivée des Galls ou Scythes, l'Europe était depuis fort longtemps occupée par des populations d'une autre race, les Celtes, ses premiers habitants, auxquels on doit attribuer les monuments megalithiques.

Nous avons voulu exposer ici les principaux points de la thèse soutenue par M. Lemière, sans avoir la pensée de les discuter ni d'en faire ressortir ce qu'il y a de nouveau, et ce qui a déjà été établi par des recherches antérieures. Nous essayerons d'aborder ce sujet dans un travail d'ensemble que nous préparons sur les publications archéologiques et historiques relatives aux origines gauloises, éditées depuis quelque temps. A. DE B.

L'art gaulois, ou les Gaulois d'après leurs médailles, par Eug. HUCHER (2e partie), in-4° de 160 pages, avec de nombreuses gravures intercalées dans le texte. Le Mans, E. Monnoyer, Paris, Rollin et Feuardent, 1873. — Prix : 30 fr.

Les savants qui s'occupent de l'histoire et de l'archéologie des Gaulois n'ont pas oublié le magnifique volume publié par notre collaborateur M. Hucher, volume qui forme la première partie de l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Dans cette seconde partie, l'auteur continue à donner de nouveaux dessins *grossis* des monnaies gauloises qui lui ont été communiquées ; seulement il les augmente beaucoup moins qu'il ne le faisait dans le début et je crois qu'il a pris un sage parti. Grâce à son coup d'œil exercé, et à son crayon si sûr, il est évident pour moi que ses dessins étaient parfaitement exacts, quelle que fût l'échelle de grossissement ; mais pour le public, souvent soupçonneux, les grandes reproductions numismatiques de la 1re partie pourraient inspirer quelque défiance. — Aujourd'hui M. Hucher donne la représentation de 220 pièces, d'or, d'argent et de bronze, dont quelques-unes sont figurées ici pour la première fois.

Le texte de notre confrère contient d'excellentes notes au point de vue de la comparaison des types monétaires gaulois avec des types analogues d'autres peuples, et de leur dégénérescence. Nous recommandons tout particulièrement ce livre à nos lecteurs. A. DE B.

Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du Musée de Douai. Inscriptions. — Cachets d'oculistes. — Empreintes de potiers. — Voies romaines, par Ernest DESJARDINS. II-181 p. in-8°, et XXIV planches hors texte. (Extrait des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai* 2e série. T. XI) tiré à 80 exemplaires numérotés. Paris, Dumoulin, 1873. — Prix : 10 fr.

Si l'on faisait pour toutes les *cités* de la Gaule (nous prenons ce nom dans son vieux sens) ce que M. Ern. Desjardins vient de faire pour *Bagacum Nerviorum*, le chef-lieu de la Cité des Nerviens, on aurait un recueil plus intéressant et plus complet que le *Corpus* établi avec le plus de soin, car il donnerait, pour reprendre les paroles mêmes de M. D., « ce que le grand recueil universel de Berlin lui-même ne saurait offrir au public, c'est-à-dire non-seulement les inscriptions, mais 1° leur explication philologique et historique, et 2° les monuments eux-mêmes, dessinés avec exactitude et présentant par conséquent l'aspect, le caractère et jusqu'à la forme des lettres des documents originaux. »

Bavai est le centre de cette étude. M. D. s'occupe successivement des monuments épigraphiques provenant de Bavai même, monuments dont l'intérêt est seulement historique ; aucune divinité gauloise n'y est mentionnée ; — des cachets d'oculistes romains provenant de Bavai ou des environs ; c'est pour M. D. l'occasion d'un traité complet sur la matière qui complète et rectifie ceux de Sichel et de Grotefend ; — des marques de potier provenant des ateliers de l'ancien Bagacum ; — enfin des voies romaines partant de Bavai au IIe siècle de notre ère. Dans son Introduction M. D. insiste sur la nécessité d'étudier les monuments épigraphiques des anciennes cités gauloises pour connaître l'histoire de la Gaule sous la domination romaine et il indique la méthode à suivre dans les études de cet ordre. En l'absence du manuel d'épigraphie gallo-romaine, son livre peut servir de guide à cet égard. Ainsi à propos d'inscriptions fausses, il expose quelques détails du style épigraphique et montre à quels signes on peut distinguer les inscriptions fausses des inscriptions authentiques.

Ce qui dans ce volume intéresse particulièrement les études celtiques sont les noms de potiers. M. D. en publie plusieurs centaines, et pour les fragments de poterie qu'il a vus lui-même il en donne le dessin dans ses planches, comme il a fait pour les inscriptions. Malgré la confiance qu'inspirent les lectures de M. D., on aime à les vérifier avec les fac-simile des empreintes mêmes. Ceux-ci sont au nombre de 242. Il y a joint dans son texte des noms provenant de listes manuscrites d'anciens collectionneurs du pays ou de l'ouvrage de M. Schuermans (*Sigles Figu-*

lins). M. D. a marqué d'un signe spécial 143 de ces noms qui lui semblaient avoir une physionomie gauloise, et la liste en pourrait être augmentée de noms tels que EXOMN (nº 157) c.-à-d. *Exomni manu* ou *officina* cf. Zeuss Gr. C.², 40, 47; LICNVS (nº 218) qui se rencontre dans l'inscription gauloise d'Autun : LOGIRNI (nº 220); cf. Zeuss 774; LVERICC (nº 226) cf. Zeuss 807.

Il faut également ranger dans cette catégorie les noms de SENNIUS (nº 431) et de SCOTIUS (nº 428). On n'a pas encore remarqué, à notre connaissance, que le nom donné aux anciens Irlandais dans les textes latins, celui de Scots, se rencontre comme nom d'homme en Gaule. Il y a même à cet égard une curieuse coïncidence. Zeuss a remarqué (G. C². p. 151) qu'on trouve chez les écrivains latins les deux formes *Scotti* et *Scoti*, c.-à-d. *Scōti*. Cette double forme se rencontre également dans l'onomastique gauloise. Ici, dans les noms de potiers provenant de Bavai nous avons le dérivé *Scotius* qui suppose un primitif *Scotus;* et un autre fragment de poterie trouvé près d'Aldenkirchen (arrondissement de Coblence, Prusse Rhénane) a donné SCOTTIM, c.-à-d. *Scotti m[anu]* (Kamp : *die epigraphischen Anticaglien in Kœln*, nº 223, c. [1])

Le *Surbur* de l'énigmatique bas-relief du Donon (aujourd'hui conservé au musée d'Epinal) se retrouve dans l'empreinte nº 455 SVRBVRO (Surbur[i] o[fficina] ou o[pus] ?)

M. D. explique le sigle nº 92 CERMN par *Cerialis manu*, mais en accompagnant cette explication d'un signe de doute. Nous serions plutôt tenté d'y voir l'abréviation, par la suppression des voyelles dans les deux syllabes finales, de CERMANI qui se rencontre ailleurs en toutes lettres [2].

L'étrange forme du nº 241, MAOER, que M. D. donne d'après un dessin anciennement fait, l'original ayant disparu, n'est sans doute qu'une mauvaise lecture de MACER, nom des plus fréquents.

Cette savante monographie est imprimée sur papier vergé : les planches, cet utile complément en matière épigraphique, sont gravées avec soin. L'érudition ne perd rien à ce luxe qui fait honneur à la Société de Douai. H. G.

Etude sur l'inscription itinéraire de Saint-Christophe (Morbihan), par M. le commandant MOWAT. (Extr. des Mém. du Congrès scientif.

1. Cf. Frœhner, *Inscr. terræ coctæ vasorum* nºs 1894-1900.
2. Dans des fragments de poteries trouvés à Bourg (*Itinéraire pittoresque de Bugey* par M. H. de S.-D. Bourg, 1837, p. 163), et dans d'autres signalés par M. Frœhner, nºs 668-690.

de France, 38e session. Saint-Brieuc, Guyon Francisque, (Paris, Franck) 1873. 19 p. in-8 et 1 planche. — Pr. 2 fr.

M. le commandant Mowat compte aujourd'hui au nombre des rares érudits qui s'occupent utilement d'épigraphie en province ; il a donné une interprétation sûre d'une borne milliaire qui jusqu'à ce jour avait été mal déchiffrée. Cette borne, conservée à Saint-Christophe, hameau de la commune d'Elven, porte le nom de l'empereur Aurélien, et date de l'an 276. M. Mowat constate que la dernière ligne laisse voir ADLXI, là où, jusqu'à lui, on avait lu AD.M; et il explique ces sigles très-judicieusement ainsi *a Dariorito leugas XI :* seulement comme la pierre paraît avoir été repiquée en cet endroit, on ne peut affirmer si, primitivement, on lisait XI, XII, XIII ou XIV. Elle était donc placée à une distance de Vannes que l'on peut apprécier entre 24 et 31 kilomètres.

Il serait à désirer que M. Mowat voulût bien continuer à étudier avec autant de critique les bornes milliaires qui existent encore : on ne saurait imaginer le nombre des fautes de lecture qui peuvent se compter dans les transcriptions qui sont publiées, même dans les ouvrages les plus sérieux. A. DE B.

Les Cités gallo-romaines de la Bretagne, par M. Auguste LONGNON (Extr. des Mém. du Congrès scientifique de France, 38e session), II-59 p. in-8° avec une carte. Saint-Brieuc, Guyon Francisque, 1873.

M. Longnon, dans une dissertation étendue, et faite avec le soin qu'il apporte à ce genre de travail qui lui est familier, a voulu éclaircir une question importante pour l'histoire armoricaine : il s'est proposé de fixer et de délimiter les *Civitates* de la péninsule bretonne telles qu'elles étaient au ve siècle.

La métropole de Tours, d'après la Notice des provinces, comprenait neuf cités ; il y en a six qui ne soulèvent aucune difficulté, ce sont Tours, le Mans, Rennes, Angers, Nantes et Vannes. Les trois autres ont déjà été très-discutées : *Corisopitum*, *Ossismii,* et *Diablintes.*

Dans ces derniers temps, on s'était accordé à considérer *Corisopitum* comme un nom apporté par les Bretons insulaires et donné à l'évêché de Cornouailles ; quelques manuscrits de la notice donnant tantôt *Corisopitum*, tantôt *Corisolitum*, on y voyait une confusion faite à dater du IXe siècle par des copistes entre le nom ancien de Corseul, chef-lieu d'une peuplade mentionnée par César, et la dénomination nouvelle de Quimper. Grâce à un manuscrit beaucoup plus ancien, du VIe siècle, inédit jusqu'à ce jour, bien qu'il soit à la Bibliothèque nationale, M. Lon-

gnon établit que la *civitas Corisopitum* était une cité gallo-romaine, portant cette dénomination avant l'arrivée des Bretons. Dès lors il faut admettre qu'au ve siècle les Curiosolites n'avaient plus d'autonomie.

Dans le système de M. Longnon, la *civitas Ossismorum* aurait compris le territoire occupé depuis par les diocèses de Tréguier et de Saint-Pol-de-Léon. Ptolémée donne pour capitale une ville du nom de *Vorganium ;* la table de Peutinger mentionne sur la route de Nantes à Brest une localité du nom de *Vorgium*, que l'on a placée à Carhaix. Les auteurs anciens confondant ces deux noms à cause de leur analogie auraient placé *Vorganium* à Carhaix ; d'après M. Longnon, Carhaix est hors du territoire qu'il assigne aux *Ossismii* ; or depuis la publication de son mémoire, la découverte d'une borne milliaire a permis à M. Le Men de retrouver *Vorganium* au nord-ouest de la Bretagne. Il est maintenant à peu près certain que la Commission de topographie des Gaules, en distinguant *Vorgium* de *Vorganium*, avait parfaitement raison.

Reste maintenant à retrouver à quelle cité appartenaient les diocèses plus modernes de Saint-Brieuc, d'Alet ou Saint-Malo, et de Dol. M. Longnon y place la *civitas Diablintum* dans laquelle l'ancien peuple du Curiosolites aurait été englobé; il l'enlève ainsi au Maine où on l'avait placée depuis 1739 avec Jublains pour chef-lieu. Suivant l'auteur, Jublains, chef-lieu de la *vicaria Diablintica,* a pu être une colonie de Diablintes, mais jamais un chef-lieu épiscopal. Sur cette question, M. Longnon présente des arguments et des raisonnements très-sérieux. Nous savons que quelques savants sont encore portés à penser que la région attribuée aujourd'hui à la *civitas Diablintum* ne fut qu'un *désert* au ve siècle; mais nous croyons que M. Longnon a encore des arguments solides à leur opposer.

Nous n'avons fait qu'effleurer les points les plus importants du mémoire de M. Longnon, mémoire qui restera certainement comme un des travaux les plus sérieux relatifs à la géographie armoricaine. Nous l'avons lu et relu, et nous restons convaincu que c'est la première fois que cette question importante est abordée avec autant de critique et d'érudition. A. DE B.

Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., etc., et en général à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direc-

tion de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, et enrichi de 3,000 figures d'après l'antique, Fascicules 1 et 2, vij-320 p. in-4° à 2 col. Paris, Hachette, 1873 [1].

Les antiquités Gallo-Romaines et Britanniques touchent par trop de côtés aux antiquités romaines pour qu'il ne soit pas hors de propos de signaler ici l'encyclopédie archéologique de l'antiquité (monuments, divinités, culte, institutions, lois, etc.), dont la librairie Hachette entreprend la publication. C'est une œuvre considérable, à laquelle nos meilleurs archéologues ont donné leur concours, et les noms dont les articles sont signés apportent une sérieuse garantie. On a réussi à y concilier les exigences de la critique avec la clarté d'une exposition accessible au plus grand nombre de lecteurs. Le texte a été dégagé de citations ; mais toutes les références et tout l'appareil scientifique ont pris place dans les notes, et on a joint à chaque article la bibliographie des ouvrages spéciaux relatifs au sujet traité. Les figures sont nombreuses et reproduisent directement les monuments antiques. Les nombreux travaux dont l'antiquité grecque et latine a été l'objet depuis un demi-siècle sont condensés dans ce livre qui remplit parfaitement son double but, être en même temps un ouvrage de science et de référence.

On the Manners and Customs of the ancient Irish. A series of Lectures delivered by the late Eugene O'Curry, M. R. I. A., etc., edited with an Introduction, Appendixes, etc., by W. K. Sullivan, Ph. D., etc. Trois volumes in-8° de 40-dcxliv, xix-392, et xxiv-711 p. in-8°.—London, Williams and Norgate, 1873. — Prix : 42 sh. (52 fr. 50).

Toutes les personnes qui se sont occupées de l'ancienne littérature de l'Irlande gardent un sentiment de gratitude à la mémoire d'O'Curry pour son précieux ouvrage sur les matériaux manuscrits de cette littérature [2], livre qui en est comme le répertoire descriptif et détaillé. La nature de ce grand travail, par une heureuse rencontre, mettait en relief les qualités de son esprit et en dissimulait les défauts. O'Curry avait passé sa longue existence dans les nombreux manuscrits du moyen-âge irlandais, lisant, collationnant, copiant, traduisant ; il s'en était tellement pénétré que cette vieille langue lui était devenue familière avant que la linguistique moderne en eût avec Zeuss reconstruit la grammaire : personne

1. Le *Dictionnaire des antiquités grecques et latines* se composera d'environ vingt fascicules. Chaque fascicule comprendra 20 feuilles d'impression et contiendra un grand nombre de gravures. Il paraîtra trois ou quatre fascicules par an. Le premier fascicule est en vente. Prix de chaque fascicule, broché : 5 fr.

2. *Lectures on the manuscript Materials of ancient Irish History*, Dublin, 1861.

ne connaissait mieux que lui cette littérature manuscrite dont il n'avait pourtant publié que quelques rares épisodes [1]. Malheureusement il lui manquait — on peut le dire sans outrager sa mémoire — ces connaissances générales qui font l'homme instruit, le *scholar*, et qui éclairent la branche la plus spéciale des études historiques ; il lui manquait surtout le don de la critique Pour lui, tout ce qu'il trouvait dans ses chers manuscrits irlandais était arrivé ; et l'on sait si le fabuleux manque dans les annales de l'ancienne Irlande, ces annales qui racontent l'histoire de l'Irlande dès avant le déluge ! Il y a longtemps qu'en France on a cessé de croire à l'existence de Francus, fils d'Hector, dont parlent nos vieilles chroniques. On n'en est pas encore là en Irlande avec les traditions nationales.

Aussi n'étions-nous pas sans inquiétude sur les œuvres posthumes d'O'Curry dont l'Université catholique de Dublin (où il avait enseigné durant les dernières années de sa vie) annonçait depuis longtemps la publication. Nous craignions que, sorti de ses habitudes de compilateur et d'éditeur où il excellait, il ne sût pas lui-même faire un usage heureux des matériaux qu'il recueillait avec zèle. L'ouvrage dont nous avons à rendre compte justifie nos appréhensions.

Il est intitulé : *Des mœurs et des coutumes des anciens Irlandais*, et se compose de trois volumes. Le premier est formé par une longue introduction de l'éditeur, M. W. K. Sullivan, secrétaire de l'Académie royale d'Irlande, il y a quelque temps encore professeur de chimie à l'Université catholique de Dublin, aujourd'hui président de l'Université de la Reine à Cork. Les deux autres contiennent les lectures faites par O'Curry à l'Université catholique sur le sujet indiqué par le titre. En appendice sont joints des textes avec traduction, un épisode du *Táin Bó Chuailgné* et quelques traités juridiques.

Le titre est inexact, mais son inexactitude même peint l'illusion dans laquelle était plongé l'esprit de l'auteur. Une étude de ce genre doit *dater* les témoignages qu'elle invoque et en discuter la valeur. Telle description qui répond à la réalité des choses à l'époque du narrateur ne peut être vraie à l'époque même du récit ; elle peut même être entièrement sortie de l'imagination du narrateur ou du trouvère. Cette méthode qui est l'A B C de la critique était inconnue d'O'Curry. Il a tiré des chroniques, poésies, chansons de geste, romans, traités juridiques, etc., tout ce qui se rapportait aux mœurs, aux institutions, au *druidisme* (le mot

1. The Battle of Magh Leana, printed for the Celtic Society, Dublin, 1859. — The Sick-bed of Cuchulainn ; the three most sorrowful Tales of Erin, dans l'*Atlantis*, recueil publié par l'Université catholique de Dublin.

est d'O'Curry, mais c'est *magie* qu'il faudrait dire ici), aux armes, à l'éducation militaire (*sic*), à l'architecture, au mobilier, aux parures, à la musique, et il en a tracé un tableau de la civilisation de l'ancienne Irlande. Mais qu'on n'y cherche pas une date, ou même l'indication d'un siècle : l'auteur, en se mettant en dehors de la critique historique, s'est mis également en dehors de l'histoire. Ses descriptions peuvent également s'appliquer à l'Irlande d'avant la conquête anglaise, à celle du temps de Saint-Patrice, ou à celle de l'an 1694 *avant* Jésus-Christ, puisque c'est l'année même où les Celtes, sous le nom de Milésiens, arrivèrent en Irlande. O'Curry le rèpète gravement après les anciens annalistes (t. II, p. 3). Son éditeur, M. Sullivan, en sait encore plus long sur cette époque reculée ; car il nous apprend de son côté que les Tuatha Dé Danand, la population antérieure en Irlande aux Milésiens arrivés en 1694 avant J.-C., étaient de race germanique « autant que nos légendes nous rapportent quelque chose de certain sur eux » (t. I, p. LXXVI).

Nous ne voulons pas dire que cette série de lectures soit sans valeur. Elle a le grand intérêt d'apporter de nombreux extraits de manuscrits inédits et de faire connaître les textes du moyen-âge irlandais relatifs aux sujets en question. C'est une encyclopédie de l'ancienne Irlande tirée des manuscrits irlandais eux-mêmes. Au lecteur de dater, de classer, de peser ces renseignements, de dégager la mythologie de la légende, de distinguer la réalité de la fiction. C'est un minerai fraîchement sorti de terre et livré dans toute son impureté, mais dont on peut extraire quelques parcelles de précieux métal.

L'introduction de l'éditeur, M. Sullivan (qui forme elle-même un volume de 40-DCXLIV p.), a beaucoup plus de prétentions que les lectures d'O'C., mais il ne nous semble pas qu'elle soit plus instructive, réserve faite des 140 pages consacrées à la musique irlandaise et que notre incompétence nous interdit d'apprécier. C'est comme un autre ouvrage sur le même sujet, rédigé sur un plan différent. On y voit moins clair et on s'oriente moins facilement que dans les lectures d'O'Curry. Avec ce dernier, on se sent transporté dans un monde fantastique et cette découverte une fois faite, la critique désarme, et l'on écoute avec patience. Mais M. S. veut donner un corps à toutes ces descriptions nuageuses et réconcilier avec la critique cette histoire légendaire d'Irlande qui flotte sans date dans les âges passés comme Pierre Schlémil, le héros de Chamisso, errait sans ombre sans pouvoir en retrouver une. M. S. ne se dissimule pas en principe que l'histoire chronologique ne commence pour l'Irlande (comme pour les autres pays du centre et du nord de l'Europe) qu'avec les Romains ou avec l'introduction du christianisme

(p. LXXI); mais cette déclaration théorique ne l'empêche pas de reprendre et de rééditer comme ayant un fondement réel toute l'histoire fabuleuse de l'Irlande. Par exemple, sur la foi de romans conservés dans des manuscrits du XIIe siècle — après J.-C. — il parle de mercenaires gaulois au service de chefs irlandais — d'avant l'ère chrétienne — ; de Saxons à la « cour » des monarques d'Irlande, de Lombards, *Longobardai* mêlés aux guerres civiles de l'Irlande païenne ! On peut juger l'esprit de l'ouvrage entier par les réflexions de M. S. sur la rencontre de ce dernier nom : « Si ceux-ci étaient une tribu du peuple connu plus tard [*sic*] sous le même nom, il nous faut supposer ou bien que cette race fit son entrée dans les conflits du Nord avant d'être connue des Romains (car la plus ancienne mention de leurs noms chez les écrivains romains est de Tacite et de Suétone au Ier siècle), ou bien que l'époque du monarque irlandais en question tombe dans l'ère chrétienne [1], ou bien enfin que le nom a été interpolé par un scribe d'âge postérieur (p. XXI) » — La disposition psychologique indiquée par ce « *plus tard* » est curieuse. Pour M. S comme pour O'C. et pour la vieille école traditionnelle, les récits des annalistes prennent place dans leur esprit à la date prétendue des événements, non à la date de la rédaction même du récit ; de sorte que, trouvant dans un manuscrit du XIIe siècle — *après* J.-C — mention de Lombards engagés dans une guerre avec Aengus Olmucadha au XVe siècle — *avant* J.-C. — on remarque avec naïveté que ce nom n'a été connu que beaucoup *plus tard* par les écrivains de Rome !

Dans son introduction M. S. passe successivement en revue chacun des points traités par O'C. en cherchant des analogies dans les autres pays du monde, et surtout chez les peuples germaniques. Le procédé serait légitime si ces rapprochements éclairaient les antiquités et les institutions de l'Irlande, s'ils étaient introduits comme témoignant d'une origine commune, ou d'un emprunt, ou d'une analogie dans le développement industriel ou social, et surtout s'ils étaient *motivés*. Le plus souvent il n'en est rien et M. S. passe d'un point à l'autre sans qu'on aperçoive le lien avec son sujet, sans qu'aucune lumière en jaillisse. Ainsi M. S. a un chapitre intitulé « Le langage de l'ancienne Irlande » ; on s'attend à ce qu'il énumère avec quelque détail les inscriptions ogmiques, les gloses du continent, les plus anciens textes conservés en Irlande même, à ce qu'il esquisse les caractères principaux de cette langue, qu'il indique les travaux dont elle a été l'objet. Il passe légèrement sur

1. Il s'agit d'Aengus Olmucadha « monarque d'Irlande que quelques-uns de nos annalistes pensent avoir vécu au XVe siècle avant Jésus-Christ. »

ce thème pour s'étendre longuement sur les études celtiques en général, et sur les inscriptions gauloises, donnant à des celtomanes comme Mone et Monin autant d'éloges qu'à Zeuss et à M. Pictet. Ainsi à propos des anciennes lois irlandaises, il analyse les lois saxonnes, invoque la loi salique, se réfère aux capitulaires de Charlemagne, fatiguant l'attention du lecteur par tant de rapprochements non motivés que celui-ci, ébloui comme par un kaléidoscope, finit par ne plus distinguer ce qui est irlandais de ce qui est étranger [1]. La comparaison n'est un instrument de connaissance qu'à la condition d'être motivée, et cette longue introduction est une série de digressions sans lien rationnel avec les mœurs et les coutumes des anciens Irlandais. Nous croyons que M. S. aurait mieux servi la mémoire de son ami O'C. en publiant ses lectures sans cet indigeste commentaire.

Nous ne devons pas terminer sans signaler au lecteur qu'intéressent les questions traitées dans ce livre un remarquable compte-rendu publié dans l'*Athenæum* anglais des 24 et 31 janvier 1874, par un critique des plus compétents, et où l'on a relevé de grosses erreurs dans les traductions de textes irlandais. H. G.

The Book of Common Order, commonly called John Knox's Liturgy, translated into Gaelic anno Domini 1567 by M. John CARSWELL, Bishop of the Isles ; edited by Thomas Mc LAUCHLAN, LL. D., translator of « the Book of the Dean of Lismore ». XXVII-245 p. petit in-4°. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1873.—Prix : 30 sh. (37 fr. 50).

Le premier livre imprimé en gaelique écossais est le livre de prières de Jean Carswell. Les réformés d'Ecosse, pour répandre et affermir les doctrines de Knox dans les parties de l'Ecosse où les ouvrages écrits en latin ou en anglais étaient lettre morte pour les fidèles, s'occupèrent de faire traduire en gaelique leur livre de prières peu après sa publication en anglais. Cette traduction fut l'œuvre de Jean Carswell, superintendant d'Argyle et des Iles Hébrides pour l'Eglise presbytérienne, qui passa peu après à l'Eglise anglicane et fut fait évêque de la même région par la reine Marie.

Ce livre était devenu si rare qu'on n'en connaît aujourd'hui que trois exemplaires, dont un seul complet (dans la bibliothèque du duc d'Argyll). Le lecteur se rappelle peut-être que dans le prospectus de la *Revue Cel-*

1. Un contraste frappant à cet égard est fourni par un essai de M. Sam. Ferguson sur quelques points de l'ancienne Loi Irlandaise (*On the rudiments of the Common Law discoverable in the published portion of the Senchus Mor,* dans le t. XXIV des Transactions de l'Académie d'Irlande), modèle de critique à la fois sagace et prudente, et qu'on voudrait voir suivi d'autres sur l'intéressante mais difficile question de l'ancien droit irlandais.

tique nous mentionnions ce livre parmi ceux que nous désirions réimprimer. Nous sommes heureux qu'un des savants les plus distingués de l'Ecosse, M. Th. Mac Lauchlan, se soit chargé de ce soin; car personne n'eût pu s'en acquitter avec autant d'exactitude et de science. Le livre de prières de Carswell est réimprimé ligne pour ligne et page pour page, — c'est le système que nous suivons dans notre supplément pour la réimpression de la grammaire galloise de Griffith Roberts. — Au bas de chaque page de Carswell, l'éditeur donne la version anglaise du livre de prières de Knox. Dans le texte gaelique se trouvent pourtant quelques passages qui ne sont pas tirés de l'ouvrage anglais et dont M. Mac Lauchlan n'a pu retrouver l'original (une prière et le catéchisme final); il s'est contenté d'en donner une traduction anglaise. M. Mac L. a fait précéder cette réimpression d'une notice où il a réuni les rares renseignements qui ont survécu sur la vie et les travaux de Carswell. La réimpression de ce vénérable monument de la littérature scoto-gaelique a été faite avec un luxe tout particulier. On sait du reste avec quelle élégance sont exécutés les livres qui portent le nom de MM. Edmonston et Douglas. H. G.

Supplément aux dictionnaires bretons. Etude récréative et sérieuse : histoire, physiologie linguistique, orthographe, vocabulaire, etc., par le traducteur breton du *Mensis Marianus* du P. Jacolet et de l'*Avenue du Ciel*, Bali an Eê. Landerneau, P.-B. Desmoulins, 1872. In-4° de VIII-111 pages. — Prix : 3 fr.

Le *Supplément aux dictionnaires bretons*, dont l'auteur, si nous sommes bien informé, est M. l'abbé Roudaut, se compose de deux parties bien distinctes. La première est une longue causerie de 69 pages, un peu décousue; elle renferme, au milieu de digressions de tout genre et d'énormes hérésies philologiques, des observations très-fines et très-justes sur la syntaxe bretonne et sur le rôle de certaines terminaisons, ainsi que des exemples de phrases et de tournures très-idiomatiques dignes de l'attention de ceux qu'intéressent la grammaire et la lexicologie armoricaines. La seconde partie est un vocabulaire français-breton qui occupe 39 pages à deux colonnes, et a les mêmes qualités et les mêmes défauts que l'introduction. On y trouve, au milieu de beaucoup de choses erronées ou peu utiles, un petit nombre de mots qui manquent au dictionnaire de Legonidec, des formes nouvelles ou des sens nouveaux de mots connus, et, ce qui est surtout précieux, des phrases d'un cachet bien breton et des proverbes populaires donnés en exemples. M. Roudaut possède admirablement sa langue, il a un sentiment très-délicat de son

génie et il montre bien quelles ressources offre le breton à ceux qui, renonçant à calquer la forme française sous laquelle s'offrent à eux leurs pensées, consentent à s'inspirer du langage populaire vif, alerte, imagé, souvent si plein d'énergie et de grâce. C'est ce qu'on pouvait d'ailleurs inférer déjà de la lecture des chants populaires et de plus d'une œuvre de la littérature bretonne contemporaine, depuis l'*Imitation* de MM. Troude et Milin, jusqu'à la récente brochure politique « *Petra da ober ?* »

Nous signalerons particulièrement ce que dit l'auteur, avec exemples à l'appui, de l'emploi de l'infinitif comme nom, ressource précieuse trop négligée par les écrivains modernes, même par les meilleurs ; ce qu'il fait entrevoir du parti que l'on peut tirer du participe passé ; ce qu'il dit de la manière de traduire les adjectifs français qui n'ont souvent pas de correspondants en breton, du moyen d'éviter l'emploi de beaucoup de noms abstraits. Il se montre très-préoccupé de faire la guerre au pronom *pehini* qui alourdit tant les phrases imitées du français, mais qu'il proscrit d'une façon trop absolue, je crois ; et de chasser presque complétement de l'orthographe bretonne la lettre *h* où il ne voit qu'une inutile superfétation. Il ne voudrait point « que les signes graphiques fussent soumis à l'arbitraire de la prononciation » (p. 19). Ici il y a lieu de distinguer. Lorsqu'on publie un texte comme spécimen d'un dialecte particulier, on doit s'attacher uniquement à noter avec scrupule les moindres nuances de la prononciation locale ; mais lorsqu'on écrit pour tous, lorsqu'on emploie cette langue commune qui fait le fond de la plupart des livres publiés en Léon et en Cornouaille et est assez généralement comprise aussi en Tréguier (cette langue dont on peut, en travaillant à l'enrichir et à la perfectionner, faire un très-bon instrument de culture intellectuelle), il faut alors choisir, *parmi les formes en usage et qui peuvent être généralement comprises*, celles qui sont les plus anciennes, et montrent le mieux l'origine du mot. Dans ces limites, rien de plus légitime que de faire de l'étymologie la base de l'orthographe ; mais hélas ! l'étymologie est l'écueil où viennent échouer tous ceux qui, ignorant ou dédaignant les résultats acquis par la grammaire comparée, se fient pour une œuvre aussi difficile aux ressources de leur esprit aidées de la connaissance pratique de quelques langues anciennes et modernes : l'auteur du *Supplément* n'y a pas échappé. Non-seulement il ignore absolument l'histoire du breton armoricain, mais il ne croit même pas que le breton ait une histoire. Pour lui c'est une langue « restée à l'état naturel et primitif » (p. 56) ; il lui attribue « un caractère essentiel d'immutabilité. » Il lui suffisait de jeter les yeux sur les ouvrages imprimés au XVIe siècle pour se convaincre du contraire ; qu'importe ? puisqu'il est persuadé que l'on peut citer

« du breton du xe siècle absolument conforme au nôtre » (p. 12). Il ne connaît guère mieux l'histoire de la langue française. Il se refuse à admettre que le latin fût devenu la langue commune des Gaules à l'époque de l'invasion des Francs, « parce que le latin n'est et ne peut être que la langue des aristocraties de l'intelligence et ne fut jamais langue vulgaire, *même à Rome.* » (P. 10, voy. aussi p. 43.) Le breton n'est pas seulement à ses yeux une langue de la famille celtique comme le gaulois, c'est le gaulois lui-même, et ce gaulois a donné naissance au français, en perdant, vers le xie siècle, les terminaisons latines dont l'influence des lettrés l'avait affublé (p. 42). Il se moque fort bien des étymologies de dom Le Pelletier dont il cite (p. 40) d'amusants exemples ; mais il se laisse à son tour emporter bien loin par ses illusions. Après avoir cité le subst. plur. *raneou* = radotages, niaiseries et le verbe *ranea* = radoter, « dire des riens », il ajoute : « Les étymologistes français ne voudront pas voir là l'origine du mot *rien* », et il raille « leur puérile répugnance pour les étymologies bretonnes » (p. 101, s. v. *rien*). M. Roudaut oublie que *rien* (= *rem*) voulait dire *chose* dans le vieux français : « *il l'aima sur toute rien.* » Il rapproche le mot *memez*, qui n'est autre chose que le français *même* (v. fr. *mesme*, esp. *mismo*, ital. *medesimo* = *metipsissimus*) tantôt de ὁμός, avec un *m* initial ajouté, tantôt de μίμησις. Et plus loin : « l'article (breton) *er* (*ar*) = le, *en hongrois* (!) est devenu *der*. Non-seulement l'auteur confond ici l'allemand avec le hongrois qui a pour article *a* ou *az* (*az ember* = l'homme, *a haza* = la patrie), mais il paraît ignorer que *ar* est en breton une altération relativement fort récente de *ann* ou *an*. Ces exemples qu'il serait malheureusement facile de multiplier, suffisent, et au-delà, pour montrer jusqu'où peuvent s'égarer des hommes instruits, des esprits distingués qui veulent entreprendre d'analyser les éléments constitutifs d'une langue sans en étudier l'histoire, comparée avec celle des idiomes de la même famille et sans se mettre au courant de l'état actuel de la science. Si les livres leur font défaut ou si les longues et arides études nécessaires pour en tirer parti les rebutent, ils peuvent faire de leurs loisirs un emploi non moins noble, non moins utile à la science et à leurs compatriotes. M. Roudaut rendrait de grands services aux celtistes en général et aux écrivains bretons en particulier s'il voulait bien travailler à leur donner une syntaxe pratique un peu développée de la langue bretonne ; s'il continuait de recueillir, pour un futur *supplément*, — dégagé cette fois de commentaires étymologiques, — des expressions puisées à la source populaire, et les mots oubliés par les lexicographes ; si enfin, mettant à profit le sens très-juste qu'il a des ressources et des délicatesses de la langue actuellement

parlée, il s'appliquait à composer ou traduire en breton des ouvrages qui, après avoir édifié, instruit et charmé ses compatriotes, fourniraient un texte utile aux recherches des philologues.

Charles DE GAULLE.

Gwerziou Breiz-Izel, chants populaires de la Basse-Bretagne, recueillis et traduits par F.-M. LUZEL, t. II, Lorient, Corfmat (Paris, Franck), in-8°, VII-584 pages. — Prix : 8 fr.

Nous sommes heureux d'annoncer la continuation de l'intéressante publication due à notre zélé collaborateur que des attaques aussi passionnées qu'injustes ont pu émouvoir, mais n'ont pas découragé. Les pièces réunies dans ce volume sont au nombre de soixante-douze ; l'auteur donne plusieurs versions de treize d'entr'elles ; il ajoute en appendice des versions nouvelles de trois pièces, qui ont paru déjà dans le précédent volume. M. Luzel reproduit scrupuleusement les leçons qu'il a recueillies. Il est facile de s'en assurer en étudiant les finales des vers qu'il a publiés et qui ont dû le choquer considérablement — lui, l'auteur de si jolies compositions poétiques, — et qui, en même temps, doivent provoquer l'indignation classique des admirateurs exclusifs du *Barzaz Breiz*. Au lieu de rimes, les paysans bretons se contentent de simples assonances. Je ne parle pas des cas où l'absence de rime est purement apparente, et tient à ce que les lois de l'orthographe trécoroise n'ont pas été respectées par l'imprimeur, qui appartient à une autre région de la Bretagne, ainsi : page 78, *ger-man* rime avec *distruja* qui se prononce *distrujan* dans le dialecte de Tréguier ; aux pages 94 et 100, *d'in* rime avec *refusi* et *eureuji* qui auraient dû être imprimés *refusin* et *eureujin*; à la page 48 *maro* rime avec *goulaou* que les Trécorois prononcent *goulo* ; à la page 246 on aurait dû imprimer *klan* et *goanian*, au lieu de *klanv* et *goania*. Mais il y a des distiques où la rime manque réellement. Je ne dis rien des circonstances où les deux vers d'un distique se terminent par deux consonnes du même organe, l'une sonore, l'autre sourde : on sait avec quelle facilité dans les finales bretonnes les sonores et les sourdes du même organe se substituent les unes aux autres ; mais ce que je signalerai comme caractéristique de l'assonance, ce sont des dentales parallèles à des labiales :

Plad — *mab* p. 10, *kant* — *Wenkamp* p. 40, *arc'hant* — *Gwenkamp* p. 44, *mab* — *branskellad* p. 68, *goap* — *lakad* p. 118, *moereb* — *vered* p. 184;

Des dentales parallèles à des gutturales :

iaouank — *c'hoant* p. 16, *porc'hed* — *belek* p. 30, *vad* — *bennag* p. 32,

pec'het — kiriek p. 34, *amezek — evesaet* p. 114, *amezek — briet* p. 114, *ket — gezek* p. 144, *valanek — stered* p. 164, *boed — belek* p. 184.

M. Luzel aurait donc pu sans scrupule au second distique de la page 398 maintenir les finales *ti-man* et *emaint* qui assonnent.

Nous ne pouvons dire à quelle date remonte l'usage de l'assonance dans la poésie populaire bretonne. La versification savante du *Buhez santez Nonn* et du *Grand mystère de Jesus* a la rime pour base. D'autre part les pièces réunies dans le volume dont nous rendons compte nous offrent dans un grand nombre de cas des traces évidentes de rédaction moderne à côté de débris d'une rédaction plus ancienne. Le distique suivant, si fréquent, avec de légères variations:

Emaint ho daou war ar varw skaon:
Doue d'pardono ann anaon (p. 108, 136, 162, 194, 376, 394).
« Ils sont tous deux sur les tréteaux funèbres.
» Que Dieu pardonne à leurs âmes! »

n'aurait pas été possible au xve siècle, où, comme nous l'apprend le *Catholicon*, *skaon* se disait *scaffn* (p. 196) et *anaon* se disait *anavon* (p. 10): car ces mots ne riment ni n'assonnent[1].

Le *Catholicon* a, comme on sait, pour auteur Lagadeuc né à Plougonven, diocèse de Tréguier; il a été imprimé à Tréguier, par les soins d'Auffret de Quoetqueveran, chanoine de Tréguier, recteur de Ploerin au même diocèse; il nous fait donc connaître la langue parlée dans le diocèse de Tréguier au xve siècle.

Au xve siècle *maro* « mort » se prononçait *marv*; et sur ce point le *Catholicon*, p. 147, est d'accord avec le texte cornouaillais du *Buhez santez Nonn* dont le manuscrit a été trouvé à Dirinon, diocèse de Quimper, et qui a été composé en l'honneur de la patronne de cette paroisse[2]:

Me guel ung corff *marv* an garvhaff (p. 10).
Pan gouzafen garv an *marv* yen (p. 40).
Dit *marv* yen me a ordren net (p. 136).
Me eo *marv* yen hep soutenance (p. 240).

La publication de M. Luzel offre plusieurs traces de cette ancienne prononciation.

Kerlies korf marw 'zo en-han (p. 78).
'Raok maro he genta pried (p. 102).
Ken gwir ha'm eus'r maro da dremen (p. 568).

On a dû dire plus anciennement :

Kerlies korf marv a so enhan.

1. *Anafvon* rime avec *refection* dans le *Grand Mystère de Jesus*, p. 13.
2. Cf. Ogée, 2e édition, t. I, p. 230.

Araok marv he genta pried.
Ken gwir ha'm eus marv da dremen.

Dans les deux premiers vers en prononçant *marv* au lieu de *maro*, on peut sans augmenter le nombre des pieds rétablir une syllabe indispensable que M. Luzel a dû supprimer ; dans le troisième il faut prononcer *marv* si l'on ne veut pas avoir une syllabe de trop. On pourrait signaler aussi le distique suivant :

Re iaouank ez e da varo
D' lakad ann-on-me d'ar maro.

Le second vers devrait, ce me semble, être restitué en rétablissant la voyelle de la proposition initiale :

Da lakad ann-on-me d'ar marv ;

et le premier en donnant une syllabe de plus au verbe substantif :

Re iaouank ez edi da varv.

Mais on trouve, p. 334, *maro* rimant avec *garo*, 3e personne du singulier du futur où l'*o* final est fort ancien ; ailleurs on voit souvent *maro* rimant avec des pluriels dans lesquels les Trécorois prononcent *o* la finale *ou* des Léonards. Ils prononçaient ainsi dès l'époque où Grégoire de Rostrenen publia la première édition de sa *Grammaire*, qui est datée de 1738 (voir p. 36) : mais cette prononciation ne devait pas remonter beaucoup plus haut, comme le prouvent les titres de l'abbaye de Bégard aux archives des Côtes-du-Nord, où la finale du pluriel est encore au XVIIIe siècle écrite *ou* comme dans les autres diocèses. Cet *ou* final était prononcé soit *oou*, soit *aou* comme le semblent établir les dérivés des pluriels, par exemple *kouiniaoua*, « aller chercher des gâteaux », *deliaoui*, « ramasser des feuilles », et l'orthographe *aou*, pour la désinence du pluriel, dans plusieurs des variantes fournies au dernier éditeur du *Grand mystère de Jésus* (p. 69, 117, 124, 147, 162) par l'édition de 1622. Aujourd'hui *maro* rime avec *rebecho* (p. 112), avec *kanvo* (p. 560) ; mais *marv* n'a pu rimer ni même assonner avec *rebechou* et *canvou*. De même *dishunvo*, 3e p. s. du futur, rime avec *alc'houeo* (p. 64) mais n'a pu rimer avec *alc'houezou* [1] ; tandis que la rime de *destou* avec *daou* (p. 96), qui nous donne un exemple du pluriel en *ou* (prononcez *aou*), remonte plus haut que la séparation des dialectes de Tréguier et de Léon. Une pièce évidemment ancienne, puisque le système de réclusion appliqué aux

1. Nous pourrions encore citer la rime d'*otro* avec *laro* p. 100. *Otro* « Seigneur, Monsieur, » écrit *autrou*, dans le *Catholicon*, se prononçait *aütroou*, *aotraou* de deux syllabes. On prononce encore *ao* la première syllabe en Léonard ; et la seconde est écrite *aou* dans le livre intitulé *Doctrin an Christenien*, publié à Morlaix en 1622 (voir le titre et la page 13), et dans l'édition du *Grand Mystère de Jésus* qui a paru à la même date (voir l'édition de M. de La Villemarqué, p. 4, 49).

lépreux y est décrit, celle qui est intitulée *Marie Derrienig*, p. 158, ne peut dater du xve siècle, car le mot qui veut dire « fontaine », *fantan* aujourd'hui dans le dialecte de Tréguier, y rime avec *unan* et *tan*. *Unan* et *tan* se prononçaient au xve siècle comme aujourd'hui, voir le *Catholicon*, p. 209 et 222 ; mais alors on ne disait pas *fantan* : ce mot se terminait en *en* comme l'établissent et le *Catholicon*, p. 98, qui écrit *feunten*, et un acte de l'abbaye de Bégars, concernant Botlezan, 1493, où on lit *fenten* (archives des Côtes-du-Nord)[1]. Je n'ai pas trouvé dans les actes trécorois *fantan* avant 1627 ; et cette prononciation, due à l'influence de l'*n*, est en contradiction avec une des lois générales de la phonétique armoricaine qui veut que l'*â* long primitif devienne *e* ou *eu*.

Sept des pièces publiées dans ce volume ont fourni d'une manière plus ou moins complète les éléments à l'aide desquels ont été composées sept pièces du *Barzas-Breiz*. Ainsi un des morceaux les plus dramatiques de ce recueil célèbre, un de ceux qu'on présente comme les plus anciens, *Le frère de Lait* (6e édition, p. 163), est dû à la combinaison de *La femme aux deux maris* (*Gwerziou* p. 164) avec d'autres éléments poétiques étrangers à la Bretagne moderne. Le *gwerz* rustique publié par M. Luzel est aussi grossier que certaines chansons du moyen-âge. Celui de M. de la Villemarqué est dû à une inspiration bien plus littéraire et plus chaste, mais pour une pièce trécoroise qui a la prétention de remonter au moyen-âge, il est malheureux d'avoir des rimes comme celles-ci :

1° p. 163	dro	au xve siècle	tro	*Catholicon*	p. 217
	hano	—	hanv	—	p. 120
2° p. 164	maner	—	maner	—	p. 145
	kaer	—	cazr	—	p. 44
3° p. 166	vro	—	bro	—	p. 34
	maro	—	marv	—	p. 147
4° p. 167	ia de	—	ia da		
	ar parde	—	abretdahez	—	p. 5
5° p. 170	dro	—	tro	—	p. 218

iouadenno, *pluriel qui s'est évidemment terminé en* ou *au moyen-âge*.

Celui qui a écrit ce dernier distique n'avait pas présents à l'esprit les vers du *Buhez Santez Nonn* où les pluriels *madou*, *guiriou*, riment avec *gou* «tort, mensonge » (p. 126, 155) et les passages du *Grand myst. de Jésus* (p. 40, 41)

1. Dans la *Vie de sainte Nonne* ce mot est écrit *feunteun* (p. 100, v. 15; p. 102, v. 2; p. 104, v. 14; p. 106, v. 27) et *feunten* (p. 190, v. 20), pluriel *feuntenyou* (p. 190, v. 23; p. 192, v. 3).

où *gou* est écrit *gaou*, comme il se prononce aujourd'hui; avec une diphthongue qui n'est pas seulement armoricaine, mais celtique, ainsi que le prouve la comparaison avec l'irlandais, le gallois et le cornique[1].

Je n'ai encore rien dit du système de traduction suivi par M. Luzel. On a reproché à M. de la Villemarqué de n'être pas assez littéral et par exemple de rechercher les tournures de phrases qui déguisent les gallicismes ou les mots français si nombreux dans les textes bretons qu'il traduit. Je crains que M. Luzel n'ait en certains cas exagéré la tendance opposée, et que, par un désir trop vif de reproduire exactement la phrase bretonne, il n'ait fait plus d'une fois passer dans la phrase française des celticismes qui nuisent à la clarté. Voici un exemple. P. 146-147, il est question d'une chanson nouvelle « faite », dit M. Luzel, « à une jeune mineure ». Il n'est pas possible de rendre plus littéralement le breton *gret d'ur vinores iaouank*, et pourtant ce n'est pas le sens exact de ce membre de phrase qui veut dire « fait *sur* une jeune *orphe-* » *line* ». *Koz maner* (p. 132), *koz sall* (p. 138), *koz kastel* (p. 144) traduits par « vieux manoir », « vieille salle », « vieux château », signifient plutôt « manoir en ruines », « salle en ruines », « château en ruines ». A la page 341, il est question d'une jeune fille qui tire un coup de fusil. « Elle le déchargea au milieu de son cœur. » Du cœur de qui ? Il faut se reporter au texte breton pour reconnaître, à la permutation de la consonne qui suit l'adjectif possessif, le sexe du possesseur, et pour voir qu'il s'agit du cœur de l'interlocuteur mal appris de la vierge de Tréguier. Ce sont du reste des taches légères dans un recueil aussi considérable et d'une si grande valeur. Espérons que le volume de *Soniou* que M. Luzel annonce ne tardera pas à paraître bientôt, et qu'en outre le texte complet des contes bretons dont nous connaissons déjà des parties si intéressantes sera prochainement mis entre les mains du public savant qui, à des points de vue divers, cherche et trouve à s'instruire dans les consciencieuses publications de l'érudit de Plouaret.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Post scriptum. — Nous avons, dans cet article, laissé complètement de côté un des points de vue auxquels on peut considérer la publication de M. Luzel : la comparaison des croyances et des légendes, chantées

1. *Grammatica Celtica*, 2e édition, p. 33, 107, 108. Il n'est pas exact que dans le *Buhez* on trouve toujours *gaou* comme on le prétend dans la *Gr. C.*², p. 108. L'orthographe *gaou* se rencontre p. 158, v. 10, et p. 162, v. 4. Ailleurs on a écrit *gou* : p. 4, v. 16; p. 10, v. 3; p. 20, v. 7; p. 54, v. 18; p. 64, v. 4; p. 84, v. 9; p. 98, v. 4; p. 116, v. 15; p. 126, v. 11; p. 146, v. 2; p. 150, v. 16; p. 154, v. 28; p. 166, v. 12; p. 170, v. 17; p. 172, v. 11; p. 180, v. 5. L'orthographe *gaou* s'est généralisée plus tard, comme l'établissent les variantes que le dernier éditeur du *Grand Mystère de Jésus* a empruntées à l'édition de 1622 : voyez les notes des p. 10, 30, 33, 51, 78, 80, 104, 117, 119, 145.

par le peuple en Bretagne, avec celles qu'on trouve dans la poésie populaire et en général dans les traditions d'autres pays. Ce sujet a été traité avec une grande compétence dans les comptes-rendus qu'ont faits du même ouvrage MM. Reinhold Kœhler (*Jenaer Literaturzeitung*, 1874, n° 21) et Félix Liebrecht (*Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1874, n° 17). Nous sommes heureux d'y renvoyer les érudits qui s'occupent de mythologie comparée. H. D'A. DE J.

Keltische Briefe von Adolf BACMEISTER, herausgegeben von Otto KELLER VII-134 p. in-8. Strassburg, Karl J. Trübner, 1874. — Prix : 1 th. 10 sgr. (5 fr. 35).

Sous ce titre de *Lettres Celtiques*, un ami de feu Bacmeister (cf. plus haut, p. 151) a réuni un certain nombre d'articles familiers, en forme de lettres, relatifs à la philologie celtique, et laissés en manuscrit par l'auteur. Ce sont moins des recherches que des causeries dans lesquelles M. B. passe en revue et compare en les groupant dans un ordre naturel les mots celtiques relatifs à l'homme, à son corps, à ses passions, aux principaux phénomènes de la nature, etc. Nous n'avons rien remarqué qui fût nouveau, si ce n'est l'arrangement lui-même et l'art avec lequel ces détails lexicographiques et philologiques sont groupés. Le volume se termine par un chapitre sur les noms celtiques de localités en Alsace. L'éditeur, M. Keller, s'est acquitté assez consciencieusement de sa tâche, à cela près qu'il eût dû s'abstenir d'introduire dans le texte de B. ses propres hypothèses. La plus malheureuse est d'appeler l'ancien gaulois « celto-germanique » renouvelant ainsi la confusion des Celtes et des Germains dont on croyait ne plus entendre parler après Holtzmann. P. 24 n., il introduit une étymologie du latin *insula* que les mots celtiques correspondants rendent justement inadmissible en montrant que le mot latin est un diminutif. Il est inexact de dire (p. 66) que le vieux nom celtique de la bière *cervisia* a disparu des langues britanniques quand « bière » continue à se dire en gallois *cwrw*. On est désagréablement surpris, dans un livre qui ne s'adresse qu'à des lecteurs érudits, de rencontrer des mots grecs écrits en caractères romains.

H. G.

Grundzüge der griechischen Etymologie von Georg CURTIUS. Vierte durch Vergleichungen aus den keltischen Sprachen von Ernst WINDISCH erweiterte Auflage. XV-836 p. in-8°. Leipzig, Teubner, 1873. — Prix : 6 th. 20 sgr. (26 fr. 75).

La nouvelle édition du beau livre de M. G. Curtius sur les principes

de l'étymologie grecque a fait entrer les langues celtiques dans le cadre de ses rapprochements ; déjà feu Schleicher, dans la dernière édition de son manuel de grammaire comparée, avait étudié les langues celtiques au même titre que les autres langues de la famille indo-européenne. Nous devons en savoir d'autant plus gré à ces érudits que le plus grand nombre de linguistes laissent d'ordinaire le celtique en dehors du cercle de leurs rapprochements, et cela même en Allemagne.

L'ouvrage de M. Curtius est partagé en trois livres. Le premier est une introduction qui donne une esquisse critique de l'histoire de la philologie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours et qui remplit environ 120 pages. Le second livre qui s'étend jusqu'à la page 405 s'occupe de l'étymologie des mots grecs dont la formation est régulière. Le plan des articles spéciaux est le suivant : d'abord vient le mot grec avec sa signification, suivi de ses congénères dans les principales langues de la famille indo-européenne : puis les références et les autorités ; et l'article se termine par une discussion des points difficiles ou douteux relativement aux mots expliqués. Le troisième livre qui forme presque la moitié de l'ouvrage entier est consacré aux irrégularités de la phonétique grecque : les articles spéciaux n'y sont pas nombreux, mais le nombre des formes difficiles qui y sont expliquées est considérable. L'ouvrage est à recommander aux philologues en général (il se recommande de lui-même aux hellénistes) comme un excellent dictionnaire étymologique et l'usage en est rendu des plus aisés par les nombreuses tables qui l'accompagnent.

La partie celtique est due à la collaboration de M. Windisch qui inaugure en ce moment l'enseignement de la philologie celtique à l'Université d'Heidelberg. La seule critique qu'on puisse lui adresser est qu'on voudrait voir plus de celtique qu'il n'en donne. Il s'est presque exclusivement renfermé dans l'ancien et le moyen irlandais, de sorte que sur les 630 articles de Curtius, il n'a pu apporter de rapprochements celtiques que pour 230. S'il avait eu le temps de donner au gallois, au cornique et au breton l'attention qu'ils méritent, il aurait pu augmenter considérablement ce nombre. Ce n'en est pas moins une heureuse fortune pour les études celtiques de recevoir ainsi droit de cité dans un des meilleurs ouvrages de la philologie contemporaine.

Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas, von August Fick. Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1873, in-8°, VIII-432 pages. — Prix : 2 th. 24 sgr. (11 fr. 25).

Nous avons déjà parlé (t. II, p. 141-143) du *Vergleichendes Wœrter-*

buch de M. Fick, qui a obtenu un succès si mérité et auquel on a cependant reproché avec raison d'avoir laissé de côté à peu près complétement les langues celtiques. Nous n'avons pas la même critique à faire de ce nouvel ouvrage qui témoigne à la fois de l'activité du savant auteur et du progrès de ses études dans la voie que nous suivons.

L'objet du livre de M. Fick est de combattre les conclusions d'une brochure de M. Johannes Schmidt publiée en 1872 pour attaquer la thèse fondamentale du *Vergleichendes Wœrterbuch*, à savoir que la race indo-européenne s'est d'abord divisée en deux groupes, l'un asiatique, l'autre européen, et que les sous-races gréco-italo-celtique et slavo-germanique sont à une date relativement récente issues d'un démembrement du groupe européen. M. Johannes Schmidt nie l'existence du groupe européen et trouve 1° dans les Slavo-lettes au Nord la transition entre les Asiatiques et les Germains; 2° dans les Grecs au Sud la transition entre les Asiatiques et les Italiotes, tandis que 3° les Celtes serviraient d'intermédiaire entre les Italiotes et les Germains. Cette doctrine ne nous paraît pas admissible. Mais nous ne voulons pas la discuter ici. Nous voulons simplement signaler ce qu'il y a d'intéressant au point de vue spécial des celtistes dans le livre que nous annonçons.

M. Fick commence par l'étude des deux variantes de la gutturale sourde *k* qu'il désigne l'une par *k* et qui vaut *kv*, l'autre qu'il représente par *k* cédillé qui devient *ç* en sanscrit. C'est la première, qui, toujours gutturale en irlandais et en latin, devient quelquefois labiale en grec, en gaulois et dans les dialectes néo-celtiques issus du gaulois de la Grande-Bretagne; la seconde, le *k* cédillé, ne se change en *p* que lorsqu'elle est suivie du suffixe *va*, comme dans le sanscrit *aç-va-s*, « cheval, » en latin *eq-vu-s*, en gaulois **epo-s* de la racine *ak* par *k* cédillé [1]. La distinction de ces deux *k* dans les langues celtiques occupe cinq pages (6-11) dans le livre de M. Fick; nous regrettons seulement que ce travail, fort exact, ne soit pas plus complet.

Aux pages 41-48 M. Fick donne une liste de mots qui n'ont été signalés jusqu'ici que dans les langues germaniques et ariennes. Ces mots sont au nombre de 82; mais il a échappé au savant auteur que

1. Un thème, encore inexpliqué je crois, nous donne en gaulois l'exemple du *qu*, c'est le thème *sequana* qui au féminin est le nom de la rivière de Seine et qui au masculin est le nom d'un peuple les *Sequani*. L'orthographe gallo-romaine de ce thème est d'accord avec la monnaie celtique où se trouve la légende SEQLANO-IOTUOS (A. de Barthélemy, dans la *Revue celtique*, I, 297, Hucher, l'*Art Gaulois*, II, 154). L'*e* de la première syllabe est long dans Lucain, I, 425, et dans Sidoine, *Panégyrique d'Anthémius*, V, 208, *seq-* paraît donc s'expliquer par le gouna de la racine SIK « mouiller, » en sanscrit SIC. Ce sens, clair pour un nom de rivière, est moins compréhensible pour le nom d'un peuple: ce thème pourrait, quand il a cette dernière valeur, avoir aussi une racine différente; *-uana* ou *-vana* serait un suffixe, cf. Gr. C.², p. 764, et Fick, *Wœrterbuch*, 2e éd., p. 198.

plusieurs de ces mots appartiennent aussi aux langues celtiques. Ainsi le gothique *hveit-s* « blanc, » rattaché par lui au sanscrit *çvid*, *çvindati*, « être blanc », p. 43, paraît identique au gaulois *vindo-* identique lui-même au gallois *gwyn*, *gwen* « blanc, beau, heureux ; » le gothique *gaur-a-s* « troublé, attristé, » en sanscrit *ghora* « terrible » (p. 43), semble le même mot que le breton armoricain *garv*, *garo* « rude, sévère, acariâtre, » avec une métathèse de l'*r* qu'on trouve aussi dans le gaulois *tarvos* « taureau, » pour *tauros*. La préposition gothique *bi*, en sanscrit *abhi* (p. 45), se retrouve en gaulois sous la forme *ambi-*.

De la page 62 à la page 138, M. Fick donne la nomenclature des mots européens où se rencontrent le *k* et le *k* cédillé. Les formes celtiques apparaissent fréquemment dans ce recueil qui en général ne mérite que des éloges ; mais quelques détails prêtent le flanc à la critique, ailleurs il y a des lacunes évidentes. Ainsi aux pages 62-63, *paup* « chaque, » donné comme breton, est une forme spéciale au rameau gallois, étrangère au rameau armoricain de la souche bretonne, rameau qui n'admet pas la diphthongaison de l'*â* long. M. Fick appelle le gaulois *altgallisch*, p. 65, 66, 100, 131, tandis qu'ailleurs il l'appelle *gallisch* tout court, p. 116, 195. Il n'a pas rapproché du latin *corpus*, p. 74, le thème vieil irlandais *corpa-* qui a le même sens ; du latin *celsus*, du lituanien *kelta-s*, p. 76, le gaulois *celta* ; du sanscrit *kâs* « tousser, » p. 79, le breton armoricain *pas* « toux, » en gaelique d'Ecosse *casadh* ; du sanscrit *pak* « cuire, » p. 100, le breton *poaz* « cuit, » en gallois *poeth* = **pop-to-s* (Beitr., V, 225) où l'on remarque l'*o* du latin *coctus* entre les deux *p* du grec πεπτός ; des différentes formes de la racine *ruk* « briller, » en sanscrit, en grec, en latin, etc. (p. 107), le gallois *lou* « lumière, » *di-guo-louich-etic* « mis en lumière » (Gr. C.², 106) ; du thème européen *suka*, dérivé de *suk* « couler » (p. 112) un des noms gallo-romains de la Saône, *Sauco-nna* dans Ammien Marcellin, XV, 11 ; de la racine *kad* « orner » (p. 118), le breton armoricain *cazr*, *kaer* « beau ; du grec κέν-τρον (p. 118) « éperon, » le breton armoricain *kentr*, le vieil irlandais *cinteir* et le cornique *kenter*, *Gr. C*², 42, 153, 781, 801 [1] ; des racines KU, KVI, KUAN, p. 123, 125, 126, le gaulois *-cunia* « hautes, » dans ἀρ-κυνία, et une foule de formes néo-celtiques qu'il serait trop long d'énumérer ici ; du thème *klauni*, p. 125 « hanche, » le breton *clun* usité en gallois, en cornique et en armoricain, *Gr. C*², 1067 ; du sanscrit *-dṛç* « voyant, » p. 131, le gallois *drychu* « faire voir. »

1. Dans ce dernier passage on suppose que κέντρον et κέστρα ont la même racine, opinion rejetée par M. Fick p. 118-112.

La troisième partie, p. 138, traite des relations de parenté entre le grec et les langues indo-européennes de l'Asie. Nous y signalerons par exemple cette observation curieuse que le suffixe *mata-* (en breton armoricain *-ved*) des nombres ordinaux celtiques à partir de sept se trouve dans l'homérique ἑβδόματος « septième, » p. 140.

Dans la quatrième partie, p. 161, il s'agit des formes de noms qui sont en Europe différentes des formes asiatiques correspondantes. M. Fick aurait pu rapprocher du gothique *vanas* « dépourvu de, » p. 171, le breton armoricain *gwan* « faible. » Le breton armoricain *ivin* = *onguîno-s*, est un dérivé du thème *ongui* qu'on retrouve dans le latin *unguis*, p. 174 (voir ce que M. Windisch a dit de la forme irlandaise *inga* dans la *Zeitschrift* de M. Kuhn, t. XXI, p. 421).

La cinquième partie, p. 176, a pour objet le développement uniforme de l'*e* et sa substitution à l'*a* dans les langues européennes. Encore là quelques lacunes. La racine *ghel* « être vert, jaune », p. 187, se retrouve encore en armoricain dans *gell* « jaune, » dont le suffixe a disparu. Le vieux gallois *guerg* (*efficax*) aurait dû être placé à la suite du grec ἔργον, p. 197. Le thème *sena* « vieux, » p. 198, et aussi « honorable, digne, » p. 196, nous paraît donner avec ce dernier sens l'explication du gaulois *Senones* : comparez *sene-scalcus* « sénéchal, » c'est-à-dire « chef des domestiques. »

La sixième partie, p. 201, concerne le développement en Europe de l'*l* qui comme on sait tient lieu d'un *r* primitif dont le changement en *l* s'est produit en Asie d'une manière indépendante. M. Fick y donne à tort *lagiu*, p. 217, comme le thème du comparatif *laigiu*, *lugu*, qui est un thème consonantique en *s*, *Gr. C.*², p. 270 : l'*s* final s'est conservé sous la forme *c'h* dans le comparatif des dialectes bretons, *Gr. C.* ², p. 298. Le latin *altus* « élevé, » p. 225, paraît identique au breton armoricain *aot*, « rivage. » Le grec ὠλένη, le gothique *aleina*, le latin *ulna*, p. 227, sont le même mot que le breton armoricain *ilin*. Le lituanien *dali-s*, p. 238, se reconnaît dans le second terme du composé vieil irlandais *fo-dail* « division, » *Gr. G.*², 874. Le nom d'arbre grec πλάτανος, p. 234, n'est autre chose que l'adjectif gaulois *litános* « large » pour *plitános* ; l'accent seul diffère.

Nous arrêtons ici cette critique qui ne pourrait sans dépasser les limites qui nous sont assignées s'étendre aux deux dernières parties, toutes deux consacrées à l'étude du vocabulaire européen. On verra, nous l'espérons, dans nos observations une preuve de l'intérêt que nous avons trouvé au savant travail de M. Fick. Nous désirerions voir cet érudit pousser plus loin ses études celtiques. Lui qui connaît si bien le glossaire des langues indo-européennes pourrait mieux que personne

entreprendre et mener à bonne fin le livre qui manque le plus aux celtistes, le livre que ne nous ont donné ni Zeuss, ni M. Ebel, et dont les romanistes doivent le modèle à M. Diez, un dictionnaire comparé des langues néo-celtiques.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Grammaire des langues romanes, par Frédéric DIEZ, traduite par MM. G. Paris et A. Brachet. Tome Ier, Paris, Franck, in-8°, 476 p. Prix, 12 fr.

La grammaire de Diez est restée le meilleur ouvrage que nous possédions sur l'ensemble des langues romanes. Les deux élèves de cet éminent linguiste, qui ont entrepris de mettre l'œuvre du fondateur de la philologie néo-latine à la portée d'un public ordinairement étranger à la langue allemande, ont fait par là un acte de dévouement dont ils verront bientôt les fruits. Si l'on compare M. Diez à Zeuss, on ne trouvera pas au premier une puissance créatrice supérieure à celle du second; mais le talent d'exposition, que M. Diez possède à un degré si remarquable, fait complétement défaut à Zeuss. M. Diez a, malgré sa langue, formé hors d'Allemagne une pléiade d'élèves distingués qui font sa gloire et dont le nombre augmentera quand la grammaire sera traduite. La *Grammatica celtica*, bien qu'écrite en latin, n'a pas de lecteurs; presque personne ne sait s'orienter dans ce labyrinthe dont M. Ebel a considérablement amélioré d'innombrables détails, mais dont il n'a pas modifié le plan défectueux; la plupart des rares propriétaires de ce savant ouvrage n'en connaissent hélas ! que la table, malheureusement trop incomplète pour donner de la valeur du livre une idée suffisante.

La traduction de la grammaire de Diez formera quatre volumes dont le dernier sera consacré aux additions et aux rectifications. Le premier contient l'introduction et la phonétique. Nous y trouvons plusieurs comparaisons intéressantes avec la phonétique des langues néo-celtiques; ces comparaisons nous paraissent en général exactes. Notons cependant que le *z* breton, signalé déjà dans le *Cartulaire de Redon*, n'avait pas la valeur du *z* roman = *ds*, mais qu'il a conservé jusqu'au siècle dernier le son du *th* anglais. Aux preuves qui établissent que le *c* latin valait *k* devant *e* et *i* (p. 231), M. Diez aurait pu en ajouter d'autres en citant les mots bretons d'origine latine comme *koar* « cire, » *kerez* « cerise, » *koan* « souper. » Aux preuves de l'affaiblissement de *t* en *d* entre deux voyelles en bas latin on pourrait ajouter les mots bretons : *bouzellen* « boyau, » venu de *botellus* par l'intermédiaire de *bodellus*; *moneiz* « monnaie, » de *moneta* par l'intermédiaire de *moneda*. Nous soumettons ces observations aux savants traducteurs.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

PÉRIODIQUES.

Archæologia Cambrensis. — April 1873. This number opens with an elaborate article by the late M. Rees, of Tonn, on « Loventium : its geographical position, and reasons for assigning it to Llandovery. » The writer's death is a great loss to Wales (pp. 113-138). — Prof. Evander Evans continues his « Studies in Cymric philology, » (pp. 139-153) : the following abstract will give the reader an idea of the importance of this article : — 1) The provection of the mediæ familiar in Breton and Cornish was at one time usual also in Welsh as in *ys truc* for *ys druc*, = «Est malum, » and *o keill* for *o(s) geill*, « if (he) can » : also in the Capella Glosses in *orcuertic cors* for *or gueetic cors*. This would suggest a new method of attacking *niguorcosam*. 2) Welsh had a plural ending *awr*, *jawr* overlooked by Zeuss and to be compared with Breton *-ier*. 3) Welsh poetry shows instances of *yd* as a termination of the second person singular, present indicative active : this would in O. Welsh have been *-id* and in mod. W. *ydd*, corresponding to Cornish *-yth*, *-eth* and Breton *-ez*. 4) The termination of the third person singular, indicative active, is dropped in Welsh subjoined verbs as in Irish, as in « trengi*d* golud, ni threing molud » = riches perish, glory perishes not. 5) The same person of the verb is shown frequently to end in *a* in the future as in *doluria*, 'dolebit', etc.: Zeuss is wrong in treating this *a* as part of the stem. 6) The Welsh present subjunctive characterized now by *o* is shown to have formerly had *oe* throughout and to be of optative origin. 7) Traces of the *ā* conjugation are pointed out in the third person singular, *-aut*, plural *-aunt* doing duty as futures in the poets and in O. Welsh. 8) The third person singular, perfect active, had besides the ending usually assigned to it others such as *-essit*, *-yssit*, *-sit*, and even *-assit*. 9) Welsh passive participles are detected in such formes *managad-oedd*, *ganad-oedd*, etc. used as pluperfects. Passing over several elaborate articles on archæology, on which we would rather not venture any critiscim, we come to the correspondence which opens with a letter by Mr. J. Rhys on some of 'Our British inscriptions' — he identifies VINNEMAGLI with *Gwenfael* and maintains the Welsh origin of the Penrhos Llugwy stone reading HIC IACIT MAGCVGECCETI against the Irish claim advanced

by Mr. Brash (pp. 197-200). The number closes with an instalment of 'Original documents '.

July, 1873. This number besides many able articles on archæological subjects contains one by Boyd Dawkins. ' On the date of the conquest of South Lancashire by the English ' : according to him they fought the battle of Chester in 607, and having beaten the Welsh they must have soon added to their dominions the flat country including South Lancashire : thus the Welsh were permanently divided from their cousins of the north in the beginning of the 7th century (pp. 236-9). — Chevalier Lloyd continues his 'History of the Lordship of Maelor Gymraeg' (pp. 240-258). — A list by Mr. Rhys of « Welsh words borrowed from Latin, Greek and Hebrew » (pp. 258-270) ; it is merely tentative.— Mr. Brash maintains in the 'correspondence' (pp. 285-7) the Irish claim to the old inscriptions : his philology is of the Vallancey type. The number finishes with « Original documents » to which is added the first instalment of Lewis Morris' unpublished « Celtic Remains'» consisting of a sort of dictionary of names of men and places and highly interesting in many respects to all concerned with Wales and the Welsh.

Oct. 1873. This number is mostly archæological excepting Mr. Rhys' 'Welsh words borrowed from Latin, Greek and Hebrew' continued (pp. 355-365). In the correspondence he defends his position against Mr. Brash and gives the reading of two new Oghams which he discovered last summer, one in Denbighshire and one in Pembrokeshire ; the former is the only one known in North Wales (pp. 386-8).— Mr. Howel W. Lloyd enters a protest against Rhys' deriving so many Welsh words from Latin, alleging that only proof of a common origin is given — his own instances of etymologizing rob his protest of the weight it should carry (pp. 390-1). The 'Celtic Remains' are continued.

January 1874. This number is also mostly archæological — 'Welsh words borrowed from Latin etc.' are continued (pp. 52-59). Mr. Rhys has also a short article 'On some of our British Inscriptions' (pp. 17-21) : he reads the Pool Park stone near Ruthin SVMILINI TOVISACI and in Ogham SUBᵉLINᵒ and the re-discovered stone of Vitalianus VITALIANI EMERETO and in Ogham VITALIANI : the Bridell Ogham he would read NETTASAGRU MAQI MUCOI-BRECI, and the Ogham on the Cilgeran stone he reads for the first time TRENAGUSU MAQI MAQITRENI. In the 'correspondence' he invites Mr. Howell W. Lloyd to help instead of protesting, and deals very tenderly with his ideas of philology. Pp. 91-3 we have a short account from the *Irish Builder* of a South British Ogham examined by Dr, S. Ferguson at Tavistock, Devonshire reading ... NABARR... The Roman inscription accompanying it reads DOBUNNI FABRI FILI ENABARRI. The 'Celtic Remains' are continued.

CARNARVON AND DENBIGH HERALD, numéros des 29 novembre et 6 décembre 1873. *The Early Inscribed stones of Wales,* by John Rhys. L'auteur a tiré à part en brochure ces deux articles dont la vraie place eût été l'*Archæologia Cambrensis* plutôt qu'un journal. M. Rhys a employé ses vacances de 1873 à

visiter et à examiner les pierres connues en Galles pour porter des inscriptions, soit en caractères romains, soit en oghams. Cette tâche est plus difficile qu'on ne pense peut-être; car la plupart de ces pierres sont restées en pleins champs. M. Rhys donne ses lectures de ces inscriptions, et elles diffèrent par endroits des lectures déjà publiées. Il les accompagne en même temps de réflexions sur les inscriptions ou sur les monuments qui les conservent. Il est malheureux que ces vénérables débris de l'antiquité britannique restent dispersés au hasard, et sans que rien les garantisse de la ruine ou de la destruction, quand leur ensemble constituerait une si riche collection. La principauté de Galles n'aura-t-elle donc pas un musée d'antiquités nationales? Il semble que l'Université d'Aberystwyth en serait naturellement le siége.

Beirniad. In October 1873, there is an article on *Welsh Synonyms,* which appears to be the first thing published on that subject, and it is to be continued in future numbers. In January 1874 there is an article on *Lloffion Iaith* (Gleanings of Philology) in which the principles of Philology are explained and illustrated.

Traethodydd. A third article on *Hen Lyfrau y Cymry* (Old Welsh Books) appeared in the number for January 1874. In it are registered and described a considerable number of pamphlets, such as Ballads and Almanacs which had not been previously noticed. It describes also a very early edition, if not the first in Welsh, of Thomas a'Kempis, and gives a full account of the old catholic work of Cardinal Bellarmin « *Eglurhad Helaeth-Lawn i'r Athrawiaeth Gristnogawl* » the translation of which is ascribed, by the writer of the article, to Gruffydd Roberts the grammarian.

Dysgedydd. A second article on *Do* (yes) has appeared in the April (1873) number of this periodical, in which the author attempts to explain the meaning of the several particles used in Welsh as answers to different forms of questions. He discriminates between them, and traces their etymology.

Journal of the Royal and Archæological Association of Ireland, April 1872, p. 98-112. *The sculptured crosses of Ireland,* by Mr. R. R. Brash. — July, p. 139-190. *The Dind-Senchus of Eriu* translated and edited by Mr. J. O'Beirne Crowe. — October, p. 222-238 : *The Ogham monuments of Kilkenny* by Dr S. Ferguson : déjà l'année précédente M. Ferguson avait publié une dissertation sur le déchiffrement des inscriptions oghamiques, (*Proceedings of the Royal Irish Academy* ser. II, vol. II p. 30-64) qui est le travail le plus critique sur cette question — P. 238-246. *The Dunbel Ogham Inscriptions,* by Mr. R. R. Brash.

January 1873, p. 261-281. *Patron Days and holy Wells in Ossory,* by Mr. John Hogan. — April : p. 339-361 : *Loca Patriciana,* by the Rev. J. Fr. Shearman. July : p. 437-444. *County of Kilkenny inscribed Pillar-Stones* by Mr. R. R. Brash. — P. 486-498 *Loca Patriciana* by the Rev. J. F. Shearman (continued). — Oc-

tober, p. 323-531. *On Inscribed Cromlechs*, by Dr S. Ferguson. — P. 544-560. *Loca Patriciana* by the Rev. J. F. Shearman (continued); traite de l'Ogham bilingue de Killeen Cormac.

Transactions of the [London] Philological Society, 1873-4, p. 165-186. — *The Cornish Language*, by Henry Jenner, Esq. Intéressante monographie de la langue cornique, résumant les faits principaux de sa grammaire et de l'histoire de sa littérature. Parmi les débris connus de la littérature cornique, M. J. mentionne une collection qui a été donnée en 1870 à la Bibliothèque du musée Britannique (où elle est classée : Add. ms. 28,554). Cette collection, faite au début du siècle dernier par William Gwavas, contient entre autres choses un certain nombre de chansons, épigrammes et proverbes corniques. Relativement au martyre de sainte Maximilla dans le mystère *de l'Origine du Monde*, M. J. adopte l'hypothèse inadmissible de M. de la Villemarqué qui voit dans cet épisode une allusion à la mort de Jeanne d'Arc. Nous le renvoyons à un article de M. Paul Meyer dans la *Revue Critique*, t. I, p. 219 et suiv.

Mémoires de la Société de linguistique de Paris. T. II. — Pp. 70 et 171. *Fagne, faigne, fange*, par M. d'Arbois de Jubainville ; *Fagne, faigne, fange* par M. Gaidoz. Dans ces deux notes que les auteurs regrettent d'avoir écrites sans avoir su que M. Grandgagnage avait traité avant eux le même sujet, les questions examinées touchent à l'histoire, non de l'élément gaulois, mais de l'élément germanique en France et en Belgique. Le mot *fagne*, en bas-latin *fania*, est le féminin du gothique *fani*, marécage. Mais si nous en parlons, c'est que nous croyons que c'est ici le lieu de proposer une correction à la *Grammatica celtica*.

Zeuss a cru pouvoir rapprocher le gothique *fani*, en allemand *venn. veen*, des mots néo-celtiques suivants : vieux cornique *guen* (*campus*), plus tard *gwon*, *goon* ; vieux gallois *guoun*, aujourd'hui *gwaen* « plaine, prairie » ; moyen armoricain *gueun*, aujourd'hui *iun* « terrain marécageux. » Ce rapprochement a été maintenu par M. Ebel, *Gr. C.*2, p. 1077. Il est difficilement admissible. La racine germanique a pour consonne initiale un *f* = *p* ; la racine celtique un *gw* = *v*. La racine du gallois *guoun*, *gwaen* peut être la même que celle de l'irlandais *feath* « marais » dont l'*f* = *v*. La diphthongue *ou*, *ae* du gallois contractée en une seule voyelle en cornique et en armoricain s'expliquerait vraisemblablement par le groupe *av* (*Gr. C.*3, v. 109, 128), ce qui permettrait de distinguer dans *guoun*, *gwaen* un thème *vavo-*, *vevo-* et un suffixe *no* (= *na*) ou *ni*. *Vavo- vevo-*, serait identique au thème *úvo* = *vagvo-* qu'on trouve dans le latin *uva*, *uvor*, *uvere*, *uvidus*. (Corssen, *Aussprache ... der lateinischen Sprache* 2e édit., t. I, p. 544). Le second *v* de *vavo-* aurait péri dans l'irlandais *feath* conformément aux règles exposées dans la *Gramm. celt.*2 v. 54-58, 784. Ainsi *guoun* et *feath* ne différeraient que par la consonne finale *n* = *no-* ou *ni-* en breton, *th* = *to* = *ta-* en irlandais. *Guoun* s'expliquerait par une forme plus ancienne *vauno-s* = *vevonos* = *vegvono-s* ou *vauni-s* = *vevoni-s* = *vegvo-ni-s* ; et *feath* par une forme plus ancienne *vevo-to-s* ou *vevo-ta-s*. Le mot germanique

n'y a aucun rapport. Le gothique *fani* paraît identique au prussien *pannean* (accusatif) « marécage, » (Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 2e édit., p. 530, 790). Le *v* initial de la forme allemande n'est qu'une variante orthographique de l'*f* gothique.

P. 224-227. *Etymologie du nom propre Littré* par M. Mowat. Le savant auteur établit qu'il y a dans l'Ille-et-Vilaine un nom de lieu de ce nom, que ce nom de lieu est devenu nom de famille. Ce nom de lieu paraît bien identique à celui que porte l'auteur du *Dictionnaire de la langue française*. La forme gallo-romaine de ce nom de lieu doit avoir été *Listcriacum* ou *Listriacum*, dérivé de *Listerius* ou de *Listrius*. M. M. propose de considérer *Listerius* comme un dérivé du breton *lis* « cour » : *Listrius* serait dérivé de *lestr* « vaisseau, vase. » Mais nous ne connaissons ni l'étymologie ni la forme gauloise de *lis*, ni de *lestr*; en sorte qu'il est très-difficile de nous prononcer sur la question de savoir si de ces formes gauloises inconnues ont pu naître les dérivés *Listerius* et *Listrius*.

H. d'A. de J.

Romania. T. II, n° 8, p. 505-506. — Les savants directeurs de cette revue contestent l'étymologie celtique que nous avons proposée pour l'adjectif *bebrinus* « de castor. » Le *castor*, connu dans le Latium au temps de Varron, a dans la Gaule survécu pendant des siècles à la conquête romaine. Son nom gaulois **bĕbros* nous explique à la fois le nom propre français de la rivière de Bièvre, le nom commun français « biévre » employé spécialement pour désigner le castor d'Europe, et le néo-celtique *befer* traduisant *fiber* dans le vocabulaire cornique (*Gr. C.* 2, p. 1075, cf. p. 37). De lui sont dérivés le nom de source gaulois *Bebronna* (*Gr. C.* 2, p. 774) où l'*e* radical est gardé, et le nom de ville gaulois *Bibrăcte* « Beuvray » où, par l'effet du déplacement de l'accent, l'*e*, devenu atone, s'est affaibli en *i*. Malgré l'autorité légitime qui s'attache à la *Romania*, nous ne pouvons non plus abandonner ce que nous avons dit (p. 139) de la possibilité de l'introduction du thème pronominal gaulois *cata* dans le bas latin et les langues romanes. Nous croyons reconnaître ce thème dans le prénom cornique *ketep* « chacun » qui forme en armoricain le premier terme du composé *guitib-unan* (*Gr. C.* 2, p. 405). *Cata* est aussi le premier terme du composé irlandais *cat-lach* (*universitas*), *Gr. C.*2, p. 855, 873. Les Gaulois formaient environ moitié de la population des pays de langue latine qu'on a appelés *Romania*. Il est difficile d'admettre qu'ils aient exercé, sur la langue vulgaire de ces pays, moins d'influence que les Grecs, c'est-à-dire que des étrangers.

T. III, n° 9. M. Schuchardt, dans un très-curieux article de phonétique, compare aux substitutions de la consonne initiale dans les langues néo-celtiques certaines modifications analogues de la consonne initiale dans les dialectes de la Sardaigne, du centre et du sud de l'Italie.

H. d'A. de J.

Mémoires de la Société des antiquaires de France, t. XXXIV. — P. 285-381. *Les tumulus gaulois de la commune de Magny-Lambert* (*Côte-d'Or*), par M. Alexandre Bertrand, mémoire accompagné de six planches.

L'auteur divise les objets trouvés dans ces fouilles en trois catégories : 1° objets de fabrication celtique ; 2° objets étrusques introduits chez les Gaulois par le commerce ; 3° objets de provenance indéterminée. Dans la première catégorie il a spécialement étudié l'épée de fer, probablement l'arme appelée en irlandais *claideb*, en moyen gallois *cledyf* pour **cladibos*, et le rasoir en bronze, ce rasoir sans doute dont le nom en breton armoricain *aoten*, en gallois *ellyn*, paraît devoir s'expliquer par un primitif *altinna, artinna,* presque identique à l'irlandais *artene*, *artinne*, *arteinne* « cailloux, » dérivé d'*arta-* « pierre » (cf. *Arto-briga*), comme *Artemia*, nom d'un rocher dans la vie de saint Domitien (*Gr. C*[5]., 68, 770) : nous supposerions donc que la pierre aurait été avant le bronze la matière du rasoir gaulois. Des épées ou des rasoirs analogues à ceux de Magny-Lambert se trouvent dans des sépultures celtiques d'Autriche où on les croit antérieurs au IVe siècle avant notre ère, et dans des sépultures également celtiques d'Italie dans les environs de Parme et de Bologne où on les dit plus anciens que le VIIe siècle avant J.-C. Parmi les objets d'origine étrusque, M. B. signale avant tout des seaux en bronze qui remonteraient au plus tard au IVe siècle avant l'ère chrétienne. L'année 350 avant J.-C. serait la date la plus rapprochée de nous que l'on pourrait assigner aux tumulus de Magny-Lambert.

Dans le *Bulletin* nous signalerons : p. 19, une note de M. Chabouillet sur l'acquisition par l'Etat de la collection de monnaies gauloises formée par M. de Saulcy ; p. 43, 134, une polémique entre M. Bulliot et M. de Lasteyrie sur la question de savoir si le premier a bien réellement découvert des objets émaillés au mont Beuvray ; — p. 82, une note de M. Mowat sur un *graffito* conservé à Poitiers chez M. Bonsergent et où le savant épigraphiste lit un nom d'homme gaulois : *Atcura* ; — p. 123, la rectification par M. Sansas de la lecture donnée précédemment d'une inscription du musée de Bordeaux où se trouve le nom de la déesse *Sirona* ; — p. 123, une observation de M. Chabouillet sur le poids du statère d'or gaulois ; — p. 165, l'annonce de la découverte d'un oppidum gaulois, par M. Le Men, dans la commune de Cap-Sizun (Finistère), lieu dit *Castel-Coz* ; — p. 166, l'analyse par M. Bertrand d'une brochure de M. Gross sur les habitations lacustres du lac de Bienne : il en résulterait que la substitution du fer au bronze dans la fabrication des épées aurait été opérée chez les Gaulois par l'industrie locale et non par importation : cela expliquerait suivant nous comment le fer a reçu des populations celtiques un nom indigène, **eisarno-s*, *isarnos*, qui hors de chez elles se trouve seulement chez les Germains, chez lesquels il aurait été importé avec le fer par le commerce gaulois ; — p. 168, des observations du même M. Bertrand sur les ouvertures pratiquées dans la porte de pierre de certaines allées couvertes ; — p. 173, la communication par M. Quicherat de trois inscriptions inédites de Luxeuil dans l'une desquelles le nom propre *Meliddius* est écrit avec *d* barré. Ce nom n'a pas été mentionné par M. Becker dans ses études sur le *d* barré gaulois, *Beitr.*, III, 207, IV, 162.

H. D'A. DE J.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Mai 1873. P. 314-316 *Vorgium et Vorganium*, par M. Ern. Desjardins ; M. D. rappelle à l'occasion de la découverte du nom de

Vorganium sur l'inscription de Kerskao qu'il n'avait point confondu les deux localités de Vorgium et de Vorganium dans son édition de la Table de Peutinger. — Août : p. 95-97. *Le Mercure Gaulois* par M. H. d'Arbois de Jubainville : explique par « le savant » le surnom de *Visucius* donné à Mercure dans diverses inscriptions de la Gaule et de la Germanie. — P. 132 : Lettre de M. Genthe sur l'orthographe du nom du dieu Esus ou Hesus dans les mss. de Lucain. Tous donnent Esus sans H, sauf le ms. provenant de l'Ecole de médecine de Montpellier. — Septembre 1873 : p. 190-193 : *Fouilles dans les terrains du cloître Saint-Marcel*, par M. A. de Longpérier. On a découvert dans des fouilles un fragment d'inscription contenant le nom des *Parisii :*

..... FILSACER ....
PARI ....

Octobre : p. 259-262. *Stèle antique trouvée dans le jardin de l'abbaye de Port-Royal-en-Ville, à Paris,* par M. A. de Longpérier. Voici l'inscription :

GEMINIVS
SOLIMARIF
VESTIARI (RI liés)
H.S.

Germinius Solimari f[ilius] h[ic] s[itus]. M. de L. passe en revue à cette occasion les inscriptions déjà connues qui renferment le nom de Solimarus et ses dérivés. — Novembre, p. 289-291. *Teutates*, par M. d'Arbois de Jubainville (cf. Rev. Celt. I, 451) : remarque que ce nom est l'épithète de Mars dans deux inscriptions trouvées l'une en Styrie et l'autre en Grande-Bretagne. — P. 334. Lettre de M. L. Pannier pour identifier le *Solimariaca* de l'Itinéraire d'Antonin avec Sommérécourt. — Décembre, p. 361-362 : *Inscription funéraire de Tarbes,* par M. le général Creuly ; provient d'un questeur de Bétique, que M. Creuly croit être Jules César.

Janvier 1874, p. 1-8. *La Station de Vorgium* par M. R. Mowat. Inscription, jusqu'ici inédite, d'une borne milliaire située à Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord). Cette inscription identifie avec certitude Vorgium et Carhaix et prouve que Vorgium et Vorganium sont deux localités distinctes. Pour M. M., Vorgium = gr. Φέργον, angl. *Work* et signifie « lieu fortifié ».— Février, p. 101-110. *Noms propres et diminutifs dans les inscriptions du temps des Romains aux Pays-Bas*, par M. H. Kern. — P. 133, dans le sommaire du *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique*, n° de décembre 1873, on signale une inscription découverte en Asie Mineure et relative à un prince galate connu seulement par quelques mots de Cicéron et par une belle pièce unique du cabinet des médailles de Paris, Brogitaros. Il est qualifié, dans ce texte, de τετράρχης Γαλατῶν Τρόκμων. — Mars, p. 166-170. *Une loi de la phonétique et de l'orthographe franque*, par M. H. d'Arbois de Jubainville. Observations sur l'article précité de M. Kern.

Revue des Sociétés Savantes des Départements, 5e série, t. V, livr. de Mars-Avril 1873, p. 321. — M. Chabouillet résume une lecture faite par M. Bulliot (au congrès des Sociétés Savantes, en avril 1873) sous ce titre : *Le*

temple du Mont de Sene (Santenay, Côte-d'Or). En 1872, sur le sommet de cette montagne et presque à la surface du sol, on a trouvé une tablette de pierre calcaire, accostée de queue d'aronde, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

..VG·SACR.
.....MERCVRIO
..NCORINVS
..VLLINI FILIVS
EX VOTO

« Il manque peu de chose à cette tablette, qui dans son état actuel a 42 centimètres de large sur 32 de hauteur, et qui devait être scellée soit dans le mur, soit dans le piédestal d'une statue de Mercure. C'est au commencement des lignes qu'il manque quelque chose. L. 1, il n'y a que le second jambage de l'A d'AVG; l. 3, on croit distinguer les traces d'un E; l. 4, il semble qu'il y avait un V. » — P. 331, M. Chabouillet résume une lecture faite par M. Hedde sur les origines de la ville du Puy. Il y est fait mention de l'inscription suivante, trouvée au Puy, qui se lit sur le fronton d'un petit autel (hauteur : 80 cent.) consacré au Dieu Adidon et à Auguste :

ADIDONI ET AVGVSTO
SEX TALONIVS MVSICVS·D.S.P.P.

— T. VI. Juillet-Août 1873, p. 132, inscription de Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne).

TVTELAE·AVG (TE liés)
VSSVBIO·LABRVM
SILVINVS.SCI
PIONIS.F.AN
TISTES.D.

P. 119-121. Note de M. Gaultier du Mottay (avec gravure) sur une statue trouvée au village du Rillan, commune de Saint-Brendan (Côtes-du-Nord) et où il croit voir une représentation de l'Hercule Gaulois.

Archives des missions scientifiques, 3e série, t. I, p. 1-49. — *Cinquième rapport sur une mission en Basse-Bretagne ayant pour objet des recherches sur les traditions orales des Bretons armoricains, contes et récits populaires* par M. F. M. Luzel. Les quatre premiers rapports de notre savant collaborateur se trouvent au t. VII de la 2e série, p. 101-205. Celui-ci contient dix-sept contes et, sur chacun d'eux, une intéressante étude de mythologie comparée. Il y a déjà plusieurs années que M. Luzel nous promet un recueil de contes bretons. Ces rapports nous donnent de son futur ouvrage un avant-goût qui augmente notre légitime impatience. — P. 525. *Rapport sur une mission scientifique en Bretagne* par M. d'Arbois de Jubainville. L'objet de ce rapport est une étude sur les mots bretons contenus dans le cartulaire de Landevennec et dans une charte du XIe siècle conservée aux archives d'Ille-et-Vilaine. J'ai à m'excuser d'avoir défiguré le nom de l'obligeant conservateur de ce dépôt, M. Quesnet. Je crois m'y être trop aventuré en comparant au latin *juncus* le

premier terme *iun* du composé *Iun-argant*. *Iun* en breton armoricain archaïque paraît être le breton armoricain moderne *eeun* « droit, juste, » en gallois *iawn*, et n'a rien à faire avec le moderne *iun* « marais » dont l'*i* initial tient lieu d'un *g* plus ancien. Voir *Vie de sainte Nonne*, p. 94 et *Gr. C.*², p. 1077.

H. D'A. DE J.

REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES, T. XIV, 1er octobre 1873, p. 637-639 : Les Volcæ, les populations lacustres, les Velches, par M. H. d'Arbois de Jubainville. M. d'A. de J. explique le nom de Volcæ par le préfixe gaulois *vo* = irl. *fo*, = br. *guo*, et la racine LIQV (dans le latin *liquor*) de sorte que ce nom signifierait « les humides » et pour expliquer cet étrange nom M. d'A. de J. suppose que « ce serait le nom de la race qui occupait les habitations lacustres ». Il suppose aussi que ce nom de peuple est l'origine du germanique *Walah* d'où les noms de Welsh, Wallon, Valaques.

REVUE DE FRANCE, 1874 : Mars, p. 771-783 ; Avril, p. 186-208. *Voyage à l'île d'Ouessant ; traditions populaires ;* par M. F.-M. Luzel. Ouessant est de toutes les îles qui avoisinent le littoral armoricain une des plus curieuses par l'originalité des coutumes et par la simplicité des mœurs. A cet égard, M. Luzel donne une description complète de cette terre peu connue même des Bretons du continent armoricain. Il y a recueilli des traditions relatives aux hommes et aux femmes de mer (qu'on y appelle *Morganed* et *Morganezed*), ainsi qu'à des femmes-cygnes. Cette dernière personnification n'est point rare dans les traditions mythologiques. Dans une ancienne légende irlandaise, les enfants de Lir sont changés en cygnes par un charme de leur marâtre Aoifé ; cette légende a été publiée par O'Curry (*Atlantis* T. IV, p. 113 et suiv.). Dans l'Inde les Apsaras sont représentées sous forme de cygnes dans une légende du Çatapatha Brâhmana, citée par Weber, *Indische Streifen*, T. I, p. 16.

NÉCROLOGIE.

Le Rév. John BANNISTER, vicaire de Saint-Day, dans la Cornouaille insulaire, auteur de plusieurs ouvrages sur les antiquités de son pays, décédé le 30 août 1873, à l'âge de 57 ans.

— M. Albert WAY, né à Bath en juin 1805, mort en mars 1874, archéologue de mérite dont l'*Archæologia Cambrensis* a plusieurs fois publié des travaux.

— On annonce aussi la mort de M. Owen JONES, né en 1809, mort en avril 1874, auteur de la *Grammar of Ornament*, et fils unique du patriote gallois Owen Jones, qui sous le nom bardique d'Owain Myvyr a publié la *Myvyrian Archaiology of Wales*.

CHRONIQUE.

Nous empruntons à un recueil récemment fondé qui contient un grand nombre de renseignements utiles aux érudits (*Indicateur de l'Archéologue*, mars 1874, p. 155) la note suivante sur une communication faite à la Société Archéologique du Midi dans une séance de décembre 1873 :

M. Chambert fait part de la découverte qu'il vient de faire dans la commune de Mondilhan, à 6 kilomètres de Boulogne (Haute-Garonne), d'un autel votif portant l'inscription suivante en très-belles lettres romaines :

DEO
ILVRONI
MAXVMA
FLORI FIL
V S L M

— Dans le programme des cours du semestre d'été 1874 à l'Université d'Heidelberg est annoncé un cours sur la grammaire de l'ancien irlandais par M. Windisch, professeur de grammaire comparée à ladite Université et collaborateur de M. Curtius dans la dernière édition du *Grundzüge* (cf. plus haut, p. 273).

— Les mélodies populaires irlandaises ont des admirateurs ailleurs qu'en Irlande. M. Kissner vient de publier en Allemagne sous le titre de « Chants de l'Ile Verte » *Lieder von der grünen Insel* (Leipzig, Rieter-Biedermann) deux cahiers de mélodies, musique et paroles anglaises avec leur traduction en vers allemands. Le premier cahier contient des chansons diverses et bien connues en Irlande, le second un choix des *Irish Melodies* de Thomas Moore dont M. Kissner prépare une traduction complète en vers allemands.

— L'Université galloise d'Aberystwyth (cf. t. I, p. 169) a été ouverte à la fin de 1872. Contre nos prévisions, les études celtiques ne figurent pas dans le programme de ses cours. Des conférences supplémentaires y ont été faites cette année par des savants étrangers à l'Université. Dans le nombre nous en remarquons une par M. John Peter sur la géologie du pays de Galles, et deux de M. John Rhys sur la philologie galloise.

— M. Donald Tolmie Mason, ministre de l'Eglise gaelique d'Edimbourg, a fait dans diverses villes d'Ecosse des conférences sur les Gaels d'Ecosse au Canada. Il a récemment parcouru ce dernier pays dans le but d'étudier l'état des nombreux colons écossais qui s'y sont établis. Il prépare un livre sur cet intéressant sujet.

H. G.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

CONTES POPULAIRES

DE LA BRETAGNE ARMORICAINE.

I

LA FEMME DU SOLEIL.

L'étude des contes et autres traditions orales du peuple est un des moyens les plus sûrs qui nous restent actuellement, à défaut de documents écrits, pour remonter jusqu'aux époques primitives de l'humanité. Les vieux contes populaires, tels qu'on les recueille aujourd'hui dans toute l'Europe, sont, en quelque sorte, le détritus, ou bien encore le patois moderne des mythologies anciennes, parvenues à leur dernier terme de décomposition. Or, la mythologie doit avoir été le premier effort intellectuel un peu considérable et le premier langage des peuples naissants. Les grands phénomènes atmosphériques, et principalement la lutte de la lumière et de la nuit, forment presque exclusivement le fond de l'ancienne mythologie qui, du centre de l'Asie, s'est répandue sur presque toute l'Europe, avec les différents peuples d'origine aryenne. Et rien de plus naturel : l'imagination encore neuve et tout impressionnable de la jeune humanité devait être singulièrement frappée de tant de phénomènes dont elle ne pouvait avoir aucune explication scientifique, comme le contraste et l'alternance du jour et de la nuit ; la lumière et les sombres nuages qui la voilent parfois ; le tonnerre, l'éclair, la pluie, la lune, l'aurore et le soleil surtout, le véritable héros de presque toutes ses fables. Pour les hommes primitifs, ces phénomènes, ainsi que toutes les forces vives de la nature, étaient de véritables personnes ; ils leur donnèrent des noms, des noms expressifs, poétiques et d'une grande vérité naturelle le plus souvent, et sur ces noms on vit croître les vieilles fables, qui nous paraissent souvent si niaises, si grossières ou si révoltantes, parce que le sens véritable s'en est perdu à la longue. Il a fallu que la philologie moderne, ce merveilleux instrument d'investigation qui a donné des résultats vraiment étonnants, retrouvât et réta-

blît le sens perdu de tant d'anciens mythes si étrangement défigurés. On voit de quelle utilité peuvent être, pour l'étude des origines de notre civilisation, ces contes de vieilles femmes qui faisaient autrefois le charme de nos veillées champêtres, et qu'aujourd'hui encore il faut rechercher de préférence chez nos populations rurales et sous le chaume.

Il y a en effet dans ces gracieuses et naïves créations, qui datent pour la plupart de si loin, tant de douces espérances et de promesses, tant de sympathie pour les pauvres, les cœurs simples et droits, tous les disgraciés de la nature et les déshérités de la fortune, qu'on ne doit pas s'étonner de les trouver conservées dans les chaumières, plutôt que dans les châteaux et les cours.

J'ai recueilli chez nos paysans bretons un grand nombre de ces contes merveilleux et anciens, qui les consolent encore des déboires et des déceptions de toute sorte de la vie réelle, et, avec du temps, beaucoup de temps, l'amour de ces recherches et une parfaite connaissance de nos divers dialectes, je me convaincs tous les jours de plus en plus, — tant j'ai fait de rencontres inattendues, — qu'il serait possible de retrouver en Bretagne presque tous les contes vraiment anciens et populaires que l'on rencontre dans le reste de l'Europe. Ils sont plus ou moins altérés, mélangés et accommodés au génie du peuple qui les a conservés de génération en génération ; mais le fond, le thème primitif est, malgré tout, assez facile à reconnaître et à dégager des ornements et des éléments étrangers qui l'enveloppent. Il faut pourtant se hâter de recueillir tous ces débris épars et ces échos lointains des temps passés et des civilisations disparues, car ils vont pâlissant et s'effaçant tous les jours, devant les envahissements de l'esprit moderne, ennemi des fables et des rêves.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher ici comment ces traditions nous sont arrivées, comment elles se sont conservées, et d'où vient qu'elles présentent, pour la plupart, de si grandes ressemblances avec les traditions analogues recueillies chez d'autres peuples, souvent très-éloignés des Bretons, et avec lesquels ces derniers semblent n'avoir jamais eu aucun contact ni de relations d'aucune sorte.

Mon intention est de m'en tenir, dans ce travail, à une fable seulement, à un mythe que je crois intéressant, quand ce ne serait que par sa présence dans nos chaumières bretonnes, mais sans beaucoup insister sur des rapprochements, des interprétations et des commentaires qui ne pourraient être que très-incomplets et insuffisants, car les livres et autres instruments de travail me font un peu défaut dans le milieu où je suis obligé de vivre, dans l'intérêt de mes recherches. J'intitule la fable dont je veux m'occuper « La Femme du Soleil », bien que les quatre versions que j'en ai recueillies portent des titres différents, mais parfois imposés par le caprice des conteurs. Ces versions sont toutes plus ou moins altérées, comme on le verra, surtout par l'introduction d'éléments chrétiens mêlés à la fable première. Je donnerai d'abord les contes populaires tels que je les ai recueillis, traduits avec une fidélité rigoureuse, et j'essaierai à la suite quelques interprétations et commentaires, mais très-sobres. Je donnerai en dernier lieu la version qui me paraît la plus complète et la moins altérée.

I

LA FILLE QUI ÉPOUSA UN MORT.

Un jour, un mendiant arriva chez un roi, et demanda l'aumône, au nom de Dieu. La fille du roi le remarqua, et elle dit à son père qu'elle voulait avoir ce mendiant-là pour mari. Le roi pensa d'abord que c'était pour plaisanter que sa fille parlait de la sorte. Mais, quand il vit qu'il n'en était rien et qu'elle parlait pour de bon et sérieusement, il lui dit :

— Il faut que vous ayez perdu la raison, ma fille, pour vouloir vous marier à un mendiant, fille d'un roi comme vous l'êtes!

— Il n'y a pas à dire, mon père, il faut que je l'aie pour époux, ou je mourrai de douleur.

Le roi aimait sa fille par-dessus tout, et faisait tout ce qu'elle souhaitait. Il lui dit donc qu'il la laisserait prendre le mendiant pour mari. Mais le mendiant demanda que la princesse, ainsi que son père, sa mère et ses deux frères fussent baptisés avant le mariage, car ils étaient tous païens. Ils furent tous baptisés, et le mendiant servit de parrain au prince aîné. On célébra alors les noces, et il y eut un grand festin.

Quand les noces furent terminées, le jeune époux dit : — Je vais, à présent, retourner chez moi, avec ma femme. — Et il prit congé de son beau-père, de sa belle-mère et de tous les gens de la noce. Avant de partir, il dit encore aux deux jeunes princes ses beaux-frères : — Quand vous voudrez faire visite à votre sœur, rendez-vous auprès d'un grand rocher qui se trouve dans le bois voisin, frappez dessus deux coups en croix avec cette baguette, et je viendrai aussitôt à votre rencontre. — Et il leur donna une baguette blanche et partit aussitôt avec sa femme, sans que personne sût où ils étaient allés.

Quelque temps après ceci, le plus jeune des deux princes dit un jour :

— Il faut que j'aille voir ma sœur, afin de savoir comment elle se trouve là où elle est.

Et il prit la baguette blanche donnée par son beau-frère et se rendit au bois. Quand il fut près du grand rocher, il frappa dessus deux coups en croix, et le rocher s'entr'ouvrit aussitôt, et il vit dessous son beau-frère, qui lui dit :

— Ah! c'est toi, beau-frère chéri? Je suis bien aise de te revoir; mais tu désires sans doute voir ta sœur aussi?

— Oui, je veux voir ma sœur, pour savoir comment elle se trouve.

— Eh! bien, suis-moi, et tu la verras.

— Où?

— Dans mon palais; descends et suis-moi.

Le jeune prince hésitait à descendre dans le trou noir qu'il voyait devant lui; mais l'autre reprit :

— Viens avec moi, et sois sans crainte, il ne t'arrivera pas de mal.

Il descendit dans le trou, et ils pénétrèrent tous les deux profondément sous la terre, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un château magnifique. Dans ce château, le jeune prince vit sa sœur dans une belle salle, magnifiquement vêtue et assise sur un siége d'or. Le frère et la sœur éprouvèrent une grande joie de se revoir. Le maître du château s'en alla et les laissa tous les deux ensemble.

— Comment te trouves-tu ici, sœur chérie? demanda le frère à la sœur.

— Je me trouve bien, frère chéri; tout ce que je peux souhaiter m'est accordé sur-le-champ. Il n'y a qu'une chose qui me déplaît : mon époux ne reste pas avec moi. Tous les matins, il part en voyage, au lever du soleil, pour ne revenir qu'au coucher du soleil, et, pendant toute la journée, je suis seule.

— Où va-t-il donc ainsi?

— Je ne sais pas, frère chéri; il ne me le dit pas.

— Je le lui demanderai, demain, pour voir.

— Oui, demande-le-lui.

Le lendemain, le prince se leva de bon matin, et il parla de la sorte à son beau-frère :

— Je voudrais aller aussi avec vous, pour me promener, beau-frère?

— Je le veux bien, cher beau-frère.

Mais à peine furent-ils sortis de la cour, que le maître du château demanda à son beau-frère :

— As-tu fermé la porte à clef sur ta sœur?

— Non vraiment, répondit-il.

— Eh! bien, va fermer la porte, vite, et puis reviens.

Le prince partit aussitôt; mais, quand il revint, son beau-frère était parti. Il se mit en colère en voyant cela et se dit :

— Eh! bien, puisqu'il en est ainsi, je m'en retourne à la maison, tout de suite.

Il avait avec lui sa baguette blanche; il en frappa deux coups en croix sur un grand rocher qui fermait l'entrée du souterrain, auprès du château, et le rocher s'entr'ouvrit aussitôt, et il entra dans le souterrain; et quand il arriva à l'autre extrémité, il frappa deux autres coups en croix sur le rocher qui le fermait de ce côté, lequel s'entr'ouvrit aussi, et il se retrouva sans mal à la maison.

Tout le monde s'empressait autour de lui, pour lui demander des nouvelles de sa sœur. Il raconta tout ce qu'il avait vu et entendu.

— Jésus! dirent le père et la mère, qu'est-ce donc que cet homme?

— Moi, dit alors le prince aîné, je veux aller aussi voir ma sœur, et, avant de m'en retourner, je saurai ce qu'est cet homme.

Et il prend la baguette blanche des mains de son frère, se rend au bois, et frappe deux coups en croix sur le rocher.

Le rocher s'entr'ouvre aussitôt et il voit dessous son beau-frère, qui lui parle de la sorte :

— Ah! bonjour, filleul; tu viens donc aussi voir ta sœur et ton parrain?

— Oui, parrain, je viens aussi vous voir.

— C'est bien, filleul; descends donc, et partons vite.

Le prince descend dans le souterrain, et son beau-frère le conduit jusqu'à sa sœur, puis il s'en va. Comme son frère, il fut étonné de voir sa sœur assise sur un siége d'or et richement parée.

— Tu te trouves bien ici, à ce qu'il semble, chère petite sœur? lui demanda-t-il.

— Oui, frère chéri, je suis assez bien ici... Il n'y a qu'une seule chose qui me contrarie.

— Qu'est-ce donc, chère petite sœur?

— C'est que mon mari ne reste pas avec moi; chaque matin, il part de la maison, et me laisse seule, tout le long du jour.

— Où donc va-t-il de la sorte, tous les jours?

— Je ne sais pas, mon frère chéri.

— Je lui demanderai de l'accompagner, demain matin, pour voir.

— Oui, demande-lui donc, frère chéri; mais prends garde qu'il ne t'arrive comme à notre jeune frère.

— Oh! sois tranquille, je ne serai pas pris ainsi, moi.

Le lendemain matin, aussitôt le soleil levé, le maître du château était sur pied, et son beau-frère aussi. Celui-ci lui demanda la permission de l'accompagner. — Volontiers, lui dit-il, mais partons vite, car il est temps.

Et ils sortirent ensemble du château. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas :

— As-tu fermé la porte à clef sur ta sœur? demanda le maître du château.

— Oui, oui, parrain, je l'ai fermée, répondit le prince.

— C'est bien, partons, alors.

Ils passèrent, peu après, par une grande lande aride où il n'y avait que de la bruyère et de l'ajonc maigre; et pourtant, on voyait couchées

parmi la bruyère et l'ajonc deux vaches grasses et luisantes. Cela étonna le prince, qui dit : — Voilà des vaches bien grasses et bien luisantes, sur une lande où elles ne trouvent rien à pâturer ! — Son beau-frère ne répondit pas ; mais les vaches dirent : — Dieu vous bénisse !

Et ils continuèrent leur route. Ils passèrent, alors, par une belle prairie où il y avait un pâturage excellent, et, au milieu de l'herbe, qui leur allait jusqu'au ventre, il y avait deux vaches, si maigres, si maigres, qu'il n'y en avait que les os et la peau. Et le prince, en voyant cela, dit encore : — Voilà deux vaches bien maigres ; et pourtant elles sont dans l'herbe jusqu'au ventre ! — Dieu vous bénisse ! lui dirent ces deux vaches, comme les deux autres ; mais le beau-frère du prince ne dit rien.

Et ils continuèrent leur route. Un peu plus loin, ils passèrent par un chemin profond et très-étroit, où deux chèvres se heurtaient la tête l'une contre l'autre, et si violemment, que le sang en jaillissait autour d'elles.

— Jésus ! s'écria le prince, voilà deux pauvres bêtes qui se tueront ! Comment passerons-nous ? Elles obstruent tout le passage.

Son beau-frère ne répondait toujours point ; mais les deux chèvres aussi dirent : « Que Dieu vous bénisse ! » et elles cessèrent de se battre, et les deux voyageurs purent passer, sans mal.

Plus loin, ils arrivèrent à une vieille église en ruine, et y entrèrent. Elle était pleine de monde, mais c'étaient tous des morts, et il n'en subsistait que les ombres seulement.

— Me répondrez-vous la messe, puisque vous êtes chrétien ? demanda au jeune prince son beau-frère.

— Je le veux bien, fit-il, bien étonné ; mais il n'était pas peureux.

Et l'autre revêtit alors des habits de prêtre, puis il monta à l'autel et se mit à célébrer la messe, comme un véritable prêtre. Quand il en fut à l'Élévation, il se mit à vomir des crapauds et autres reptiles hideux... et tous les assistants faisaient comme lui.

Quand la messe fut terminée, tous ceux qui étaient dans l'église, et le prêtre à leur tête, vinrent au prince, et lui dirent : « Vous nous avez délivrés ! merci ! merci !... » Puis ils s'en allèrent.

— Retournons à présent à la maison, dit au prince son beau-frère.

Et ils s'en retournèrent. Mais ils ne revirent plus les choses extraordinaires qu'ils avaient vues d'abord, et, chemin faisant, le prince demanda à son beau-frère l'explication de tout cela. Alors, il lui parla de la sorte :

— A présent, je puis parler, et voici ce que signifie tout ce que vous avez vu : Les deux vaches grasses et luisantes, dans la lande aride, où il n'y avait que de la bruyère, de maigres ajoncs et des pierres, sont de pauvres gens qui vivaient honnêtement quand ils étaient sur la terre,

donnaient l'aumône, quoique pauvres, et étaient contents de leur condition, et, à présent, ils sont sauvés. Les deux vaches maigres et décharnées, au milieu d'un excellent pâturage, étaient des gens riches qui ne faisaient qu'amasser et convoiter le bien de leurs voisins, ne donnant pas l'aumône au pauvre, et, quoique riches, ils étaient malheureux. Ils étaient où vous les avez vus, dans le purgatoire, et, pour leur pénitence, ils se trouvaient au milieu de l'herbe haute et grasse, sans pouvoir en manger. Les deux chèvres qui se battaient avec tant d'acharnement, dans le chemin étroit et profond, étaient deux voleurs, qui ne cherchaient que noise et bataille, et Dieu, pour les punir, les forçait de se battre ainsi depuis longtemps.

— Pourtant, tous m'ont remercié, quand nous avons passé près d'eux.

— C'est parce que vous les avez tous délivrés. Il avait été dit par Dieu qu'ils resteraient en l'état où vous les avez vus, jusqu'à ce que vînt à passer une personne qui ne serait pas morte et qui aurait pitié d'eux; et ils ont attendu bien longtemps!

— Et ce que j'ai vu dans la vieille église en ruine, qu'est-ce que cela signifie aussi?

— J'ai été un mauvais prêtre, pendant que j'étais sur la terre; j'ai dit beaucoup de mauvaises messes, et commis un grand nombre d'autres péchés, et il avait été dit par Dieu que je ne serais sauvé, moi ainsi que ceux que vous avez vus dans l'église, et qui m'avaient aidé à pécher, et péché eux-mêmes avec moi, que lorsque j'aurais trouvé la fille d'un roi pour m'épouser, bien qu'habillé comme un mendiant, et un prince en vie pour me répondre la messe, ici; et j'ai attendu bien longtemps! Les reptiles hideux que vous m'avez vu vomir, comme tous les autres qui étaient dans l'église, étaient autant de diables qui nous torturaient. A présent, nous sommes tous délivrés, grâce à vous.

— Et ma sœur, peut-elle retourner avec moi à la maison?

— Non, votre sœur qui a contribué à me délivrer, comme vous, viendra, à présent, avec moi au paradis, et vous-même nous y rejoindrez, sans tarder. Mais il faut qu'auparavant vous retourniez à la maison pour dire à votre père, à votre mère et à votre frère tout ce que vous avez vu et entendu ici. Voici une lettre que vous leur remettrez, pour leur dire qu'ils ne soient pas inquiets au sujet de leur fille et sœur, car elle se rend, à présent, au paradis, et si elle n'avait pas été ma femme, elle aurait été la femme du diable!

Le prince retourna alors à la maison et donna la lettre à lire à son père et à sa mère, et leur raconta tout ce qu'il avait vu et entendu

durant son voyage. Il mourut peu après, comme il lui avait été annoncé, et il alla rejoindre sa sœur et son beau-frère, là où ils étaient, pour rester avec eux à jamais.

Conté par Marie-Yvonne STÉPHAN,
Servante à Pluzunet (Côtes-du-Nord), 1872.

Essayons quelques commentaires.

Dans un conte allemand (Fitchers Vogel, cité par M. Husson, *La Chaîne traditionnelle*, p. 38) nous trouvons également un magicien déguisé en mendiant qui épouse une jeune princesse et l'emmène avec lui à son château. Cette jeune princesse, comme celle de notre conte, doit être une Aurore épousée par le Soleil. Le mendiant représenterait le Soleil en lutte avec les nuages et les brouillards du matin, dont il triomphe et se dégage à mesure qu'il s'élève dans le ciel. Les Aurores aussi ont leur période d'épreuve, de lutte et d'obscurcissement. Dans la quatrième version, que l'on lira plus loin, la jeune fille épousée par un jeune prince beau et brillant est une espèce de Cendrillon maltraitée par ses parents, et employée aux travaux les plus humiliants. C'est l'Aurore, enveloppée de nuages dont elle a peine à se dégager. Mais le jeune héros lui vient en aide ; elle triomphe alors de tous les obstacles et il l'emmène avec lui dans son palais resplendissant.

Les deux frères de la princesse, qui vont la voir au palais de son époux, doivent correspondre aux Açvins du Rig-Véda et aux Dioscures des poëtes grecs. Les Açvins étaient les représentants des deux crépuscules, et étaient appelés *Dasras*, secourables ; les Dioscures, les *lucida sidera* d'Horace, étaient les génies de l'étoile du matin et de l'étoile du soir. Ils étaient deux, et ne pouvaient vivre ensemble ; aussi quand l'un d'eux descendait sur la terre, l'autre remontait au ciel, et cela tous les matins et tous les soirs. C'est ce qui explique pourquoi les deux frères de notre conte ne vont pas ensemble voir leur sœur, mais alternativement. Pour arriver jusqu'à elle, ils passent par un souterrain obscur, et même par un étang, dans la quatrième version, et ces obstacles, ces obscurcissements passagers, doivent représenter encore leurs luttes avec les nuages et les ténèbres.

La belle salle où ils voient leur sœur, richement parée et assise sur un siége d'or, donne bien une juste idée du palais et de la femme du soleil, suivant les idées de nos premiers ancêtres.

Les voyages de l'époux mystérieux, qui part tous les matins, pour ne revenir que le soir, sont encore parfaitement d'accord avec ce qu'ils croyaient de la course journalière du soleil. Ne pouvant s'expliquer les alternances du jour et de la nuit, de la lumière et des ténèbres, ils s'imaginaient que le soleil partait tous les matins de son palais, situé à l'orient, et que, arrivé à l'occident, épuisé et fatigué, il rentrait ses rayons et revenait à son point de départ, pour y puiser de nouvelles forces. On remarquera dans notre quatrième version une circonstance digne d'attention. Tous les soirs le Soleil rentre épuisé de fatigue et affamé, et il

entre dans un grand brasier où sa mère jette force bois, pour l'alimenter. Au matin, il en sort sous la forme d'une énorme boule de feu, et plus la vieille jette de bois dans le brasier, plus il s'élève sur l'horizon.

Ce n'est que dans cette première version que l'époux mystérieux s'informe de son beau-frère, qui veut l'accompagner dans un de ses voyages, s'il a fermé la porte à clef sur sa sœur, et qu'il se débarrasse de lui, pendant qu'il va réparer cet oubli ; dans toutes les autres versions, il recommande à son compagnon de voyage de ne pas l'interroger, et de ne rien dire, quoi qu'il puisse voir ou entendre, et c'est parce qu'il n'observe pas cette recommandation qu'il ne peut aller jusqu'au bout et est obligé de revenir piteusement sur ses pas. Je ne sais comment expliquer cette recommandation de garder le silence ; mais l'insuccès du premier prince dans cette version, comme dans les autres, doit s'entendre, sans doute, des étoiles du matin qui, d'abord, semblent vouloir suivre le soleil dans sa course, pâlissent à mesure qu'il monte, et finissent par disparaître tout-à-fait, comme si elles étaient tombées du ciel.

Dans les autres versions, il y a grand nombre de vaches et de bœufs dans la lande aride et brûlée, et aussi dans la prairie où le bon pâturage abonde, et, dans ce dernier endroit, ils se battent et se maltraitent à faire pitié. Un autre épisode, qui ne manque également que dans cette première version, c'est celui des deux arbres, ou des corbeaux qui se battent avec acharnement, et qui représentent les époux qui se querellent et ne peuvent vivre unis sur la terre. Ce sont sans doute des oublis de la conteuse. Du reste, toute cette fin me paraît confuse et profondément altérée, et l'intervention de l'élément chrétien, l'épisode si étrange de la vieille église, par exemple, doit être une interpolation relativement moderne. Le mythe se continue-t-il dans l'explication des énigmes, et cela signifierait-il que le soleil voit tout, sait tout et met tout en lumière?

II

LA FEMME DU TRÉPAS[1].

Il y avait une fois, il y aura un jour,
C'est le commencement de tous les contes.
Il n'y a ni si, ni peut-être,
Le trépied a toujours trois pieds.

Il y avait une fois une vieille fille restée sans mari, sans doute parce qu'elle n'en avait jamais trouvé. Elle avait passé la quarantaine, et on lui disait souvent par plaisanterie :

— Vous vous marierez encore, Marguerite.

— Oui, oui, répondait-elle, quand le Trépas viendra me chercher.

Un jour du mois d'août, elle était restée seule à la maison, occupée à

1. En breton, la mort personnifiée, « *Ann Ankou* », est du masculin.

préparer à manger aux batteurs de blé, quand un personnage qu'elle ne connaissait pas entra soudainement et lui demanda :

— Voulez-vous me prendre pour mari ?

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, bien étonnée.

— Le Trépas, répondit-il.

— Alors, je veux bien vous prendre pour mari.

Et elle jeta là son bâton à bouillie, et courut à l'aire :

— Venez dîner, quand vous voudrez, dit-elle aux batteurs, — pour moi, je m'en vais, je me marie !

— Ce n'est pas possible, Marguerite ! s'écria tout le monde.

— C'est comme je vous dis ; mon mari, le Trépas, est venu me chercher.

Alors, le Trépas, avant de partir, lui dit qu'elle pouvait inviter aux noces autant de monde qu'elle voudrait, et qu'il reviendrait exactement au jour fixé.

Quand vint le jour convenu, le fiancé arriva, comme il l'avait promis. Il y eut un grand repas, et en se levant de table, il dit à sa femme de faire ses adieux à ses parents et à tous les invités, car elle ne devait plus les revoir. Il lui dit encore d'emporter une croûte de pain, pour la grignoter en route si elle avait faim, car ils devaient aller bien loin, et de dire à son plus jeune frère, qui était son filleul, encore au berceau, de venir la voir, quand il serait grand, et de se diriger toujours du côté du soleil levant. Marguerite fit ce qu'il lui dit, et ils partirent.

Ils allaient sur le vent loin, bien loin, plus loin encore ; si bien que Marguerite demanda à son mari s'ils n'arriveraient pas bientôt au but de leur voyage.

— Nous avons encore un bon bout de chemin à faire, répondit-il.

— Je suis bien fatiguée, et je ne puis aller plus loin, sans me reposer et manger un peu.

Et ils s'arrêtèrent, pour passer la nuit, dans une vieille chapelle en ruines. — Grignote ta croûte de pain, si tu as faim, dit le Trépas à sa femme; pour moi, je ne mangerai point.

Le lendemain matin, ils se remettent en route. Ils vont encore loin, bien loin, toujours plus loin; si bien que Marguerite, fatiguée, demande de nouveau :

— Dieu, que c'est loin ! N'approchons-nous pas encore ?

— Si, nous approchons ; ne voyez-vous pas devant vous une haute muraille ?

— Oui, je vois une haute muraille devant moi.

— C'est là qu'est ma demeure.

Ils arrivent à la haute muraille, et entrent dans une cour spacieuse.

— Dieu que c'est beau ici ! s'écria Marguerite.

C'était là le château du Soleil-Levant. Tous les matins, il en partait, et ne rentrait que le soir, et ne disait pas à sa femme où il allait. Rien ne manquait là à Marguerite, et tout ce qu'elle souhaitait, elle l'avait aussitôt. Pourtant, elle s'ennuyait d'être toujours seule, tout le long des jours.

Un jour qu'elle se promenait dans la cour du château, elle aperçut quelqu'un qui descendait la montagne, en face. Cela l'étonna, car nul autre que son mari ne s'approchait jamais du château. L'inconnu continuait de descendre la montagne, et il entra dans la cour du château. Alors Marguerite reconnut son filleul, son jeune frère qui était dans son berceau, quand elle partit de la maison de son père. Et les voilà de se jeter dans les bras l'un de l'autre, en versant des larmes de joie.

— Où est aussi mon beau-frère, que je lui souhaite le bonjour ? demanda le jeune homme, au bout de quelque temps.

— Je ne sais pas où il est, mon frère chéri ; tous les matins, il part en voyage, de bonne heure, pour ne revenir que le soir, et il ne me dit pas où il va.

— Eh ! bien, je lui demanderai ce soir, quand il rentrera, pourquoi il te laisse ainsi seule ici, et où il va.

— Oui, demande-le-lui, frère chéri.

Le maître du château arriva à son heure ordinaire, et il témoigna à son beau-frère beaucoup de joie de sa visite.

— Où allez-vous ainsi, tous les matins, beau-frère, lui demanda-t-il, laissant ma sœur toute seule à la maison ?

— Je vais faire le tour du monde, beau-frère chéri.

— Jésus, beau-frère, c'est vous qui devez voir de belles choses ! Je voudrais bien aller avec vous, une fois seulement.

— Eh ! bien, demain matin, tu pourras m'accompagner, si tu veux ; mais, quoi que tu puisses voir ou entendre, ne m'interroge pas, ne prononce pas une seule parole, ou il te faudra retourner aussitôt sur tes pas.

— Je ne dirai pas un seul mot, beau-frère.

Le lendemain matin, ils partirent donc tous les deux de compagnie, et se tenant par la main. Ils allaient, ils allaient... Le vent fait tomber le chapeau du frère de Marguerite, et il dit :

— Attendez un peu, beau-frère, que je ramasse mon chapeau, qui vient de tomber.

Mais, à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il perdit de vue son beau-frère, et il lui fallut s'en retourner, seul, au château.

— Eh ! bien, lui demanda sa sœur, en le voyant revenir, as-tu appris quelque chose ?

— Non vraiment, ma pauvre sœur : nous allions si vite, que le vent a fait tomber mon chapeau. Je dis à ton mari d'attendre un peu, pour me le laisser ramasser ; mais aussitôt je le perdis de vue. Quoi qu'il en soit, demain matin, je lui demanderai de me permettre de l'accompagner encore, et je ne dirai pas un seul mot, cette fois, quoi qu'il arrive.

Quand le maître du château rentra, le soir, à son heure ordinaire, le jeune homme lui demanda de nouveau :

— Me permettrez-vous de vous accompagner encore, demain matin, beau-frère ?

— Je le veux bien ; mais ne dis pas un seul mot, où il t'arrivera encore comme ce matin.

— Je me garderai bien de parler, soyez-en sûr.

Ils partent donc encore de compagnie, le lendemain matin. Ils vont, vont... Le chapeau du frère de Marguerite tombe encore, mais cette fois, dans une rivière, au-dessus de laquelle ils passaient, et il s'oublie encore et dit :

— Descendez un peu, beau-frère, pour que je ramasse mon chapeau, qui vient de tomber dans l'eau !

Et aussitôt il est encore déposé à terre (car ils voyageaient à travers les airs), et se retrouve seul. Et il retourne au château, encore tout triste et tout confus.

Le lendemain matin, son beau-frère lui permet encore de l'accompagner, mais pour la dernière fois. Ils vont, ils vont, à travers les airs... Son chapeau tombe encore, mais il ne dit mot, cette fois.

Ils passent au-dessus d'une plaine où la terre était toute couverte de colombes blanches, et au milieu d'elles étaient deux colombes noires ; et les colombes blanches ramassaient de tous côtés des brins d'herbe et de bois secs et les entassaient sur les deux colombes noires ; et quand celles-ci en furent couvertes, les autres mirent le feu aux herbes et au bois secs.

Le frère de Marguerite avait bien envie de demander à son beau-frère ce que cela signifiait. Il n'en fit rien, pourtant, et ils continuèrent leur route.

Plus loin, ils arrivèrent devant une grande porte, sur la cour d'un château. Le mari de Marguerite entra par cette porte, et dit à son beau-frère de l'attendre dehors. Il lui dit encore que s'il se lassait d'attendre et que l'envie lui vînt d'entrer aussi, il n'aurait qu'à casser une branche verte et à la passer sous la porte, et cette envie lui passerait sans doute. Pendant qu'il attendait, le frère de Marguerite vit une troupe d'oiseaux s'abattre sur un buisson de laurier, qui était près de là ; et les oiseaux y restèrent quelque temps, chantant et gazouillant. Puis, ils s'en-

volèrent, emportant dans leurs becs chacun une feuille de laurier, mais qu'ils laissèrent tomber à une faible distance.

Un instant après, une autre troupe d'oiseaux s'abattit sur le même buisson de laurier, et ils chantèrent et gazouillèrent un peu plus fort que les premiers, et plus longtemps, et, en s'en allant, ils emportèrent aussi dans leurs becs chacun une feuille de laurier, qu'ils laissèrent aussi tomber, mais un peu plus loin que les premiers.

Enfin, une troisième troupe d'oiseaux s'abattit encore sur le buisson, un instant après, et ils gazouillèrent et chantèrent mieux et plus longtemps que les précédents, et, en s'en allant, ils emportèrent aussi dans leurs becs chacun une feuille de laurier ; mais ils ne les laissèrent pas tomber à terre.

Le frère de Marguerite fut étonné de ce qu'il voyait, et il se disait en lui-même : — Que peut signifier tout cela ? — Comme son beau-frère ne revenait pas, il se lassa de l'attendre, et, ayant cassé une branche de chêne, verte et toute garnie de feuillage, il la passa dessous la porte, comme on le lui avait dit. Aussitôt la branche fut consumée jusqu'à sa main. — Holà ! s'écria-t-il, en voyant cela, il paraît qu'il fait chaud là-dedans ! — Et il ne désirait plus entrer.

Son beau-frère sortit enfin, quand son heure fut venue, et ils s'en retournèrent de compagnie. Chemin faisant, le frère de Marguerite demanda : — Dites-moi, beau-frère, je vous prie, que signifie ce que j'ai vu, pendant que j'attendais, à la porte du château ? J'ai vu d'abord une troupe d'oiseaux s'abattre sur un buisson de laurier, et après y avoir chanté et gazouillé quelque temps, ils se sont envolés, en emportant dans leurs becs chacun une feuille de laurier, qu'ils ont laissée tomber à terre, à une faible distance de là.

— Ces oiseaux représentent les gens qui vont à la messe, mais qui y sont distraits et prient peu et laissent tomber à terre leur feuille de laurier, c'est-à-dire la parole divine, là où ils oublient leur Dieu.

— Et la seconde troupe d'oiseaux qui se sont ensuite abattus sur le laurier, qui ont gazouillé et chanté un peu plus longtemps, et ont aussi laissé tomber à terre leurs feuilles de laurier, mais un peu plus loin ?

— Ceux-là représentent les gens qui vont à la messe et y sont plus attentifs et prient plus longtemps que les premiers, mais qui, néanmoins, laissent aussi tomber à terre leur branche de laurier, c'est-à-dire oublient leur Dieu.

— Et la troisième troupe d'oiseaux, qui ont gazouillé et chanté beaucoup plus longtemps et mieux que les autres, et ont aussi emporté chacun sa feuille de laurier, mais qu'ils n'ont pas laissée tomber à terre ?

— Ceux-là représentent les gens qui ont bien prié, du fond du cœur, et n'ont pas oublié la parole de Dieu avant d'être arrivés chez eux.

— Et les colombes blanches que j'ai vues, dans une plaine, amassant des herbes et du bois secs pour brûler deux colombes noires qui étaient au milieu d'elles ?

— Ces deux colombes noires étaient ton père et ta mère, que l'on passait par le feu, pour les purifier de leurs péchés. Ils sont, à présent, au Paradis ! — En ce moment ils arrivèrent au château.

Peu après, le frère de Marguerite dit à son beau-frère :

— Je veux m'en retourner, à présent, à la maison.

— T'en retourner à la maison ! pourquoi, mon pauvre ami ?

— Pour voir mes parents, et vivre avec eux.

— Mais songe donc qu'il y a cinq cents ans que tu les as quittés ! Tous tes parents sont morts, il y a bien longtemps, et là où était leur maison il y a, à présent, un grand chêne déjà tout pourri de vieillesse !.....

Conté par Françoise-Anne Ewenn, femme Trégoat,
de Pédernec, 1869.

Les observations que j'ai présentées au sujet de la version précédente peuvent également s'appliquer à celle-ci, presque toutes. Il faut remarquer, en outre, qu'ici, comme dans la quatrième version, le héros épouse une pauvre fille en butte aux plaisanteries de tout le monde, une espèce de Cendrillon. C'est le Soleil venant au secours d'une Aurore qui lutte péniblement contre les nuages ou les brouillards du matin.

Dans la version qui suit, comme dans celle-ci, l'héroïne a promis de ne se marier qu'à un homme non vivant.

Que peut signifier cette persistance des conteurs à vouloir marier leur héroïne avec un mort ? Serait-ce qu'il faut mourir pour aller jusqu'au Soleil, ou au Paradis, suivant la légende chrétienne ? Le château du Soleil, pour les premiers hommes, devait bien réaliser l'idée que les chrétiens se font du Paradis. Les conteurs bretons, du reste, confondent assez souvent le Soleil avec le Père Eternel. Ainsi, dans un conte où le héros doit aller trouver le Soleil dans son palais, pour lui adresser diverses questions, le Père Eternel a pris la place de l'astre du jour.

Il faut remarquer encore qu'ici l'héroïne dit à son jeune frère, au moment de partir, que lorsqu'il voudra lui faire visite chez son époux, il devra marcher constamment du côté du soleil levant. Rapprochez cette recommandation de l'épisode où le frère de Marguerite, fatigué d'attendre son beau-frère à la porte du château où il est entré, au terme de sa course, passe par-dessous cette porte une branche de chêne vert, qui est consumée aussitôt, et l'on n'aura plus aucun doute qu'il ne s'agisse bien réellement du soleil.

II

LE PRINCE TURC FRIMELGUS.

Dans la version qui suit, je supprime la première partie du récit de mon conteur : c'est une version bretonne de Barbe-Bleue réunie au conte que j'étudie par un lien tout artificiel. L'héroïne de l'histoire, arrachée par ses frères aux mains de son premier mari, le prince turc Frimelgus, est ramenée à la maison par ceux-ci :

Quelque temps après le retour de Marguerite chez son père, quand on connut qu'elle était veuve, de nouveaux prétendants à sa main se présentèrent de tous côtés, de riches marchands et de nobles seigneurs. Mais elle n'avait pas oublié la manière dont l'avait traitée le cruel Frimelgus, et elle répondait invariablement à tous qu'elle avait fait serment de ne jamais se remarier à homme qui vécût. C'était leur dire clairement qu'elle ne voulait pas se remarier.

Un jour, pourtant, vint un seigneur magnifiquement vêtu, monté sur un cheval superbe, et que personne ne connaissait dans le pays. Il demanda à parler à Marguerite. Celle-ci le reçut poliment et lui dit, comme aux autres, qu'elle avait fait serment de ne jamais se remarier à homme qui vécût.

— Je ne suis pas un homme vivant, lui répondit l'inconnu.

— Comment, vous n'êtes pas un homme vivant ; mais qui êtes-vous donc, alors ?

— Un mort, et vous pouvez m'épouser, sans manquer à votre serment.

— Serait-il possible ?

— Croyez-m'en, rien n'est plus vrai.

— Eh! bien, s'il en est ainsi, je ne dis pas non.

Elle brûlait d'envie de se remarier, il faut croire.

Bref, ils furent fiancés et mariés promptement, et il y eut un grand festin de noces. En se levant de table, le nouveau marié se rendit dans la cour, avec sa femme, et, montant sur son cheval, il la prit en croupe et partit aussitôt, au galop, sans dire à personne où il allait. Tout le monde en fut étonné. Un des frères de Marguerite, voyant cela, monta aussi sur son cheval, et voulut les suivre. Mais, quelque bon cavalier qu'il fût, il ne put les atteindre. Il jura néanmoins qu'il ne retournerait pas à la maison sans savoir où était allée sa sœur.

Le cheval qui emportait Marguerite et son nouvel époux voyageait à

travers les airs, et il les porta dans un château magnifique. Rien ne manquait dans ce château de ce qui peut plaire à une jeune femme, ni riches tissus de soie et d'or, ni diamants et perles, ni beaux jardins remplis de fleurs aux suaves parfums et de fruits délicieux. Et pourtant, Marguerite ne s'y trouvait pas heureuse, et elle s'ennuyait. Pourquoi donc s'ennuyait-elle ? Parce qu'elle était toujours seule, tout le long des jours. Son mari partait tous les matins de bonne heure et ne rentrait jamais qu'au coucher du soleil. Elle l'avait souvent prié de l'emmener avec lui dans ses voyages, et il avait toujours refusé.

Un jour qu'elle se promenait dans le bois qui entourait le château, elle fut bien étonnée de voir un jeune cavalier qui venait par la grande avenue, car, depuis qu'elle était là, aucun étranger n'était encore venu lui faire visite. Son étonnement augmenta encore lorsqu'elle reconnut que ce cavalier était son plus jeune frère. Elle courut à lui et l'embrassa, et lui témoigna une grande joie de le revoir. Puis, elle le conduisit au château et lui servit elle-même à manger et à boire, car il était épuisé et fatigué d'un si long voyage.

— Où est aussi mon beau-frère, sœur chérie? demanda le frère, au bout de quelque temps.

— Il n'est pas à la maison, pour le moment, frère chéri, mais il arrivera ce soir, au coucher du soleil.

— Tu me parais être plus heureuse ici avec lui que tu ne l'étais avec Frimelgus ?

— Oui vraiment, je suis assez heureuse ici, et pourtant je m'y ennuie beaucoup.

— Comment peut-on s'ennuyer dans un si beau château ?

— C'est que je suis seule tout le long des jours, frère chéri; mon mari n'est jamais avec moi que la nuit, et il part tous les matins, aussitôt que le soleil se lève.

— Où donc va-t-il ainsi, tous les matins ?

— Au Paradis, dit-il.

— Au Paradis! mais pourquoi, alors, ne t'emmène-t-il pas avec lui?

— Je l'ai souvent prié de m'emmener avec lui, mais il ne le veut pas.

— Eh! bien, je lui demanderai aussi, moi, de me permettre de l'accompagner, car je voudrais bien voir le Paradis.

Tôt après, le maître du château arriva. Sa femme lui présenta son frère, et il témoigna de la joie de le revoir. Puis il mangea, car il avait grand' faim. Le frère de Marguerite lui demanda alors :

— Dites, beau-frère, où allez-vous ainsi, tous les matins de si bonne

heure, et pourquoi laissez-vous votre femme toute seule à la maison, où elle s'ennuie beaucoup ?

— Je vais au Paradis, beau-frère.

— Je voudrais bien aussi, moi, voir le Paradis, et si vous consentiez à m'emmener, une fois seulement, vous me feriez grand plaisir ?

— Hé! bien, demain matin, vous pourrez venir avec moi, beau-frère, mais à la condition que vous ne m'adresserez aucune question, ni ne direz même pas un seul mot, pendant le voyage, quoi que vous puissiez voir ou entendre; autrement, je vous abandonnerai aussitôt en route.

— C'est convenu, beau-frère, je ne dirai pas un seul mot.

Le lendemain matin, le maître du château était sur pied de bonne heure. Il alla frapper à la porte de son beau-frère : — Allons, beau-frère, debout, vite, il est temps de partir ! — Et quand il se fut levé et qu'il fut prêt, il ajouta : — Prends les basques de mon habit, et tiens bon !

Le frère de Marguerite prit à deux mains les basques de l'habit de son beau-frère, et celui-ci s'éleva alors en l'air et l'emporta par-dessus le grand bois qui entourait le château, avec une telle rapidité que l'hirondelle ne pouvait pas les suivre. Ils passèrent par-dessus une grande prairie où il y avait beaucoup de bœufs et de vaches, et, bien que l'herbe fût abondante et grasse autour d'eux, bœufs et vaches étaient maigres et décharnés, au point de n'avoir guère que les os et la peau. Cela étonna fort le frère de Marguerite, et il allait en demander la raison à son compagnon de voyage, lorsqu'il se rappela à temps qu'il avait promis de ne lui adresser aucune question, et il garda le silence.

Ils continuèrent leur route et passèrent, plus loin, au-dessus d'une grande plaine aride et toute couverte de sable et de pierres ; et pourtant, sur ce sable étaient couchés des bœufs et des vaches si gras, et qui paraissaient si heureux, que c'était plaisir de les voir. Le frère de Marguerite ne souffla mot encore, bien que cela lui parût bien étrange.

Plus loin encore, il vit un troupeau de corbeaux qui se battaient avec tant d'acharnement et de fureur, qu'il en tombait sur la terre comme une pluie de sang. Il continua de garder le silence.

Ils descendirent, alors, dans un lieu d'où partaient trois routes. Une d'elles était belle, unie, avec de belles fleurs parfumées des deux côtés ; une autre était belle et unie aussi, mais moins que la première, pourtant; enfin, la troisième était d'un accès difficile, montante et encombrée de ronces, d'épines, d'orties et de toutes sortes de reptiles hideux et venimeux. Ce fut cette dernière route que prit le mari de Marguerite. Son beau-frère, s'oubliant, lui dit alors : — Pourquoi prendre cette vilaine route, puisqu'en voilà deux autres si belles ? — A peine eut-il prononcé

ces mots, que l'autre l'abandonna dans ce mauvais chemin, en lui disant : — Reste là à m'attendre, jusqu'à ce que je m'en retourne, ce soir. — Et il continua sa route.

Au coucher du soleil, quand il repassa par là, il reprit son beau-frère, tout rompu et tout sanglant, et ils retournèrent ensemble au château. Le frère de Marguerite remarqua, chemin faisant, que les corbeaux se battaient toujours, que les bœufs et les vaches étaient aussi maigres et décharnés que devant dans l'herbe grasse et haute, aussi gras et luisants dans la plaine aride et sablonneuse ; et, comme il pouvait parler, à présent, il demanda à son beau-frère l'explication des choses extraordinaires qu'il avait vues durant le voyage.

— Les bœufs et les vaches maigres et décharnés, au milieu de l'herbe abondante et grasse, lui répondit-il, sont les riches de la terre qui, avec tous leurs biens, sont encore pauvres et malheureux, parce qu'ils ne sont jamais contents de ce qu'ils ont et désirent toujours en avoir davantage ; — les bœufs et les vaches gras et heureux sur le sable aride et brûlé, sont les pauvres contents de la condition que Dieu leur a faite, et qui ne se plaignent pas.

— Et les corbeaux qui se battent avec acharnement ?

— Ce sont les époux qui ne peuvent pas s'entendre et vivre en paix sur la terre, et qui sont toujours à se quereller et à se battre.

— Dites-moi encore, beau-frère, pourquoi vous avez pris le chemin montant et rempli de ronces, d'épines et de reptiles hideux et venimeux, quand il y a là, à côté, deux autres chemins qui sont si beaux et si unis, et où il doit être si agréable de marcher ?

— De ces deux chemins-là, le plus beau et le plus large est celui de l'Enfer, et l'autre, le chemin du Purgatoire. Celui que j'ai suivi est difficile, étroit, montant et parsemé d'obstacles de toute sorte ; mais c'est le chemin du Paradis.

— Pourquoi donc, beau-frère, puisque vous pouvez aller ainsi tous les jours au Paradis, n'y restez-vous pas, et n'y emmenez-vous pas ma sœur avec vous ?

— Après ma mort, Dieu me donna pour pénitence de venir tous les jours sur la terre, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une femme pour m'épouser, quoique mort. . . . . .

. . . . . .

Conté par Droniou, meunier,
de Plouaret.

Les rencontres extraordinaires que fait le frère de Marguerite voyageant avec

son mystérieux beau-frère ont leurs analogues dans les traditions des Tatars, recueillies par Castrén, et traduites par M. A. Schiefner (analysées par M. Élie Reclus dans la *Revue Germanique* du 31 août 1860, p. 415 et suiv.). Nous y trouvons, en effet, une jeune fille du nom de Coubaïco, ou Aile-de-Cygne, qui raconte son voyage en enfer, à la recherche de son frère Coudaï, et, parmi beaucoup de détails bizarres ou atroces, il en est quelques-uns qui ont beaucoup d'analogie avec ce que voit aussi notre héros. Ainsi, Aile-de-Cygne rencontre d'abord, sur le chemin de l'enfer : — « Sept cruches et une vieille femme qui, » sans discontinuer, versait du lait d'une cruche dans une autre.

» Plus loin, était attaché, au milieu des sables arides, un cheval qui avait » conservé son embonpoint.

» A quelque distance, un cheval efflanqué était attaché à une longue corde, » au milieu d'une herbe qui lui allait jusqu'au ventre, et qui était arrosée par » un ruisseau... »

Enfin, Aile-de-Cygne pénètre dans l'enfer, par un chemin souterrain et sombre, et, parmi beaucoup de supplices et autres choses extraordinaires, pour n'en rapporter que celles dont j'ai trouvé les analogues dans nos contes bretons, — elle voit : — « Des hommes et des femmes couchés sous des couvertures faites » avec neuf peaux de mouton cousues ensemble, mais le mari, en tirant la cou- » verture à soi, découvrait la femme, et réciproquement.

» Dans un autre appartement, il n'en était pas ainsi; mari et femme se cou- » vraient fort bien avec une seule peau, et auraient pu coucher avec un troi- » sième. »

Aile-de-Cygne arrive dans l'enfer, délivre son frère et demande aux seigneurs de ces terribles lieux l'explication des choses étranges qu'elle y a vues, et sur la route qui y mène. Ils lui parlèrent, alors, de la sorte :

« La femme que tu as vue verser du lait, sans relâche, d'un pot dans un » autre, a, dans le temps de sa vie, mélangé d'eau le lait de ses hôtes. En puni- » tion, elle devra extraire éternellement l'eau de son lait.

» Ce cheval si gras au milieu du désert montre qu'un homme entendu réussit » à panser son cheval lui-même, à défaut d'herbe et d'eau, tandis que, par » la faute du maître, le cheval de l'insensé peut périr dans la plus belle des » prairies.

» Les couples qui se gèlent sous une simple couverture sont punis pour s'être » disputés pendant leur vie, en cherchant chacun son propre intérêt. Les autres » qui se couvrent à leur aise sous une seule peau de mouton sont un exemple » pour les méchants leurs voisins, qui, en voyant leur concorde et leur harmo- » nie, sont encore plus malheureux. »

Saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, disait que « les damnés auraient le tourment exquis de contempler de loin le bonheur des élus. »

On remarquera que l'explication du cheval gras et bien portant sur un sol aride, et celle du cheval maigre, au milieu de l'herbe abondante et grasse, sont toutes différentes chez les Tatars et chez les Bretons. Ces derniers ont dû substituer une idée morale et chrétienne à l'idée utile et toute pratique des premiers.

pour qui un bon cheval était le plus précieux des biens, et le talent de le bien panser, la première des sciences.

IV

LE CHATEAU-VERT.

Il y avait une fois deux pauvres gens, mari et femme, qui avaient sept enfants, six garçons et une fille. Le plus jeune des garçons, Yvon, et la fille, Yvonne, étaient un peu pauvres d'esprit, ou du moins le paraissaient, et leurs frères leur faisaient toutes sortes de misères. La pauvre Yvonne en était toute triste, et ne riait presque jamais. Tous les matins, ses frères l'envoyaient garder les vaches et les moutons sur une grande lande, avec un morceau de pain d'orge ou une galette de blé noir pour toute nourriture, et elle ne revenait que le soir, au coucher du soleil. Un matin que, selon son habitude, elle conduisait ses vaches et ses moutons au pâturage, elle rencontra en son chemin un jeune homme si beau et si brillant qu'elle crut voir le Soleil en personne. Et le jeune homme s'avança vers elle, et lui demanda : — Voudriez-vous vous marier avec moi, jeune fille ? — Voilà Yvonne bien étonnée, et bien embarrassée de savoir que répondre. — Je ne sais pas, dit-elle, en baissant les yeux à terre, mais on me fait assez mauvaise vie à la maison. — Eh ! bien, réfléchissez-y, et demain matin, à la même heure, je me retrouverai ici, quand vous passerez, pour avoir votre réponse.

Et le beau jeune homme disparut alors. Toute la journée, la jeune fille ne fit que rêver à lui. Au coucher du soleil, elle revint à la maison, chassant devant elle son troupeau et chantant gaiement. Tout le monde en fut étonné, et l'on se demandait : — Qu'est-il donc arrivé à Yvonne, pour chanter de la sorte ?

Quand elle eut rentré ses vaches et ses moutons à l'étable, elle se rendit auprès de sa mère, et lui conta sa rencontre et demanda ce qu'elle devait répondre le lendemain. — Pauvre sotte ! lui dit sa mère, quel conte me faites-vous là ? Et puis, pourquoi songer à vous marier, pour être malheureuse ? — Je ne le serai jamais plus qu'à présent, ma mère. — Sa mère haussa les épaules et lui tourna le dos.

Le lendemain matin, aussitôt le soleil levé, Yvonne se rendit, comme à l'ordinaire, à la grand' lande, avec ses vaches et ses moutons. Elle rencontra, au même endroit que la veille, le beau jeune homme, qui lui demanda encore : — Eh ! bien, jeune fille, voulez-vous être ma femme ?

— Je le veux bien, répondit-elle en rougissant.

— Alors, je vais vous accompagner jusque chez vos parents, pour demander leur consentement.

Et il alla avec elle chez ses parents. Le père et la mère, et les frères aussi, furent bien étonnés de voir un si beau prince, et si richement paré, vouloir épouser la pauvre bergère, et personne ne songea à dire non.

— Mais, qui êtes vous aussi ? demanda pourtant la mère.

— Vous le saurez le jour du mariage, répondit le prince.

On fixa un jour pour célébrer les noces, et le prince partit, alors, laissant tout le monde dans le plus grand étonnement, et l'on s'occupa des préparatifs de la noce.

Au jour convenu, le prince revint, avec un garçon d'honneur presqu'aussi beau que lui. Ils étaient montés sur un beau char doré, attelé de quatre magnifiques chevaux blancs ; et ils étaient si parés et si brillants, eux et leur char et leurs chevaux, qu'ils éclairaient tout sur leur passage, comme le soleil.

Les noces furent célébrées avec beaucoup de pompe et de solennité, et, en se levant de table, le prince dit à la nouvelle mariée de monter sur son char, pour qu'il la conduisît à son palais. Yvonne demanda un peu de répit, afin d'emporter quelques vêtements. — Pas n'est besoin, lui dit le prince, vous en trouverez à discrétion dans mon palais. — Et elle monta sur le char, à côté de son époux. Au moment de partir, ses frères demandèrent : — Quand nous voudrons faire visite à notre sœur, où pourrons-nous la voir ? — Au Château-Vert, de l'autre côté de la Mer Noire, répondit le prince. Et il partit aussitôt.

Environ un an de là, comme les six frères n'avaient aucune nouvelle de leur sœur, et qu'ils étaient curieux de savoir comment elle se trouvait avec son époux, ils résolurent d'aller à sa recherche. Les cinq aînés montèrent donc sur de beaux chevaux, et se mirent en route. Leur jeune frère Yvon voulut aussi les accompagner, mais ils le forcèrent de rester à la maison. Ils allaient, ils allaient, toujours du côté du soleil levant, et demandant partout des nouvelles du Château-Vert. Mais personne ne savait où se trouvait le Château-Vert. Enfin, après avoir couru beaucoup de pays, ils arrivèrent un jour sur la lisière d'une grande forêt, qui avait au moins cinquante lieues de circonférence. Ils demandèrent à un vieux bûcheron qu'ils rencontrèrent s'il ne pouvait pas leur indiquer la route pour aller au Château-Vert.

Le bûcheron leur répondit : — Il y a dans la forêt une grande allée que l'on appelle l'allée du Château-Vert, et peut-être conduit-elle au château dont vous parlez, car je n'y suis jamais allé.

Les cinq frères entrèrent dans la forêt. Ils n'étaient pas allés loin,

qu'ils entendirent un grand bruit au-dessus de leurs têtes, comme d'un orage passant sur les cimes des arbres, avec du tonnerre et des éclairs. Ils en furent effrayés, et leurs chevaux aussi, au point qu'ils eurent beaucoup de peine à les maintenir. Mais le bruit et les éclairs cessèrent bientôt, le temps redevint calme et beau, et ils continuèrent leur route. La nuit approchait, et ils étaient inquiets, car la forêt abondait en bêtes fauves de toute sorte. Un d'eux monta sur un arbre, pour voir s'il n'apercevrait pas le Château-Vert, ou quelqu'autre habitation.

— Que vois-tu ? lui demandèrent les autres, d'en bas.

— Je ne vois que du bois, du bois... de tous les côtés, au loin, au loin !... — Il descendit de l'arbre, et ils se remirent en marche.

Mais la nuit survint, et ils ne voyaient plus pour se diriger dans la forêt. Un d'eux monta encore sur un arbre.

— Que vois-tu ? lui demandèrent ses frères.

— Je vois un grand feu, là-bas !

— Jette ton chapeau dans la direction du feu, et descends.

Et ils se remirent en route, dans la direction où était le feu, persuadés qu'il devait y avoir là quelque habitation humaine. Mais bientôt ils entendirent encore un grand bruit au-dessus de leurs têtes, beaucoup plus grand que la première fois. Les arbres s'entrechoquaient et craquaient, et des branches cassées et des éclats de bois tombaient à terre de tous côtés. Et du tonnerre ! et des éclairs !... c'était effrayant ! Puis, tout d'un coup, le silence se rétablit, et la nuit redevint calme et sereine. Ils reprirent leur marche, et arrivèrent au feu qu'ils cherchaient. Une vieille femme, aux dents longues et branlantes, et toute barbue, l'entretenait, en y jetant force bois. Ils s'avancèrent jusqu'à elle, et l'aîné d'entre eux lui parla de la sorte : — Bonsoir, grand'mère ! Pourriez-vous nous enseigner le chemin pour aller au Château-Vert ?

— Oui, vraiment, mes enfants, je sais où est le Château-Vert, répondit la vieille ; mais attendez ici jusqu'à ce que mon fils aîné soit rentré, et celui-là vous donnera des nouvelles toutes fraîches du Château-Vert, car il y va tous les jours. Il est en voyage, pour le moment, mais il ne tardera pas à arriver. Peut-être même l'avez-vous vu dans la forêt ?

— Nous n'avons vu personne dans la forêt, grand'mère.

— Vous avez dû l'entendre, alors, car on l'entend ordinairement où il passe, celui-là... Tenez ! le voilà qui arrive : l'entendez-vous ?

Et ils entendirent, en effet, un vacarme pareil à celui qu'ils avaient entendu à deux fois dans la forêt, mais plus effrayant encore.

— Cachez-vous, vite, là, sous les branches d'arbres, — leur dit la

vieille, — car mon fils, quand il rentre, a toujours grand'faim, et je crains qu'il ne veuille vous manger.

Les cinq frères se cachèrent de leur mieux, et un géant descendit alors du ciel, et, dès qu'il eut touché la terre, il se mit à flairer l'air et cria :

— Il y a ici odeur de chrétien, mère, et il faut que j'en mange, car j'ai grand'faim !

La vieille prit un gros bâton, et, le montrant au géant : — Vous voulez toujours tout manger, vous ! Mais gare à mon bâton, si vous faites le moindre mal à mes neveux, les enfants de ma sœur, des garçons si gentils et si sages, qui sont venus me voir. — Le géant trembla de peur, à la menace de sa mère, et promit de ne pas faire de mal à ses cousins. Alors, la vieille dit aux cinq frères qu'ils pouvaient se montrer, et elle les présenta à son fils, qui dit : — Ils sont bien gentils, c'est vrai, mes cousins, mais comme ils sont petits, mère !

Enfin, en leur qualité de cousins, il voulut bien ne pas les manger.

— Non-seulement vous ne leur ferez aucun mal, mais il faut encore que vous leur rendiez service, lui dit sa mère.

— Quel service faut-il donc que je leur rende ?

— Il faut que vous les conduisiez au Château-Vert, où ils veulent aller voir leur sœur.

— Je ne puis pas les conduire jusqu'au Château-Vert, mais je les conduirai volontiers un bon bout de chemin, et les mettrai sur la bonne route pour y aller.

— Merci, cousin, nous ne demandons pas plus, dirent les cinq frères.

— Eh ! bien, étendez-vous là auprès du feu et dormez, car il faut que nous partions demain matin de bonne heure. Je vous éveillerai, quand le temps de partir sera venu.

Les cinq frères se couchèrent dans leurs manteaux, autour du feu, et feignirent de dormir ; mais ils ne dormaient pas, car ils n'osaient pas trop se fier à la promesse de leur cousin le géant. Celui-ci se mit, alors, à souper, et il avalait un mouton à chaque bouchée.

Vers minuit, il éveilla les cinq frères, et leur dit :

— Allons ! debout, cousins ; il est temps de partir !

Il étendit, alors, un grand drap noir sur la terre, près du feu, et dit aux cinq frères de se mettre dessus, montés sur leurs chevaux. Ce qu'ils firent. Alors, le géant entra dans le feu, et sa mère y jeta force bois, pour l'alimenter. A mesure que le feu augmentait, les frères entendaient s'élever graduellement un bruit pareil à celui qu'ils avaient entendu dans la forêt, en venant, et, peu à peu, le drap sur lequel ils étaient se soulevait de terre, avec eux et leurs chevaux. Quand les habits du géant

furent consumés, il s'éleva dans l'air sous la forme d'une énorme boule de feu. Le drap noir s'éleva aussi à sa suite, emportant les cinq frères et leurs chevaux, et les voilà de voyager ensemble à travers l'air. Au bout de quelque temps, le drap noir, avec les cinq frères et leurs chevaux, fut déposé sur une grande plaine. Une moitié de cette plaine était aride et brûlée, et l'autre moitié était fertile et couverte d'herbe haute et grasse. Dans la partie aride et brûlée de la plaine, il y avait un troupeau de chevaux, gras, luisants et pleins de feu; au contraire, dans la partie où l'herbe était abondante et grasse, il y avait un autre troupeau de chevaux maigres, décharnés et se soutenant à peine sur leurs jambes. Et ils se battaient et cherchaient à se manger réciproquement.

Le géant, ou la boule de feu, avait poursuivi sa route, après avoir déposé les frères sur cette plaine, et il leur avait dit : — Vous êtes là sur la bonne voie pour aller au Château-Vert; tâchez de vous en tirer, à présent, de votre mieux, car je ne puis vous conduire plus loin.

Leurs chevaux étaient morts en touchant à la terre, de sorte qu'ils se trouvaient, à présent, à pied. Ils essayèrent d'abord de prendre chacun un des beaux chevaux qu'ils virent dans la partie aride de la plaine; mais ils ne purent jamais en venir à bout. Ils se rabattirent, alors, sur les chevaux maigres et décharnés, et en prirent chacun un, et montèrent dessus. Mais, alors, les chevaux les emportèrent parmi des ajoncs et des broussailles qui couvraient une partie de la plaine, et les jetèrent à terre, tout meurtris et sanglants. Les voilà bien embarrassés. Que faire ? — Retournons à la maison, nous n'arriverons jamais à ce château maudit, dit un d'eux. — C'est, en effet, ce que nous avons de mieux à faire, répondirent les quatre autres. — Et ils retournèrent sur leurs pas; mais ils évitèrent de repasser par l'endroit où ils avaient rencontré la vieille femme qui entretenait le feu, et le géant son fils.

Ils arrivèrent enfin à la maison, après beaucoup de mal et de fatigue, et racontèrent tout ce qui leur était arrivé dans leur voyage. Leur jeune frère Yvon était, selon son ordinaire, assis sur un galet rond au coin du foyer, et, quand il entendit le récit de leurs aventures et tout le mal qu'ils avaient eu, sans pourtant réussir à voir leur sœur, il dit :

— Moi, je veux aussi tenter l'aventure, à mon tour, et je ne reviendrai pas à la maison sans avoir vu ma sœur Yvonne.

— Toi, imbécile! lui dirent ses frères, en haussant les épaules.

— Oui, moi, et je verrai ma sœur Yvonne, vous dis-je, en quelque lieu qu'elle soit.

On lui donna un vieux cheval fourbu, une rosse, et il partit, seul.

Il suivit la même route que ses frères, se dirigeant toujours du côté du

soleil levant, arriva aussi à la forêt et, à l'entrée de l'avenue du Château-Vert, il rencontra une vieille femme qui lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon enfant ?

— Au Château-Vert, grand'mère, pour voir ma sœur.

— Eh ! bien, mon enfant, n'allez pas par ce chemin-là, mais par celui-ci, jusqu'à ce que vous arriviez à une grande plaine ; alors, vous suivrez la lisière de cette plaine, jusqu'à ce que vous voyiez une route dont la terre est noire. Prenez cette route-là, et quoi qu'il arrive, quoi que vous puissiez voir ou entendre, quand bien même le chemin serait plein de feu, marchez toujours droit devant vous, et vous arriverez au Château-Vert, et vous verrez votre sœur. — Merci, grand'mère, répondit Yvon, et il s'engagea dans le chemin que lui montra la vieille.

Il arriva, sans tarder, à la plaine dont elle lui avait parlé, et la cotoya tout du long, jusqu'à ce qu'il vît la route à la terre noire. Il voulut la prendre, suivant le conseil de la vieille, mais elle était remplie, à l'entrée, de serpents entrelacés, de sorte qu'il eut peur et hésita un moment. Son cheval lui-même reculait d'horreur, quand il voulait le pousser dans ce chemin. — Comment faire ? se dit-il ; on m'a pourtant dit qu'il fallait passer par là !

Il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et il entra dans la route aux serpents et à la terre noire. Mais aussitôt les serpents s'enroulèrent autour des jambes de l'animal, le mordirent, et il tomba mort sur la place. Voilà le pauvre Yvon à pied, au milieu de ces hideux reptiles, qui sifflaient et se dressaient menaçants autour de lui. Mais il ne perdit pas courage pour cela ; il continua de marcher droit devant lui, et arriva enfin à l'autre extrémité de la route, sans avoir éprouvé aucun mal. Il fut quitte pour la peur. Il se trouva, alors, au bord d'un grand étang, et il ne voyait aucune barque pour passer de l'autre côté, et il ne savait pas nager, de sorte qu'il était encore bien embarrassé. — Comment faire ? se disait-il ; je ne veux pourtant pas retourner sur mes pas ; j'essayerai de passer, arrive que pourra. — Et il entra résolûment dans l'eau. Il en eut d'abord jusqu'aux genoux, puis jusqu'aux aisselles, puis jusqu'au menton, et enfin par-dessus la tête. Il continua d'avancer, malgré tout, et finit par arriver, sans mal, de l'autre côté.

En sortant de l'eau, il se trouva à l'entrée d'un chemin profond, étroit et sombre, et rempli d'épines et de ronces qui allaient d'un côté à l'autre de la route, et avaient racine en terre des deux côtés.—Je ne pourrai jamais passer par là ! se disait-il. Il ne désespéra pourtant pas. Il se glissa, à quatre pattes, par-dessous les ronces, rampa comme une couleuvre, et finit par arriver au bout de la route. Mais dans quel état, hélas ! son

corps était tout déchiré et tout sanglant, et il n'avait plus le moindre lambeau de vêtement sur lui. Mais il avait passé, malgré tout.

Un peu plus loin, il vit venir à lui, au grand galop, un cheval maigre et décharné. Le cheval, arrivé près de lui, s'arrêta, comme pour l'inviter à monter sur son dos. Il reconnut alors que c'était son propre cheval, qu'il avait cru mort. Il lui témoigna beaucoup de joie de le retrouver en vie, et monta sur son dos, en lui disant : — Mille bénédictions sur toi, mon pauvre animal, car je suis rendu de fatigue.

Ils continuèrent leur route et arrivèrent, alors, à un endroit où il y avait un grand rocher placé sur deux autres rochers. Le cheval frappa du pied sur le rocher de dessus, qui bascula aussitôt et laissa voir l'entrée d'un souterrain ; et une voix en sortit qui dit : — Descends de ton cheval, et entre. — Il obéit à la voix, descendit de cheval et entra dans le souterrain. Il fut d'abord suffoqué par une odeur insupportable, une odeur de reptiles venimeux de toute espèce.

Le souterrain était de plus fort obscur, et il ne pouvait avancer qu'à tâtons. Au bout de quelques moments, il entendit derrière lui un vacarme épouvantable, comme si une légion de démons s'avançait sur lui. Il faudra, sans doute, mourir ici, — pensa-t-il. Il continua pourtant d'avancer de son mieux. Il vit enfin poindre devant lui une petite lumière et cela lui donna du courage. Le vacarme allait toujours augmentant derrière lui, et s'approchant. Mais la lumière aussi croissait, à mesure qu'il s'avançait vers elle. Enfin, il sortit sain et sauf du souterrain !... Il se trouva alors dans un carrefour, et il fut encore embarrassé. Quel chemin prendre ? Il suivit celui qui faisait face au souterrain, et continua d'aller tout droit devant lui. Il y avait beaucoup de barrières sur ce chemin, hautes et difficiles à franchir. Ne pouvant les ouvrir, il grimpait sur les piliers, et passait par-dessus. La route allait, à présent, en descendant, et, à l'extrémité, tout lui paraissait vert. Il voyait un château vert, un ciel vert, un soleil vert... enfin il voyait tout en vert.

— C'est dans un château vert qu'on m'a dit que ma sœur demeure, et j'approche sans doute du terme de mon voyage et de mes peines, car voilà bien un château vert ! se dit-il avec joie.

Le voilà près du château. Il était si beau, si resplendissant de lumière, que ses yeux en étaient éblouis. Il entre dans la cour. Comme tout était beau et brillait par là ! Il voit un grand nombre de portes sur le château, mais elles sont toutes fermées. Il parvient à se glisser dans une cave par un soupirail, puis, de là, il monte et se trouve dans une grande salle, magnifique et resplendissante de lumière. Six portes donnent sur cette salle, et elles s'ouvrent d'elles-mêmes, dès qu'il y entre. De cette pre-

mière salle, il passe dans une seconde, plus belle encore. Trois autres portes sont à la suite les unes des autres, donnant sur trois autres salles, toutes plus belles les unes que les autres. Dans la dernière salle, il voit sa sœur endormie sur un beau lit. Il reste quelque temps à la regarder, immobile d'admiration, tant il la trouve belle. Mais elle ne s'éveillait pas, et le soir vint. Alors, il entend comme le bruit des pas de quelqu'un qui vient et fait résonner des grelots à chaque pas. Puis il voit entrer un beau jeune homme, qui va droit au lit sur lequel était couchée Yvonne, et lui donne trois soufflets retentissants. Pourtant, elle ne s'éveille ni ne bouge. Alors, le beau jeune homme se met aussi sur le lit, à côté d'elle. Voilà Yvon bien embarrassé, ne sachant s'il doit s'en aller, ou rester. Il se décide à rester, car il lui paraît que cet homme traite sa sœur d'une singulière façon. Le jeune mari s'endort bientôt à côté de sa femme. Ce qui étonne encore Yvon, c'est qu'il n'entend pas le moindre bruit dans le château, et qu'il paraît qu'on n'y mange pas. Lui-même, qui était arrivé avec un grand appétit, n'en a plus du tout à présent. La nuit se passe dans le plus profond silence. Au lever du soleil, le mari d'Yvonne s'éveille, et donne encore à sa femme trois soufflets retentissants. Mais elle ne paraît pas s'en apercevoir, et ne s'éveille toujours pas. Puis, il part aussitôt.

Tout cela étonnait fort Yvon, toujours silencieux dans son coin. Il craignait que sa sœur ne fût morte. Il se décida enfin, pour s'en assurer, à lui donner un baiser. Alors, elle s'éveilla sur-le-champ, ouvrit les yeux et s'écria, en voyant son frère près d'elle : — Oh! que j'ai de joie de te revoir, mon frère chéri! — Et ils s'embrassèrent tendrement.

Alors, Yvon demanda à Yvonne : — Et ton mari, où est-il, sœur chérie ?

— Il est parti en voyage, frère chéri.

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'il n'a pas été à la maison ?

— Non vraiment il n'y a pas longtemps, frère chéri; il vient de partir il n'y a qu'un moment.

— Comment, est-ce que tu ne serais pas heureuse avec lui, ma pauvre sœur ?

— Je suis très-heureuse avec lui, frère chéri.

— Je l'ai, pourtant, vu te donner trois bons soufflets, hier soir, en arrivant, et trois autres ce matin, avant de partir.

— Que dis-tu là, frère chéri ? Des soufflets!... C'est des baisers qu'il me donne, le soir et le matin.

— De singuliers baisers, ma foi! Mais puisque tu ne t'en plains pas, après tout... Comment, mais on ne mange donc jamais ici ?

— Depuis que je suis ici, mon frère chéri, je n'ai jamais éprouvé ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud, ni aucun besoin, ni aucune contrariété. Est-ce que tu as faim, toi?

— Non vraiment, et c'est ce qui m'étonne. Est-ce qu'il n'y a que toi et ton mari dans ce beau château?

— Oh! si, nous sommes nombreux ici, mon frère chéri; quand je suis arrivée ici, j'ai vu tous ceux qui y sont; mais, depuis, je ne les ai jamais revus, parce que je leur avais parlé, quoiqu'on me l'eût défendu.

Ils passent la journée ensemble, à se promener par le château et à causer de leurs parents, de leur pays et d'autres choses. Le soir, le mari d'Yvonne arriva, à son heure ordinaire. Il reconnut son beau-frère, et témoigna de la joie de le revoir.

— Vous êtes donc venu nous voir, beau-frère? lui dit-il.

— Oui, beau-frère, et ce n'est pas sans beaucoup de mal.

— Je le crois, car tout le monde ne peut venir jusqu'ici: mais vous retournerez plus aisément; je vous ferai prendre les bons chemins.

Yvon resta quelques jours avec sa sœur. Son beau-frère partait tous les matins, sans dire où il allait, et était absent durant tout le jour. Yvon, intrigué par cette conduite, demanda un jour à sa sœur: — Où donc va ton mari ainsi tous les matins; quel métier a-t-il aussi?

— Je ne sais pas, mon frère chéri, il ne m'en a jamais rien dit; il est vrai que je ne le lui ai pas demandé non plus.

— Eh! bien, moi j'ai envie de lui demander de me permettre de l'accompagner, car je suis curieux de savoir où il va ainsi, tous les jours.

— Oui, demande-le-lui, mon frère chéri.

Le lendemain matin, au moment où le mari d'Yvonne s'apprêtait à partir, Yvon lui dit: — Beau-frère, j'ai envie de vous accompagner, aujourd'hui, dans votre tournée, pour voir du pays et prendre l'air?

— Je le veux bien, beau-frère, mais à la condition que vous ferez tout comme je vous dirai?

— Je vous promets, beau-frère, de vous obéir en toute chose.

— Écoutez-moi bien, alors: Il faudra, d'abord, ne toucher à rien, et ne parler qu'à moi seul, quoi que vous voyiez ou entendiez.

— Je vous promets de ne toucher à rien, et de ne parler qu'à vous seul.

— C'est bien, partons, alors.

Et ils partirent de compagnie du Château-Vert. Ils suivirent, d'abord, un sentier étroit, où ils ne pouvaient marcher tous les deux de front. Le mari d'Yvonne marchait devant, et Yvon le suivait de près. Ils arrivèrent ainsi à une grande plaine sablonneuse, aride et brûlée. Et pourtant, il y

avait là des bœufs et des vaches gras et luisants, qui ruminaient tranquillement couchés sur le sable et qui paraissaient heureux. Cela étonna fort Yvon, mais il ne dit mot, pourtant. Plus loin, ils arrivèrent à une autre plaine où l'herbe était abondante, haute et grasse, et pourtant il y avait là des vaches et des bœufs maigres et décharnés, et ils se battaient et beuglaient à faire pitié. Yvon trouva cela bien étrange encore, et il demanda à son beau-frère :

— Que signifie donc ceci, beau-frère ? Jamais je n'ai vu pareille chose : des vaches et des bœufs de bonne mine et luisants de graisse là où il n'y a que du sable et des pierres ; tandis que dans cette belle prairie où ils sont dans l'herbe jusqu'au ventre, vaches et bœufs sont d'une maigreur à faire pitié, et paraissent près de mourir de faim ?

— Voici ce que cela signifie, beau-frère : les vaches et les bœufs gras et luisants, dans la plaine aride et sablonneuse, sont les pauvres qui, contents de leur sort et de la condition que Dieu leur a faite, ne convoitent pas le bien d'autrui ; et les vaches et les bœufs maigres, dans la prairie où ils ont de l'herbe jusqu'au ventre, et qui se battent continuellement et paraissent près de mourir de faim, sont les riches qui ne sont jamais satisfaits de ce qu'ils ont, et cherchent toujours à amasser du bien, aux dépens d'autrui, se querellant et se battant sans cesse.

Plus loin, ils virent, au bord d'une rivière, deux arbres qui s'entrechoquaient et se battaient avec tant d'acharnement, qu'il en jaillissait au loin des fragments d'écorce et des éclats de bois. Yvon avait un bâton à la main, et, quand il fut arrivé près des deux abres, il interposa son bâton entre les deux combattants, en leur disant : — Qu'avez-vous donc pour vous maltraiter de la sorte ? Cessez de vous faire du mal, et vivez en paix.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il fut tout étonné de voir les deux arbres se changer en deux hommes, mari et femme, qui lui dirent : — Notre bénédiction soit sur vous ! Voici trois cents ans passés que nous nous battions ainsi avec acharnement, et personne n'avait pitié de nous, ni ne daignait nous adresser la parole. Nous sommes deux époux qui nous disputions et nous battions constamment, quand nous étions sur la terre, et, pour notre punition, Dieu nous avait condamnés à continuer de nous battre encore ici, jusqu'à ce que quelque âme charitable eût pitié de nous, et nous adressât une bonne parole. Vous avez mis fin à notre supplice, en agissant et en parlant comme vous l'avez fait, et nous allons, à présent, au Paradis, où nous espérons vous revoir un jour.

Et les deux époux disparurent aussitôt.

Alors, Yvon entendit un vacarme épouvantable, des cris, des imprécations, des hurlements, des grincements de dents, des bruits de chaînes... c'était à glacer le sang dans les veines.

— Que signifie ceci ? demanda-t-il à son beau-frère.

— Ici, nous sommes à l'entrée de l'enfer; mais nous ne pouvons pas aller plus loin ensemble, car vous m'avez désobéi. Je vous avais bien recommandé de ne toucher et de n'adresser la parole à nul autre que moi, durant notre voyage, et vous avez parlé et touché aux deux arbres qui se battaient au bord de la rivière. Retournez auprès de votre sœur, et moi, je vais continuer ma route. Je rentrerai, à mon heure ordinaire, et, alors, je vous mettrai sur le bon chemin pour retourner chez vous.

Et Yvon s'en retourna au Château-Vert, seul et tout confus, pendant que son beau-frère continuait sa route.

Quand sa sœur le vit revenir :

— Te voilà déjà de retour, mon frère chéri? lui dit-elle.

— Oui, ma sœur chérie, répondit-il, tout triste.

— Et tu reviens seul ?

— Oui, je reviens seul.

— Tu auras, sans doute, désobéi en quelque chose à mon mari ?

— Oui, j'ai parlé et touché à deux arbres qui se battaient avec acharnement au bord d'une rivière, et, alors, ton mari m'a dit qu'il fallait m'en retourner au château.

— Et comme cela, tu ne sais pas où il va ?

— Non, je ne sais pas où il va, ma sœur.

Vers le soir, le mari d'Yvonne rentra à son heure habituelle, et il dit à Yvon : — Vous m'avez désobéi, beau-frère ; vous avez parlé et touché, malgré ma recommandation et malgré votre promesse de n'en rien faire ; à présent, il vous faut retourner un peu dans votre pays, pour voir vos parents ; vous reviendrez sans tarder, et ce sera alors pour toujours.

Yvon fit ses adieux à sa sœur et son beau-frère le mit alors sur le bon chemin pour s'en retourner dans son pays, et lui dit : — Va, à présent, sans crainte, et au revoir, car tu reviendras sans tarder.

Yvon chemine par la route où l'a mis son beau-frère, un peu triste de s'en retourner ainsi, et rien ne vient le contrarier durant son voyage. Ce qui l'étonne le plus, c'est qu'il n'a ni faim, ni soif, ni envie de dormir. A force de marcher, sans jamais s'arrêter, ni de jour, ni de nuit, car il ne se fatiguait pas non plus, — il arrive enfin dans son pays. Il se rend à l'endroit où il s'attend à retrouver la maison de son père, et est bien étonné d'y trouver une prairie, avec des hêtres et des chênes déjà bien vieux. — C'est pourtant ici, ou je me trompe fort ! se disait-il.

Il entre dans une maison, non loin de là, et demande où demeure Iouenn Dagorn, son père.

— Iouenn Dagorn?... Il n'y a personne de ce nom par ici, lui répond-on.

Cependant un vieillard, qui était assis au foyer, dit :

— J'ai entendu mon grand-père parler d'un Iouenn Dagorn; mais il y a bien longtemps qu'il est mort, et ses enfants et les enfants de ses enfants sont aussi tous morts; il n'y a plus de Dagorn dans le pays.

Le pauvre Yvon fut on ne peut plus étonné de tout ce qu'il entendait, et, comme il ne connaissait plus personne dans le pays, et que personne ne le connaissait, il se dit qu'il n'avait plus rien à y faire, et que le mieux était d'aller rejoindre ses parents où ils étaient allés. Il se rendit donc au cimetière et vit là leurs tombes, dont quelques-unes dataient déjà de trois cents ans et plus.

Alors, il entra dans l'église, y pria du fond de son cœur, puis il mourut sur la place, et alla sans doute rejoindre sa sœur au Château-Vert.

Conté par Louis Le Braz,
Tisserand à Prat (Côtes-du-Nord), novembre 1873.

Ce conte me paraît important, sous plus d'un rapport. Il est plus complet que les précédents qui roulent sur le même thème, il est moins mélangé, l'élément chrétien y intervient peu, et certains détails ont dû être transmis avec une grande fidélité, depuis les temps les plus anciens.

Cette jeune fille, espèce de Cendrillon, qui épouse un prince jeune, beau et brillant ; ce jeune frère, qui part à la recherche de sa sœur, et qui finit par la retrouver, malgré les plus grands obstacles, dans un château vert, au milieu d'une forêt ; ces orages et cette vieille femme qui alimente le feu d'où s'élance son fils le géant, ou Titan [1], pour commencer sa course journalière ; cette boule de feu qui voyage à travers les airs ; cette terre noire et couverte de serpents ; ce souterrain sombre et cet étang qu'il faut traverser avant d'arriver au Château-Vert ; cette jeune fille endormie sur son lit, que son époux baise si singulièrement, matin et soir, et qui ne s'éveille pourtant que sous les baisers de son frère ; ce voyage d'Yvon avec son mystérieux beau-frère, et les choses singulières qu'ils voient ; enfin quelques autres détails encore me semblent constituer une fable ancienne, intéressante et basée sur un mythe solaire qu'il est difficile de méconnaître. Je n'essayerai pas davantage d'interpréter ici les ressorts et le sens de ce mythe. La lumière sort de la comparaison des mythes des différents

1. En Breton, le mot « Titan » semble signifier « maison de feu », de *ti*, maison, et de *tan*, feu.

peuples et des différents âges et il me manque, à cet égard, trop d'éléments d'information.

Mon rôle à moi, collecteur de traditions populaires (et je crains d'en être un peu sorti aujourd'hui), doit se borner généralement à fournir à la critique des matériaux sûrs, d'une authenticité incontestable quant à leur provenance, dans lesquels on puisse avoir toute confiance, — et je m'en acquitte de mon mieux. A d'autres le soin des commentaires, des rapprochements et de l'interprétation des mythes.

F.-M. Luzel.

THE LOSS OF INDO-EUROPEAN *P*

IN THE CELTIC LANGUAGES.

The loss of *p* in the Celtic languages and its presence in the same, by Dr. WINDISCH, in Kuhn's Beitræge, vol. viij. pp. 1-48 (Berlin, 1874).

Some remarks on the Celtic additions [by Dr Windisch] to Curtius' *Greek Etymology*, by Whitley STOKES, vice-president of the Philological Society and honorary member of the German Oriental Society, pp. 39 octavo (Calcutta, 1874).

These two papers are so full of interest that no apology need be made for noticing them here : it is not, however, intended to give the reader anything approaching an exhaustive review of them especially as the latter of the two is quite a budget of interesting etymologies which could only be discussed in detail; — it is here proposed to trace the fortunes of the letter *p* in the Celtic languages as treated by both writers. It is agreed that original *p* disappears in Celtic words and Windisch enumerates 30 instances in point : they are briefly the following :

1. Ir. *arco*, 'I beseech', Welsh *erchi*, 'to bid, to beg', from the root PARK whence Latin *preces*, etc.

2. Ir. *ath*, genitive *atha*, 'a ford', to be compared with Gr. πάτος and Lat. *pons*, *pontis*. Mod. Welsh *adwy* 'a gap, a pass', possibly belongs here.

3. Ir. *athir*, 'a father', Lat. *pater*, lost in Welsh unless preserved in the p. n. *Adran* (Myv. Arch. pp. 389, 404). Cf. Gaulish *Ater* and *Aterni*.

4. Ir. *elammar* (conjunctive), 'we err', : compare Welsh *cyf-eiliorn*, 'a straying, error'. The relation which Windisch suggests between the Irish forms and German *fallen* is doubtful.

5. Welsh *etem* now *edau*, 'thread', of the same origin as Engl. *fathom*, O. H. Ger. *fadam*, 'thread'.

6. Ir. *étar*, 'invenitur,' to be compared with Goth. *finthan*, Eng. *find*. Also Ir. *tuitim*, 'I fall', for * *do-fo-int-*, with a theme approaching πίτνημι.

7. Ir. *én*, for * *ethn*, Welsh *edn*, 'a bird'; also *adar*, 'birds', all from the same origin as Lat. *penna*, Gr. πτερόν and Eng. *feather*.

8. Ir. *aesc*, gen. *éisc*, 'a fish', from the same origin as Lat. *piscis* and Eng. *fish*. Welsh *pysg* is a loan-word from Latin.

9. Ir. *ibim*, 'bibo,' *ni ib*, 'non bibit,' = Mod. Welsh *ni yf* : the verbal noun serving as an infinitive in Welsh is *yf-ed*, 'to drink'.

10. Ir. *il*, 'much', *ilar*, 'a multitude', of the same origin as Greek πολύς, Goth. *filu*, Ger. *viel*, Sanskrit *puru* (in Welsh it seems only to be retained in the form *el* in such proper names as *Elgain, Elfyw*, *Elgistil, Elgnou, Elguoret*); Ir. comparative *lia* = Gr. πλείων. The Welsh *lliaws*, 'a multitude', and *llawer*, 'many', are probably connected, but Windisch makes a strange mistake in connecting with *lia* the Welsh *llai* 'less' and *lleiaf*, 'least', which go with Ir. *lugha* 'minor,' Gr. ἐλάσσων, etc.

11. Ir. *ar-illiud*, 'meritum', genitive *ar-ilteo*, *ar-ilte*, nom. plural *ar-ilti* : these words and the like Windisch connects with Lith. *pelnas* 'desert, merit,' Lat. *pre-tiu-m*. The case is a very doubtful one : compare the Welsh *ennill*, 'to earn.'

12. Ir. *ire*, 'ulterior,' of the same origin as Gr. πέρα, Sanskrit *paras*. He should add the Welsh def. article *yr*.

13. Ir. *ithim*, 'edo', *ithemar*, 'edax,' *ith*, genitive *etho*, *etha*, 'frumentum,' Welsh *yd*, 'corn'. These forms Windisch rightly insists on connecting not with *edo*, etc. but with O. Bulgarian *pitati*, 'to nourish' and *pitomŭ*, 'fed, fattened'. He also mentions Zend *pitu*, 'food', which even agrees in declension with Ir. *ith*, gen. *etho* : but why leave out the Sanskrit *pitu?* It does not seem to be an insuperable objection that the authors of the Petersburg Dictionary give this word as meaning sustenance or nourishment of both kinds, solid and fluid, and derive it from *pî*, *pyâ*, 'to swell, to be puffed up, to be full, to overflow.'

14. Ir. *orc* 'porcus,' *oircnín*, 'porcellus,' of the same origin as the Latin forms and O. H. Ger. *farah*, N. H. Ger. *ferkel*.

15. Ir. *onn-urid*, 'ab anno priore,' *in-uraid* (corrected by Stokes, the author of this etymology, into *inn-uraid* or *inn-uraith*) 'last year', in which *urid*, *uraith* are to be equated with Gr. πέρυτι, πέρυσι, Sansk. *parut*.

16. Ir. *ac-com-ól*, 'conjunctio,' *ad-com-la*, 'adjungit,' etc. In these

Irish forms and others which are here omitted Windisch finds the representatives of Gr. πέλας, πελάτης, πελάζω. Among remarks which are generally happy there is under this heading a good deal that seems doubtful, but if Ir. *ac-com-allte* 'socius, conjunx,' belongs here, so does the Welsh *cyfaillt*, *cyfaill*, 'a friend', and possibly O. Welsh *cuntullet*, 'collegium.' But the use of *l* and *ll* indifferently in the forms which the writer quotes deserved to be noticed. Under this heading Stokes would bring the *lwydd* of Welsh *arglwydd*, 'a lord,' as being = πλῆθος, but this is very doubtful (no. 366).

17. Ir. *lám*, Welsh *llaw* and *llof-*, 'a hand', for **plâma* from **palama*, for **palma* could only give *alf* in Welsh : cf. Latin *palma*. Why is the vowel long in the Celtic languages ?

18. Ir. *lán*, Welsh *llawn*, 'full' from **plâna-*; compare Lat. *plenus*. From a base **plânaya* of the same origin he derives such forms as *tre chom-alnad*, 'per impletionem,' *nos-com-alnithe*, 'impleto ea,' also such others as *ro-lín* 'implevit' etc. Less certain is the derivation of Ir. *ól*, 'a drink or a drinking', from this root, but it is rendered possible by other forms such as *for-óil*, « abundantia, » and also, perhaps, by the derivation of Sansk. *pitu* from *pî*, *pyâ* which can hardly be of a different origin from Sansk. *pî* 'to drink'. It is hesitatingly suggested that also Ir. *lind* or *linn*, Welsh *llyn*, that is *llynn*, 'a drink, a pool', belong under the same heading ; but all these unmistakeably point to *lĭnd* or *lĭnn* and it still remains to be shown how they may be derived from the origin here suggested.

19. Ir. *lár*, Welsh *llawr* (= Eng. *floor*), possibly for **plâr-* = **palar-*.

20. Ir. *luam*, 'celox,' *luath*, 'celer,' *imluadi* 'exagitat,' *luam*, 'a pilot'. With *luath* O. Norse *fljótr* is equated. — English *fleet* may probabily be added; Fick however gives the Slavo-Germanic form of the root as PLVD with which the *th* of *luath* would not agree ; but neither does Windisch tell us how the PLAVTA which he supposes could give *fljótr* in O. Norse, but my difficulty may be entirely due to ignorance of the phonetic rules which obtain in that language.

21. Ir. *raith*, 'er merkte,' is referred to the same origin as Gothic *frathja*, *froth* 'verstehe, erkenne', lith. *prótas* 'Verstand'.

22. Ir. *as-renai*, 'impendis,' *as-renat*, 'reddunt,' *érnais*, 'dedit,' are derived from the same origin as Gr. ἔπορον, πέρνημι, etc.

23. Ir. *ér-*, *aer-*, as in *er-chosmil*, 'persimilis,' Welsh *er-*, as in *er-fawr*, 'permagnus'; Ir. *air*, *ar*, *er*, 'ante, præ, pro, propter,' Welsh *er*, 'pro, per, propter.'

24. Ir. *ro, ru*, Welsh *ro, ry*, mod. *rhy*, are the representatives of Gr. πρό, Sanskrit *pra*.

25. Ir. *remi-, rem-, rén*, 'ante, præ', *riam*, 'antea', which are referred to the same origin as Gr. πρόμος, Lith. *pirmas*, Latin *primus*, etc. Here Welsh, I take it, contributes *rhwyf*, 'a king, or leader'.

26. Ir. *té*, 'fervidus,' *tes* 'calor,' Welsh *tes*, same meaning, *twym*, 'warm', and other forms are all referred to the root TAP. From the same root also is derived Ir. *tene*, 'fire', genitive *tened*, and so is the Welsh *tân*, 'fire', namely through a conjectured form *tapnat* : but this leaves the difficulty as to the vowels of *tene* and *tân* untouched. May we not rather trace these divergent forms to **tepanat-* ? In favour of the *e* we may mention latin *tepeo*.

27. Ir. *suan*, Welsh *hun*, 'sleep', of the same origin as Lat. *somnus*, Gr. ὕπνος, Sansk. *svapnas*.

28. Ir. *fo*, Welsh *gwo*, 'sub'; Ir. *for*, Welsh *gwor*, 'super,' which have been shown to be the representatives in the Celtic languages of the Sanskrit *upa* and *upari*. Dr. Windisch calls attention to the aspiration in such forms as *forchun*, 'præcipio,' as resting on the fact that the preposition formerly ended in a vowel : he might have added that the Welsh gave up this vowel before they began to reduce their consonants as is proved by *gorphen*, 'to finish', as compared with mod. Ir. *foir-cheann*, 'end, conclusion'. By the way Stokes has detected the reflex of ὑπαί in the Irish *faoisin*, 'under or like that.'

29. Ir. *niae* gen. *niath*, 'filius sororis,' Welsh *ney*, *nei* (pl. *neyeynt*, *nyeint*) 'fratris vel sororis filius.' In Curtius', *Greek Etymology* these are ranged with ἀνεψιός, νέποδες, Lat. *nepos*, Sansk. *naptar*, and the like. Stokes in the *Remarks*, nº 128, finds fault with this arrangement because he has found that the earlier form of *niæ* was *gnia* .i. *mac seathar*, 'filius sororis' (O' Clery's Glossary) : he suggests with hesitation that *gnia* = γνήσιος and would connect it with ἐ-γενόμην and its congeners. But it would be hard to separate this set of Irish words from *necht*, 'neptis', Welsh *nith*, and, perhaps, it would be worth while considering whether the base of all these words is not *gnap-* (rather than *nap*) possibily for **genap-* from the root GAN, 'to beget'; formally, however, it would remind one rather of the Sanskrit causal *jnâpayâmi* from *jnâ*, 'to know'. As to the disappearance of the initial *g* before *n* compare the Indo-European words for *name*, among which the Lat. *co-gnomen* is of exceptional interest. Dr. Windisch's last numbered instance is Ir. *selg* = Gr. σπλήν which I pass over here as being somewhat different from the foregoing and to be mentioned in connection with others adduced by Stokes.

Then come a few instances which he considers doubtful : the first is Ir. *lethan*, Welsh *llydan*, 'broad', compar. *lletach*, superl. *lletaf*, of the same origin as Gr. πλατύς, Lith. *platùs*, Skr. *prthu*. With *llydan* compare *bychan* and *bach*, 'small, little'. I should not call this a doubtful instance at all.

30. The next doubtful instance he gives is the rapprochement by Stokes of Ir. *reuth*, Welsh *rhew*, 'frost', with Lat. *pruina* and its congeners: the doubt here also is not very considerable.

31. More doubt attaches to Stokes' and Siegfried's finding the Irish representative of Sanskr. *pad-*, Gr. ποδ- in *od-brann*, 'talus,' which Stokes would equate with a conjectured Sanskr. *pada-bradhna* on a level with *çata-bradhna* 'hundred-pointed'. Here Welsh *eddwyd*, 'ivisti' (Davies) etc. would seem to belong.

To these I subjoin the following from Stokes' *Remarks* on the Celtic additions to Curtius' *Greek Etymology* : the numbers in brackets are those of the articles in the latter work *à propos* of which they are mentioned by him :

32 (*100*). Ir, *oech*' 'enemy', = A. Sax. *fâh*, Eng. foe.

33 (*102*). Ir. *lecc*, 'flagstone', whence *lecán*, 'lapillus,' Welsh *llech* = * planca : cf. Gr. πλάξ and Lat. *planca*, *Plancus*, etc.

34 (*343*). Ir. *aicc*, 'a bond', is referred by Stokes to the same origin as Lat. *pango*. If the root could be regarded as being PAG and not PAC I should refer to it the *eu* of *eurwy*, a sort of yoke or ring to fasten cattle in their stalls : in South Wales there is a mountain chain called *Yr Eurwy* : cf. a similar use of Lat. *jugum*. It has pleased Pughe to mention only *eurwy*, 'a gold ring', which is possibily not entirely of his own making.

35. Ir. *li*, 'colour', Welsh *lliw*, are mentioned as having possibly lost an initial *p*; and Ir. *alad*, 'speckled', is equated with Sansk. *palita*, Greek πελιτνός. The stock of words to which the Eng. *fallow*, Ger. *falb*, belong, are especially to the point and so is Fick's O. H. Ger. *falawisca*, M. H. Ger. *valwische*, *velwesche*, 'ashes, dust, motes.' He gives the Slavo-Germanic base as PALVA, 'falb,' the early Welsh reflex of which I think I detect in the form *ilv*, probably meaning dun, grey or some nearly approaching colour in the epithet *Ilvveto* (on the Trallong stone near Brecon), probably for *ilva-veto*, in the genitive case; the latter part *veto* = O. Ir. *Fétho*, genitive of *Féth* (Goidelica[2] p. 84). The whole inscription is well worth mentioning : the Roman characters read CVNOCENNI FILIVS CVNOCENI HIC IACIT (the characters forming *filius* are considerably 'debased'). The Ogam reads CVNACENN$^{\text{oiv}}_{\text{ais}}$I ILVVETO, of which the former name must, I think, be a

patronymic from *Cunacenni*, latinized into *Cunocenni* (in the nominative) for *Cunacennĭs* of the *I-* declension, while the genitive *Cunocen-[n]i* = * *Cunacennîs* for * *Cunacennyas* whence the Irish Ogmic genitive is *Cunacena*, a point which proves the un-Irish origin of the Trallong inscription. This, however, opens up questions which I would reserve for a detailed account of our Welsh inscription, nearly all of which I have lately examined for myself. Lastly I almost think that *palita* would be more nearly related to Ir. *liath*, Welsh *llwyd*, 'gray, brown' than to Irish *alad* : thus supposing *palita* to have become *plīta* we should have *liath* : *lám* : *plīta* (for *palita*) : *plāma* (for *palama*).

36 (*353*). Ir. *lenn* .i. *sagana* vel *saga*, Welsh *llenn*, 'a sheet or covering' for * *plenja* : Cf. Lithuanian *plëne*, 'skin' (Fick's Spracheinheit p. 338).

36*b* (*358*). Gaulish *rito-n*, O. Welsh *rit*, now *rhyd*, 'a ford,' Stokes traces to the same origin as Gr. περάω, etc. But *rhyd* could not be connected with Lat. *portus*, Eng, *ford*, Ger. *furth*, excepting on the supposition that it comes from a præ-Celtic form * *prata*-- for **paratu*- to be compared with Zend *peretu* 'a bridge', for *partu* could only make *arth* or *erth* in Welsh.

37 (*359* b). Ir. *earc*, 'speckled', = Gr. πέρκος and περκ-νός : the Welsh *erch*, 'color idem qui *cethin*', that is, 'color fuscus, infuscus, aquilus, subaquilus' according to Davies, belongs here : now both *erch* and *cethin* mean ugly, dismal, terrible.

38 (*360*). Ir. *iarn* in Cormac's *iarn-bélre* or *iarm-bélre*, 'an obsolete word' = Gothic *fairnis*, 'old'.

39 (*360*). Ir. *ossar* = Lat. *posterus* and cognate with πύματος, etc.

40 (*363*). Ir. *ith*, 'fat', is referred to the same origin as Gr. πίων, πιότης : there is so little of the Irish word that it is hardly convincing and *itharnæ*, 'a rush-light', does not help this rapprochement very much. O. Cornish *itheu*, Breton *eteô* and Welsh *tewyn* and *etewyn* certainly seem out of place here.

41 (*367*). Ir. *liach*, 'lamentable,' perhaps connected with the root PLAK whence Lat. *plango*, Gr. πλήσσω, ἐπλήγην, etc.

42 (*378*). Ir. *láth*, 'the heat of animals in the season of copulation' which Stokes traces to the same root as πίμπρημι, πρήθω etc. is in Welsh *llawd*, whence an adjective (of common use in Glamorganshire) *llodig*, both words are applied only, as far as I know, to sows in that season. Perhaps on the whole these words had better be referred to Fick's third PRAT, 'nass werden, faulen.'

43 (*378*). Ir. *luaith*, 'ashes', Welsh *lludw* come, as Stokes thinks, from the same root as Skr. *pru-sh*, *plu-sh* 'to burn.' But Fick's *Sprach-*

einheit has taught us that we are not to play with the liquids *l* and *r* and I should hesitate to refer *rhew*, 'frost', and *lludw*, 'ashes', to the same root. Could not *luaith* and *lludw* be reguarded as what flies about with any breath of air and be referred to the same origin as Sansk. *plu*, 'to swim, to spring'? Then also *luath*, 'celer', and *luaith*, 'ashes', might be considered as connected. Another way of connecting them with *plu* seems to be suggested by Latin *lix*, 'ashes', as to which I read in an ordinary Lat. dictionary : '*Lix* cinis est, inquit M. Varro, foci : inde enim cinis lixivius potus medetur,' etc. Pliny 36, 27, 69 : '*lix* est cinis vel humor cineri admixtus : nam etiamnum id genus lixivium vocatur, Non. 62, 11.' Lastly it may be noticed that the Welsh form contains an element not to be found in the Irish *luaith*, for it must be regarded as standing for [*p*]*lut-va-*.

44 (385). Ir. *úr*, 'fire' = Gr. πῦρ.

45 (387). Ir. *haue*, 'nepos' stands according to Stokes for **pausio* to be compared with lat. *pûsio* and *pûsiola*, but I would rather equate it with παῖς, παῖδος for πάϝις, πάϝjος especially as it is of the *Ja* declension : see Curtius[4] p. 288 : Zeuss[2] p. 229. To the same origin might I think, be referred Ir. *o* or *ua*, 'descendant or grandson', and Welsh *wyr* (with *wy* diphthong), 'a grandson', which shows a remarkable correspondence in point of form with Lat. *puer*, *pueri*. Here also belongs Welsh *moi* (probably for * *ym-o-i*) said of a mare foaling in the *Mabinogion*, iij. 30.

46. Ir. *áith*, 'fornax' Welsh *od-yn*, 'a kiln', Stokes connects with Gr. πέτ-ρα, πέτ-ρος. So κάμινος and Skr. *açmanta*, 'oven', are cognate with *açman*, 'a stone'. Some difficulty arises, however, from the fact that *áith* and *odyn* testify to a long vowel : but compare Cornish *eth*, 'hearth' (?) Passion 1244.

46*b*. Ir. gen. plural *ane*, 'divitiarum', acc. pl. *anu*, etc. are compared with Gr. ἄφ-νος and Lat. *opes*.

This completes the list of instances which I have collected in Stokes' *Remarks* : I would add the following which occur to me now :

47. Welsh *rhyw*, 'a kind, genus', = Gothic *fraiv*, 'seed, offspring'.

48. Welsh *rhydd*, 'free', = Goth. *freis*, masc. *frija*, fem. Eng. *free*.

49. RIALOBRANI, on a stone in the neighbourhood of Penzance in Cornwall, is to be analysed, perhaps, into *Rialo-bran-i* : the *bran* element occurs frequently enough by itself or in conpounds in names both Irish and Welsh, and as to the other part *Rialo-*, it is probably a derivative from the root PRI, 'to love', whence the English *friend* and its congeners : see Fick[2] p. 130. How many of our Welsh words beginning

with *rhi-* come from this root and how many from the same origin as Latin *rex* it is not always easy to decide.

50. Welsh *erthyl*, 'any animal born before its time', would seem to point to a diminutive * *partĭla*-or *partŭla*- from a base to be compared with Lat. *partus*.

51. *Sahattos* in Ogam on the Killeen Cormac stone has been supposed by Stokes to stand for **Sapantos* of the same origin as Latin *sapere*. Similarly it is possible that *sei* in SEIMETIACO on an early inscribed stone at Llanaelhaiarn in Carnarvonshire stands for *sapja* to be compared with Lat. *sapiens*, and *ne-sapius*. One must not confound with the foregoing a name *Soe* in *Llan Soe* (Myv. Arch. p. 749), now written *Llansoy*, in Monmouthshire, and *Soy* in the *Cambro-Brit. SS.* p. 89. The same name seems to be *Seii*, which occurs two pages earlier in the last mentioned compilation, as a genitive in a paragraph which betrays bad readings. A word, by the way, respecting *Soy*: it would seem to stand in the same relation to *syw* as *aswy*, 'left', does to *aseu* 'left' (cf. Sansk. *savya*); as to *syw* Davies observes: 'Nunc significat elegantem, elegantulum. Antiquis videtur significasse sapientem, doctum, peritum.' He adds to it *syved-ydd*, 'Astronomus, astrologus, sapiens.' The O. Irish forms quoted by Stokes in his *Irish Glosses*, p. 37, are *sai* and *sui*, 'a learned man, a sage,' *súithe*, 'science;' — rather I should say, looking at the passages quoted by Stokes in the *Ir. Glosses* and in the *Goidelica*[2] p. 162, that O. Irish had a *súithe*, masc. corresponding letter for letter to the Welsh *sywedydd* and a *súithe*, neuter, meaning 'science,' to which we have no exact counterpart, the nearest being Pughe's *sywydd*: thus I would suggest that *Ba suithe in cach dindsenchas* be rendered: He was a sage in every hill-science, without supplying *sab* as Stokes suggests. As the Welsh forms do not change *s* into *h* it is not improbable that the *s* stands for *st* and that the bases may have been **stavja-* and * *stavetja-* (cf. Welsh *serch*, Ir. *sercc* 'love', Gr. στοργή, στέργω) of the same origin as στύω, στοά and Zend *çtûi*, 'great'; or perhaps Gothic *stava*, 'a judge', *stojan*, 'to judge, to decide' should rather be compared: at any rate it is somewhat hard to follow Ebel in referring the Irish forms to the

52. Ir. *só* 'to turn off from, to return', whence *impúth* (= * *imb' suth*) 'anastrophe,' and *tintúth* (= **do-ind'-suth*), 'versio': for the corresponding Welsh forms show that *s* in them underwent the regular change into *h*: they are Mod. Welsh *ymmod* (= * *imm'-hot*), *di-ymmod*, 'immovable, firm, fixed', *ymmod-bren* (vulgarly pronounced *mopren*), 'a stick to stir porridge or the like with'; O. Welsh *immotetin*, 'jactata,' and

immotihiou, 'gesticulationes.' The European prototype of the Ir. *so* seems to have been Fick's SVAP contracted SUP, whence Latin *supo*, 'I throw or scatter', *dis-sipo*, 'I spread about, scatter or disperse', Lith. *sup-oti*, 'schwingen, schaukeln,' O. Bulgarian *syp-ati*, 'spargere, fundere'.

53. O. Welsh *crih-ot*, 'vibrat,' [*c*]*reh-am*, 'vibro'; both occur in the Luxembourg Folio and in both *vibrare* seems te mean 'to throw, to hurl, to hit' : cf. the use made of *vibrare* in Gildas' *Lorica* (Stokes. Ir. Glosses p. 138), where one reads.

'Ut non [t|etri demones in latera
Mea vibrent, ut soleant, iacula.'

Whether *h* in *crihot* and *creham* is a euphonic insertion or the direct representative of a *p*, as I have elsewhere suggested, I am inclined to think that *crih-*, *creh-*, stand for **crip-* **crep-* from a root SKRAP which Fick (p. 409) only instances in the sense of throwing out in vomiting or spitting as in χρέμπτομαι 'I clear my throat or spit' χρέμμα, 'spittle, expectoration', Lith. *skreplei*, 'expectoration, phlegm in the throat'. Possibly the Welsh words should rather be connected with Fick's SKARP p. 407 whence he derives κραιπνός, καρπάλιμος, Lith. *kraipyti*, 'to turn, to twirl'. Compare O. Norse *skiálpa* 'to tremble'. Welsh *crynu*, 'to tremble' seems to imply **skrapn-*.

54. Breton *quere* (Lagadeuc), *kéré* (Le Gonidec), 'a shoemaker', Welsh *crydd*, which must accordingly stand for **cerydd* = **kerija* = **kerpja* of the same origin as Lith. *kùrpė* (= *kurpja*), 'a shoe', Lat. *carpisculum*, 'a kind of shoe'; but most striking is the correspondence between the Kimric forms and the Greek κρηπίς, κρηπῖδος, 'a kind of shoe or boot'; the development of the dental from *j* is to be noticed in both. The difference between them consists in this, that *crydd* implies a masculine **karpja-s*, 'a shoemaker', and the Greek a feminine **karpjâ*, 'a shoe', both forms being probably adjectival from Fick's second KARP, p. 348. Breton *-é* for Welsh *-ydd* occurs in other words such as *trédé*, 'third' (welsh *trydydd*), and *pévaré*, 'fourth', (Welsh *pedwerydd*); as to *trédé*, Le Gonidec adds 'selon quelques-uns *tredez*'; — one would be glad to see the question thoroughly investigated by M. d'Arbois de Jubainville or any other able scholar who has access to Breton Mss.

55. Ir. *cinis*, 'orta est,' *ro-chinset*, 'orti sunt,' *ciniud* (*iar tuistiu*), 'bringing forth (after begetting),' *cenél*, 'a tribe' = Welsh *cenedl*, and, perhaps, Ir. *cana* Welsh *cenaw* and *ceneu*, 'a cub' — these words I take from Stokes' *Remarks* p. 11. The old way of explaining Welsh *cenedl*, earlier *cenetl*, as identical with Gr. γενέθλη is of course untenable, nor

does the root GAN offer a ready explanation of such a word as the Irish *ciniud*. On the whole I am persuaded that all these words come from **skapn-* a derivative from Fick's SKAP, 'werfen, schleudern' (p. 202); in speaking of animals we now use *bwrw* 'to cast or throw', in the same way as *werfen* is used in German and *cast*, I believe, sometimes in English : thus *bwrw llo* of a cow calving, *bwrw oen* 'to yean', *bwrw ebol*, 'to foal'. To SKAP Fick would refer such words as Sansk. *kshap*, 'to throw', *kship*, 'to sling, to let go', *kshepaṇî*, 'a sling, an oar', and by means of the intermediate sense of 'letting or setting down· with force, he attaches to it such forms as σκήπτω, σκῆπτρον, σκίπων, Lat. *scâpus*, 'a *shaft*', and but for the Irish verb *ro-chinset* one might be tempted to explain *cenedl* as *stock, stem* or *branch*. Dr. Windisch in the article in Kuhn's *Beiträge* (p. 41) traces all these words to the same root as Welsh *ci*, 'a dog', Gr. κύων Sanskr. *çvan* (nominative *çvâ*), and to these he would add Ir. *cland*, Welsh *plant* which seems to me phonetically impossible, not to mention his connecting with them Cornish *en-chinethel*, Bret. *en-quelezr*, Welsh *en-giriawl*, 'ingens, fortis,' which can have nothing to do with one another. Moreover with *cenedl*, Windisch connects Welsh *cawr*, 'a giant,' which is also impossible; the entire paragraph is, in fact, not such as he is wont to write.

56. O. Welsh *ceenn*, 'murex', now *cèn* that is *cenn*, 'peel, skin, scurf'. This *ceen* ('murex') was a sort of moss growing on stones which used to be collected for dyeing a kind of magenta which we call *coch cèn* : the word occurs in the Oxford glosses on Ovid's *Art of Love* where we have *oceenn* as a gloss on *murice*. Thus *ceenn* must have been accented *cë-ènn* representing **capanja* with *cap-* of the same origin as the words cited by Curtius in article 54 : they are the following : κεφαλή head', (κέδλη κεδάλη), Κέφαλος, κεφαλαῖος; Sansk. *kapâlas*, *kapâlam* 'peel, shell, saucer; potsherd; the skull or cranium.' Lat. *caput, capillus;* Goth, *haubith*, (Ger. *haupt*), A. Sax. *heáfod*, 'head'. In the instance quoted *cèn* comes nearest *capillus* in meaning : it also means a skin of any kind as in *hydd-gen* 'a stag's skin' and in speaking of fishes *cèn* means the scales, but what is more striking is the fact that it seems to mean head in *tal-cen*, a false compound meaning the *forehead*, i. e. the end of the head ; Welsh *pèn*, 'head' = Ir. *ceann* is not to be confounded with *cenn*. Further *cennin*, 'leeks', seems to be formed from the foregoing and to stand for **capanjina-;* why they should be so called one will easily see from a comparison of Lat. *cepe* (*caepa capitata* : compare Ger. *kopflauch*), and Aristophanes' σκορόδων κεφαλή (Vesp. 679) : Curtius further cites κάπια· σκόροδα Κερυνῆται (Hesychius). This leek-etymology

is considerably shaken by Lith. *czesnákas*, 'knoblauch,' O. Slav. *česnŭkŭ*, to which Stokes has drawn my attention.

57. Welsh *celwrn*, 'a tub or pail', seems to be a derivative from an *U-* base *calpu-* of the same origin as greek κάλπη, καλπίς Lat. *calpar*, with which Fick has compared Sanskr. *kharpara*, 'the cranium'.

58. Welsh *gwenyn*, 'bees', singular *gwenynen*, Breton *guenanen* (Lagadeuc) : in these words *gwen-* may possibly stand for * *vespn-*, of the same origin as Eng. *wasp*, Lat. *vespa*, etc. ; but perhaps it would be better to connect the Kimric words with Welsh *gwan-u* 'to pierce', whence *gwenyn* would mean the *piercers* i. e. *stingers*.

59. Welsh *erth-wch* 'flatus et anhelitus ex magno conatu proveniens, fremitus,' *erth-ych-ain*, 'prospirare, anhelare, vehementer perfremere' (Davies), to which may be added from Pughe *erth-u*, 'to make an effort; to puff.' These words seem to be of the same origin as πέρδω, πορδή, Lith. *pirdà*, Ger. *furz;* but as the former do not betray the vulgar meaning, it would seem the latter is a secondary one. Formally *èrth* would stand for earlier * *perd*, which became *erd-* then *ert-* which in Mod. Welsh must further become *erth-* as in *erth-u*. Other instances of this kind of provection of mute consonants following *l* or *r* will be mentioned later.

60. Welsh *Cynwal*, a man's name, O. Welsh *Congual*, Early Welsh *CVNOVAL-I*, the name of Rialobran's father on the stone, already alluded to, in the neighbourhood of Penzance : here the bases concerned are *cuna* and *vala*. The latter I take to stand for *valpa* = Eng. *wolf* which, if this suggestion is well founded, Fick (p. 882) must not suppose to represent an European * *valka*. On turning to Fœrstemann's *Altdeutsches Namenbuch* (I. 1339) I find that our *Cynwal* corresponds letter for letter to *Hunulf;* not to mention the equation *hun* = *cuna* which is available for a number of other Celtic and Teutonic names, I may add other names in point common to Celts and Teutons, such as Welsh *Buddwal-an* = O. H. Ger. *Bodalf*, *Bozulf* or *Godulf* (but which ?) ; *Cadwal* for early * *Catu- val-* = O. Ger. *Hathovulf; Guingual* which would now be *Gwyn-wal* (but it does not seem to occur) = O. Ger. *Winulf; Judgual,* later *Idwal* = O. Ger. *Idulf* or *Eudulf; Rhyddwal* = O. Ger. *Friulf* or *Fridulf*; *Tudwal* = O. Ger. *Theudulf*. Others no doubt, who are better acquainted with Teutonic names, may find many more of the kind : I will only add that in Irish the *v* as well as the *p* would disappear so that * *valpa-* would appear reduced to *al* : accordingly one finds that Irish *Cathal*, and *Tuathal* correspond exactly to the Welsh *Cadwal* and *Tudwal;* and in spite of the *ll*, which I cannot account for, it would

be hard not to identify Ir. *Domhnall* with Welsh *Dyfnwal* (the same man is, I believe, called *Domhnall Breac* in Irish, and *Dyfnwal Frych* in Welsh tradition), and Ir. *Conall* with Welsh *Cynwal*. In Welsh **val* survives also in the adjective *dy-wal*, 'crudelis, atrox' (Davies), whence has been formed *dywal-gi;* 'a tiger'; how or whether *gwal-adr* in such names as *Cadwaladr* is related to the words in question is not clear to me; it would seem to imply a verbal theme *valpa-*.

61. The early Welsh proper name VLCAGN-VS and VLCAGN-I, in Irish Ogam *Ulccagn-i* which Stokes identifies with the modern Irish *Olcáin* (p. 29). The termination *gna-*, genitive *gni* one is inclined to identify with the Gaulish *-cnos*, genitive *-cni* in such names as *Oppianiknos*, *Toutissicnos*, *Drutikni*, etc. : compare the ending of the Greek words κολίχνη, πελίχνη, πολίχνη, πέταχνον also πέτακνον (Curtius 4 pp. 282, 493). With *Ulcagnus*, compare *Maglagni* on an early inscribed stone in S. Wales, and such Ogam forms as *Artagni*, *Mailagni*, *Talagni*, *Tasegagni*, *Dalligni*, *Qunilocgni* in Ireland : thus we seem to have in *Ulcagni* a base ** Ulca* which I take to stand for ** Pulca* to be compared with the O. German name *Fulco*, and the English *Foulke*, in which, supposing *Grimm's Law* to have been observed, we must suppose the *c* or *k* to stand for an earlier *g* and so in the Welsh and Irish name : Stokes cites a Gaulish form *VLKOS* (Rev. Celt. I, 298). In the Celtic languages metathesis has very commonly taken place where the sequence was mute, vowel, liquid (*l* or *r*), mute, but the provection of the mute took place still earlier as in the following instances :

a) Welsh *drych*, 'a looking-glass'; the aspect or look of a thing' (*edrych*, 'to look') for ** dricc* = ** dercc* of the same origin as δέρκ-ω, Sansk. *darç*, perfect, *dadarça*.

b) Welsh *croch*' 'rough, vehement', = ** corcc* = A. Sax. *hreóg hreóh*, 'rough, fierce, stormy, cruel'.

c) O. Welsh *gulip* (i. e. *gwlip*), now *gwlyb*, 'wet', Ir. *fliuch*, from which one cannot separate Welsh *golchi* (for *gwolchi*), 'to wash', Ir. *folcaim* 'humecto, lavo', and Welsh *gwlych-u*, 'to wet, to moisten'; but how are they connected ? They are all traceable to Fick's (pp. 544, 609) *VALG* whence he derives Lith. *vilg-yti*, 'næssen, anfeuchten,' Pruss. *welgen* 'Schnupfen, Rheuma,' O. Bulgarian *vlaga*, A.-Sax. *wlaec*, 'warm, lukewarm, slack, remiss' (Bosworth), Eng. *welkin*, Germ. *welck*, *Wolke*. Now Fick's VALG, as the *g* is not palatalized in the Litu-Slavic languages, should rather be written *VALGv*, which in Celtic became *VALQv* whence by metathesis the *vliqv-* which would regularly result in O. Welsh *gulip* and Ir. *fliuch;* by the way it may be noticed that the change from *VLAGv*

into *VLAQv* seems to have happened exceedingly early, for *Gv* became *B* before the separation of the Kimric and the Goidelic nations and had this happened before the hardening of the mute it is doubtful whether the Irish would have produced *fliuch*. *Golchi* and *folcaim* seem to imply the same root without metathesis, and contact with the *l* perhaps caused VALQv to become VALK for both languages; and as to *gwlych-u* it must be regarded as either a comparatively modern modification of *gwolch-i*, or else a form derived by means of *s* from VALQv, that is VALQvS subject to be simplified into VALKS whence there would be no difficulty in arriving at the word *gwlych-u*.

d) Welsh *cryg* (for O. W. **cric*), 'hoarse' from Fick's (p. 204) SKARG, 'kratzen, heiser machen,' whence he derives κεργνός, 'rough, hoarse', etc.

e) Welsh *gwregys* (for. O. W. **gurecis*), 'a girdle', from the same origin as the Fεργ implied in εἴργνυμι.

f) Welsh *prèn* i. e. *prenn*, Ir. *crann*, 'a tree', has been neatly equated by Windisch with Lat. *quernus* which does not, as he shows, stand for * *quercnus*. The *nn* which puzzled him is regular.

g) Welsh *merch*, 'a daughter, a girl' = Lith. *mergà* 'a girl'.

h) Welsh *gwraig*, 'a woman', = lat. *virgo* according to Curtius (p. 184) from a root VARG.

i) Ir. *sercc*, Welsh *serch*, 'love', = Gr. στέργ-ω, στοργή, a curious instance of Irish following the Welsh fashion of simplifying *st* initial into *s*; compare Ir. *sesaimm* = ἵστημι for *σίστημι (*Ir. Glosses*, p. 100).

j) Welsh *gwlad*, O. Welsh *gulat*, 'a country', *gwledig*, 'a prince', Ir. *flaith*, all of which suppose **vlat* = **valt* from a root which in its Slavo-Germanic form is given as VALDH, whence Fick derives (p. 544) Ger. *walten*, Lith. *vald-yti*, O. Bulgarian *vlad-ati*, 'to rule', *vladyka*, 'a lord, prince'. The Gaulish is *VLATOS* (Rev. Celt. i. 298).

k) Welsh *cryd*, (O. Welsh * *crit*) 'a cradle, the ague', *daear-gryd* = *daear-gryn*, 'an earthquake', Ir. *crioth*, 'a shaking, trembling; the ague' (O'Reilly), all from Fick's (p. 37) KARD, 'schwingen, springen, hinken,' whence he derives κραδάω, κραδαίνω, to which I add from Curtius (p. 153) κράδη, Lat. *cardo* as in *tanto cardine rerum*, O. H. Ger. *hrad*, 'agilis', O. Norse *hrata*, 'schwanken.'

l) Welsh *parth*, 'a part, or portion', *dosparth*, 'a class, a division' (= * *do-guo-sparth*), which I am now convinced cannot be derived from the Latin *pars*, *partis*, which is a feminine, whereas the Welsh words are masculines : nothing remains but to treat *parth* as standing for * *spart* (for * *sqvart*) from Fick's (p. 204) SKARD 'brechen, spalten,' whence

he derives Sansk. *khad*, 'to break', Goth *skreitan*, 'to tear, to split'.

m) Welsh *cryr glas*, 'a heron', for *crehyr* or *cryhyr*, for which *creyr* also is found in books : but the pronunciation in North Wales is *cryr* or, by dissimilation, *crydd*. In South Wales this last is matched by *crychydd glâs* : the Breton is *kerc'heiz* and the O. Cornish seems to have been *cerhidh*. The nouns are qualified in Welsh by the adjective *glâs* and E. Llwyd gives the Irish as being *cor glas*. All, excepting the Irish *cor*, seem to stand for a **karkara* whence Fick in his *Spracheinheit* p. 72, derives κόρκορος and A. Sax. *hvâgra* = O. H. Ger. *hreigir*, etc. This suggests that *r* may become *dd* (soft as *th* in Eng. *this*) in Welsh. I have met with other instances; also that *ch* may become *h* and disappear even when not = *ks* : one is thus tempted to treat Welsh *croen*, 'skin', Breton *kroc'hen*, O. Ir. *crocann* (also *crocenn*), genitive *crocainn*, in the same way but the origin of the forms in question is not quite clear to me.

n) Welsh *alarch*, masc. 'a swan', O. Cornish *elerch* (Ir. *eala*, fem.) I would analyse into *ala-rch* = **ala-rc* = **ala-rig* which I would compare with the German *gänserich*, 'a gander', *enterich*, 'a drake', *täuberich*, 'a male pigeon'. Is the Latin *olor*, *olōris* connected, and what is the meaning of the final *a* in *eala* and of the second *a* in *alarch?*

Now if we pick out the instances in which metathesis has not taken place they are the following: Welsh *erchi*, Ir. *orc*, Ir. *iarn*, Welsh *Cynwal*, *erthyl*, *erthu*, *Ulcagni*, *merch*, *parth*, *serch* ; as to the last two they could not be expected to undergo metathesis as they originally began with double consonants *st* and *sp* (= *sqv*), neither could one see any inducement to prefer a form beginning with *mr* to *merch*. From the other words just alluded to we may infer that the *p* had disappeared before the period of the metathesis had arrived, which would lead us to date the loss of *p* very early in the history of the common language of the Celts before their separation; for the metathesis seems common to them all. This moreover induces me to doubt Stokes' suggestion that Welsh *rhyd*, 'a ford', O. Welsh *rit*, comes from the same origin as Lat. *portus*, etc. and to give up my own attempt (though approved by Windisch) to identify Welsh *rhych*, 'a furrow', with *furrow*, Lat. *porcus*, *porca* (in ploughing), etc. But as to *rhych*, it is easily explained from Fick's RIK 'ritzen, aufreissen,' as standing for *ric-s-*. Stokes assumes the same sort of provection to have taken place after *s* ; thus Ir. *nett*, Welsh *nyth*, 'nidus,' should stand for *nist-* for an earlier ** nisd*. He proposes in the *Remarks* (p. 21) no less than 8 other apparent examples for examination, but none so hard to dispose of as *nyth*, about which we are far from having heard the last word : see Curtius[4] p. 43. For my own part I regard *sd* in the Celtic

languages as phonetically = *zd* which, judging from analogy, might possibly become *st*.

II.

The phonetic process deserves a separate mention in the case of initial *sp* (original) making in Irish *s* and in Welsh *ff*: the following cases are cited by Stokes in his *Remarks :*

1 (113). Welsh *ffar-god*, 'a big paunch' (Pughe), is compared by him with Sansk. *sphâra*, *sphira*, Lat. *spero* in *pro-spero*. If the idea originally conveyed by *ffar* = **spar* was that of a bulging or swelling out, we may connect with *ffar* in *ffar-god* the Welsh *ffêr*, 'the ankle', which suggests the Greek σφυρόν.

2 (156). Cornish *frau*, 'crow', Bret. *frau*, 'choe, monedula' (Lagadeuc) point, as Stokes thinks, to a root SPRAG, whence he derives also Welsh *ffraeth*, 'eloquent, loquacious', for **sprag-ta :* compare A. Sax. *sprecan*, Ger. *sprechen*. Formally Gr. σφαράγος seems to be the nearest parallel to *frau* = **frag-*. To **sparg-ta* I should prefer **sprac-ta* for **sparc-ta* and to consider the root, as Fick does (p. 215), to be SPARG, whence one would derive *ffrec* 'garrulitas' (Davies), and *ffreg-od*, 'a senseless talk, rigmarole' : all this tends, however, to throw doubt on the origin of *frau*, which I would prefer equating with Fick's *sparva*, 'a sparrow' (p. 913).

3 (156). Welsh *ffroen*, 'nostril', Ir. *srón*, 'nasus,' for **sprogna-* which he compares with Lat. *spargere*. This is somewhat disturbed by the Breton *frî*, 'nose', and Cornish *frig*, 'nostril'.

4 (156). Welsh *ffrwst*, 'haste', which he assumes = **sprud-to* and compares with Goth. *sprauto*, 'schnell.'

5 (156). Cornish *felja*, 'to split', Bret. *faut* (for **falt*), 'fissura,' from SPALT, whence Ger. *spalten*, 'to split'.

6 (157). Breton *faez*, 'vaincu,' from **spac-ta*, as Stokes thinks, may be cognate with σφίγγω, Ger. *spange*. This may be so, but it is not convincing.

7 (382). Welsh *ffiaidd*, 'abominable, disgusting', Stokes connects with Lat. *spuo*, Gothic *speivan*. I am not sure but that *ffiaidd* referred originally to smells and should be traced rather to the root SPAS whence Fick (p. 414) derives Lat. *spirare* etc. Original *as* becomes *î* elsewhere in Welsh as in *chwior-ydd* = Sansk. *svasâras*, *gwiw* 'good, worthy', Sansk., *vasu* : compare Gaulish *Visurix*.

8 (389). Welsh *ffrwd*, Ir. *sruth*, 'a stream', also Welsh *ffreu-o*, 'to gush, to spout', are referred to SPARG. As it would be hard to separate

ffrwd and *ffreu-o* [apparently from *ffreu*, 'fluor, fluxus, profluvium' (Davies), and as SPARG could hardly yield *ffrwd* and *sruth*, so I would prefer deriving them all from a SPRU, which would seem to be involved in O. H. Ger. *spriu* (Mod. H. Ger. *spreu*), *spruojan*, Ger. *sprühen*, 'to emit sparks, to sparkle; to drizzle'. As to Ger. *sprudel*, 'a well, a fountain', *sprudeln*, 'to bubble, to boil; to gush, to flow', they seem to contain the elements whence *ffrwd* and *sruth* have resulted; with *ffreu-o* I range the name *Gwenffrewi* which has been guessed (not translated) into the English *Winifred* (the Welsh lady appears to have been a water-nymph or dawn-goddess, whose name probably meant *albifluens, albiscatens* if I may venture to manufacture such forms). With the words above mentioned Stokes places Ir. *spréd*, 'a spark', *spreite*, 'scattered', which with their *sp* intact disturb everything: may they not be borrowed from O. English or A. Sax. *spræ̂dan* or *spréden?*

9 (390). Breton *felch*, 'rate, splen' (Lagadeuc), Ir. *selg*. both of the same origin as Gr. σπλήν and σπλάγχνον and standing for * *spelgâ*: see Curtius p. 290.

10 (407). Welsh *ffaw*, 'radiance', is traced to the same origin as Greek φέγγος which Stokes regards as standing for * σπα-ν-γος. There are, however, several objections to this: a root beginning with σπ is not probable for the words quoted by Curtius under no. 407: the meaning of *ffaw* is according to Davies 'honor, decus' — it is Pughe that mentions 'radiance' — and on the whole Prof. Evans seems to be right in treating the word as borrowed from the lat. *fâma*: see the Arch. Cambrensis 1872, p. 310.

11 (652). Welsh *ffûn* (*ffwn* looks like one of Pughe's own), 'breath', Stokes shrewdly traces to the same origin as φῦσα, φυσάω, for which Curtius infers (p. 499) a root *SPU*: see also Stokes' remarks on the same words in the *Arch. Cambrensis*, 1874, p. 258-9, where he also compares Welsh *ffion* (also *ffuon*), 'digitalis', Ir. *sion*, with Gr. παιονία, and derives *ffraw* 'motion', from * *spraga*, whence I should expect *ffrau* or *ffreu* and not *ffraw*; it is, however, not at all certain what *ffraw* means, as will be seen on turning to Davies. As to *ffysg* which he would trace to the same origin as σπεύδω, Davies gives the word as meaning 'festinatio': I am inclined to think it is the O. English *fisken* as in *fiskin aboute*, 'vagari' (Stratmann). However, the list of Welsh words (not borrowed) beginning with *ff* contain a good many more which could be easily referred to roots beginning with *sp*, but that would take up too much space here. It may however be asked how *sp* became Welsh *ff* and Irish *s*. The simplest account seems to be that *sp*

became *sf*; the *s* being then dropped left *f*, written in Mod. Welsh *ff* and changed in Irish into *s*; other cases are known of Irish changing *f* into *s*, namely when the Latin *fustis*, *frēnum*, *furnus* became in Irish *sust*, *srian*, *surnn* respectively. It is right to add that we seem to have *p* for *sp* at least in one instance, namely in *poer*, 'spittle'; cf. Lat. *spuo*, and its congeners[1]. There may be others; but *pallu*, « to fail,' would seem to go with Goth. *skal*, ὀφείλω.

Returning to the second part of Windisch's article, he shows that the combination *pt* as in lat. *septem* becomes in Irish *cht* as in *secht*, 'seven', and assumes the Welsh *seith*, 'seven', to have been preceded by some such a form as *secht*, but without any evidence, as it does not appear why *sepht* should not just as well make *seith* in Welsh. Then he passes in review the instances which Stokes has on various occasions mentioned of original *p* (simple) becoming *c* in Irish words. A more important issue is raised by Stokes in his *Remarks* (p. 21), where he directly challenges Windisch's statement in his preface to Curtius' *Greek Etymology* that Indo-Germanic *p* is never retained in Celtic. Leaving out of consideration *sp* and *pt*, one finds that Stokes regards *p* as sometimes retained and sometimes lost in the Celtic languages : this is a kind of conclusion which one must be excused from accepting until overpowering evidence is produced in its favour, and no apology is necessary for reviewing in detail the instances in question : I have found the following in the *Remarks :*

1 (37). Ir. *gabar*, Welsh *gafr*, 'a goat', Gaulish *gabro-s* in *Gabro-sentum* and *Gabro-magus* (Gluck, K. N. 43) = κάπρος, Lat. *caper*, etc. This seems to me inadmissible on account of the Celtic *g :* besides the representative in Welsh of *caper* is to be sought, if I mistake not, in the *caer* of *cariwrch*, 'a roebuck' (Mabinogion I. 31) a word which Davies writes, and I think correctly, *cariwrch*, though he adds 'pro *carwiwrch*,' a compound which he does not seem to have read anywhere : may it not be = *capro-*ζόρξ, and is O'Reilly's *cáirfhiadh*, 'a hart or stag', altogether

1. Since the above was written I have found a better etymology for *poer*, which means not only *spittle* but also *foam* at the mouth of an animal; 'to *foam* at the mouth' being either *malu poer* or *malu ewyn* (*ewyn* = 'foam'), while *haliw* would seem to be the old word for *spittle* properly speaking. If so, then *poer* (= **spavira* = **sqvavira-*) may be equated bodily with the English word *shower* which Fick (p. 408) would regard as standing for **skâvara* from SKU a short form of SKYU, p. 209. To the same origin are to be referred Ir. *ceo* 'mist, fog, vapour', *ceomhar*, 'misty , dark', *ceothach* 'dark, misty', *ceothran* (query *ceoran*) 'a small shower' (O'Reilly), Scotch Gaelic *ceo* 'mist, fog', *ciùrach* 'drizzly', and possibly *caoir*, 'a foam with sparks of fire in it, as in a stormy sea' (Mc Alpine). Now Fick's original SKYU would mean in the Celtic languages *sqvju* which it would be natural to simplify by dropping the *j*, whence the **sqvavira*, **spavira* implied by *poer*, or else by discarding the *v*, which would enable us to refer to the same origin the Welsh *cawod* (and *cawad*) 'a shower', Ir. *caoth* (O'Reilly), as standing for a form *skjavâtâ* or *skjavatâ*.

a mistake ? The right clue to the origin of *gafr* I think is to be found in Ascoli's *Corsi di glottologia* p. 178, where he infers a base *ghjama-* from Sansk. *himám*, 'frost, cold, snow', *himá*, 'winter', also 'year' as in *çatâ himâ*, 'hundred years' : compare Latin *hiems*, Gr. χιών, χειμών. Now *ghjama* might in the Celtic languages become * *gama*, whence seems to have been formed *gama-ra-*, liable to become * *gamra-*, * *gabra*, * *gabr*, *gafr* (Otherwise perhaps the *b* in these forms should be identified with that of Lat. *hîbernus*). The meaning would seem to have been *one winter old*, that is, *a year old* as in χίμαρος, fem. χίμαιρα (for * χίμαρjα), 'a goat', 'a year old lamb' : see Curtius p. 202.

2 (41). Ir. *crip* explained by O'Davoren and O'Clery as meaning swift is brought into connection with καρπάλιμος, κραιπνός, etc. discussed by Curtius in article 41, p. 143. On turning to O' Davoren's glossary edited by Stokes I find that it is *crib* and not *crip* that stands in the text. This at the outset increases the difficulty of disposing of the Irish word, at least until we know a little more about it; however, it is to be noticed that with the Greek words Curtius connects Goth. *hlaupan*, Ger. *laufen*, (Eng. *e-lope*), all of which go back to a prototype with *b* and not *p*, and in looking through Fick's book one will find this to be the case in other instances, where a root with *p* non-initial is given, for example, p. 39 KALP- Goth. *hilpan*, Eng. *help*; p. 202, SKAP = O. Norse *skopa*; p. 205, SKARP = A. Sax. *hrepian;* also SKARBH or SKARP ibid.; p. 405, SKAP = Lat. *scobs*; p. 409, SKRAP = Lat. *scrobs*. On the whole perhaps it would not be too much to say that roots of this description require to be very carefully examined before they can be accepted as evidence in the present case.

3 (98). O. Welsh *pelechi*, 'clavæ,' (Juvencus Codex, 94) is, he thinks, either cognate with, or a loan from πέλεκκος. This I think hardly probable ; if cognate the vowels agree too well, and whether cognate or otherwise related the meanings do not fit particularly well. The line runs : 'Pars strictis gladiis, pars fidens pondere clavæ,' whence it is probable that *clavæ* means merely a stick, club or cudgel. The Welsh *pelech-i* is a collective plural (rendering the plural implied in *pondere clavæ*) of what must have been in the singular *pelech* or *palach* from some such medieval Latin form as *palanga* also *falanga*, *phalanga*, 'fustis teres' (see Ducange and Diefenbach) ; or, what is even more probable *pelechi* means *peleci* and is derived from a Latin form *palicium* (whence Brachet derives Fr. *palis*), « suite de pieux formant clôture : dans les textes du moyen-âge; derivé de *palus* pieu. »

4 (106). Ir. *cerp*, 'a cutting' (O' Davoren, 63) ; but Stokes finds that

it means rather *sharp* and equates it with O. Norse *skarpr*, Eng. *sharp*. Here *SKARB* would satisfy both Irish and Teutonic forms, and the same remarks apply as in the case of no. 2 above.

5 (111). Welsh *paith*, 'a glance, a prospect, a scene' (Spurrell) is equated with Lat. *-spectus* in *conspectus*, *adspectus*, *prospectus*. Unfortunately the meaning of the word *paith* is far from certain; Davies gives it as, 'desertus, vastatus.'

6 (261). 'Ir. *daif*, 'a drink',' says Stokes, reminds one of δέπας οἴνου 'eigentlich ein maass Wein, von wo die Uebertragung auf das Gefäss leicht ist' (Curtius no. 261). The desiderative (?) formations Ir. *dibhe* .i. *tart*, 'thirst', O' Clery, and Gr. δίψα (*ex* δίπ-σα) possibly meant originally 'a desire for a measure of liquor'.' *Daif* seems to be a modern form as O'Reilly has got it in his dictionary; may it not be for an earlier *daibh* with the *bh* hardenened into *f* just as final *gh* becomes *ch* in modern Irish? If so, one might connect it with the Welsh *dafn*, 'a drop of water or of any other liquid', pl. *defni*, 'drops'.

7 (341). Cormac's *rop*, 'animal rumpens,' and *rap*, 'animal rapiens,' certainly strike me as technical terms made after the model of the Latin *rumpens* and *rapiens* rather than genuine Irish words.

8 (350). O. Ir. *úr-phaisiu*, 'cancer, morbus' (Zeuss, 268), where *paisiu* is identical with (perhaps borrowed from) *pastio*; the words in parentheses contain Stokes' own admission, which leaves this instance without much force as far as concerns the present enquiry.

9 (355). O. Ir. *putte*, 'cunnus', is compared with πόσθη and Lith. *pyzdà*, but without a sufficient reason, perhaps, as *putte* is far more likely to be a borrowed word of the same origin as French *putain* (whence Welsh *putain*), Italian *putto* and *putta*: see Diez's *Dictionary of the Romance Languages* [3], i. 335. Moreover the words forming Curtius' article 355 seem to be badly sorted; the Lithuanian *pisà*, *pizdà* should not be ranged with πέος and πόσθη for want of a common meaning; besides the Lithuanian forms look like Slavonic loanwords, and ideas of the class conveyed by the words in question are apt in many languages to be expresed by means of foreign words which are regarded as less vulgar than those of home growth: the Servians have different forms such as *pichîch* (*ch* as in *church*) *pizdurina*, and probably *pîzda* all of which seem to be derived from their *pîka*: the root is probably Fick's PIK (p. 124).

10 (357). Welsh *pell*, 'far' (*pellach*, 'further', *pellaf*, 'furthest'), Bret. *pell*, 'procul', is of all his instances the one on which Stokes relies the most. The Greek words with which he connects it are πέρα, πέραν, περαιτέρω, περαίνω. He admits that Windisch is right in ranging with

these Ir. *ire*, comparative *ireiu*, 'ulterior', and he sees the objection arising from the *ll* and *r*, to dispose of which he gives O. Ir. *ferr*, 'better' = Welsh *gwell* 'better'; but neither is this convincing. Ir. *ferr* 'better' and Welsh *gorau* possibly go together but *gwell* I should refer to another root and range it, as he once did, with Curtius' 659th group. As to *pell*, there are unfortunately rather too many than too few possibilities of connecting it with other words in other languages all implying an Indo-European *qv* (= *kv*) as the antecedent of *p* in the Welsh form. Among others, *a*) it may be ranged with Curtius, no. 48; *b*) it may be connected with Gr. τηλόσε, Æolic πήλυι, etc. (Curtius p. 482); *c*) it might possibly be related to Sanskr. *cirá*, 'long' (of time : so *pell* frequently in Breton); *d*) *pell* more probably stands for *spalja-* of which the *s* is still retained, I think, in *anghyspell* (= **an-cy-spell*) 'distant, outlandish, inaccessible'; thus *pell* would be referrable to the root SKAR 'to separate or sever, and would mean originally *separated*, *severed* and then *remote* or *far*, but compare Fick's (p. 615) SKARSA whence Lith. *skersas*, 'quer,' O. Bulg. *črěsŭ*, præp. 'durch, hinüber, quer durch,' O. Prussian *kirscha*, etc. præp. c. acc. 'über.'

10 (358). Welsh *gwobr*, *gwobrwy*, 'reward', *gobryn*, 'merit', are connected with περάω by Stokes : but they cannot be separated from Welsh *pryn-u*, to buy', and Ir. *crenas*, 'qui emit', which have been most satisfactorily equated by Windisch with Sansk. krīnāmi, 'I buy'. Besides were these words connected with περάω and the like, we should expect them to mean *to sell* rather than *to buy*.

11 (366). Gaelic *pailt*, 'plenteous,' retains, as Stokes thinks, the original *p* of πίμπλημι, etc. This is an instance which I cannot profess to dispose of, but *pailt* does not look unlike a word borrowed from the English *plenty*, *plenteous*, or perhaps, together with Breton *paot*, Cornish *pals*, from some such a word as Low German *palte*, 'lappen,' *palt*, 'stück' (for instance of bread) : see Dietz, ii, 51, and compare Eng. *paltry*.

12 (536 b). Welsh *lleibio*, 'to lick', Bret. *lipat*, point to a root LAP, as Stokes suggests, while Welsh *llyfu* points to a LAB or LABH; but it may be objected that a nasalized LAMB or LAMBH would also account for *lleibio*; Fick (p. 392) postulates LAB and LAP for Lat. *lambo*, Gr. λάπτω, O. Pruss. *lap-inis*, 'a spoon', etc.

13 (630). With respect to Welsh *poeth*, 'hot', *pobi*, 'to bake' and the other Celtic words referred to the root PAK, I have only to add, that even supposing PAK to be correctly assumed for the Indo-European mother-tongue, as to which Curtius expresses a very reasonable doubt, still for the Italo-Celtic branch one must postulate QVAQV (KAK). A

similar remark applies to Welsh *pump,* Ir. *cóic* 'five', Lat. *quinque.* Windisch has discussed these words in the article in the *Beiträge* but without contributing much towards the simplification of the question : see, on the other side, M. L. Havet's important article entitled 'L'unité linguistique européenne. — La question des deux *k* arioeuropéens,' in the *Mémoires de la Soc. de Linguistique de Paris* (ii, 262-277).

14 Stokes compares Mid. Irish *diabul, tripulta* with Greek forms in -πλοος πλους as ἁπλόος, διπλοῦς. Somehow I suspect that these are either words manufactured by Irish grammarians or borrowed, namely, *diabul* from Lat. *duplus* and partly assimilated in its *ia* (= *é*) to genuine Irish compounds such as *dériad, déchorpdae* etc. (Zeuss², 301) ; but compare rather the Med. Lat. *diplare* (= duplicare), *diplois, dyplois, dyoplois, dyaplois* etc. = 'duplex vestis vel vestis militaris' (*Diefenbach*), à propos of which may be mentioned the *brat corcra coic diabail,* 'a red, five-folded cloak,' cited by Stokes from *Seirglige Conculainn* (*Ir. Glosses* p. 122). Similarly *tripulta,* 'triplicacio,' which Stokes regards as a derivative from a *tripul,* might through the latter be traced to Med. Latin *triplus* whence *triplare* (= triplicare). The Welsh *dwbl, dyblyg,* Ir. *-dubladh* are more transparent, but none of them is of Celtic growth.

Reviewing these fourteen instances, it will be seen that there are several among them which I have not succeeded satisfactorily to dispose of, but even Mr. Stokes himself, I think, will agree with me that none of them afford *good* or *striking* evidence of the retention of original *p* in the Celtic languages.

Both Stokes' *Remarks* and Windisch's article are so important and interesting in their contents that I intended to notice many other points on which they touch, but my notes have already assumed, in spite of my effort to be concise, such proportions that I must for the present forego that pleasure.

John Rhys.

Rhyl, Oct. 15, 1874.

L'ACCENT GALLOIS.

M. Peter a publié dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 203-210, un article très-intéressant sur les lois du vocalisme gallois. Il les a rangées sous trois chefs : 1° *harmonization*, p. 206 ; 2° *assimilation*, p. 208 ; 3° *compensation*, p. 210. Dans mon opinion ce classement devrait être modifié, et les permutations des voyelles galloises auraient pour cause : 1° l'assimilation à une voyelle suivante conservée (ce que M. Peter appelle *harmonization*) ou perdue (M. Peter se sert du mot *assimilation* pour ce cas seulement) ; 2° l'influence de l'accent primitif gallois. L'accent primitif gallois frappait autrefois la dernière syllabe qui est ordinairement encore aujourd'hui la dernière. Vers le xve siècle il s'est déplacé et est venu se poser sur la pénultième [1]. Mais l'accentuation primitive a exercé sur le vocalisme une action dont les traces ont survécu à cette cause puissante de la transformation des langues. M. Diez dans son admirable *Grammaire des langues romanes* a mis en relief les différences énormes qui, dans les langues filles du latin, distinguent le traitement des voyelles accentuées du traitement des voyelles atones. M. G. Paris, marchant sur les traces de ce maître, a écrit un traité spécial sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. L'accent celtique a en gallois un rôle semblable, et on voit souvent la même voyelle primitive prendre deux sons différents suivant qu'elle était atone ou accentuée à la date, ancienne aujourd'hui, où paraît s'être formé le gallois, c'est-à-dire vers l'époque où régnaient en France les rois mérovingiens et carlovingiens.

L'*u* primitif, rendu aujourd'hui par *w* (et plus anciennement par *u*) quand il est accentué, devient *y* quand il est atone. Cette règle est celle

1. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. II, p. 278-286, et notamment p. 284.

que Zeuss a formulée lorsqu'il a dit que dans le dialecte cambrien la lettre *u, w,* fléchit souvent en *y* si le mot se développe par l'addition d'un suffixe de flexion ou de dérivation (*Gr. C.* [1], p. 108, *Gr. C.* [2], p. 92) : *pull*, « fosse, lac, » dans le *Liber Landavensis,* XIIe siècle, aujourd'hui *pwll*, fournit aux *Mabinogion*, XIVe siècle, le dérivé *pyllawc* « marécageux. » Les *Mabinogion* ont donné à Zeuss d'autres exemples pour lesquels nous renvoyons au passage cité de la *Grammatica celtica.* Zeuss en a recueilli aussi dans le vocabulaire moderne parmi lesquels nous citerons *cynu* « s'élever, » de *cwn* « hauteur. » Comparez le gaulois *cuno* dans *Cuno-tamus*, *Cuno-belinus* [1]. Les exemples d'*w* fléchissant en *y* par compensation, réunis par M. Peter, nous offrent le même phénomène : *dwfr* « eau, » en gaulois latinisé *dubrum*, fait au pluriel *dyfroedd*, auquel nous ajouterons *dyfrol* « aqueux, » *dyfru* « arroser, » et un certain nombre de composés : *dyfr-varch* « hippopotame, » *dyfr-gi* « loutre, » *dyfr-iar*, « poule d'eau, » etc. ; *dwrn* « poing » d'un thème celtique *durna*, (cf. *Durnacos*, *Durno*-magus), fait au pluriel *dyrnau* à la suite duquel on peut placer *dyrnaid* « poignée, » *dyrnddol* « anse, » *dyrnu* « boxer, » etc. ; *twrf* « tumulte, » du latin *turba*, fait au pluriel *tyrfau ; trwm*, « lourd, triste, » *trumm* dans les gloses du *Juvencus* de Cambridge, publiées par M. Whitley Stokes avec un si savant commentaire (*Beitr.*, t. IV, p. 412), au féminin *trom* = **trummâ*, en irlandais *tromm* = **trumma* avec *o* = *u* suivant la règle ordinaire (*Gr. C.* [2], p. 14), fait au superlatif *trymaf* « le plus lourd, le plus triste, » à la suite de quoi l'on peut mettre *trymhau* « rendre lourd, » *trymder* « tristesse, pesanteur, » etc. Dans *cwlwm* « nœud, » thème *culman*, en vieil irlandais *colmmene* = **culmania* (*Gr. C*[2], p. 777, 821), en breton armoricain *koulm*, le second *w* est une lettre parasite introduite après l'accent pour faciliter la prononciation des deux consonnes successives conformément aux règles exposées par M. Ebel dans l'intéressant chapitre *de vocalibus interpositis* qu'il a ajouté à la *Gr. C.* [2], p. 165 et suivantes. L'usage de cette addition d'une voyelle, de manière à donner à certains monosyllabes une seconde syllabe après la syllabe accentuée, s'accorde merveilleusement avec la règle actuelle, qui prescrit d'accentuer la pénultième. De *cwlwm* « nœud, » vient *cylmu* ou *cylymu* « nouer ; » la première voyelle est la seule importante, la seconde n'a qu'un rôle mécanique, et ce qui le prouve, c'est qu'on peut la supprimer quand elle cesse de servir à faciliter la prononciation. Nous

1. La tendance à altérer le son de l'*u*, dans les dérivés de ce thème et dans les composés, remonte très-haut. Comparez aux Ἐρκουνιάται de Ptolémée, l. II, c. 16, § 3, les Ἀρκυνία d'Aristote, *Meteor.*, l'*Hercynia* de César, le *Cyno-bellinus* de Suétone, *Calig.* 44, et le Κυνο-βέλλινος de Dion, LX, 21.

en pouvons dire autant de la seconde voyelle de *cwrwf*, « ale, » pluriel *cyryfau*, voyelle supprimée dans le composé *cyrf-dy* « taverne ; » c'est le mot écrit κοῦρμι par Dioscoride, II, 110 (Norris, *The ancient Cornish drama*, t. II, p. 314). M. Peter a cité *swmbwl* « aiguillon, » en vieux gallois *sumpl* (*Gr. C.* [2], p. 167), d'où *symbylu* « aiguillonner. » Là encore la seconde voyelle est parasite ; ce qui le prouve, c'est la variante *symlu*. Il n'y a pas de raisons pour former de ces dissyllabes une classe distincte des monosyllabes.

De l'*w* je passe à l'*y*. M. Peter fait pour cette lettre une distinction importante : elle a deux sons, elle se prononce *eu* dans certains cas, *u* dans d'autres ; *u* est sa valeur *empruntée* si l'on adopte la terminologie galloise, et *eu* sa valeur *propre* : ainsi *dyn* « homme, » thème *dunio*, prononcez *dounio* (*Gr. C.* [2], p. 15, 229), se prononce *dunn* en donnant à l'*u* le son français de cette lettre : le pluriel *dynion* se prononce *deunionn*. Dans le premier cas on a la valeur empruntée, dans l'autre la valeur propre de l'*y*. Ces deux valeurs s'expliquent par le déplacement de l'accent, qui frappait autrefois l'*y* de *dyn* au singulier seulement tandis qu'au pluriel cet *y* était atone.

J'explique de même la substitution de l'*o* à la diphthongue *aw* quand un suffixe allonge le mot. L'*o* du pluriel *lloriau*, comme l'*aw* du singulier *llawr* « aire, sol, » tient lieu d'un *ā* long conservé intact dans l'irlandais *lár*. Des exemples analogues réunis par M. Peter on peut rapprocher ceux qu'a recueillis Zeuss, *Gr. C.* [2], p. 94.

Enfin dans la première syllable de *llydan* « large, » un *y* est substitué à l'*e* de *lled* « largeur, » (p. 209), parce que cette première syllabe est atone. On doit expliquer de même l'emploi d'*y* pour *e* dans : *bychan*, diminutif de *bach* = *becc* (forme conservée en ancien irlandais) ; *hynaf*, superlatif de *hen* « vieux. » Dans ces mots l'*y* moderne a été précédé par un *i* (*Gr. C.*[2], p. 85, 86, 151), qui à son tour prenait la place d'un *e* atone.

De même en français on dit : j'aime, amour ; clair, clarté ; sain, santé ; chair, charnel ; pair, pareil ; chien, chenil ; on a dit maint à côté de manoir, lerre = *latro* à côté de larron = *latrone* ; on ne prononce pas l'*e* de chef (*caput*) comme le premier *e* de cheptel (*capitale*), le premier *e* de chèvre, comme celui de chevreau, le premier *e* de jette comme celui de jeter. L'*a* bref ou long change de son dans ces mots, suivant qu'il est accentué ou atone.

On dit : relief et relever, tiens et tenir, viens et venir (*e* bref primitif) ; — hoir, héritage ; espoir, espérer ; croire, mescréant ; doit, devoir ; sire, seigneur (*e* long primitif) ; — foi, se fier ; moins, mineur ; mène, mener

(*i* bref primitif) ; — neuf, nouvelle ; meurt, mourir ; preuve, prouver ; peut, pouvoir ; bœuf, bouvier ; œuvre, ouvrage ; meut, mouvoir ; feu, fouage ; deuil, douleur (*o* bref primitif).

L'influence de l'accent explique ces variations du vocalisme néo-latin ; c'est elle qui nous donne la raison des variations analogues du vocalisme gallois.

En gallois comme en français, certaines formes modernes échappent à la vieille loi de l'accent : on dit en gallois *cnawdol* « charnel, » de *cnawd* « chair ; » *gwawdio* « louer, se moquer, » de *gwawd* « éloge, ironie. » Ainsi, en français, la première personne archaïque et régulière, *je treuve*, a fait place à l'irrégulier *je trouve*, qui correspond à l'infinitif *trouver*, et qui semble régulier à présent. Notre verbe *aimer*, autrefois *amer*, a été défiguré par l'introduction de la diphthongue *ai* dans tous les cas où l'*a* primitif latin était atone : on lit encore dans la chanson de Roland *amai*, *amat*, *amerai*, *amerat*, *amer*[1] : mais ces mots sont devenus aujourd'hui *aimai*, *aima*, *aimerai*, *aimera*, *aimer*. Toutefois à côté du participe présent moderne *aimant*, l'ancien participe *amant* subsiste comme substantif conformément à la vieille règle de l'accent tant gallois que français : et cette loi primitive, réduite à l'état d'exception, proteste encore souvent dans ce mot par la bouche inconsciente de nos maîtres d'école et de nos régents de collége contre la tyrannie de la loi moderne dans l'esclavage et l'admiration de laquelle ils vivent naïfs et heureux.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. L. Gautier : *La chanson de Roland*, t. II, p. 284, 285.

ATTODIAD I LYFRYDDIAETH Y CYMRY [1]

(Supplement to the *Cambrian Bibliography*.)

---

141. Duwiolder Gymmunol neu Ddefosiwnau Sacramentaidd sef Amryw o weddiau am wir ymbaratoad i'r Cymmun Sanctaidd ac eraill ar ei dderbyniad, ynghyd a Diolchgarwch Gymhesur iw harferu ar ei ol. A Gyfieithwyd o'r Saesnaeg i'r Gymraeg gan John Rhydderch er lleshâd y Cymru.

Argraphwyd yn y Mwythig gan Tho. Durston. 12mo. (no date).

142. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Carol plygain Newydd i'r flwyddyn 1783. II. Hanes Mab a Merch a ddaliwyd gyda'i gilydd min y nos mewn mwyneidd-dra.

Trefriw. Argraphwyd gan Dafydd Jones, 1782.

143. Dwy o Gerddi Newyddion. Y gyntaf o ddiolchgarwch i Dduw a roes allu George Rodney i orchfygu ein gelynion, ar y ffordd i India. Yn ail Carol Plygain Newydd i'r flwyddyn o Oedran Crist 1783.

Trefriw Argraphwyd gan Dafydd Jones 1782.

144. Hanes y Flinderus Dynged a ddigwyddodd i un Wm. Williams Melinydd Llanllechid; yr hwn a gâdd ei ddihenyddio gan un Morris Rowland : yr hwn a dderbyniodd ei haeddedigol Wobr am ei Weithred echryslon; Duw a'n gwaredo rhag clywed na bod y fath beth yn ein Gwlad. Amen.

Trefriw Argraphwyd. gan Dafydd Jones. 1778.

Two pages; one in prose, the remainder being in verse.

145. Dwy o Gerddi Newyddion. O gwynfan i'r Cymry o golled am yr Arian Cochion, oedd yn peru llawenydd oi derbyn; ag i chwanegu ar eu galar mae'r hên Chwechainioge yn myned ar fyrr i Lundain i'w hail Gweinio. O ddeisyfiad hên bechadur am gymmorth Duw cyn ei ddiwedd.

Trefriw. Argraphwyd, gan Dafydd J. tros H. Owen. 1779.

146. Dwy o Gerddi Newyddion. I. O waith Ellis Roberts Cowper, o ddiolchgarwch i Dduw am ei fywyd drachefn wedi bod yn agos i Borth Angeu, drwy Llecheden drom fis Medi diwaetha. II. O ymddiddan rhwng Siopwr ar Tafarnwr bob yn ail Odl.

Trefriw Argraphwyd, gan Dafydd Jones. 1782.

147. Y pumed Llythyr. Ynghylch Ystyr ein marwolaeth...

1. See Vol. I, p. 376-394, and vol. II, p. 31-43.

Trefriw Argraphwyd tros Harri Owen.

Another edition, being the third, of this production of Ellis Roberts's, is noticed in *Ll. y C.* 1781, 11.

148. Y Wandering Jew. sef y Crydd Crwdredig o Gaersalem. Rhyfeddfawr Newydd oddiwrth America gan y Captain enwog, William rheolwr y Llong, a elwir, Dolphin : yr hwn o fewn 7 Wythnos a 3 dydd a ddaeth oddiwrth Halifax yngogledd America, ac oedd rwymedig i ddyfod i Frusto; ond gwynt gwrthwynebus a'i gyrrodd i'r Kingsale, gyda chyfrifol foddion rhyfeddol or Crydd gwybiedig, gyd ag eglur ymofyniad o flaen 4 o Barchedig y Ddifeinyddion. A llawer hefyd o arwyddion eraill a wnaeth yr Iesu yngwydd ei Ddisgyblion, y rhai nid ydynt 'sgrifenedig yn y Llyfr hwn. Ioan XX. 30. Wedi ei cysylltu gan Dewi Fardd. Ni fynnwn î er dim yn y Byd, chwanegu anwiredd at yr 'Sgrythyrau. Datc. xxii. 18, 19.

Trefriw. Argraphwyd gan Dafydd Jones, 1780 tros Grace Roberts.

149. Tair o Gerddi tra Rhagorol. I. Cerdd Newydd, ar ddull ymddiddan rhwng dwy o'r Dail neu'r Llysiau anrhydeddusaf yn ein Gwlad; un a elwir, Llysiau'r Bendro, neu Hops, a'r llall a elwir, Berw'r Merched, neu Tea : Yr hon a genir ar Godiad yr Ehedydd, yr Hops yn dechre. II. Cerdd ar ddull Ymddiddan rhwng Ahab a Jezebel, neu yn hytrach, Gwr a Gwraig yn yr Oes bresennol, gwedi dwyn Tyddyn Cymydog tylawd : Yw chanu ar Betti Brown, bôb yn ail Pennill, y Gwr yn dechre. III. Cerdd a wnaed tros Ferch ifangc a gowse ei gwaredu rhag Twyll y Cythraul : Yw chanu ar, Ddydd Llun y Boreu.

Argraphwyd Ynghaerlleon gan T. Huxley.

The three are by Hugh Jones of Llangwm, Denbighshire : cf. *Ll. y C.* 1759, 1.

150. Cerdd o Rybudd i bawb ymbarotoi (sydd heb leicio gweithio). I ddiangc ymaith rhag eu preso. I'w chanu ar Yspanish Gwenddydd. At ba un y chwanegwyd Rhai Penhillion ar Leave Land. (No date no place.)

151. Cerdd i ddeisyf ar bawb yn Amser Rhyfel i roi en Hymddiried yn yr Arglwydd, ac nid mewn amldra o ddynion. I'w chanu ar Gwynfan Brydain. (n. d., n. p.)

152. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Cerdd newydd yn Mherthynas y Rhyfel presennol yn America; yn gosod allan mae Oferedd yw Darogan a Brudiau, ac yn dangos mae Ordinhad Duw yw'r cwbl; Yw chanu ar, Gwel yr Adeilad. II. Cerdd ar ddyll Ymddiddan rhwng y Mr Tir a'r Tenant, bob yn ail Pennill : Ar Fesur a elwir, God save the King, neu, Duw gadwo'r Brenhin.

Argraphwyd yn Ngwrecsam, gan R. Marsh. (n. d.)

153. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Ymddiddan rhwng Gwraig yr Hwsmon a Gwraig y Shiopwr: Yw chanu ar Dôn a elwir, Mentra Gwen. II. Cerdd o Gynghor i Ferched Ieuaingc : Yw chanu ar Ffylena.

Argraphwyd Ynghaerlleon gan T. Huxley (n. d.)

154. Difrifol Fyfyrdod am Farwolaeth, sef y Seithfed Llythyr, O waith Ellis Roberts, Cowper.

Trefriw. Argraphwyd gan Dafydd Jones. 1782.

155. Cennad oddiwrth y Ser ; neu Almanacc

Am y Flwyddyn { y Byd. . . 5658
Crist . . . 1709

(Ar gyntaf ar ôl blwyddyn naid.)

Yn cynwys ynddo amryw o bethau perthynasol i'r fath waith, megis yspysiad or Dyddiau gwylion a hynod; Newidiad ac oed y Lleuad, ai rheolaeth ar gorph Dyn ac Anifail wrth fyned trwy'r deuddeg arwydd: Codiad a machludiad yr Haul; Diffygiadau yr Haul a'r Lleuad; Cyfarchwyliad misawl am yr Hin a throeadau'r Byd, Ffeiriau Cymru yn gyflawnach nac erioed o'r blaen, Ac amryw Ganiadau na buont erioed yn argraphedig ; A llawer o bethau eraill cyfleus iw deuall. O Waith J. P. Philomath. A Gyfieithwyd o'r Saesnaeg ir Gymraeg, Ac hefyd a gyhoeddwyd drwy Orchymyn y Cwmpeini o Stationers neu Werthwyr Llyfrau yn Llundain.

Argraphwyd yn Amwythig, ac ar werth yno gan John Rogers Gwerthwr Llyfrau yn yr Heol uchel neu High Street.

156. Dehonglydd y Ser, neu Almanac Newydd,

Am y Flwyddyn o oedran { Y Byd, 5717
Crist, 1768

Yr hon sydd Flwyddyn Naid... O Gascliad John Prys. Philomath. Ar Ddegfed-ar-hugiain Argraphiad, a'r unfed-ar-bymtheg yn ol y cyfri Newydd neu'r New Style.

Argraphwyd yn y Mwythig, gan Stafford Prys, ac ar werth gan R. Edwards yn y Bala, etc. Pris 8.d.

157. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Yn deisyf ar bob pechadur feddwl am Nos Angeu, yn Nyddie ei fywyd rhag iddo syrthio i'r Bêdd cyn ediferhau, chael ei gau allan o'r Nefoedd. II. O gwynfan ir Ffarmwyr sy'n awr mewn Byd anghyfforddus, yr amser Rhyfelgar yn talu Trêthi, ag Ardrêthion mawrion, ac yn ffaelio cael ond ychydig o bris ar ei heiddo.

Trefriw. Argraphwyd gan Dafydd Jones. 1782.

158. Dwy o Gerddi Newyddion. Cerdd Newydd, y Gyntaf yn crybwull am arwydd oddiuchod, y fu ag yn bresenol, ar dinistr a ddaeth ar ei hol yn'r amser gynt, yr hon a genir y dôn elwir y Crims'n Velved. Cerdd

o Goffadwriaeth am ein hen ffrind Tobacco, o herwydd ei fod gwedi myned yn brin ac yn ddryd, iw chanu ar fesur Elwir Spanish bafan.

Argraphwyd yn Ngwrecsam gan R. Marsh. (n. d.)

159. Dwy o Gerddi Newyddion. Y gyntaf yn rhoi peth o Hanes y ddynes o Landerfel yr hon sydd er's tair blynedd heb fwytta dim lluniaeth ond ûn llymed o ddwr. Ac ychydig o hanes am John Roberts or Ysbytty a fu mewn Gweledigaeth. Yr ail yn adrodd hanes y Gwrthryfel sydd rhwng Lloegr Hên a Lloegr Newydd, sef America.

Argraphwyd yn Ngwrecsam gan R. Marsh. 1777.

Gaunor Hughes, here called « y ddynes o Landderfel, » who may be regarded as the « Sarah Jacob » of the last century, lived at Bodelith, in the parish of Llandderfel, Merionethshire, and died about the year 1779. Some account of her will be found in the *Cylchgrawn,* II. 9.

160. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Wedi ei chymeryd allan o Eiriau Crist, sydd yn y drydydd Bennod o Sainct Marc. II. O hanes y blindere a fu yn Mon ac Arfon yn amser y bu Captain Trodn yn Pressio gyda'i Army drygionus.

Trefriw. Argraphwyd gan Dafydd Jones, 1780.

161. Dwy o Gerddi Newyddion. I. Yn gosod allan yr helynt drafferthus sydd o achos yr arian cochion hyd Gymru. II. Yn dangos mor llesol ydyw perffaith gariad rhwng Cristianogion ai gilydd, ar perygl a fydd i ni fyw heb gariad an gilydd, gan grybwyll am y Barnedigaethau a roddes Duw ar ddynion di gariad.

Trefriw Argraphwyd gan Dafydd Jones, tros Harri Owen, 1779.

This is probably the same as n° 26 in *Ll. y C.* under 1779 ; but as the title is not full in that work, the identity must remain a matter of conjecture.

162. Y Cyfreithlawn. Almanacc Cymraeg am y Flwyddyn o Oedran y Byd 5659, ac o Oedran Crist 1710. Yn cynwys pob pêth a'r a berthyno y Almanacc, ac Amryw bethau na byont yn Argraphedig erioed or blaen. Yr unfedarddeg ar hugain o wneuthuriad Thomas Jones.

Argraphwyd yn y Mwythig, ac ar werth yno gan Thomas Jones.

For the titles of n°s 142-162 I am indebted to an article on « Hen Lyfrau y Cymry » in the *Traethodydd* for January, 1874, most of them being the productions of the homely press of Trefriw. N°s 143, 146, 147, 150, 151, 154, 157, 160, and part of 161, are from the unskillul pen of Ellis Roberts, and some of the others should probably be referred to the same source. The « cerddi » seldom exceed eight pages, and some contain only four.

163. Testament Newydd ein Harglwydd an Hiachawdur Jesu Crist.

Printiedig yn Llundain gan Charles Bill, a Thomas Newcomb, Printwyr i Ardderchoccaf Fawrhydi y Brenin. Llundain, 1690, 8vo.

164. Canwyll y Cymry. Gan Rhys Prichard. Llundain, 1696.

165. Cynghorion Tad i'w Fab. Llundain, 1683.

166. Annerch Moses Williams at Blwyfolion Llanwenog. Llundain (n. d.).

167. Adroddiad Nodedig o'r Byd Anweledig. Trefriw (n. d.).

168. Llythyr o Annerch at Ieuengctyd Cymru. Gan Ioan Tomas. Gwrecsam (n. d.)

See *Ll. y C.* 1777, 8.

169. Balad Newydd o Ddwy Gerdd.... Carol Plygain.... Ymddiddan Gwr Ifangc a'i Gariad. Trefriw (n. d.).

170. Balad o Ddiddanwch i rai sy yn caru Heuddu Heddwch. Mwythig (n. d.).

171. Balad yn cynwys Dwy Gerdd Ddiddanol... Ymddiddan dau Gariad... Dioddefaint Crist. Trefriw (n. d.).

172. Balad yn cynnwys Dwy Gerdd Ddiddanol... Hen wr fu'n Ngharchar... Marwolaeth trwy'r Cleddyf. Trefriw (n. d.).

173. Cerdd ar yr Ystyriaethau... Gan Thomas James (n. d., n. p.).

174. Dwy Gerdd Newydd... Llosgiad Plas yn Neigwl... Ymddiddan rhwng Mab a Merch. Trefriw (n. d.).

« Plas yn Neigwl » is in the parish of Llandegwning, Lleyn, Carnarvonshire.

175. Dwy o Gerddi Newyddion... Mawl i Falishia Sir Fon... Bala (n. d.).

176. Dwy o Gerddi Newyddion... Hanes Sarah Sharp... Dirifau'r Pren Almon. Mwythig (n. d.).

177. Dwy o Gerddi Newyddion... Hanes Bachgen fu farw yn Dean-Street, Llundain... Annogaeth ar Dragwyddoldeb (n. p., n. d.).

178. Dwy o Gerddi Newyddion... Hanes Llofruddaeth yn Nghaerlleon... Ymddiddan rhwng y Bol ar Cefn (n. p., n. d.).

179. Hanes yr Ofer-Ferch (n. p., n. d.).

180. Llyfr Gweddi Gyffredin. Mwythig (n. d).

181. Salmau Edmund Prys. Caerfyrddin (n. d.).

182. Llythyr at holl Drigolion Cymru... Caerlleon (n. d.).

183. Tair o Ganiadau Diddan... Trefriw (n. d.).

184. Tair o Gerddi Newyddion... Machynlleth (n. d.).

185. Tair o Gerddi Newyddion... (n. d., n. p.).

186. Proposals for Printing Achau'r Cymru, by H. Edwards (n. p., n. d.).

N°s 164-186, are all in the collection of Mr E. R. G. Salisbury, of Glan Aber, near Chester, and the titles, none of which appear to be full, are taken from a list published by that gentleman in the *Carnarvon and Denbigh Herald*, January, 1874.

187. Llyfr Gweddi Gyffredin, a Gweinidogaeth y Sacramentau, a Chynneddfau a Seremoniau eraill yr Eglwys, yn ol Arfer Eglwys Loegr: Ynghyd âr Sallwyr, neu Salmau Dafydd, wedi eu nodi megis ac y maent i'w canu neu i'w dywedyd mewn Eglwysydd. Argraphwyd yng Ngwrecsam, ac ar werth yno gan R. Marsh, Gwerthwr Llyfrau, 1774. 12 mo.

Ll. y C., p. 556, has a Prayer Book printed at Shrewsbury this year. If that entry is correct, it is somewhat remarkable that two editions should have appeared the same year, in two comparatively contiguous places; but possibly it is the same edition, with two titles, one for Shrewsbury and the other for Wrexham. The Shrewsbury edition I have not seen, but this I have inspected; and there is no mistake about the imprint and date.

188. Y Llyfr plygain a'r Catechisme. Yn y modd y maent wedi eu gosod allan yn y Llyfr Gweddi Gyffredyn: iw dysgu i blant ac i'w harfer gan bob Dyn. A'r Calendar, a Thablau angenrheidiol eraill, ac yspysrwydd am Ffeiriau Cymru a'i hardaloedd, etc. Wedi eu tacclu a'i trefnu, yn well nag o'r blaen, y gan I. D. A'i Printio yn Llundain y gan Ioan Beale, 1633, 16mo.

On the back of the title-leaf begins the Calendar which fills the following 12 leaves. Of these 12 leaves the 3 first are signed B 3, B 4, B 5. Next a leaf containing *Tabl i gael i Pasg. Cais y Prif, a chy ferbyn a'r Prif y cai'r Pasg:* Then follows on the first side of the leaf: *Tabl yn dangos dechreu teyrnasiad Pob Brennin yn Lloegr er y Conquest*, on the other side: *Yspysrwydd am ddechreu a diwedd pob-Term yn Westminst.* There follow 7 leaves, out of which the first 5 are also signed C, C 2, E 3, C 3, C 5. These 7 leaves contain in alphabetical order *Prif Fferiau Cymru a hardaloedd.* The back of the seventh leaf contains *Enweu holl siroedd o fewn Twysogoeth Cymbru*, and 4 *Escobaeth sy'yng Hymru.* The following unsigned leaf contains on the first side: *Wyth o instiüesd sydd ynghymru, mewn pedwar cylch;* and on the back: *A B C neu Egwyddor gymraeg.* Lastly follows on leaf *C 6: Y Catechism, sef yn hynny, athrawiaeth wi dyscu gan bob plentyn cyn ei ddrwyn i'w gonffirmio gan yr Escob.* The Catechism fills the leaf C 6 — (13) and a few lines on leaf D. Then follow on leaves D, E, F, G, different *Gweddiau, Boreol weddi, y Letani, Prydnhawhol weddi, y VII Psalm, Collectau.* On leaf G (16*a*) the little book concludes with the word *Tefryn.*

The editor (I. D.) was the learned Dr. John Davies, author of the *Antiquæ Linguæ Britannicæ Rudimenta*, 1621, and the *Antiquæ Linguæ Britannicæ Dictionarium Duplex*, 1632, and translator of *Llyfr y Resolusion*, which appeared in 1632. See *Ll. y C.* 1621, 1; 1632, 1, 2.

We are indebted to the learned librarian of Weimar, Dr Reinhold Kœhler, for the mention and description of this work.

(*To be continued.*) D. Silvan Evans.

DU PRÉTENDU NOM D'*ILE SACRÉE*

ANCIENNEMENT DONNÉ A L'IRLANDE.

L'histoire chrétienne de l'Irlande possède assez de gloires et l'île d'Erin a jeté un assez vif éclat sur l'Europe occidentale du VIe au VIIIe siècle pour qu'on puisse sans injure contester des prétentions à une gloire plus ancienne. Les historiens de l'Irlande relèvent volontiers le titre d' « Ile Sacrée », *Insula Sacra*, que lui auraient décerné dès la plus haute antiquité les écrivains de la Grèce et de Rome. « C'est un des faits les plus patents de l'histoire, dit l'un d'eux, qu'Albion était inconnue, ou au moins qu'on ne signalait pas son existence, à une époque où l'Irlande était mentionnée avec respect comme l'*Ile Sacrée* et l'Ogygie des Grecs[1].» Et un autre, mettant les druides en scène, s'écrie avec enthousiasme : « Nous abordons l'Irlande, l'*Ile Sacrée* comme l'appelaient déjà les anciens druides, l'*Ile des Saints*, nom sous lequel les chrétiens l'ont célébrée[2]. » Il est probable que ce nom d'«Ile des Saints » *Insula Sanctorum*, du reste si mérité, a été donné à l'Irlande par imitation de celui d'*Ile Sacrée* sous lequel un écrivain latin la désigne, et il y a en effet là un poétique contraste. Mais quelle est l'origine et l'occasion de ce premier nom, *Insula Sacra* ?

Un *seul* écrivain appelle ainsi l'Irlande, c'est Aviénus, au IVe siècle de notre ère : « De là [du promontoire et des Iles Oestrymnides], deux jours de navigation conduisent à l'Ile Sacrée, comme l'ont nommée les anciens. Cette île étend ses plaines verdoyantes au sein des ondes; elle a pour habitants les Hiberniens, non loin de là est l'île d'Albion[3]. »

1. *An illustrated history of Ireland*, London, Longman, 1868, p. 36. Faut-il remarquer que l'identification de l'Irlande avec la fabuleuse Ogygie est purement gratuite, bien qu'O'Flaherty se soit audacieusement emparé de ce nom?
2. Greith : *Geschichte der altirischen Kirche*, Freiburg-im-Breisgau, 1867, p. 82.
3. Ast hinc duobus in Sacram, sic insulam
Dixere prisci, solibus cursus rati est.
Hæc inter undas multa cespitum jacet,
Eamque late gens Hibernorum colit.
Propinqua rursus insula Albionum patet.
Avieni *Ora maritima*, v. 108 et sq.

Dans ses *Côtes maritimes*, Avien compilait des documents plus anciens, surtout des documents grecs[1] et, bien qu'aucun autre écrivain ne nous ait conservé ce nom d'*Ile Sacrée*, on peut croire que cette dénomination a réellement existé. Un nom de ce genre n'était du reste nullement isolé dans la nomenclature géographique des Anciens : Ἱερά, c'est-à-dire « la Sacrée » est le nom ancien de plusieurs îles dans les eaux de la Grèce[2]; plusieurs caps portaient le nom de « promontoire sacré » ἱερὸν ἀκρωτήριον[3] ; et le terme ἱερο- entrait dans la composition de plusieurs noms de localité[4]. Il est vrai que dans la plupart des cas des souvenirs religieux s'attachaient à ces dénominations. Dans les îles, la plupart volcaniques, du nom d'*Hiéra*, on adorait le dieu du feu, Hêphaistos. Un des caps que les Grecs appelaient le « Promontoire sacré (on l'a identifié avec le cap Saint-Vincent), et qu'ils regardaient comme le point le plus occidental de la terre habitée, était, suivant Strabon, le théâtre de quelques pratiques superstitieuses (Liv. III, ch. 1.) Mais il ne nous semble pas probable que des traditions analogues aient valu à l'Irlande une dénomination semblable. Les anciens Grecs et Romains n'ont sans doute connu que son nom, écho lointain des navigations phéniciennes et carthaginoises. « C'est dans le sixième siècle, et selon plusieurs indices vers l'année 570 que le Carthaginois Himilcon fit son célèbre voyage dans les mers du Nord, où il est tant question de la mer Cronienne, de l'Ile d'*Iernis* (Irlande) et des mers alternativement mortes ou pleines de tempêtes de ces parties extrêmes du monde[5] ». Strabon lui-même sait peu de chose de l'Irlande et ce qu'il en dit est si peu à l'éloge de ses habitants[6] que nous pouvons en tirer ce dilemme négatif : ou il est bien informé, alors l'ancienne Irlande n'a aucun droit au titre d'Ile Sacrée; ou il l'est mal, alors son erreur prouve justement l'ignorance des anciens à l'égard

1. Sur Aviénus et son *Ora maritima*, voir un travail de W. Christ dans les *Abhandlungen der Baïrischen Akademie*, t. XI (1868) et l'ouvrage savant mais indigeste de Müllenhoff, *Deutsche Alterthümer*. Berlin, 1870, p. 113 et suiv. M. de Saulcy s'est aussi occupé de l'ouvrage d'Aviénus, mais en étudiant spécialement la partie relative à la Gaule méridionale (*Revue Archéologique* de 1867).

2. W. Pape : *Wœrterbuch der Griechischen Eigennamen, s. v.*

3. Id., ibid.

4. Ex.: ἱερὸν στόμα (nom d'une des embouchures de l'Ister), ἱερὸς κόλπος, ἱερὸν ὄρος, etc., id. ibid.

5. Vivien de Saint-Martin; *Histoire de la géographie*. Paris, 1873, p. 51.

6. « Ierné, île située à une faible distance au nord de la Bretagne et dont les habitants complètement sauvages mènent la vie la plus misérable à cause du froid. » Liv. II, ch. 8.

« Nous n'avons du reste rien de certain à en dire [d'Ierné], si ce n'est que ses habitants sont encore plus sauvages que ceux de la Bretagne, car ils sont anthropophages en même temps qu'herbivores et croient bien faire en mangeant les corps de leurs pères, et en ayant publiquement commerce avec toute espèce de femmes, voire avec leurs mères et leurs sœurs. A dire vrai, ce que nous avançons là repose sur des témoignages peu sûrs...» Liv. IV, ch. 4.

de l'Irlande, et les écrivains de l'antiquité n'avaient aucun motif de décerner ce nom pompeux à l'île perdue dans les brumes de l'Occident.

Rien dans l'histoire indigène de l'ancienne Irlande n'appelle un semblable nom; peut-on l'expliquer par les idées fabuleuses qui régnaient chez les anciens sur les terres mystérieuses, séjour des bienheureux? Tant que la terre n'a pas été connue dans toute son étendue et que la pensée de l'homme, encore ignorant, était emprisonnée dans la planète qu'il habite, c'était une croyance bien naturelle et bien expliquable que les morts, les *bienheureux*, allassent revivre dans une région de la terre destinée à les recevoir [1]. Une semblable région devait être séparée du reste de la terre, ce ne pouvait donc être qu'une île; elle ne pouvait se trouver que dans une zone plutôt devinée que connue, dans une mer d'un accès difficile et d'où peu de marins fussent revenus. Aussi bien les anciens croyaient que l'Océan entourait la terre de tous les côtés et lui servait partout de limite. On s'explique donc aisément les légendes dont les îles des Bienheureux ont été l'objet et, comme on savait les Iles Britanniques dans l'Océan, *là où le soleil se couche*, on fut plus d'une fois tenté d'identifier les unes et les autres. Les Irlandais, de leur côté, entrevoyaient loin d'eux, à l'ouest, dans l'Océan infini, la « terre de l'éternelle jeunesse » de leurs légendes (*Tir na-n-og*). L'Inconnu est en effet la demeure fatale du chimérique et malgré l'éducation de maints siècles l'âme humaine n'a pas changé. Le même sentiment qui faisait croire à l'Ile des Bienheureux et poussait de hardis navigateurs vers ses rives toujours fugitives, s'est retrouvé après la découverte de l'Amérique quand un lieutenant de Pizarre prétendit avoir découvert le « pays de l'Or » *el dorado*, et dans plus d'une âme naïve la Californie a exercé le même prestige il y a un quart de siècle.

Nous n'avons pas à retracer ici les légendes et les superstitions qui ont couru dans l'antiquité sur les îles de l'Océan habitées par les Bienheureux, sur les rites de Bacchus célébrés dans les Iles Britanniques, sur le culte, analogue à celui de Samothrace, rendu à Cérès et à Proserpine dans une île voisine de la Grande-Bretagne, etc. [2]. Ces croyances de l'antiquité classique pouvaient-elles valoir à l'Irlande le nom d' « Ile Sacrée »? Une analogie semble en faveur de cette opinion, c'est le nom d' « Iles Fortunées » *Fortunatæ Insulæ*, τῶν Μακάρων νῆσοι, donné à un groupe d'Iles sur la côte occidentale d'Afrique, connu aujourd'hui sous le

1. M. Ernest Vinet a écrit une intéressante étude sur les *Paradis profanes de l'Occident* dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1856.

2. Voir le travail de G. Welcker: « Die Homerischen Phæaken und die Inseln der Seligen, » dans ses *Kleine Schriften*, 2e partie, Bonn, 1845, et l'étude déjà citée de M. Vinet.

nom d'îles Canaries. Mais qu'on remarque l'emploi du pluriel : ce n'est pas une île en particulier qui reçoit le nom d' « Ile Fortunée »; le groupe tout entier reçoit ce nom. Or une appellation analogue aurait embrassé l'ensemble des Iles Océanides qui recevaient « les hommes dont la vie a été juste et sainte[1] », ou tout au moins l'ensemble des îles Britanniques; car l'Irlande n'avait à cet égard aucun privilége. Il aurait pu y avoir « des Iles Sacrées » faisant pendant aux « Iles Fortunées »; mais aucun écrivain ne mentionne un semblable archipel et l'on ne voit pas dans les croyances des Anciens rien qui eût pu valoir à l'Irlande seule le privilége de ce nom.

Il nous semble plutôt qu'il vient d'une erreur du langage, erreur si naturelle et si fréquente qu'elle est presque à elle seule un procédé de formation, nous voulons dire l'*étymologie populaire*. M. Max Müller lui a consacré un intéressant chapitre dans ses *Nouvelles leçons sur la science du langage* (trad. franç., t. II, p. 284 et suiv.) : « comme l'esprit humain a soif d'étymologie, dit-il, comme il a la passion de découvrir par voies légitimes ou illégitimes, pourquoi tel nom a été imposé à telle chose, il arrive constamment que l'on fait subir aux mots un nouveau changement afin de les rendre encore une fois intelligibles ». M. Müller démontre la vérité de cette assertion par un grand nombre de mots de nos langues modernes. Ces exemples sont incontestables parce que nous possédons les formes anciennes de ces mots et que le passé éclaire le présent[2]. Mais il est toute une classe de mots dans lesquels il est difficile de surprendre cette déformation parce que les documents, c'est-à-dire les formes anciennes, font défaut : ce sont les noms de lieu. C'est pourtant dans les noms de lieu que cette sorte d'altération a dû exercer le plus de ravages, soit quand une race nouvelle s'implantait dans un pays, soit quand un peuple entendait nommer des localités de contrées étrangères. Nous connaissons, par hasard, le nom ancien de la petite ville suisse qui s'appelle aujourd'hui *Winterthür* ce qui signifie littéralement « porte d'hiver » en allemand; ce nom pourtant est un ancien nom gaulois, *Vitidurum*, que les Germains, ne le comprenant pas, ont pressé et tordu pour en tirer un sens. De même dans ces pays autrefois slaves qu'une colonisation opiniâtre a fait terre allemande : ainsi le slave *bor* « forêt, » dans des noms comme *Brannibor* et *Mezibor* a été remplacé par l'allemand *burg* « château » et les villes de *Brandeburg* et de *Merseburg* ont l'air de porter un nom d'origine allemande. Autour de nous, à notre

1. Platon, *Gorgias*, LXXIX.
2. Voir aussi le curieux essai de M. Foerstemann, *Ueber Deutsche Volksetymologie* dans la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. Ier, p. 1-25.

époque, nous voyons agir la même loi de l'esprit humain; en voici un exemple dans le récit d'un voyageur anglais : « Nous passons entre le cap Kanin et la Pointe-Sainte, Sviaty Nos, nom que nos marins, dans leur langage fantaisiste, ont transformé en celui de *Sweet Nose* « joli nez... » (Hepworth Dixon, *la Russie libre*). A une époque où manquaient le contrôle et les informations étrangères, ce nom de *Sweet Nose* serait entré dans la nomenclature géographique[1]. On pourrait dire que cette déformation est la règle là où une race nouvelle se superpose à une race plus ancienne : ainsi les Franco-Canadiens ont fait *Saint-Fol* de Stanfold (comté d'Arthabaska) et *Saint-Morissette* de Sommerset (comté de Mégantic); ainsi les paysans fixés comme colons aux environs de Constantine ont transformé Smendou en *Chemin-doux*, et ceux de la Mitidja occidentale ont de Tipaza fait *Petit-Bazar*. Nos lecteurs gallois savent comment leurs voisins saxons prononcent souvent le nom de Llanfihangel!

Ce procédé est aussi ancien chez l'homme que le langage et le raisonnement. Quand un nom de lieu de l'antiquité a un sens apparent, mais un sens qui ne se justifie pas, on peut supposer, sans grande chance d'erreur, qu'on a là une victime de l'étymologie populaire. A notre avis, quelques Grecs ont cru reconnaître dans le nom de l'Irlande le thème de leur adjectif ἱερο- « sacré », comme ils l'ont cru également pour le nom de la principale ville de la Judée, pour Ierouschalem (Jérusalem) dont ils ont fait Ἱεροσόλυμα; et bien que ce nom hébreu soit expliqué « la demeure de la paix » cela n'a pas empêché des écrivains grecs de le traduire par « Sainte Solyme » ou « Sainte Salem »[2].

L'Irlande apparaît sous trois noms chez les écrivains grecs : Ἰέρνη dans le traité du monde attribué à Aristote et chez Strabon, Ἱερνὶς νῆσος dans les Argonautiques du faux Orphée, et plus tard Ἰουερνία chez Ptolémée, dans le périple de Marcien d'Héraclée, et chez Etienne de Bysance[3]. Il est évident que ce dernier nom (Ἰουερνία) n'est que la forme grécisée du latin Hibernia : seules les deux premières sont véritablement les formes grecques. Quoi de plus naturel qu'un écrivain grec, croyant deviner le séjour des bienheureux dans cette Ile océanide dont on ne connaissait que le nom, ait de Ἰέρνη ou de Ἱερνὶς νῆσος fait ἱερὰ

1. P.S. Au moment où nous corrigeons cette épreuve, on vend dans les baraques de nos boulevards, entre autres jouets du jour de l'an, un *jeu de l'isthme de Suède!*

2. Pape, *op. cit.*, s. v.

3. Il n'est pas certain que l'île appelée par Diodore de Sicile (V, 32) τὴν ὀνομαζομένην Ἴρτν doive être identifiée avec l'Irlande. Ce nom d'Ἴρτν, qui ne se rencontre chez aucun autre écrivain, a embarrassé les commentateurs : Wesserling, tenté d'y voir l'Irlande, est d'avis « vocabulum hoc ex Ἱερνὶς esse progenitum, atque inde instaurandum » Diodore, Éd. Wesserling, Strasbourg, 1798, t. III, p. 585.

νῆσος[1] ? Ainsi aura fait quelque écrivain grec parmi ceux qu'Aviénus aura consultés et de là cette expression d'*Insula Sacra* que rien dans l'histoire ne saurait justifier[2].

Le lecteur sait que plusieurs étymologies ont été proposées pour expliquer le nom de l'Irlande dont la plus ancienne forme est (*h*)*ériu*, gén. (*h*)*érenn*, dat. (*h*)*érinn* : c'est de ce dernier cas oblique que vient le nom célèbre et poétique d'*Erin*. M. Rhys a supposé ici même que ce nom pourrait venir d'une plus ancienne forme **Piveriana*, qu'il explique comme signifiant « la grasse, celle qui s'enfle, qui est proéminente » (*Rev. celt.* II, 196). Outre que linguitisquement rien ne corrobore la restitution problématique d'un *p* initial, il ne nous semble pas que ce nom soit bien juste de l'Irlande ni qu'il eût pu être employé seul, sans substantif tel que « terre, île, » etc. C'est ainsi qu'en anglais on désigne aujourd'hui le même pays par le nom d' « Ile d'Emeraude » *Emerald Isle*, non par celui d' « Emeraulde » tout court. Nous ne rappelons que pour mémoire l'hypothèse de Zeuss (*Gr. C.*[1], 74, n.) qui a justement disparu dans la nouvelle édition, ni celle de M. Pictet qui reposait sur un mot forgé par O'Reilly. (*Beitr.* I,). La plus probable est encore celle de M. Stokes qui ramène *Eriu* à un ancien thème **Everion-* ou **Iverion-* et rattache cette dernière au sanscrit *avara* « postérieur, occidental »[3]. *Eriu*, plus tard *Eire*, signifierait donc « la terre ou l'Ile de l'Ouest ». Nous acceptons volontiers cette explication ; mais une considération importante a échappé à la sagacité du savant celtiste : c'est que ce nom, ainsi expliqué, ne peut pas être irlandais d'origine. Il n'est certainement pas venu à l'esprit des anciens Irlandais d'appeler leur pays « l'Ile de l'Ouest ». Dans des dénominations de cet ordre, un peuple se prend toujours pour point de départ ; il est à lui-même son premier méridien, et dans les noms géographiques qui se réfèrent aux points cardinaux, on doit admettre que ces noms sont primitivement étrangers aux lieux qu'ils désignent et qu'ils leur ont été donnés *du dehors*. Ainsi les noms germaniques dont

1. La différence d'esprit, dans Ἰέρνη et dans ἱερο-, ne nous semble pas un fait dont on ait à tenir compte dans un cas d'étymologie populaire. De même l'*h* initial du nom latin *Hibernia* provient sans doute d'une fausse analogie avec le latin *hibernus* « d'hiver. »

2. M. Egger me fait observer que la confusion a pu s'augmenter d'une erreur de lecture et que sous l'influence des superstitions courantes que j'ai rapportées, on a pu voir l'abréviation de ἱερὰ νῆσος là où un premier écrivain avait mis Ἰέρνη.

3. Voir Stokes, *Irish Glosses*, p. 67 et 159, *Three Irish Glossaries*, p. LXIII, n.; et dans une communication adressée à M. Max Müller : *Lectures on the science of language*, First series[3], p. 249 (trad. franç., 2e éd., p. 312). Nous ne pensons pas avec M. Stokes que le nom d'Ἰουερνία donné par Ptolémée soit formé directement sur le nom celtique original ; c'est simplement la forme grécisée du latin *Hibernia*. Mais pourquoi le *b* d'*Hibernia* quand les anciens Grecs disaient Ἰέρνη ? Peut-être les Grecs avaient-ils dit d'abord ἹFέρνη et le digamma est-il tombé par fausse analogie avec le thème ἱερο-, si fréquent au commencement de noms de localité et de région.

M. Kern parlait ici même : *Œsel* dans la Baltique, « [île] de l'Est » ainsi nommée par les Suédois qui l'ont conquise sur des races Finnoises et l'ont colonisée ; *Norderney* « l'île du Nord » ; *Texel* « [l'île] du Midi » ; l'ancien nom *Texuandri* « les méridionaux » (*Rev. celt.*, II, 172, 173). Le nom de la province portugaise d'*Algarve* signifie « [pays] de l'ouest » de l'arabe *el Garb*, et reste comme un témoignage du temps où les Arabes désignaient de ce nom tous les pays à l'ouest de la Guadiana. Le célèbre nom du *Far West* américain n'est certainement pas né dans les états qu'il désigne, mais bien dans les états de l'Est [1]. De ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, et de la loi psychologique qu'ils révèlent nous avons le droit de conclure que ce nom d'*Iverion-* « [pays] de l'ouest », n'est pas indigène en Irlande.

Il est du reste naturel de penser que les navigateurs phéniciens et grecs ont connu la Grande-Bretagne avant de connaître l'Irlande. C'est donc aux Britannes [2] qu'ils ont demandé le nom de l'île voisine : « le pays de l'ouest » ou « l'île de l'Ouest » leur a-t-on répondu. Il est rare en effet aux époques primitives, ou dans les régions dont les peuples sont restés à l'état primitif, qu'un peuple soit connu hors de son territoire par le nom qu'il se donne à lui-même. Quand on ne connaît de peuples anciens que leurs noms, il est téméraire de bâtir des théories ethnologiques sur ces noms seuls ; car on ignore le plus souvent l'origine et le lieu de formation de ces noms. Une peuplade est d'ordinaire connue chez ses voisins, non par son nom, mais par un sobriquet, et ce sobriquet s'étendant de proche en proche devient pour l'histoire et pour le monde entier le nom de cette peuplade. Ce procédé de formation des noms ethniques se laisse voir dans toute sa transparence chez les peuples sauvages de notre époque : on en a par exemple à tout instant des preuves dans le récent voyage *Au cœur de l'Afrique* du Dr Schweinfurth : et la distinction qu'il fait du nom exotique et du nom indigène ne l'empêche pas de dési-

1. Nos lecteurs d'outre-Manche connaissent l'histoire du curieux nom de *Sodor* conservé dans le titre *Bishop of Sodor and Man* « évêque de Sodor et de Man » et qui aujourd'hui ne correspond plus à aucune localité. A une certaine époque les rois de l'île de Man étendirent leur souveraineté sur les Hébrides méridionales, et prirent en conséquence le titre de « Roi de Man et des Iles » : Par la même circonstance le diocèse « des îles », c'est-à-dire des Hébrides méridionales, fut annexé à celui de l'île de Man. Les Hébrides septentrionales étaient appelées du nom générique de *Nordereys* ou « îles du Nord » et les Hébrides méridionales de celui de *Sodoreys* « îles du Sud » : de ce dernier nom est venu celui de Sodor. Plus tard les Hébrides méridionales furent enlevées à la souveraineté du roi de Man et à la juridiction de l'évêque de Man, mais elles ne cessèrent pas de figurer dans les titres de l'un et de l'autre. Jusqu'à une époque relativement récente, le souverain de Man s'intitulait « seigneur de Man et des Iles » et aujourd'hui que l'île de Man est réunie à la couronne d'Angleterre son évêque porte encore officiellement le titre d'« évêque de Sodor et de Man. » Voir Hughes : *The geography of the British Islands*[1], p. 474, n.

2. Sur notre emploi du mot Britannes, voir *Rev. celt.*, t. I, p. 11, n.

gner régulièrement les peuplades africaines par le nom *exotique*. C'est en effet celui qu'il a entendu le premier et qui a pris possession de l'idée formée par la peuplade en question. On a beau savoir par exemple que les Niam-Niam s'appellent eux-mêmes *Zandeh* [1], on ne leur gardera pas moins ce nom de *Niam-Niam* emprunté à la langue des Dinkas, qui signifie « grands mangeurs » par allusion à leur cannibalisme. Le même voyageur nous apprend que les Diours, autre peuple de l'Afrique Centrale, s'appellent eux-mêmes *Louoh* ; ce nom de *Diour* qui signifie « hommes des bois, hommes sauvages » est un terme de mépris que cette peuplade a reçu de ses voisins les Dinkas. Bien des termes sont entrés dans la nomenclature géographique qui n'étaient à l'origine que des sobriquets venus de l'étranger. Ainsi le nom de Cafres, sous lequel on désigne d'une façon générale les peuples noirs de la côte orientale d'Afrique depuis le Cap jusqu'à la région des Gallas et que l'ethnographie restreint à une famille habitant au nord-est des Hottentots, est un terme de mépris, un mot arabe signifiant « mécréants » [2]. Les Cafres de la côte qui fait face à Zanzibar ont reçu de la même façon le nom arabe de *Suahéli* « habitants de la côte » [3]. Les Hottentots (nom dont j'ignore l'origine) s'appellent eux-mêmes *Khoin*, c.-à-d. « les hommes » [4] et un peuple de cette famille qui se nomme *Saan* est appelé par les Cafres *Aba-tua*, par les Bassoutos *Ba-roa* (« hommes à l'arc, archers »), par les Be-tschuana *Ma-Kautu* et par les Hollandais *Boschmans* [5]. Ce dernier nom, anglisé en *Bushmen*, et qui signifie « hommes des bois », est celui que leur a imposé notre nomenclature géographique et celui qu'ils porteront dans l'histoire. Tout au nord de l'Amérique, les peuplades qui s'appellent eux-mêmes *Innuit*, c.-à-d. « les hommes, le peuple » [6], nous sont connues sous le nom d'*Esquimaux*, c.-à-d. « mangeurs de viande crue », que leur ont donné leurs voisins les Abénaquis, tribu des Algonquins [7]. Dans notre Europe, les Gaulois appelaient *Germains* leurs voisins

1. « Le nom sous lequel nous les connaissons, et qui doit se prononcer Gnam-Gnam, est emprunté à la langue dinka; il signifie *mangeurs* ou plutôt *grands mangeurs* et très-évidemment fait allusion au cannibalisme des gens qu'il désigne... Quant aux Niam-Niam, ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Zandeh*, et chaque peuple voisin a pour les désigner un terme spécial. Les Bongos du nord les appellent *Moundo* et quelquefois *Maniania*. Pour les Dioûrs ce sont des *O-Madiâka ;* pour les Mittoas de l'est des *Makkarakâ;* pour les Golos des *Koûnda*, enfin les Monbouttous les nomment *Baboûnghèra*. » — Schweinfurth : *Au cœur de l'Afrique*, trad. franç. *Tour du monde*, t. XXVIII, p. 210.

2. Friedrich Müller, *Allgemeine Ethnographie* (Wien, 1873), p. 147.

3. Id., ibid., p. 150.

4. Id., ibid., p. 73.

5. Id., ibid., p. 75.

6. Comparer le nom cité *Khoin* « Hottentots », le nom national des Allemands *Deutsch* de *thiuda* « peuple », et le nom d'*Itelmen* c'est-à-dire « habitants » que se donnent les Kamtschadales, peuple du Kamtschatka méridional (Fr. Müller, *op. cit.*, p. 192).

7. Id., ibid., p. 196, n., et 198.

de l'ouest qui à leur tour appelaient les Suomes *Finnois*, et les Slaves *Wendes*. A notre époque même les *Deutschen* sont appelés *Allemands* par les Français, *Niemetz* par les Slaves, *Saksolaiset* (c.-à-d. Saxons) par les Finnois; les *Magyars* sont pour nous des *Hongrois*, les *Skipétars* des *Albanais*, les *Cymry* des *Gallois*, les *Escualdunac* des *Basques*, etc. Pour nous résumer, nous pouvons presque poser en principe qu'aux époques primitives un peuple est connu, non sous le nom qu'il se donne à lui-même, mais sous celui que lui donne le voisin connu avant lui, et nous serions tenté de dire qu'il en est le plus souvent des peuples comme des individus qui, connus des leurs par un nom (prénom, *christian name*) qui ne dépasse pas le cercle étroit de la famille, sont connus au dehors par un patronymique qui n'est le plus souvent à l'origine qu'un sobriquet.

L'Irlande n'a été connue *directement* que beaucoup plus tard après la Grande-Bretagne : les plus anciens navigateurs n'en ont su que ce que les Britannes leur racontaient de « l'Ile de l'Ouest ». Ce nom donc était sans doute originairement étranger à l'Irlande et s'il y a pris pied plus tard, c'est qu'il s'est imposé du dehors : de même *Germania* et *Germanisch* se sont implantés en Allemagne malgré leur caractère exotique; de même le nom exotique d'*Oestreich* « royaume de l'Est » est devenu le nom indigène d'un grand empire. Remarquons en effet la situation particulière faite en Irlande même au nom dont nous nous occupons. Ce nom d''Ἰέρνη, *Hibernia*, *Eriu* n'a longtemps été en Irlande, même à l'époque historique, qu'une expression purement géographique, désignant l'ensemble de l'Ile, mais nullement les peuples qui l'habitaient. C'est du nom de *Scoti* dans les textes latins, de Fénians (*Féni*) ou de Gaels (*Gaidil*) dans les textes irlandais, que sont désignés les habitants de l'île. On parle bien des « peuples d'Irlande » *tuatha hérenn*, (hymne de Fiacc, v. 18, 19, etc.), mais on ne rencontre point, avec le sens d'irlandais, un terme dérivé d'*Eriu*. Ce nom ne se rencontrera qu'en moyen-irlandais, c'est-à-dire au moyen-âge, *Eirinnach;* tant il a fallu de siècles pour que l'expression géographique venue du dehors reçoive droit de cité en Irlande ! Les annalistes indigènes de l'Irlande citent plusieurs noms anciens, ou du moins prétendus tels, de l'Irlande, *Elg*, *Banba*, *Fodla;* mais il n'est pas possible de savoir ni si ces noms s'appliquaient à la totalité de l'Ile, ni à quelle époque et dans quelles circonstances ils étaient en usage ..... ni même s'ils ont réellement existé ! Encore faut-il noter que le terme *Scotia* était employé concurremment avec *Hibernia* chez les écrivains latins d'Irlande et de Grande-Bretagne jusqu'à l'époque (XIe et XIIe siècles) où cessant de désigner la métropole pour s'appliquer à une colonie il fut réservé à la Calédonie conquise par les Scots Dalriades d'Irlande.

Si l'on admet, comme c'est l'opinion reçue, que le nom gaelique *Eriu* a son correspondant britannique dans le nom gallois de l'Irlande *Ywerddon*, il faut admettre également — puisque ce nom dont les Grecs ont fait Ἰερνή etc., est gaelique — que la Grande-Bretagne, au moins dans sa partie Ouest, était habitée par des Gaels. Les Gaels auraient précédé leurs cousins les Britannes dans les régions qui sont aujourd'hui le pays de Galles et la Cornouaille et n'auraient abandonné la Grande-Bretagne pour occuper exclusivement l'Irlande que lorsque l'invasion toujours montante des seconds les aurait complétement dépossédés et expulsés. C'est la thèse soutenue avec talent, il y a près d'un quart de siècle, par M. Basil Jones dans son curieux ouvrage *Vestiges of the Gael in Gwinedd* (London 1851). M. Basil Jones a établi avec certitude la présence de Gaels en Vénédotie (nord du pays de Galles) et il a conjecturé, avec une grande vraisemblance, que ces Gaels n'étaient pas des envahisseurs, mais le dernier ban des Gaels de Grande-Bretagne acculés dans les montagnes du nord du pays de Galles avant d'être entièrement expulsés de l'île par les Britannes : ces Gaels auraient antérieurement occupé le reste du pays avant de céder la place aux Britannes ou Cymry, et la mémoire populaire les aurait confondus avec ceux qui à une époque historique seraient venus d'Irlande fonder des établissements sur la côte ouest de la Grande-Bretagne [1]. Cette thèse s'accorde avec la théorie qui revendique pour les Gaels toutes les inscriptions oghamiques trouvées dans le pays de Galles et en Cornouailles [2].

Nous ne nous dissimulons pas que cette étude nous a entraînés dans le domaine de l'hypothèse : où manquent les témoignages directs, il faut recourir à l'induction. Nous croyons avoir établi avec une grande probabilité l'origine du nom d'*Ile Sacrée* donné à l'Irlande; quant aux conséquences que nous avons tirées du nom même de l'Irlande, nous ne les présentons qu'à titre conjectural, car nous ne sommes pas de ceux qui accordent la certitude de l'histoire à l'étymologie ..... et surtout à l'étymologie préhistorique.

H. Gaidoz.

1. Nous devons rappeler que les conclusions de M. Basil Jones ont été combattues par M. Skene, dans ses *Four ancient Books of Wales* (Edimburg 1868), t. 1, p. 42 et suiv.

2. Cette théorie va être combattue par M. Rhys qui a fait une étude spéciale des inscriptions oghamiques de Grande-Bretagne et qui les réclame comme britanniques. Dans une conférence faite à l'Université d'Aberystwyth, M. Rhys a émis une opinion nouvelle sur la classification des peuples celtiques ; il sera intéressant de savoir sur quels arguments il la fonde.

LAVAROU KOZ A VREIZ IZEL.

C'HOUEAC'HVED STROLLAD.

I.

472 *Ha droug ha mad*
A denn d'he had.

473 *Hevelep tad, hevelep mab :*
Mab diouc'h tad.

474 *Mab he dad eo Kadiou,*
Nemet he vamm a lavarfe gaou :
Ma n'ema he wenn, eo al liou.

475 *Merc'h he mamm eo Katel.*

476 *Doue biniget,*
Pebez torrad filipet !
C'hoaz a vezo
Mar chom ar filip koz beo.

477 *Doue biniget,*
Pebez torrad filipet !
Triouec'h vi em boa laket,
Ha naontek filip em euz bet.

478 *Doue, mabik, r'as kresko ker braz*
Hag ar belek as padezaz !

479 *Fest ann hibil soun...*
D'ho iec'hed, paeroun !

480 *Bet du, bet gwenn,*
Peb gavr a gar he menn.

481 *Oad hag hed*
A laka ki d'ar red.

PROVERBES ET DICTONS

DE LA BASSE BRETAGNE.

SIXIÈME SÉRIE.

I.

472 Mal ou bien
De sa semence vient.

473 Tel père, tel fils ;
Le fils d'après le père.

474 Cadiou de son père est le fils,
A moins que sa mère n'ait menti :
Si ce n'est son espèce, c'est du moins sa couleur.

475 Catherine est la fille de sa mère. (Cette fille chasse de race.)

476 Dieu béni,
Quelle nichée de moineaux !
Il y en aura encore
Si le vieux moineau reste en vie.

477 Dieu béni,
Quelle nichée de moineaux !
Dix-huit œufs j'avais mis,
Dix-neuf moineaux j'ai eu.

478 Dieu te fasse, cher enfant, devenir aussi grand
Que le prêtre qui t'a baptisé.

479 Festin de la cheville dressée [1].....
A votre santé, parrain !

480 Qu'il soit noir, qu'il soit blanc,
Chaque chèvre aime son chevreau.

481 L'âge et la taille
Rendent le chien propre à la course.

1. Se dit d'un repas de baptême. En suivant cet ordre d'idées où, trop souvent,
« Le *breton*, dans les mots, brave l'honnêteté »
avec une indépendance toute rabelaisienne, j'aurais pu trouver matière à une série nouvelle, mais sans intérêt pour la science. Cela étant, il m'a semblé que, si mon devoir était de ne dissimuler aucun des côtés difficiles de mon sujet, la déclaration que je viens de faire n'avait pas besoin d'être appuyée de preuves nombreuses.

364 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

482 *Iac'h evel ar beuz,*
Kemet mempr hen euz.

483 *E teui da vad mar kar Doue.*

484 *Pa deu Iann*
E teu he rann.

485 *Bars er vro*
Meur a Vari a zo.

486 *N'euz nemet eur banne dour*
E-tre neat ha loudour.

487 *Ar bugel a ra goab euz ar re goz*
Ne-d-aio ked d'ar baradoz.

488 *Easoc'h eo plega planten*
Evit n'eo displega gwezen.

489 *O drouk-ifourna*
E reer kornek ar bara.

490 *Ober strakla he skorjezik*
Ne dastum ket kezek spountik.

491 *N'e ket gand eskern*
E taper al lern.

492 *Ann hent hag ar zamm a zigass ar marc'h ebarz.*

493 *Marc'h a reud ouc'h ar c'hentrou*
A ra gaou bras d'he gostou.

494 *Ki treud,*
Lost reud.

495 *Ki skaotet, hen euz aoun rag dour klouar.*

496 *Ki skaotet*
A dec'h rag dour bervet.

497 *Ar c'haz a vourr o logota,*
Hag ar c'hi o koulineta.

498 *N'e ket red kaout skeul d'ar c'haz*
Evit paka logod pe raz.

499 *Eun dra ha n'eo bet gwelet biskoaz,*
Eo eun neiz logod e skouarn eur c'haz.

500 *Al logodenn n'e deuz nemet eun toull a vez paket abred.*

501 *War-dro ar moc'h*
E vez soroc'h.

482 Sain comme buis
Dans tous les membres qu'il a.

483 A bien il viendra s'il plaît à Dieu.

484 Quand vient Jean
Son morceau de pain l'accompagne. (Les enfants ont toujours faim.)

485 Dans le pays
Il y a plus d'une Marie. (Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.)

486 Il n'y a qu'une goutte d'eau
Entre le propre et le sale.

487 Enfant qui vieillard raillera
Au paradis point n'entrera.

488 Il est plus facile de ployer l'arbrisseau
Que de déployer (redresser) l'arbre.

489 A mal enfourner,
On fait les pains cornus.

490 Faire claquer son fouet
Ne rassemble point les chevaux peureux.

491 Ce n'est avec des os
Qu'on attrape renards.

492 Le chemin et le fardeau ont raison du cheval.

493 Cheval qui se cabre sous l'éperon
A ses côtes porte dommage.

494 Chien maigre,
Queue raide.

495 Chien échaudé a peur de l'eau tiède.

496 Chien échaudé
Fuit l'eau bouillante.

497 Le chat aime à chasser souris
Et le chien à chasser lapin.

498 Il ne faut point d'échelle au chat
Pour attraper souris ou rat.

499 Une chose que l'on n'a jamais vue,
C'est un nid de souris dans l'oreille d'un chat.

500 Souris qui n'a qu'un trou est tôt prise.

501 Où sont cochons,
Sont grognons.

366 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

502 *Alanik*[1] *potr ar ir,*
Potr ar merc'het mar-d-e gwir.

503 *Ar broc'h a doull ann douar*
Hag Alanik a grog ar iar.

II.

504 *Pe pa ve ar bleun er balann,*
Pe pa ve ar bleun el lann,
A garez muia da vamm ?

505 *Karantez c'hoar*
Breur na oar.

506 *Eur mignoun mad a zo gwelloc'h evit kar.*

507 *Ar c'hlask a zo frank,*
Ar c'haout n'e ket stank.

508 *Eun amezek mad a zo gwell*
Evit na e kerent a-bell.

509 *Bugale ar c'hefnianted*
Gwasa kerend a zo er bed,
Ha gwella ma vent dimezed.

510 *Evit plijout d'ann holl*
Eo dleet beza fur ha foll.

511 *Ne-d-euz ked a enebourien vihan.*

512 *Ann er a dec'h rag al laouenanik.*

513 *Da heul ar bleiz ne-d-a ked ann oan.*

514 *Ar c'hi hag ar c'haz,*
Mignouned warc'hoaz.

515 *Gwaz eo ar vevenn*
Eged ar vezerenn.

516 *Arabad eo lakad pensel burel oud limestra.*

517 *Dibaot bugel a heul tud sod*
Euz ho sotoni na zesk lod.

518 *Lec'h ma staot eur c'hi,*
E staot daou, tri.

519 *Mar grit ho tanvad e viot touzet.*

1. Alanic est, en même temps que le nom cyclique du Renard, un nom propre très-répandu en Bretagne, tant comme nom de baptême que comme nom de famille.

502 Alanic, l'engeôleur de poules,
L'engeôleur de filles si l'on dit vrai.

503 Le blaireau creuse la terre
Et le renard croque la poule.

II.

504 Est-ce, quand la fleur est sur le genêt,
Ou quand la fleur est sur la lande [1],
Que tu aimes le mieux ta mère ?

505 L'amour d'une sœur,
Un frère ne le connaît.

506 Un bon ami vaut mieux qu'un parent.

507 Chercher est le propre de tous,
Trouver n'est pas chose commune.

508 Mieux vaut bon voisin
Que parents éloignés.

509 Enfants de cousins éloignés
Les plus mauvais parents du monde,
Et les meilleurs si on les épouse.

510 Pour plaire à tous
Il faut être sage et fou.

511 Point de petits ennemis.

512 L'aigle fuit devant le roitelet.

513 A la suite du loup ne marche point l'agneau.

514 Chien et chat,
C'est demain qu'ils seront amis.

515 La lisière est pire
Que le drap.

516 Il ne faut mettre pièce de bure à drap violet. (Il ne faut pas assembler deux choses dont l'une est grossière et l'autre précieuse.)

517 Il est rare l'enfant qui fréquentant des sots
De leur sottise ne retienne quelque chose.

518 Où pisse un chien,
Deux, trois pissent aussi.

519 Si vous faites la brebis, on vous tondra.

1. La fleur du genêt passe et ne vit qu'une saison ; mais la lande, nom vulgaire de l'ajonc, est toujours en fleur.

520 *N'e ket awalc'h staota er pinsin*
Ha mont er-meaz da c'hoarzin.

521 *Ann diaoul war ar c'hravaz,*
Nec'het braz hen em gavaz.

522 *Morse ki klanv na vev pell.*

523 *'Nn hini vez sod iaouankik-flamm*
En eur gosaat na fura tamm.

524 *Seul gosoc'h,*
Seul zotoc'h.

525 *Nep a zo sod a zonj d'ezhan*
Eo sotoc'h ann holl eget-han.

526 *Ann drezen a daou benneg*
A ziskar al lavienneg.

527 *Nep a gouez hen deveuz lamm ;*
Pa dorr he c'har e vez kamm.

528 *Koms gand eur zod, red eo gwelloc'h*
Rei flour gwiniz d'ar moc'h.

529 *Brao awalc'h eo laret pa veer pell euz ar bec'h,*
Berroc'h a ve ann teod pa veer war al lec'h.

530 *Briz-diod, hag a oar tevel,*
Ouz eun den fur a zo hevel.

531 *Kaoz ann arabaduz*
A zo hir ha paduz.

532 *Euz ar sac'h na heller tenna*
Nemet ar pez a ve en-ha.

533 *Maro eo Iann al Leue, hogen kals a hered hen euz :*

III.

534 *Iann banezenn,*
Iann ar peul,
Iann ioud,
Iann laou,
Ian ar seac'h,
Iann frank-he-c'houzouk,
Iann lip-he-werenn,
Iann ar madigou,
Iann pilpouz,
Iann golo pod,
Iannik kountant.

520 Ce n'est pas le tout de pisser au bénitier
Et de sortir pour rire. (Il faut répondre de ses actes.)

521 Etendu sur un brancard le diable
Grandement chagriné se trouva.

522 Jamais chien enragé ne vit longtemps.

523 Quiconque est sot dans sa prime jeunesse,
En vieillissant sage ne devient.

524 Tant plus vieux,
Tant plus bête.

525 Tout sot se dit intérieurement
Qu'il a plus d'esprit que tout le monde.

526 La ronce à deux têtes
Fait faire la culbute au déhanché.

527 Qui tombe fait un saut ;
S'il casse sa jambe boiteux il reste.

528 Mieux vaut que parler à un sot
Donner fleur de froment au pourceau.

529 Il fait beau dire assez quand du faix on est loin,
L'avez-vous sous la main, plus courte est votre langue.

530 Sot qui sait garder le silence
D'un homme sage a l'apparence.

531 La conversation du diseur de riens
Est longue et semble sans fin.

532 D'un sac on ne peut tirer
Que ce qu'il y a dedans.

533 Jean Le Veau est mort, mais beaucoup d'héritiers il laisse :

III.

534 Jean (bête comme un) panais,
Jean Pieu (le niais),
Jean Bouillie (l'imbécile),
Jean Les Poux (le malpropre),
Jean Sec (l'avare),
Jean Large-Gorge (le grand buveur),
Jean Lèche-verre (l'ivrogne),
Jean Les Bonbons (l'engeôleur),
Jean Fil-et-Laine (l'hypocrite),
Jean Couvre-Pot (le mari complaisant),
Jeannot Content (le mari trompé).

535 *Chom da zellet oc'h ann oabl o tremen.*
536 *Pa vez deut ar c'haz d'ar raz ne ouzont ober netra.*
537 *Lakaat he zourn en he zisheol.*
538 *Mad ha buhan*
N'int ket unan.
539 *Lakaat ann tamm e-kichenn ann toull.*
540 *Staga kezek oc'h lost ar c'har.*
541 *Lakaat lost ar c'har araok.*
542 *Klask ar marc'h o veza war he gein.*
543 *Eur penn-glaouik eo.*
544 *Klask viou en neiziou warlene.*
545 *Beza warlerc'h ar mare o pesketa.*
546 *Goude dale*
E ranker bale.
547 *Pell eman Iann euz he gazek.*
548 *Kaout eul loden e parg ar Briz* [1].
549 *Eun troad leue a zo en he voutou.*
550 *Hennez 'n euz paret al loar 'n he c'heno.*

IV.

551 *Rei kaol d'ar c'havr.*
552 *Ober he fistoulik d'he vestr.*
553 *Fistoulat he lost e peb leac'h.*
554 *Ober ann danvad.*
555 *Digarez ober al leue.*
556 *Servija ar zant diwar he goust.*
557 *Rei treujou e-leac'h brankou*
D'ann hini 'zo bras awalc'h he c'hinou.
558 *Liva geier.*
559 *Leuskel gedon da redek* [2].

1. *Briz* ou *Bris* est à la fois un nom de famille et un adjectif breton qui, à la signification de *tacheté*, *bigarré*, la seule qu'il ait gardée, a dû joindre celle de *sot*, que l'on retrouve dans *briserez*, «sottise». Ainsi s'expliquerait naturellement le sens péjoratif qu'il attache aux substantifs qu'il précède.

2. La locution proverbiale *bailler le lièvre par l'oreille* a le même sens, à peu de chose près, en français, où elle est très-ancienne et signifie *tromper quelqu'un*, *le leurrer*. C'est ainsi que Régnier, Sat. X, a dit :

Et le ciel, qui des dents me rid à la pareille,
Me *bailla* gentiment *le lièvre par l'oreille.*

535 Rester à regarder les nuages passer. (Bayer aux corneilles.)

536 Quand arrive le chat près du rat, ils ne savent rien faire. (Quand l'occasion se présente, ne pas en profiter.)

537 Mettre sa main dans son ombre. (Manquer une bonne affaire.)

538 Vite et bien
Ne font un.

539 Mettre la pièce à côté du trou.

540 Atteler les chevaux derrière la charrette. (Mettre la charrue devant les bœufs.)

541 Mettre le derrière de la voiture en avant. (Même signification que le précédent.)

542 Chercher le cheval sur le dos duquel on est monté.

543 C'est une mésange. (C'est un étourdi, un étourneau.)

544 Chercher des œufs dans les nids de l'an passé. (Être en retard. Faire une chose quand l'heure est passée.)

545 Être à pêcher après marée. (Même sens.)

546 Après tarder
Il faut marcher.

547 Jean est loin de sa jument. (Être loin de compte.)

548 Avoir une portion dans le champ de Le Bris. (Être sot.)

549 C'est un pied de veau qu'il y a dans ses chaussures. (C'est un imbécile.)

550 Celui-là, la lune a brillé dans sa bouche. (C'est un lunatique, un sot.)

IV.

551 Donner des choux à la chèvre. (Flatter quelqu'un.)

552 Faire son empressé autour du maître. (Flagorner quelqu'un par intérêt.)

553 Remuer sa queue en tout lieu. (Cajoler Pierre et Paul.)

554 Faire la brebis. (Faire le chien couchant.)

555 Sous prétexte de faire le veau. (Tirer les vers du nez.)

556 Selon ce que rapporte le saint, — le servir.

557 Faire avaler troncs au lieu de branches
A qui grande assez a la bouche. (Faire avaler des couleuvres.)

558 Teindre des mensonges. (Déguiser la vérité.)

559 Mettre des lièvres à courir. (Mentir.)

372 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

560 *Leuskel levrini da redek warlerc'h gedon ar re-all.*

561 *Par wir, par c'haou.*

562 *Gwerza brao poultr.*

563 *Mezo kiger.*

564 *Iann a zo eul lapous.*

565 *Gwall higen !*

566 *Gwall hibil !*

567 *Koanta maout !*

568 *C'hoari flu dizolo pa vezo lazet ar goulou.*

569 *Hennez a zo koat-tro en-han.*

570 *Tenna eun dro louarn.*

571 *Al louarn o prezek d'ar ier*[1].

572 *Lakaat dour e leaz eun all.*

573 *Tenna ann dour diwar brad eun all.*

574 *Kass ann dorz d'ar ger en dro.*

575 *Sellout ouc'h ann nor adren.*

576 *Ne-d-eo ket dall he zaout.*

577 *Ne 'man ked he voc'h er ger.*

578 *Trenked eo al leaz.*

579 *Trenked eo he valadenn.*

580 *Uhel eo ann eienn en-han.*

581 *Eman ann troc'h hag ar zon gant-han.*

582 *Kregin hen euz.*

583 *Heolia arc'hant.*

584 *Ober he c'hrobis.*

585 *Ober ar gouzouk.*

586 *Ober he geinek.*

587 *Ober ar c'hoz.*

588 *Sini a reont ho c'hloc'h ho unan krea ma c'hellont.*

589 *Teoded hir ha dorned berr.*

1. Cette allégorie, que la sculpture a transportée plus d'une fois dans les églises de Bretagne, semble empruntée à une série de légendes très-populaires, mais encore peu étudiées, qui constituent toute une branche bretonne du Roman du Renard.

560 Mettre des lévriers à courir après les lièvres d'autrui. (A menteur—menteur et demi.)

561 Autant de vérités que de mensonges. (Ne mériter qu'à demi créance.)

562 Vendre bellement sa poudre. (Attraper les nigauds à la façon des charlatans.)

563 Boucher ivre. (Trompeur.)

564 C'est un oiseau que Jean. (Le beau merle !)

565 Méchant hameçon ! (Mauvais drôle !)

566 Mauvaise cheville ! (Maudit garnement !)

567 Le superbe mouton ! (Le bon apôtre !)

568 Jouer au brelan à découvert, une fois la chandelle éteinte. (Le chat parti, les souris dansent.)

569 Il y a du bois tordu en celui-là. (Il y a du louche dans la conduite de cet homme.)

570 Jouer tour de renard.

571 Le renard qui prêche aux poules.

572 Mettre de l'eau dans le lait d'autrui. (Aller sur ses brisées.)

573 Détourner l'eau du pré du voisin. (Couper l'herbe sous les pieds.)

574 Retourner la miche à la maison. (Rendre à quelqu'un la monnaie de sa pièce.)

575 Regarder la porte de derrière. (Chercher des défaites.)

576 Ses vaches ne sont pas aveugles. (Il ne s'en laisse pas conter.)

577 Ses cochons ne sont pas à la maison. (Il est de mauvais poil.)

578 Le lait est devenu aigre. (Il est de mauvaise humeur.)

579 Le grain qu'il a fait moudre s'est aigri. (Il est en colère.)

580 Hautes sont en lui les sources. (Il a la tête près du bonnet.)

581 C'est lui qui tranche et qui fait la chanson. (Il fait la pluie et le beau temps.)

582 Il a des coquilles. (Il a du foin dans ses bottes. Il est riche.)

583 Ensoleiller argent. (Entasser son argent, sans en tirer parti.)

584 Trancher du *gros-bis*. (Trancher de l'important.)

585 Se rengorger.

586 Faire le gros dos. (S'enfler.)

587 Faire la taupe. (Faire le vaniteux.)

588 Ils font sonner leur cloche eux-mêmes le plus fort qu'ils peuvent. (Chanter ses propres louanges.)

589 Longue langue et courte main. (Vantard.)

374 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

590 *Ober bugad.*

591 *Ober kals a deill gand neubeud a golo.*

592 *Ober ar ioudadek*
Araog ar varradek.

593 *Great eo ar pod holl nemet ann tachad plad.*

594 *Re abred e kan ho killok.*

595 *Rei bronn d'ar bal.*

596 *Bara panenn*
Er zoubenn.

597 *Dre m'e tomm ann houarn eo skei war-n-han.*

598 *Ar c'had 'zo d'ann neb he fak.*

599 *Peb hini he vicher ha ne-d-aio ket ar c'haz d'al leaz.*

600 *Hen em luia e kudennou ar re-all.*

601 *Dibri he eost diwar he c'har.*

602 *Lezel brao he c'horo.*

603 *Trei penn d'ar vaz.*

604 *Sencha baz d'he tapoulin.*

605 *C'hoant gant-ho a ra kazek.*

606 *Mont da ober he dalarou.*

607 *Kemeret ar gouriz plouz* [1].

608 *Dre fors kana Nouel ec'h erru ann Nedelek.*

609 *C'hoarzin gwenn evel bleud flour.*

610 *Pebez bek melenn !*

611 *Stläpa ar bonned warlerc'h ann tok.*

612 *Strinka ann trebez warlerc'h ar billik.*

613 *Kouezet eo he veudik en he zorn.*

614 *Besk he deot ha born he gazek.*

615 *Mont euz ar foennek d'ar menez.*

616 *Mont euz ar menez d'ar foennek.*

1. Cette expression vient de ce qu'autrefois les banqueroutiers étaient promenés dans leur paroisse, avec une ceinture de paille autour des reins. La paille a eu de tout temps, en Bretagne, une signification symbolique qu'elle garde encore de nos jours dans une foule d'usages locaux.

590 Faire petite lessive. (Se glorifier.)

591 Faire beaucoup de fumier avec peu de litière. (Faire plus de fumée que de feu. Être fier sans motifs.)

592 Pousser les cris de fête
Avant l'écobue. (Chanter trop tôt victoire.)

593 Le pot est achevé, — le fond excepté. (C'est chose faite, il n'y manque presque rien, mais ce presque rien est l'essentiel, comme la signature au contrat.)

594 Trop tôt chante votre coq. (Se vanter trop tôt.)

595 Donner le sein à sa bêche. (Fainéant.)

596 Du pain mal levé
Dans la soupe. (C'est de mauvaise besogne, un ouvrage à refaire.)

597 C'est quand le fer est chaud qu'il faut frapper dessus.

598 A qui l'attrape le lièvre appartient.

599 Chacun son métier, et le chat n'ira point au lait. (Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.)

600 S'enchevêtrer dans les écheveaux d'autrui. (Se mêler de choses qui ne nous regardent pas.)

601 Manger sa récolte sur la charrette. (Manger son blé en herbe.)

602 Se laisser bellement traire. (Se laisser exploiter.)

603 Changer le bâton de bout. (Changer de ton, de manière de faire.)

604 Changer de baguette à son tambour. (Avoir le caquet rabattu.)

605 Leur désir fait chou-blanc. (Ils ne réussissent en rien.)

606 Être en train de faire ses sillons de la fin. (Avoir fait son temps. Être un homme coulé, perdu, ruiné.)

607 Prendre la ceinture de paille. (Faire banqueroute.)

608 A force de chanter Noël arrive la Nativité. (A force de craindre ou de désirer une chose, elle arrive.)

609 Rire blanc comme fleur de farine. (Rire jaune.)

610 Quel bec jaune ! (Quel pied de nez !)

611 Jeter son bonnet après son chapeau. (Se laisser abattre.)

612 Jeter le trépied après la galetière. (Jeter le manche après la cognée.)

613 Il a le pouce tombé dans la main. (Il est découragé.)

614 Sa langue est écourtée et borgne sa jument. (Il est dans un état de prostration complète.)

615 Aller de la prairie à la montagne. (Quitter une bonne place pour une mauvaise.)

616 Descendre de la montagne à la prairie.

376 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

617 *Mala munud.*

618 *Ober iun ann nao steredenn*[1].

619 *Staotet e-d-euz ar c'havr en ho lavrek.*

620 *Koeza euz ar billik en tan.*

621 *Saillat er baill.*

V.

622 *Bioc'hik Doue.*

623 *Sioul evel eul logodenn er bleud.*

624 *Traitour evel eur marmous.*

625 *Laer eo*
Evel frao.

626 *Dic'hrass evel eur roched nevez.*

627 *Morzed evel ar gegel he vamm goz.*

628 *Iac'h pesk.*

629 *Teo evel eun tamm toaz.*

630 *Lard evel eur pemoc'h milin.*

631 *Treud e-c'hiz eur c'havr.*

632 *Kastiz evel ann Ankou.*

633 *Seac'h evel eur baluc'henn.*

634 *Eur zac'had eskern.*

635 *Tremened eo ann heol war he dreuzou.*

636 *Goude lein meuz boed.*

637 *Klask pemp troad d'ar maout.*

638 *Koll ar poell euz he guden.*

639 *Mont war he benn.*

640 *Mont araog he benn.*

641 *Mont da graouna en eur vodenn fall.*

642 *Lakaat re hir he vez er gwask.*

643 *Sacha ar c'har war ar c'hein.*

644 *Tomet hen euz dour d'he skaota.*

1. Le jeûne des neuf étoiles consiste, dans la pratique religieuse, à ne prendre aucune nourriture depuis le point du jour, l'heure du réveil, jusqu'à ce qu'on ait, la nuit venue, compté neuf étoiles au ciel.

617 Moudre menu. (Vivre avec économie.)

618 Faire le jeûne des neuf étoiles. (Vivre dans le dénûment le plus complet.)

619 La chèvre a pissé dans votre culotte. (Il vous arrivera malheur.)

620 Tomber de la poêle dans le feu. (Tomber de Charybde en Scylla.)

621 Sauter dans le baquet. (Mourir.)

V.

622 Petite vache de Dieu [1]. (Tranquille comme Baptiste.)

623 Tranquille comme souris dans la farine. (Saint n'y touche.)

624 Traître comme singe.

625 Larron il est
Comme corneille à blanc manteau.

626 Raide comme une chemise neuve.

627 Engourdi comme la quenouille de sa mère grand'.

628 Sain (comme) poisson.

629 Epais comme morceau de pâte.

430 Gras comme cochon de moulin.

531 Maigre comme une chèvre.

632 Décharné comme la Mort.

633 Sec comme un échalas.

634 Une sachée d'os.

635 Le soleil a quitté le seuil de sa porte. (Il se fait vieux. Il dépérit à vue d'œil.)

636 Après dîner régal. (Moutarde après dîner.)

637 Chercher cinq pieds à un mouton. (Chercher midi à quatorze heures.)

638 Perdre le bout de fil qui retient l'écheveau. (Être dérouté.)

639 Aller sur sa tête. (Marcher vers sa ruine.)

640 Aller devant sa tête. (Faire un coup de tête.)

641 Aller cueillir noix dans mauvaise futaie. (S'engager imprudemment. Faire un pas de clerc.)

642 Mettre trop avant son doigt dans le pressoir. (Se mettre dans un mauvais cas.)

643 Attirer la voiture sur son dos. (S'attaquer à plus fort que soi.)

644 Il a fait chauffer l'eau qui doit l'échauder.

1. C'est le nom que l'on donne à la coccinelle.

645 *Gwelet kant steredenn o lugerni.*
646 *Gwelet triheol o para.*
647 *Me 'lardo he billik d'ezhan.*
648 *Me 'daillo korrean d'ehan.*
649 *Kass d'he nask.*
650 *Kregi araok harzal.*
651 *Krog evit grog.*
652 *Kraf evit kraf.*
653 *Kik pe groc'henn am bezo.*
654 *Tizout war ann tomm.*
655 *Kein oc'h kein,*
Evel pri oc'h mein.
656 *Lagad a dalv teod.*

VI.

657 *Ann tad a lavar d'he vab :*
Pa vezi krog, dalc'h-mad!
D'he merc'h a lavar ar vamm :
Pa vezi krog, digass ann tamm.
658 *Iz gant-han, mar teac'h ;*
Ha ma na deac'h, dideac'h.
659 *Ar c'hamm*
A lamm,
Pa wel ann tan;
A red,
Pa wel he c'hreg;
A vale,
Pa wel he vugale ;
A dec'h,
Pa wel he vec'h[1].

1. Je dois la connaissance de ce dicton à M. Flagelle, expert-agronome à Landerneau. Avec une bienveillance et un désintéressement dont je ne saurais lui témoigner trop hautement ma reconnaissance, cet aimable et modeste savant s'est empressé de mettre à ma disposition, dès qu'il a vu que je m'occupais de parémiologie bretonne, le résultat de ses longues et patientes recherches sur le même sujet. En m'indiquant, avec une exactitude que je n'ai jamais trouvée en défaut, des sources nouvelles ou peu connues, et en me mettant sur la trace d'utiles et curieuses variantes, M. Flagelle m'a facilité le moyen de combler de nombreuses lacunes, et, si mon travail offre quelque intérêt, je me plais à reconnaître qu'il le doit en partie à son précieux concours. A ce nom bien connu
(*Suite de la note à la page* 380.)

645 Voir cent étoiles étinceler. (Voir mille chandelles, — à l'occasion d'un coup, d'un choc ou d'un éblouissement.)

646 Voir trois soleils briller. (Même sens.)

647 Je lui graisserai sa galettoire. (Il lui en cuira.)

648 Je lui taillerai courroie [1]. (Je lui donnerai du fil à retordre.)

649 Conduire à l'attache. (Mettre à la raison.)

650 Mordre avant d'aboyer. (Prendre en traître.)

651 Coup de dent pour coup de dent. (Œil pour œil.)

652 Coup de griffe pour coup de griffe. (A bon chat bon rat.)

653 J'aurai chair ou peau. (J'en aurai cuisse ou aile.)

654 Attraper sur le chaud. (Prendre sur le fait.)

655 Dos à dos,
Comme argile contre pierre.

656 Œil vaut langue. (Face d'homme fait vertu.)

VI.

657 Le père dit à son fils :
Quand tu tiendras, tiens bon !
— A sa fille dit la mère :
Quand tu tiendras emporte le morceau.

658 — Poursuis-le, s'il fuit,
S'il ne fuit, fuis toi-même.

659 Le boiteux
Saute,
Quand il voit le feu ;
Court,
Quand il voit sa femme ;
Marche,
Quand il voit ses enfants ;
Fuit,
Quand il voit son fardeau.

1. Dans les contes des Bretons armoricains (Luzel : cinquième rapport sur une mission en Basse-Bretagne; *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. I, IIIe série) et des Gaëls de l'Ecosse occidentale (Campbell : *Popular tales of the West Highlands*), il est souvent fait mention d'une étrange coutume d'après laquelle, lorsqu'un engagement lie deux hommes, celui qui manque à sa parole se laisse tailler une bande de peau depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, et n'essaie point de se soustraire à cette torture. C'est peut-être au souvenir d'une semblable coutume que se rattachent ces paroles de Plaute, souvent citées : *de meo tergo degitur corium* (c'est à mes risques et périls que l'on fait la chose).

380 *Lavarou Koz a Vreiz Izel.*

660 *Eur c'hoz louarn, hag hen dare,*
Gwelet eur iar c'hoaz a garre.

661 *Den ha den hanter,*
Daou en eun affer,
Tri ma ve red,
Pevar ne laran ket.

662 *Lost hen euz eul louarn,*
Gad hen euz diouskouarn,
Teir gar hen euz eun trebez,
Ha c'hoaz n'euz netra 'nevez.

Dastumet ha troet e gallek gant L. F. Salvet.

de tous les hommes qui étudient le Finistère, à quelque titre que ce soit, je suis heureux de pouvoir associer ceux de MM. Luzel, l'infatigable et savant explorateur de la Bretagne légendaire et merveilleuse, J.-M. Le Jean, le poète populaire, V. Le Dault et Rodallec, qui ont droit également à tous mes remerciements pour les communications qu'ils ont bien voulu m'adresser à diverses reprises.

---

660 Un vieux renard, si mûr qu'il soit,
Voudrait encore revoir poulette.

661 Homme et homme et demi,
Deux (il vaut) dans une affaire,
Trois s'il est nécessaire,
Quatre je ne dis pas.

662 Une queue a le renard,
Deux oreilles le lièvre,
Trois jambes le trépied,
Et l'on dit encore qu'il n'y a rien de neuf.

Recueilli et traduit par L. F. Sauvé.

A MIDDLE-IRISH HOMILY

ON S. MARTIN OF TOURS.

The old homiletic literature of the Irish consists (so far as I know) of twenty-two sermons, which may be divided into five classes as follows :

I. *Sermons on the life of Christ.*

1. On the Circumcision. Text Luke II. 21.	Lebar Brecc,	p. 56*a*.
2. On the Temptation. Text Matth. IV. 1.	D°,	p. 45*a*.
3. On the Transfiguration. Text Matth. XVII. 1.	D°,	p. 107*a*.
4. On Palm Sunday. Text Matth. XXI. 1.	D°,	p. 40*a*.
5. *In cena Domini*. Text Matth. XXVI. 17.	D°,	p. 48*b*.
6. On the betrayal by Judas. Text Matth. VI. 16.	D°,	p. 44*a*.

II. *On the Apostles.*

7. *De Die Pentecostes*. Text Acts II. 1.	D°,	p. 52*b*.
8. S. Stephen's Martyrdom. Text John. XVI. 33.	D°,	p. 34*a*.

III. *On the Saints and Angels.*

9. On S. Martin of Tours. Text Matth. VI. 24.	D°,	p. 59*a*.
10. On S. Patrick. Text Isaiah IX. 2.	Rawl. B. (Bibl. Bodl.) 512, f° 5*a*. 2. Egerton (Mus. Brit.) 93, f° 1.	
11. D° Text Matth. XXVIII. 19.	Rawl. B. 512, f° 8a. 1. Egerton 93, f° 4*a*. 2.	
12. D°. Text *Mirabilis Deus in Sanctis suis* *.	Rawl. B. 512, f° 20*a*. 1. Egerton 93, f° 11*a*. 2.	
13. D°. Text Isaiah IX. 2.	Lebar Brecc,	p. 24*b*.

* Nos. 10, 11 and 12 form what is commonly called the Tripartite Life. They were paraphrased by Colgan in his *Trias Thaumaturga*. A literal and nearly complete version has been made by Mr. Hennessy from Egerton 93, but the text has never been published.

14. On S. Columba. Text Gen. XII. 1.	Lebar Brecc,	p. 29*b*.
15. On S. Brigit. Text Apoc. XIV. 4.	D°,	p. 61*b*.
16. On S. Michael the Archangel. Text Dan. VII. 10.	D°,	p. 72*a*.

IV. *On Morals* [1].

17. *Sermo ad reges*. Text Prov. XVI. 7.	D°,	p. 35*b*.
18. On Charity. Text Matth. VII, 12.	D°,	p. 66*b*.
19. On Almsgiving. Text Matth. VI. 2.	D°,	p. 68*b*.

V. *On the After-life*.

20. On the Resurrection.	Lebar na huidre,	p. 34*a*.
21. On Doomsday.	D°,	p. 32.
22. Adamnán's Vision of Heaven and Hell. Text Ps. clvi. 5, b.	D°,	p. 27*a*.
	Lebar Brecc,	p.

Of these, Nos. 10 to 15 inclusive have some historical value, Nos. 10, 11 and 12 throw light on Irish topography, and all are interesting philologically. The homilies in the Lebar Brecc, moreover, embody large fragments of a Latin translation of the Bible of which I can only say that it is *not* the Vulgate, and that it is not noticed by Messrs Haddan and Stubbs in their *Councils and ecclesiastical Documents*, i. 170-198. All these homilies are written in a terse and manly style which speaks well for the sense and taste of those who composed and listened to them; and here and there one lights on a jewel like this legend :

Diligite justitiam qui judicatis terram. *Caraid infírinde* .i. *berid fúigle fírenu arigu indomain.uair noïmeclaiged solam comor incoimdid intan nomided inpop*ul 7 *nobered br*etha *fair. Uair la ann boisium ifiad*naise *inrig uasail. d*abid. *aath*ar *intan nomidedside inpop*ul *con*usin*crechs*om *he fo*r*aemilte leis* 7 *fo*r*aimrígne leis bói in*con*fuigell.* con*id and at*bert *aath*air *fr*is*sium. Tair am*ic *indíu isinrigsudi corothúri* 7 *core*ter*glee* ces*tai* 7 *caingne inpop*uil *indas isluathi oltás am*al *dognimsea. Uair isatgliccusa* 7 *isatáithe oengnu* 7 *othucsin am*al *at*berr *isin*der*bárusc. áithiu ce*ch *delg isou.*

*Tanicc iarsin solam isinrigsuide iarforcongrai aath*ar. 7 *tarfás dó lám in duileman coc*laideb *ńdefaebrach osachind* 7 *nothomad cohoband bás naduathmar dó dianellad dobicc nomor onfuigell fíren.* 7 *ot*con*nairc solam sin rocrithnaig cumor* 7 *rosói fuil dochnáim dó arimecla inoendia* 7 *roguidsium indsin a ath*air *coroguided incoimdid aire* 7 *cotartad dilgud dó dóntoccrad tucc fair tria aneolas* 7 *guidset diblínib iar*um *incoimdid corochometad*

1. [Aux sermons de cette classe il faut ajouter le fragment d'un sermon sur l'abnégation et la compassion (Texte, Matth. XVI, 24) conservé dans un ms. de Cambrai et publié par Zeuss, *Gr. C*², p. 1004 et sq. — H. G.]

infírinne 7 *naructais nachfuigell anfíren fornech triabithu*. Sermo ad reges, *LB. p.* 37*b*.

« *Diligite,* etc. Love ye justice, that is deliver righteous judgments, O kings of the world. For Solomon greatly feared the Lord when he was judging the people and passing sentences upon them. For one day he was before the high king, David, his father, when *he* was judging the people, and he upbraided David for his tardiness and hesitation in giving doom. Whereupon his father said to him : « Come thou, my son, today upon the throne, and search into and determine the questions and the causes of the people in some way quicker than that which I follow. For thou art shrewder and sharper of wit and understanding, as is said in the proverb *the younger thorn is always the sharper.* »

Then went Solomon upon the throne according to his father's order. And there appeared to him the Arm of the Creator with a two-edged Sword above his head, and suddenly an awful death was threatened unto him should he deviate little or much from the just decision. And when Solomon beheld the Arm and the Sword he trembled greatly, and his blood turned to bone for fear of the one God ; and then he besought his father to beseech the Lord for him, and to forgive him for the annoyance that he had caused him through ignorance. So then they both besought the Lord that justice might be maintained and that they might not ever pass an unjust judgment on any one. »

The homily now for the first time published is No. 9 in the foregoing list, and was probably written in the thirteenth century. After the eight introductory paragraphs, it follows closely Sulpicius Severus' well-known *De beati Martini Vita Liber,* and towards the end takes four or five incidents from his second dialogue *De Virtutibus B. Martini* (§§ III, IX) and from the third dialogue *de eâdem re* (§§ VII, XVII, XX). I refer to the edition by Hornius, Lugd. Bat. 1647, for a loan of which I am indebted to Dr Reeves.

The text has been transcribed, not from the original ms., but from the lithographic facsimile of the first half of the *Lebar Brecc*, published by the Royal Irish Academy in 1872. Whether the corrupt latin in § 6 and the corrupt Irish in §§ 15 and 28 are due to the facsimilist or (as is possible) to the scribe, I cannot say. Perhaps Mr. Hennessy will be good enough to examine the original ms. and communicate the result to the readers of the *Revue Celtique*.

W. S.

Calcutta, June 1874.

[*Lebar Brecc, p. 59a, line 15.*]

INCIPIT DE UIRTUTE SANCTI MARTAIN.

1. *Nemo* potest *duobus* dominis seruire. *aut enim unum odio* habebit. *et alterum* [a] *diliget aut un*um *sustinebit et alterum* contempnet. *N*on *potestis deo* seruíre *et mamone. IS doilig doneoch immalle fógnam do díb tig*ernaib. *uair dobéra miscais f*or *oen dib* 7 *carfaid araile* .no *fódemaid sm*acht *indara tig*erna 7 *comaínsigfid* [1] *intig*erna *aile. isamlaidsin isdoilig dodainib fógnam dodía immalle* 7 *dontsægul.*

2. *Isu cri*st *m*ac *dé bíí* .i. *tig*erna *nanuile thig*erna *airchiss*id *ce*cha *maithi*usa *slaníccid śíl adaim. ise roraid nabria*thrasa *dothincosc* 7 *dforcetul lochta naheclasi* 7 *dodoiṅge* [2] *fógnuma dodíbtig*ernaib .i. *dodia* 7 *dodomun.*

3. *Matha* immurro *m*ac *alfe ise roscrib nabria*thrasa *icor*us *soscéla* 7 *fora-caib icuimne lasinecl*ais *cri*stai*de.* con*apair forslicht ísu. Nemo potest d*uobus *d*ominis *s*eruire *heret hautem.*

4. *ISe din leth is æntadach indais*nis *codú indep*ert *remi reaps*talu. *Nolite tesaurizare uobis tesauros in* terra. *tesaurizate* hautem *uob*is *tes*auros *in* caelo. *Doberimm comairle dúib arísu .natinolid ciste* no *indmasa duib forin-talmain, etc.* Con*id forslicht nambria*tharsin *at*bert *so* .i. *opud inindm*usa *talm*an*da. Ata* immurro *forcon*gra *in indmais nemda dothinol.*

5. *Atfét ísu nabria*thrasa *dodoinge fógn*uma *dodia* 7 *dontsægul* con*epert. Nemo p*otest *d*uobus *d*ominis *s*eruire .*i. Nemo christum* potest *amplechti simmul et* (*sae*)*culum q*uia *n*on *ualet caduca simul et eterna dili*gere. *Uair is dochma don*men*main doenaigid* [3] *donahairc*ride *in oenfe*cht 7 *namathi*usa *suthaine. Aut* enim *unum odio* habebit *et alterum diliget* .i. *ut fieri debet. Odiet uti*que *diabulum. et diliget* deum. 7 *dobéra miscais* 7 *míchátaid do-diab*ul *am*al *dlegair. dobéra* immurro *grad cride* 7 *men*man *dodia. Aut unum sus*tinebit *et alterum* con*temnet. Adherebit* scilicet *diabulo cum q*uasi *ei*us *pr*aemia *s*aecularia *sectatur* .i. *lenfaid* 7 *aidéra* [4] *dochomairle diab*uil *arśáint* 7 *armian inarét sægulla. Et alterum* con*tempnet.* scilicet *deum* .i. *dogéna nephní dochomairle inchoimded.*

6. *N*on *dix*it *odiet s*ed con*tempnet et q*ui *mandata d*ei *transgrid*etur. *non odit eum in corde* suo sed con*tempnit. Arfaitchius* 7 *arfurachr*us *naep*ert *ísu sund nech domiscais inchoimded. acht aśárugud* 7 *achomansiugud chena. Si*cut *solent mias* [leg. *minas?*] *eius postpon*ere *cupiditatibus* suis *de bonitate clem*entie *eius ad impunitatem sibi blandiuntur quib*us per *salemo-ne*m dicitur. *Filii ne adiícias pecc*atum super *pecc*atum. *et ne dícas mi*seratio *dei magna est. q*uia *ut duo sunt domini de quibus predixerat nunc subdendo*

a. Facs. alteram.

Translation of the Irish.

1. *Nemo*, etc. Hard it is for anyone to serve two lords at the same time. For he will bear hatred to one of them and he will love the other : or he will endure the sway of the one lord and will revile [1] the other lord. Even so, it is hard for men to serve God and the World at the same time.

2. Jesus Christ, Son of the living God, to wit, the Lord of all lords, Giver of every goodness, Saviour of Adam's seed, He it is that spake these words to instruct and to teach the folk of the Church and to suppress [2] (?) the serving of two lords, to wit, God and the World.

3. Now it was Matthew son of Alpheus that wrote these words in the gospel canon, and left them in remembrance with the Christian Church, saying after Jesus « *Nemo potest,* » etc.

4. The part, then, that is in union with this declaration is as far as the place at which he before said this to his Apostles « *Nolite,* » etc. « I give counsel to you, » says Jesus : « Gather you neither coffers nor treasures on the earth, » etc. So that in accordance with those words he said this, to wit, to refuse the earthly treasure. There is, however, a command to gather the heavenly treasure.

5. Jesus declared these words to suppress the serving of God and the World, and said « *Nemo potest,* » etc. For the mind is unable to delight [3] at the same time in the things perishable and the blessings eternal. *Aut enim*, etc. And he will bear hatred and abhorrence to the Devil, as is meet, but he will give love of heart and mind unto God. *Aut enim*, etc. i.e. he will cleave to and adore [4] the Devil's counsel, for lust and desire of the things worldly. *Et alterum,* etc. i.e. he will make naught of the counsel of the Lord.

6. *Non dixit,* etc. (It was) from vigilance and watchfulness that Jesus said not here that any one hates the Lord, but only that he outrages and reviles him. *Sicut solent,* etc. Now the two lords of whom Jesus spoke before, He himself manifests them when he says *Non poteris*, etc. i.e. « thou canst not serve God and the World, » *Mamon*, etc. Mammon, then, is the name of the demon who is chief over the treasures of the world and over the pitiless rich. *Et tamen,* etc. Not the possession of

1. *Comainsigfid,* 3*d* sg. b-fut. act. of a verb cognate with *ainsem* « accusatio, » *ainsid* « accusativus, » Z. 733. The verbal noun *comansiugud* occurs in paragr. 6.

2. *Doinge* (also in parag. 5) seems cognate with *for-dengat* (gl. opprimentes), Ml. 29*a*, *for-dengar* (gl. deprimitur), Ml. 57*d*.

3. *Oenaigid* : cf. *a-haithle an-oenaig* 7 *an-aniusa oc-pianad nan-anmand* « after their delight and their enjoyment in torturing the souls. » Vision of Adamnan. Cognate perhaps with the vedic adjective *vena* « lieb. »

4. *Aidêra*, 3*d* sg. redupl. fut. of *adraimm.*

demonstra[*t*] *dicens. Na dáthigerna* immurro *diambói briathar ocísu remaind fallsigid fén sund intan atbeir. Non poteris deo seruire et mamone* (.i. *ní coemaisgi* (*?*) *fognam dodia* 7 *dodoman*). *Mamon diuitum demon* est *qui lucris carnalibus prodest. Mamon din ainm indemain isairchindech forindmassaib intṡægail* 7 *forsnasomataib etrócairib. Et tamen non dixit. qui habet diuitias. sed qui seruit diuitiis q. d. Nitechtas innanindmas*[a] *sægulla is tathair.* acht *fognam uli doib. Nihe thathairther sund intí thechtus nahindmusa sægulla acht* (65*b*) *intí fógnas doib* (*isinund on* 7 *intíi ismog da indmassaib. ised dogni coimét aindmais amal isdír domogaid*). *Qui* enim *diuitiarum seruus* est *diuitias custodit u*[*t*] *seruus. qui autem seruitutis excussit iugum distribuit eas ut dominus. sed qui seruit mammone. illi* (.i. *diabulo*) *utique seruit qui rebus istís terrenis merito peruersitatis prepossitus princeps huius saeculi a domino dicitur. quibus diuitiis dominoque earum* .i. *diabulo paulus apostolus dei mil*(*i*)*tem seruire prohibet. dicens Nemo militans deo obligat se nego*(*tiato*)*ribus. ut ei placeat se probauit* (.i. *dedicauit*).

7. *Sochaide tra donoemaib* 7 *dofirenaib inchoimded etir fetarlaic* 7 *nufiadnaise rolecset uadib fógnum* 7 *miltnidecht dodemun* 7 *dodomun* 7 *dindmas intṡægail. arfognam donrig némda* .i. *dodia. uair nicoemnacair nech fógnam doib diblínib. amal róléic uad inmiltnidecht talmanda arinmiltnidecht némda* .i. *intardnoem uasal airmitnech diata líth* 7 *foraithmet inecmong nareesea* 7 *inahaimsiresea* .i. *sanctus martinus episcopus* (.i. *noem martain uasalepscop torindse*).

8. *ISann* immurro *airmitnigter inacrístaide cecha bliadna alíthlaithe* 7 *sollamain aestechta intí noemmártain* .i. *hitertid noimbir. arai lathe mís gréne dobeith isindlaithesea indíu.* 7 *arái laithe* sechtmaine *isinbliadain itaum*[5].

9. *Martain din dofrangcaib achenél.* 7 *is othustidib særaib sochenélcaib rogénair* 7 *isinetáil roalt. miltnidecht dorigaib talmanda* .i. *dorig roman dogníd aathair.* 7 *ropáil dó comaded dogneth amac* .i. *martain. Nosanntaiged* immurro *mártain asa naidendacht fógnum dodia arintan roptarslana* .x. *mbliadna dó notheged doneclais. darsarugud athusnigthe combasechtarétsid*[6] *é*[b]. *INtan* immurro *roptarslana* .xii. [*bliadna*] *do duthracair dul indithrub.* acht *rothairmisc indlubra aæssi imbe. araide noimraided amenma dogrés inamainistrecha* 7 *inareclesa*[7].

10. *IArsinni roboi iarum. rohescongrad orig róman* .i. *coromiltnigitis namic aninad nasenmiled. Coromdirned aathair intí martain donrig. uair baformat lais amét rofógnad dodia. Rocuibriged dana martain domiltnigecht talmanda indagaid atholi.*

a. The facsimile has *Ni techta sin nanindmas*
b. Facs. combasechtaretside

the worldly treasures is a fault, but the utter serving of them. Not he that possesses treasures is censured here, but he that serves them : he is the same as one who is a slave to his treasures : this is what he does, guard his wealth as is meet for a slave (to do). *Qui enim,* etc.

7. Now a multitude of the saints and the righteous of the Lord, both in the Old and the New Testament, cast from them service and warfare on behalf of Devil and World and worldly wealth for service of the heavenly King, to wit, God. For no one could serve them both : even as *he* cast from him the earthly warfare for the heavenly warfare, to wit, the high Saint, noble, venerable, who hath a festival and commemoration on the occurrence of this time and this season, to wit, holy MARTIN, high bishop of Tours.

8. Now the time that the Christians every year venerate the festival-day and the solemnity of the death of this holy Martin is on the third before the ides of November as regards the day of the solar month, which is on this very day, and as regards the day of the week in the year in which we are [5].

9. Martin, then, of France was his tribe, and of free and noble parents was he born, and in Italy was he reared.[a] His father was in the military service of earthly kings to wit, of the king of the Romans, and he desired that his son, to wit, Martin, should do likewise. But from his infancy Martin yearned to serve God. For when he was ten years old he used to fare to the church, in spite of his parents, that he might be (made) a catechumen [6]. When, moreover, he was twelve years old he desired to go into a hermitage, but the weakness of his age prevented him. Nevertheless his mind continually meditated on the monasteries and the cells.[7]

10. Thereafter it came to pass that an edict was made by the king of the Romans, to wit, that the sons should serve as soldiers in the place of the veterans. And his father betrayed Martin to the king, for he was envious of the amount of service which he paid to God. So Martin was bound to earthly warfare against his will.

11. One slave only had Martin, and it was Martin that used to do

5. The translation of the latter part of this paragraph in clearly wrong, but I can make nothing better of it.

a. He was born in Pannonia and educated at Pavia.

6. *Sechtarétsid* catechumen, literally « outside-hearer, » reoccurs § 19, *sechtar* is a preposition which occurs infra parag. 43 (*sechtar aicniud*) and also in the Tripartite Life [*Dodechatar iarsin innasluaig coragabatar sechtar themraig immaig*, Egerton 93, f° 3, b. 2, « then the hosts went and set up outside Tara in the plain »]. *Seachtair* .i. *don taobh amuigh* O'Cl. *seachtair* « by, past, » O'Don. Gr. 269.

7. *Reclesa* acc. pl. of *recles*, borrowed from *reclusum* idem quod *reclusorium* « reclusi cella, » Ducange.

11. *Oenmóg* tra *nammá is*ed *robui ocmárt*ain. 7 *bahe márt*ain *dognid umaloit doside. imghait aiallac*rand *de* 7 *imnige achos* 7 *imchumaid bid fris ciarbo tig*erna *he. Ba hinísel din* 7 *bacainuairrech* 7 *bahainmnetach immachommiledaib cotabratis cádus* 7 *onóir do.* 7 *nitaiscead ní diathuarustul.* acht *adæthin bid* 7 *etaig.* acht *dob*ered *dobochtaib* 7 *aidelcnech*aib *de* con*atomnide badmílid.* acht *badmanach.*

12. *INaraile lathe din inamsir gemrid rofuair domart*ain *ocimdecht imalle rechommil*ethaib *dorala bocht nocht dó ic díucaire indor*us *nacat*rach *ambianensium. Rothuic* immurro *márt*ain. *uair ropolan he dorath dé.* con*id dó rochoimet dia inbocht dia étiud. Dorat ia*rum *incloidem triasinmb*rat *roboi imbe.* 7 *rothidnaic aleth donbocht. uair nibui araill aige doberad do. INlucht babæth* immurro *nofáitbitis imbe uair 'ba docraid aecosc illeth abroitt. in f*oir*end* tra *ropo chundla bagalar leoside nach doib fén dorala amlaidsin inbocht d'etiud. ISindaidche arcind it*con*nairc mart*ain *incoimdid ísu c*rist *colleith abroitsi*um *imme.* 7 *is*ed *roraid ria angliu. Martinus adhuc catacumin*us *hac mé contexit* (.i. *martain exarcistid is he dorat damsa indiu innetachsa*). *Robaitsed din iarsin martain focetoir* acht *niro leic amiltnidecht uad.*

13. *INaraile fect*us *tancat*ar *barbardhu doindrud fr*anc. *Dothinoil iarsin iulian cessar amíledu* 7 *amúntir.* 7 *dorat múine* 7 *ascada dace*ch*æn díb coto*racht *comárt*ain *ardáig cathaigthe fr*i*barbardu.'is*ed *atbert m*ártain *frisinrig. duitsiu romíltnigesa* cus*indíu. dodia* immurro *míltnigfet osund immach.* 7 *tabair* tra *t'as*cada *doneoch míltnigfes deit. d*ixit *h*autem *rex nif*orcra*bud léce domiltnidecht uait.* acht *ar omun in catha immárach. Uair at*be*resiu sin ol m*ártain *regutsa immarach cenarm e*tir *nacathaib* 7 *nomdídnife incoimdiu ísu c*rist. *Rocoimetad iarsin he lasin* (60[a]) *rig* cu*rachomail*led *inní rogell do. Rofoidset* tra *nabarbárdhu iarnabarach techta uadib diatab*airt *fén* 7 *cech*æ*in* (no *cechneich*) *bud leo do iulián cesair arsíth fr*iu. *Cia tra diarbó anfollus* cum*bad f*or *m*ártain *dogneth dia inmírbuilsin. arnaroelnitís* [8] *roisc innóib obásaib nan*[*d*]*óine necraibdech inafiad*naise.

14. F*orácaib iarsin mártain amíltnidecht talm*anda 7 *dochuaid cohelá*ir *eps*cop *pictauæ* com*búi ré fota acca. Ropáil doeláir coragab*ad *m*ártain *grada deochain. Rofrithbruid* (.i. *ro ob*ust*air*) immurro *m*artain *nagradasin*

lowly deeds for him, such as pulling off his sandals and washing his feet, and preparing food for him, though he, Martin, was the lord. Humble was he, and gentle and patient with his fellow-soldiers, so that they gave respect and honour unto him; and he reserved nothing of his pay except a sufficiency of food and raiment, but used to give to the poor and the needy of God : so that he was not deemed a soldier but a monk.

12. On a certain day, then, in a very cold winter, as Martin was marching with his comrades, a poor naked man met him, crying out in the gate of the city of the Ambianenses. But Martin understood (for he was full of God's grace) that for him God had kept the poor man to be clad. So he passed his sword through the mantle that was round him and thereof he gave the moiety to the poor man, for naught else had he that could be given. The foolish folk, however, mocked at Martin, for unseemly was his appearance in only half of his mantle : and they who were sager were grieved that it not fallen to themselves to clothe the poor man in that wise. On the next night Martin beheld the Lord Jesus Christ with half his mantle around Him, and He said this to His Angels : « Martin the exorcist, he it is that gave me today this raiment. » Then Martin was forthwith baptized; but he did not give up military service.

13. Meanwhile barbarians came to harry France. Then Julianus Caesar gathered his soldiers and his retainers, and gave treasures and gifts to each of them, until he came to Martin, because of fighting against barbarians. This is what Martin said to the King : « Thee have I served as a soldier down to this day, but God will I serve henceforward. So bestow thy gifts on some one who will serve thee. » The king replied : « Not for religion dost thou draw back from service, but for fear of the battle tomorrow. » « Since thou sayest that, » quoth Martin, « I will go tomorrow without arms between the hosts, and the Lord Jesus Christ will protect me. » Then he was kept in hold by the king that he might fulfil what he had promised. But on the morrow the barbarians sent envoys and surrendered themselves and every one (or every thing) they had to Julianus Caesar that they might have peace. Unto whom then was it unclear that God wrought this marvel for Martin's sake, so that the eyes of the Saint might not be defiled [8] by the deaths of the impious men before him ?

14. Thereafter Martin left his earthly service, and went to Hilary Bishop of Poitou, and abode a long time with him. Hilary was fain that Martin should take deacon's orders. But for lowliness Martin refused

8. *Elnitis*, 3*d* pl. secondary present *passive* (Beitr. VII, 61) of *elnim*. *aellned* « maculare, » Z. 485.

arinísle. Róforcongair elair fair combad *exarchistid. Ni roob din mártain ingradsin arnafacistea combad deroil laiss.*

15. *Nirbafota iarsin curaforchanad* mártain *ifís condigsed dforcetul athusnigti robatar hiṅgentlidecht. Rocomarleged iarum do del*ud acht *cotised doridise. Dochuaid tra foras*et con*ustarla do díb lat*rand*aib. Rotriall indaralatrand abéim óthuaig. rothairmisc inlatrand aile. aráide rocúibrigthea alama* mártain *iarnachúl* 7 *doratad indaralat*rand *dia lommrad. rosruc leis culloc ṅderrit. coriarfaid dó cia halt duine thú. atbert* mártain *cristaide olse misse. roiarfaid inlat*rand *indatómnach. dixit* mártain. *Nirabusa riam tan bám[?]luga m'imecla. uair rofetar cofort*achtaigend *dia dáce*ch*æn bís icumgi* 7 *itréblait.* 7 *ismo comor gallragim detsiu fén. uair isa[t]nemannac*[9] *[?] othrocaire dé. ropritchastar* mártain *bréthir ṅdé dó annsin* 7 *rochreit iarum* combacraibdech *inlatrand iarsin.*

16. *Dochuaid iarsin* mártain *forasét cotárfaid demun dó indeilb duine* 7 *atbert fris. Cipe leth dechais am*ártain no *ciped ní dogné bid adbartnaigthech demon duit. ISe frecc*ra *tuc mártain fair. dominus mihi adiutor [est :] non timebo quid faciat mihi homo*[a] *dei est. INcoimdid isfortachtaigtheoir damsa dogrés ol* mártain *conid airesin nach fil (u)amun neich form.[O]rachuala* immurro *diabul iarsin bria*thra *nafirinde rothinastar focétoir* 7 *dochuaid arnemthní.*

17. *Tuc martain iarsin am*áthair *agentlidecht. Forémdid* immurro *aathair.*

18. *Dochuaid mártain iarsin cosinindsi dianid ainm gallinaria.* [10] *doromailt annsin et*ir *nalubid árchena indathaba.* [11] acht *uair rosairig mártain inmbríg nemnig roguid incoimdid cura*hiccad *focétoir.*

19. *Rosuidig iarsin manistir dó.* 7 *nirfota oeláir. Ronaccomail eláir do* mártain *araile sechtarétsid diaforcetul* 7 *diafóglaimm abés. Robenad insechtaretsid ocrithgal*ar com*bamarb. intansin bói* mártain *friamainist*ir *anechtair. intan tanic diaecl*ais *fofuair insechtaretsid marb frire tredenais. Tarlaic* mártain *déra iar*um 7 *roguid incoimdid. atracht focétoir inmarb abás* 7 *ro-*

a. Hebr. XIII, 6.

those orders. Hilary ordered him to become an exorcist. Martin refused not this grade lest it should seem that he thought it insignificant.

15. Not long after that, Martin was enjoined in a vision to go and teach his parents who were (still) in heathenism. Hewas allowed to depart provided that he would return. So he went on his way till he met two robbers. One of the robbers was going to strike him with an axe, but the other robber forbade him. However, Martin's hands were tied behind his back, and one of the robbers was set to strip him. The robber took him to a secret place, and asked him « What manner of man art thou ? » Said Martin « I am a Christian. » The robber asked « Art thou afraid ? » Said Martin « Never before was my fear less, for I know that God helps every one who is in anguish and tribulation; and it is greatly more that I grieve for thee thyself, for thou hast no share (?)[9] in God's mercy. » Then Martin preached the word of God to him, and he believed, and afterwards that robber was a pious man.

16. Thereafter Martin went on his way and the Devil appeared to him in human form and said to him : « Whithersoever thou shalt go, O Martin, or whatsoever thing thou shalt do, the Devil will be adverse to thee. » This is the answer that Martin gave him : « *Dominus*, etc., the Lord is my helper always, » says Martin, « and therefore have I no fear of anyone. » When the Devil heard the words of truth then he vanished forthwith and went into nothingness.

17. Thereafter Martin brought his mother out of heathenism. But he could not (convert) his father.

18. Thereafter went Martin to the island named Gallinaria[10]. There he ate amongst other herbs the hellebore[11]. But when Martin perceived the poisonous power (of it), he besought the Lord and was forthwith healed.

19. After that Martin set up his monastery, and he was not far from Hilary. And Hilary joined to Martin a certain catechumen [lit. « outside-hearer »] to be taught and to learn his discipline. The catechumen was stricken with ague and died. Martin was at that time away from his monastery. When he came to his church he found the catechumen dead for the space of three days. Then Martin shed tears and besought the Lord. The corpse arose forthwith from death, and was baptized, and declared that he had been borne into hell and up to the JUDGE's throne,

9. *Nemannac*, The Ms. or more probably the facsimile is wrong here. Read *nemrannach*

10. Gallmaria in the facsimile. Gallinaria is an islet in the Tyrrhene sea. Sozomen, cited by Hornius 468, calls it Γαλληνάρια.

11. *Athaba*, Cormac's *athabae*.

baitsed 7 *roindis corucad aniffernd* 7 *corigsuide inbrithemon.* 7 *rochuala nahaingliu icarad frisinmbrithemain. iséso intí aranguid* mártain. *dixit júdex. lécid iarum comártain he.*

20. *Tan aile do* mártain *ocimdhécht cocuala ualla troma occáined araile mogad fir airmitnig roforbai abethaid ógasti*[12]. *Teit* mártain cus*inmarbsin.* 7 *rothoduisc abás triaetarguide inchoimded.*

21. *Odorat* mártain *ní ifertaib* 7 *innadamraib. rocomécnig[ed]som onphopul dogabail epscopoti torindsi. Doratad gráda fair iarsin. Atbertís* immurro *nahepscuip ecraibdecha conarpersu dingbala donepscopoti hé. uair badochraid ógnuis* 7 *badodelbda ótrilis. Rofáitbe* immurro *inpopul cunnail dásacht nafoirnise. corohórdned* mártain *inepscopoti iarsin.* 7 *nirosfácaib aéirdergud*[13] *manaig inaepscopoti. arbahumal inísel ochride.*

22. *Uair narfulaing tortromad*[14] *nandóine ocathigid chucai isincatraig armedón. rosuidig manistir dá míle ceimend onchatraig. Sruth ligir dondaratæb di. carrac mór donleth aile* 7 *enchonair ínnte. lxxx. manach bahe alín. nibíd nach díles icneoch díb. nirbodilmain doneoch díb creicc* no *cennach dodénam. infoirend basóo ic scribend. inlucht basine icaurnaigthi uair nibói dán aile innte* acht *legend* 7 *scribeand nammá.* 7 *isuathad nech díb téged asarecles.* acht *mád doneclais. immalle* tra *dathómlitís apróind. nísibed nech díb fín* acht *intí nobid isérg. sochaide díb nohédithe ochilic. INtan ticed* mártain *asamanistir doncatraig nobristís nadémna* (leg. *na démnaig?*) *acúibrige* 7 *nostrialltís foluamain isinér foruaman* mártain.

23. *Bui din hi* (60*b*) *comfocus do* mártain *loc itégtis doine doernaigthe amal bid martír amra nobeth inasuide. uair boi altoir foanmaimm martírech and. Nofhiarfaiged* mártain *ainmm* 7 *aimser achesta inmartír hísin.* 7 *nifuair. óenis* mártain *isinlucsin corófaillsigead dia dó cid boi and. Atconnairc* mártain *intansin foscud salach dorcha diachlíi. corfiarfaid dó aainm* 7 *aairil-*

and that he heard the angels saying to the JUDGE : « This is he for whom Martin prayed. » Said the JUDGE : « Then leave ye him to Martin. »

20. At another time as Martin was journeying he heard heavy wailings, lamenting a certain slave of a respectable man, which (slave) had ended his life with a halter [12]. Martin went to that corpse and awoke it from death, through his intercession with the Lord.

21. When Martin had done * somewhat in miracles and marvels he was compelled by the people to take the bishopric of Tours. Orders were then conferred upon him. The impious bishops, however, kept saying that he was not a person worthy of the bishopric, for he was unsightly in face and ugly in hair. But the wise folk mocked at the madness of this crew, so Martin was ordained in the bishopric thereafter; and as a bishop he relinquished not his monk's way of life [13], for he was humble and lowly of heart.

22. Since he could not endure the oppression [14] of the people visiting him in the middle of the city, he established a monastery two thousand paces from the city. The river Loire on one side of it, a great crag on the other, and one path only (leading) into it. Eighty monks were his number : none of them had anything of his own : none of them was free to make sale or purchase : the juniors (were employed) in writing, the elders in prayer; for no other art was (practised) therein save only reading and writing; and rarely used any of them to go out of his cell except to the church. They used to eat their dinner together. None of them drank wine, save he who was sick. Many of them were clad in cloth of camel's hair. When Martin used to go out of his monastery to the city, the demons (leg. demoniacs ?) would break their bonds and go fluttering into the air for dread of Martin.

23. Now in Martin's neighbourhood was a place whither people used to go as if a wonderful martyr was (there) seated. For an altar under a martyr's name was there. Martin sought the name of this martyr and the time of his suffering, and found not. Martin fasted in that place until God revealed to him who was there. Then Martin perceived a shadow foul and dark on his left, and he asked him his name and his deserts.

12. *Gasti* better *gosti : ho goistiu* (gl. suspendio), *ingoistigther* (gl. inlaqueari), Z. 877.
*. Lit. given.
13. *Éirdergud* = *airdérgud* « propositum. » Z. 465.
14. *Tortromad*, better *tortrommad* (*do-for-trommad*) : *iprecept narrun diade doib et inna-neb-thortrommad do- chuingid neich cuccu* (gl. in sapientia ambulate) « in preaching the divine mysteries to them and in not oppressing them by requiring aught from them, » Z. 1030.

*l*iud. *Lat*r*and mé olse* 7 *f*or*mod*ro*chairill*iud *romarb*ad *mé*. con*id am*laid*sin rodíchuired inchomrorcainsin tria mártain.*

24. *Diambói m*ártain *f*or*asé*t *iarsin it*con*nairc corp araile gentlide no*b*ertha co*for*bannach* [15] *dia ádnocul. sloig mora immalle f*ris. *línanarta gela taris* 7 *goeth ocanimluad. Doig* immurro *la mártain* cu*mad ídalad*rad *dognethea ann. Tuarcaib m*ártain *airrdhe croiche* crist *inaagaid corofhast iat isinlucsin. Orathuic* tra *corba corp dia adnocul tuc airrde na* croi*che doridisi.* 7 *roimdigset focétoir.* com*bafoll*us *com*us *cúibrig* 7 *tuaslacthi ocmártain indsin.*

25. *Crand gíuis noadratís nagente.* 7 *ropáil dom*ártain *athescad.* acht *nirolecset nagente dó. At*b*ert óen díb tescfamítne fén inc*rand*sa* 7 *tairsiu foi. Ropatol do m*ártain *sin. roc*umb*riged* tra *m*ártain *isinluc imbademin leo inc*rand *dothuitím. rothescsat nagenti inc*rand *cofailte. itconnairc* * *m*ártain *incrand octuitimm fair tuarcaib airrdhe na crochi coimdeta inaagaid. corsrained iarsin inc*rand *tarais f*or*snagéntib corosmarb sochaide dib* 7 *rochreidset and sin sochaide donagentib doc*rist 7 *dom*ártain tri*asinfirtsin.*

26. *Fecht aile din do m*ártain *icloscud ídaltige.* 7 *ruc ingæth inlassar* cu*sintech comfo*cus. *Signis m*artain *airrde nacrochi inagaid nalasrach* cu*rasoad inlassar ia*rum *inagaid nagáithe ciarbam*achtnad.

27. *Ropáil do m*ártain *cor darcend araile tempail moir amboi ídalad*rad. acht *nirolécset nagénti dó. Dodechutar dá aingel fónarmgais*ced [16] *corustaifniset nagenti.* 7 *corlaud darcend intempul ia*rum.

28. *Dodechaid m*ártain *iarsin dothóruma ingine ánbr*achtaige [17] *nácumcad cor dochois* no *do láim di.* 7 *dorat aláim* [leg. *ola*] *coisecartha inagin corosíc focétóir.*

*. Leg. otchonnairc

« I am a robber » said he, « and for my evil deserts I was killed. » And thus was that error removed through Martin.

24. When Martin was on his road thereafter he beheld a certain heathen corpse borne with evil rites [15] to its grave. Great crowds were with it and over it white linen sheets with the wind disturbing them. So he thought it was idolworship that was being performed there [a]. And Martin raised against it the sign of the Cross and detained them in that place. But when he understood that it was a corpse (going) to its grave, he gave the sign of the Cross again and they went on at once. Wherefore it was manifest that Martin had power of binding and loosing.

25. There was a pinetree which the heathen used to worship, and Martin desired to cut it down. But the heathen would not let him. Said one of them : « We ourselves will cut down this tree if thou wilt come under it. » Martin consented thereto. So Martin was bound in the place in which they were sure the tree would fall, and the heathen cut down the tree with gladness. When Martin saw the tree falling upon him he raised the sign of the Lord's Cross against it, and then the tree was hurled back over him on the heathen, and it killed many of them, and many of the heathen then believed in Christ and in Martin through that miracle.

26. At another time Martin was burning an idol-temple and the wind carried the flame to the neighbouring house. Martin signed the symbol of the Cross against the flame, and the flame was turned back against the wind though it was a marvel.

27. Martin desired to overthrow a certain great temple wherein was idolworship. But the heathen allowed him not. Two Angels with shields and spears [16] came, and they hunted the heathen, and then the temple was overthrown.

28. Then Martin went to attend a consumptive [17] girl who could not stretch forth foot or hand. And he put consecrated oil into her mouth and healed her straightway.

15. *Co-forbannach* an adverb derived from *forbann* « bad or false law, » O'Don. Supp. to O'Reilly, pl. *forbanda*, Z. 875. The root is *bhadh* or *bhandh*, Curtius *Grundzüge*, N° 326.

a. Sulpicius Severus, IX, explains the cause of the Saint's mistake : « quia esset haec Gallorum rusticis consuetudo, simulacra daemonum candido tecta velamine, misera per agros suos circumferre dementia. » Hornius here reminds us of the *ambarvalia*. Gibbon's note (*Decline and Fall*, c. 28) is characteristic : — « The saint once mistook (as Don Quixote might have done) an harmless funeral for an idolatrous procession, and imprudently committed a miracle. »

16. *Armgaisced*. My rendering is conjectural : *arm* is = Lat. *arma*, and *gaisced* is sometimes used to denote weapons.

17. *Anbrachtaige* gen. sg. f. of *anbrachtach*, the opposite of *brachtach* 'fat' (*curadmir ferba brachtchi*, LU. 109*a*) see Corm. Tr. p. 6, s. v. *anfobracht*.

29. *Araile fer. de*tra*di*us *aainm. notechtad mogaid lán do demnaib. i*sed *roraid de*tra*di*us *fria* má*r*tain. *creitfetsa 'do*cri*st madanindarbasu nademna ommogaidsi. Dochuaid má*rtain *immalle fris. 7 roindarb nadémna onmogaid 7 rocreit de*tra*di*us *fo*cé*toir do*cri*st.*

30. *Fecht aile do*má*r*tain *ic imdecht* con*acca demun ngra*na *anindliss araile fir maith. f*orcon*gair fair* con*digs*ed *asinlucsin. i*sed *tra dochoid isincoic. noithead intróg hísin 7 nóath*cu*mad ce*ch*ǽn ticed chucca. dorat má*rtain immurro *améra inagin. 7 i*sed *at*be*red fris. matechta* cu*machta tesc namérasa. roimgaib* tra *demun méra má*rtain *am*al *bid iarnn* derg *no*ber*thá ina*cra*es. Roescomla demun ia*rum tri*athe*pre*sin abrónd. 7 rosléic nafollechta salcha.*

31. *Araile tan rogab* crith *7 uamun mor inca*traig *amboi má*rtain. *arisé scél rosílad fonca*traig. *na barbárdhu dothidecht diahinnrud. f*orcon*gart má*rtain *duine dénnach bói isinca*traig *dotha*bairt *chuige. coriarfaid de cid diambói inscél. at*bert *induine f*ris .x [vi] *demones uenerunt n*unc *in ciuitatem. isiat doronsat indoilbedsa dáig* con*dechtasu asinca*traig. *conid am*laid*sin rosærad inchathair.*

32. *Araile tan do*má*r*tain *corocréchtnaiged comor. tainic aingel isindaidche coroglan achré*chta *7 nosim*bir *ongain slanaide fair* com*bahogslán iarnabarach am*al *nabud créchtnaigthi riam.*

33. *Fect and do*má*r*tain *inarecles tæt demun chuci 7 ad*arcc *lán do fuil inaláim. 7 i*sed *at*be*red. cáitt itá don*ert *am*á*r*tain. *uair rotmarb*usa *innossa oen dotm*ú*ntir. Dorogart m*á*r*tain *amúinntir coriarfaid díb cia romilled on guasachtsa. at*ber*tís nirbanech donamanchuib.* acht *araile fer tírtha dochuaid fóncaillid f*orcend ch*onnaid. cotarut dam robói fónféidm aadairc inabléin* conus*marb fo*cé*toir.*

34. *Fecht aile do*má*r*tain *inarecles tæt demun chuci* con*dessid* (61*a*) *inafailsium. dellrad dermair remi. sollsi adbul imbesium fén ose sol*usta *taitnemach etach rigda imbe. mínd rig foracend. ialla*cra*nda orda imbe. at*bert *iarsin cid chunntab*air*taige amartain. ismessi cri*st *dodechaid* cus*natalm*an*daib. 7 ropáil dam infoillsiug*ud *duitse fortús. At*bert *m*artain. *nichretimsea cr*ist *dothidecht.* acht *isindcilb 7 isinecosc inrochesair. Orachuala diabul nabri*athra*sin rothin fo*cé*toir am*al *diaid corolín in recles obréntaid. Atchíd* tra *m*á*r*tain*

29. A certain man named Tetradius had a slave full of demons. Tetradius said this to Martin : « I will believe in Christ if thou expellest the demons from my slave. » Martin went along with him, and expelled the demons from the slave, and Tetradius believed in Christ forthwith.

30. At another time as Martin was walking he saw a hideous demon in the hall of a certain *prud'homme* and ordered him to come out of that place. So he entered into the cook and the miserable man was biting and mangling every one who came to him. Martin, however, put his fingers into his mouth and said this to him : « If thou hast power (to do so), lacerate these fingers. » So the demon shrunk from Martin's fingers as if redhot iron had been put into his maw ; and then the demon escaped through the flux of his (the cook's) belly and left the foul traces.

31. At another time trembling and great fear seized the city wherein Martin was dwelling. For these were the tidings that were sown throughout the city, that the barbarians were coming to harry it. Martin ordered a demoniac who was in the city to be brought to him, and he asked him whence were the tidings. Said the man to him : « Sixteen demons have just come *in civitatem :* it is they that have made this figment, in order that thou mayst go out of the city. » And in that wise the city was freed (from alarm).

32. At another time when Martin was sore wounded there came an angel in the night and cleansed his wounds, and applied a healing unguent to him ; so that he was quite whole on the morrow as if he had not been previously wounded.

33. Once upon a time as Martin was in his cell, there came to him a demon with a horn full of blood in his hand, and this is what he was saying : « Where is thy might, O Martin, for now I have killed one of thy family ? » Martin summoned his family, and asked them who had been hurt by this peril ? They said it was not any of the monks, but a certain dryingman who was going through the wood after fuel, and an ox which was under the yoke drove its horn into his groin and killed him at once.

34. At another time as Martin was in his cell a demon came to him and sat down near him. A great radiance was before the demon : a vast light around himself and he was brilliant and shining : royal raiment was upon him : a king's diadem on his head : golden sandals had he. Then he said « Why doubtest thou, Martin ? I am Christ who have come to the earth, and I desired that the manifestation should be to thee the first of all. » Said Martin « I do not believe that Christ will come save in the shape and appearance in which he suffered. » When the devil

*inahaingliu icimacallaim inafhiad*naise. *Diab*ul immurro *cipe deilb itísad com*ártain *cid inafolaid díles.* no *araile fuath tarmchruta atcítea om*ártain *he. Nochluintís din nab*rathre *esium* 7 *diab*ul *icaaithisiu*gud *m*ártain *onach cúmcad araill dó.*

35. *Araile fer cr*istaide .i. *euanti*us [*a*]*ainmside. ronbenad onc*rithgalur. 7 *dorogart m*ártain *chuci. Baslán infersin resíu tised m*ártain *coleth* con*aire chuci. Docuaid inafrithṡét m*ártain con*asruc laiss diathig. ISannsin roben innathir gilla dom*úntir *indfir*cétna con*derna att dícend diachurp*[18]. *tucad focétoir com*ártain. 7 *doratsom améra imoncrecht corofaisc. tanic sruth doneim* 7 *dofuil asincrecht. at*racht *ingilla focétoir* 7 *sé ógslan.* 7 *rosubachsat nahuli inmírbuilsin.* 7 *at*bertsat *naboi fónim nech* co*niced indṡam*ail *m*ártain *ifertaib* 7 *immírbulib* 7 *inadam*raib.

36. *Fecht do m*ártain *icimdecht dodechaid imad dermair nangenti inafrithṡét. Tanic araile bannscál* 7 *am*ac *marb le com*ártain. 7 *roguid intí martain corotho*duscad *incoimdiu am*ac *di. rofill m*ártain *aglúni annsin* 7 *dosgni slechtain* 7 *crosfigill*[19]. 7 *roguid incoimdid* con*duthr*acht. *At*racht *inmac abás focétoir.* 7 *rocretset nagenti doc*rist.

37. *Fecht aile do m*artain *ocimdecht. dodech*aid *bó dasachtach inaagaid.* 7 *for*acaib *abú* 7 *nosfeochraiged friadáinib. itchonnairc m*ártain *demon for*adrúimm. 7 *at*bert *fri*ademon *for*assaig *onanmanna nemurchoitech. for*assaig *demon focétoir labr*éthir *mártain.* 7 *bacennais inbó.*

38. *Cessair galar ticed ce*cha *bli*adna *itír seno*[*n*]*icca. roguidset aittrebthaide intíre f*urtacht *o m*ártain. *roguid m*ártain *incoimdid for*ru. 7 *rosærtha ontedmmaim nacessari. tri*asin fich*it bli*adan *tra boi m*artain *inabethaid*

heard these words, he straightway vanished like smoke and filled the cell with stench. Then Martin saw the angels conversing in his presence *. As to the Devil, whatever might be the form in which he would come to Martin, whether in his proper garb (?), or some other shape of transformation, he was seen by Martin. The brethren then used to hear him, and the Devil reproaching Martin since he could do nothing else to him **.

35. A certain Christian man, Evantius by name, was stricken by the ague and he summoned Martin to him. That man became well before Martin had gone half the way to him [and he met Martin on the road.] Martin went back with him and he (Evantius) took him with him to his house. Then the serpent wounded a gillie of the same man's family and caused a sudden [18] (?) swelling of his body. He was at once brought to Martin, and Martin put his fingers round the wound and compressed it, and a stream of venom and blood came out of the wound. The boy arose straightway and was whole. And all rejoiced at that marvel, and all said that there was no one under heaven who had power like Martin in miracles and in marvels and in wonders †.

36. Once as Martin was journeying there came in the contrary way a vast crowd of the heathen. Then a certain woman, with her dead son, came to Martin and besought him that the Lord would raise her son from death. Martin bent his knees then, and made genuflection and cross-vigil [19], and besought the Lord with right good will. The boy arose at once from death, and the heathen believed in Christ.

37. Another time, as Martin was journeying, a mad cow came towards him : she had left her herd ††, and was enraged against human beings. Martin saw a demon on her back, and he said to the demon : « Dismount (?) from the harmless beast. » The demon dismounted (?) forthwith at Martin's word, and the cow was gentle (again) †*.

38. A plague of hail used to come every year into the country of the Senones. The inhabitants of that country asked help from Martin. And so Martin besought the Lord for them, and they were freed from the pest of the hail. During the score of years that Martin lived (after that) the hail

* Sulp. Sev. XXV. Compare the story of S. Moling and the Devil, Goidel.[2] 180.

** Sulp. Sev. XXIV.

18. *Att dicend* : I compare doubtfully the common adverb *dichennaib* « continuo, ex tempore. » The disease *att dichinn* occurs also in the St Gall incantation, Gr. C.[2] 949 ; and in the *Revue celtique*, II, 197, for *corfasat dicenn*, we should, I suspect, read *corfas at dicenn* « so that a sudden (?) swelling grew. »

†. Dial. II, c. 3.

19. *Cross-figill.* O'Clery explains this by « prayer or vigil which one makes on his knees with his arms stretched out in a cross. »

††. Lit. cows.

†* Dial. II, 9.

níthanic incessair. IArnéc tra mártain *focétoir tanic incessair. foll*us *tra assin cocáined indoman dobás* mártain *am*al *nofailtniged diabethaid.*

39. *Araile daine batar inguasacht mor f*ormuir *thorrén. uair runguidset* mártain *rosartha focétoir dianimbádud.*

40. *Bahe mét indratha dorat dia f*ormártain *cipé nobeth itréblait diatáidled innúir* no *innáin f*orsalaiged mártain *nohíctha focétoir. Cipe nobeth inguasacht domuir* no *tír.* acht *corochuimniged m*ártain *nof*urtacht*aigthea coluath. Cipe démnach asamér* no *asabrága imatab*arthea *broderni diaétach nohíctha cosolam* [20].

41. *Fecht do m*artain *inarecles at*con*naircc dádemon f*orsin *carraic osinmanistir* 7 *is*ed *atbertíss eibisa tebricio* [21]. *marbuded atb*ertís. *dena calma abricio. dena calma abricio. n*ert *maith abricio doimmd*ergud mártain. *Dodech*aid *bricio cenfuirech com*ártain 7 *roscéid míle athise fair. Nirocumscaiged* immurro mártain *desin* acht *is*ed *atb*eread. *Arrofodamar ísu intí íudas diab*rath. *cid din arnachfódemaindsa bricio domathisiug*ud. *Rogní* tra *bricio athrige* 7 *roslecht fochossaib m*ártain 7 *dorat m*ártain *dilgud dó.*

42. *Ar itimmda f*erta 7 *mirbuile m*ártain *islor bec díb ardesmb*irecht *arnicoemn*ustar *anais*nes *uli.* acht *minetised dia fessin* no *aingel dé donim dianindisse. uair abetha inmedonach* 7 *aairb*ert *bith cechlathi* 7 *amenma indfeithmech dogrés india. aabstanait* 7 *amesraigetu* 7 *amorsæth*ar *hinóinib* (7) *inernaigthib. nisfil nech* con*icfad anáis*nes. *arnisechmall*ad *nach nuair* no *n*ach *momint aimsire cenernaigthe* no *cenléigend. Bahe mét aúmla* con*niged cossa nanóigead* 7 *cotabrad us*ce *daralámu.* 7 *nisuided aninad cúmd*acht*a. am*al *tsuidit* [22] *araile hicathairib cumdachtaib.*

43. *Mor inmaith corbacendais do m*artain *obriathraib .c.* (61*b*) 7 *bacunnail*

came not. Immediately after Martin's death the hail came. So it is manifest that the world bewailed Martin's death even as it had rejoiced in his life *.

39. Certain persons were in great peril on the Tyrrhene sea. When they invoked Martin they were forthwith saved from drowning.

40. Such was the amount of grace that God bestowed on Martin, that were any one in tribulation, if he touched the mould or the rushes whereon Martin had spat, he was healed forthwith. Were anyone in danger of sea or land, if only he remembered Martin he was helped quickly. Were anyone demoniacally possessed in his finger or his neck, if a hair of his (Martin's) raiment was put round it he was healed rapidly [20].

41. Once as Martin was in his cell he saw two demons on the crag over the monastery, and this is what they were saying. *Eia te Bricio, Eia te Bricio* [21] *!* that is to say « Do boldly, O Bricio ! good courage, O Bricio, to shame Martin ! » Bricio went without delay to Martin, and vomited a thousand reproaches against him **. Martin, however, was not moved thereby, but he said this : « Since Jesus suffered Judas to betray him, why should not I suffer Bricio to reproach me ? » Then Bricio repented, and knelt at Martin's feet, and Martin forgave him.

42. Since the miracles and marvels of Martin are numerous, a little of them is enough by way of example, for it would not be possible to declare them all, unless God Himself, or an angel of God, should come from heaven to relate them. For Martin's inner life, and his use of every day, and his mind continually contemplating God, his abstinence and his moderation, and his great labour in fastings and in prayers, there is no one who could declare them, for not an hour or (rather) not a moment of time used he to pass without prayer or reading. So great was his lowliness that he used to wash the feet of the guests and pour water over their hands, and he used not to sit in a canopied place as some sit [22] in canopied thrones.

43. Great the good that Martin was gentle in word, and wise in con-

*. Dial. III, 7.

20.. The text here seems incomplete; but the sense must be something like what I have given.

21. The mysterious *eibisa* of the ms. is nothing but the Latin interjection *eia* into which the ignorant scribe has inserted the adverb *bis*, originally, no doubt, a gloss to indicate repetition.

**. « Evomuit in Martinum mille convicia. » Sulp. Sev. Dial. II. 20.

22. *Amal tsuidit* : cf. *cumal tsenorba* O'Dav. 67, s. v. *coitechta*. Here *t* is inserted between the liquid and infected *s* (= *h*), just as in the Nhg. *deren-t-halben*, *dessen-t-halben*.

oimacallaim .c. [23] 7 *baherlam ictuaslucad cest. Ocus bahingnadsin induine narlég littri nolégend inaóitid.* con*id arnamírbulib sin din* 7 *armírbulib immda aileib nadetumar dosbeir intecnaid intestusa for mártain conepert. Ouere beatus uir in quo dolus non fuit. neminem iudicans. neminem dampnans*. nulli malum pro malo reddens et ** cum esset summus sacerdos impune etiam ab infimis* (.i. *baderoil*) *clericis ledebatur ***; nec propter id eos a locis suis* (vel *loco suo*) *mouebat *.*

Nemo enim [*illum*] *uidit unquam iratum necque commotum. Nemo m*[*o*]*erentem. Nemo ridentem**. unus idemque semper, celestem quodammodo uultu letitiam præferens, extra naturam hominis uidebatur* .i. *Bahænsom* 7 *bahinund dogrés cotaitned infailte némda* .i. *rath dé foragnúis sechtaraicniud duine.* 7 *ise a mét ón* con*atômnithea etir combaduine é. for mét aratha* 7 *aairmiten.*

44. *Atatt athassi intii noem* mártain *isnatalmandaib conglóir cofertaib comírbulib* con*adamraib. Aanimm* immurro *taitnid isincatraig nemdai inter ceteros fideles dei inter sidera. cosollsi gréne conetrochta aingel* 7 *archaingel inchoimded conert apstal* 7 *descipul ísu crist mic dé bii. ifailte suthain ifiadnaise nanoemtrinóti. athar* 7 *mic* 7 *spirta noem.*

45. *Ailim tróc*aire *inchoimded triaimpide næm martain. corisam uli infáilte sin.* 7 *corosaittrebam. in sæcula sæculorum. amen. amen.*

*. condemnans *Horn.* 494.
**. tantam quippe adversum omnes injurias patientiam adsumpserat, ut cum etc. *Horn.*
***. laederetur *Horn.* — *. aut loco unquam amoverit, *Horn.* — **. Facs. redentem.

---

verse [23], and ready in solving questions. And that was a wonder for one who had not read letters or scripture in his youth. Wherefore of those marvels, and of many other marvels which we know not, the Sage bears this testimony concerning Martin and said : *O vere beatus*, etc., i.e. he was one and the same always, so that the heavenly bliss, to wit, God's grace, shone upon his face supernaturally, and so great was this that it could nowise be supposed that he was a human being, because of the greatness of his grace and his dignity.

44. The relics of this holy Martin are on earth, with glory, with miracles, with marvels, with wonders. But his soul is shining in the heavenly City *inter ceteros fideles Dei*, *inter sidera,* with light of sun, with the splendour of the angels and archangels of the Lord, with the might of the apostles and disciples of Jesus Christ the Son of living God, in bliss eternal, in presence of the holy Trinity, Father and Son and Holy Ghost.

45. I beseech the Lord's mercy, through Saint Martin's intercession. May we all reach that bliss and may we dwel therein in saecula saeculorum ! Amen. Amen.

23. I do not know what the abbreviation « .c. » here represents.

MÉLANGES.

LES ACCUSATIFS GAULOIS EN *-AS*.

A M. d'Arbois de Jubainville revient le mérite d'avoir réuni des formes gauloises qu'il a tirées d'écrivains latins de diverses époques et de diverses nationalités (*Rev. Celt.*, I, p. 320 et suiv.). Ces textes ont d'autant plus d'intérêt qu'ils confirment des résultats obtenus d'autre part, mais dont il eût été prématuré de tirer des conséquences et des conclusions : on eût pu s'égarer dans ce chemin. Aussi me suis-je gardé d'introduire soit dans les *Beitræge* soit dans la nouvelle édition de la *Grammatica Celtica* des formes plus anciennes en *-as* que nous a conservées un écrivain latin, connaisseur en gaulois s'il en fût, Jules César lui-même. Dès le jour où j'avais réussi à analyser la déclinaison de l'ancien irlandais, je n'avais pourtant aucun doute que ces exemples ne nous fournissent, non des formes grécisées comme on l'a cru jusqu'ici, mais des formes gauloises régulières. Peut-être cependant les prononçait-on brèves, comme elles le sont sans conteste dans Lucain, et là tout au moins y avait-il une influence grecque. Comme M. d'Arbois de Jubainville a justement passé sous silence les exemples que nous fournit César lui-même, je crois utile de les citer ici :

Lingonas, B. G., I, 26.
Allobrogas, B. G. I, 14; VII, 64; B. C. III, 63.
Curiosolitas, B. G. II, 34; III, 7.

On pourrait ajouter *Sallyas*, B. C. I, 35, si, à cause de l'*y*, on ne devait y voir une formation grecque, hypothèse absolument impossible pour *Curiosolitas*.

Je ne puis achever cette note sans penser à un mot dans lequel cet accusatif pluriel en *ās* a influencé toute sa déclinaison, et cela de telle sorte qu'on peut encore reconnaître la longueur de l'*a*. Je veux parler du mot *druides* qui se rencontre assez souvent dans César B. G. VI, 13-21, mais pourtant chaque fois avec les flexions de la troisième déclinaison, même sous la forme vraiment latine de *druides* à l'accusatif. Par

contre nous trouvons déjà dans Cicéron, *De Divin.*, I, 41 (90) le nom, *druidæ;* de même dans Pline, *Hist. nat.* XVI, 44 (25), dans Tacite, Ann. XIV, 30, Hist. IV, 54, Lucain I, 451; Suétone, *Claude*, XXV. donne le gén. *druidarum;* Ausone, *Prof.* V, 22 nous offre, il est vrai, *druidum*, mais chez un poète cette forme ne suffit pas à établir une déclinaison consonantique. Si les Grecs, Strabon par exemple, ont décliné δρυίδαι, c'est que le génie de leur langue les y forçait presque par l'habitude des noms masc. en -ίδης avec les noms fém. en -ίς. Chez les écrivains latins auxquels les formes comme *lapides* étaient familières, c'est uniquement, à mon avis, l'acc. gaulois en *-ās* qui a provoqué cette transformation du mot.

Encore une question. *Consimilis* est, à tout prendre, un mot rare en latin, surtout dans le style élevé. Si des rares exemples de ce mot en dehors de la comédie (Cicéron l'emploie peut-être deux fois) trois appartiennent à César et à ses commentaires de la guerre des Gaules, cette rencontre ne tient-elle pas à la circonstance que César aurait souvent entendu prononcer le mot gaulois correspondant? Je ne puis me refuser à supposer que le thème celtique simple *samali* était originairement un substantif, et qu'il n'en est sorti que lentement un adjectif, sous l'influence d'adjectifs composés tels que **consamali* (irl. *cosmil*, corn. *kehavall*).

H. Ebel.

LES NOMS PROPRES FRANCS

ET LES NOMS PROPRES BRETONS DU CARTULAIRE DE REDON.

Zeuss (*Gr. C.*[1], p. 859; *Gr. C.*[2], p. 889) a signalé un nom breton composé qui est à peu près identique à un nom franc, c'est *Clot-ri*. *Clot-ri* diffère à peine de *Chlode-ricus* (Grég. de Tours dans D. Bouquet, II, 182 D, *Epit.*, *ibid.*, 401 B) ou *Hlode-ricus* (Le Blant, *Inscriptions*, t. I, p. 369, n° 261). Le premier terme, identique au latin *clutus*, est le participe passé passif de la racine CLU, en sanscrit çru « entendre » (Pott, *Etymologische Forschungen*, t. IV, p. 713 et suivantes, n° 239). Ce participe passé s'emploie en irlandais comme adjectif et comme substantif : *cloth*, adjectif, signifie en irlandais « noble, généreux, brave; » *cloth*, substantif, veut dire en irlandais « gloire, célébrité. » En gallois et en cornique ce mot n'est usité qu'avec valeur de substantif : *clod* en gallois veut dire « gloire, louange; » *clos* en cornique a le même sens. L'équivalent étymologique en langue franque, *chlode*, *hlode* est identique à l'adjectif vieux-haut-allemand *hlût*, à l'adjectif vieux saxon *hlûd* « retentissant, sonore, distinct. » Quant au second terme, le franc latinisé *ricus*

= *reika-s* = *reiga-s,* est, sauf le développement du thème par la voyelle *a,* identique au gothique *reiks,* ἄρχων, et au gaulois *reix, rixs,* thème *reig,* qui malgré la perte de la consonne finale est parfaitement reconnaissable dans le breton *ri.*

On aurait peine, je crois, à dresser une liste un peu longue de noms propres qui se retrouvent ainsi à la fois et en breton et dans la langue franque ; et la plupart des noms bretons, qui paraissent au premier abord identiques ou semblables à certains noms francs, sont formés d'éléments complétement différents.

Nous allons en citer quelques-uns d'après le cartulaire de Redon : les tables de l'édition donnée par M. de Courson mettent à notre disposition une nomenclature onomastique facile à consulter.

Aerviu ou avec une *h* parasite *Haerveu, Haerwiu, Haervi, Herviu, Hervi* est composé de deux termes : 1° *aer* = *air* = *agr* « bataille » (*Gr. C*², p. 17, 102, 890) comparez le nom de peuple gaulois *Ver-agri,* l'irlandais *ár* = *agr* (*strages*) et le grec ἄγρα « chasse, pêche, proie ; » 2° *viu,* en gallois moderne *gwiw* « digne, propre à » (*Gr. C.*², p. 109). *Aerviu* veut donc dire « propre à la guerre. » Ce nom se confond dans le cartulaire de Redon et dans les documents modernes avec le franc carlovingien *Herveus* = *heri-veus* = *hari-veus* dont la forme mérovingienne aurait été *Chari-vêchu* et dont le premier terme signifie « armée, guerrier, » le second terme probablement « saint, sacré, divin ». Le sens de ce composé franc semble donc être « saint guerrier, guerrier sacré » (cf. Grimm, *Deutsche mythologie*³, t. I, p. 58 ; Wackernagel dans Binding, *Das burgundische-romanische-Kœnigreich,* t. I, p. 346).

Eudon en breton paraît composé. Le premier terme *eu* = *avi* signifie probablement « justice, droiture. » Le breton armoricain *eeun* en est dérivé (*Gr. C.*², p. 82, 128, 1069). Le second terme, *don,* est identique au breton armoricain moderne *den* « homme ». *Eudon* veut donc dire « homme juste, droit. » Il faut éviter de confondre ce nom avec le français « Eudes, Odon, » à l'époque carlovingienne *Odo, Odonis,* dérivé du thème germanique *auda* « richesse, bonheur » qu'on trouve dans le composé gothique *auda-hafts* « riche » et dans le haut-allemand moderne *Klein-od* « bijou » (cf. Diefenbach, *Vergleichendes Wœrterbuch der gothischen Sprache,* t. I, p. 68 ; Fœrstemann, *Personennamen,* col. 161).

Even, Ewen, Ewon est un nom breton dérivé d'*avi,* premier terme d'*Eudon* = *Avi-don.* Il n'y a qu'un rapport de consonnance entre ce nom et le français « Ives, Ivon », dans la langue franque de l'époque carlovingienne *Ivo, Ivonis* ou mieux *Hivo, Hivonis,* féminin [*H*]*eva* [*H*]*evanis. Hivo* veut dire « mari » et *Heva* « épouse ». Ces deux noms qui appar-

tiennent à la déclinaison faible sont dérivés du thème féminin fort *heiva*, maison[1].

L'étymologie du nom propre franc *Milo*, *-onis* est inconnue (Fœrstemann, *ibid.* 929). Peut-être peut-on rattacher ce nom à la racine slave *Mil* « aimer » (cf. Pott : *Etymologische Forschungen*, t. V, p. 551, n° 589). Mais il est, ce me semble, impossible d'établir aucune relation entre ce nom et le breton *Milun* dérivé au moyen de suffixe *un* (*Gr. C.*², p. 824) de *mil* « animal, bête, » comparez le latin *mūlus*.

Le nom propre franc *Guido* est probablement dérivé d'un adjectif germanique *veid-s* « ample, large » (Grimm, *Grammatik*², t. II, p. 578, 640) qui apparaît en vieux saxon sous la forme *vid*, en vieux-haut-allemand sous la forme *wit*. Le nom propre breton *Vuid* = **vidu*[*ns*], thème *vidon*, paraît dérivé de la racine VID « savoir » en irlandais FID (*Gr. C.*², p. 49, 53) qui a donné au breton armoricain moderne le dérivé *gwiziek* « savant ». Le nom propre breton *Guid-gual*, *Guid-ual*, *Vuid-al* a, ce nous semble, pour premier terme *vido*, thème dont *Vuid* = *vidu*[*ns*] est dérivé, et ne se rapproche que par le son du franc *Guido*.

J'ai d'abord cru étrangère à la langue armoricaine la seconde partie d'un nom célèbre auquel un des plus savants collaborateurs de ce recueil a consacré dans la précédente livraison une notice pleine d'intérêt. Je veux parler du nom d'Abailard. La première partie *ab* est bretonne et signifie fils. M. Renan l'a démontré péremptoirement, et aux textes qu'il a recueillis et si bien commentés, on peut joindre une charte de l'année 857 où paraît un témoin nommé *Ab-brit*, c'est-à-dire fils de *Brit* (cart. de Redon, p. 22) et une charte de l'année 865 où figure le témoin *Ab-gar* « fils du parent » (cart. de Redon, p. 208). *Brit* ou *Brito* est un nom propre qui se rencontre une fois dans le *Cart. de Redon*, p. 306. De plus c'est le premier terme du composé *Brit-hael*, le second terme des composés *Al-brit*, *Con-brit*, *El-brit*, *Ho-brit*, *June-prit* (= Junet-brit), *Roen-brit*, *Sul-brit*, *Wen-brit* ; son dérivé *britou* se trouve employé comme nom propre et comme second terme des composés *Anau-britou*, *Loies-britou*. Quant à *car*, second terme d'*Ab-gar*, il est encore usité comme nom commun, et les exemples de ce mot fournis par le cartulaire de Redon sont trop nombreux pour qu'il soit utile de les citer ici. *Ab-brit* et *Ab-gar* sont donc des mots entièrement bretons. Mais *Ab-ailard* me semblait hybride : je considérais le second terme *ailard* comme la forme contracte d'un composé qui dans la langue des actes

1. Suivant M. Fœrstemann, *Personennamen*, col. 392 et 769, *Aeva* se rattache à *aivs* « temps, siècle », *Ivo* à une racine *ib* dont le sens est inconnu. Les formes *Heva* et *Hivo* avec un *h* initial contredisent cette théorie.

mérovingiens aurait été *Agila-chardus*. *Agila* aurait été, comme le nom d'un roi goth, dérivé de la racine germanique AG « craindre » (Diefenbach, *Wœrterbuch der Gothischen Sprache*, t. I, p. 2) ; *chardus* veut dire « fort, dur ; » le suffixe français *ard* en vient. Depuis, les observations de M. Ebel sur les consonnes transposées (*Gr. C.*², p. 168-169) m'ont fait reconnaître dans *Ailard* pour *Hailard*, un derivé du breton *hail*, *hael* « généreux, » et dans la finale *ard* une déformation du suffixe *atr* (*Gr. C.*², p. 830). Le cart. de Redon fournit pour exemple de cette déformation *walart*, second terme de plusieurs composés, écrit *walatrus* dans d'autres noms du même cartulaire, en gallois *gwaladr* « gouverneur. » Une déformation analogue du suffixe français *-âtre* se rencontre dans les adjectifs bretons modernes où ce suffixe a pénétré : *du-ard* « noir-âtre » dérivé de *du* « noir, » *ruz-ard* « rougeâtre, » de *ruz* « rouge, » *melen-ard* « jaunâtre, » de *melen* « jaune, » *gwenn-ard* « blanchâtre, » de *gwenn* « blanc. » Ainsi le breton [*H*]*ailard*, dérivé d'*Hail* « généreux » et conservé par le composé *Ab-*[*h*]*ailard*, ne doit pas être confondu avec le germanique *Ailard* cité par M. Fœrstemann, *Personennamen*, p. 23, au milieu d'une foule d'autres variantes de la forme mérovingienne restituée plus haut *Agila-chardus*.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

A CONJECTURAL EMENDATION OF PLINY.

Mr. Rhys, *Rev. Celt.*, II, 115, equates the Welsh *haidd* 'barley' with the Skr. *sasya*, Zend *hahya*. But he has not pointed out the word in old-Celtic. It seems to me that the old-Celtic cognate, *sasia*, is discoverable in a passage of Pliny, *Hist. nat.* XVIII, c. 40, cited by Diefenbach, *Orig. Europ.* 235 : « Secale Taurini sub Alpibus *asiam* vocant. »

Here for *asiam* we should obviously read *sasiam*, the initial *s* having dropt out of the ms. in consequence of the terminal *s* of the preceding *Alpibus*.

W. S.

BIBLIOGRAPHIE.

Verlust und Auftreten der P in den celtischen Sprachen, von E. Windisch.

A recent number of the *Beitr. zur vergl. Sprachforschung* (VIII, 1-48) contains a paper, by Professor Windisch of Heidelberg, which is certainly, next to Ebel's memorable essay on Declension (Beitr., I, 155), the most important of the shorter contributions that have yet been made to Celtic philology. It deals with the loss and the upgrowth of *P* in Irish and Welsh. I cannot agree in W.'s theory as to the total loss of indo-germanic *P* in these languages : he deals only with one of the cases in which *p* has grown up in neo-Celtic; and his paper is disfigured by some errors in detail. But on the whole it is as complete and sound in substance as it is clear in expression and arrangement.

The paper is divided into three parts. In the first Windisch declares that not a single Irish or British word has hitherto been shewn to have preserved indo-germanic *P* « als solches. » Hitherto, perhaps, no one ever thought it necessary to do so. If by 'indo-germanic *P*' he means a simple *p*, a *p* standing alone, uncombined with itself or any other consonant, he is probably right as to Irish, but he is clearly wrong as to the British languages. Compare :

W. *pall* 'defectus' with Ohg. *fal* gen. *falles*, Lith. *pùlti* 'to fall'.

Pelechi (gl. clavae) with Gr. πέλεκκον, Skr. *paraçu*.

Pell 'procul' 'remotus' with περαῖος, Skr. *para*.

Pêr 'dulcis' with Lat. *pirum*.

Perchu 'venerari', *perchen* 'possessor', with Lith. *perku* 'kaufe', *prékis* 'preis'.

Poues (gl. quies), with παύω, παύομαι. Ebel, G. C.[2] 1053.

Prid 'carus' with Skr., *prî*, *prîṇâmi*, Zend *frî*, Goth. *frijôn*.

Pwyo 'ferire' with παίω, Lat. *pavio*.

Corn. *pals*, Br. *paot* 'beaucoup', 'plusieurs', Gaelic *pailt*, with the root PAR, Curtius Grundz., n° 366.

Windisch then cites some 30 Celtic words in which a *p* has clearly been lost. As to these I remark as follows :

No. 2. Ir. *ath* 'vadum' is non-existent. The word meant is *áth*. This is not a misprint.

No. 6. Ir. *tuitim* 'to fall' (= **do-fo-intimbi*) is compared with πίτνημι, an obvious clerical error for πιτνέω. Here W. might have added the (reduplicated?) *s*-forms *taeth*, *taithis*, *dofaethsad* (so common in Middle-Irish) and the noun *tuisel* 'casus' = **do-fo-pit-tela*.

No. 10. The Ir. adjective *il* 'multus' (acc. pl. *iliu* LL. 77. a. 2; 78. b. 2) is an *u*-stem, like *filu*, πολύς, *puru*, and not, as W. says, an *i*-stem.

No. 11. The last syllable of Ir. *cum-al* 1) 'ancilla', Corm. Tr. 42, 2) 'pretium ancillae', is here connected with Lith. *pelnas*, Skr. *paṇa*, Lat. *pretium*. It seems to me that W. has here mistaken the root for a prefix and the suffix for a root. The root is KAM in κάμ-νω etc., the suffix *-al* is for *-alâ*. For the double meaning of *cumal* compare *ancilla* in Ducange's Glossary.

No. 15. Ir. *inn-uraid* (not as W. writes *in-uraid*), Corm. Tr. 97, means 'last year'.

No. 18. *a-tólam* (not as W. separates, *at-ólam*) means ὁ κατακλυσμός. The O. Ir. *ól* 'potus' here cited belongs (like *pāna*, πῶμα, *pōtus*) to the root PA, rather than to the root PAR.

No. 23. The length of the *e* in the prefix *ér-* (= *pari*) is simply due to its preceding (in the examples cited) two consonants — see G. C.² 26, 864, 870 — and is not owing to any « eindringen des ursprünglich auslautenden *i*. »

No. 27. The form *foaid* 'sopiebat' is just as regular as the form *-foad*: one is the absolute, the other the suffixed, form of the 3d sg. 2d^y pres. active.

To these 30 instances we may add, with more or less certainty:

31. Ir. *aicc* 'bond': cf. πήγνυμι, root PAK.

32. Ir. *áith*, W. *od-yn* 'fornax', cf. πέτρα, πέτ-ρος (so κάμινος cognate with *açman*).

33. Ir. *ál* 'proles' *al-achta* 'praegnans',= Ohg. *fasal* 'foetus', As. *fæsl*.

34. Ir. *alad* 'speckled' = Skr. *palita*, πελιτ-νός.

35. Gaul. *anam* (gl. paludem) cf. Goth. *fani*.

36. Ir. *as-* 'augens sensum' G. C². 277 = Nhg. *fast*.

37. Ir. *aue* 'nepos', cf. Lat. *pu-er*, *pu-sio*.

38. Ir. *earc* 'speckled' = πέρκος.

39. Ir. *ith* 'fat', cf. πῖαρ, πιότης.

40. Ir. *láth* = W. *llawd* 'subatio', root πρα, πίμπρημι, πρήθω.

41. Ir. *luaith*, W. *lludw* 'cinis', Skr. r. *pru-sh*, *plu-sh* 'to burn'.

42. Ir. *oll* 'magnus' = πολλός.

43. Gaulish *riton*, W. *rhyd* 'vadum' : cf. περάω, πορ-θ-μὸς.

44. Ir. *úr* 'ignis' = πῦρ.

In the second part W. deals with the change of *p* to *c* in Celtic. He admits this change: *a*) in pure Celtic words where the primeval form presented the combination *pt*, and *b*) in loanwords. As to the former, *secht* = septem and *necht* = neptis are undeniable instances, and we may add *socht* 'silence', to be compared with σιωπή and the Mhg. *swift* 'silent'. But *cacht* 'servus' is clearly a loan from *captus*, for its root in genuine Irish words always appears as GAB. As to the loanwords, W. admits the change in only three, viz. *corcur* = purpura, *casc* = pascha, *clúm* = pluma. He forgets *cruimther* = πρεσβύτερος, *cuithe* = puteus, *s-cipar* = piper, and the *-cert* in *tuais-cert*, *des-cert* (= W. *deheu-barth* 'pars australis') which is from the Latin *partem*.

As to the Irish *caille* 'velum', whence *caillech* 'sanctimonialis', which Siegfried and I brought from *pallium*, W. is humorous, but not convincing: 'Mantel und schleier', says he, sind doch verschiedene dinge... Ich kann mir nicht denken, dass die nonne das pallium getragen habe und danach benannt worden sei.' He ought to have looked at Ducange's Glossary before making this naïve confession. There he would have found (ed. Henschel, vol. V, p. 34, col. 3) 'PALLIUM velum sanctimonialium', with three quotations establishing this meaning, and again, from the collectio Canonum Hibern., lib. 43, cap. 10: *Virgines palliatae, id est, velatae.* The Irish took their loanwords, not as W. seems to suppose, from the language of Vergil and Cicero, but from the corrupt Latin brought to them from Gaul and Britain in the fifth, sixth and seventh centuries.

W. then contests a dozen etymologies which I had proposed in the belief that a simple *p* might be represented by *c* in Irish. Of these I had long ago given up all except *caithim* 'consumo' which I held to be = πατέομαι. I now assume in *caithim* the loss of initial *s* and equate it with Goth. *skathjan*, O.N. *skedhja* 'nocere laedere'. This I think will be admitted to be more probable than W.'s connection with the Skr. root *çat*.

At the end of this part W. refers to the « ræthselhaftes » Irish *patu* 'hare', which reminds one of the equally obscure Fr. *pataud*. Other such words are *parn* 'whale', *pell* (gen. *pill*) 'horse', *poi* 'foot' (W. *pawen*), and *prull* 'an interjection of intension'. None of these seem loanwords. Till they are explained it will be unsafe to deny that Irish possesses some rare instances of simple indo-european *P*. Of the combinations PP, MP, RP, LP, SP, SPR several examples may be quoted, *cepp*

(W. *cyff*) = cippus, *topp* = topper, *timpán* 'a stringed musical instrument' (root TAM-P, ex TAN), *corp* = corpus, *elpa* 'Alpes', *spel* = σπαλίς, *spreite* root SPAR, etc. In Welsh *peuo* 'anhelare' (root SPU), *paith* 'a glance' (= lat. *-spectus*, root SPAK), *pâr* 'hasta' = *sparus*, and *peilliaid* = *pollen* (for **spollen*, Curtius, no. 389) may be cited as representing the combination SP.

The third part of W.'s paper deals with the British *p*, i. e. the *p* which has arisen from KV, for he recognises no other. Here he follows Fick in giving a list of 20 words in which British *p* = Ir. *c* = original K. To these we may add

W. *pâs*, *peswch* 'tussis', Ir. *casachtach*, A. S. *hvosta*, Ohg. *huosto*. and W. *arpet* now *arbed* 'parcere', with Ir. *air-chissim* (ex **air-chettin*) 'parco'. *Per contra* I would subtract his No 10, W. *plant*, Ir. *cland*, which are both loanwords from Latin *planta*. The meanings 'proles', 'genus' are secondary. The primary meanings are found in O. W. *planthonnor* (gl. fodientur) Juv. 88, and the Irish : is ann asait clanda intan no-da-guires sol 'tunc crescunt plantae cum fovet eas sol' H. 2.16, col. 90. If *plant*, *cland* were genuine Celtic words, the Irish form would have been *clét*. Compare W. *cant* 'a hundred', *dant* 'tooth', *tant* 'string' with Ir. *cét*, *dét*, *tét*.

With regard to the other numbers, I will only make a few remarks.

No. 10. Ir *rochinnset* 'orti sunt' stands for *ro-chinset* (G. C.[2] 41) and has nothing to do with *cenn* or *penn* 'caput'. The 3d sg. is *cinis*, Brocc. h. 4.

No. 14. Ir. *fliuch* is, I think, an *u*-stem = *vliquus*.

No. 15. The Ir. (?) *agu* here cited is one of the many fabrications in that strange glossary *Duil Laithne* (Goidel.[2] 75). The genuine Irish forms are the fem. *a*-stems *aged* (*is fochen aged fecheman* 'exoptatur debitoris facies' LL. 78. b. 1.) and *agad*. A fem. *i*-stem *agaid* also is found. Windisch's W. *gwyneb* 'facies' is another false coin, from the active mint of Pughe. The genuine word is *wyneb* = ** ên-ep*. This of course has nothing to do with the adjective *gwynn* (= Ir. *find*), as W. strangely supposes. In the Bret. *enep-guerth* 'dotatio', as in the Welsh. *wyneb-werth* and the Irish *lóg einig*, *enep*, *wyneb*, *einech* mean 'honour'.

No. 19. The statement here that the common ground-form of Ir. *mug* and Goth. *magu* « muss *maku* gewesen sein » must have made old Jacob Grimm turn in his grave. The common ground-form is *maghu*, Fick Wœrterbuch[2], 144. Ir. *macc* Welsh *map* (ex **macva*, **mangva *ma-n-gh-va*) may (as Rhys has suggested) come from a nasalised from of the same root.

W. S.

Inscriptions céramiques gallo-romaines découvertes à Autun, suivies des inscriptions sur verre, bronze, plomb et schiste de la même époque, trouvées au même lieu, par Harold DE FONTENAY, archiviste-paléographe, etc. (Extrait des Mémoires de la Société Eduenne, nouv. sér., t. III et IV), 128 p. in-8° et XLIV planches. Paris, Champion, 1874. — Prix : 4 fr.

L'onomastique gauloise s'enrichit de matériaux tous les jours plus nombreux grâce au zèle avec lequel les archéologues étudient aujourd'hui les marques des potiers gallo-romains. Une semblable estampille n'est en effet que le nom du potier qui a fabriqué le vase, nom écrit en entier ou abrégé. Notre sol est riche en débris de la vaisselle de nos ancêtres et l'on peut de ce côté s'attendre à bien des découvertes encore. Les monographies régionales, accompagnées de planches qui donnent la figure même de ces *signatures* souvent mal gravées, sont les bienvenues surtout auprès des philologues. Elles leurs présentent en effet des garanties que n'ont pas les recueils généraux, celui de M. Frœhner, par exemple, qui ne pouvait s'assurer par lui-même des lectures qu'il donne. Nous signalions récemment la collection des marques de potier de Bavai et de Douai, publiée par M. Ern. Desjardins; aujourd'hui M. H. de Fontenay apporte une savante monographie sur la collection céramique d'un pays riche en débris gaulois et gallo-romains, d'Autun.

Après une intéressante introduction sur la signification et l'étude des marques de potier, M. de F. passe en revue celles qui font l'objet de son travail et qui sont conservées soit au musée d'Autun, soit dans les collections particulières du pays, et notamment celle de notre savant collaborateur M. Bulliot. Il les a rangées dans l'ordre suivant : 1° poterie rouge lustrée; 2° poteries à couverte noire; 3° lampes; 4° jattes; 5° amphores; 6° tuiles et antéfixes; 7° graffiti; 8° inscriptions à la barbotine; 9° inscriptions sur verre, 10° sur métaux, 11° sur schiste. Chaque inscription forme un article spécial, avec la mention du lieu où le fragment a été trouvé, l'indication des localités de France et de l'étranger où la même marque a été découverte, et les observations épigraphiques et archéologiques de l'auteur. Son travail comprend 652 numéros. Parmi les noms à physionomie gauloise qui y figurent, nous citerons les suivants, comme nous semblant nouveaux :

CANTOMALLI.M (n° 107), CARATILLI (n° 108), CVRMILLI (n° 109), IOPPVS. FEC (n° 193), MADO.F (n° 245), MALLVRO (n° 249), ROGAN (n° 335), TOVTILLI.M (n° 384), VOBANILL (n° 395), OLICIOS (n° 459), VXSASVS (n° 461), DIACOS (n° 465),

ASSVTALVS (n° 472), CARATVCCVS F (n° 474), LAMBANVS. F (n° 601).

L'ouvrage de M. de F. est accompagné de 44 planches qui reproduisent toutes les inscriptions. Rien ne peut en pareille matière suppléer aux dessins eux-mêmes ; ils permettent de vérifier les lectures de l'éditeur, et en outre elles aideront un jour à faire l'histoire de ces estampilles. Une idée préconçue a-t-elle fait lire une ligature de telle manière, une distraction a-t-elle fait oublier une lettre à l'éditeur, une faute s'est-elle glissée dans l'impression, le dessin permet au lecteur de vérifier la lecture et en tout cas de se former lui-même son opinion sur le monument épigraphique. Ainsi, sous le n° 478, M. de F. donne l'estampille MINVRIO : sous cette forme nous nous demandions s'il y avait là un nom. sing. en *-o*, ou s'il fallait lire MINVRI O (*Minuri o*[*pus* ou] *o*[*fficina.*]. En nous reportant au dessin de l'estampille nous avons reconnu à la fin de l'inscription les débris très-visibles d'un F, ce qui donne MINVRIO F, c.-à-d. *Minurio f*[*ecit*]. Que M. de Fontenay nous pardonne de donner en exemple la seule estampille où nous ayons surpris son attention en défaut !

La publication de M. de Fontenay fait grand honneur à la Société Eduenne qui possède déjà tant de titres à l'estime des archéologues. L'auteur a terminé son livre par une bibliographie fort instructive de travaux analogues épars dans les mémoires de nos sociétés savantes. Une collection générale manquera de longtemps; aussi, relevons-nous volontiers le vœu qu'il exprime (p. 19) de voir réunir au musée de Saint-Germain-en-Laye les calques de toutes les inscriptions céramiques qu'on pourrait se procurer. Ces calques seraient appliqués sur fiches et accompagnés de renseignements sur les fragments de poterie qu'ils reproduisent. « Cette collection de fiches disposée à la manière des catalogues mobiles de nos bibliothèques, s'augmenterait de jour en jour et deviendrait, pour les travailleurs sérieux admis à la consulter, une source de découvertes heureuses et véritablement utiles à la science. » Plus d'un érudit s'associera au vœu du savant Éduen.

H. G.

Etude critique sur la Géographie de la presqu'île armoricaine au commencement et à la fin de l'occupation romaine, par René Kerviler, ingénieur des Ponts-et-chaussées, (dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, session de Quimper, classe d'archéologie, Saint-Brieuc 1874, in-8°, p. 29-137 avec trois cartes).

Ce travail important a été lu à la seizième session du Congrès de l'As-

sociation bretonne (classe d'archéologie), tenue à Quimper en 1873. M. Kerviler a rendu un véritable service à la géographie ancienne en donnant un résumé exact de ce que la science a révélé jusqu'à ce jour au sujet des voies antiques de la péninsule armoricaine. En général les érudits qui recherchent sur les cartes et sur le terrain le tracé des voies se limitent dans un cadre trop restreint. En étudiant une grande circonscription comprenant cinq départements, M. Kerviler a pu traiter la question sur un plan assez étendu pour lui permettre des vues d'ensemble.

Profitant des travaux de MM. Bizeuil, de Blois, Gaultier du Mottay, Le Men, etc. (je ne cite que trois noms parmi les nombreux archéologues qui ont contribué, chacun dans leur pays, à éclaircir le problème), l'auteur est parvenu à rétablir le réseau de voies qui sillonnaient l'Armorique : il a cru pouvoir déterminer les grandes lignes qui reliaient les chefs-lieux de *civitates*, puis les routes qui desservaient les localités intermédiaires. Ce travail de restitution est résumé sur une carte de trop petite échelle, que le texte vient heureusement suppléer parfois. En faisant cette étude, qui a dû coûter beaucoup de peine et de temps, M. Kerviler a tracé un canevas sur lequel on distingue facilement ce qui est dès aujourd'hui acquis à la science et les points sur lesquels il y a encore à chercher pour déterminer ce qui n'est encore que conjectural.

Les voies d'Armorique, en effet, présentent plus d'une difficulté ; les documents anciens, tels que l'Itinéraire d'Antonin et la Carte de Peutinger ne donnent sur elles que des renseignements rares ; cependant les nombreuses bornes milliaires disséminées sur des lignes que ces textes passent sous silence prouvent qu'à l'époque gallo-romaine, cette partie de la Gaule avait autant de voies de communication que le reste du pays.

Depuis la publication du mémoire de M. Kerviler de nouvelles découvertes sont venues démontrer que nous ne pouvions pas espérer avoir encore un travail définitif : la position de Vorgium a été déterminée et fixée à Carhaix au lieu de Concarneau. A ce sujet je me permettrai de regretter que l'auteur n'ait pas songé à nous donner un relevé de toutes les bornes milliaires signalées en Bretagne, avec leur position actuelle et les circonstances de leur découverte.

M. Kerviler a dû nécessairement s'occuper de l'emplacement occupé par les peuples armoricains au moment de l'occupation romaine, ainsi que des *civitates* romaines. Pour celles-ci, il s'éloigne peu du système proposé par M. Longnon.

Nous engageons vivement les archéologues à prendre pour modèle le mémoire de M. Kerviler, et à étudier les lignes et les tronçons des voies

antiques de la Gaule, en mettant de côté toute idée systématique pour ne s'appuyer que sur des textes et des faits constatés.

A. DE B.

Etude sur les Celtes et les Gaulois, essai de classification des peuples appartenant à ces deux races, par P.-L. LEMIÈRE. In-8° de 61 pag., Saint-Brieuc.

Cette étude, qui a paru dans les publications de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, comprend deux chapitres d'un ouvrage qui sera divisé en plusieurs livres; cet ouvrage a pour but de déterminer les peuples qui appartiennent à la race celtique et ceux qui sont de la famille gauloise.

Dans ces chapitres qui ne sont en réalité que la préface d'un travail que nous attendons avec quelque impatience, M. Lemière s'applique à établir que la politique romaine, par calcul et de parti pris, s'attacha à faire oublier le nom des Celtes, pour leur substituer celui des Gaulois; César, que l'auteur juge avec une grande sévérité, aurait contribué, dans son propre intérêt, à accréditer cette confusion qui, pour lui, en transformant les Gaulois en Celtes, race odieuse aux Romains, lui aurait fourni le prétexte de subjuguer les premiers. « Rome, dit M. Lemière, » cherchait à effacer, autant que possible, dans ses possessions nouvelles, » tout souvenir des Celtes dont les principales tribus italiennes, tour à » tour liguées pour lui résister, s'étaient acharnées durant des siècles, » à traverser tous ses plans ambitieux, lui avaient souvent infligé de » rudes défaites, dont elle gardait un profond ressentiment, et avaient » même, en 388, failli l'anéantir. »

A. DE B.

Transactions of the Gâelic Society of Inverness. Vol. II. Year 1872-73. Inverness 1873, XV-125 p., in-8°.

La Société gaelique d'Inverness, dont nous avons déjà annoncé la fondation (cf. p. 147), continue d'avoir une existence prospère. Le patriotisme des Ecossais est bien connu et nous avons vu sans étonnement, dans la liste de ses membres, le concours que lui prêtent des Gaels dispersés à Ceylan, au Canada, en Australie, etc. Ce volume, comme le précédent, contient, outre le compte-rendu des séances et des fêtes de la Société, un certain nombre d'essais sur la littérature, l'histoire et l'économie domestique des Highlands, ainsi que des discours, des poésies et des traditions populaires en gaélique. Une légende relative à Cuchullin et recueillie en South Uist par M. Carmichael est accompagnée d'obser-

vations et de comparaisons par M. Standish O'Grady. Bien qu'un des principaux objets de la Société soit de maintenir l'usage et de provoquer la culture de la langue gaelique en Ecosse, il nous semble que sans manquer à son but elle pourrait dans ses *Transactions* accompagner d'une traduction anglaise non pas tous ses articles gaeliques (il en est qui n'ont qu'un intérêt local ou de circonstance), mais les contes populaires qu'elle publie et qui peuvent intéresser tous les amis de la mythologie comparée. Sans cesser de faire œuvre patriotique, elle ferait connaître à un cercle plus large de lecteurs, hors d'Ecosse, un côté original de sa littérature nationale.

H. G.

Ethnogénie gauloise; *types gaulois et celto-bretons* par Roget, baron de Belloguet. Deuxième édition, revue et corrigée par les soins de M. Alfred Maury, membre de l'Institut. Paris, Maisonneuve 1875; un vol. in-8. Prix : 8 fr. 50. — Cet ouvrage forme le second volume de l'*Ethnogénie gauloise* du regretté M. de Belloguet. L'auteur étudiant le type et les caractères physiologiques de la race gauloise, y aborde des questions qui tiennent autant des sciences naturelles que des sciences historiques et sur lesquelles il ne nous semble pas que la lumière soit entièrement faite. Ce volume, publié en 1861, était épuisé : on l'a réimprimé en profitant de quelques menues corrections trouvées sur l'exemplaire de l'auteur. M. Alfred Maury a surveillé la réimpression. On regrettera qu'il ne l'ait pas accompagnée même d'une préface; car personne n'était plus capable que lui d'apprécier et de compléter l'œuvre de M. de Belloguet.

Table décennale de la Revue Archéologique, nouvelle série, 1860-1870, dressée par M. Ferd. Delaunay, suivie de l'Index des gravures. Paris, Didier, 1874, 91 p. in-8. Prix : 5 fr. — La *Revue Archéologique* est le principal organe scientifique non-seulement de l'archéologie en général, mais de toutes les études relatives à l'ancienne Gaule. Un grand nombre de travaux et de renseignements précieux pour les études celtiques y sont conservés; il suffit de signaler les noms de MM. d'Arbois de Jubainville, Anatole de Barthélemy, Alexandre Bertrand, Chabouillet, Général Creuly, Desjardins, Gaidoz, Le Men, de Longpérier, Luzel, Alfred Maury, Pictet, Léon Renier, de Saulcy, Wh. Stokes, etc., que nous relevons dans la table alphabétique par noms d'auteur. Une table alphabétique des matières, faite avec un grand soin, permet de trouver aisément les indications de tout genre et acquiert parfois l'intérêt d'une bibliographie raisonnée : ainsi l'article *Inscriptions latines* qui remplit trois colonnes, réfère, avec une mention succincte, aux travaux et découvertes épigraphiques de la Revue. On sait gré à M. Delaunay du zèle avec lequel il s'est acquitté de cette tâche ingrate pour lui, mais profitable aux érudits.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines..., publié sous la direction de

MM. Daremberg et Saglio, troisième fascicule (APO-AST) contenant 196 gravures, Paris, Hachette, 1874, prix : 5 fr. — Nous avons déjà (voir plus haut, p. 259) indiqué par quels côtés ce beau dictionnaire archéologique touche à nos études. Ainsi la nouvelle livraison contient, entre autres articles, une intéressante monographie sur le culte des arbres chez les Grecs et les Romains. Les Celtes ont connu, comme tous les autres peuples, cette forme de naturalisme ; SEX ARBORIBVS [*sacrum*] dit une de nos inscriptions gallo-romaines. L'article de M. Saglio sur les *Arbores sacræ* fournit des rapprochements et des analogies à ce côté de la mythologie celtique.

Note sur un temple romain découvert dans la forêt d'Halatte (Oise), lue à la réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne, le 9 avril 1874, par Amédée de Caix de Saint-Aymour, Paris, Reinwald, 1874, 35 p. in-24. — M. de Saint-Aymour résume dans cette notice le résultat des fouilles faites dans la forêt d'Halatte par le comité archéologique de Senlis : il prépare un ouvrage spécial sur les ruines de ce temple.

Inaugural address delivered before the Royal Irish Academy, at the stated meeting held on monday evening, November 30, 1874, by William Stokes M. D., etc. President of the Academy, Dublin, 1874, 22 p. in-8. — Dans ce discours par lequel il a inauguré sa présidence de l'Académie Royale de Dublin, M. le Dr William Stokes (le père de notre éminent collaborateur) trace un tableau rapide et animé des travaux de l'Académie depuis son origine et des services qu'elle a rendus à la science dans ses différentes branches. Il insiste principalement sur la biologie (qui ne nous regarde pas) et sur l'archéologie proprement dite représentée par les noms bien connus de feu Petrie, sir William Wilde et Dr Sam. Ferguson. La collection d'estampages et de moulages d'inscriptions oghamiques donnée par M. Ferguson forme un ensemble de matériaux importants et nous apprenons par le discours de M. le Dr Stokes qu'il est question d'en publier une reproduction photographique.

PÉRIODIQUES.

Archæologia Cambrensis. — April 1874. This number opens with a paper (p. 97-109) on « Wigmore, » the castle and the head of the Hundred and Honour of that name, the chief seat of the great House of Mortimer, situated about eight miles on the English side of Offa's Dyke, in the northwest corner of the border shire of Hereford. — P. 110-112, we have an account by Mr. Bloxam of 'The Monument of king Pabos at Llambabo Church in Anglesey' — it appears to be of the middle of the 14th century and the inscription now imperfect is of no philological interest. — P. 113-123, Professor Evans continues his « Studies in Cymric Philology. » He begins by showing that where O. Welsh hesitated between *o*, *e*, *i*, the sound meant was our *y* in *byddaf*, *dy*, and the like : this is a valuable conclusion which cannot be disproved. He shows that Mr. Stephens had been somewhat rash in supposing that the digraph *dd* was not in use till after 1620 and proves that it was used in the 14th century. In the next place he shows that Zeuss' *dh* to express the same sound in such words as *nodho*, *rodho*, etc. is a mistake; for, as might easily be shown, *h* in such forms is of a very different origin. How Zeuss could have fallen into this mistake it is hard to see. Prof. Evans seems to show satisfactorily that Welsh *nawn*, 'noon' is not borrowed from the Latin *nona hora*, but is a genuine Welsh word, used if you like as a translation of the Latin : he is not so successful in showing that Welsh *awr* is not borrowed from *hora* and he says nothing of the O. Irish form *huáir, uáir*. The valuable hints in these studies are too numerous to be mentioned here one by one; they should be carefully read. Here and there we differ from the Professor thus we can hardly agree with him in rendering *oc eu tre*, apart from their tribe : is it not rather 'with their tribe'? If he goes on, we shall find the Gododin as intelligible as any other old poem. P. 123-127, a paper on the Clungunford Tumulus by F. O. Rocke. — P. 128-131 a paper « On Monumental Effigies at Bettws y Coed and Llanrwst, North Wales', bristling with 'brassarts', 'coudes', 'jupons', 'chevrons', 'cuisses', etc. P. 132-146, The 'history of the Lordship of Maelor Gymraeg, etc.', continued by the Chevalier Lloyd, K. S. G. is full of interesting Welsh names. If the Chevalier has not been in the habit of giving all these names exactly as he finds them in the Mss. it would be well to do so in future : the plan usually adopted would not entail much extra trouble in the case of evident blunders, thus, supposing *Mwynglawdd* were met with misspelt *Mwinglamdd*, he should write 'Mwinglamdd [read *Mwynglawdd*].'

— P. 147-151, we have an interesting account, by Mr. Barnwell, of an 'Ancient British Canoe' in the possession of Dr. Griffith of Taltreuddyn near Harlech; it was discovered on the bank of Llyn Llydaw, Snowdon. — P. 152-156, are devoted to documents relating to the destruction of the image of 'Dervel Gadarn' contributed by E. Breese. Then follows, p. 156-160, a paper headed 'The Brackets in Rowleston Church'. Lastly p. 161-180, are taken up by an 'Obituary', Correspondence, Archæological Notes and Queries, Miscellaneous Notices, Collectanea, and the Association's Balance-sheet for 1873. The number finishes as usual with instalments of original documents.

July. 1874. This number opers with a paper p. 181-185 on 'The stone Implements of Anglesey' by W. Wynn-Williams. Then follows, p. 185-199, a continuation of Chevalier Lloyd's 'History of the Lordship of Maelor Gymraeg and is full of interest as usual to those who care for Welsh names. — P. 200-215, an elaborate paper on 'The Course of Watling Street between Uriconium and Deva' by M. H. L., followed by a short one, p. 215-217, on 'The Four Stones, Old Radnor' by R. W. B. Then p. 217-224, comes Mr. Bloxam's account of the Monumental Effigy of St. Jestyn clad in the Garb of a Hermit, in Llaniestyn Church, Anglesey.' — P. 224-232, 'Welsh Words Borrowed from Latin, etc.', by John Rhys. — P. 232-234, we have a 'Notice of an Early Inscribed Store at Llangors, Talgarth, Brecknockshire' by Prof. Westwood : it is hardly early : the names on it are *Gurci* and *Bledrys*. — P. 234-242, a paper on 'Eglwys y Gwyddel, Merioneth' by Mr. Barnwell : he is deservedly severe on certain Druidic theories not yet quite extinct. This is followed p. 243-248 by notices on 'The St. Cadfan and other Stones' by John Rhys. The rest of the number is devoted to notes and correspondence, p. 249-260; they contain a good deal that is highly interesting. We notice, *inter alia* a Roman Inscription on a tombstone recently found at Chester :

D M
FE. CALLIMOR
PHI· VIX. AN. XXXXII
ET· SERAPIONI· VIX ·
ANN. III· M· VI· THESA
EVS. FRATRI. ET. FILIO
F. C.

Oct. 1874. This number opens with a paper, p. 263-277, by G. F. C. on 'Bridgenorth, Oldbury and Quatford'. Then follows, p. 277-284, an account of 'The Inscribed Stones at Clydai, Pembrokeshire' by Mr. Brash : this paper is a tissue of blunders, some of which are original and some have been copied from Westwood : Brash and Westwood's ƎTERN ⊢ is to be read ETTERN ⊢. As to EVOLENC⊢ it is Brash's own and should be read EVOLENG ⊢, and EVOLENUS on one of the Llandyssilio stones is imaginary : the form to be found there is EVOLENGG ⊢ with two fine Hiberno-Saxon g's if our memory serves us at all rightly. Mr. Br.'s theories carry their antidote with them, so we only call attention to one of them here : it bears on the stone at

Dugoed (which he persists in writting *Ty Coed* although no such a place is known in the neighbourhood) : it bears an Ogmic and a Roman inscription to be read in opposite directions, also a cross on its wider end. Mr. Br. says that it was originally 'the sepulchral memorial of some Gaedhelic worthy', hence the Ogam; then it was appropriated later by somebody else, hence the Roman legend : still later it was 'removed from its Pagan cemetery' and the cross having been inscribed upon the broader end which originally went into the ground, it was turned bottom upwards and placed either as a monument or as a consecrated emblem of Christianity adjoining the Christian church'. But what evidence is there that the stone ever stood upright and was not laid flat on the tomb? — P. 284-289, we have a description of a 'Mold or Stamp, Llandderfel' by W. Wynn-Williams, followed, p. 289-296, by 'A Concise Description of the Principal sepulchral Monuments in St. David's Cathedral, South Wales' by Mr. Bloxam. Then, p. 297-313, we have 'Welsh Words borrowed from Latin', etc. continued by Mr. Rhys. The next is an account p. 313-319, by W. Wynn Ffoulkes of the contents of the Tommen Pentref Tumulus : it contained iron relics and the remains of jewelled bronze ornaments and the bones of bos longifrons, red deer, calf, and sheep, so it appears not to be of a very early date. Then comes an interesting account by Mr. Barnwell of 'French Megalithic Monuments. — P. 330-340, are devoted to correspondence and notes : among the former may be signalized a letter by Mr. Rhys which touches on debated points connected with the bilingual stone at Pool Park : it also contains corrections of various other legends — the most important, perhaps, is the discovery that Westwood's PVGNIACIO on the Devynock stone is to be read RVGNIAVTO or RVGNIAVIO : the R seems to be certain. But the jewel of the correspondence is a letter from Mr. Brash in which he is more than usually amusing : he declares the most touching allegiances to Mr. Westwood and takes one of that gentleman's blunders C MENVENDAN— under his protection : 'the name' he says 'is decidedly Irish' ; that may be, but one does not see what it can have to do with the Whitland stone, for the name on that is QVENVENDAN — which Mr. Rhys has equated with the Irish name *Ceannfinnan* and compared with *Ceanndubhan*. He has also a great deal to say about *Gurci* as though it were *Gurci* and as if it were not a well known name in Welsh books both as *Gurci* and *Gurcu*. But his treatment of *Wleder Matris Odelev* beats all his previous achievements — he finds this simply *Dermot O'Daly :* it is *not* a joke, for 'there is' he says 'not a shadow of doubt respecting the nationality of the name. The letters WLE appear to be a Welsh prefix; 'I have' he continues 'from time to time discovered numbers of Irish names diguised in Welsh forms!!!'. The number closes with original documents and an account of the annual meeting of the Association at Wrexham last August.

Beitraege zur vergleichenden Sprachforschung, t. VII, 4e livraison, p. 385. *The old Welsh glosses on Martianus Capella*, par M. Whitley Stokes. Ce

mémoire avait paru déjà dans l'*Archeologia cambrensis* de juin 1873 et M. Rhys en a rendu compte plus haut, p. 135-136. Il a pour objet des gloses galloises du VIIIe siècle. On sait combien sont rares les documents gallois aussi anciens et l'importance qu'ils ont pour l'histoire des trois dialectes bretons. Voici comme exemple quelques mots armoricains avec leurs formes en gallois du VIIIe siècle d'après le texte étudié dans ce mémoire : *led* largeur *let*, *eneb* contre *einepp*, *hano* nom *enu*, *da* à *di*, *mezur* nourriture *maithur*, *a* de *o*, *ann hin* cet *ir*... *hunnu*, *krenn* rond *crunn*, *moan* mince *mein*, *arc'hennad* chaussure *archenat*, *kerc'hen* cou *circhin*, *dre* par *trui*, *etre* entre *ithr*, *vi* œuf *ui*, *iourc'h* chevreuil *iurgch*, *korsenn* roseaux *cors*, *em-olc'hi* chasser *helcha*, *karrek* écueil *carrecc*, au pluriel *kerrek* écueils *cerricc*, *moal* chauve *mail*, *bennac* quelconque *pinnac*, *hogen* mais *hacen*, *ni* nous *ni*, *redet* couru *retteticc*, *liorz* plus anciennement *luorts* clos ou jardin **luorth*, *morzed* cuisse *morduit*, *gaol* enfourchure *gabl*. — *The old welsh glosses on Juvencus*, par le même (p. 410), est le titre d'un article où le savant auteur nous fait connaître les résultats d'une collation nouvelle des gloses galloises du Juvencus de Cambridge. Il a fait cette collation dans un récent voyage en Angleterre avec la collaboration de M. Bradschaw fort habile paléographe anglais. Ce travail nous permet de recueillir pour les mots bretons armoricains qui suivent des formes galloises du IXe siècle : *leue* veau *lo*, *leun* plein *laun*, *reo* gelée *reu*, *kleiz* gauche *cled*, *kichen* près de *circhinn*, *niver* nombre *nimer*. Cet article se termine par des corrections aux gloses d'Oxford, publiées à la fin de la *Grammatica celtica*. — De nouvelles corrections ont été indiquées par M. Rhys, p. 466-467. — M. Whitley Stokes, sous ce titre : *Zur keltischen passivum*, p. 467 donne la preuve qu'il subsiste en irlandais ancien et moderne des débris de la flexion personnelle du passif.

T. VIII, 1re et 2e livraisons, p. 1-48. Ernest Windisch, *Verlust und Auftreten des* P *in den celtischen Sprachen*. On avait déjà signalé quelques exemples de la perte du *p* dans les langues celtiques. M. Windisch donne sur ce curieux sujet la première étude spéciale, et il le fait avec une science qui du premier coup le place au rang des maîtres. Nous connaissions déjà plusieurs des caractères qui rappochent le celtique des autres langues indo-européennes. Les caractères qui le distinguent de ces langues sont à étudier. M. Windisch détermine un de ces caractères avec précision, c'est la perte du *p* indo-européen. Une question se pose immédiatement. Cette perte est-elle absolue ? Le *p* indo-européen subsiste-t-il dans quelques mots celtiques ? Le *p* breton = *qu* reste hors de cause : il est d'origine relativement moderne, il n'est pas indo-européen, il n'est même pas irlandais. Mais parmi les mots celtiques antérieurs à la séparation des deux races, l'une gallo-bretonne, l'autre irlandaise, y en a-t il qui contiennent un *p* ? C'est ce que soutient M. Whitley Stokes avec la profonde érudition qui le distingue. J'attendrai pour me prononcer la réponse de M. Windisch. Mais il y a un point qui n'a pas été touché par M. Whitley Stokes, et sur lequel je demanderai au savant irlandais la permission de lui poser une question : à quelle date la lettre oghamique qui vaut *p* commence-t-elle à paraître dans

les inscriptions? Je la trouve dans l'alphabet publié par M. Nigra[1]. Elle manque dans ceux d'O'Donovan[2] et de M. Rhys[3] et sa forme étrange, horizontale, tandis que toutes les autres consonnes sont représentées par des traits perpendiculaires ou obliques, me semble faite pour provoquer l'hypothèse que cette lettre aurait été, à une date relativement récente, ajoutée à un alphabet déjà tout formé. M. Windisch croit qu'à une époque antérieure à celle où les Gallo-Bretons se séparèrent des Irlandais, les Celtes étaient arrivés à ne pouvoir prononcer le *p*. L'argument le plus fort en faveur de cette opinion me paraît fourni par l'observation que dans certains mots celtiques un *p* primitif a été remplacé par un *c*. On trouve en irlandais *secht* = *septem*, *necht* = *neptis*, *cacht* = *captus*. à ces trois exemples j'en ajouterai un quatrième : l'adjectif gaulois *uxellos* « haut », en irlandais *uasal*, en gallois *uchel*, me semble identique au grec ὑψηλός; dans les deux formes néoceltiques, la gutturale du gaulois étant tombée, il y a un renforcement compensatif de la voyelle initiale.

M. Rhys conteste que la gutturale de l'irlandais *secht* soit nécessairement celtique, il pense que le gallois *seith* « sept » peut s'expliquer par une forme plus ancienne *sepht*. Cependant l'*i* est la voyelle gutturale, tandis que la voyelle labiale est *u*. C'est la voyelle *i* qui tient lieu de la gutturale dans le breton armoricain *eiz* « huit », dans le vieux gallois *laidh* = *lact* « lait », *noid* = *noct* « nuit », *reith* = *rect* droit », dans le suffixe gallois *-aith* = *act*. Nous avons la même règle dans les langues néo-latines du rameau occidental (Diez, *Grammatik*, 2e édition, t. I, p. 239; 3e édition, traduction, t. I, p. 238). Quand le *p* du groupe *pt* se vocalise dans les langues romanes, c'est la voyelle labiale *u* que l'on voit apparaître et la transformation de cet *u* en *i* est, quand elle a lieu, un fait récent et exceptionnel (Diez, *Grammatik*, 2e édition, t. I, p. 258, 3e édition, traduction, p. 257). L'accord des trois langues bretonnes pour placer un *i* devant la dentale du septième nom de nombre cardinal me semble la justification de la thèse de M. Windisch et prouver qu'en celtique sept s'est dit *secten* et non *septen* comme on l'a admis jusqu'ici. M. W. Stokes soutient que l'irlandais *cacht* est un mot emprunté au latin et ne devrait pas être cité comme celtique par M. Windisch, parce qu'en celtique *gab* serait la forme de la racine latine *cap* qui en celtique aurait changé ses ténues en sonores. Mais M. Rhys prétend que cette substitution de consonnes est imaginaire dans *gabro-* « chèvre » (plus haut, p. 337) comme l'inverse dans *cened* « tribu (p. 329). Si cette doctrine de Rhys est adoptée on peut en conclure que l'équation *gab* = *cap* ne doit plus être admise et l'objection de M. W. Stokes n'a plus de fondement. Ainsi les critiques de détail dirigées contre certaines assertions de M. Windish ne me paraissent pas toutes fondées. Cependant *a priori* nous trouvons à sa thèse le défaut d'être trop absolue.

Nous ne prendrons pas un parti dans la querelle avant que M. Windisch ait répliqué aux critiques de M. Whitley Stokes.

1. Nigra, *Reliquie celtiche*, I, p. 15.
2. O'Donovan, *A grammar of the Irish language*, p. XLVII.
3. Rhys, *The early incribed stones of Wales*, p. 1.

P. 244, M. Windisch a consacré dix pages de compte-rendu au premier volume de la *Revue celtique*. Nous ne pouvons que vivement remercier le savant allemand et l'administration des *Beitraege*. Après tous les efforts de notre zélé directeur pour fonder une publication capable de relever le niveau si abaissé des études celtiques en France, nous sommes heureux de voir son dévouement désintéressé recevoir au moins de la science étrangère les encouragements que sa patrie lui donne si peu. Si la *Revue celtique* est, comme on l'imprime à Berlin, « parfaitement rédigée, » *trefflich redigirt,* elle le doit surtout à la collaboration des savants étrangers que M. Gaidoz a su grouper autour des quelques volontaires fournis par la France. Ce sont les travaux de ces savants étrangers qui donnent à notre publication sa valeur principale et nous constatons avec plaisir combien M. Windisch a justement fait ressortir le mérite de chacun d'eux.

H. d'Arbois de Jubainville.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. XXIII, livraisons 1-8. M. Leo Meyer, Ἱκνέομαι, p. 31, soutient que ce verbe grec est identique au sanscrit *açnomi* « j'atteins, » et non au sanscrit *viçami* « j'entre, je viens, » comme l'admet M. Curtius, *Griechische Etymologie* [4], p. 137. Si la doctrine de M. Meyer prévaut, il faudra cesser de rapprocher du verbe grec le vieil irlandais *fech-ta* « il entre, » *fri fecht* « en voyage, » *in-fect-so* « maintenant, » dont la racine est bien viç, racine aussi du latin *vice*; *hac vice* « cette fois, » littéralement « ce voyage. » Comparez, quant au sens, le gothique *ainamma sintha* « une fois » littéralement « en voyage. »

M. Fick, *Etymologische Beitræge*, p. 97, examine, p. 102, si l'*f* initial latin peut venir de *sp* primitif : il rejette cette opinion intimement liée avec celle qui admet qu'en certains cas l'*f* initial breton a succédé à *sp* celtique. Il soutient (p. 108) l'identité du grec homérique τρίτατος avec le vieux breton *tritid*, en armoricain moderne *trede*, ce qui ne me semble pas admissible : *tritid* = *tritios* ; mais il me paraît avoir raison de donner les équations *secht-moga* = ἑβδομήκοντα, *sechtmad* = ἑβδόματος. L'irlandais *sechtmad* se prononce, en armoricain *seizved*, et veut dire « septième, » l'équivalent grec est homérique. Quant au nom de nombre qui veut dire 70 il est inusité en breton.

Le même M. Fick, *Zum macedonischen Dialecte*, p. 193, se livre à une étude intéressante sur les débris de ce dialecte grec, dont un caractère était de remplacer les moyennes aspirées primitives par les moyennes du même organe. Il résulte de là que le grec primitif n'avait pas assourdi les aspirées, et qu'on ne peut, comme l'a fait après M. Ascoli M. Fick (*Vergleichendes Wærterbuch*, 2e édition, p. 444, 454, 479, 1055), considérer l'assourdissement des aspirées comme remontant à une date antérieure à la séparation des italo-grecs en deux rameaux, l'un italique, l'autre grec. Quand on croit à l'antériorité de cet assourdissement, il faut, contrairement à l'opinion la plus vraisemblable, considérer le grec et le latin comme plus prochainement apparentés l'un à l'autre que le latin ne l'est au celtique où les anciennes aspirées sont restées moyennes. Il

sera curieux de voir si dans la troisième édition de son savant Dictionnaire, M. Fick maintiendra le système qu'il a emprunté à M. Ascoli sur l'histoire des aspirées en grec et en latin, et comment, s'il le maintient, il expliquera les β = φ, les γ = χ, les δ = θ du macédonien.

Quelques mots macédoniens ont, dans les langues celtiques des correspondants curieux : ἀβροῦτες, « sourcil, » en breton armoricain *abrant;* δάρυλλος « chêne » en celtique *dervo-* : comparez le vieil irlandais *derucc* « gland, » le gallois *derw* « chêne, » le nom de lieu *Dervention* (Itinéraire d'Antonin), l'inscription *Fatis Dervonibus* de Brescia, le nom de *Dervus* porté au moyen-âge par une forêt de chênes de l'Aube et de la Haute-Marne. Il n'est donc pas prouvé que l'*a* du macédonien δάρυλλος soit une lettre euphonique comme M. Fick le croit. La voyelle qui manque en grec est également étymologique dans κάναδοι = γνάτοι « machoires », en breton armoricain *diou-gen* « joues », *genou* « bache. » Βάλεινος nom d'homme, en grec φαλῖνος, de φαλιο- « brillant », peut nous donner l'étymologie du gaulois *Belenos*, *Belinos*, nom divin du soleil, qui a été rattaché à la racine GVAL. La notice de M. Fick sur le nom propre Κάσσανδρος paraît expliquer le nom gaulois *cassis* dans *Tri-casses*, *Vidu-casses*, *Baio-casses*. Le premier terme de Κάσσανδρος serait κασσι- = καδ-τι et voudrait dire « celui, qui se distingue, qui prime. » La même racine se trouve dans l'armoricain *kaer* « beau », plus anciennement *kazr, cadr* = *cad-ro-s*; comparez le grec κεκασμένος = κε-ΚΑΔ-μένος.

M. Windisch, *Berichtigungen und Nachtræge*, p. 273, rattache l'irlandais *inis* = *anas-ti-s* « île » à la racine NAS « habiter » d'où viendraient aussi le grec νῆσος et le latin *insula*. La voyelle initiale du latin s'expliquerait par une métathèse; reste à se demander pourquoi deux voyelles dans le mot celtique. Le rapprochement entre νέκυς, adjectif, « mort », et le breton armoricain *ancou* = *ancavo-*, nom, « mort », ne peut, ce me semble, donner lieu à critique.

M. Jolly rendant compte d'un mémoire de M. Pauli sur les noms du lion dans les races indo-germaniques, p. 353, étudie de nouveau la question de savoir si ces noms sont d'origine indo-européenne ou d'origine sémitique. La provenance sémitique semble exclue par le fait que la seconde consonne de ces noms est un *v* dans les langues indo-européennes et un *sh* dans l'hébreu *laish* (Curtius *Griechische Etymologie* [4], p. 369). Cette question est fort intéressante à étudier car elle touche à l'histoire des migrations qui ont conduit le groupe européen de la race indo-européenne dans la région qu'il occupe aujourd'hui (Voir à ce sujet le savant mémoire de M. Maury sur le lion de Némée, *Croyances et légendes*, 2e éd., p. 185). On peut regretter que les langues celtiques aient été exclues du débat. M. Ebel a avancé que le gallois *llew* et le cornique *leu* étaient empruntés au latin. Cette thèse nous semble insoutenable aujourd'hui. M. W. Stokes a établi que l'*o* final du latin *draco*, *latro* est devenu *i* en gallois : *dreic* = *draco*, *lleidr* = *latro* (*Beitr.*, VII, 70). Donc *leo* aurait donné en gallois *llei* et non *llew*. Le cornique *leu*, le gallois *llew* supposent un primitif *levos* ou *livos* avec un *i* devenu plus tard *e* comme dans le gallois *tew*, en irlandais *tiug*, « épais. »

M. Fick, *Etymologische Beitræge*, p. 373, pense que la racine sanscrite *tush*

« se tenir tranquille », n'est autre que la racine celtique *tu* qui se trouve renforcée dans l'irlandais *tô* « silencieux », dans le gallois *tewi*, dans l'armoricain *tevel* « se taire. » Il nous donne avec raison l'irlandais *dligim* (*merui*), comme dérivé de la racine indo-européenne *dhalgh* « mériter », mais prétend qu'on ne trouve pas ce verbe dans une autre langue, quand nous avons en breton armoricain *dleout* « devoir. » Il croit que l'irlandais *tâid* « voleur » vient de la même racine que l'allemand *stehlen* qui en effet a perdu son *s* initial en grec et en slave. Il considère comme identique au sanscrit *çagma* « secourable, protecteur, bienveillant, » le latin *comis;* et ce dernier nous semble lui-même identique au vieil irlandais *coim,* en armoricain *kun*[*v*] « bienveillant, débonnaire. »

M. Bugge, *Altitalische Studien,* p. 385, fait plusieurs rapprochements curieux entre les anciennes langues de l'Italie et les langues celtiques. Ainsi voulant prouver que les langues de l'Italie ont eu deux terminaisons de la 3e personne du pluriel, l'une en *nti* pour les temps primaires, l'autre en *nt* sans voyelle finale pour les temps secondaires, il renvoie, p. 393, au passage des *Beitr.*, *VI*, 464, où M. W. Stokes a prouvé que la 3e p. du pl. du présent de l'indicatif en irlandais s'est primitivement terminée par une voyelle. Il admet que la forme verbale ombrienne *trebeit* dérive de la même racine que l'irlandais *a- trebat* « ils possèdent » (p. 416). C'est notamment par la présence d'un *s* final à la fin de la préposition galloise *trus* « au-delà, » qu'il cherche à établir que l'*f* final de l'ombrien *traf* tient lieu d'un *s* plus ancien, p. 422. Les accusatifs pluriels ombriens en *f* pour *s*, p. 420, fournissent un exemple de cette permutation. Elle se trouve aussi dans certains mots bretons : *fron* « narine, » irlandais *srôn*; *fraed* « torrent, » irlandais *sruth*; *felch* « rate, » irlandais *sealg*; *difuna* « réveiller, » variante armoricaine de *dihuna* dont l'*h* = *s*. Peut-être est-ce là l'explication véritable de l'*f* des futurs armoricains que j'ai prétendu, contre M. Ebel, rapprocher du *b* des futurs irlandais. H. D'A. DE J.

STUDIEN ZUR GRIECHISCHEN AND LATEINISCHEN GRAMMATIK (Herausgegeben von G. Curtius) Leipzig, t. VII, p. 371-380). M. Windisch expose quelles sont suivant lui les critiques fondées parmi celles que contient la brochure de notre éminent collaborateur M. Whitley Stokes, intitulée *Some remarks on the Celtic additions to Curtius' Greek etymology*. On a vu plus haut dans un savant mémoire de M. Rhys (p. 321) un certain nombre d'observations sur cette brochure de M. W. Stokes. Cette brochure a pour objet la critique d'un ouvrage annoncé un peu brièvement faute de place par la dernière livraison de la *Revue celtique,* p. 273. M. Windisch expose que dans cet ouvrage : *Grandzuege der Griechischen Etymologie*, dont il a composé la partie celtique, il s'est glissé quelques erreurs. Il propose en outre quelques additions dont le plus grand nombre est emprunté à M. W. Stokes, mais dont quelques-unes ne sont pas dues au savant irlandais. Comme exemple nous citerons au point de vue du breton armoricain *moc'h*, « cochon », d'une racine MUK qui est celle du français « moucher » : *moc'h* voudrait dire qui a un groin. Cette étymologie a été proposée par M. Stokes. Le rapprochement *ancou* « mort » avec le grec νέκυς a une autre origine. On ne peut guère donner que des éloges au mémoire de M. Windish. Cependant je hazarderai une critique. Le vieil irlandais *oa*

(*minor*), p. 378, est, suivant moi, le comparatif de *óc* (*juvenis*) : mettez en regard le breton armoricain *iaou* comparatif de *iaouank* « jeune. » Il y a dans le positif de ces deux mots un suffixe qui manque au comparatif. La même chose se passe en latin pour l'adjectif *magnus*, au comparatif *major*.

H. D'A. DE J.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Août 1874 p. 73-82. *De quelques pièces curieuses de verrerie antique*, par M. J. Quicherat. (Donne une marque de fabrique, inédite, et consistant en un rameau palmé autour duquel est disposée à l'envers la légende VALIRMUS). — Septembre p. 199, Inscription découverte à Châlon-sur-Saône; ce sont deux inscriptions votives l'une à Mercure, l'autre à Hercule, par un certain *Sextus Orgius Suavis*. — Octobre 1874 p. 230-237, *Les* Elesyces *ou* Elisyci *et* l'Ora maritima *de Festus Avienus*, par M. d'Arbois de Jubainville. (Discute une question relative à la géographie ancienne de la Narbonnaise). — Novembre p. 332. On signale d'importantes découvertes archéologiques faites au sommet du Puy-de-Dome dans les fouilles et les déblaiements pour la construction d'un observatoire. On a trouvé les débris d'un temple de grande dimension et de construction somptueuse et parmi les débris une plaque en bronze carrée, à queue d'aronde, qui, par une inscription, nous révèle le nom du dieu auquel le temple était consacré :

NVM . AVG
ET . DEO . MERCVRIO
DVMIATI
MATVTINIVS
VICTORINVS
D. D.

Cette épithète topique *Dumiates* donne du même coup le nom ancien de la montagne qui s'est conservé dans le nom moderne du Puy de *Dome*, que les paysans appellent encore dans le patois local *le Doum*.

Le savant professeur d'épigraphie du collége de France, M. Léon Renier s'est occupé des découvertes du Puy-de-Dôme dans sa leçon du 8 décembre 1874 et, outre l'inscription publiée dans la Revue Archéologique, il a mentionné un débris d'inscription, sur un fragment de marbre blanc en grands et beaux caractères :

ꓤO
CIVES
TIATOΓ

M. L. Renier restitue à la première ligne *Arverno*, et à la troisième *negotiatores* : c'était l'ex-voto de quelques commerçants qui exerçaient leur métier en Auvergne.

M. Renier a réuni de curieux détails relatifs à ce temple, célèbre dans toute la Gaule, et dont la célébrité durait encore au temps de Grégoire de Tours. C'est le temple dont parle Pline *Hist. Nat.* XXXIV, 18, et pour lequel l'artiste grec Zenodore avait exécuté une statue colossale en bronze de Mercure, statue haute de 120 pieds et qui lui avait coûté dix ans de travail. C'est le temple

dont parle également Grégoire de Tours I, 30. La renommée du Mercure Arverne qu'on y adorait est attestée par de nombreuses inscriptions : cf. Brambach, *Corpus Inscr. Rhenanarum* nos 256, 257, 593, 1741, 2029, et Becker dans les *Beitræge*, T. III, p. 169 et 343.

Revue des Sociétés savantes des départements, 5e série, t. VII. — P. 325. Analyse d'un mémoire de M. Hucher sur une statuette gauloise découverte à Roullé, commune de Mont Saint-Jean (Sarthe). « C'est un personnage barbu, revêtu d'une robe à capuchon que M. Hucher assimile au *cuculle* lingonique ou santonique ou au *bardo-cuculle* dont ont parlé Juvénal et Martial, avec deux protubérances sur le sommet de la tête, cornes ou petites bosses pointues : de la main droite ce personnage tient un arc et une serpe, attributs qui, selon M. Hucher, indiquent une divinité des bois. »

CORRECTION.

Plus haut, p. 128, j'ai essayé de restituer la forme gauloise du moyen-armoricain *banazl*, en moyen-gallois *banadil* « genêt » ; j'ai proposé *banadilla*, et j'ai montré par là que je n'avais pas encore suffisamment étudié le savant travail de M. Ebel sur les voyelles interposées, une des plus intéressantes additions faites par ce savant à la *Grammatica celtica* de Zeuss (p. 165 et suivantes). J'aurais dû proposer *bena-tlon* ou *bana-tlo-n* (cf. *Gr. C.*², p. 820) dérivé du thème *bena* qu'on trouve dans le vieil irlandais *benim* (*ferio*), *Gr. C.*², p. 429, et dans le breton armoricain *kemener* pour *kem-bener* « tailleur », où il a le sens collatéral de « couper. » Le thème *bena* est lui-même dérivé d'une racine *be* ou *ba* au moyen du suffixe *na*, celui à l'aide duquel se forme le thème des verbes sanscrits de la neuvième classe. La racine *be* ou *ba* se trouve en irlandais dans le substantif *tóbe* (*abscissio*) = *do-fo-be*, *Gr. C.*², p. 427, 883. Elle est suivie du suffixe *tu* dans *betu-lla*, nom gaulois du bouleau ; ce suffixe redouble sa consonne dans le substantif vieil irlandais *bás* « mort » pour *battu-* (*Gr. C.*², p. 787) et dans le substantif breton *bath*, en gallois « ce qui est frappé », *baz* en armoricain « ce avec quoi on frappe, bâton » : le pluriel gallois de ce mot est *bathau* d'où semble résulter un thème primitif *battu-*. Citons encore l'irlandais *beim* « coup », = *be-min*, thème *be-mann* (*Gr. C.*², p. 268, 776), qui nous donne l'exemple d'un troisième suffixe. Le *b* initial était originairement aspiré. Le thème grec φονο- « mort violente, » le thème germanique *bana* « blessure », pour *bhana*, paraissent identiques au thème celtique *bena*. Par conséquent **bena-tlon*, nom celtique du genêt, paraît signifier, ce qui sert à frapper, c'est-à-dire à faire des verges, des balais. Le nom du bouleau *betu-lla* a le même sens. Le verbe latin *batuere* ne peut être rattaché directement à la racine bha, puisque *bh* initial donne *f* en latin. Peut-être ce mot, d'un emploi assez rare dans la bonne latinité, a-t-il été introduit dans la langue des Romains par les esclaves gaulois et vient-il du nom donné par ces esclaves au bâton et aux verges dont leurs maîtres les frappaient.

H. d'Arbois de Jubainville.

CHRONIQUE.

L'Association Bretonne ressuscitée. — M. Whitley Stokes sur la publication du ms. de Leinster. — Vœux stériles. — Projet de chaire celtique à l'Université d'Edimbourg. — Le nouvel évêque de Saint-David. — Une Bibliographie de la Gaule. — L'Algonquin dialecte irlandais! Origine fantastiqne des Irlandais d'Amérique.

La Bretagne française a vu renaître une institution qui avait autrefois rendu d'importants services aux études d'archéologie bretonne et dont le passé garantit l'avenir. C'est l'*Association Bretonne* fondée en 1843, qui, dès ce moment, tint des congrès annuels dans les principales villes de Bretagne (sauf en 1854) jusqu'en 1859, date où elle fut supprimée par un arrêté du ministre de l'intérieur. — Nous devons apprendre à nos lecteurs d'outre-Manche que la liberté d'association et de réunion n'existe pas en France, et qu'une association, même purement scientifique, ne peut naître et vivre qu'avec l'autorisation, essentiellement révocable, de la police et du pouvoir. — Après la chute de l'Empire, les principaux membres de l'ancienne association conçurent l'idée de reprendre leur œuvre ; leur projet trouva de l'adhésion en Bretagne. « Ce n'est qu'au mois de septembre 1873, après diverses réunions préparatoires dans le courant de l'année 1872 et au printemps de 1873, que le seizième congrès a enfin pu se réunir. L'autorisation fut accordée par M. de la Bouillerie, ministre de l'Intérieur, qui en donna connaissance à tous les préfets de la Bretagne. La ville de Quimper, qui avait vu le dernier congrès en 1858, fut choisie pour inaugurer le congrès nouveau.»

L'Association bretonne est partagée en deux sections, une d'agriculture et une d'archéologie, et chaque congrès accompagné d'une exposition et de concours agricoles. Chacune des deux sections a son bureau et ses séances distinctes, mais le président, choisi pour la question d'agriculture, a le titre et les honneurs de président du congrès. Un article des statuts (art. VII) établit fort sagement que dans les séances de l'Association « nul ne peut avoir la parole qu'après l'avoir obtenue du Président. » Le regretté M. A. de Blois a pris une part importante à la reconstitution de l'Association bretonne, il en avait dirigé la section d'Archéologie de 1843 à 1855, date à laquelle M. de la Villemarqué lui avait succédé : il en était redevenu président en 1873 [1]. N'était que les congrès de l'Association bretonne se partagent entre l'agriculture et l'archéologie, on pourrait les comparer aux sessions annuelles de l'Association Archéologique Cambrienne.

1. Le secrétaire de la classe d'Archéologie est M. Roparlz, avocat, 16, rue aux Foulons, à Rennes.

Les comptes-rendus du congrès tenu à Quimper en 1873 ont été publiés. Ceux de la section d'archéologie forment un fort volume (70-189 p. in-8. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1874). Ils comprennent les procès-verbaux des séances et les principaux mémoires lus au congrès [1]. M. de Barthélemy a parlé plus haut (p. 413) du mémoire de M. Kerviler qui occupe la plus grande partie de ce volume ; mais il faut signaler également une étude approfondie et minutieuse de M. Le Men sur les « Oppidums » (*sic*; pourquoi pas *Oppida ?*) du département du Finistère, et un intéressant essai de M. Luzel sur les Contes populaires de la Bretagne-Armorique.

Le dix-septième congrès de l'Association bretonne s'est tenu à Vannes les 30 août 1874 et jours suivants. Le compte-rendu n'en a pas encore été publié. Le prochain congrès aura lieu le 6 septembre 1875 et jours suivants dans une des rares villes de Bretagne qui ont encore gardé un cachet breton, à Guingamp (Côtes-du-Nord).

* *
*

M. Wh. Stokes nous a communiqué un exemplaire imprimé de la lettre qu'il a adressée de l'Inde à M. le Dr Jellet, du Collége de la Trinité à Dublin, sur l'utilité que présenterait la publication du « Livre de Leinster ». C'est, comme on sait, un ms. sur parchemin du XIIe siècle, conservé dans la Bibliothèque du Collége de la Trinité, ou Université de Dublin. Il se compose de 173 feuillets in-folio et son contenu, qui est entièrement irlandais, peut se répartir entre les chefs suivants :

I. Histoire *a*) prose *b*) vers.
II. Topographie.
III. Grammaire et lexicographie.
IV. Roman et mythologie.
V. Miscellanées.

M. Wh. Stokes, avec la haute compétence qu'on lui connaît, indique l'importance qu'aurait une bonne édition de ce ms. pour l'histoire et la philologie irlandaises, et d'une façon plus générale, pour les études de mythologie et d'histoire littéraire. Il propose de le publier en lithographie, d'après un fac-simile fait par un scribe ignorant l'irlandais (de peur qu'un scribe sachant l'irlandais se laissât influencer dans son œuvre mécanique par des suggestions de lecture), et d'accompagner ce fac-simile d'une traduction ; autrement, en effet, l'œuvre entière resterait un livre scellé à sept sceaux hormis pour quelques rares savants. Il discute le plan et les frais de cette publication et met en avant le nom de M. Hennessy, — *who is, I think, the best living Gaelic scholar*, ce sont ses paroles, — comme l'homme le plus capable de traduire le langage archaïque du Livre de Leinster. « L'exécution de ce projet, dit M. Stokes, ne serait pas seulement bien accueillie par tous ceux qui se soucient de science, d'histoire et

1. Ayant deux paginations, l'une pour les procès-verbaux et l'autre pour les mémoires, on aurait dû les distinguer en n'employant pas les mêmes chiffres (arabes). N'y a-t-il pas de chiffres romains dans les casses des imprimeries de Saint-Brieuc ?

de littérature; elle rehausserait la réputation du Collége de la Trinité et justifierait sa prétention à être regardé comme l'Université Nationale d'Irlande. »

Les érudits du continent s'associeraient bien volontiers au vœu exprimé avec tant d'autorité par l'éminent secrétaire du gouvernement de l'Inde; mais il ne semble pas que le Sénat du Collége de la Trinité en ait tenu compte et nous nous demandons quel est le rare savant, le crique sagace dont l'avis a prévalu contre les conseils d'un homme qui ne s'inspire que des intérêts les plus élevés de la science. Au récent Congrès des Orientalistes (Londres, septembre 1874), M. Max Müller, au nom des Indianistes, remerciait publiquement M. Wh. Stokes d'avoir aidé à obtenir du gouvernement de l'Inde qu'on fasse le catalogue et l'analyse de tous les anciens manuscrits conservés dans l'Inde. Les efforts de M. Wh. Stokes n'auront pas été aussi heureux en Irlande : c'est le cas de citer notre proverbe français : « nul n'est prophète en son pays. »

M. Stokes a dû en effet joindre à sa lettre un post-scriptum. Il avait appris entre-deux que le Sénat de Trinity College avait décidé de publier une édition lithographiée, sans traduction, ainsi que l'Académie d'Irlande a fait pour le ms. appelé *Lebor na huidre*, et de confier ce nouveau travail aux mêmes mains. M. Stokes regrette cette mesure, et les erreurs de lecture qu'il relève dans l'édition lithographiée du *Lebor na huidre* lui semblent de mauvais augure pour la publication entreprise par le Collége de la Trinité. Comme le *Post-scriptum* de M. Stokes contient d'utiles corrections de l'édition lithographiée du *Lebor na huidre*, nous croyons utile de le reproduire intégralement :

« Since the above letter was written I have heard that the Board of Trinity College has determined to have the Book of Leinster lithographed by Mr. O'Longan and revised by Mr. Looney. This is better than nothing. But the kind of facsimile which the Board is to likely to get for its money may be judged from the following errata which I noticed on cursorily collating with the original codex the lithographic copy of Lebor na huidre which the Royal Irish Academy has published as 'an exact lithograph of the original'. Many more mistakes would doubtless be discovered by any one with time and inclination to look for them.

1*a* 44	Facs.	ahaim*sid*e	ms. aha*inm*s*id*e
1*b* 37	—	f*oro*enici	— *fho*enici
11*b* 22	—	t*ho*dgarach	— to*nd*garac*h*
30*a* 15	—	do	— tic
37*b* 42	—	nec*us*tos	— necmuis
50*b* 1	—	-bod	— -bad
51*a* 33	—	-fuitis	— faitis
b 17	—	molbthuch	— molbthach
52*b* 11	—	brio	— bric
53*b* 34	—	ani	— ani*m*
58*a* marg.	—	*acht*	— *for*
67*a* 43	—	ag*aid*	— lug*aid*
72*b* 4	—	tubrait*er*	— tabrait*er*

72*b* 33	— dobi*nd*	— dob*e*rid
91*b* 13	— becda	— becdu
109*a* 11	— iarth*us*	— arth*us*
113*b* 15	— *for*serg	— *for*seng
114*a* 9	— norúmied	— norúined
39	— úasa úibnanech	— uasaúib nanech
121*a* 5	— lugha*nd*	— beith a*nd*

Two more I did not verify, but the corrections are obvious enough :

127*a* 17	Facs. comallastas	*read* comallastar
130*a* 5	— ecít	— eóit

The fact is that, except when the process is purely mechanical (as in the case of photography or a thoroughly ignorant facsimilist) to copy an ancient Irish ms. correctly requires considerable knowledge of the language. How much of this accomplishment is possessed by the gentlemen connected with this publication may easily be guessed from the preface in which

XIII. *Dorrogus* ('whom I shall have besought') is rendered by 'I beseech'.

XIV. *Discéoil* by 'good news'.

Dian-do-tairle mo-lorg-sa ('if my club reaches them', *mairfidus* 'it will kill them') by 'should you follow my track'.

XV. *Sin* ('that') by 'thy condition'.

XXI. *Imm-á-redind-sea* by 'when I used to tame'.

XXII. *Adfet in scel so* (this story relates') by are told in the story'.

XXV. *Tucait baile Mongán* ('the cause of Mongàn's Madness') by 'account of Baile Mongán or Mongáns residence !

They have obviously a smattering of the language, but only enough to lead them astray. The preface to their facsimile of *Lebor Brecc* contains equally remarkable blunders. I will only mention two or three. In p. 3, the Latin genitive singular *pentecostes* is read and printed *pentecosti* and the Irish *coem* is rendered by 'faithful'. In p. 4, the first three words of the Calendar of Oengus *re sil dálach* ('before [men's] multitudinous seed') are actually translated by 'with the race of Dalach'. In p. 5, *erim nglan* is rendered 'pure wisdom' and the gen. pl. of *mac* is written *mic n.* — Dictum sapienti sat est.»

Nous nous associons pleinement aux regrets exprimés par notre savant collaborateur sur la façon dont l'Académie d'Irlande, et après elle, le Collége de la Trinité publient les manuscrits nationaux de l'Irlande dont l'importance ne se borne pas aux études irlandaises, mais que maint érudit, en dehors du cercle de nos études spéciales, voudrait trouver accessibles à ses recherches. Peut-être une inspiration meilleure eût-elle guidé les autorités académiques et universitaires de Dublin si le vénéré Dr Todd était encore parmi nous, et si sa haute autorité scientifique, son esprit élevé et libéral intervenaient encore dans la direction des travaux de l'érudition irlandaise !

* *
*

Le désir de voir les richesses de l'ancienne littérature irlandaise arriver à la

lumière a été plus d'une fois déjà exprimé et il se fait jour dans mainte circonstance. Voici un correspondant de l'*Athenæum* anglais, M. J. Jeremiah, Jun., qui dans les colonnes de ce journal (n° du 21 novembre 1874) propose de fonder une *Irish Text Society*, à l'instar de l'*Early English Text Society* dont on connaît le succès et les importantes publications. Dans le n° suivant (23 novembre) un autre correspondant, M. Th. Nicholas, suggérait qu'une société de ce genre devrait prendre un champ d'opération plus vaste et qu'il vaudrait mieux tenter de fonder une *Celtic Mss. Society*. L'idée est grande et ambitieuse, mais nous craignons qu'elle soit prématurée, au point de vue, voulons-nous dire, de la réussite matérielle. L'utilité en serait certainement incontestable quand des sociétés et des institutions qui ont la fortune hésitent à entreprendre des publications de ce genre, quand des sociétés dont c'était le but spécial disparaissent l'une après l'autre. La *Welsh Mss. Society* est morte depuis longues années, et c'est un savant écossais qui de son initiative privée a publié les *Four ancient Books of Wales*, ce qui eût dû être l'œuvre d'une Société galloise. M. Robert Williams qui entreprend en ce moment la publication d'une série d'anciens textes gallois [1] se plaint du peu de concours qu'il rencontre dans le public du pays de Galles. En Irlande la *Société Ossianique* est morte et il ne me semble pas que la *Société archéologique irlandaise* soit encore en existence. Ajoutons que la nouvelle « Société archéologique galloise « (cf. p. 146 supra) n'a pu réussir à se constituer. Ce ne sont pas là des symptômes encourageants pour l'œuvre que MM. Jeremiah et Nicholas voudraient voir se créer — et qui ne se créera pas.

* *
*

On peut mieux espérer de la propagande entreprise en Ecosse par M. Blackie pour établir une chaire de philologie celtique à l'Université d'Edimbourg. M. Blackie qui occupe la chaire de littérature grecque dans cette université est en même temps un des plus fervents avocats du celticisme comme nos lecteurs le savent déjà (cf. p. 147, *supra*). Quelques personnes influentes se sont jointes à M. Blackie et une souscription a été ouverte. Les promoteurs de ce projet demandent 10,000 livres sterling (250,000 fr.) à leurs compatriotes. Bien que la somme soit élevée, le patriotisme écossais est assez vivace et l'Ecosse assez riche pour qu'on puisse s'attendre à voir atteindre ce chiffre. — Nos lecteurs savent que c'est également par une souscription nationale qu'a été fondée l'Université de Galles. On ne saurait trop admirer l'esprit d'initiative qui anime nos voisins d'outre-Manche, Celtes aussi bien que Saxons, et qui souvent vient à bout des plus aventureuses entreprises.

* *
*

Le vénérable évêque de Saint-David en Galles, le Dr Thirlwall, bien connu par ses ouvrages sur l'histoire de la Grèce, a résigné ses hautes fonctions par

1. Cf. *Rev. Celt.*, t. I. p. 500.

raison d'âge et de santé. La Principauté a été heureuse d'apprendre que son successeur est un gallois, le savant M. Basil Jones, Archidiacre d'York. Mgr Basil Jones est un des principaux fondateurs de l'Association Archéologique Cambrienne et l'auteur d'importants ouvrages sur l'histoire et les antiquités du pays de Galles. L'*Archæologia Cambrensis*, à laquelle nous empruntons cette nouvelle, exprime l'espoir que par suite de son retour en Galles, Mgr Basil Jones trouvera quelque loisir pour ses anciennes études d'histoire et d'archéologie galloise. On nous permettra de remarquer, non sans fierté, que dans notre vol. I, la liste des souscripteurs à la *Revue Celtique* contient les deux noms illustres que nous venons de citer.

* * *

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a pas décerné cette année (1874) le prix Brunet, dont nous avons donné le programme plus haut (p. 144); elle s'est contentée d'accorder des médailles de valeur diverse à plusieurs des concurrents, parmi lesquelles une médaille de mille francs à M. Emile Ruelle pour un ouvrage manuscrit intitulé : *Bibliographie générale de la Gaule.* Des ouvrages récompensés, c'est le seul qui ait trait aux études celtiques.

* * *

La *Revue Politique et Littéraire* vient de publier (n° du 2 janvier 1875) une leçon faite à la Faculté des Lettres de Dijon par M. Gaffarel sur « les explorations maritimes des Irlandais au moyen-âge ». Cette leçon est principalement consacrée à la légende de Saint Brendan, racontée d'après M. Jubinal, et à cette fantastique « île de Saint Brendan » qui a figuré sur les cartes géographiques jusque dans notre siècle. M. Gaffarel rapporte des traditions de *Sagas* d'après lesquelles les anciens Irlandais auraient peut-être abordé en Amérique et il écrit à ce propos cette phrase incroyable : « Bien que de savants linguistes aient constaté une ressemblance singulière entre la langue irlandaise et le dialecte algonquin, bien que les Irlandais d'Amérique aient scrupuleusement conservé le souvenir de leur patrie, on ne connaît pourtant ces voyages que par la tradition. » Il manquait un pendant à l'histoire de Madoc, des Gallois d'Amérique et des Mandans ; le voilà fourni par les Irlando-Algonquins de M. Gaffarel ! Les « savants linguistes » auxquels il se réfère en note sont un M. José Perez dans une certaine *Revue américaine*, T. VIII, p. 180. On regrette de voir un professeur de notre enseignement supérieur apporter aussi peu de critique dans une question ethnographique, mais ce qui est plus étrange encore c'est que M. Gaffarel regarde les Irlandais d'Amérique, dont l'exode est si récent, comme descendant des compagnons de Saint Brendan ou d'un de ses émules inconnus,... il y a treize ou quatorze siècles !!! H. Gaidoz.

NÉCROLOGIE.

M. John Pughe, mort le 9 avril 1874 à l'âge de 59 ans : il avait traduit les *Meddygon Myddfau* pour la 'Welsh mss. Society' et il est l'auteur de quelques poésies en langue galloise.

Dans l'*Athenæum* anglais du 25 juillet 1874 (p. 112), M. John Stuart consacre quelques lignes à la mémoire d'un savant écossais enlevé dans la force de l'âge, M. E.W. Robertson, auteur d'un ouvrage estimé sur l'ancienne histoire d'Ecosse, *Scotland under her early Kings* (Edimburgh 1862, 1 vol. in-8) et qui en 1872 avait publié la première partie d'une série intitulée *Historical Essays in connexion with the Land and the Church.*

M. Louis-Marie Galles, né à Vannes le 16 juillet 1827, mort dans la même ville le 24 juillet 1874, était un des meilleurs archéologues du Morbihan. Il a collaboré au *Bulletin de la Société Polymathique* du Morbihan, à l'*Annuaire du Morbihan* et pris une part active aux travaux de l'Association Bretonne. Il a également pris part, avec M. René Galles, M. de Cintré et les autres savants du Morbihan, aux fouilles des monuments dits celtiques menées avec tant d'activité dans ce département. M. l'abbé Chauffier, pro-secrétaire à l'évêché de Vannes, a bien voulu nous envoyer la bibliographie des travaux de M. Louis Galles :

1° Considérations sur les Pierres druidiques nommées dolmens; allées couvertes, grottes aux fées, Kistvaen, etc.

(*Annuaire du Morbihan* 1853, p. 115-131.)

2° Les monuments celtiques et particulièrement celui de Carnac.

(*Annuaire du Morbihan* 1854, p. 121-143.)

Ces deux mémoires ont été réunis par lui en un seul fascicule sous ce titre : *Deux mémoires sur les monuments de l'âge de pierre extraits des annuaires* 1853 *et* 1854.

3° Fouilles du tumulus de Tumiac en Arzon 1853. — Cet article n'a été publié dans aucune revue.

4° Fouilles d'un dolmen en Locmariaquer.

(*Bulletin de la Société Polymathique*, 1860, p. 12.)

5° Fouilles d'un tumulus nommé *Er-hourich* ou la Vigie, commune de la Trinité sur Mer; par MM. de Cintré et Louis Galles.

(*Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan* 1860, p. 81.)

6° Les dolmens de la Trinité-sur-Mer.

(*Ibid.* 1860 p. 83.)

7° Compte-rendu sur les fouilles de Beg-en-Aud (Saint-Pierre-Quiberon).
(*Ibid.* 1869, p. 117.)

8° Découverte d'un dolmen de l'époque de bronze au Rocher, en Plougoumelen. (*Ibid.* 1872, p. 119.)

9° Découverte de deux sépultures de l'époque de bronze au Rocher, en Plougoumelen.
(*Ibid.* 1872, p. 125.)

Ces deux derniers réunis en un fascicule sous ce titre : *Découverte de sépultures de l'époque de bronze en Plougoumelen.*

10° Comment les dolmens pourraient bien avoir été construits par les Gaulois.
(*Ibid.* 1873, p. 50. — Tirage à part.)

11° Etude sur les peuples constructeurs des dolmens.
(*Ibid.* 1873, p. 55.)

12° Monuments mégalithiques ou celtiques (réponse à la question 2 du programme de la section d'archéologie bretonne 1873.)

Epoque Gallo-Romaine.

Rapport sur les fouilles de l'établissement gallo-romain de Korhan en Arradon.
(*B. de la Soc. Polym.* 1865.)

Moyen-âge.

Extrait d'un mémoire de M. L. Galles sur la chapelle de Saint-Avé près Vannes, par M. Rozenzweig.
(*Bull. de la Soc. Archéologique du Morbihan.* 1857, p. 76.)

Extrait d'un mémoire de M. L. Galles sur l'église paroissiale de Saint-Léry, canton de Ploermel, par M. Rosenzweig.
(*Ibid.* p. 78.)

Mémoire sur le Prieuré de Saint-Martin de Losselin G. S. P., membre de Marmoutiers, d'après les chartes existantes aux Archives nationales du Morbihan et celles données par D. Morice.
(*Ibid.* 1858, p. 78.)

Note sur les pierres tombales du chœur de l'Eglise de Saint-Gildas de Rhuis.
(*Ibid.* p. 65.)

Notice sur une sépulture trouvée sous un lech bas à Arradon.
(*Bull. de la Soc. Polymathique* 1867, p. 41.)

Etude de Géographie féodale : les arrières-fiefs de la seigneurie de Guémené.
(*Ibid.* p. 121.)

Les murailles de Vannes depuis 1573.
(*Ibid.* 1869, p. 89.)

(Cet article avait déjà paru dans l'annuaire du Morbihan, 1856.)

La maison d'un seigneur de Guémené en 1542.
(*Ibid.* 1871.)

M. Cosmo Innes, professeur d'Histoire constitutionnelle à l'Université d'Edimbourg, mort le 31 juillet 1874 à Killin, pendant un voyage dans les Highlands. Il était âgé de soixante-quinze ans. Il avait fait une étude spéciale de l'histoire

des anciennes lois de l'Ecosse. A côté de nombreuses publications d'anciens documents, ses principaux ouvrages sont : *Origines Parochiales Scotiæ*; *Scotland in the Middle Ages*; *Sketches of Early Scotch History and social progress*; *Lectures on legal Antiquities*; *Concerning Scotch Surnames*. On lira avec intérêt une notice que M. J. A. H. Murray lui a consacrée dans l'*Academy* du 15 août 1874, p. 181.

M. Daniel-Louis-Olivier-Marie Miorcec de Kerdanet, mort en septembre 1874 à l'âge de 82 ans à Lesneven (Finistère), auteur des *Notices chronologiques sur les écrivains et artistes de la Bretagne* (Brest, 1818). M. de Kerdanet a donné, en l'accompagnant de notes, une édition nouvelle des *Vies des Saints de la Bretagne armorique* d'Albert Le Grand (Brest, 1837), et il a publié de nombreux mémoires dans le *Lycée armoricain* et dans les Bulletins de la première Association Bretonne.

M. Aymar-Gabriel de Blois, né le 24 fructidor an XII (11 septembre 1804) au château de Poulguinan, près Quimper, mort subitement à Quimper le 3 décembre 1874. En 1843 il contribua avec quelques autres savants bretons et le concours de M. de Caumont à fonder l'*Association bretonne*, dont il dirigea pendant de longues années la classe d'archéologie, et en 1872 il fut un des premiers à travailler au rétablissement de cette société supprimée par l'empire (voir à la *Chronique*). Il avait également été un des fondateurs de la *Société archéologique du Finistère*, dont il était président. M. de Blois a collaboré à la nouvelle édition du *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne* d'Ogée, à la *Biographie bretonne* de M. Levot, à la *Revue de Bretagne et de Vendée* et à divers recueils archéologiques de l'Ouest. Bâtonnier de l'ordre des avocats de Quimper et ancien député, M. de Blois était en outre un jurisconsulte distingué et il avait de l'ancien droit coutumier une connaissance toute spéciale.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de M. Thomas Stephens (né le 12 avril 1821, mort le 4 janvier 1875), auteur de *The Literature of the Cymry*, ouvrage traduit en allemand par San-Marte, et d'un grand nombre de mémoires dispersés dans les Revues du pays de Galles et relatifs à l'histoire littéraire et à la littérature galloises ; nous avons déjà signalé ici (t. I, p. 467, n.) son essai sur les Triades publié dans la revue galloise *Y Beirniad*. L'*Archæologia Cambrensis* de janvier 1875 donne (p. 87) une notice détaillée sur les travaux et l'œuvre de ce modeste et consciencieux érudit.

H. G.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

UNE ÉNIGME

D'ONOMASTIQUE FLUVIALE.

Si l'on venait un jour à découvrir quelque part, dans la mer du Sud par exemple, une île nouvelle, assez grande pour posséder plusieurs rivières, et habitée par une race indigène, et si l'une de ces rivières se trouvait s'appeler *La Seine*, on ne verrait là, à coup sûr, qu'un jeu du hasard. Si, plus loin, on en trouvait une seconde du nom de *La Loire*, on s'étonnerait sans doute de cette double coïncidence, mais sans en conclure encore à une origine française que rien d'ailleurs n'autoriserait à admettre. Mais si, plus loin encore, on arrivait à un *Rhône* et à une *Garonne*, on ne pourrait plus douter d'une telle origine, et toutes les objections tomberaient devant l'impossibilité d'attribuer au hasard des coïncidences aussi répétées. On aurait beau alléguer l'absence de tout fait à l'appui d'une colonisation française. On ne pourrait s'empêcher de croire au moins que quelque navire égaré aurait été jeté sur cette île, et que les naufragés, devenus indigènes, auraient donné à ces rivières les noms de celles de leur pays natal.

Or, il se trouve que cette fiction se réalise, non pas dans une île océanienne et pour des rivières de la France actuelle, mais dans une portion assez circonscrite de l'Afrique du Nord, et pour une réunion de noms de cours d'eau qui ne se rencontrent d'ailleurs que dans les pays qu'a occupés la race celtique. Cette portion de l'Afrique est l'ancienne Mauritanie, où, cependant, aucun témoignage historique n'indique que jamais les Celtes aient eu d'établissement. Ce fait est si frappant que je m'étonne qu'il n'ait pas été signalé jusqu'à présent.

Les noms en question ne sont pas ceux du Fez et du Maroc actuels, lesquels ont été changés ou altérés considérablement. Je m'en tiens à ceux qui nous ont été transmis, en partie par Pline et Ptolémée, et en partie par l'anonyme de Ravenne, probablement au VIIe siècle d'après

Pinder et Parthey[1]. Ce sont les suivants, que je rapproche de leurs corrélatifs dans les Gaules anciennes, et dans la France du moyen-âge.

1) *Ligar* (Anon. Rav. 158, 8) dans la Mauritanie Césarienne.

En Gaule, *Liger*, la Loire (César, etc.), Λίγερος, Λίγηρ (Strab. Ptol., etc.), sans doute d'une racine *lig*, *leg*, conservée dans l'irlandais *leigh*, liquéfier, dissoudre. Cf. *legad*, dissolutio (Zeuss[2], 625), irl. moy. *leghaim*, I dissolve, melt (Stokes. Ir. Gl. 1071); gaël. d'Ecosse *lighe*, flux, inondation, fleuve, torrent, etc.

Ce nom n'était pas isolé dans la Gaule, comme le montrent au moyen-âge ceux de *Ligerus*, *Legrus*, le Loir, *Ligerinus*, le Loiret (Vales. 334, 276, 278). Cf. de plus *Liger*, nom plus ancien de l'Oir, affluent de la Sélune (Manche), *Liger*, affluent de la Bresle (Somme); *Ligoure*, affluent de la Vienne (Haute-Vienne). Peut-être aussi *Légarre*, affluent du Bastan (Basses-Pyrénées); *Legaron*, ruisseau (Yonne)[2]. En Angleterre aussi, on trouve une rivière *Legre*, affluent du Soar, près de Leicester. Je laisse de côté plusieurs noms contractés comme *Loire* l'est de *Liger*, ou dérivés de la rac. *lig* par d'autres suffixes. Ce qui précède suffit pour montrer que tout ce groupe est éminemment celtique.

2) *Isaris* (Anon. Rav. 158, 6), Maurit. César.

Trois corrélatifs celtiques se présentent dans *Isara*, l'Isère, *Isara*, l'ancien nom de l'Oise, et *Isara*, l'Isar, affluent du Danube, dans l'ancienne Vindélicie. Un *Iser*, affluent de l'Elbe, en Bohême, doit sans doute son nom aux *Boii* gaulois. L'Eisach, qui se jette dans l'Adige, s'appelait autrefois *Isarus* (Mannert. Geogr., t. III, 515). On peut ajouter en France, *Isrus*, synonyme de *Arotius*, l'Arroux, affluent de la Loire (Vales. 64), *Iseron*, torrent près de Lyon, et, en Belgique, *Yser*, affluent de l'Yperbé. Comme plusieurs de ces noms s'appliquent à des rivières notoirement rapides, on peut les rattacher à un terme gaulois congénère du sanscrit *ishira*, et du zend *ishara*, rapide, actif, fort, de la racine *ish*, inciter, pousser, lancer, imprimer un mouvement vif. De cette même racine dérivent, par d'autres suffixes, un bon nombre de cours d'eau celtiques, tels que *Isa*, *Isaca*, *Isca*, *Isala*, *Isla*, *Isana*, *Isonta*, etc., que je ne fais ici qu'indiquer.

3) Σαῦος, *Savus* (Ptol. 4, 2, 6), Maurit. César.

C'est exactement le *Savus*, Σάβος, Σάος, des Anciens, pour la Save

1. *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, etc., ediderunt M. Pinder et G. Parthey. Berolini, 1860.

2. Ces noms sont tirés soit des *Dictionnaires topographiques* de la France, publiés jusqu'à ce jour, soit des rapports communiqués par les archivistes des départements.

actuelle, dans la Pannonie gauloise. Ce nom se retrouve aussi à plusieurs reprises dans la Gaule et la France du moyen-âge.

Ainsi, *Sabis* pour *Savis*, la Sambre, plus tard, vers le xe siècle, *Savus*, *Saba*, et *Sambrus* (Vales. 493); *Savus*, *Sava* (viiie et xe siècle), la Selle, affluent de l'Escaut (Nord); *Sava*, la Save, affluent de la Garonne (Haute-Garonne); *Sève*, affluent de La Douve (Manche). De plus, comme formes contractées, *Soua*, *Soa*, affluent du Blame (Dordogne); *Sau*, deux petites rivières en Souabe, et *Sow*, en Angleterre (Warwickshire).

La racine est la même que celle du sanscrit *sava*, suc et eau, c. à d. *su* (*sunôti*), faire jaillir un suc par la pression, primitivement sans doute, verser, asperger, arroser. Cf. ὕει, il pleut, ὑετός, pluie, etc.; anc. slave *sou-nãti*, effundere; anc. allem. *sou*, anglosax. *seawe*, lithuan. *sywas*, suc, irl. *subh*, id. et *sabh*, salive, etc. Ici, comme pour les racines *lig* et *is*, d'autres noms celtiques de rivières dérivent de *su*. J'en signale deux groupes principaux :

Ainsi, par *n*, *na*, *ana*, comme en sanscrit *sûnâ*, rivière [1], *savana*, ablution, bain, etc., *Savena*, affluent du Pô (Bolonais), *Soana* (ixe siècle), affluent de l'Azergue (Rhône), *Seona* (xiiie siècle), la Séoune, affluent de la Garonne (Tarn-et-Gar.), *Soena* (xie siècle), la Seugne, affluent de la Charente (Charente-Infér.), etc.;

Par *r*, *ra*, comme en sanscrit *surâ*, liqueur spiritueuse, eau, en zend *hura*, boisson, plusieurs *Sura*, au moyen-âge, affluents de la Moselle, du Rhin, de la Salzach, de la Drôme, etc.; en Irlande, la *Suir* (Munster) [2]. Par *ara*, comme sanscrit *savara*, eau [3], Σαναρίας (Ptol, 2, 15), *Savara*, *Severa* (xe siècle), les deux Sèvres; par *aria*, *Savaria*, dans la Pannonie inférieure. Peut-être, aussi, avec double suffixe, *Sabrina*, la Severn, en Angleterre, *Sabhrann*, ancien nom du Lee, en Irlande, et *Sevron*, affluent du Solman (Ain) [4].

4) Κούσας (Ptol. 4, 1, 2), Mauritanie Tingitane. *Cusa* (Kiepert. Atl. antiq.) se jette à l'Océan près de *Rutubis*, port de mer [5].

Cosenus (Plin, V, 1, 8), la même rivière (?).

Les deux formes se retrouvent surabondamment dans l'onomastique

1. D'après Wilson, Dict.; mais le Dict. de Pétersbourg n'indique pas cette acception.
2. Cf. en dehors du domaine celtique, *Soura*, affluent du Volga, dans la Russie d'Europe.
3. Cf. Σαναραβάτις, territoire de l'Inde intra Gangem. (Ptol. 7, 1, 54) — sansc. **savara-vâti*, aquosa (?).
4. Ajouter encore, en France, *Savara* (xie s.), la Sèvre, affluent de la Seine (Seine-et-Oise); *Sàveria* (xiie s.), affluent de l'Ourcq (Aisne); *Savère*, id. de la Save (Haute-Garonne), etc.
5. Cf. *Rutupiae*, *Rhutubi*, port de la Grande-Bretagne en face de la Gaule; et *Rutuba*, rivière de la Ligurie (Quicherat. Noms propres de la langue latine).

gauloise. Ici d'abord le *Cusus*, affluent du Danube (Tacit. Ann. 2, 64) sans doute celtique. Puis dans la France, au moyen-âge, les noms de rivières *Cosa* (12e siècle), le Cousin, affluent de la Cure (Yonne); *Cosa* (id.), la Couze, affluent de la Dordogne (Dordogne); *Cosia* (xe siècle), la Coise, affluent de la Loire (Loire); *Cuson*, torrent affluent de la Finée (Alpes-Marit.); *Cosanne*, affluent de la Dheune (Côte-d'Or); *Coussonne*, id. du Lot (Aveyron); *Cosantia* (xiie siècle), la Cousance, id. de l'Ain (Ain); *Cosantia* (xe siècle), la Cousance, id. de l'Aire (Meuse); *Coussin*, id. du Naon (Loir-et-Cher). J'en omets piusieurs autres encore. Il faut ajouter, avec un suffixe différent, *Cusilla*, *Coselia* (Vales. 524), la Choisille, affluent de la Loire au-dessus de Tours [1].

Il est à remarquer que plusieurs des cours d'eau susnommés sont signalés comme profondément encaissés, en particulier les deux *Cosa*. Or, dans le Puy-de-Dôme, le nom de *couse* est appliqué génériquement à des rivières, et on dit : *la Couse* d'Ardes, *la Couse* d'Issoire, *la Couse* Chambon, etc. [2], comme, dans les Pyrénées, le *Gave* de Pau, le *Gave* d'Aspe, etc. Dans l'un et l'autre cas, ces mots désignent des rivières très-encaissées. Cela conduit à rapprocher *couse* du sanscrit *kôça* ou *kôsha*, récipient en général, gaine, fourreau, enveloppe, vase, etc., d'autant mieux que ce terme s'appliquait aussi aux fleuves, en tant que contenus dans leur lit [3].

5) Μαλούας (Ptol. 4, 1, 7), Maurit. Tingitane.

Malba (Anon. Rav. 158, 9).

Malvana (Plin. VI, 13).

Ici, encore, les deux formes se retrouvent en France au moyen-âge et actuellement. Ainsi :

Malva (Bolland. Jun., 1, 1300; Vales. 310), la Mauve, affluent de la Loire; *Melve*, ruisseau affluent du Marcillando (Lot); *Malou*, trois ruisseaux de ce nom (Hérault).

Malvanus (xie siècle), Cart. de Saint Victor; le Malvan, affluent du Loup (Var). *Malauna*, *Malona* (xiie à xiiie siècle), la Malène, ruisseau affluent de la Guye (Saône-et-Loire); *Malavène*, à la mer près de Hyères (Var).

Cf. aussi *Malvetum* (xiie siècle), la Mauvotte, affluent de l'Yonne (Yonne), et *Malviès*, id. du Jaur (Hérault).

Ces noms paraissent avoir désigné des cours d'eau lents, si l'on

1. Cf. l'irl. *cuisle*, veine, tuyau, tube; en erse aussi : cours d'eau, *stream of water*. (Dict. d'Edimb.).

2. Cf. le *Plateau central de la France*, par H. Lecoq. Paris, 1871, p. 118.

3. Cf. les noms propres de rivières *Kôçâ* et *Mahâkôçî*, litt. grand récipient (Dict. de P.).

compare l'ancien gallois *melu*, au plur. *meluet*, escargot; mod. *malw*, et *malwen*; corn. *melyen*, armor. *melfeden*, etc. Cf. gall. *melwi*, s'étendre en glissant, et armor. *melv*, morve; ainsi que gall. *mall*, doux, flasque, lent, irl. *mall*, id. *maille*, lenteur, etc.[1]

6) *Sira* (Anon. Rav. 158, 4), Maur. César.

Σίσαρ, -ρος (Ptol. 4, 2, 10), p. ê. la même.

Ces deux noms se rattachent sans doute à la rac. *sar*, couler, d'où, en sanscrit, *sara, saras*, eau, lac, *sarit*, rivière, *sarila*, eau, etc.; mais aussi *sirâ*, canal, voie d'eau, veine d'eau, et *sîrâ*, rivière. *Sisar* semble être une forme redoublée, comme, en sanscrit, *sisarti, sisrati*, de *sar*.

Je ne trouve pas, chez les Celtes, comme nom de rivière la forme affaiblie *Sira*, mais la racine *sar* y est largement représentée. Ainsi par *Sara, Saravus* (IVe et Ve s.) (Auson. et Ven. Fort.), la Saar, affluent de la Moselle; *Sarius* (Anon. Rav. 289, 5), le Serio, id. du Pô; *Sariu*, id. de la Sale (Var); *Sar*, id. du Blavet (Morbihan); *Sor*, id. de l'Agout (Tarn); plusieurs *Sera* (du IXe au XIIIe s.), affluents de l'Oise, de la Garonne et de la Dordogne, etc., etc.

7) Σάλα (Ptol. 4, 1, 2; 4, 1, 14), deux rivières, dont l'une dans la Mauritanie Gaditane.

Sala (Plin. V, I, 3), aussi une ville sur la rivière *Sala*.

Salensis (Anon. Rav. 164, 20), latinisé de la ville *Sala*. En France, nous trouvons, au IXe et au XIIe siècle, *Sala, Sela*, la Selle, affluent de la Somme; *Salia* (IXe s.), la Seille, id. de la Saône. Plusieurs autres *Sala, Saale*, etc., se rencontrent aussi dans la portion de l'Allemagne occupée anciennement par les Gaulois (cf. Förstemann. Ortsn. 1209).

La racine ici est également *sar* qui, en sanscrit déjà devient *sal*, d'où *sala, salila*, eau = *sara, sarila*, etc. Toutefois *Sala* peut, dans quelques cas, désigner aussi un cours d'*eau salée*. Cf. irl. *saile, salonn* (Cormac. Gl. 148), gallois *hal, halen*, sel, etc., lat. *sal*, et langues européennes passim, ainsi que le sanscrit *sara*, sel, de sa fusibilité. A *sal*, dans son acception propre de couler, se rattachent l'irl. *séile*, gall. *haliw*, lat. *saliva*, etc. Mais, de même que *sar* est devenu *sir, sîr*, dans *sirâ, sîrâ* (v. supra), *sal*, en irlandais, s'est changé en *síl* (*sílim*), dégoutter, distiller, armor. *sîla*, filtrer, etc. Un changement semblable doit avoir eu lieu en gaulois, comme on le voit par les noms de rivières, *Silis*

1. La rac. *mar, mal*, primit. broyer, dans les autres branches de la famille arienne, donne naissance à des termes qui expriment la mollesse, la douceur, la lenteur, etc., au physique et au moral. Pour la forme *marva, malva*, cf. entre autres Fick (Vergl. Wb. 150, 384). Aux exemples qu'il donne, comme lat. *malva*, la mauve émolliente, etc., il faut ajouter le lithuanien *mulwe*, boue, marécage, et, au moral, le sanscrit *malva*, niais, idiot, insensé (D. Pétersb.).

(Pline, III, 22), Vénétie; *Silus* (Bolland. Jan. 2, 751) Gallaecie; *Sila*, *Silaha* (XIe s.), la Sihl à Zurich (Först. Ortsn. 1265), lesquels répondraient ainsi au *Sira* de la Mauritanie.

8) Σίγας (Ptol. 4, 2, 2). *Siga*, fl. et lac. Maur. César. aujourd'hui Taphna.

Je compare *Siga*, *Sigina* (X^e s), affluent du Rhin (Först. 1264); *Sigonna*, la Seugne, id. de la Charente (Papin. Masso.); *Sigue*, id. de la Garonne (Moithey). Probablement aussi Σίγμας, -ανος (Ptol. 2, 7, 2), dans le bassin d'Arcachon. Cf. pour la racine, le gallois *sigaw*, disperser, rompre, briser.

9) *Mina* (Anon. Rav. 158, 3), Maurit. Tingit.

En Espagne, *Minius*, Μινίος (Plin, Mela, Strabon, Ptolémée).

Le Minho actuel, nom probablement celtibère.

Sur la rive droite du Rhin, *Moenus*, le Main, en gaulois, suivant Glück, *Moinos* = *Mênos*. En Angleterre, d'après l'Anon. de Ravenne (437, 10), une rivière *Maina*, non-identifiée.

Ces noms paraissent dériver de la racine de mouvement *mi*, *mî* (*mi-nati*, *mi-nôti*, *mayatê*), encore inconstatée en sanscrit, mais garantie par plusieurs des langues congénères. Cf. lat. *meo*, anc. slave *mi-nãti*, transire (Miklos. Lex. 369), pol. *mi-nac*, *mijać*, et, surtout, pour le celtique, le gallois moyen *my-net*, ire (Z.[2], 598). Glück y a rattaché le gaulois *Moinos*, et je trouve dans l'Inde ancienne, une rivière *Mênâ* (Dict. de Pétersb. V, 904) qui, sauf le genre, y correspond de tout point.

10) *Lixus* (Plin. V. 1, 3), Λίξ, Λίξος (Ptol. 4, 1, 2) rivière et ville (Maurit. Tingit.).

Un *x* gaulois se change ordinairement en *ss*, *s*, dans les formes plus modernes, comme *Lisieux* est provenu de *Luxovium*, l'irlandais *uasal* de *uxellos*, etc. (Cf. Z.[2], 47)[1]. On peut donc comparer avec *Lixus*, le *Lissius* au moyen-âge, aujourd'hui *Lez* (Drôme et Vaucluse); *Lisos*, affluent de la Garonne (Lot-et-Gar.); *Lys*, id. de la Pique (Haute-Garonne), ainsi que les dérivés ou composés, *Lisonne*, affluent de la Charente (Charente); *Lissance*, source (Hérault)[2]; *Lissourgues*, id. du Lot (Lot), etc.

Un autre changement fréquent est celui de *x* en *sc*, par inversion, et *Lixus* peut avoir été aussi *Liscus*. Ceci conduit à en rapprocher l'anc. irl. *lesc*, piger, lentus, pl. *leisc* (Z.[2], 67, 861; et Cormac, Gl. 104), suivant Stokes (*Remarks on the Celtic additions to Curtius, etc.* Calcutta, 1874,

1. Cf. anc. gallois *lissiu*. du lat. *lix*, *lixivia* (Z.[2] 1063).
2. Cf. en Galles, *Liss*, fons. (Lib. Landav. 252).

p. 12) pour *lecs* = lat. *laxus*. A cette forme, se lient en France plusieurs noms de rivières, comme *Lescia* (Bolland. Febr. 3, 366), dans les Ardennes, *Lescay*, affluent du Luy de Béarn (B. Pyren.) ; peut-être aussi, par assimilation, *Lessia*, ruisseau affluent de l'Uri (ibid.) ; *Lesse*, id. de la Meuse, en Belgique, *Lesse*, *Laisse*, riv. à Chambéry ; *Laisse*, affluent du Cens (Loiret), etc.

D'après tout cela, le nom de *Lixus*, *Lissus*, *Liscus*, paraît avoir désigné un cours d'eau lent [1] ; mais j'ignore si ce caractère est bien celui du *Lixus* mauritanien, aujourd'hui *Alkos* ou *Lucas* (Pape, Benzler. Wb. v. Λίξ).

11) *Anatis* (Plin. V, 1, 8), Maurit. Tingit.

Ce nom semble allié de près à celui de *Anas* (Ἄνας, Strab. Ptol., etc.). *Ana* (Avien. Or. mar. v. 205) aujourdhui *Guadi-ana*, en Espagne et en Portugal, composé avec l'arabe *ouadi*, rivière, comme *Guadalquivir*, *Guadiamar*, etc. Stokes a rapproché *Anas*, en tant que celtibère, avec l'irlandais *an*, eau, que donnent Lhuyd, O'Clery et O'Reilly, v. *aidbeis*. Cf. ibid. *anach*, lotion. Il a comparé de plus le *anam*, paludem (au nomin. *ana*), du petit glossaire gaulois d'Endlicher.

Je ne trouve pas, chez les Celtes, la forme *Anatis*; mais celles de *Anisus*, *Anisa* (VIIIe siècle), plus tard *Anasis*, l'Ens, affluent du Danube (Förstem. Ortsn. 78) [2]; et de *Anava* (Anon. Rav. 438, 4) en Angleterre, peuvent se rattacher aussi au nom de l'eau. Cf. encore *Anemo*, *-onis* (Plin. 3, 20, 1) dans la Cisalpine, auquel répond singulièrement *Anemain* (XIIIe siècle), aujourd'hui l'Allemagne, affluent de la Somme (Somme). Je ne sais si l'on peut comparer les noms actuels de l'*Ane*, affluent de la Tirette (Drôme), et de l'*Aine*, id. de la Nied (Meurthe), dont les formes plus anciennes ne sont pas connues.

12) *Tamuda* (Plin. V, 1, 13), rivière navigable (Maurit. Tingit.),

Un assez grand nombre de rivières celtiques tirent leurs noms, par des suffixes variés, d'une racine arienne *tam*, laquelle, en sanscrit, signifie proprement étouffer, s'engourdir, perdre le mouvement, et qui là, comme en celtique et dans plusieurs langues congénères, donne naissance à des termes qui expriment l'obscurité, la couleur sombre ou noire, ce qui sert souvent à caractériser les cours d'eau. En fait de noms celtiques, je ne citerai, comme les plus remarquables, que :

Tamesis, la Tamise, exactement le sanscrit *Tamasa*, *Tâmasî*, rivières de l'Inde ancienne. de *tamasa*, adj., sombre, *tamas*, obscurité, etc.[3]

1. Cf. le nom d'homme gaulois *Liscus* (Cés. 1, 16, 17), vergobret Eduen.
2. Cf. p. ex. dans le Cantal, *Anès*, affluent de la Rance, et *Anisson*, id. du ruisseau d'Angles.
3. Cf. lithuan. *tamsà*, obscurité, *tamsus*, sombre, etc. de *témti*, devenir sombre.

Τάμαρος (Ptol. 2, 3, 4), *Tamaris* (Anon, Rav. 437, 12), *Tamara* (Bolland. Jan. 1, 1092), le Tamer actuelle en Cornouaille. — *Tamaris* (Mela, 3, 1, 8; Ptol. 2, 6, 1), aujourd'hui *Tamaro*, dans la Tarraconnaise. Cf. *Tamaron*, ruisseau affluent de la Bourbince (Saône-et-Loire) [1].

Tamaca (Bolland. Jan. 1, 640), en Lusitanie, aujourd'hui *Tamaga*, affluent du Duero. Cf. sanscr. *tamakâ*, nom d'une plante à écorce noire.

Au sanscrit *tama*, obscurité, répond l'ancien irlandais *teme*, id.; *teim*, sombre (Cormac. Gl. 157); anc. slave *tĭma*, obscurité; ang. sax. *thimm*, obscur. De là plusieurs noms de rivières, comme : *Tama* (Bolland. Jan. 1, 640), branche supérieure de la Tamise; *Tame*, affluent du Trent (Staffordshire); *Taam* (*Tâm*), le *Tâf* actuel (Glamorgan). Cf. *Lives of the British Saints*, p. 61. Il y a en Toscane une rivière *Teme*.

Comme formations analogues, je citerai encore *Tamon*, affluent du Gardon (Gard); *Tamina*, affluent du Rhin, en Suisse, torrent profondément encaissé dans une gorge sombre. Cf. irl. *temen*, sombre (Corm. Gl. 157); sansc. *tamin*, adj. de *tam*; anc. sl. *tĭmĭnă*, obscur, et *Tamuja*, id. du Rio del monte, prov. de Cacenes, en Espagne, *Timella* (VIIIe siècle), la Diemel, affluent du Weser (Först. 1402). Cf. anc. irl. *temel*, obscurité (Z.[2] 959).

Enfin, ce qui compléterait l'ensemble de ces affinités, c'est que le nom même de *Tamuda* semble se retrouver presque identiquement dans celui d'un affluent de la Severn, *Tafida* [2], plus anciennement *Tamida*, comme *Tâf* est provenu de *Tâm* par le changement ordinaire de *m* en *f* = *v* [3].

Un examen plus approfondi, et qui comprendrait tous les noms actuels des cours d'eau dans l'ancienne Mauritanie, révélerait peut-être encore quelques coïncidences plus ou moins sûres. Il est certain, par ex., que le *Draha* du Maroc rappelle singulièrement le *Drahonus* d'Ausone, affluent de la Moselle. En attendant nous avons ci-dessus jusqu'à douze

1. Cf. sanscr. *tamra*, adj. qui assombrit, *tâmra*, rouge sombre et cuivre; *timira*, obscur; anc. all. *dêmar*, crépuscule, etc. Le *Tamaro* du royaume de Naples, anciennement *Tamarus* du Samnium, n'est sûrement pas celtique, mais italique, c.-à-d. également arien.

2. Silvan Evans, *The rivers of Montgomeryshire*, dans les *Collections* issued by the Powys-land Club; Part IX, 1871, p. 358.

3. J'observerai encore que la notion d'obscurité et d'eau sombre n'est peut-être pas la seule applicable à tous les noms de ce groupe, puisque celle de *cessation de mouvement*, qui appartient aussi à la rac. *tam*, peut désigner parfois le *cours lent* des rivières. En Irlandais, en effet, on trouve *tamhaim*, rester, se reposer, se taire; *tamh*, repos, silence; *tamhanach*, lent, stupide; *tamhaire*, un paresseux, etc. Cf. le lithuanien *timsoti*, être paresseux.

noms, qui ne s'expliquent pas seulement par le celtique, mais qui répondent à de véritables noms de cours d'eau chez les Celtes. Or, je sais bien que, prises isolément, ces homophonies ne prouveraient rien, et qu'il s'en présente fréquemment de telles. Ainsi, il y a au Mexique une rivière *Tamosis* qui n'a sûrement aucun rapport avec la *Tamesis* britannique, non plus qu'avec la *Tâmasî* de l'Inde. On trouve de même, en Phénicie, un fleuve Ταμύσας (Strab. 19), et, chez les Mongols, une rivière *Tamir*, qui ne sont à coup sûr ni celtiques, ni ariens. On pourrait aisément multiplier ces exemples; mais une réunion de douze coïncidences, dans un espace aussi circonscrit que la Mauritanie, ne se présente nulle part ailleurs, et ne saurait être attribuée au hasard. Comment expliquer ce fait singulier sans admettre dans ces contrées un séjour plus ou moins prolongé de quelque population celtique ? Et cependant l'histoire se tait complètement à cet égard, et ne connaît en Afrique que des Gaulois mercenaires qui n'ont pu y introduire une onomastique fluviale. Si l'on se souvient, toutefois, que les Celtibères occupaient une portion de la Lusitanie, il n'y aurait rien d'improbable à ce que quelques-unes de leurs tribus eussent passé en Afrique, et s'y fussent établies temporairement à une époque antérieure à la connaissance qu'en acquirent plus tard les Romains, alors que la race africaine des Mauresques avait expulsé et remplacé l'immigration celtique, celle-ci ne laissant que des noms de rivières comme trace de son séjour. Il est à remarquer, en effet, que les anciens noms de villes de la Mauritanie, comme à l'ordinaire d'une origine plus récente, et à l'exception de ceux, *Sala*, *Siga*, *Lixus*, qui sont provenus des rivières mêmes, n'ont rien de celtique [1].

Cette énigme d'onomastique fluviale aurait-elle quelque connexion avec le problème non moins énigmatique de l'origine de ces dolmens que l'on a trouvés dans l'Algérie, et que l'on n'ose trop attribuer aux Celtes malgré les analogies qu'ils présentent ? C'est là une question que je propose aux ethnologues, sans prétendre y répondre en aucune façon.

Adolphe Pictet.

1. Un seul de ces noms, *Tasagora*, dans la Tingitane (Anon. Rav. 160, 6), *Tasaccora* (Itin. Anton.) rappelle l'irlandais *tascar*, *tascur*, société, compagnie (Senchus mor, I, 122, O'Davoren. Gl. 124); mais, comme *Tasagora* désigne aussi une rivière de la Mauritanie Césarienne (Anon. Rav. 158, 5), le rapport ci-dessus semble fortuit.

LES GLOSES IRLANDAISES

DU MANUSCRIT DE BERNE.

La bibliothèque publique de la ville de Berne possède un manuscrit (coté n° 363), du commencement du IXe siècle, qui contient quelques gloses synchroniques, malheureusement trop rares, en langue irlandaise. Je me propose de publier un jour, s'il m'est possible de le faire, une étude spéciale sur ce manuscrit. Pour le moment, je dois me borner à cette notice sommaire dont le but est principalement de compléter la transcription des gloses irlandaises que nous devons déjà aux savantes recherches de M. Whitley Stokes. Cette tâche m'a été rendue facile par l'obligeance de M. de Steiger, premier bibliothécaire de la ville de Berne, qui m'a permis de consulter pendant plusieurs jours le ms. confié à sa garde.

Outre les gloses latines et irlandaises, et en dehors des inscriptions, citations et poésies latines, qui y ont été insérées vers la moitié du IXe siècle, le ms. contient, comme texte primitif, les œuvres suivantes :

1. Les commentaires de Servius sur les Bucoliques, les Géorgiques et l'Enéide de Virgile jusqu'au commencement du VIIe livre.
2. La rhétorique de Fortunatianus.
3. La dialectique et la rhétorique de S. Augustin.
4. Un morceau de Clodien; de Statibus.
5. Les poésies d'Horace.
6. Le commencement des métamorphoses d'Ovide (une seule feuille).
7. L' « Historia gentis », de Bède (incomplet).

Le texte d'Horace de ce ms. est peut-être le plus complet que l'on connaisse. Orelli et Ritter s'en sont utilement servis pour leurs éditions du poète romain. Hauthal l'a compulsé pour sa publication des commentaires d'Acron et de Porphyrion. Charles Halm profita largement du texte de Fortunatianus, pour sa récension des « Rhetores latini minores. »

Enfin, M. Whitley Stokes, ainsi qu'il a été dit plus haut, a publié les gloses irlandaises [1].

Le ms. est en parchemin, de 197 feuilles, dont les premières 142, présentant une numération synchronique par cahiers, ont dû former originairement un volume séparé. La dimension des feuilles est de 238 millimètres de hauteur sur 188 de largeur. L'écriture du texte et des gloses est irlandaise, du commencement du IXe siècle. L'origine irlandaise du ms. est d'ailleurs prouvée par les noms irlandais écrits sur les marges : *dungal* fol. 54*a*; *comgan*, 21*a*, 31*a*, 32*a*, 32*b*, 33*a*, 34*a*, 35*a*; *fergus* 24*b*, 84*a*, 127*a*, 142*b*, 164*a*; *cormac* 65*a*, 80*a*, 113*b*, 114*a*, 117*a*, 137*b*, 138*a*; *rathramnus* 65*b*, 88*b*; *colggu* 91*b*; *mac longáin* 64*b*; *mac ciadáin* 131*b*; *dub*[*thach ?*] 22*a*, 27*a*, 147*a*; *sed*[*ulius*] pass.; *brigit* 117*a*; *cathasach* 179*b*.

La notice de M. Stokes sur les gloses est insérée dans les *Goidelica*, dont nous citons ici seulement la dernière édition, aux pages 54-56 [2]. M. Stokes n'a pu examiner le ms. que pendant une journée. Tous ceux qui ont dû compulser les documents de l'époque carlovingienne connaissent par expérience les difficultés d'une telle lecture. On ne doit donc pas s'étonner des quelques inexactitudes que nous allons signaler dans la transcription du savant irlandais.

Stokes : *sathránus* (or perhaps *sathrannus*) 88*b*. — Le ms. a *rathramnus* en deux endroits, 65*b*, 88*b*, et désigne probablement Rathramm de Corby qui florissait vers l'an 840. Voir Reeves, Adamn. 355.

St. : *Raiginboldus* 127*a*, 128*b*. — Ms. *raigmboldus* 131*a*; *raigimboldus* 132*b*.

St. : *togluasachti* 31*b*. — Ms. *togluasacth* 31*b*.

St. : Uirosa autem uenenata... abuciuntur et egerunt partum 31*b*. — Ms. Uirosa hautem aut uenenata.. abiiciunt et egerunt partum 31*a*, 31*b*.

St. : Bufo. rana terrestris simlae magnitudinis 34*b*. — Ms... nimiae magnitudinis 34*b*.

St. : Agaurus 103*a*. — Ms. et Gaurus 104*a*.

St. : *mul.* 7 *ciuin* (gl... Hadria) 175*a*. — Ms. mare et ciui[tas].

St. : *uire* (gl. ferias) 176*b*. — Ms. bone 180*b*.

1. V. Q. Horatius Flaccus. Recensuit atque interpretatus est Io. Gaspar Orellius, etc. Turici, 1837. — Ed. II, 1842. — Ed. III, 1852. — Horatii carmina et epodi etc. Edidit Franciscus Ritter. Lipsiae, 1856. — Acronis et Porphyrionis commentarii in Q. Horatium Flaccum. Edidit Ferdinandus Hauthal, Berolini, 1864. — Rhetores Latini minores. Ex codicibus maximam partem primum adhibitis emendavit Carolus Halm. Lipsiae, 1868.

2. Goidelica. Old and early-middle-Irish glosses, prose and verse. Edited by Whitley Stokes. Second edition. London, 1872.

La glose 'bone' est superposée à 'bene', comme variante, dans le vers d'Horace :

Longas ò utinam dux bene ferias
Praestes hesperie.

La vraie leçon est en effet 'bone'.

Voici maintenant les gloses irlandaises.

A) Fol. 31*b*. Castores hautem a castrando dicti sunt.. Uirosa hautem aut uenenata. Nam licet sint multis remedio.. Tamen praegnantes eorum odore abiiciunt 31*b* et egerunt partum (gl. in margine 31*b*, *togluasacth*). Sur les mots 'egerunt partum' il y a la (gl. *toglúaset chombairt*).

B) Fol. 34*a*. cribrum areale (gl. *criathar atho*) : Et mystica vannus iacchi idest cribrum areale. — Cette glose n'a pas été publiée par St.

C) Fol. 34*b*. nimiae magnitudinis (gl. *muoralach*) : Bufo. rana terrestris nimiae magnitudinis.

D) Fol. 37*b*. spiras funium (gl. .i. *loman aecorse*).

E) Fol. 94*b*. magica ars (gl. *taircheltach*).

F) Fol. 104*a*. et Gaurus (gl. *sliab gargain*).

G) Fol. 186*b*. satis pure (gl. *ruidgal*) : concha satis pure. — La vraie leçon est 'concha salis puri'.

H) Fol. 117*a*. Sur la marge supérieure :

brigit dixit = *Isel friart tailciud. frigargg. cáith*
a uuair. cachóin dodgéna samlid bid reid
riam cach. namreid

I) Fol. 129*a*. sciomantia (gl. *cossg* :::) : In sciomantia vero quia umbrae tantum est euocatio sufficit solus interitus. — Cette glose n'est pas donnée par St.

K) Fol. 133*b*. focam (gl. .i. *rón*). Cette glose manque également dans la transcription de St.

Explication des gloses :

togluasacth 'abortum', litt. 'egestio, ejectio'. = *do-fo-gl-*. Subst. dérivé du verbe suivant.

toglúaset (gl. egerunt, abiiciunt). 3 pers. pl. pr. indic. d'un verbe composé des particules *do-fo* et dérivé probablement d'une racine originaire GVAL, gr. ital. celt. GVOL 'fluere, jacere'. Cf. lat. volare, volucer, glomus; gr. βόλος βολή ; sanscr. GULA GLAU (pila); anc. allem. QUELLA (scaturigo), CLIUWA, CHLIUWA, CLIUWI (glomus). V. Fick, Vergl. Wört. der Indogerm. Sprachen, p. 67, 450.

chombairt (gl. partum). La gutturale initiale est ici aspirée, parce qu'elle est placée immédiatement après une forme verbale qui originairement était terminée par une voyelle (Voy. Gr. C.² 182. — St. Goid. 55).

Subst. à l'acc. sing. d'un thème fém. en A, dérivé de la rac. irl. *ber* = lat. fer-o, orig. BHAR ferre.

criathar (gl. cribrum). Gl. de Sg. 48*b* id. Cambr. anc. *cruitr* (gl. pala); cf. lat. cribrum; anglosax. HRIDDER. La racine originaire est probablement SKAR, gr. κρί-νω, lat. cer-no, sanscr. KAR KIRĀMI. Cf. Kuhn Ztschr. II, 146; Curtius, Grundz. 148; Fick op. cit. 204.

atho 'frumenti'. Gen. sing. d'un thème m. ou n. en U. Le gén. s. dans le ms. de S. Gall est *hetho hetha* 60*a*, 17*b*. Cambr. anc. *it* 'frumentum', Gr. C.[2] 148. Le thème celtique est *PITU, d'une racine secondaire PI, dérivée de la racine originaire PA 'nutrire, pasci'. Pour la chute du P celtique, voyez E. Windisch, Beitr. VIII, 5. La forme *atho* pour *etho* semble être un exemple remarquable, par son ancienneté, de l'assonance interne, qui est devenue une règle dans l'irlandais moderne.

muoralach (gl. nimiae magnitudinis). Adjectif dérivé de *mór, mór* 'magnus', avec un double suffixe. Cf. O'Reilly, Ir. Dict. *mór, mórál, mórálach* 'great'. La forme *mór*, parallèle à *mór*, est fréquente dans les anciens mss. : *is mór* Wb. 1*a*, Gr. C.[2] 17; *mór* 'magnum', Ml. 17*b*, 26*b*, 36*c*, 39*a*, *commór* (gl. insolenter) 38*c*, *ammór* (gl. tantum) 26*b*, *cidamor* (gl. magni) 32*b*, *in mór* (gl. propemodum) 42*b*, *mor-*, premier élément de formes composées, 25*a*, 25*c*, 33*c*. Ici *muoralach* signifie donc 'magna, enormis' par rapport à 'rana', et répond à la glose 'nimiae magnitudinis'.

loman (gl. spiras). Acc. pl. d'un thème neut. en A. Cf. *fulumain* (gl. volubilis), Sg. 61*b*, Gr. C.[2] 777. Sauf la terminaison du thème, ce mot répond, pour la signification et pour l'étymologie, au gr. εἴλυμα, et au lat. volūmen. Le mot irlandais signifie aussi 'funis', et répond, dans cette signification, au lat. lōrum (= vlō-rum. gr. εὔληρα). La racine italo-celt. est VOLV 'volvere', dérivée d'une racine originaire VAL; V. Curtius, Grundz. 334-5, 516; Fick, Wört. 490, sub. v. εἰλύω, εἴλυμα. Cf. cambr. *olin* (gl. rota), Ox. 37*b*. *crunn-olunou* (gl. orbiculata). Corp. Coll. Cambr. Stokes, Beitr. VII, 391.

aecorse (gl. funium). Gén. pl. d'un thème neut. en IA. Cf. *anatabristi na fritecoirse* (gl. ruptis ligationibus; i. e. cum essent ruptae ligationes), Lib. Hymn. II, 215. En l'absence de formes intermédiaires plus probantes, j'hésite à décomposer ce mot en *aith-con-rig-* et à le rattacher au lat. corrigia, et aux formes irl. *conrig* (gl. alligat), Ml. 23*c*, *condarias* (gl. quae alligare compellor, i. e. quae alligabo), 21*b*, *intí conidnanraig* (gl. qui se... deuinxerit) 15*c*, *bed cuimrechta* (gl. constringendam esse) 46*a*, *coririssiu* (gl. ligabis) 134*d*, *hiforrig* (gl. in funiculo), S. Ps. Goid.[2] 59, etc. La glose 'spiras funium' est de Servius, et elle a pour but d'ex-

pliquer le vers 304 du 1er Livre des Géorgiques de Virgile : 'puppibus et laeti nautae imposuere coronas'. La glose entière est : 'aut revera coronas, aut spiras funium accipimus'.

taircheltach (gl. magica, ars). Adjectif composé de la double particule *do-air*, de la racine *can* 'canere', et d'une triple dérivation. Les gloses irlandaises nous fournissent à la fois des exemples de formes verbales, de substantifs et d'adjectifs ayant la même racine et les mêmes préfixes : *doaurchanim* (gl. sagio), Sg. 60*b*; *doarchet*, *doairchet*, *tairchet* (praedictum est), Wb. fr.; *taircheta* (praedicta sunt), Ml. 38*c*; *tairchital* (prophetia), Wb. 5*a*; *ātercitla* (gl. uaticinia sua), Ml. 19*b*; *taircetlid* (gl. sagax), Sg. 60*b*; avec les préf. *do-in* : *inna tinchitla* (gl. incantationes), Ml. 76*b*, *inna tinchitlada* (gl. incantatoris) 76*b*. La forme *taircheltach* est pour *tairchetlach*, par métathèse de la liquide L.

sliab gargain (gl. Gaurus). La traduction des mots irlandais est 'mons Gargani'. Mais le glossographe irlandais s'est trompé, et a confondu le 'Gaurus' avec le 'Garganus'. Le 'Gaurus' est une montagne de la Campanie près de Pozzuoli, sur le versant de la Méditerranée, tandis que le 'Garganus' est dans les Pouilles sur le versant de l'Adriatique. La glose de Servius au vers de Virgile (Aen. III, 571) 'horrificis juxta tonat Aetna ruinis' est : ...'Et causa hujus incendii, secundum Aetnam Virgilii, haec est : sunt terrae desudantes sulphur, ut pene totus tractus Campaniae, ubi est Vesuvius (ms. Bern. Vesevus) et Gaurus'. *sliab* 'mons', substantif neut. au nom. sing. Cf. *sliab nossa* (gl. mons Ossa), Sg. 63*a*; *isnaib slebib* (in montibus), Ml. 29*d*; *ho sleib do sleib* (a monte ad montem), 29*d*, 39*c*; *frí sliab* (adversus montem), 133*b*; *inna slebe* (montes, n. pl.), 81*a*; *asliab* (montem), 67*d*; *di mulluch int slebe* (de vertice montis), 58*c*; *huare is moir sleb firinne dáe* (quia est magnus mons justitiae dei), 55*d*. *sliab*, sauf la terminaison du thème, semble pouvoir être rapproché du lat. 'silv-a', gr. ὕλη. Dans le mot irlandais, *ia* est = *é* = I, cf. *iasc* (Sg. *aesc*) 'piscis', th. celt. PISKOS; et *b* est pour V, cf. *tarb* 'taurus', cambr. *taru*, inscr. gall. TARV-OS; *delb* 'imago', cambr. *dehw*, etc. D'après la Gr. C.[2] 270, *sliab* serait un thème en S. Mais la présence de la lettre *n* comme terminaison du nom. sing. neut. avant les mots commençant par une voyelle (V. *sliab -n -ossa*, cité plus haut), doit exclure cette hypothèse, au moins dans la période historique à laquelle appartient cette forme.

gargain 'Gargani', gén. sing. de *Gargan* 'Garganus', n. de lieu.

ruidgal (gl. satis pure). Adjectif neutre ou adverbe, composé d'une racine *gal* 'clarescere', d'un préfixe *di-* (cf. *dighle* 'very pure, immaculate, O'R.), ou *aith-*, et de la particule intensive *ro* (*ru*). Cf. *ruclé* (gl.

conspicui), Ml. 36*a*. Les formes simples sont assez fréquentes dans les mss.: *glée glaee* (clarus), Wb. 12*a*, 12*c*; *inglé* (gl. pure), Ml. 31*b*; *giul* (gl. fulgidâ, dat. sing., au nom. *gel*), Ml. 40*d*; formes dérivées : *glan* (gl. purum), Ml. 31*d*; *innísin glan* (gl. mundum), 76*c*; *nglanas* (gl. quae purificare solet). 28*b*; *tria glanad* (per ejus purificationem) 31*d*; *glantidiu* (gl. purgatioris), 18*c*, etc.

brigit dixit, etc. Les mots attribués à Sainte Brigitte peuvent se traduire ainsi : 'Brigita dixit : humilis contra altum, lenis contra durum, pius continue. Quicumque id faciet sic, erit planum ei omne asperum'.

isel (lisez *ísel*, humilis) ; adjectif dérivé de la préposition *ís* (gl. infra), Sg. 46*a*. Cf. *isel*, *hisel* (gl. humilis, humile), Ml. 25*c*, 34*c*, 40*c*; *bed nisel* (quod esset humilis), 40*c*; *donaib íslib* (gl ad inferna), 27*b*; *dinaib íslib* (de humilibus), 40*c*; *ar ind hísiul* (gl. pro inferno), 49*a*; *is na tiri ísli* (gl. in loca subiecta), 121*b*; *isligthi* (gl. humiliati), 27*a*, etc.

fri art (contra, adversus altum), *fri* 'contra, adversus, erga', préposition qui régit l'accusatif. V. Gr. C.[2] 648 sq. *art* est pour *ard* 'altum', acc. sing. Cf. *ard* (gl. edito, dat. sing.), Ml. 47*c*; *ardu* (altior, altiores, gl. superiorem) 23*d*, 23*d*, 47*c* ; *inn ardai* (gl. proceritatem) 48*c*. La racine originaire de ces mots est ARDH. Cf. zend EREDHWA , lat. ARDUUS; avec le sens de 'large' le lit. ARDVAS. V. Fick, Wört. 16.

tailciud (lenis). Cf. *lase donatalcfe* (gl. cum delenueris, animum), Ml. 69*c*; *duatalictis* (gl. fovebantur) 130*c*; *conrotatailc* (gl. confoverat) 137*d*; *bróin-tatalcdaid* (gl. Mulciber, i. e. mœrorem, tristitiam mulcens) Sg., 64*a*.

fri gargg (contra durum, ferum). Déjà le glossaire de Cormac rattache ce mot au gr. Γοργών (de γοργός 'ferox'). V. Corm. B. ed. St. sub. voc, *gorg* 'fierce'.

cáith (pius), probablement emprunté, d'après M. Stokes, du lat. 'castus'.

a uuair (lisez *á húair* 'continue, semper'). Forme adverbiale signifiant litt. 'ex horâ', ou bien 'suâ horâ' si *á* est ici un pron. possessif, *húair* dat. sing. de *húar* 'hora'. Cf. *huar hirogenair* 'hora quâ natus est' Ml. Carm. I; *mar uar dom* 'magna hora mihi' Sg. 114 marg. ; *teora huara* 'tres horae', Ml. 95*d*. Cette forme adverbiale se trouve aussi dans le ms. de Milan : *cech fochaid a húair* (gl. admotis undique tribulationibus. i. e. omnis tribulatio continue) 39*c*. Le datif pluriel de *húar* est également employé comme adverbe : *huaraib* (interdum), Sg. 315*a*, Gr. C.[2] 610. Cf. *fochetoir*, *focetoir* (statim, illico; i. e. sub prima hora), Wb. 11*c*, Ml. 24*b*, Gr. C.[2] 611.

cachóin (*cach-óin* 'quicumque', litt. 'quisque -unus'). V. Gr. C.[2] 361.

dodgéna (*do-d-géna* 'id faciet'). 3e pers. sing. du futur redoublé du verbe composé *do-gníu* 'facio'; rac. GEN, avec le pronom de la 3e pers. neut. infixe. Cf. *dogéna sáibfirtu* (faciet falsa miracula), Wb. 26*a*, Gr. C.² 442. La racine originaire indo-européenne est GAN 'gignere'. V. Fick, Wört.

samlid (ita, sic). Forme adverbiale, dérivée de *samal* 'similis'. V. Gr. C.² 610.

bid (erit). 3e pers. du futur du verbe substantif *bíu* 'sum'. La racine originaire de ce verbe est BHU, gr. φύ-ω, lat. FU-O.

reid (planum, facile, commodum). Adj. neut. au nom. sing. Cf. *isreid* (gl. prona, i. e. facilis), Ml. 14*c*; *trí insci redi* 7 *soirb* (per orationem planam et facilem) Ml. 51*c*. Le ms. de Milan nous donne aussi le verbe dénominatif : *ní redigedar* (gl. nihil... commodat) 24*d*.

riam (litt. 'ante eum, coram eo'). Prép. *ren* 'ante', en composition avec le pronom de la 3e pers. sing. V. Gr. C.² 642.

cach namreid (*cach-n amreid* 'omne asperum'). *Cach-n* adj. pronominal au nom. sing., avec le signe de terminaison du neutre *-n* parce qu'il est suivi d'un mot commençant par une voyelle. *amreid* est le même mot examiné ci-dessus, précédé de la particule négative *an-* (*am-* avant les labiales, les liquides et parfois aussi avant les voyelles). Cf. *rop reid remunn cech-n-amreid* 'let everything unsmooth be smoooth before us', Colm. Hym. 34. Ed. St. Goid. 122, 125. Le mot *amreid* a été faussement traduit par 'iniquus' dans la Gr. C.² 860. Ce mot signifie littéralement 'non planus' et par suite 'asper'.

cossg ::: (gl. sciomantia). La glose irlandaise est mutilée dans le ms. si on doit lire *cossgg* (= *cosc*), ce mot signifie 'instructio, institutio'. Cf. *cossc*, *cosscc* (institutio), Wb. 5*a*, 5*b*, 9*a*; avec le préfixe *in-* : *do inchosc* (ad indicationem), Sg. 189*b*; *inchoiscthi* (gl. correcti), Ml. 49*a*; *incoisged* (gl. indicare) 24*c*, etc. La racine est probablement *sec*.

rón (gl. focam). Cf. *rón* (phoca), Corm. B. ed. St.; *rón* (gl. foca), H. 2, 13, St. Ir. Gl. p. 42; Manx *raun*, Cambr. *mael-ron*. M. Stokes remarque (Corm. 146) que si *rón* a perdu un *c* initial, ce mot peut être comparé à l'anglosax. HRON (baleine).

C. NIGRA.

OBSERVATIONS

SUR

LE GLOSSAIRE D'O'DAVOREN.

Lorsque M. Whitley Stokes publia il y a treize ans les '*Three Irish Glossaries*', il trouva nécessaire de prévenir le lecteur 'that they are merely ἐκδόσεις — the time for διορθώσεις of Celtic texts not having, I hold, as yet arrived'. (Pref. LXXV). Je ne suis pas assez audacieux, naturellement, pour contredire le savant irlandais, même aujourd'hui, en voulant pour ma part entreprendre une διόρθωσις qu'il n'a pas essayée lui-même; ce serait perdre de vue la vérité incontestable des mots qu'il ajoute : 'We must reap and thresh before we winnow'. Néanmoins je pense que maintenant on pourrait et on devrait faire quelques pas vers ce but, puisqu'avec le temps nos ressources ont été augmentées considérablement; d'ailleurs il me semble que, quant à ces glossaires, une correction et restitution du texte est indispensable pour en tirer tout l'avantage possible. Il est vrai qu'on n'atteindra pas tout d'un coup à une semblable restitution; cependant 'gutta cavat lapidem'. Aussi l'éditeur même ne s'est-il pas contenté de nous transmettre les gloses telles qu'il les a trouvées dans les manuscrits; on peut voir les corrections qu'il y a jointes, parfois insérées soit dans le texte même, soit entre parenthèses, mais pour la plupart sous le titre de 'Notes and Corrigenda'. Pourtant il n'est pas difficile d'y ajouter d'autres corrections qui se présentent ou d'elles-mêmes ou par une simple comparaison soit de diverses gloses entre elles, soit d'une citation avec le texte original d'où elle est tirée.

Ainsi dans la Gr. C.[2] 935 on trouve corrigée la citation sous le titre *Arrath* (p. 49) d'après celle sous *Metuir* (p. 104) : *amail rongab rithim arradh metuir* (d'où était sorti par corruption : *rith imarrath inechuir*). C'est de la même manière à peu près que se corrigera l'article *Barr* (p. 58),

si la citation qu'il contient : *dobert barr no bagha no bim ber* (? St.) *for sluaigeadh*, est rapprochée du texte du *Félire*. Dans le *Félire*, le 30 novembre est introduit par ce quatrain :

Andrias ainm isdanu
fri croich ceim isuagu
dobeir barr (*.i. crich*) *nobagu* (*.i. gellaim*)
no[*u*]*imb*ir *forsluagu* (*.i. for sluaiged nouimbir*),

suivant le texte du *Lebor Brecc* et avec les gloses qui se rapportent à notre titre.

On verra d'abord que du moins *no bagha* et *no bim ber* doivent être changés selon ce texte en *nobagu* et *nouimbir* (ou bien *nobimbir*, ce qui ne diffère guère). Puis, posons l'hypothèse que *dobert* au lieu de *dobeir* ne soit qu'une simple variante (le parfait au lieu du présent), on ne peut en supposer autant pour *sluaiged*, à cause de la rime que demande *uagu*. Enfin les gloses du L. Br. suffisent pour nous éclairer non-seulement sur ce point, en nous laissant entrevoir que *sluaiged* s'est glissé dans le texte, ayant formé partie d'une glose, mais aussi sur le commencement et la construction entière de notre article, qui commence par les mots : *Barr .i. crich* 7 *bagh .i. geall-* (abréviation que l'auteur n'a osé résoudre et qui veut dire *geallaim*) *ut est*, etc. Cet article contient donc deux mots glosés, dont le premier est intact, mais *bagu* (*nobagu*) a subi une double corruption (*bagh* à la tête, *no bagha* dans la citation), et qui sont illustrés par un même exemple. D'après tout cela, à moins que je ne m'abuse, il s'ensuit qu'O'Davoren et ses élèves avaient en main un Félire glosé, tel qu'il est contenu dans le L. Br.

Ce ne sont pas toujours des fautes proprement dites qui ont échappé à l'attention de M. Stokes, mais aussi quelquefois d'autres petites observations à faire ; il n'a pas signalé par exemple, comme il l'a fait ailleurs en plusieurs endroits, que les mots *Conmill .i. tét. ut est* (p. 71) sont suivis d'un quatrain :

Conmill cin na cumachtach
ní aibéor bús mó
itir clainn 7 *geinelach*
cusanómad nó.

Il va sans dire qu'en faisant ces remarques nous n'avons point du tout l'intention de blâmer le savant éditeur ; c'est seulement pour prouver la possibilité d'une restitution en particulier que nous en donnons quelques exemples. Espérons plutôt que notre ami et collaborateur se sente invité par nos observations à reprendre la question et à l'avancer par le concours de ses hautes lumières.

On aura remarqué que tous ces exemples (ainsi que la plupart des corrections proposées par l'éditeur même) se rapportent au *Glossaire d'O'Davoren*. Celui-ci, en effet, parmi les trois Glossaires, tout en se présentant sous la forme la plus moderne et la plus altérée en général, est néanmoins le plus riche incontestablement, aussi bien par le nombre des gloses que par les citations qui y sont jointes. Dans la plupart de ses articles, l'explication donnée est illustrée par un exemple qui s'introduit par les mots '*ut est*' ou bien en irlandais '*amail atá*' ('*amail adeir*'), tandis que dans le Glossaire de Cormac les phrases '*ut est*', '*ut dicitur*', '*ut dixit*', '*unde* (*inde*) *dicitur*' sont bien plus rares, et que ce n'est pas même toujours un exemple explicatif qui suit la dernière phrase, mais quelquefois un mot dérivé ou composé (v. *molach* et *melgthemi* sous les titres *Milgitan* et *Melg*, p. 28). C'est là la grande importance du Glossaire d'O'Davoren que l'éditeur a signalée (Préf. LXIII).

Seulement parfois, les mots d'introduction ayant péri, la citation suit immédiatement la glose, ce qui se présente le plus souvent au premier coup d'œil; on trouvera plusieurs exemples de ce genre à la page 64, comme on trouve là même une omission du signe *.i.* (*idón*) dans l'article *Currach .i. corriath* [*.i.*] *iath na corr* (répété plus complétement p. 111 sous le titre *Riasc*). Ailleurs le mot même dont il s'agissait a disparu de la citation par inadvertance, comme *cerp* p. 63, ou plus souvent il a été remplacé par la glose, répétée en cet endroit, comme *caiti* par *cindas* (même page); il arrive même que le mot et la glose (sans le signe *.i.*) sont contenus tous les deux dans l'exemple, comme *gor tine* p. 95. Toutes ces fautes d'omission sont faciles à corriger.

Encore ne faut-il pas oublier deux circonstances, qui ajoutent à la richesse des gloses ce qu'elles ôtent à celle des citations.

C'est d'abord que souvent deux ou plusieurs gloses sont expliquées par une même citation, comme on l'a vu dans le susdit exemple de *barr* et *bag*[*u*], et comme on le verra en regardant les articles *Art .i. fis* et *Aill .i. molad ut est fil ann mor nairt naille* p. 50 (où le vers, qui est du *Félire*, contient les deux mots), ou en comparant les trois gloses *Bailc .i. mor no calma no tren*, *Bras* (lisez *bres*) *.i. bagh* et *Bras .i. mor* avec les vers (du *Félire*) qui suivent la troisième : *ut est*

ciabtar bailc am bresa
a piana it brasa (p. 58).

(Pour d'autres exemples, voir *Congillne* et *Coibhnius* p. 66, *Erc* et *Ebhrón* p. 81, *Foghal* et *Fich* p. 85, *Fubadh* et *Feis* ibid., *Mur* et *Mar* p. 105, *Sruaim* et *Salach rus* p. 115, sans compter ceux où deux gloses sont déjà réunies sous le même titre.)

Et puis, la citation même attire quelquefois une nouvelle glose. C'est ainsi par exemple que la conjonction *os* se trouve glosée *os arogus* (c.-à-d. *os* pour *ogus*, et) sous le titre *Airchoige* (p. 51).

La richesse des citations et parfois même celle des gloses est un peu diminuée, il est vrai, en ce que le même exemple sert souvent d'illustration à différentes gloses (à part celles dont nous venons de parler, et qui se suivent immédiatement), et que plusieurs articles sont répétés ou entièrement ou partiellement. Le nombre des citations employées deux fois en divers endroits n'est guère petit ; en voici trois exemples : *Beithech .i.bo ut est soilbeach betech la laogh nimsaotha*, p. 57, et [*Im*]*saetha .i. éimhluag. ut est soilbech betach la logh nimsaotha .i. la logh eimhluagh*, p. 96 (que l'on compare encore la glose : *Soilbech bethach .i. bó*, p. 115); *Sab duire dremna* comme exemple de *dreman*, p. 73, et de *sab*, p. 115; *Coblat* (*cobluth*) *for rot ramat* (*rama*), p. 67 sous *Coblath* et p. 112 sous *Rot*. Il en est même qui se retrouvent trois fois, comme celle-ci : *Mithigh dosum ce* (*cia*) *dobre bircli* (*birchli*, ou bien *bir clethi*), que nous rencontrons sous les titres *Bré*, p. 61, *Dobre no dobria*, p. 74 et *Mithid* (lis. *Mithigh* avec M' Firbis), p. 104. Enfin voilà des articles entiers répétés : *Anfeth*, p. 47, = *anfeith*, p. 48; *Cres*, p. 67-71 ; *Rodet* (*rodeat*), p. 111-113; il faut y ajouter ceux comme *Dogrinn*, p. 73, et *dogrenar*, p. 76, qui est de la même racine, ou bien *Aracae*, p. 52 et *cae*, p. 71 (et les susdits *Bré* et *dobre*), où une forme composée se produit sous un double titre. Des articles dont une partie est répétée, nous ne citerons que *Esomain* (*esamain*), p. 81-82. Les répétitions de l'une et de l'autre sorte se mêlent quelquefois. C'est ainsi que l'exemple *sochla triar ara clith* (*cleith*) se trouve deux fois sous *Clith*, p. 62-64, et une troisième fois sous *Sochla*, p. 115, de même que *midhach teora cam* est deux fois employé comme exemple de *Cam*, p. 64-71, la troisième fois de *Midhach*, p. 103.

Mais ce défaut, s'il en est vraiment un, est plus que suppléé par les citations doubles qui servent souvent d'exemple à un seul mot, tantôt sous le même titre, tantôt en divers endroits, soit pour en éclaircir les acceptions diverses, soit pour d'autres raisons. Or, deux exemples employés pour deux acceptions se trouvent sous *Andach*, p. 50, *Aisil*, ibid., *Aith*, p. 52, sans cela sous *Adriastar*, p. 53 ; en divers endroits sous *Escomrad*, p. 81-82 ; surtout signalons le cas de *Esomain* (*esamain*), p. 81-82, où l'une des deux citations du premier article se retrouve dans l'autre, mais suivie d'une nouvelle.

Du reste, ces répétitions mêmes sont d'une valeur incontestable pour la critique parce que le plus souvent (et presque toujours) elles présen-

tent quelques différences plus ou moins considérables, mais qu'il faut signaler sans doute pour préparer la restitution du texte. Ainsi la susdite citation *Mithigh dosum* etc. ne diffère pas seulement, sous les trois titres où elle est employée, par les petites variations d'orthographe *cia* ou *ce*, *bircli* ou *birchli* (ou plus différemment *bir clethi*), mais nous la rencontrons aussi dans le deuxième endroit sous une forme un peu plus complète : *Mithigh dosum ce dobre bir clethi for dorus ;* outre cela, elle est deux fois paraphrasée (ce qui ne se trouve pas la troisième fois) d'une manière différente. L'article *Anfeith .i. an ai .i. aos nachafiter* (p. 48), comparé à *Anfeth .i. baeth* (p. 47), diffère un peu non-seulement dans l'interprétation, mais aussi dans la citation : p. 48, *ut est nierba breth ambeolu anfeith ;* p. 47, *ut est ní arba breth imbeolu anfeth* (avec la glose *.i. nephuath nó baeth*) ; lisez : *ní erba brith* (ou *breith*) *imbéolu anfeith* (ne committas judicium in labia insipientis).

Au reste, la richesse en gloses et en citations ne fait pas seule l'importance de ce Glossaire. Comme les unes et les autres se retrouvent quelquefois ou dans d'autres glossaires ou dans les livres anciens, et que sans doute, plus on publiera ceux-ci, plus elles se retrouveront, nous sommes poussés à comparer et à collationner ces variations du texte, pour en faire la critique; autrement nous nous priverions nous-mêmes d'une importante ressource. Or, c'est O'Davoren le plus souvent, il est vrai, dont nous corrigerons le texte par ce moyen, puisque pour la plupart les autres manuscrits sont plus anciens. Néanmoins la corruption du texte n'empêche pas qu'à son tour quelquefois il porte la lumière sur les autres Glossaires d'où il la reçoit souvent.

Si nous trouvons dans le Glossaire de Cormac les deux articles *Bruinech .i. mathair*, etc. et *Bálb ab eo quod est balbus* (p. 7-8), immédiatement suivis l'un de l'autre, et que chez O'Davoren sous le titre *Bruinnech .i. mathair* nous rencontrions la citation *ut est na bi bruinnech balb*, personne ne doutera, ce me semble, que nous n'ayons ici même un morceau du texte auquel se rapportent les deux gloses de Cormac. C'est à peu près le même cas pour les mots *erc* et *ebrón*, qui se trouvant glosés chez C. (p. 19), seulement séparés par *ercne*, se retrouvent chez O'D., p. 81, dans la citation *gle fo erc nebron* (répétée sous le titre *Gle*, p. 94); cependant il faut joindre ici les deux citations de C. et de O'D., comme M. Stokes l'a observé dans la version de Cormac (p. 67), pour compléter la phrase. On aurait donc besoin d'une telle comparaison, ne fût-ce que pour les matières. C'est pourquoi dans *Sanas Chormaic* l'éditeur a si souvent signalé les articles correspondants d'O'Davoren non moins que du manuscrit H. 3, 18 (Trin. Coll.) et d'autres glossaires.

D'ailleurs (ce qui a autant de rapport aux livres anciens qu'aux autres Glossaires) il ne faut point croire que les variations du texte qui se trouvent dans O'D., soient toujours des corruptions évidentes et indubitables. Tantôt, la différence étant trop grande pour s'expliquer par une simple corruption, il faut supposer des variantes anciennes dans les manuscrits (ou ce que nos philologues allemands appellent une *rédaction double*), surtout quand la leçon est irréprochable quant au sens. C'est le cas de *doleice* (dans la citation et à la tête de l'article), p. 78, contre le *dofeilge* du S. M. II, 338, ou de *foriastar* (*forriastar*), p. 90, contre *riasuithur* (corr. *riasaither*), S. M. II, 290; tandis que *innsaigis*, que nous rencontrons sous le titre *Diumann*, p. 78 (de même que *innsaiges* dans la glose du S. M.), n'est probablement que la forme ordinaire substituée à une forme antique (représentée par *inasa* dans le texte du S. M. II, 336). Tantôt même la leçon d'O'Davoren paraît préférable à celle des autres livres. Regardons de près un exemple du Félire, dont nous avons fait mention ci-dessus; ce sont les deux vers du Prologue, v. 74-75, qui étant cités sous *Bras* (p. 58) se retrouvent dans le troisième Glossaire (tiré du ms. H. 3, 18), où ils sont ainsi conçus :

cebtar bailci breasa
hipiana itbrasa (p. 125-26).

Ici on ne tardera pas à reconnaître que la leçon d'O'D. *a piana* (leurs peines) est seule correcte, et c'est justement la même que donne le L. Br., tandis que la différence entre *ciabtar* (O'D.) et *cebtar* (L. Br. et H. 3, 18) se réduit à une simple variante tout-à-fait indifférente. Le Glossaire du Félire (H. 3, 18) présente donc une corruption évidente dans ce vers, comme il a une omission manifeste dans les gloses précédentes que voici : *Bailci .i. bagha. brasa .i. bailci .i. mora;* où je voudrais proposer cette restitution (d'après les gloses du L. Br., lesquelles ne diffèrent pas essentiellement d'O'D.) : *Bailci* [*.i. calma no trén. bresa*]*.i. bagha*, etc. (Dans le L. Br. *itbrasa* est glosé *.i. hitbaillcide*, mais le premier mot du vers suivant, *Allige*, porte la glose *.i. mora*). Chez O'Davoren, au contraire, tout est en bon ordre, même dans les gloses, excepté qu'il faut lire *bres* pour *bras* la première fois, comme nous l'avons noté plus haut. Mais aussi sa leçon du premier vers est sous deux rapports préférable à celle du L. Br. ainsi conçu : *cebtar bailce bressa* (*.i. ambága*). D'abord on constate ici l'absence d'un pronom possessif avant le substantif *bressa*, pronom qui est contenu non-seulement dans les vers suivants : *apiana*, *allige*, mais aussi dans la glose *ambága;* et puis, quand même on voudrait s'en passer, l'adjectif qui précède se trouve écrit concordamment dans tous les trois glossaires *balc* au singulier : *Balc .i.*

calma no trom, O'D., p. 59; *balc .i. calma* Fél., p. 133 (*balcc .i. calmai,* L. Br. 11 juill.); enfin *isbalc,* Cormac, p. 10 (deux fois sous le titre *l'Clíí*) ; ce qui demande *bailc* au pluriel. Or, O'Davoren qui a ces deux formes selon l'analogie, *ciabtar bailc ambresa,* de même que la leçon correcte *a piana*, présente le texte le plus correct en cet endroit ; seulement dans la glose il faudrait lire *balc* pour *bailc*, mais le pluriel est ici glosé par un singulier ainsi que dans le L. Br.

Ces exemples suffiront pour prouver l'importance de son Glossaire sous tous les rapports. On ne trouvera donc pas inutile, pensé-je, la publication des notes suivantes que j'ai prises à un double point de vue. Premièrement, quand on en regarde le contenu riche, mais souvent inintelligible faute de correction, on est poussé à chercher un moyen de restituer le texte ; secondement on voudrait savoir d'où proviennent les gloses et principalement les citations. A l'égard du premier point, quelquefois, il est vrai, un article porte sa guérison en soi, ce qui est le cas de *Ardmes*, p. 48 (corrigé par St. dans les notes et dans la version Cormac, p. 128), ou une simple observation suffit (voyez ci-dessus l'exemple de *Bras*) ; pour la plupart des cas cependant on a besoin d'une comparaison, soit de divers titres entre eux, soit des autres glossaires ou des textes originaux, comme nous l'avons exposé plus haut. Mais à propos de cette confrontation on s'instruit en même temps des sources où O'Davoren a puisé sinon les gloses au moins les citations. C'est donc dans ce double dessein que je me suis mis à recueillir les passages qui se retrouvent ou chez lui ou ailleurs, soit dans le Glossaire de Cormac et dans les 'Irish Glosses' (du ms. H. 3, 18)[1], soit dans les livres. Concernant les sources, on trouvera que je n'ai pas craint de prononcer çà et là une opinion que je n'ai encore pu vérifier. Quant aux corrections, je me suis borné à celles qui se présentaient presque d'elles-mêmes; toutefois j'ai signalé en passant sous silence sur quelques altérations d'orthographe les variantes de quelque valeur, en attendant qu'une main plus ferme et plus adroite se mette à l'œuvre, ce que j'espère. Les leçons préférables de M'Firbis ont été reçues sans hésitation. Voici donc ce que j'ai remarqué jusqu'ici.

Pour commencer par les *sources,* on s'aperçoit bientôt que si feu O'Curry a simplement appelé ce Glossaire un 'Law Glossary' (Lect., p. 123), c'était du moins une exagération. Il est vrai qu'en beaucoup d'endroits ces exemples sont tirés évidemment des anciens Traités de Lois, soit nommés expressément, soit désignés par le contenu ; mais bien

1. Nous désignerons ces glosses par H, le glossaire du Félire (du même ms.) par F.

des fois aussi il se trouve que le sujet n'y touche point du tout. Sous le rapport des matières et de la forme nous pourrons distinguer en général trois classes de sources : 1° poésies de tous les genres, cependant ecclésiastiques de préférence; 2° anciens contes, y compris les légendes et Vies des Saints; 3° traités de diverses espèces, surtout d'un contenu juridique et religieux (ou moral), pourtant aussi de poétique et de semblables matières.

1) Parmi les *poésies,* nous mentionnons avant tout le *Félire Oingusso.* Ce grand poème ecclésiastique est trois fois nommé expressément, sous les titres : *Imrordos .i. imraidhim. amail adeir an feliri imrordos in rigraidh* (p. 98). = Prol. v. 21 *imrordus in rigraid* A. (ce qui veut dire le L. Br.) avec la même glose, mais *imrordus* (*.i. roimraigis*, c.-à-d. *roimraidis*) F. ; *Gor .i. gairit. ut est in félere iarnasaothur ngorsum* (p. 95). = Prol. 59. *iarnasaethar ngorsum* (*.i. iarnasoethar gairitseom*) A.; *Dric .i. ferg. amail adbert an feilire mac deic dric nad cealamh* (p. 74). = Prol. 134. *mec decdric* (*.i. fergaig*) *nádcelam* A. (*nádcharam B.*[1] ce qui est supporté par la rime : *talam* v. 136.) Une quatrième fois la note *Feilire* se trouve en marge, vis-à-vis de l'article : *Aighe .i. calma ut est pol apstal ard aighe* p. 50. = Prol. 119. *pól aspol ard áige* (*.i. calma*) A. On observera déjà dans ces quatre exemples ce que nous avons remarqué plus haut, que malgré son orthographe modernisée en plusieurs endroits (v. *rigraidh, saothar, cealamh, aighe*), O'Dav. n'a point partout et sans exception les formes les plus altérées ; on sera plutôt surpris de rencontrer chez lui la forme pure *apstal* pour la forme corrompue du L. Br. Deux fois, encore, l'éditeur a marqué l'endroit du Félire où une citation a été prise : c'est dans les articles *šén .i. bennach* (comme il faut lire avec M' Firbis pour *bennachad*). *Ut est sen a crist mo labrad* (p. 116).= Prol. 1. *Sen acr. mo labra* A. et *Rofearsom .i. doronsom no roguidhsim ut est on calainn co[a]raile rofersom a[r]niarair .i. doronsom iar*raid *na feile* (p. 111). = Epil. 12. *On kl. coaraile rofersam arniarair* A. ou *Onkal. coaraili rofersam* (*.i. doronsam*) *arniarair* F. Ici c'est O'Dav. qui a une double corruption (à part les deux lettres omises), d'abord *rofersom* au lieu de *rofersam*, ce qui se transporte dans la glose, et puis la confusion des deux genres au commencement, car il faut lire ou *ón kalaund coaraile* (m.) ou *ón kalaind coaraili* (fém.) — Mais on se tromperait fort si l'on voulait penser que c'en fût assez. Au contraire, le Félire a été si bien exploité dans ce glossaire que, jusqu'à présent du moins, nous ne con-

1. Je dois ces leçons de B. à la bonté de M. Stokes, qui m'a transmis il y a longtemps les premières épreuves de son édition, contenant le texte de A., mais où il a ajouté de sa main quelques variantes et corrections.

naissons nulle autre composition d'où nous puissions vérifier tant de citations. Le nombre de ces citations excède de beaucoup une centaine, et encore à plusieurs endroits elles se suivent en masse : voy. p. 50 de *Aighe* jusqu'à *Airnecht*, p. 58-59 de *Barr* à *Bot*, p. 65-66 de *Calad* à *Clanntar*, p. 74-75 de *Dric* à *Dlom*, à peu près sans exceptions, p. 81 de *Esgair* à *Erain*, p. 111 de *Reang* à *Reith*, p. 116 de *Sén* à *Sruaim*, p. 122-123 de *Tolgda* à *Taithlech*, pour passer sur les petites parties de trois ou quatre passages se continuant. Plusieurs articles en contiennent deux de différents endroits, savoir *Roscaith* p. 111, *Andach* p. 50, *Tiamda* p. 122, *Coluithe* p. 65, *Dighnae* p. 75 ; enfin au moins deux vers sont répétés sous divers titres, c'est un vers du 3 sept. et v. 172 de l'Epilogue. — Voici ce que j'ai recueilli de vers et de passages contenus dans O'Davoren (en ajoutant les gloses que je crois d'importance majeure), suivant l'ordre du Félire :

Prol. 1. *Sén a christ mo labra* (bénis, ô Christ, mes lèvres) p. 116 (v. ci-dessus).

v. 21. *Imrordus in rígraid* (j'ai mémoré les rois) p. 98 (v. ci-dessus).

37. *Roringt[h]e* (*.i. rorephtha* A.) *corinnib* (*.i. imblogaib tendib* A.) p. 111 sous le titre *Reang .i. rébadh.* (*Ringthe .i. réptha* F.)

42. *la berga* (*.i. la fergachu* A.) *cen* (*cin* O'D.) *einech* p. 58 : *Bearg .i. ferg.*

43. *sroigl[ith]e seol calad* (*.i. cocruaid* A.) p. 65 : *Calad .i. crúaidh ut est* etc. *no coit.*

47. *intsloig* (*B.* = *nasloig* O'D.; *itsloig* A. = *itslóigh* F.) *oca* (*oga* O'D. *hica F.*) *sinnad* (*.i. ocacaíned* A.) p. 116 : *Sinda .i. caíne.*

49-50. *Failte fria cech nóedig* A. *failti fri cach noighidh* O'D.
asa fortren fiam (*.i. grannai l. robúi ind ḟetheam feochair calma occu oclecud amarbtha ardia* A.) p. 86 : *Fiam .i. granna no adhuathmar.*

59. *iarna saethar ngorsum* ('après leur peine brève' suivant les gloses, mais littéralement il me paraît que ce serait : 'après de leurs peines la brièveté') p. 95 (v. ci-dessus).

63. *slóig ísu cenescor* A. (*an esgra* M' F.) p. 81 : *Esgar .i. oscar .i. leim* (M' F.)

74-75. *cebtar bailc ambressa*
apiana itbrasa p. 58 (v. plus haut).

80. *imemraib* (*.i. hiscrínib* A. *.i. asgrínibh* F.) *óir oiblig* (*.i. solusta* A. *.i. alainn no solasta* O'D.) p. 105 : *Memra .i. scrín no taisi.*

90. *arcoimdiu arṅgera(i)t* (*.i. ar mac beoda ;* la glose est continuée dans A. et F. *uair gerat artús .i.* mac *indiu 7 isris atberar gerat indíu risinti is*

beoda) p. 90 : *Gerait .i. mac bec. no gerait beodha no glic no anrud.* (Il faudra lire *arṅgerat* suivant F. contre A. et O'D. à cause de la rime (ou bien assonance) avec *asreracht* v. 92.)

101-2. *Ceroselaig* (*.i. ciarodslig .i. rottesc* A. *.i. roslaigh* F.) *claideb iohen* (*eoin* O'D.) *bauptaist brigach* (*.i. craibdech*) p. 116 : *Seala .i. teasgaid. ut est cidh rosealig* etc.

119. *pól apstal ard áige* p. 50 (v. ci-dessus).

121. *Roscaich ordan nerainn* p. 111 : *Roscaith* (de même que dans la citation) *.i. tairnic.*

125-6. *Ciarbo tolgda* (*tolgdai .i. ciarbo diumsach* A.) *rígain phelait* (*pilait* F.) *7rl.* p. 122 : *Tolg*[*d*]*a .i. dimsach* (ainsi que la glose de F.).

134. *mec decdric nádcharam* p. 74 (v. ci-dessus).

154. *condelmuim a*[*n*]*gretha* (ou *condelmaim angrethai* A.) p. 75 : *Deilm .i. foghur no grith* (M' F.) *no gair.* La glose de A. (*.i. cid mó deilm fogur 7 grith .i. gáir nandaine afhus*) qui se continue sur le vers prochain, a rapport aux mots *fiadainib* A. (*laduiniu* B.) du v. 153 ; pour soutenir la leçon *angrethai*, il faudrait écrire v. 156 *triabithu na*[*m*]-*betha*[*i*] (per sæcula sæculorum).

177. *Raith cruachan róscaiche* A. ou *ráith cruacháin roscaithi* O'D. p. 111 sous le titre *Roscaith*, annexé au v. 121 par la phrase : *7 adeir fos* (et dicit porro).

182. *imchiaran ciatcois* (*.i. cia etsi l. cia indise* A.) p. 65 : *Ciatcois .i. cietius no indis.*

197. *Loichet* (*.i. lochann* A.) *lainnrech ligach* p. 101: *Loichet .i. cain*[*ne*]*all no sudrall no lasair.*

213-14. *Romilled ingenntliucht* (*ingentleacht* O'D.) *ciarbo ligda* (*.i. ciarbo halaind* A.) *lethan* p. 101 : *Ligda .i. laitir.*

229. *Is comiuir in coimdiu* (*.i. is comdíriuch hichicc namaithe 7 hictraethad nanolc* A.) p. 98 : *Is comiuir .i. comdirech.*

237. *Namórslébe andaig* (*.i. feirge* A. F.) p. 50 : *Andach .i. ferg.*

241-42. *Cia ronbeth dochingthecht* (*.i. dochalmacht* A.) *cath fria demun detla* (*.i. dana*) p. 65 : *Cing .i. calma.*

254. *conadubsluag digne* (*dignai .i. dímicnech* A. *dighna* O'D.) p. 75 : *Dighnae .i. dímicin.*

259. *ol ní tiamda* (*tiamdai .i. metta* A.) *timsom* p. 122 : *Tiamda .i. meata.*

277. *Aísu conruidiur* (*conroether* B.) p. 65 : *Conruidiur .i. cororaidiur* (M' F.)

285. *Ismenann* (*menand .i. follas* A.) *a ruire* p. 98 : *Is menann .i. is follus* (aussi F.).

287. Les mots *no gen luithi .i. gen bailbe,* p. 65 sous le titre *Coluithe,* se rapportent à ce vers : *sloinnfemne cinloithi* F. (avec la même glose : *loithi .i. bailbhe*), lequel est pourtant écrit et glosé dans A. *sluindfemne colluithe* (*i.e. cito .i. dian*).

294. *admat naba* (*nabidh* O'D.) *tiamda* F. (*tiamdai* A.) p. 122 : *Tiamda* etc. (Conf. v. 259) *no tiamda .i. dorcha.*

297. *Arnabé forcrinniur* (*.i. for tuitim*) B. *forcrindur* O'D. — *forcrindither* A. et *forcrinniter* F. (avec la glose *forcrinn .i. fortuitim*) sont des corruptions évidentes — p. 65 : *Crinner .i tuitim.*

299. (De même que v. 319.) *Cech caibtel colluithe* (*.i. déni*) A. ou *cach caibdel colluithi* (*.i. deine*) F. (*go loithi* O'D.) p. 65 : *Coluithe .i. condeine* (conf. v. 287.)

304. *nibruifem annuallsa* A. (où F. fait précéder la glose : *nibruifem .i. nidermatfam, brui .i. dermat*) mutilé p. 58 : *Brudh .i. dermut ut est bruidhfe in uallsa.*

331. *Túir la fégi frithgnam* A. (*frichnam* O'D. ce qui est glosé p. 85 : *.i. frithfoghnam*) p. 86 : *Fegh .i. amnas no feochuir.*

Enfin la forme *tathum* (*.i. ata agam*) p. 124, dont O'D. n'a pas donné d'exemple, se trouve dans ce vers du Prol. 217 : *Tathum ní isnessu* (avec la glose *l. tathunn .i. ata dún erchra is nessu ocund*) A.

Passant à la partie principale et originale du Félire, nous en retrouvons les passages suivants :

Du 1er janvier un vers p. 81. *Erain no Erail .i. imforcraid. ut est luidh forecht ard érain;* des deux variantes dont O'D. fait mention ici, le texte de A. a l'autre : *luid forecht ard erail* avec la glose *ail .i. uasal,* cependant là-dessus il se lit entre les lignes : *l. aurain .i. eraibind.* — Dito du 4 p. 65. *Caomnagair .i. nighi no ceimniugudh ut est rocaomnagair tlachta;* mais F. *docoemnichtar .i. ronighset no rocheimnigset ut est... dochoemhnichter tlachtu;* enfin A. *docoemnactar tlachtu* (*.i. ut dicitur lauauerunt stolas suas .i. ronigset* etc.). — Du 6 ce vers : *Raith* (*.i. roreith* A.) *coarig ran* (*rán* F. *.i. uasal* A. F.) *toga* (*toghadh* O'D.) p. 111 sous *Ran .i. uasal.* — Du 7, à ce qu'il paraît, la phrase *ba dixu .i. ba hairdi* p. 59, qui se retrouve dans F. *badixu .i. bahairde nobadílsi,* tandis que dans A. la leçon est *ba dilsiu* (*.i. dodia .i.ardi l. badixu*). — Du 22 un vers et demi : *valerius cendigna* (*.i. centairi no centróigi no cendímecin* A. F.) *felix* (*felic* A.) *fuair* p. 75 sous le titre *Dighnae* (conf. Prol. 254)... *no dighnae .i. drochgne no tar no trogh.* — Du 23 le vers : *conandúnad* (*.i. conasluagud l. conani*[*u*]*rt* A. F.) *dánu* p. 75 sous *Dunadh .i.*

sluaghadh no nert no fas no faslongport. — Du 25 : *Ní dedbul a laithe* (*allaithi* F.) ou *ni dedbal* (*.i. ni deróil* A. F.) *alaithi* A. même page sous *Dedbul .i. dereoil.* — Du 26 : *la ríg dodonfairci* (*no dodonforsat*) p. 87 sous le titre *Fairci .i. forcomed no derrsgaigh no dorona ;* la leçon de A. *dodotfairci* n'est pas confirmée par la glose (*.i. fil uasaind l. donforsat* etc.), qui suppose celle de F. et O'D. — Du 29 : *Ain espoc roraidhis* O'D. ou *An* (*.i. solam ifertaib he*) *escoip roraidius* A. p. 50 : *Ain .i. sol*as. — Enfin la glose sans explication qui se trouve p. 75 entre *dunadh* et *dedbul, Deblen .i. oní is déb*[*il*]*is,* a rapport sans doute à ce vers du 24 janvier : *conathriur dedblen* (*.i. óndí is debilis .i. cum tribus discipulis paruis*).

Du 4 février ce n'est pas non plus un vers qui est cité p. 66, mais les derniers mots du quatrain sont glosés dans ces deux articles, qui se suivent l'un l'autre : *Creatal .i. creidmech no craibhtech .i. óní is credalus,* et *Cresin .i. craibhtech .i. sen acre .i. senior fuidit no cresinach .i. faisci .i. aintech ;* que l'on y compare les gloses concordantes de F. *Credal cresen .i. crethmech no craibdech .i. sen a chré .i. senior fuit. no crésinech .i. faiscte .i. aíntech,* et de A. *credal* (*.i. cretmech* (là-dessus *l. craibdech*) *l. credlach*) *cresen* (*.i. sean achre .i. sehior l. cresinech .i. faiscti .i. díntech*), d'où la restitution se fait sans peine. — Du 16 février la seconde moitié du quatrain est citée p. 50 : *Andach* (v. Prol. 237)... *no annach .i. olc ut est arsgeith sgel*a *annaigh demanda mar indel,* ce qui se corrige d'après A. et F. *lasceith scéoil aannaich* (*.i. roindis fe*[*i*]*n aulcu di* A.) *demun damair indel* (*.i. cengal no cum*rech F. *.i. rodamair aindlead di l. indled .i. cengul l. cuimrech* A.) — Du 20 le troisième vers : *immaslecht* (*.i. imme roslaigtea .i. romarbtha* A. F.) *scél ndogur* (*.i. toirsech*) p. 116 : *Slecht .i. marbadh.* — Du 27 le dernier vers : *airec* (*.i. fagbail* A.) *cinn iohannis* (*.i. bautiste* A.) p. 50 sous *Airec.* (Nous passerons dorénavant sous silence sur les fautes dont la correction n'est pas douteuse.)

Du 10 mars les deux vers : *lasafrith éo ainglech crann croiche* (ou *crochda* O'D., c'est *crochtha*) *incoimded* p. 81 : *Eo .i. lignum .i. crann* (ce qui est la glose de A.). — Du 31 de même deux vers : *dobeir barr trebithu marta for sluag saigthiu* (*.i. sluagu* A.) p. 58 sous le titre *Barr .i. crích.*

De même du 5 avril : *baithes patraic prímda atrannad in éri* p. 111. *Rann .i. tinnscna.* — Du 12 : *crist fri cruiche cretair* p. 66. *Credar .i. coisecrad.* — Du 18 : *Abb lethglinne ligach* (*.i. min*) p. 101. *Ligach .i. cennais* (ce qui est la glose de A). — Du 28 : *ruiss chre* (lis. *chree* St.) *cotalci* (*.i. cotangnai* A. *.i. cotreisi no cocalmat*us *no co teinne* O'D.) p. 122 sous *Tailc .i. daingin.* — Du 29 : *Crist bamór atiachra* ibid. *Tiachair .i.*

*doilig*h, ce qui concorde à la glose de A. et F. (*.i. ba mór duilge amartra ingortai*).

Du 4 mai : *mochua cain deochaid* (leçon de B., recommandée par l'assonance à *deochain ; dechoid* A.) p. 75 : *Dechaid .i. dochuaidh* (conforme à la glosse de A.).— Du 10 : *imbi tairm cech tempuil* p. 122. *Toirm .i. molad no gloir* (où il faut conférer la glose de A.) — Du 17 : *for dinn flatha nime* (*.i. for clethi nime*) p. 75. *Dinn. .i. ard no cleith* (*finne* O'D. au lieu de *nime* a l'air de n'être qu'une erreur du regard attiré par le mot *fainde* qui précède).— Du 20 : *Foroenlith itfissi* (*.i. itguite*) p. 87. *Fis .i. guidhe.* — Du 29 : *Ronsnadat* (ou bien *ronsnaide* O'D.; car l'un et l'autre est appuyé par le vers précédent *Mórsluag pollionis*) *donrindnim* (*.i. donim rindach no retlannach*) p. 111. *Rand* (plutôt *rind*) *.i. retla.*

Du 3 juin : *ardainm tar tuinn trethan* (*.i. isard aainm curó achlú tar tuind* 7 *tar fairrge trethnaig .i. ainbthenaig* A.; O'D. n'a de cette glose que le dernier mot *.i. anfenaigh*) p. 122. *Treathan .i. anfen.* — Du 4 : *la tairmbrith* (ou *tarmbreith .i. abreith in episcopatum* A.) *martini* (*.i. athaisse alloc hilloc .i. tuctha athaissi asin mainistir inerbailt dochum nacathrach*) ibid. *Tairmrith .i. atharrach.* — Du 13 : *Laparthalon mbresta* (*.i. primda no irgna*) p. 59. *Bresta.* — Du 19 : *Fiadsluagaib combrassi* (*.i. coslatra l. cosolam* A.) ibid. *Bras .i. slatratu no calma.* — Du 29 : *nistarca deilm catha* (*.i. niderscaig nech frecra di dar deilm inchathasin* etc. A.) p. 122. *Tarca .i. derscugud.*

Du 2 juillet, d'abord le premier vers du quatrain : *Taimthiu* (*.i. bás l. tam l. serb, l. taimthiu .i. tomaithium, l. taimthiu .i. tam taí .i. éc aaenur l. serg* A. F.) *eutaic epsco*[*i*]*p* p. 112. *Taimthiu* (M' F.). — Et puis le dernier : *riag* (*.i. césad* A.) *mór* (A. ou *már* F. O'D.) *marciani* (*.i. martiris* A.) p. 111. *Ríagh.* — Du 4 : *marosellaib* (*.i. sellaiseo mat connarcais amac samla l. marosillis .i. ma connarcais* A.) *seimle* (*.i. soimlid .i. indis* A.) p. 116. *Soimle .i. indis* (conforme à F.). — Du 5 : *conacléir* (with her, Agatha's clergy) *cain comul* (*.i. nert l. adbol* A. p. 66. *Comol.* — Du 7 : *parméni* (*.i. martir* A.) *trom tœden* (*.i. tidacht no tiachtain no taithnem*(*ach*) A.) p. 122. *Toidhen.* — Du 10 : *cuan marcc mor sostan* (suit une longue glose identique presque à la lettre dans A. et F.) p. 116 *Sostan .i. cumsanadh.* — Du 12, deux vers : le premier *Conrualaid* (*.i. dochuaid méla* A.) *coaingliu* p. 66 sous *Conruale .i. roela no rochuaidh.* — Et le troisième *felix ba matuluid* (*.i. mongenair l. ba imalle dolluid* 7 *ba maith dothuideacht isinbith frecnairc* A.) p. 105. *Matulaidh.* — Du 15, le premier *Lethrann : In dá apstal déac doforcat cech nárim* [1]

1. Ou *cach nárim ;* la restitution de cette forme ancienne et de *adim* (pour *adaim*) au quatrième vers est commandée par la rime assonante.

(*.i. doroiscet l. derscaigid cech airem dodecdai* A.) p. 75 sous *Doforcat no dosaircet* (ou *dofaircet*? Peut-être l'article *Dofarcat .i. foruaisligheat* à la même page contient une troisième variante. Du reste on peut comparer F.).— Du 16 le vers *ochrist acht conétis* (*.i. cocuindchitis l. coroindsaige l. coroindise* A. conforme à F.) p. 66. *Coneitis.* — Du 19: *Comórbuidin brestai* (*.i. brotla no beoda*(*i*) *no suilbir* A. F.) p. 59. *Bresta.* — Du 20 : *Itbrestai inbanmaic* (*.i. banmaic na hingina*, là-dessus : *.i. ingena ferrda* A.) ajouté sous le même titre. — Du 30, presque tout le quatrain est donné : le deuxième vers *corúnaib adglentis* (*.i. nofoglandís cosians moir .i. nothúirdís*) p. 95 sous *Glen .i. tuir no foghlainn*, les deux derniers : *diasluag nifrith anfot* (*.i. bét .i. ccóir*) *abdon* 7 *sennis* (B., *ennis* A. qui ajoute : *.i. duo martires* 7 *roma pasi sunt gladio*) p. 50 sous *Anfot.*

Du 3 août la dernière moitié : *inairecht* (*.i. ifrith* A. F.) *conóibi corpan sócr stefani* p. 50 sous *Airnecht .i. fagail no frith.* — Du 4: *Frim* (on *frium*) *is mór a docha* (*.i. adóchus l. adúchus* A.) p. 75. *Doche.* — Du 5 : *Ardlig comarc* (B. *cormac .i. cúimniugud* A.) *coemda*(*i*) p. 66. *Comarc.* (conf. F.). — Du 6 : *ruc suas saithe* (*.i. buiden*) *snámach* (*.i. forsnam* A.) p. 116. *Saithe.* — Du 9: *Inachud cainclantar* (*.i. inachad conhaire hi luignib* conacht. *i. adnaicth*er A.) p. 66. *Clanntar.* — Du 13: *Hipolitus martir ba mirbuil athoiden* (*.i. athaitnem l. abuiden l. athindrem l. asluag l. atheacht* A. F) p. 123. *Toeden* (où *no drem* est ajouté à la même glose). — Du 19 : *Mochta mór maith sithbe* (*.i. sithbéo .i. fota achlú .i. saegul mochta*) p. 116 sous *Sithbhe* (la glose de F. est *.i. line nanaem*).— Du 25: *Cech* (ou *cach*) *leth cosal sruamach* (*.i. srotha imdai ind ocus ass* A.) p. 116. *Sruaim .i. sruth no srotha imda.* — Du 26: *Fornem coslóg roléir* (B. F., *roréil* A.) *rodrebraing* (*.i. rodringestar* A.; *roleblaing* F.) *iarndrobeil* (*.i. iarndoccumal, l. iarndrocherlabra chaich octairmesc amaithiusa imme l. iarcúmga móir*) p. 75. *Drobel.*

Du 3 sept. le vers *longarad grian alaib* (*.i. alaind l. uas nélaib in airde nime, l. alaib .i. dodáinib alaib .i. glicaib, l. coceill do* A.) est répété sous les titres *Alaib* p. 50 et *All* p. 55. — Du 4 un vers et demi : *agait* (*.i. oentaigit .i. subaigit*) *mór a maccain* (B., *in mmacain* A.) *imulltan* est contenu dans l'article *Aghait p.* 50. — Du 13 les vers : *Dlom díis arfichit* (*.i. dluig. l. aisneid l. indis l. erfuacair dís ar fichit dodainib* A.) *martir coméit nóebe* p. 75 sous *Dlom.* — Du 15 : *La coisecrad mbaislicc* (*.i. eclesiae. basilica .i. rígdoe .i. tegdais rig. bassilius .i. rig*) p. 58. *Baislic.* — Du 18: *Rathatar* (*.i. rorethustar* A.) *irriched* (*.i. h*[*i*]*rigiath* A.) p. 111. *Reith .i. aisneidh.* — Du 19, deux vers : le premier *raith con ilur sochlach* sous le même titre après les mots *no raith .i. roreith .i. dochuaid;*

le deuxième *cocrist coemda taithlech* (*.i. síthugud*) p. 123 sous *Taithlech.* — Du 27, le vers *acroch nírbo airliuss* (*.i. cennais*) p. 50. *Airlius.*

Du 2 oct., le premier *Lethrann : Juliter in martir armuinter* (ce que je crois préférable à *admuinter* A. *.i. adamraigther no bendaichther*) *aféli* p. 50 sous *Armuinnter.* — Du 13, de même : *Comgan ocus marcill collethet allinne* (*.i. asaegail l. anecnai*) p. 101 sous *Lann.* — Du 15, le vers : *damdatar* (ou *damatar?*) *mór tadlach* (*.i. forodmatar tuilled uilcc beos .i. ammus l. tadall fliuch ;* le reste de la glose est identique dans A. et F.) p. 123. *Todlach.* — Du 26 : *Nasad* (*.i. gnathugud* A. F.; ou *nasan* B.) *beoáin melláin* p. 108. *Nasadh.* — Du 29 : *La tamthine talgud* (*.i. la tám éca doib l. tathlugud .i. crithnugud l. cendsugud* A., conf. F.) p. 122. *Talgad no tathlugud.*

Du 7 nov. *ciapu* (B.) *gur* (*.i. ciarbo léir l. ciarbo chalma* A; comp. F.) *a slige* (*.i. a marbad*) p. 95. *Gur.* — Du 12 : *Soas comét tiachrai* (*.i. glicusa* A. F.) p. 65. *Ciachair no tiachair .i. glic.* — Du 30 : *Dobeir barr nobagu nouimbir forsluagu* p. 58 (v. plus haut).

Du 3 déc.: *Lúam lis móir mírbuil* p. 101. *Luam .i. ab* (c'est-à-dire, dans cet emploi ; proprement 'gubernator'). — Du 7 : *Féil báin buite buadaig* (la fête illustre de Boèce le Victorieux) p. 59, sous *Bot .i. teine.* — Du 8, ces trois vers : *donarlaid tar romuir* p. 75. *Doralaid ; dochrist cachain figil* p. 86. *Fighil;* et *hicurchán cenchodail* p. 65. *Codul.* — Du 9, le vers : *it cadlai díingin* p. 65 sous *Cadla.* — Du 12 : *Gébaid coir frimanmain* p. 66. *Coir .i. lam.* — *Du* 16 : *Cocléir cáin atroris* p. 50. *Adroerais .i. tairis.* — Du 20, deux vers : *Babrigach illéri sluag mór immarádi* p. 101, sous *Lére .i. crabadh ;* et le troisième *lotar uainn forcéti* (A.) p. 66 sous *Ceiti .i. aonach* avec une variante mémorable : *rertha uan for ceiti* (*.i. ructha for aonach nime*). — Du 21: *Abás ba scél ningir* p. 98 sous *Ingar.* — Du 23, les deux vers : *Bás ocht cét cáin martrai lasescait* (*co cethorchat* O'D.) *sóer slechta* p. 117. *Sleacht .i. marbad.*—Enfin du 24 : *Mac lónain dondecmaic inadaig rénotlaic* p. 81, sous *Ecmuic .i. tig cucad.*

Les citations prises dans l'Epilogue ne sont pas si nombreuses que celles du Prologue et du *Félire* même; toutefois il en résulte les exemples suivants :

V. 1-2. *ónkalaund coaraile* (ou bien *ónkalaind coaraili*)
rofersam arníarair (de calendes à calendes nous avons fait notre recherche) p. 111. *Rofearsom* (v. plus haut ; *iarair* subst. verbal de *iarraim*).

7. *conecmaingsem* (*.i. robensam* F.) *aurain* p. 81. *Ecmuic .i. buan.*

12. *sercc ardárbair* (*.i. sluag* F.; ou *árbuir*) *ísu* p. 50. *Arbur .i. slóg.*

13-14. *uasalathraig faithe*

dochrist ceptar (ou *ciaptar*) *céili* p. 65. *Ceile .i. cara* (comp. F.).

25-26. *fornem anconrualai* (*.i. roelai* F.)
cechlathe dindire (*.i. dontalmain*) p. 75. *Dire.*

30. *ammuir brigach buansain* p. 58. *Brig i. firt.*

54. *riched reim asdixu* p. 75. *Dixsa .i. ard no uasal.*

57-58. *a soburthan uile*
lasinslóg costiagat p. 116. *Sobartan .i. soaraide .i. araide maith.*

60. *in*[*n*]*ardríg atgiallat* p. 50. *Atgiallat .i. diafognat.*

63. *ronbé uas barndalaib* p. 75. *Dail .i. airacht.*

65-66. *domrairbera maite*
*lacrist coemth*ar *ndile* p. 75. *Domairbera .i. romtairbera .i. dobera damh.*

71. *frim diubairt ladilacht* p. 75. *Dilucht .i. dilgadach.*

72. *arecnairc dogerat* p. 81. *Ecnairc .i. impidhi.*

74. *flatha crist is colba* p. 65. *Cobla .i. condalbu.*

83. *fil and mór nard naille* p. 50. (*Art .i. fis.*) *Aill .i. molad.*

97. *Niaine fondruair* (*.i. ni forbás .i. fodera adenm* F.) p. 50. *Aine .i. forbais.*

(?) 98-99. *iscol dúnn diafoirglem*
cach noeban conidna. Ces vers seraient corrompus misérablement, il est vrai ; je crois pourtant les reconnaître p. 97. *Idhan .i. comlán. ut est idhan cach fogl- con idhna.*

102. *mabeth* (*ciabeith* O'D.) *nech foruasna* (*.i. cumscaiges nafeili aluc illocc* F.) p. 87. *Foruasna.*

143. *rothuiṡem andirmann* (*.i. animad* F.) p. 75. *Dirim .i. imad.*

153-54. *fridia isdubart* (*diubairt* O'D.; *.i. diprecoit. i. adbulguide* F.)
frideman is dínert (*.i. isadbail nert no isnert de* F.) p.75. *Diubairt.*

157. *Cechóen diamba esnad* p. 81. *Easna .i. abhran* (avec la glose *.i. canfas cobinn*).

172. *abeith slán indecmaicc* existe deux fois sous une forme un peu altérée : p. 55. *Abeth slan ni decmaic .i. ní decmaing bias slainti dó acht do gres;* de même p. 75. sous *Decmaic .i. sist.*

177. *is arrae secht noifrend* p. 50. *Arrae .i. eric* (d'où s'explique le mot *arreum* dont des exemples sont donnés Z². XL.)

227-28. *nochonsaethar madae*
doruirmisem uile p. 105. *Madha no magha .i. nemglan* (plutôt μάτην, μάταιος).

230. *isocus arcunnu* (*.i. arcairdes* F.) p. 65. *Conda.*

320. *atsluindiu acéstu* p. 50. *Atsluinniu .i. aitcim.*

Voilà assez d'exemples pour prouver quel riche emploi a été fait du

Félire, soit par O'Davoren lui-même, soit par ses devanciers, et encore pour la plupart (on n'en peut douter) des gloses que nous retrouvons dans les manuscrits. Cependant ce n'en est pas tout sans doute. Nous y joindrons avec plus ou moins de certitude quelques mots seulement glosés sans exemple, mais qui paraissent être puisés à la même source. Nous n'en nommons ici que deux, dont l'un a été sans doute tiré de ce poème, l'autre se trouve du moins là. *Sern* p. 116 est tiré de ce vers du 15 mars : *Seirn iacoip ordan ;* quiconque compare les gloses identiques de A. et F. et à peu près de O'D., n'en doutera pas, et même des deux mots dont celui-ci a enrichi la glose, *oirnedh no buaidh,* le premier correspond à la glose de A. sur *ordan* (*.i. aoirdned*). *Tathat .i. ata agat* p. 124 a pu être pris dans ce vers du 24 juillet : *tathut* (*.i. ata duit* A.) *ceun cét mile,* bien que *tathut* se retrouve encore dans le *Seirglige Conculainn* (L. U. 44[a]).

Nous laissons là beaucoup de questions intéressantes qui s'élèvent à cet égard, pour passer à d'autres poésies citées dans ce glossaire. Le poème irlandais le plus ancien que nous connaissions l'*Amra Coluimchille* y a donné au moins les citations suivantes : *frisbered homnu húain* (L. U. *ómnu huáin*), accompagné d'une partie de la glose du L. H. *nofrithbruided connab*(*ad*) *immecla ocund* (Stokes, Goid.[2] 160) p. 109 sous le titre *Oman .i. ecla ; clothonn* (L. U. *clothond*) *oc buaid* ibid. *Onn .i. ail no cloch ; boi obid* (L. U. *boi obeid .i. auidus .i. laind*) ibid. *Oibid .i. umal,* ce qui est conforme à la glose du L. H. — Encore il faut remarquer la glose *Axal .i. imagallaim* p. 56, qui se rapporte sans doute aux paragraphes 33, 47 (suivant St.) du poème. — D'une autre ancienne poésie qui a acquis une certaine célébrité, savoir du quatrain qui est dit avoir été la première satire faite en Irlande par *Coirpre mac Etaine* (ou *mac Etnai*), et qui est reproduit complétement d'après L. U. p. 8 (dans une glose sur l'*Amra*) par St. (Corm. Gl. translated p. 37), la plus grande partie se trouve chez O'D. en divers endroits : *cen cholt for crip cerníne* p. 63. *Cern .i. mias* (de même chez Corm. p. 11. *Cerníne*) ; *cen gert ferbba* p. 94. *Gert .i. lacht* (plus complet H. 63*b*) ; *cen díl dáime risi* p. 73. *Díl .i. innlad* (Corm. p. 39. *Riss*). — D'une autre satire, que *Néde mac Adnai* est dit avoir composée (p. 24 cf. Préf. XXXVIII) on trouve le commencement *maile baire gaire Caieur* p. 57. *Baire,* le deuxième vers *combeodatar celtra catha Caier* p. 68 *Cealtair,* et la fin ibid. *Cara.* — Plusieurs poésies, ou parties de poésies, reproduites sans nom d'auteur, se reconnaissent facilement par le rhythme et la rime. C'est ainsi que nous avons dans l'introduction signalé le quatrain sous *Conmill* p. 71, de même que l'éditeur a fait dans les notes sur

Delgainecht p. 77. D'un autre quatrain, que nous rencontrons ici deux fois (p. 61. *Blúsair* cf. p. 101. *Lus*) et qui se retrouve H. 64 *c*, là même Flann est dit être l'auteur. Deux vers reconnus par M. St. font la citation sous *Aithmess* p. 55. Un seul vers, attribué par Cormac à Etan, fille de Diancecht, mais dont la restitution est rendue difficile par les grandes différences des manuscrits (v. Corm. transl. 159), se retrouve deux fois chez O'D. dans les articles *Fonnamh* p. 85 et *Torc* p. 121, conforme la première fois à la leçon de B. *i fondam mo thuirc*, mais le *mo* doublé dans le dernier endroit.

Enfin une rencontre des plus intéressantes que nous ayons faites dans ce genre est celle d'un petit poème ossianique qui a été communiqué dans Skene, The book of the Dean of Lismore (Introd. LXXXIV), comme représentant la plus ancienne poésie tirée d'un manuscrit écossais [1], mais qui est dit exister encore dans le Livre de Leinster. C'est de cette poésie que se trouvent dans O'Davoren les trois passages que voici : *mo gean[am] imduais* (*.i. imlaim*) p. 96. *Genam .i. claidheamh* = *mo ghenam um dhuais* (*.i. mo cladhiomh um dorn*) Sk. ; *adhbul fisi armotha darcinnes darcinnes godian mo cuib* (*.i. mo cú*) p. 71. *Cinnes .i. darlinges* = *adhbhul fisi* (*.i. aislinge*) *ar mo ta* (*.i. tarla*) *dar cinnius* (*.i. dar leiges*) *go dian mo chuib* (*.i. mo chu*) Sk. ; *cribus mara talla tair* ibid. *Cribuis .i. muc* = *Criobais* (*.i. muic*) *mhara Tallann tair* Sk.

2) Quant aux anciens *contes*, je n'ai pas encore réussi, il est vrai, à en vérifier les citations, autant faute de loisir que parce que la plupart de ces contes ne sont conservés jusqu'à ce moment que dans les manuscrits mêmes. Pourtant, à ce qu'il paraît, on ne pourra douter que l'auteur du glossaire n'ait puisé à ces sources, quand on verra des passages comme ceux-ci : *Eitne ingen Amolghaid 7rl. 7 actuaid iarum asgéla a Temhair* (p. 48. *Adchuaidh*) ; *ba airmit do ulltaib na raghdais tar uir nai* (p. 51 *Airmitt*) ; *adciadis a naenach lipthí* etc. (p. 61 *Blaith*) ; et d'autres contenant d'une part les noms illustres de Conchobor (p. 104. *Mann*), Cúchulainn (v. l'Index), Fergus (*Comraithne* p. 62), Cormac (p. 50 *Aigh*), ou du satiriste Aithirne (p. 74 *Dotoruidib*, 85 *Fuirec*, 97 *Ind*), et

1. [Puisque M. Ebel cite ce poème, nous saisissons cette occasion de relever une inexactitude échappée à M. Skene. Le savant écossais assure (*loc. cit.*) que ce poème est contenu « dans un manuscrit écrit antérieurement à l'an 1500 » ; mais il ne prend pas la peine de dire quel est ce ms., ni où il est conservé. Lors de notre visite à Edimbourg, en examinant les mss. de la Bibliothèque des Avocats, nous avons découvert l'original du poème en question dans un ms. provenant de la « Highland Society of London » et coté alors (en 1868) : XXXVIII, 2. C'est un ms. in-4 en papier, de 94 feuilles, que nous avons jugé être du XVIIe siècle. Ce n'est que par inadvertance ou par une erreur d'impression que M. Skene a pu le dire antérieur à l'an 1500. Le poème ossianique reproduit par M. Skene est à la page 154 du ms. — H. G.]

d'autre part de Columbcille (p. 73 *Duchonn*) et Morann (p. 63 *Cucht*), pour ne rien dire de Patrice dont les traités juridiques font très-souvent mention. De plus, certains passages nous rappellent clairement certains sujets ; nous n'en donnerons que deux exemples. En lisant ces mots sous le titre *Fuiregar* p. 85 : *nim fuiregar finnabair*, je me souviens des combats des jeunes héros auxquels la main de *Findabair* avait été promise, faisant partie du *Táin bó Cuáilgne*. De même en regardant le passage *cer mór inmain dobert bricni im concubar dorad a dá cobheis im conall cernach* (p. 105 *Main .i. cealg*), je ne puis m'empêcher de m'imaginer la Fête de Bricriu (*Fled Bricrenn*); c'est pourquoi je pense qu'il faudrait lire *Bricri* au lieu de *Bricni*.

3) La plus grande partie cependant de toutes les citations se rapporte à des *Traités* sur diverses matières, mais surtout à des codes. Le grand code (*Senchas már*) est devenu pour O'Davoren une riche source d'exemples, dont j'ai réussi à vérifier les suivants (l'orthographe un peu corrigée) : I, 50, 52 ou bien III, 12, 14 : *dechmada ocus primiti ocus almsana argairet ré cuairt duinebath .i. urgairet sin conabi baad eipiltin fornadainib* (p. 53 *Adgairet*). — I, 54, *atat .iiii. sabaid tuaithe .i. .... ceithre triuin* (p. 114 *Sabh*). — I, 152, glose : *imbaircne catban .i. imbaircnia nia trén tucad a bairc Bresail Bric* (p. 58. *Baircne*, augmentée de deux additions). — I, 274, commentaire : [*sét*]*arabí sétaib* (p. 51, *Arabí*, glosé). — II, 14, voyez plus bas. — II, 32. *Acht sceo scethach* (p. 118, *Sco .i. linn ;* les mots qui précèdent ici, *leth fri suighi*, paraissent contenir une référence à II, 30, *leath saire* (c'est *leth sóire*) *fri tincur tinfotin in bid* (*bíid*), mais laquelle est troublée par quelque faute). — II, 168. *Teora aimsera diailtri : bás ocus anglonnus* [*ocus toga*] avec la glose *ocus in tanglonnus .i. cen comraiti* (p. 53. *Anglonnus*, contenant une faute évidente : *atraill*et). — II, 206. *nidlig meith la biad nadastad céilsine* [*for céile*] *mad scith lais* (p. 118, *Scíth*, les mots en parenthèse remplacés par *for comarba* avec répétition de *na asta*). — II, 210. [*is*]*soer don flaith cip cain rocara rogad* [*a*]*láime diasétaib* (p. 112. *Rogadh .i. sínedh ut est* etc.) — II, 212. *soer do chomarbaib na flatha* (p. 112. *Ruibdhiter .i. biathar ;* mais ce qui suit dans O'D. *cid ruibdither in flaith .xx. bliad*ne, n'est pas trouvé dans le S. M. qui a le seul mot *ciar*, inintelligible à sa place et laissé sans traduction par les éditeurs). — Même page et même paragraphe : *uiar* (lis. *uair*) *ni mesech in flaith doniupra a festige* (ou *feisti de* O'D.) avec une glose un peu variée (p. 106. *Meisi .i. cuimgech*). — II, 228. *Trian a duinn ocus a mesce* avec deux gloses, transposées dans O'D. (p. 77. *Donn .i. flaithemnus no gait ;* pour *a seoit*, à la fin de l'article, S. M. a *as*). — II, 238. *acht mod fortallaind trí mér* (p. 106. *Modh*

.i. contabairt, avec une glose nouvelle, dont la dernière partie s'arrangera de cette manière : *is inneoch is lom din arainn gin géir furri*). — Du même paragraphe : *na*[*cha*] *troetha teidm fithnaise na gala*(*i*)*r* (p. 90. *Fithnais .i. galar gairet;* la glose diffère). — Encore du même paragraphe : *airtem* [*a leithet acrui iar nairthur, dorn*] *leithet acrui in iarthur* (p. 53. *Airtem,* où la glose de II, 240 est à peu près rendue, quoique abrégée). — II, 246, répété 248, *ceithre duirn a leithet o deling co trichem* (p. 78. *Deling,* où il faudrait corriger *.iii.* au lieu de *.iiii. bliadna*). — II, 250. *bó cona fosair, fiche dorn a timchomac* (p. 118. *Timchomac*). — II, 254. *conimmimm ro*(*da*)*fera* (p. 90. *Fera .i. fúrthain*). — II, 268. *Díles cach taurcreic iar fognom techtu* (p. 118. *Turcreic,* avec les premiers mots de la glose). — II, 270. *díles cach meth* [*cach follugud*] *cach fuill*[*iud*] *cach fuillem foruilleth forsin céile* (p. 90. *Foruillter .i. agartar*) *mani forngartar dó ria nécaib* (ibid. *Forngaire .i. agra*); la dernière partie seule est répétée p. 86 (sous le même titre). — II, 278. *indich cach corp amembra* (p.99. *Imdich,* avec la deuxième partie de la glose *.i. fuaitrig cach coir ap*).— II, 290. *it dilsi seoit* [*caich*] *indecoraib* (O'D. *indecennaib*) *cuirither dochiunn cacha membuir míchoraig,* (*it*) *indilsi aseoit sium mad riasaither* (ou *forriastar* O'D., p. 90. *Foriastar*). — Ibid. *cach fuasnad iarmotha sin cen indarbad* (ibid. *Fuasnad*). — II, 322. *ar fenat an folaid flatha fuillem* (p. 90 *Fen*).— II, 336. *mad ar diumand in céili inasa* (O'D. *innsaigis* comme dans la glose du S. M.) *in flaith a seotu* (p. 78 *Diumand*). — II, 336-38 *inge mad dligthechu in céile hí dofeilge* (O'D. *doleici*) *don flaith* (p. 78 *Doleice*).— II, 340. *fogní lóg na sét amail mestar conamanderb*(*a*)*ra* [peut-être *conáb and derbra?*] (p. 78 *Derbra ;* lis. *ratha* pour *retha* dans la glose). — II, 342. La glose de *lánama* se retrouve p. 102 (*.i. lán homo .i. duine comlán fer ocus ben*). — II, 360. *ni renar nech ainim dofeilce domaine itrebad* (p. 78. *Domain .i. dimain*). — Ibid. *aurail coimperta i soaici sochraiti* (p. 53. *Aice ;* la glose d'O'D. et tout l'article convient à ce qui est reproduit II, 362, n., un peu plus correctement). — II, 382. *ar ní said dilse for*(*diubirt* [*in*]*na*) *fogurrud* (p. 90. *Fogurrud,* les mots en parenthèse omis, la glose un peu différente). — III, 34. *na cocra cert* (*p.* 69. *Cogra*). — III, 52. *ni audbair nech seilb acht mad ní doruaichle fadésin* (jusqu'ici p. 112. *Ruaichle*) *; acht mad i comcétfaid a* [ou *na*] *fine* (p. 69. *Cétfaid*). — III, 58. *ni ria ni cria fri* (O'D. *do*) *dodamna* (p. 79. *Dodhamna*).

Les différences qu'on remarque dans ces citations s'expliquent pour la plupart par une simple omission ou par inadvertance; il n'en est pas de même des citations suivantes qui, tout en nous rappelant des passages semblables du S.M., en diffèrent néanmoins si profondément qu'il faut

ou supposer une autre rédaction du code ou attribuer la coïncidence au hasard. O'D. p. 78. *Doairrcechnatár .i. rotairrngestar;* la citation qui suit se retrouve, quant au sens, S.M. I, 16, mais les premiers mots sont remplacés par *Toairngertatur;* ici cependant dans la note (d'un autre manuscrit) il y a la leçon *Doaircechnadur*. Ce qui n'est pas le cas de *Bithfliuch* O'D. p. 61 ; l'exemple *caire ansíc .i. an gá diultad conach sic is tirm acht ma bithliuch dogres* est conforme à ce passage du commentaire S.M. I, 48 : *annsicc .i. an fo diultad, conach siccus, conach tirim, acht mad fliuch dogres;* mais, à part les autres différences, *bithfliuch* au lieu de *fliuch* renferme au moins une variété de la récension. En d'autres endroits, quoiqu'on se souvienne au premier coup d'œil d'un passage du S.M., pourtant la diversité en est trop grande pour s'expliquer même par une semblable hypothèse. Que l'on compare p. ex. l'article *Airchoige* p. 51 avec la glose de I, 144, ou l'exemple de *ardtrichem,* donné sous *Deseabar greine* p. 78, avec la glose de II, 240. Néanmoins, en comparant ces dernières gloses entre elles et avec le texte du S.M. II, 238, il me vient là un soupçon que je ne puis supprimer : c'est que *andomain tíre* p. 53 (sous *Andomuin*) a quelque rapport avec le passage du S.M. *do braich eorna a ardtreichem talman domintíre* etc.

D'autre part, souvent des citations sont attribuées expressément au *Senchas*, desquelles je n'ai pu jusqu'ici vérifier qu'une seule : II, 14. *Ni acarar* (*acair* O'D.) *nach cintach* (*cin* O'D.) *acht do roith lóg* (*a*) *fiach atroillither* (p. 112, *Roth .i. tuitim no tarachtain ut est a sench*as etc.). En voici d'autres exemples : *ut est a senchus ni hetarscara lair frí lurchaire* (p. 102, *Lurchaire*); *ut est senchus coibnius uisgi et reliqua. Noch ma rolathar* (p. 103, *Lathar*); *ut est senchus imsuidiu imsegar firfiadna* (p. 118, *Segar*) ; *ut est seanchus doinntaithe incorsin diam ginathcomarc dia céiliu* (p. 54, *Athcomarc*) ; *ut est seancus acht arcuirethar anad for athgabáil* (p. 53, *Arcuirethar*) ; *ut est sencus na boin iar tóu*[*d*] *cohiar nómaide* etc. (p. 119, *Tóudh*); *amail adeir senchas na torc ara bídh treut na dretell* (p. 77, *Dretill*) ; *amail adeir senchus hasaib haccrandaib* (p. 96, *Hais*); *amail adeir seanchus cen forcraid fotenma* (p. 118, *Teinm*). L'un ou l'autre de ces passages (auxquels il faudra ajouter même une citation de seconde main : *ut est amail adeir bretha conslechta a senchas conroiscet dire dosuide*, p. 65, *Conoiscet*) sera encore retrouvé sans doute ; d'autres se réfèrent peut-être à la partie perdue du S.M. (v. la note des éditeurs III, 80).

Un autre code, le *Lebor Aicle*, a donné les exemples suivants : *gromfa gromfa, glamfa glamfa* Hib. Leg. III, 92, dans O'D. *gromtha gromtha glamtha glamtha* (p. 96) ce qui est la forme du Sud (O'Donov. Gramm. 178). — *Caite bla*[*d ercaile*] *cach slán cach ruidles* III, 94 (p. 60, *Bla .i.*

slan). — *lethfiach la dindis isodain* III, 108 (p. 79, *Dinnus*). — *Bla mein midclais* III, 204 (p. 107, *Midhclais*). — *Bla crann cutaim* III, 224, répété 274 (p. 69, *Cutaim*). — *acht bid o* (*rob do* O'D.) *lias no airbi adriastar a loeg* III, 228 (p. 53, *Adriastar*). — *Bla ceite rig tulcomracc* III, 254 (p. 69, *Ceiti*). — *Bla cuithech sliab no dirainn* III, 272 (p. 79, *Dirainn*). — *Bla moga biail imfaebur* ibid. (p. 61, *Biail*, la glose un peu variée). — *Bla deilge dae* III, 290 (p. 79, *Dae.*) — *Bla ech echtres, itir eochu ocus mucca* III, 294 (p. 82, *Echtres*). — *Bla(d) liacc limad no ruitech* ibid. (p. 113, *Ruitech*). — *Bla cethra dinn* III, 296 (p. 79, *Dinn*). — *Cach brithema(i)n a baegul* III, 304 (p. 60, *Baogul*). — *Ferdair anothrus(a) uile acht a ferg(a)* III. 356 (p. 86, *Feraid;* la dernière citation). — *Díles immuirbrethaib airi ruanada* III, 422 (p. 113, *Ruanaid*).

On reconnaîtra sans doute bien d'autres citations, quand les richesses des manuscrits irlandais se révéleront davantage. C'est ainsi que dans un seul paragraphe, tiré de H. 2, 15 par O'Curry (Manners and Customs III, 478, note), se trouvent les deux exemples que voici : *dá imglaice do láim fir thoimsige techta do lus lubguirt* (p. 99, *Imglaic*) et *ceithre duirn fot cach buinne ocus imglaice do borrlus* (p. 60, *Borrlus*). Encore, ce n'est que par une comparaison des mêmes passages dans Cormac que nous apprenons que ces citations-ci ont leur origine dans les Lois des Eximés (*Bretha Nemed*): *ballan baisse bóge cóic ṅuinge bánóir* (p. 56, *Boighi*, p. 7, *Bóge*) ; *briar derg delg nuinge* (p. 7, 56, *Briar*) ; *Cimb uim olas nuim* (p. 62, *Cim*, 124. *Uim* ; plus complet p. 12, *Cim*); *duar donesa nath* (p. 72, *Duar*, p. 16, *Dairfine*); *glé fo erc nebrón* (p. 81, *Ebron*, 94, *Glé;* à compléter de p. 19, *Ebrón*) ; *dofét óc iarnglus* (p. 94, *Glus*, p. 23, *Gluss*) ; *foruachtatar máta* (p. 104, *Mata ;* plus complet p. 29, *Mát*) ; *roloisced a leth fonimib nimb* (p. 107, *Nimb*, plus complet p. 32) ; *meser bú araségamlai* (p. 116, *Ségamail*, p. 40, *Ségamlae*). Pourtant mention est faite dans O'Davoren des *Bretha nemed* et du *Crithgablach* (v. O'Curry, III, 465) non moins que d'autres traités de lois ; mais la manière des citations est bien différente. Tandis qu'il y a là des passages introduits par des phrases comme celle-ci : *ut est imbrethaib forloiscthi* (p. 114, *Seadhat*) ou *amail adeir duil* (p. 54, *Alt*), nous ne trouvons rien de semblable concernant les *Br. n.* ni le *Crith Gablach*. A côté des passages susdits dont les *Br. n.* font la source originaire sans être nommées, il n'y a ici que des citations de seconde main : *cair cobertar bretha neime[d]* (*Cair* p. 64), *ut est fegh bretha neimed* (*Feg* p. 84), de même que dans cet endroit : *ut est cotrirther friscomarser andso uile a mic in cuala crich gaublach* (lis. *crith gablach*) *a fenechus* (p. 93, *Friscomarser*). Or, l'auteur paraît ne plus avoir connu les *Bretha nemed*.

Quant aux canons monastiques, un exemple suffira : p. 93. *Fuil .i. pecad. ut est a riagail Ailbe : dénad adlaic cach duine frecrad fuile cech anim.* Pour les traités sur d'autres sujets je me borne ici aux citations suivantes : p. 85. *Fuach .i. rann ut est : isí imcomairci rann in fuach ellachda ar in fers lasin laitnéoir is fuach aainm lasinfilid;* p. 82. *Egin .i. deimin ut est : Cest infil tomus forsinmbairdne ? Fil écin .i. atá codeimin;* que l'on y joigne le passage touché plus haut, sous les titres *Arrath* p. 49 et *Metuir* 104. Ces exemples seraient faciles à augmenter, cependant je crois préférable de passer à la comparaison des Glossaires entre eux.

On aura déjà remarqué à propos des citations du *Senchas Mór*, et principalement du *Félire*, que l'auteur du Glossaire, ou des gloses qui s'y trouvent réunies, a très souvent puisé non-seulement dans les textes de ces livres, mais aussi dans des gloses anciennes. On ne sera donc pas surpris de retrouver parfois dans les autres Glossaires, soit les mêmes explications, soit les mêmes illustrations à l'aide d'exemples, lesquelles on a rencontrées dans O'Dav. Que de telles concordances sont d'une double importance, autant pour parvenir aux sources des gloses que pour la restitution des textes, c'est ce que nous avons déjà signalé d'abord et prouvé par quelques exemples. Cette importance à double titre sera notre justification si, avant de finir notre article, nous donnons ici un tableau de ces concordances (c'est-à-dire jusqu'au point où nous sommes arrivés dans cette étude comparative).

Commençons par les articles qui reviennent dans tous les trois Glossaires, savoir Cormac, O'Davoren et les 'Irish glosses' de H. 3, 18 : *Blind .i. saile*, O'D. p. 62, plus complet dans Cormac : *Blind .i. saile mairb. unde dicitur bás mblindach* p. 7, de même (à part les petites différences d'orthographe) dans H. (3, 18, Trin. Coll.), p. 64*b*, où se retrouve l'article *Blindauga* de Corm., lequel n'existe pas dans O'D. — *Basc* simplement glosé, p. 62, contient un exposé, p. 7 et H. 65*b*. — *Aighe reire .i. brethemh*, p. 48, existe plus complet p. 5 et H. 64*a*. *Aigrere .i. aige rere .i. brithem.* — *Bruinnech .i. máthair*, enrichi d'un exemple p. 56, mais sans l'explication identique de Corm. p. 7 et de H. 65*c*. *arindí biathas nóidena forabruinnib .i. suis mammillis.* — *Bot .i. teine. botaine hsidhech loscas*, p. 61, plus correct H. 64*b*. *Bot .i. tene. ut dicitur botaine ingeini luighdech loisce*[*s*], mais le plus complet dans Corm. p. 8. *Bót .i. tene. unde dicitur isinanamain cetharreich Botáne hui Luigdech loisces.* — *Duar .i. rann. ut est cidh duar donesa nath .i. rann is fíu duan donesa .i. tainsemh* p. 72, plus court H. 68*c*. *Duar .i. rann. ut dixit cia duar donesa nath;* pour connaître la provenance de la citation, il faut consulter Corm. p. 16. *Dairfine,* comme nous l'avons dit plus haut. On

voit (ce qui est d'ailleurs constaté par une comparaison poussée plus loin) que H. et Corm. concordent plus souvent entre eux qu'aucun des deux avec O'Dav., mais que toutefois la concordance d'O'D. est encore plus grande avec H. qu'avec Corm. ; cependant on pourrait croire d'après ces exemples qu'en puisant là le cadre de ses articles, O'Davoren (ou quiconque est l'auteur de ce glossaire) n'eût fait que tantôt abréger, tantôt amplifier. Il n'en est rien ; ce que prouvent les grandes différences dans les exemples suivants. D'une part, il arrive que tout l'arrangement d'un article diffère ou du moins que l'explication des mêmes mots est donnée en des termes différents : comme p. 71. *Coibchi .i. cunnradh ut est ni saigh saichi na dochur na dilsí for coibchi cert* etc. contre H. 67*a*. *Coibche .i. cennach ut dixit tulach na coibche* et plus complet parmi les articles additionnels de B. (Corm. Transl. p. 48). *Coibchi .i. cendach ut dicitur tulach na coibche an oenach Tailten.* — P. 63. *Cuma .i. inann no maith ut est cuma lium cid toll mo lenn* contre p. 9. *Cúma ab eo quod est communis. inde dicitur is cuma lium .i. iscóimdess lium cipé dib* (de même que H. 67*b*, excepté que *lium* est omis après *comdes*). — P. 56. *Bil .i. maith no soinmech ut est bit secht mba bili* contre H. 64*b*. *Bil .i. soinmech. ut dicitur biltene .i. teni soinmech,* etc. (Corm. p. 6, *Belltaine .i. bil tene .i. tene soinmech,* etc.). — P. 63. *Cichtae .i. geibiach .i. rannaigh. cicht script.* ; p. 13. *Cicht .i. gebiach;* H. 66*b*. *Cicht .i. geibire .i. rindaire.* — P. 63. *Cruechta .i. bodba;* p. 12. *Crufechta .i. badb no bódb;* H. 61*b*. *Cru .i. bodb. fechta .i. cath. ut est cairbidhib crúfechta.* — P. 63. *Cob .i. caomh no buaidh. ut est diag agena ro da caemmeann coba;* H. 67*a* deux articles, *Cob .i. búaid* et *Cobhta .i. caemna. ut est daig agena rocámon cobhtha .i. buáidchu .i. coému;* p. 8, *Cob .i. buáid. Cobthach .i. buadach.* On fera la même observation si l'on compare les articles correspondants *Bracht* p. 56, *Anforbracht* (*Anfobracht* Corm. B.) p. 3, *Anberbracht* H. 75*a* entre eux et avec la glose du S. M. I. 140 *di anbobracht.* D'autre part, les mêmes citations sont quelquefois produites sous des titres différents : comme p. 63, *Coig .i. rún no comairle. ni cuala coig nduin no nuin* (plus complet p. 12 : *Coic .i. rún ut Nédi mac Adnai Ni chualai coic nuin olme* (*no olmoin*) *gaiar gáir*) ; mais H. 61*b*. *Nuin .i. olc ut est ni cuala coic nuin .i. ni cuala ar ma rún olc damh*, tandis que *Coic .i. comairle* se trouve illustré par un autre exemple, H. 66*c*. — De même, p. 68, *Cealtair .i. ga ut est combeodhastar cealtra catha cair* (*.i. go rogonastar caiar do gáiaibh catha*) *ut dicitur diceltair .i. crann ga gin iarunn*, abrégé H. 67*a*. *Celtair .i. gae. ut dicitur diceltair .i. crann gin gae* (et corrompu 68*c*. *Díceltair .i. crann gae*) est à comparer aux gloses de Cormac, p. 24, sous le titre *Gaire* : *celtra catha .i. gae. unde dicitur diceltair .i. crand gae cen iarn fair*

dont la dernière partie (*Diceltair*) est répétée sous *Carr .i. gai* B. (Transl. p. 47). — Enfin les exemples mêmes que O'Dav. a de plus suffisent quelquefois pour constater qu'il n'a tiré ses gloses ni de Cormac ni de H. 3, 18. Comparez ce que nous avons remarqué d'abord sur *Bruinnech* (et *bálb*), et confrontez les trois versions de l'article *Dobrith* (p. 79, p. 15, H. 69*a*), où O'D. est le plus riche, H. le plus maigre, de même que sous *Cil* (p. 66, p. 13, H. 66*b*) et sous *Balla* (p. 58) ou *Boll* (p. 6, H. 65*b*).

Il en résulte que toute la conformité qui existe entre O'D. et les autres glossaires n'a son origine que tout au plus dans une source commune des gloses. Toutefois nous ne devons pas négliger cette confrontation, ne fût-ce que pour la correction.

Quelquefois les mêmes articles n'existent pas, il est vrai, dans les parties authentiques de Cormac, mais ils se retrouvent plus ou moins variés parmi les articles additionnels de B. Ce que nous avons déjà remarqué de *Coibche*. La même observation doit être faite à l'égard de *Cuinnbech .i. fas. ut est cuinnbech ní co cét cora*, O'D. (p. 62), *Cuindfiuch .i. fas .i. cuinnfiuch ni co cet chura*, B. (Transl. p. 48), *Cuindfech .i. fas .i. imechtar seicheluig ar is fas on ut dicitur cuindfech ni co cét curu* H. 66*c*, où la correspondance est à peu près exacte (seulement O'D. ajoute une explication de l'exemple) ; ou de *Criathar .i. airdhigh no tulchuba. do daile fim a criathar*, p. 62, *Creitir .i. sithal no ardig no tulchuba ut est dodaile fim a crethir*, B. p. 48, *Creither .i. airdech a creatara .i. lán. ut dicitur dodailed fim icreithir .i. fín inardhigh* H. 67*a*, où il faut corriger les fautes de O'D. (*criathar* et *dodaile*) d'après H. ; ou de *Camper .i. daghlaoch no frí ree cathaidhe ut est camper imgona imcomlainn*, p. 63, mais différemment *Caimper .i. coimlonti .i. fer is gnath ac imguin icáin* H. 66*b* et *Camper .i. comlainnte*[*ch*], B. 47. Encore il faut observer que la seconde citation de l'article *Cucht* : *cid cneadhach acuinnsi cucht* (p. 62) se retrouve dans B. sous le titre : *Cuinsì .i. drech ut dicitur cid cnedach a cuinsi cucht* (Transl. p. 47) et un peu incomplet dans H. *Coindse .i. drech ut dicitur cid cnedhach a coinnse*, p. 67*a*.

Le genre de la correspondance entre O'D. et H. 3, 18, se reconnaît dans ces articles-ci : *Coicle .i. folach. ut est nisnimraite na coicle crich cachaenduine derbhaigh*[*h*]*ter*, H. 61*a*; comparez p. 63. *Coigli .i. comairli ut est nisnimraiti na coigli cride* (l'un des deux corrompu sans doute). — *Ar is bé carna .i. ben cuicir. ar is and is carn diarobhait .v. clocha and*, H. 61*a*; p. 56, *Bé charna .i. merdrech ar diandech in ben cocuicir is bé charna. fotad cairn .iiii. clocha cloch fair is carnn iarum.* — *Teinn .i. radh no canamuin ut est fá intí notteinn no intí nostennann nóscanann anfer athcantana* H. 61*a*; comparez d'abord p. 120, *Teinn .i. aisneid ut est cair cidh is*

idren intí fodonagaibh fo intí nodoteinn .i. nonaisneidhann, et puis p. 121, (*Teann*) *no Tennadh .i. canamain ut est isin focul frithaige Intí fonacuib fo intí nodteinn .i. canus fadheoidh* (plus complet sous un double rapport). — *Tochmastar .i. tobhach. ut est cia tochmastar fri ferba file*, H. 62*b*; p. 121, *Tochma .i. tobach. ut est acht cidh tochmastar fri ferba filed* (*.i. acht aní toibges an fili asa briathraib*). — *Toigrenn .i. tobach. ut est Imtogrenn fír enech firfile .i. is eim toibhghes an firfili an ní doberar tarcenn einigh iar fír* H. 62*b*; p. 121, *Togrinn .i. tobach ut est Imtogrinn firenech .i. is em thoibgis in fir firfili iní dobeir tarcenn a enigh iar fir.* — *Aithrinne .i. laoghbo .i. aithfhrinne .i. sine. ut dixit. Cengert ferba foranasa aithrinne 7rl.* H. 63*b*; p. 48, *Aidhrinne .i. laogh .i. aodhrinne .i. aith fri rinne .i. sine nabó .i. inlaogh* (La citation omise se trouve p. 94 sous *Gert*). — *Car .i. cachmbrisc* H. 66*c*; p. 64, *Car .i. brisc. gno car cnam marbda*, répété p. 94. *Gno .i. cuidbedh. Gar .i. brisc. ut est gno car cnaim .m.* — *Dobur .i. duabuais* H. 68*c*; p. 73, *Dobur no duabur .i. duaibsech. ut est Dobur cuitichta tegaid .i. in forinn. Diúclidther .i. crenaidthear* H. 69*a*; p. 73, *Diuchlad .i. cennach. ut est Diuchlatar enig dim .i. cennaigter no adbullaatar* (*adbulluatar ?* St.). — *Frecomus .i. imcomarc ut dicitur Atat da freccomus icairde* H. 81*a*; p. 88. *Frecomus .i. coméd no fiarfaighe ut est Ata da frecomus icairde .i. dá fir coiméd uais no da frecmairc isin gcairde .i. na garmanna anacail.* — *Donn .i. rí* H. 69*a*; p. 77 (beaucoup plus étendu), *Donn .i. uasal no brithem no righ ut est luaidh donn treb cura*, etc. — *Tin .i. meith no bocc no maot*[*h*] *ut dicitur Frisbert tinu a taoib 7 ni bi fri coilcedh tinca* H. 79*a*, plus étendu cette fois que O'D. p. 123. *Tin .i. bog ut est Ni bu fri coilcti tinca.* — *Tin tosach no bunad tindrem unde dicitur tindscetal*, H. 79*a*; p. 124 en deux articles : *Tin .i. tosach no bunadh*, et *Tinnremh .i. tinnsgital.* — *Coisilset .i. saltra 7 cosluaidhit marsin ut est dit coisilset fort fiadhmuine .i. rocosluaidhed fort* H. 61*b*; p. 74. Docoislet *no docoisil*[*s*]*et .i. dodechsat. ut est* [*do*]*coislet fort fiadhmuine.* — *Nesa .i. tainsium ut est fornesa ceard neicse donessa cerd niumuis* H. 62*b*, séparé chez O'D. p. 85. *Fornesa .i. tainsem. ut est fornesa cerdne neicsi* (*.i. dobeir tainsimh for eladhain na necis*) et p. 74. *Doneas*[*a*] *.i. toinnsi no tairisid no taithnid. ut est donesa cerd caich no donaile.* — *Lai .i. feimed. ut est rolaei fiadnaise fair fuirmed*, H. 62*b*; p. 110. *Role .i. gugad. role fiadnaise fair fuirme* (*.i. gufiadnaise tiscaidh dire naire*). — *Annon .i. ébra, ecclesia agréic, convocatio alaitin, comtogairm agaidheilg. ut dicitur ombi mac combi .xx. tech friannoine iadhadh*, H. 74*c*; p. 47. *Annone .i. eclais ut est fri annone iadhad* (*.i. fri hiadad na hannone*) *.i. annone a ebra écclesia agreig convocatio alaitin comtogairm agaidhilg.* — Une plus grande différence se remarque en d'autres articles comme ceux-ci : *Darb .i. imat. ut est berid darb .i. berid imat intí acambí*

si itir eneclann ocus log aisti H. 62*b*; p. 74. *Darba* (*.i. imat*) *.i. cumal amail atbeir a cain techta bered darba mucha anfis .i. cumal o chách tareisi. — Cacht .i. cumal .i. bantraill* H. 66*b*; p. 62. *Cacht .i. cumal no innilt. ut est secht cachta cichsa crísa. — Coindiulg .i. cumaid da brathar for aonorba. coindiulg din .i. commaith ar nifetar cia de fofaigébed alaile,* H. 66*c*; p. 67. *Cuindelg .i. cuma no aonta brathar. ut est forsambia condelg,* etc. — *Saeghlonn .i. brethem* 7 *senoir* 7 *coloman. ut dicitur,* etc. (ci-joint un quatrain d'un ancien vocabulaire, où une quatrième signification est remarquée : *saeghlonn cach rí foradu*), H. 78*b*; p. 115. *Saoghlonn .i. seanoir no colomna. ut est eclaisi iar sunn saoghlonn. no saoglonn .i. brithem. ut est moraiget saoglonn.*

Même dans les plus courts articles, où la concordance est plus grande pour cela, il y a des différences non-seulement d'orthographe (comme *Tathut .i. ata ocut, Tathum .i. ata ogum* H. 79*a* contre *Tathat .i. ata agat, Tathum .i. ata agam,* p. 124), mais aussi de quelque importance. C'est ainsi que nous lisons H. 68*b* simplement *Comrurga .i. seachrán,* tandis qu'O'D. a conservé évidemment la forme grammaticale employée dans le texte glosé : *Tre comrorgain .i. tre sechran,* p. 125. Que l'on compare encore cet article : *Cuirrech imorro dorada fri gach seiscenn .i. cora segait ind,* H. 68*a,* avec O'D. p. 64. *Currach* et p. 111. *Riasc.*

Quant à la concordance entre O'D. et Cormac (à part les citations des poèmes et des *Bretha Nemed,* dont mention a été faite plus haut) il suffira ici de donner les titres des articles : *Arg,* p. 48, tout concis (de même que H. 63*a*), p. 2 avec un long exposé; *Crumdub,* p. 63 un peu plus large que *Crumduma,* p. 13; *Mann,* p. 104, un peu plus court que *Mánd,* p. 29; *Mál* à peu près conforme p. 106 et p. 29; *Othna,* p. 109 peu différent de *Adba othnoe,* p. 5; mais *Muirenn* traité tout-à-fait différemment, p. 105 et 29.

Cependant il ne suffit pas de confronter les articles entiers d'après les glossaires; il faut aussi comparer les citations qui se retrouvent sous des titres différents. Voici donc les résultats gagnés jusqu'ici à cette comparaison. Des passages cités dans H. 3, 18, *ar ni haidbriugh forfot forlengar fordilsi* (61*a*) ne se trouve pas sous *Aidbriudh,* p. 49, mais sous *Forfotha* p. 89 après les mots *no foth .i. demin ; ut est ar ni aidbriudh for foth forlengar fordilsi.* La citation sous *Ni .i. olc. ut est arsaidh ni dicenn* (*.i. astar olc do neoch anglam dicend*), H. 61*b*, est répétée (sans la glose) sous *Arsaidh .i. dighal,* p. 48. Ce qui est cité sous *Mengul .i. anart. ut dicitur. biadh noud mengach mengul,* H. 72*c*, est proféré comme exemple de *Nodh no noudh* (*.i. teghdhais no durtach*) *ut est biadh nodh menglach midhcuarta,* p. 107. Le passage *inloilig* (ou *inlolaig*) *seithir selba* existe sous les titres *Seithir,* H. 74*a* et *Inlolaigh,* p. 99.

Parmi les citations de Cormac nous retrouvons *forólltar findoirbed felc fill* (p. 19, *Felc*) pour *forualatar findairbid filc fill* (M'F.), p. 83 (*Forualatar*); *tuile mara muirne* (p. 105, *Muirenn*) est complété sous *Tuirigin* (selon la leçon de B.) Corm. Transl. p. 158; au contraire *art fine* (p. 2, *Art*) est illustré par un exemple p. 72 (sous *Coimdi*), de même que *argeind* (p. 2, *Arg*) sous le titre *Airginn*, p. 48.

Enfin, dans O'Davoren même, il y a assez de répétitions qui sont d'une grande valeur aussi bien pour l'interprétation que pour la correction du texte. Passant sur les articles et les citations dont nous avons fait mention plus haut, soit dans l'introduction, soit à propos des sources, nous signalons les passages suivants : *Aill torla tres tochuired*, p. 48 (*Aill*) et p. 121 (*Torla*). — *Cia aithem éo*, p. 48 (*Accais*) et 81 (*Eo*). — *Comsanugud* (ou *cumsanad*) *accais*, p. 48 (*Accais*) et 64 (*Cumsanadh*). — *Aith amail altain*, p. 53 (*Aith*) et 54 (*Alt*). — *Ni hara nad imrola* (avec la glose), p. 55 (*Ara*) et 100 (*Imrolu*). — *Fuil midig* (ou *medaig*) *techta occ na hardbenar alt nó feth*, p. 55 (*Airdbe*) et 60 (*Ben*). — *Gle is fiu cosmail condelg mberla*, p. 62 (*Coindealg*) et 84 (*Fiu*). — *Sochla triar ara clith* deux fois sous *Clith*, p. 62 et 64, une troisième fois (varié *ar cleith*), p. 115 sous *Sochla*. — *Dignad cacha galair*, p. 74 et 78 (*Digna*, *Dignad*). — *Trenfer fúr na firladar*, p. 84 (*Fúr*), p. 100 (*Ladar*), où l'article est répété presque entièrement. — *Ferid insci di na rochair arru*, p. 86 (*Feraid*) et 98 (*Insci*). — *Fer im(us) fuich cis flatha*, p. 83 (*Fuich*) deux fois (comme tout l'article). — *Aineach fria ninde*, p. 99 (*Inde*) et 108 (*Ninne*). — *Cotuidet neime niuil truim* (M'F.), p. 107 *Nél* et 120 *Trom*. — *Cotriagfither amail ribar*, p. 110 (*Ribar*) et 112 (*Riagha*). — *Og rerceirce ceithre ordlaige a thimchomac*, p. 112 (*Rercerc*) et 118 (*Sallann*). — *Raith cen imderinn flatha*, p. 78 *Derinn*, plus complet p. 99 *Imderinn*. — *Ni comraite do dia nindiche*, p. 63 (*Comraiti .i. duthracht*) se trouve sans doute répété p. 98 (*Indich .i. aithne*), même avec une partie de la glose, sinon que *duthracht* a été substitué au lieu de *comraite*. — Ajoutez les titres *Ben forblai buire* (ou *buirig*), p. 58-61 et *Mathad*, p. 105-107, de même que l'explication de *Forrusc*, p. 87, répétée sous *Fechtaine*, p. 89; notez l'explication de *mac toimden* (p. 49, *Aill*) donnée p. 123 sous *Toimdi* (*Toimtiu*), la glose *ainces .i. ingnáthach* (p. 64. *Ceas*) répétée sous *Galar*, p. 95, la répétition de *oinberach* (p. 60, *Berach*) p. 71 sous *Coingelt*aid, enfin la double interprétation de *Coimde* p. 63 (*.i. dabach*) et *coimdi* p. 72 (*.i. minic no gnathach*) à propos de la phrase *coimde tin*, répétée sous les deux titres.

Je finis par signaler quelques concordances dont je ne suis pas tout-à-fait certain, ou qui demandent une correction notable. D'abord *Bla dét*, que nous rencontrons deux fois (p. 56 *Bla .i. buidhe*, p. 72 *Donn .i. dub*), se réfère, à ce qu'il me semble, au même passage; j'ai la même

pensée sur *Atnora ugdair* (p. 47 *Atnora*) et *Adnoire udair* (p. 124 *Udar*), quoiqu'il faille supposer pour cela une grave corruption dans les deux endroits; pour *Ailiu laith* (p. 103 *Luascach* et p. 104 *Meild*), une simple omission suffirait. Puis, la citation sous *Cleath* p. 70 est sans doute identique à celle de p. 114 (*Sruth*) : *bé súes sruth* (ou *srotha*) *coctha forcúlu;* de même que l'exemple de *fuilget .i. lám* (sous *Fuilngenn* p. 85) se corrige d'après celui qui est donné p. 108 (*Nin*) : *nib cocenn fian fuilget*. Enfin le passage *Anas gurma rudrad ríg rogormad glóir* (p. 94 *Gorm*) est à peine à séparer de celui-ci : *Inas gorma* [?] *rudrach ríg 7rl.* (p. 110 *Rudrach*); mais comment en faire la restitution ?

Cette exposition s'est faite un peu longue, même plus longue que je ne l'avais prévu ; toutefois, j'ose espérer qu'elle n'est pas trop longue pour l'importance du sujet. Puisse-t-elle attirer de nouveau sur ce Glossaire les regards de savants irlandais tels que M. Hennessy et M. Stokes lui-même, pour que les observations faites ici soient poursuivies et complétées au point que la richesse de ces glossaires puisse être mise à profit.

H. Ebel.

Janvier 1875.

MÉLANGES.

PILGRIMAGE OF AN HUNGARIAN NOBLEMAN TO ST. PATRICK'S PURGATORY.

During the 14th century, St. Patrick's Purgatory was among the most celebrated pilgrimages of Europe. In his learned essay on that curious legend, Mr. Thomas Wright has quoted testimonials given by English kings to foreign pilgrims, who wished to take home an official proof of their holy journey. « On the patent rolls in the Tower of London, under the year 1358, we have an instance of testimonials given by the king (Edward III) on the same day, to two distinguished foreigners, one a noble Hungarian, the other a Lombard, of their having faithfully performed this pilgrimage. » This Hungarian is called « nobilis vir Malatesta Ungarus de Arminio [?] miles » in the testimonial [1]. *Malatesta* is probably a translation of the Hungarian name which sounded too strangely for English ears.

In the same century another Hungarian nobleman went to Ireland to perform the same penance, and an account of his travels and of his visions has been preserved. An Hungarian scholar, Mr. Francis Toldy has read a notice on the matter before the Hungarian Historical Society, in april 1871 and his paper has been published in the proceedings of the Society [2]. One of the very few French philologists acquainted with the Magyar language, Dr Edward Sayous, has kindly translated for us this Hungarian essay and enabled us to bring the following facts before our readers.

A Latin version of this pilgrimage is preserved in two mss.; one is in a *Codex Asceticus* (XVth century) at the Imperial Library at Vienna

1. The Testimonial is reprinted in Mr. Th. Wright's *St Patrick's Purgatory*, p. 135, n., from the *Fœdera*, vol. III, part I, p. 174.
2. *Szazadok, a Magyar tœrténelmi tarsulat Kœzlænye*, avril 1871, p. 229-247.

n° 1398: *incipit registrum de purgatorio sancti patricii*, and has been mentioned already by Denis (*Cod. mss. Theol. Bibliothecæ Palat. Vind.* I, part II, p. 639). The other is preserved in the Benedictine monastery at Melk : *Incipit prologus cuiusdam Georgii qui fuit in purgatorio Sancti Patricii anno domini M. CCC. LIII°. Amen*; it fills p. 185-266 of a 4to ms. that is not further described. According to Montfaucon (*Bibl. mss.* I, 16) one of the mss. of Queen Christine now at the Vatican n° 122, contains a German version of the same work : *Peregrinatio Georgii Equitis Ungarici et de Purgatorio, germanice scripta.* Mr. Toldy has made use of the two mss. of the Latin version only. The Melk ms. has been compiled in 1414 as appears from a *colophon* of the scribe and contains a more recent version of the pilgrimage. The Vienna ms. has the original version, vritten not by George himself, but by some priest or monk who must have taken down his narrative.

George was born in the year 1329; he was son of an Earl of Crissaphan, a high Hungarian nobleman, whose name is mentioned nowhere but in this narrative. He went to Naples like many other Hungarians with king Lewis of Hungary and made himself conspicuous by his talents and his cruelty. Before 24 years of age, he had already committed 250 murders, and many other sins. So either to avoid being punished by the king, or feeling repentant, he decided to go to Rome to confess his sins. He went there on foot, with only one servant. According to the Viennese ms. he was at Saint James of Galice, where he had been sent from Rome to pass six months of an hermit's life, when he heard of St. Patrick's purgatory. He resolved to go thither.

Mr. Toldy has given in his notes some chapters of the narrative containing the visions George had in the Purgatory. They are edifying, but without interest, and have no bearing on St. Patrick's purgatory itself. When he went away, Richard, Archbishop of Armagh[1], delivered him a letter to testify his pilgrimage: « *Laudabiliter fecit peregrinacionem eiusdem purgatorii iusta ordinem et regulam cenobii nostri, in quo quidem purgatorio diversa tormenta fuit passus, et post eadem tormenta sanctus Michhael archangelus sibi apparuit et secum per unam dietam naturalem permansit, et ipsum Georgium cum suo corpore humano finaliter perduxit... quoniam nobis ad plenum constat de consciencia dicti Georgii et de confessione eius. Audita namque confessione eius, ipsum auctoritate sancti Patricii et ordinis absoluimus, et sic ipsum absolutum ire permisimus, et intrare puteum et scalam putealem, et profundam valde, de qua descenditur ad purgatorium sancti Patricii, et sic*

1. We have not at hand a list of the Archbishops of Armagh, but we doubt whether the Germanic name Richard had so early penetred into Ireland.

ipsum, tanquam illum, qui veraciter dictum purgatorium et quam plurima mirabilia vedit, vobis remittimus, etc. » The letter has the date « in crastino s. Nicolai Episcopi anno domini M. CCC. LIII, » viz. December 7, 1353. We have in this narrative a new proof of the fame which brought eminent and repenting sinners to that wonder of medieval Ireland, St. Patrick's Purgatory.

H. GAIDOZ.

SUPERSTITIONS DE LA BASSE-BRETAGNE AU XVIIe SIÈCLE.

[Récemment, en lisant la *Vie de Monsieur le Nobletz, Prestre et Missionnaire de Bretagne* (Paris, M. DC. LXVI, in-12 de 568 pages, plus LXIV non numérotées), j'ai trouvé mention (p. 183-187) de quelques-unes des superstitions qui régnaient en Basse-Bretagne dans la première moitié du XVIIe siècle. Comme ces pages, perdues pour ainsi parler dans la *Vie de M. le Nobletz*, peuvent, en y restant, échapper à l'attention des savants qui s'occupent de mythologie comparée, nous croyons utile de les reproduire ici comme document. — H. G.]

Il se sentit une ardeur toute nouvelle pour le salut des ames des pauvres villageois, qui pouvoit luy suffire avec la grace dont la bonté de Dieu le remplissoit, pour porter par tout la lumiere et la ferveur de nostre sainte Religion. Il y estoit aussi convié par le desir qu'ils témoignoient d'estre instruits, et par l'extreme besoin qu'ils en avoient. Outre l'ignorance universelle qui regnoit parmi eux [en Cornouaille] et qui estoit commune à tout le reste des peuples de Basse-Bretagne, il y trouva un grand nombre de desordres et de superstitions, qui luy tirerent souvent les larmes des yeux, et qui le pressoient incessamment d'une sainte impatience d'avancer dans les instructions qu'il leur donnoit.

On jugera aisement de l'estat pitoyable où estoient ces pauvres peuples, par quelques-unes de leurs erreurs grossieres et de leurs coûtumes pernicieuses, que je puis icy rapporter, les choisissant parmi une infinité d'autres qui ne les rendoient pas moins dignes de compassion que celles-cy.

Il se trouvoit des femmes en grand nombre, qui balioient soigneusement la Chapelle la plus proche de leur village, et en ayant ramassé la poussiere, la jettoient en l'air, afin d'avoir le vent favorable pour le retour de leurs maris ou de leurs enfans qui estoient sur mer.

Il y en avoit d'autres qui prenoient les images des Saints dans les mesmes Chapelles, et qui les menaçoient de toutes sortes de mauvais traitemens, s'ils ne leur accordoient le retour prompt et heureux des personnes qui leur estoient cheres; et elles executoient en effet leurs

menaces, foüettant ces saintes images, ou les mettant dans l'eau, quand elles n'en obtenoient pas tout ce qu'elles pretendoient.

Quelques-uns jettoient dans le champ un trepied ou un couteau crochu, pour empécher que les loups n'endommageassent leur bestail, quand il estoit égaré.

On en voyoit plusieurs qui avoient grand soin de vuider toute l'eau qui se trouvoit dans une maison, quand quelqu'un y estoit decedé, de peur que l'ame du defunt ne s'y noyât; et qui mettoient des pierres auprés du feu, que chaque famille a coustume d'allumer la veille de la feste de saint Iean-Baptiste, afin que leurs peres et leurs ancestres vinssent s'y chaufer à l'aise.

On souffroit en quantité d'endroits que les jeunes gens des deux sexes dansassent durant une partie de la nuit dans les Chapelles, qui sont en ce païs en grand nombre à la campagne; et l'on eust presque crû commettre quelque sorte d'impieté de les empescher de celebrer les festes des Saints, d'une maniere si profane et si dangereuse.

C'estoit dans ces mesmes lieux une coustume receuë de se mettre à genoux devant la nouvelle lune, et de dire l'Oraison Dominicale en son honneur: c'en estoit une aussi de faire le premier jour de l'an, une espece de sacrifices aux fontaines publiques, chacun offrant un morceau de pain couvert de beure à celle de son village. Ils faisoient encore ailleurs au mesme jour à ces fontaines, les offrandes d'autant de pieces de pain qu'il y avoit de personnes dans leurs familles, jugeant de ceux qui devoient mourir cette année là, par la maniere dont ils voyoient flotter sur l'eau, les morceaux qu'ils avoient jettez en leur nom.

Mais les offrandes que plusieurs faisoient au malin esprit, estoient bien plus abominables : Ces pauvres gens pensant aussi bien que les Manicheens, qu'il y eust deux differens principes des bonnes choses et des mauvaises, croyoient que comme Dieu avoit fait le froment et le seigle, le diable avoit produit le bled noir ou sarrazin, de maniere qu'aprés avoir fait la recolte de cette derniere sorte de grains, dont se nourrissent les plus pauvres de quelques Provinces du Royaume, ils en jettoient plusieurs poignées dans les fossez, qui bornoient les champs, d'où ils les avoient recüeillis, pour en faire present à celuy à qui ils s'imaginoient en avoir l'obligation.

Il se trouvoit des Prestres également ignorans et vicieux, qui se laissoient eux-mesmes aller à ces superstitions du peuple, au lieu de les empescher, ou qui du moins les toleroient autant qu'ils en pouvoient tirer quelque utilité. Ils leur faisoient croire, que la guerison et les maladies des hommes et des bestes dependoient d'eux, et il n'y avait point

de maux dont ils n'entreprissent de les délivrer pour de l'argent, par des exorcismes apocryphes, qui avoient apparemment esté composez par quelques Magiciens.

Plusieurs qui ne se servoient pas de ces exorcismes inutiles ou impies, abusoient de la coûtume loüable des Chrestiens, d'offrir neuf jours de suite le Sacrifice auguste de la Messe, pour implorer dans leurs besoins la misericorde du Ciel. Ils persuadoient aux pauvres villageois que leur grand-pere ou quelque autre de leurs parens decedé, avoit frapé leurs bestes, si elles estoient malades, ou qu'il les fraperoit et les rendroit malades si elles ne l'estoient pas, et que pour faire cesser ou prevenir ce malheur, il faloit appaiser ces redoutables défunts par ce nombre consacré par la pieté de nos ancestres et par la coûtume de l'Eglise, de neuf Messes consecutives, que la crainte de ces pauvres gens leur faisoit payer plus liberalement qu'à l'ordinaire, et que l'avarice de ces Prestres leur faisoit par cette mesme raison conseiller avec plus d'empressement.

Quand quelqu'un de ces mal-heureux Prestres s'estoit rendu plus habile à seduire le peuple par les faux exorcismes, et par un grand nombre d'autres superstitions, il acqueroit beaucoup de credit dans le pays ; et il y en avoit qui s'estoient rendus si considerables par ces artifices horribles, qu'on venoit de tous costez, de vingt et de trente lieuës loin, les consulter comme des oracles, dont on devoit attendre toute sorte de secours et de bon conseil. Vn volume entier ne suffiroit pas pour rapporter toutes les superstitions grossieres, et toutes les illusions, dont l'esprit de mensonge trompoit les esprits foibles de ces pauvres peuples.

LES CELTES ET LES ÉLÉPHANTS.

Dans le cours d'une étude sur l'emploi des éléphants à la guerre[1] nous avons rencontré la mention de combats où les anciens Celtes ont eu à combattre des éléphants. Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt de curiosité à trouver relatés ici les rapports historiques des deux races.

La première fois que les Gaulois virent des éléphants fut sans doute lorsqu'Annibal, parti d'Espagne, traversa la Gaule pour aller frapper au cœur (il l'espérait du moins) la puissance Romaine (218 av. J.-C.). Annibal avait environ 40 éléphants lorsqu'il quitta l'Espagne; il en avait 37 lorsqu'il arriva aux bords du Rhône. Les Gaulois lui disputèrent le passage de ce fleuve et les éléphants figurèrent sans doute dans le combat

1. *Les éléphants à la guerre, de leur emploi dans les armées modernes*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er août 1874.

où Annibal défit les Gaulois. Tite-Live et Polybe racontent les difficultés que le général carthaginois eut à transporter au-delà du fleuve ses monstrueux auxiliaires. Un peu plus loin, dans cette traversée des Alpes accomplie en plein mois de novembre et qui fait tant d'honneur à l'audace et à la ténacité d'Annibal, celui-ci se servit de ses éléphants pour effrayer les tribus montagnardes qui essayaient de lui barrer le passage. M. Édouard Aubert, dans son intéressant ouvrage sur la vallée d'Aoste (Paris, 1860), assure qu'au commencement de ce siècle on aurait découvert au petit Saint-Bernard un squelette d'éléphant. Il tenait ce dire de gens du pays, mais la pièce de conviction, c'est-à-dire le squelette, a disparu. Si ce fait pouvait être confirmé, il fixerait définitivement au petit Saint-Bernard la route suivie par Annibal, route sur laquelle les archéologues sont loin d'être d'accord.

Les Gaulois avaient sans doute oublié les éléphants d'Annibal quand ils eurent à combattre ceux de Rome. En effet les Romains avaient emprunté aux Carthaginois l'emploi de ces animaux qui figurèrent dans mainte expédition de leurs généraux. En Gaule ils ne semblent en avoir fait usage qu'une seule fois; ce fut dans leur première expédition de l'autre côté des Alpes, à la fin du second siècle avant l'ère chrétienne, expédition conduite par le proconsul Domitius Ahenobarbus, un des ancêtres de Néron. Les Gaulois, Arvernes et Allobroges, étaient commandés par Bituitus, chef des Arvernes; le combat eut lieu près du confluent du Rhône et de la Sorgue (122 ou 121 av. J.-C.). Les éléphants jetèrent le désordre dans les rangs des Gaulois qui pour la première fois voyaient ces gigantesques animaux et qui ne connaissaient pas encore le moyen de les combattre; ils jetèrent surtout le désordre dans la cavalerie gauloise. « Effrayés par la vue nouvelle pour eux des éléphants, dit Paul Orose, les chevaux des ennemis et les ennemis prirent la fuite. » Cette journée fut un désastre pour les Gaulois, et Domitius fut si fier de sa victoire qu'il parcourut toute la province en triomphe, monté sur un éléphant (Suétone, *Néron,* ch. II). Dans une seconde défaite infligée aux Gaulois par la même armée, près du confluent du Rhône et de l'Isère, la charge des éléphants décida encore du succès de la bataille. — Quand on rencontre dans la France méridionale ou dans les Alpes des ossements d'éléphants, il peut être téméraire de les faire remonter à l'époque quaternaire ou à l'époque tertiaire, car plus d'un éléphant, parmi ceux d'Annibal et de Domitius Ahenobarbus, a laissé ses os sur notre sol.

C'est sans doute à cette campagne de Domitius Ahenobarbus que se rattache l'histoire de l'éléphant savant mentionnée par Pline. « Mucianus, trois fois consul, rapporte qu'un éléphant avait appris à tracer les

caractères grecs, et qu'on lui faisait écrire en cette langue ces mots-ci : *C'est moi qui ai écrit ces mots et consacré les dépouilles celtiques* » (Pline, *Hist. nat.*, VIII, 3). Quand cet éléphant écrivait cette déclaration victorieuse, on lui guidait sans doute la trompe comme on guide la main aux enfants qui tracent leurs premières lettres. Il est malheureux que cette inscription éléphantine n'ait pas été conservée; ce serait un des plus anciens monuments de notre histoire.

César employa-t-il des éléphants dans sa guerre des Gaules? Il n'en dit rien, et la chose est d'autant moins probable que César ne semble pas avoir fait grand cas des éléphants à la guerre. Néanmoins l'expédition qu'il préparait contre les Parthes lorsqu'il fut assassiné devait comprendre un train d'éléphants et plusieurs convois de ces animaux avaient déjà été dirigés sur le port de Brindes où ils devaient s'embarquer avec le reste de l'armée. Si le type de l'éléphant figure sur ses médailles, c'est en souvenir des éléphants de l'armée pompéienne vaincue en Afrique. Malgré le silence que César garde dans ses commentaires, il aurait eu néanmoins des éléphants dans son armée, au moins dans son expédition de Grande-Bretagne, s'il faut en croire Polyen dans ses *Stratagèmes* (VIII, 23). « César étant dans l'île de Bretagne, voulait passer un grand fleuve. Cassivellaunus, roi des Bretons, s'opposait au passage avec une cavalerie nombreuse et beaucoup de chariots. César avait un très-grand éléphant, animal que les Bretons n'avaient jamais vu. Il l'arma d'écailles de fer, lui mit sur le dos une grande tour garnie de gens de trait et de frondeurs, tous adroits, et les fit avancer dans le fleuve. Les Bretons furent frappés d'étonnement à l'aspect d'une bête si énorme qui leur était inconnue. Et qu'est-il besoin de dire que leurs chevaux en furent effrayés, puisqu'on sait que parmi les Grecs même, la vue d'un éléphant nu fait fuir les chevaux? A plus forte raison ceux des Barbares ne purent supporter la vue d'un éléphant armé et chargé d'une tour d'où volaient des pierres et des traits. Bretons, chevaux et chariots, tout cela prit la fuite, et les Romains, par le moyen de la terreur que donna un seul animal, passèrent le fleuve sans danger. »

Par un singulier contraste, les descendants de ces Bretons, les Anglais, sont aujourd'hui la seule puissance européenne qui ait des éléphants dans son armée. On les emploie pour traîner des canons d'un calibre jusqu'ici inusité en campagne et l'armée anglaise de l'Inde compte deux batteries de ce genre[1]. C'est la revanche des Celtes sur les Éléphants.

H. Gaidoz.

1. Pour plus de détails voir l'article de la *Revue des Deux-Mondes* cité plus haut.

THE ANCIENT IRISH GODDESS OF WAR.

CORRECTIONS AND ADDITIONS [1].

To Mr. Hennessy every student of the early Irish literature, language and mythology is deeply indebted. He has so much of the spirit of a true scholar, that I am sure I cannot lighten my obligations more agreeably to himself than by correcting a few slips in his paper on the Ancient Irish Goddess of War, *Revue Celtique*, i. 32–57 :

p. 35, 'Cormac states that *Fea* meant everything most hateful.' The word thus explained by Cormac is *fé* :

In p. 39, *amaite* is rendered by 'idiots,' and, lower down, *amati adgaill* is rendered by 'witches.' At p. 50, Mr. Hennessy, quoting LL. 77a. 1, and again thinking probably of *onmit* 'oaf,' says that Cúchulainn meets 'three *female idiots* blind of the left eye,' *teora ammiti tuathchaecha*. The nom. sg. is *ammait*. Surely we have here a cognate of the O.N. *amma* 'grandmother,' the OHG. *ammā*, NHG. *amme*, the Lat. *amita*. We should therefore probably render *amaite*, *amati* or *ammiti* by 'crones :

p. 40, *frasa* 'masses,' *read* 'showers' :

p. 42, in the quotation from LU. p. 57a, for *samam*, *fathaigh*, *focedoir*, *slógh*, *Medbh* read *sámmam*, *athig*, *focétoir*, *slóg*, *Medb*. In the quotation from LL. 54b. 1 for *os*, *Do fainig*, *namad*, *ced* read *uas*, *do-fainic*, *námat*, cét :

p. 43, *faindeal* 'panic,' *read* 'wandering about' :

p. 45, in the quotation from LL. (50a. 1) for *sidaib*, *mani*, *rabuid* read *sídib*, *meni*, *robuid*. And in the quotation from LU. (74a.) for *oinmgorti*, *haurusa*, *comrac*, *firu*, *ath* read *ainmgorti*, *haurussa*, *comruc*, *firiu*, *áth* :

p. 46, l. 1, for *maile derce*, *eit* read *máile dérce*, *éit* [2] : l. 2, before *forsnai*

1. Nous venons de recevoir de M. Whitley Stokes une brochure intitulée : *Remarks on the Celtic additions to Curtius Greek Etymology and on the Celtic comparisons in Bopp's Comparative Grammar, with notes on some recent Irish publications.* Calcutta, 1876, 98 p. in-8°. Elle contient une seconde édition du travail annoncé plus haut (p. 321) par M. Rhys, et quelques travaux inédits. Nous reproduirons plusieurs de ces derniers dans notre prochain numéro ; car cette brochure, tirée à peu d'exemplaires, est imprimée 'for private circulation only'. M. Stokes y apporte des corrections et additions à de nombreuses publications irlandaises sans excepter les siennes propres. Nous croyons utile de reproduire ici ce qu'il dit d'un travail de M. Hennessy publié dans notre revue et dont M. Stokes, du reste, est loin d'amoindrir la valeur.

2. *éit* 'cattle' (*eit* .i. *nomen cethrae*, O'Mulc. 456) 'pecus,' n. pl. *éiti*, dat. pl. *éitib* or *étaib*. Is not this cognate with the Oscan *eituds* 'pecuniæ,' *eituam* or *eitiuvam* 'pecuniam' ?

insert *ort; nim-aircecha-sa* 'thou shalt not find me' *read* 'thou shall not see me' (*aircecha* is the 2d sg. reduplicated fut. act. of a verb from the root *CAS*) :

p. 47, in the quotation from LU. (76b) for *Dauautat* (.i. *buailis*) read *Danautat* (.i. *búalis*), for *slúaga*, read *slúagu*, for *ind sod mactire* read *int-sod maic tíre*, for *muitte* read *muitti*. And surely *sod maic tíre* means 'shewolf' and not (as Mr. Hennessy renders the expression) 'wolfhound'; *sod* 'bitch,' gen. *soide* LU. 74a, a fem. *ā*-stem, comes from the root *SU* (Curtius No. 605):

p. 48, *ni airciu* is rendered 'I see not,' though it is glossed by *ni rochim* 'non adeo,' and may well be the 1st sg. pres. indic. act. of the verb whence *ercid* 'ite' LU. 32a, *arecar* 'invenitur' Z. 987 :

p. 49, in the quotation from LL. 54a, 2, for *sidaib, Choinchullaind* read *sídib, Choinchulaind* :

p. 50, lines 9, 10 for *Emain . . . afrithis* read *Emuin, afrithisi*. In l. 25 *uasa erra oen-charpait* is rendered by 'over the chief in his chariot.' But *erra* is the acc. pl. of *err* 'a spike,'[1] and the passage means 'over the spikes of the one (or unique) chariot':

p. 51, line 2, for *conbad* read *combad* : l. 4, for *Cairpre . . m'atarsa* read *Carpri . . m'atharsa*; l. 7, for *imchoimét in céin* read *imchomét i céin*; l. 8, for *ruathar* read *ruathra*; l. 11, for *dolliud* read *dolluid*; l. 12, for *Carpre* read *Corpri* :

p. 52, in the quotation from LU. (p. 27a.) for *im, rodlebaing, escada,* read *imó, rodleblaing, escata*. And for *dober fir nolnecmacht in riastarthu do animm*, which is not Irish, read *doratsat fir nólnécmacht in riastartha do anmum* (LU. 72a) 'the men of Connaught gave him for name 'the Distorted :"

In p. 51 is what seems to me a mistranslation of the following passage from the Book of Leinster, 78, a2 : (Cúchulainn, wounded unto death, is standing in Loch Lamraige.) *Dodechaid iarum crich mór ond loch síar. 7 rucad a rosc airi. 7 téit dochum coirthi cloiche file isinmaig co-tarat a-choimchriss immi na-ra-blad na shuidiu nach ina-ligu com-bad ina shessam atbalad.* Mr. Hennessy renders this passage thus : — 'He (Cuchullainn) then went westwards, a good distance from the lake, and looked back at it. And he went to a pillar-stone which is in the plain, and placed his side against it, that he might

1. The gen. pl. occurs in LU. 79a : *ic díchur gai 7 rend 7* err *7 sleg 7 saiget* 'casting off spears and spear-points and spikes, and javelins and arrows'; the dat. pl. in LU. 80a ; *in-a-chathcharpat serda con*-erraib *iarnaidib* 'in his sithed battle-chariot with iron spikes.'

not die sitting or lying, (but) that he might die standing.' But surely the true version is this : — 'Now there went westwards from the lake a great mearing, and his eye lit[1] upon it, and he fared to a pillar-stone which is in the plain, and put his waistbelt around it, that he might not die sitting nor lying down, (but) that he might perish standing.'

Why, too, does he write (pp. 35, 41) the nominative *plural* of the name of his nation 'Gaeidh*el*,' when it is 'Gaeidh*il*' or (in Old-Irish spelling) 'Góidil,' and the name of his national hero 'Cuchullain' or 'Cuchullainn,' when the real name is Cúchulainn or Cú-chulaind, literally 'Culand's Hound' ?

So much for corrigenda to this valuable and most interesting paper. As addenda I would mention 1) the quatrain from LU. 50a.

Mac Lonan *dixit :*

Mían mná tethrach[2] *atenid*	The she-scallcrow's longing is her fires,
slaide sethnach iarsodain	Slashing of sides thereafter,
suba tuba folubaib	Blood, body under bodies,
ugail tróga dir drogain	Eyes, heads (?). a meet word !

Tetrach is glossed by *badb*. So O'Clery : *teathra* .i. *badhb no feanog.*

2) The statement made by O'Curry (Manners and Customs, ii. 50) that the Mór-Rígan was the wife of the Daghda, and 3) the following passage from the *Bruden Da Derga*, LU. 94 :

Imdai nam-badb.

Atconnarc triar nocht hi-cléthi in-tigi a-tóesca fola trethu. 7 súa*nemuin* an airlig aram-braigti.

Rus-fetursa olse. tri ernbaid úagboid triar orgar la cach naim insin.

This seems to mean :

'The room of the Babds.

'I saw a naked Three in the top of the house. Their streams of blood (ran) through them, and the ropes of their slaughter (were) on their necks.'

'I know them,' says he. 'Three awful slaughterers (?) : three that (themselves) are slain at every time are those.'

What are the 'ropes' here mentioned ? May we compare *Salomon and Saturn*, ed. Kemble, p. 164 ?

hwæt beódh dha feowere	What be the four

1. Literally, 'was borne.'
2. Should we render *mna tetrach* .i. *badb* by 'Tethra's wife i. e. Badb' ? Tethra was king of the Fomoire. O'Clery and the *Forus Focal* cited by O'R. s. v. *Troghan* are in favour of my rendering ; but Irish glossographers are by no means infallible.

fǽges rápas	ropes of the doomed man ?
Salamon cwædh.	Solomon quoth :
Gewurdene	Accomplished
wyrda, dhá beódh	weirds, these be
dha feowere	the four
fǽges rápas.	ropes of the doomed man.

Or are they equivalent to the *wridhene wœl-hlencan*, 'twisted chains of slaughter,' of Elene 47 ?

Badb and Nemaind, who so often appear in Irish battle-stories, had been slain by a Fomorian (*Rev. Celt.* i. 35). Were these wargoddesses capable of coming to life again ?

W. S.

ÉTYMOLOGIE DU NOM DE CHAOURCE (AUBE).

Le nom de ce village est écrit *Cadusia* dans la plupart des monuments antérieurs au XIIIe siècle qui ont été publiés jusqu'ici. Mais ces documents ont tous été édités d'après des copies plus récentes. Les pièces originales les plus anciennes où j'aie trouvé ce nom mentionné sont : 1° une bulle originale du pape Pascal II datée du 4 avril 1117 (*Dat. Beneventi ... II. nonas aprilis, indictione Xa, incarnationis dominicae anno M° C° XVII°, pontificatus autem Domini Paschalis papae secundi anno XVIII°*); 2° une charte de Jocerand, évêque de Langres, dans le diocèse duquel Chaource était située ; elle est datée du 10 mai 1120 (*Dat. Divione, VI idus maii, anno ab incarnatione Domini centesimo XX°, epacta XVIII, concurrente IIII°, indictione XIIIa*). Ces deux actes sont conservés aux Archives de l'Aube, fonds de Montiéramey. On lit dans les deux ce nom avec deux *s* : *ecclesiam sancti Johannis de Cadussia*. L'*r* du nom moderne « Chaource » ne peut donc pas s'expliquer par une épenthèse comme le suppose M. Quicherat dans son savant traité « de la formation française des anciens noms de lieu », p. 27. Il tient lieu du premier *s* de *Cadussia*. Dans le mot « Chaource » le groupe *ss* a été remplacé par *rç* = *rs*, comme dans Marseille de *Massilia*, Ource (nom d'un affluent de la Seine) d'*Ussia*, Marsangis (Marne) autrefois Marsangy. On peut comparer orfraie d'*ossifraga*. Le changement d'*s* en *r* est fréquent dans la langue latine (Corssen, *Aussprache*, 2e édit., t. I, p. 229 et suivantes), dans les langues germaniques (voir par exemple Grimm, *Deutsche Grammatik*, I², p. 65, 121), et dans les langues romanes (Diez, *Grammatik*², t. I, p. 222-223). C'est la substitution d'une sonore à une sourde, un fait

analogue au phénomène qui a lieu quand nous prononçons *z* l'*s* placé entre deux voyelles. On peut aussi avec Grimm citer comme analogue la permutation de l'*s* en *z* dans plusieurs mots gothiques.

Quant au *d* de *Cadussia* il tient lieu, je crois, d'un *t* primitif. En latin le *t* s'est souvent affaibli en *d* dans l'intérieur des mots (Corssen, *Aussprache* [2], t. I, p. 207). Cet affaiblissement est devenu surtout fréquent dans les bas temps et dans les langues romanes (Diez, *Grammatik* [2], p. 211-213). Nous disons « coude » de *cubitum*, « aider » d'*adjutare*, « cadenas » de *catenatium*, « cadeau » de *catellum*, « cadet » de *capitellum* (Littré, *Dict. de la langue française*). Ce *d* substitué au *t* par affaiblissement a fini par disparaître dans un grand nombre de mots : ainsi à côté de « cadenas » (catenatium) nous avons « chaîne », forme française du latin *catena*. De même le *d* bas latin de *Cadussia* (pour *Catussia*) n'a pas été conservé dans le français « Chaource ».

Catussia, nom primitif de Chaource, paraît dérivé de *Catussa*, nom d'homme gaulois conservé par une inscription de Lyon qui porte dans le recueil d'Orelli le nº 4803 (t. II. p. 339. Cf. *Gr. C.*[2], p. 764, 786). *Pompeius Catussa* était un citoyen de Besançon, *civis sequanus*.

Catu-ssa est dérivé du thème *catu* au moyen du suffixe *-ssa*. Il y a de ce suffixe plusieurs exemples d'origine gauloise (*Gr. C.*[2], p. 786). Ce suffixe nous est offert par les anciennes langues de l'Italie dans les formes *-essa, -osso, -issa* (Corssen, *Krit. Beitræge*, p. 479-485), dont la dernière se trouve en grec (Regnier, *Traité de la formation des mots de la langue grecque*, p. 238), dans les langues romanes (Diez, *Gramm.*[2], p. 238) et dans les langues néo-celtiques (*G. C.*[2], p. 788, 833). On a proposé de l'expliquer par un primitif *-ntia*, c'est-à-dire par un participe présent suivi du suffixe *-ia*. Le *t* suivi d'*i* se serait changé en *s* ; l'*i* se serait assimilé à l'*s*, phénomène identique à celui qui s'est produit dans les verbes grecs en *-σσω*, issus de racines qui finissent par un *τ*. Puis l'*n*, étant suivi d'*s*, aurait été supprimé. Le nom propre d'homme gaulois *Catussa* = *Catu-ntia*.

C'est le système proposé par M. Corssen dans ses *Kritische Beitræge* et maintenu par lui dans la seconde édition de son savant traité de la prononciation latine, *Aussprache*, t. I, p. 62. Mais ce système présente en latin une difficulté : c'est que, comme M. Corssen lui-même l'a établi, l'assibilation du *t* suivi d'*i* et d'une autre voyelle ne commence à se produire en latin qu'au IVe siècle après notre ère (*Aussprache* [2], t. I, p. 64). Il peut donc sembler plus rationnel d'expliquer la désinence *-sso -ssa* par la variante indoeuropéenne *-vans* du suffixe indoeuropéen *vant* qui sert à former des participes parfaits actifs. C'est l'opinion de Schleicher (*Com-*

pendium [2], p. 403) et de Bopp (*Grammaire comparée*, § 789, traduction Bréal, t. IV. p. 19). Dans ce système *Catussa* tiendrait lieu de *Catu-vans-a*.

Le thème *catu*, dont ce mot est dérivé, est bien connu des savants qui se sont occupés des origines celtiques. Zeuss (*Gr. C.*[2], p. 4) cite les composés *Catu-riges*, *Catu-slogi*, *Codda-catus*, et le dérivé *Catu-llus*. *Catu* s'explique par le vieil irlandais *cath* « combat ». (Voir Glück, *K. N.*, p. 47-56).

Au temps de Tacite, quand la loi de la substitution des consonnes n'avait pas encore produit complètement son effet dans les langues germaniques, ou quand les mots germaniques n'étaient guère parvenus aux oreilles romaines que par l'intermédiaire de la prononciation gauloise, ce thème nous apparaît dans ces langues sous la même forme qu'en gaulois, et le fameux historien nous fournit les composés *Catumerus*, nom d'un prince des Cattes (Ann. XI, 16), qui signifie « célèbre dans la guerre », et *Catu-aldus* (Ann. II, 62, 63), nom d'un noble Goton, ennemi de Maroboduus qu'il vainquit, et mort en exil à Fréjus, *Catualdus*, dis-je, pour *Catu-valdus*, « maître de la guerre ». *Catu* est devenu *hadu* dans l'ancien haut allemand. Dans le haut allemand moderne nous avons le dérivé moderne *hader* « querelle » (Grimm *Grammatik*, II[2], p. 460, cf. p. 571, 233, 533; Ebel, *Beitr.* t. II, p. 174; Fick, *Vergleichendes Wœrterbuch*, 3e édition, t. III, p. 60).

Catussa doit donc signifier « combattant, guerrier ».

Quant à *Catussia*, puis *Cadussia*, aujourd'hui « Chaource », son nom veut dire « propriété de *Catussa* ».

Catus[*s*]*iacum*, aujourd'hui Chaourse « Aisne », mentionné dans l'*Itinéraire* d'Antonin [1], ne diffère de *Catussia* que par le suffixe. Le nom du village de l'Aisne a même dû à l'époque romaine se prononcer usuellement *Catussia* comme le nom du village de l'Aube : de là l'orthographe *Cadussa* dans un diplôme de Charles le Chauve [2], *Chaursa* dans une charte de Philippe-Auguste [3] pour la localité appelée *Catu*[*s*]*siacum* dans l'*Itinéraire*.

H. d'Arbois de Jubainville.

1. Edition Parthey et Binder, p. 183. Cf. L. Renier, dans l'*Annuaire de la Société des Antiquaires de France* pour 1850, 211, 218.
2. Tardif, *Monuments historiques*, n° 199, p. 129 ; Melleville, *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, t. I, p. 205.
3. L. Delisle, *Catalogue des Actes de Philippe-Auguste*, n° 1052, p. 243, 585.

ERVOAN CAMUS.

SONIK AR BOPL.

Ervoan Camus a gane gè,
'Kass he gezek, ur sul 'r beure ;
Ervoan Camus a Blouillo,
Braoa paotr iaouank 'zo er vro.

P'oa 'tigabresta 'n diwesa,
O komans he fri da voada ;
He fri d' voada' zo komanset,
War ar c'hlazen eo azezet.

— « Daoust a newez' zo ganin-me,
» Na ma voad ma fri ken beure,
» Na ma voad ma fri ken abred,
» Kustum da ober na eo ket ? »

Hen harpa he benn 'n un derwenn,
Ha da songal ha da gomprenn ;
Ha da songall ha da gomprenn,
D'c'hortoz 'n offern veure d' dremenn.

YVES CAMUS.

CHANSON POPULAIRE.

Yves Camus chantait gaîment,
En menant (paître) ses chevaux, un dimanche matin ;
Yves Camus de Ploumilliau,
Le plus beau jeune homme du pays.

Comme il était à ôter le licol au dernier,
Son nez commença de saigner;
Son nez commença de saigner,
Et il s'assit sur le gazon.

— « Que m'arrive-t-il donc de nouveau,
» Que mon nez saigne de si bon matin ?
» Que mon nez saigne de si bon matin?
» Il n'a pas coutume de le faire. »

Et il appuya sa tête contre un chêne,
Et se mit à songer et à réfléchir ;
Il se mit à songer et à réfléchir,
En attendant le passage de ceux de la messe du matin.

— « C'hui, ma c'hoar, plach 'n offern veure,
» Petra 'c'h eus klewet a newez?
— » Newentiz 'walc'h am eus klewet
» D'ober ho kalon glac'haret!

» Ho mestres, Ervoan, 'm eus klewet,
» En offern pa 'z on erruet,
» A zo klan-fall war he gwele,
» Resevet gant-hi ma Doue. »

Ervoan Camus, p'hen eus klewet,
Da di he vestres a zo êt;
Pa oa oc'h antren bars ann ti,
'Oa ar bèlek ouc'h hi nouï;

'Rei d'ei he nouenn diwesa,
Kent wit mont diwar ar bed-ma:
Pa 'z eo nouët, sakramantet,
Kerkent neuze 'z eo tremenet.

Ervoan Camus, vel ma welas,
Ter-gwez d'ann douar a goezas;

— « Vous, ma sœur, qui revenez de la messe du matin,
» Qu'avez-vous entendu de nouveau?
— « J'ai appris du nouveau assez
» Pour navrer votre cœur!

» Votre bonne amie, Ervoan, m'a-t-on dit,
» Quand je suis arrivée à la messe,
» Est dangereusement malade sur son lit,
» Et elle a reçu Notre Sauveur (litt. mon Dieu)... »

Yves Camus en entendant cela,
Est allé à la maison de sa bonne amie;
Au moment où il entrait dans la maison,
Le prêtre était à lui administrer l'extrême-onction.

Il était à lui administrer le dernier sacrement,
Avant de partir de ce monde :
Et quand il lui eut administré l'extrême-onction,
Elle passa (mourut) aussitôt.

Quand Yves Camus vit cela,
Il tomba trois fois à terre;

Ter-gwez d'ann douar eo koezet,
He c'hoar baour 'd-eûs-han goureet.

— « *Tawet, ma breur, na welet ket,*
» *Ma breurik-kês, em gonsolet,*
» *Merc'hed a-walc'h a zo er vro,*
» *C'hui zo iaouank, hag a gavo :*

» *C'hui 'zo iaouank, hag a gavo,*
» *Hag ar re-goz a dremeno...*
— » *Pa ve ker-lies a blac'h er vro*
» *Hag a zabranenn 'n aod ar mor,*

» *N'am bo bikenn hini 'n ez-he,*
» *P'ê gwir eo marw ma c'harante ;*
» *Bikenn eured n' vo war ma fenn,*
» *Pa 'z eo marw Mari Penduenn!...* »

Kanet gant Mari-Job KERIVAL, *mates, Plouaret,* 1848.

Il est tombé trois fois à terre,
Et sa pauvre sœur l'a relevé :

— « Consolez-vous, mon frère, ne pleurez pas ;
» Mon pauvre frère, consolez-vous ;
» Assez de filles sont dans le pays,
» Vous êtes jeune et vous en trouverez ;

» Vous êtes jeune et vous en trouverez,
» Et les vieux s'en passeront...
— « Et quand il y aurait autant de filles dans le pays
» Qu'il y a de grains de sable au rivage de la mer,

» Je n'en aurai jamais aucune,
» Puisque celle que j'aimais est morte !
» Jamais mariage ne sera sur ma tête[1],
» Puisque Marie Penduenn est morte ! »

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL, servante, Plouaret, 1848.

1. C'est-à-dire : Jamais je ne me marierai.

BIBLIOGRAPHIE.

Étude sur les monnaies Gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge, par M. Anatole DE BARTHÉLEMY, 42 p. in-8° avec 1 planche. Poitiers, imp. Dupré, 1874 (Extrait du XXXVIIe volume des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*).

Depuis quelques années les numismatistes cherchent à constater la provenance exacte des monnaies gauloises, afin de pouvoir déterminer les régions dans lesquelles certains types se rencontrent en abondance. Cette constatation est un précieux élément pour arriver à une classification, principalement pour les monnaies de bronze et souvent pour celles d'argent. Notre collaborateur M. A. de Barthélemy, qui a déjà fait un relevé méthodique des monnaies gauloises recueillies dans les fouilles du mont Beuvray (Saône-et-Loire), vient de publier dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* un travail analogue sur des découvertes faites dans les départements de la Vienne et de la Charente-Inférieure. Nous faisons des vœux sincères pour que sur tous les points de la France on se livre à des recherches analogues.

M. de Barthélemy semble parfois exagérer la prudence et douter de l'exactitude de faits qui paraissaient acquis. Cette prudence est peut-être préférable à l'abus des conjectures et des attributions hasardées; il ne faut pas oublier que sans un point de départ bien établi, les conjectures embarrassent la science plutôt que de lui être utiles. — Dans l'*Étude sur les monnaies gauloises recueillies en Poitou et en Saintonge,* nous remarquons des pages où l'on trouve des renseignements certains sur le numéraire des *Pictones,* des *Santones,* des *Bituriges Cubi* et *Vivisci.* Certaines idées nouvelles sont proposées, comme, par exemple, les traces de la clientèle des chefs de *civitates* dépendant d'une *civitas* exerçant la suprématie; la présence du nom de Jules César sur certains deniers où on lit IVLIOS; l'opinion que la nombreuse série des deniers au type du cavalier ne devrait pas être rattachée à une ligue de peuples gaulois contre Arioviste, mais à une confédération de peuplades alliées aux Romains lors de l'établissement de la Province. Ces idées seront discutées, et de la discussion il sortira certainement quelques faits au profit de la science.

X.

Ueber einige gallische Ortsnamen auf -ACUM **in der Rheinprovinz.** Von Dr Quirin ESSER (Programm des Progymnasiums zu Andernach für das Schuljahr 1873-74). Andernach, A. Jung'sche Buchdruckerei, 28 p. in-4°.

M. Esser étudie dans cette brochure quelques noms de lieu d'origine gauloise de la Prusse Rhénane, Kendenich = **Cantiniâcum,* Disternich = **Dextriniâcum,* Bürvenich = **Borvoniâcum,* Dieblich = **Devilliâcum* Andernach = *Autunnâcum* et quelques autres encore. Le commentaire détaillé qui accompagne ces noms montre une connaissance approfondie de l'onomastique gauloise. Dans les noms de lieu français, qui sont la forme moderne de *Cantiâcum,* nous remarquons celui de *Chanzy,* qui devenu nom d'homme, ainsi que tant de noms de lieu, est porté par un général français bien connu. On sait que le suffixe gaulois *-âco-*, correspondant pour le sens au suffixe latin *-âno-* désigne l'appartenance ou l'origine, et M. E. ajoute quelques preuves de ce sens à celles que Zeuss a déjà données. *Gr. C*², p. 807. Ce suffixe a même persisté après la disparition de la langue gauloise, et la population latinisée a continué à l'employer pour former des noms de lieu, comme nous employons encore aujourd'hui en français, pour former des noms nouveaux, le suffixe germanique *ard.* M. E. cite de curieux exemples de noms gaulois transformés par ce procédé de fausse analogie que nous signalions récemment (cf. supra, p. 355). Ainsi *Cluturiâcum* est devenu *Clüsse-rath; Borciâcum* — *Burt-Scheid*; *Cruciniâcum* à la fois — *Kreuz-nach* sur la Nahe et — *Christ-nach(t)* près de Grevemachern en Luxembourg; *Vergiliâcum* — *Berg-licht; Ancariâcum* — *En-Kirchen*; *Dextriniâcum* — *Deuster-nach(t)*; Alpiniâcum — *Alp-nacht*; *Cussiniâcum* — *Küss-nacht*; *Martiliâcum* — *Mert-loch* (dans le sens de Mærterer-loch); *Caviliâcum* — *Kave-loch* (ferme près d'Illerich, commune de Kaisersech, cercle de Kochem). — Ce travail sera lu avec intérêt par les personnes qui s'occupent d'onomastique gauloise. Il nous arrive d'un collége élémentaire (progymnasium) de la Prusse rhénane et fournit une nouvelle preuve de l'activité scientifique qui règne chez les professeurs de l'enseignement secondaire — en Allemagne. H. G.

Lectures on the Early History of Institutions, by sir Henry Sumner MAINE, K.C.S.I., LLD., F.R.S. VIII-412 p. in-8°. London, Murray, 1875. Prix: 12 sh. (15 fr.)

Cet ouvrage est un des plus importants dont les études celtiques aient été l'objet depuis longtemps. Il est dédié à M. Whitley Stokes et cela seul

en dit déjà la valeur. L'auteur, qui dans des ouvrages précédents avait étudié les lois primitives et le développement des sociétés aryennes, s'occupe tout particulièrement dans ce nouveau volume des lois et des institutions de l'ancienne Irlande, telles qu'on les découvre dans les lois des Brehons, aujourd'hui en partie publiées. On peut dire sans exagération que sir Henry Sumner Maine est le premier à les expliquer, en montrant le développement des institutions qu'elles révèlent et en l'éclairant par la comparaison des lois d'autres sociétés. La science de légiste et la profonde connaissance du droit Hindou que l'auteur doit à l'exercice de hautes fonctions dans l'Inde l'ont singulièrement aidé à éclairer les vieilles lois irlandaises d'une lumière toute nouvelle. Il a rencontré des ressemblances très-nombreuses et très-frappantes entre le droit irlandais et le droit hindou et jusque dans la curieuse pratique de « jeûner contre un débiteur, » ce que les Anglais appellent dans l'Inde *sitting dharna;* c'est une nouvelle preuve de la parenté que la linguistique a montrée exister entre les branches les plus éloignées de la famille indo-européenne. Le cadre de ce compte-rendu ne nous permet pas d'entrer dans le détail de l'œuvre, et nous nous en dispensons d'autant plus volontiers que les lecteurs français en trouveront une très-claire et très-substantielle analyse dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1875, sous la signature de M. de Laveleye. — Nous nous bornons à signaler la très-frappante analogie que l'auteur découvre entre les Druides de la Gaule et les Brehons de l'Irlande. Les Brehons avaient comme les Druides l'exercice de la justice et tenaient des écoles où l'enseignement durait souvent de longues années; et s'ils ont perdu le rôle de ministres de la religion (qui à nos yeux caractérise principalement les Druides) c'est que la conversion de l'Irlande au christianisme leur a enlevé ce privilége. Les historiens de la Gaule devront désormais tenir compte des pénétrantes remarques de sir Henry Sumner Maine.

H. G.

The Origin and History of Irish Names of Places (second series), by P. W. Joyce, LL.D., T.C.D., M.R.I.A., etc., viii-509 p. in-12. Dublin, Mc Glashan et Gill, 1875. Prix : 7 s. 6 d. (9 fr. 40 c.).

Ce volume complète (comme l'indique le titre) un ouvrage précédemment publié sur l'origine et l'histoire des noms de lieu en Irlande (cf. *Rev. Celt.*, I, 160), *Tuille feasa ar Eirinn óig,* « un supplément d'information sur la sainte Irlande, » comme dit l'auteur avec un ancien poète irlandais. M. Joyce y traite plusieurs séries de noms qu'il avait omises dans son premier ouvrage; ce sont les noms qui ont pour origine des

métaphores poétiques ou fantaisistes, des maladies, des métiers, des personnes étrangères, des sobriquets, etc., des objets manufacturés, les barrières et le bornage, le soleil, l'atmosphère, la mer, les couleurs, les animaux, les végétaux, les minéraux, la situation, les points cardinaux, etc. Nous n'avons plus à faire l'éloge de la méthode et de la critique de l'auteur. Ce second volume, qui offre au public irlandais un charme tout particulier, aura certainement en Irlande le succès et les éditions réitérées du premier. Les deux volumes de M. Joyce forment comme une encyclopédie de la toponomastique irlandaise et à ce titre intéressent, en dehors même du cercle des études celtiques, les personnes curieuses de toponomastique. En effet la nomenclature géographique de l'Irlande étant explicable presque dans sa totalité, soit par la transparence des noms actuels, soit par les anciennes formes conservées, on peut y voir en œuvre les mille procédés par lesquels l'instinct populaire crée les noms de lieu.

M. Joyce fait l'histoire de quelques mots irlandais passés en anglais (ch. III). On peut à cette liste ajouter un nom qui est jusqu'à un certain point nom de lieu et qui nous vient de l'irlandais en passant par l'anglais, c'est le mot *Ranelagh* qui a désigné plusieurs bals publics à Paris. Ranelagh est = *raghnallach*, dérivé du nom d'homme *Raghnall*, avec le suffixe *-ach*. Nous croyons nous rappeler que l'origine de ce mot est le fait qu'un bal public avait été ouvert à Londres dans une propriété appartenant à un noble irlandais du nom de lord Ranelagh. On peut comparer pour l'analogie le nom parisien *Bullier* employé par les étudiants du « quartier latin » pour « bal Bullier. »

H. G.

Légendes et croyances superstitieuses recueillies dans le département de la Creuse, par M. J.-F. Bonnafoux, conservateur de la Bibliothèque de Guéret. Guéret, imp. Bétoulle, 1867, 42 p. petit in-4°.

Fontaines celtiques consacrées par la religion chrétienne, sources merveilleuses, coutumes superstitieuses et légendes diverses recueillies pour la plupart dans le département de la Creuse, par le même. Guéret, imp. Dugenest, 1874, 39 p. petit in-4.

Ces titres promettent plus que l'auteur ne donne à ses lecteurs. La première de ces brochures contient quelques traditions du département de la Creuse, mais encadrées dans un récit romanesque. La seconde est exempte de cet enjolivement et présente par conséquent plus d'intérêt. L'auteur y traite principalement de fontaines qui sont l'objet de pèlerinages séculaires et des traditions qui s'y rattachent. Le culte des fon-

taines est une des formes de la religion naturelle antérieure au Christianisme qui s'est conservé avec le plus de force dans tous les pays celtiques, et il existe encore dans la plus grande partie de nos campagnes. Aux principaux exemples recueillis dans son département, M. B. en ajoute d'autres (Fontaine de Barenton, etc.) qu'il eût pu omettre. Le mérite des monographies provinciales de ce genre n'est pas dans quelques rapprochements isolés, mais dans une nomenclature complète des choses locales. Aussi nous ne saurions approuver ces paroles de l'auteur : « Nous n'avons pas tout dit au sujet des fontaines celtiques disséminées sur tous les points du département de la Creuse, notre prétention n'étant pas de donner une monographie complète de ces petits monuments rustiques, qu'ils aient été consacrés ou non par la religion chrétienne, qu'ils soient accompagnés de légendes plus ou moins naïves et intéressantes, ou qu'ils donnent lieu à des pratiques plus ou moins superstitieuses. » Les traditions qui vivent encore dans nos campagnes sont de précieux matériaux pour la mythologie celtique et d'une façon plus générale pour l'histoire morale de l'humanité primitive; aussi est-il à désirer qu'elles soient toutes recueillies, notées avee exactitude, et que les savants de province qui s'intéressent à ces recherches ne se bornent pas à un spécimen. Nous espérons que M. B. ne s'en tiendra pas à ces notices succinctes, et qu'il consacrera un jour un travail plus étendu et cette fois complet à la statistique des superstitions dans son département.

H. G.

Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise, par Am. de Caix de Saint-Aymour, 39 p. in-8°, avec 50 fig. sur bois; Paris, Leroux, 1875. — Prix : 5 fr.

C'est une étude détaillée sur l'allée couverte de Vauréal (Oise) et sur les objets qu'on y a découverts. L'auteur mentionne également une énorme pierre-levée à Jancy, commune de Cergy, appelée dans le pays *Pierre du Fouret* ou *Palet de Gargantua*. « Gargantua, dit la tradition de Jancy, ayant maille à partir avec un géant dont le quartier général était établi sur les hauteurs de Cormeil-en-Parisis (d'autres, plus hardis, vont jusqu'à indiquer la butte Montmartre), entreprit le siége en règle de la montagne de son adversaire. Se portant donc à Courdimanche, il commença à bombarder à coups de rochers le fort de son ennemi. Mais le coup d'œil et la force lui ayant manqué à la fois dès le lancement de la première pierre, son projectile tomba à Gency et se ficha en terre dans la position où nous le voyons aujourd'hui. » Cette histoire s'ajoute à la nombreuse collection de légendes gargantuines recueillies dans nos campagnes. Cf. *Rev. Celt.* I, 137.

Mélanges de Numismatique, publiés par MM. DE SAULCY, A. DE BARTHÉLEMY et HUCHER. Le Mans, Monnoyer.

Ces *Mélanges de Numismatique* sont arrivés à leur 4e livraison. Ce recueil contient nécessairement des articles relatifs à la numismatique gauloise. Nous mentionnerons les pages dans lesquelles M. Hucher signale des pièces gauloises nouvellement connues ou mal publiées, et étudie les types des monnaies provenant de la découverte d'Auriol (Bouches-du-Rhône) ; nous signalerons en outre la note de M. L. Max. Werly sur un bronze inédit qui porte le nom ATESOS et qui est l'occasion d'une discussion intéressante. Les éditeurs des *Mélanges de Numismatique* donnent une grande quantité de gravures intercalées dans le texte qui permettent aux lecteurs de se rendre un compte exact des monnaies dont il est question. Nous savons que ce recueil fournira de plus en plus des éléments de travail pour le classement des monnaies gauloises, et l'un des principaux articles de son programme est de concourir à l'étude sérieuse des plus anciens monuments de notre archéologie nationale.

Congrès international d'Anthropologie et d'archéologie préhistoriques; compte-rendu de la septième session tenue à Stockholm, par J. DE BAYE, membre de la Société d'anthropologie de Paris, etc., 84 p. in-8°. Paris, Nilsson, 1875.

Avant que paraisse le recueil des mémoires lus au Congrès de Stockholm, M. de B. les fait connaître par un résumé sommaire mais intéressant. Ce n'est pas la moindre utilité de ces congrès, de montrer, par la contradiction qui règne entre les plus éminents archéologues, que la science de l'archéologie préhistorique est encore en voie de formation. Les questions qui y sont traitées se rapportent en général à une époque antérieure à l'objet des études que représente cette revue. Notons pourtant la communication de M. de Mortillet. L'existence d'une population particulière, à laquelle on attribuerait la construction des dolmens, affirmée par M. Alexandre Bertrand, est niée par M. de Mortillet. Les dolmens sont une simple dérivation des grottes sépulcrales. En l'absence de grottes naturelles, on a creusé des grottes artificielles et celles-ci ont été remplacées par des dolmens. Les dolmens sont un mode de sépulture qui n'est le caractère d'aucun peuple particulier.

CHRONIQUE.

La Commission de la topographie des Gaules. — Un manuscrit irlandais à Saint-Pétersbourg. — M. Silvan Evans et l'*Archæologia Cambrensis*. — La Société des anciens textes français.

On sait que l'empereur Napoléon III s'était mis en tête d'écrire une histoire de Jules César. Son attention se porta donc sur le pays dont la conquête fit la gloire et la fortune du général romain, sur sa première histoire et sur ses antiquités. De cette fantaisie d'archéologue couronné naquirent deux institutions qui heureusement survécurent au second empire, la Commission de la topographie des Gaules et le Musée celtique de Saint-Germain-en-Laye; toutes deux ont rendu les plus grands services à l'étude de nos antiquités nationales.

La Commission de la topographie des Gaules a été établie par arrêté ministériel du 17 juillet 1858 à l'effet d'étudier la géographie, l'histoire et l'archéologie nationale jusqu'à l'avénement de Charlemagne. Elle fut composée alors ainsi : MM. de Saulcy, président, Amédée Thierry, Guigniaut, de Wailly, Maury, colonel Blondel, lieutenant-colonel de Coynart, Chéruel, Alex. Bertrand, Alf. Jacobs. — Postérieurement on y adjoignit aussi MM. Viollet-Leduc, le général Creuly, Léon Renier, Anat. de Barthélemy, et Lartet.

C'est la Commission de topographie des Gaules qui dirigea les fouilles d'Alise-Sainte-Reine, et fit l'étude complète de la question d'Alesia; c'est à elle que l'on doit toutes les découvertes si importantes faites sur ce point. Mais il lui arriva ce qui arrive toujours aux œuvres auxquelles les souverains prennent une part directe. Des gens voulant faire servir l'archéologie à leurs ambitions personnelles s'empressèrent de se déguiser en archéologues afin d'attirer sur eux l'attention et les faveurs d'un empereur archéologue.

Outre les localités rendues célèbres par l'histoire, notre pays compte nombre de lieux auxquels — à tort ou à raison, mais le plus souvent à tort — le nom de César est resté attaché, *camp de César*, *fossé de César*, etc. On vit de nombreux antiquaires surgir, cherchant partout les traces du passage de Jules César. L'ambition personnelle, le patriotisme local, n'étaient pas toujours étrangers à ces revendications archéologiques. Des villes ou des villages (quel patriotisme pour les descendants des anciens Gaulois!) se disputaient l'honneur d'avoir été détruits et brûlés par l'ancien César pour s'attirer la faveur du nouveau. Celui-ci, qui n'était pas sans bienveillance, mais qui n'aimait pas la contradiction, ne tarda pas à se laisser gagner par ceux qui lui donnaient raison.

La commission de topographie des Gaules sur quelques points d'archéologie avait ses opinions : ainsi elle ne voulait pas placer Genabum à Gien, Uxellodunum au Puy d'Issolud, etc. — L'empereur peu à peu l'éloigna de lui, et dans les derniers temps de son règne il ne la consultait plus, et la tenait même en faible estime.

La Commission n'en continua pas moins ses travaux ; elle est parvenue à donner aux études celtiques et gallo-romaines une impulsion nouvelle et féconde : toutes les sociétés savantes des départements et les principaux érudits de la France et de l'étranger sont en rapports fréquents avec elle : des fouilles ont été faites sur tous les points sous ses auspices et avec ses encouragements, et le Musée de Saint-Germain lui doit une bonne partie de ses richesses.

Les fouilles d'Alise, celles du mont Beuvray, la question des murs gaulois, les sépultures gauloises de la vallée de la Vesle dans la Marne, la détermination de mainte voie antique sont ses principales conquêtes : on peut affirmer que la commission avec ses modestes ressources a fait faire un grand pas à l'archéologie celtique et qu'elle est aujourd'hui un des centres les plus actifs des travaux qui, de tous côtés, se préparent sur ce vaste sujet.

La commission a publié jusqu'à ce jour :

1° Une carte orohydrographique de la Gaule en quatre feuilles, magnifique carte muette que le ministère de la guerre a recommandée pour ses écoles et pour les études stratégiques et dont des réductions ont été faites pour les colléges par ordre du ministère de l'instruction publique.

2° Une carte des campagnes de César, aujourd'hui épuisée.

3° Une carte de la Gaule sous le proconsulat de César, identique à la carte orohydrographique mentionnée ci-dessus, avec addition de nomenclature et de couleurs.

4° Trois fascicules du *Dictionnaire d'archéologie celtique* comprenant 42 feuilles et 40 planches gravées. Un quatrième fascicule paraîtra prochainement.

Le texte publié va jusqu'à la lettre D. Il contient sous leurs formes anciennes les noms de localités mentionnées par les anciens et donne les textes historiques et épigraphiques qui s'y rapportent. La plupart de ces localités ont été identifiées avec des localités modernes et la Commission donne ses arguments pour chacune de ses identifications. Le dictionnaire donne aussi, mais sous leur nom actuel, les localités où existent des monuments mégalithiques, cercles de pierres, pierres levées, dolmens, etc., et celles où l'on a découvert des antiquités de tout genre, objets en pierre ou en métal, armes, monnaies, etc. En fait ces articles sont un résumé de l'histoire archéologique de chaque localité. Quelques-uns de ces articles sont même des dissertations étendues et intéressantes, par exemple ceux sur Abbeville et Saint-Acheul, lieux bien connus par les objets trouvés dans leurs terrains d'alluvion, et celui sur Alise-Sainte-Reine, où la commission place la célèbre Alesia de César. Dans le premier fascicule, la Commission se risquait à donner des étymologies de noms de lieu qui étaient quelquefois contestables ; dès le second fascicule elle a laissé l'étymologie de côté et s'est sagement enfermée dans le terrain de l'archéologie. En effet son but est

de mettre en lumière des *faits* avec lesquels d'autres feront de l'histoire et de la philologie, et les étymologies, si certaines qu'elles puissent paraître, n'ont le plus souvent que l'autorité d'une *opinion*.

Les planches du dictionnaire sont magnifiquement gravées; elles représentent les objets de silex et autres trouvés à Saint-Acheul, à Abbeville et dans les cavernes du Périgord, les décorations rudimentaires du tumulus de Gavr Inis, des monnaies gauloises, des fac-simile des inscriptions gauloises trouvées en France, des armes gauloises, etc. En somme, c'est comme une encyclopédie illustrée de la Gaule.

5° Une carte de la Gaule indiquant les dolmens et monuments mégalithiques en existence.

6° Une carte de la Gaule indiquant les cavernes habitées à une époque préhistorique.

7° La carte préparatoire de la Gaule au Ve siècle, communiquée à tous les correspondants afin de recevoir leurs observations sur le tracé des voies et sur tout ce qui touche à l'histoire et à l'archéologie de la Gaule romane.

8° Quatre cahiers d'instructions avec planches pour aider les collaborateurs des départements dans la classification des armes, des monnaies, et dans l'interprétation des itinéraires antiques.

En outre la Commission prépare une carte de la Gaule montrant la distribution géographique des tribus gauloises, et quand elle aura achevé ce dictionnaire d'archéologie celtique qui doit être un répertoire complet de la Gaule indépendante, elle commencera un dictionnaire d'archéologie gallo-romaine sur le même plan qui comprendra la période s'étendant du règne d'Auguste aux rois francs[1]. Aucun autre pays n'aura un semblable inventaire de ses antiquités nationales.

*
* *

M. Wattenbach, dans une notice sur des manuscrits de Saint-Pétersbourg (*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, mars 1875, p. 72) mentionne dans les termes suivants un manuscrit d'origine irlandaise qui se trouve dans la bibliothèque de cette ville : « C'est un sacramentaire datant de l'année 836 et qui porte cette inscription plus récente : *S. Benedicti Patriciaci*. Il est écrit en beaux caractères et contient aussi des lettres dorées. Ses initiales, richement ornées, ressemblent dans leur ornementation irlandaise à ceux que Jorand a empruntés à la Bible de Charles le Chauve. »

*
* *

Nous apprenons avec peine que M. Silvan Evans va quitter la direction de l'*Archæologia Cambrensis*. Entre ses mains, ce recueil avait cessé d'être presque entièrement consacré à l'archéologie proprement dite et une large part y avait été faite à la philologie. Nous ignorons quel successeur l'Association archéologique cambrienne donnera à M. Silvan Evans ; mais nous espérons qu'il ne

1. Les publications de la commission de la topographie des Gaules sont en vente à la librairie Dumaine, à Paris. Le dictionnaire d'archéologie celtique se vend 12 fr. le fascicule.

rompra pas avec la tradition inaugurée par le philologue gallois son prédécesseur [1].

***

Il vient de se fonder à Paris, sur le modèle de l'*Early English Text Society* une « Société des Anciens Textes français. » Outre l'intérêt national que cette Société présente à la France, elle pourra mettre au jour des textes intéressants pour nos études. Les rapports entre la littérature celtique et la littérature générale du moyen-âge sont si étroits que, tout en poursuivant son œuvre spéciale, la Société des Anciens Textes français nous fournira souvent d'utiles matériaux.

H. Gaidoz.

CORRIGENDA ET ADDENDA.

P. 8, n. 2, au lieu de : qui est nommée — lire : qui est nourrie

P. 77. M. Le Men nous communique un document complétant son étude des *Noms propres bretons commençant par* Ab *ou* Ap (p. 71-77) : « Dans un rentier du chapitre de Saint-Pol de Léon de 1399, je trouve un article commençant par ces mots dans la paroisse de Saint-Pierre, une des sept paroisses du *Minihy* ou asile de Saint-Pol de Léon :

« Johannes filius Alart tenet VI ervos ditos in territorio de Kaerguennec, etc.»

Il est certain que la traduction bretonne des trois premiers mots de cette phrase serait *Ian Abalart*. Il n'y a pas loin de là au nom d'Abélard. » Cf. l'article de M. Renan, t. I, p. 265 et suiv.

P. 149, l. 6, au lieu de : possint — lire : possent

P. 151, l. 15, au lieu de : *Alemnanische* — lire : *Alemannische*

P. 155, n. 1, l. 2, au lieu de : apparent — lire : apparenté

P. 197 et suiv. — A propos de la légende de Labraidh Lorc publiée par M. Wh. Stokes d'après un ancien ms. irlandais, M. Reinhold Kœhler nous rappelle que la légende se trouve déjà dans l'histoire d'Irlande de Keating où sont renfermées tant de curieuses traditions. Si M. Stokes n'a pas jugé à propos de citer Keating, c'est que le texte par lui publié est plus ancien que Keating. Dans Keating le héros de la légende s'appelle non Labraidh Lorc, mais Labraidh Longseach, c'est-à-dire Labraidh le navigateur. M. Kœhler nous signale en même temps une tradition bretonne analogue rapportée par Cambry, *Voyage dans le Finistère*, Paris, an VII de la République, t. II, p. 287, et après lui par Alfred de Nore (pseudonyme du marquis Adolphe de Chesnel) *Coutumes, Mythes et Traditions des Provinces de France,* Paris, 1846, p. 219. Voici ce que dit Cambry : « Le roi de Portzmarch faisoit mourir tous ses barbiers, de peur

1. Comme nous corrigeons l'épreuve de cette feuille, nous apprenons que M. Barnwell se démet des fonctions de secrétaire général de l'Association archéologique cambrienne qu'il remplissait depuis l'origine avec un zèle auquel la Société doit une partie de son succès.

qu'ils racontassent au public qu'il avoit des oreilles de cheval. L'intime ami du roi venoit de le raser, il avoit juré de ne pas dire ce qu'il savoit; mais ne pouvant résister à la rage de raconter ce fait, par le conseil d'un sage, il fut le dire aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans le lieu, les bardes en firent des hanches de haut-bois qui répétoient : Portzmarch, le roi Portzmarch a des oreilles de cheval. »

P. 198, l. 24, for : het — read : let

P. 199, l. 22, for : *farsinsgas* — read : *farsinngas*

P. 200, n. l. 8, for : legendd — read : legend

P. 201, l. 3, for : *inserlom* — read : *iserlom*

— l. 5, for : *ligese* — read *ligesi*

— l. 30, for : reïnter — read : reenter

P. 202, l. 7, for : *dermirecht* — read *desmirecht*

P. 206, l. 17, au lieu de : d'inductile — lire : d'*inductile*

P. 284, l. 25, au lieu de : *Ateura* — lire *Ateuritus*. — *ATEVRA* est la légende d'une monnaie gauloise de la collection de M. Mowat, et forme une variété du denier bien connu : ATEVLA-VLATOS.

P. 286, l. 1-14. L'inscription de Santenay a été publiée plus exactement et plus complétement dans le *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1873, p. 50 :

AVG-SACR
...O. MERCVRIO
...NSORINVS
...AVLLINI FILIVS
EX VOTO

P. 288, l. 16, au lieu de : du *Grundzüge* — lire : des *Grundzüge*

P. 382, l. 25, for : *inconfuigell* — read : *iconfuigell*

P. 404, l. 1, au lieu de : le nom, — lire : le nom.

P. 411, l. 12, for : **air-chettin* — read : **air-chettim*

— last line but one, for : from — read : form

P. 423, l. 22, au lieu de : en voyage — lire : un voyage

P. 424, l. 13, au lieu de : bache — lire : bouche

P. 425, l. 24, au lieu de : *fraed* — lire : *froud*

P. 436, l. 28, au lieu de : 12 avril — lire : 21 avril

P. 447, l. 26, au lieu de : St. *togluasachti* — lire St. *togluasacthi*

NOUVEAUX *ERRATA* DU TOME Ier.

P. 302, l. 32, au lieu de : intervention — lire : interversion

P. 309, l. 17, au lieu de : gratuit de villes en faveur duquel — lire : gratuite... de laquelle

P. 341, l. 32, au lieu de : O. Br. *Urm-gent* — lire : O. Br. *Uur-gent*

P. 488, l. 11 de la note, au lieu de : dans les poésies de Conrad de Wurzbourg — lire : dans le poème de Conrad de Wurzbourg

---

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

P
LaCelt
R

581453

Revue Celtique.
v.2(1873-75)

DATE

NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED